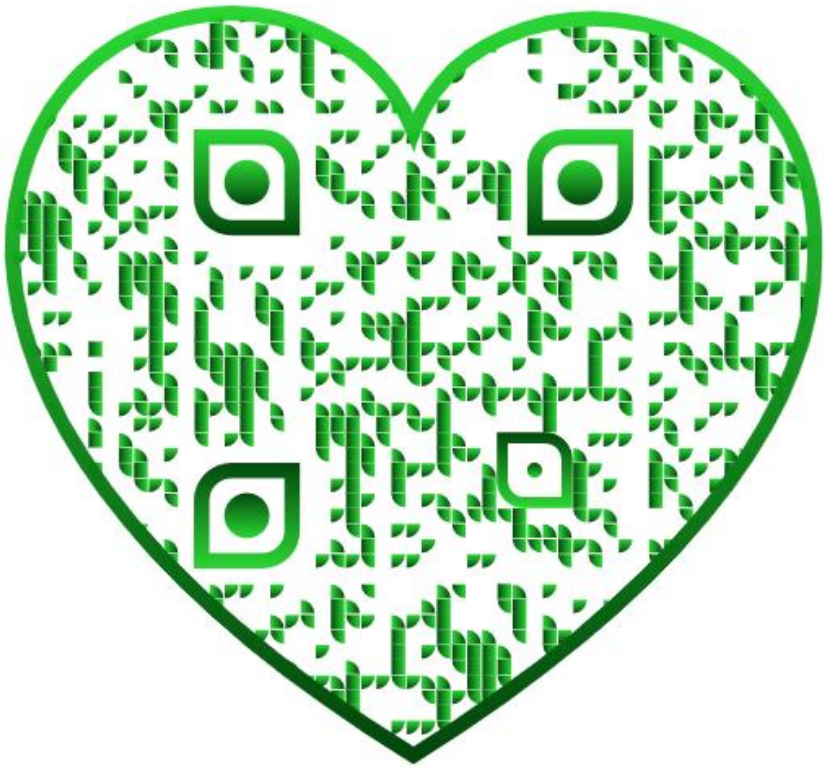
ROMAN BASÉ SUR DES FAITS RÉELS

A1 L'INVISIBLE

LE DERNIER LEADER DU GANG DE L'OUEST -WEST END GANG-

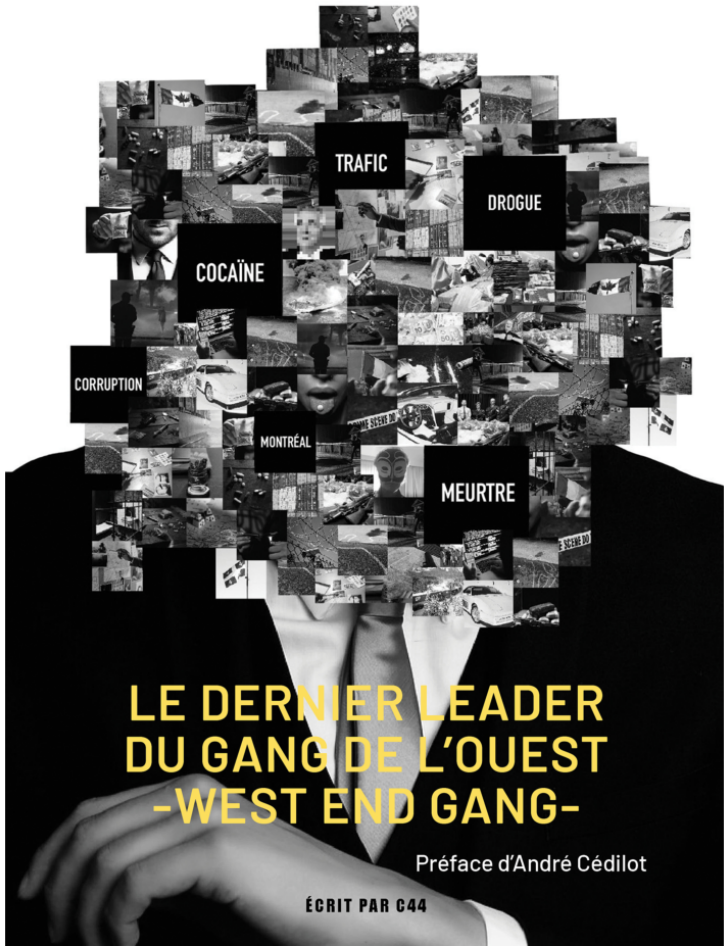
Préface d'André Cédilot

ÉCRIT PAR C44



ROMAN BASÉ SUR DES FAITS RÉELS

A1 L'INVISIBLE



LE DERNIER LEADER DU GANG DE L'OUEST -WEST END GANG-

Préface d'André Cédilot

ÉCRIT PAR C44

A1 L’INVISIBLE

ROMAN BASÉ SUR DES FAITS RÉELS

A1 L'INVISIBLE

LE DERNIER LEADER DU GANG DE L'OUEST
- WEST END GANG -

ÉCRIT PAR C44

ISBN ePUB : 978-2-925403-00-5

Dépôt légal septembre 2023
A1 L'Invisible © 2023 by C44 sous licence CC BY-NC-SA 4.0.

CH. Création Humaine 100 % Human Created. HC.

IA 0 % AI

Appréciation, commentaires et demandes spéciales, menaces et autres insipidités : Auteur.C44@gmail.com

Dépôt légal septembre 2023
Produit par C44 sous licence Creative Commons : CC BY-NC-SA 4.0

Délais à prévoir pour les réponses, internet intermittent dans la grotte.

Ce roman témoigne d'une époque, les personnages en majorité ont existé, ont agi dans ce monde interlope. L'auteur leur a librement attribué des mots et des actions tirés de sa propre expérience et de son imagination.

Quelques noms ont été modifiés par respect pour les familles.

À feu mes parents,
Deux grands humanistes
qui malgré ma politesse et les
bonnes manières qu'ils m'avaient
inculquées, ont du souvent être troublés
par mes choix de vie et disons-le, attristés.
J'espère humblement qu'ils auraient été
soulagés de cette conclusion tardive !
Où que vous soyez, je vous
demande pardon.
C44

Préface

Élevé dans une famille de la petite bourgeoisie de Québec, C-4466 – c'est le numéro de code que lui a donné la GRC - n'a rien du délinquant ordinaire. Toute son enfance, il a été choyé par ses parents adoptifs, fréquentant les meilleures écoles et voyageant à travers le monde. Intelligent, débrouillard et sûr de lui, il aurait pu réussir dans plein de domaines, mais il a choisi le crime, terreau qu'il croyait le plus facile pour s'enrichir rapidement, tout en travaillant peu. Dès l'adolescence, il s'est fait les dents en vendant du pot et en volant dans les magasins. À 19 ans, il a quitté pour l'Alberta, où il a multiplié les jobines pendant quatre ans, arrondissant les fins de mois en vendant des drogues chimiques. C'est là qu'il a connu la prison pour la première fois. Il y est retourné à trois autres reprises, cette fois au Québec, pour des affaires de vols et recel de timbres postes, ainsi que de fraudes et fabrication de fausses identités, toutes des spécialités qui lui ont rapporté gros et permis de se faire un nom dans le milieu criminel. En 1995, lors d'un séjour derrière les barreaux, un autre détenu lui a présenté celui qu'il appelle A-1, dont il deviendra des années plus tard un homme de confiance. À la suite d'une embrouille avec son mentor, C-4466, endetté jusqu'au cou, a accepté de collaborer avec la GRC afin de mettre A-1 et son organisation hors d'état de nuire. Aujourd'hui assagi, et même repenti, C-4466 a pris la plume pour nous faire connaître ce grand criminel qu'est A-1, un ancien braqueurs de banques pour lequel, dans son livre, il a manifestement beaucoup de respect, sans toutefois l'auréoler ni le cautionner. À la lecture de ce long portrait qui nous plonge dans les entrailles du Gang de l'ouest, dont on n'a peu d'écrits soit dit en passant, on ne peut être qu'impressionné par l'ensemble du travail de C-4466. Son récit est un mélange de vérité et de fiction qui nous éclaire sur un monde secret lié à son expérience et à ses souvenirs aux-côtés de celui qu'il décrit comme un banquier du monde interlope. De son propre aveu, il éprouve plus de soulagement que de regrets d'avoir contribué à faire condamner son « idole » à treize années de pénitencier dans le cadre de l'opération Calvette, une des belles réussites de la GRC au début des années 2000. D'envergure internationale, cette enquête a permis la saisie de 750 kg de cocaïne à bord d'un voilier, au large de l'île Saint-Martin, dans la mer des Caraïbes. Il est d'autant plus fier qu'on sait maintenant qu'A-1, qui a joué un important rôle dans la guerre des motards entre 1994 et 2002, était le principal commanditaire d'un des plus grands tueurs-à-gages du Québec, Gérald Gallant. La parution du livre est d'autant plus d'actualité qu'A-1, âgé de 73 ans et de santé précaire, a récemment été ramené derrière les

barreaux pour son implication présumée dans une autre affaire de contrebande de drogue. Au-delà des retentissantes histoires qu'il renferme, le livre demeure intéressant du simple fait qu'il est l'œuvre d'un connaisseur. Après tout, ce n'est pas tous les jours qu'un bandit écrit son propre livre, du moins dans un style aussi fluide et palpitant.

André Cédilot,
Journaliste aux affaires criminelles à la retraite,
La Presse. Montréal

Première partie

Chère lectrice, cher lecteur !

Bienvenue dans l'antre du monde criminel de Montréal des années passées. Je vous demande humblement de pardonner le style littéraire du prélude qui ne dure que quelques pages. Par la suite, vous pourrez vous détendre et apprécier le récit qui sera écrit dans un français plus fréquentable.

Prélude

Novembre 1984

Ostie que c'est plate icitte, ça fait presque deux semaines qu'on est enfermé. Qu'est-ce qu'on attend pour crisser notre camp ? On serait mieux en campagne, la ville c'est plein de monde qui peut nous voir pis nous « stooler ».

— Ta gueule Bob, on est ben icitte, c'est les Hell's qui nous cachent, tant qu'on sort pas personne peut nous voir, pis quand la poussière va retomber les gars vont nous bouger.

— Criss Ti-Paul, ils pourraient au moins nous fournir des filles ou que-que chose, chu tanné de jouer aux cartes pis relire le journal dix fois par jour.

— Ils vont nous amener une tv, tu pourras regarder les nouvelles, ils doivent parler juste de ça, tu vas voir qu'on est mieux de pas bouger, faut laisser baisser la pression. Il y a du monde qui nous cherche. Même si c'est un accident ce qui est arrivé, tu iras expliquer ce qu'on faisait là au nouveau boss.

En tout cas, y devraient pas trouver la fille qui a loué la chambre, ils ont pas vraiment d'autres choses pour nous relier à ça.

— Sauf qu'on est disparu en même temps, c'est toi même qui a dis que ce serait louche si on était pas là, pis ensuite t'as laissé Apache te convaincre que c'était mieux de nous cacher. Je le trust pas ce gars-là.

— Apache est correct, il est comme nous, un Québécois qui haït les anglos pis leur maudit gang d'Irlandais qui prennent toute la place en ville. C'est rendu qu'ils sont aussi puissants que les Italiens, personne veut les affronter, je me demande c'est quoi leur secret, qu'est-ce qui fait si peur aux autres.

C'est dans ce petit appartement, au quatrième étage d'un immeuble ordinaire de la rue de Maisonneuve, dans l'ouest de Montréal, pas miteux mais loin d'être luxueux, sans cadres sur les murs, très peu meublé, que le destin de deux durs à cuire se jouera bientôt.

On frappe à la porte, trois petits coups, un silence, un gros coup. Le code est bon.

Ti-Paul ouvre la porte, Apache Trudeau entre un sac de provisions dans les mains suivi d'un gros fier à bras avec un téléviseur et un lecteur de cassettes vidéo. Apache sourit et leur annonce :

— Salut les gars, on vous amène la tv, je vous la place sur le meuble, vous êtes

capables de brancher ça, nous faut y aller, on est attendu.

— Criss vous êtes ben pressés, y a pas le feu.

— On est pas en vacances nous, faut que l'ouvrage se fasse. Pis c'est pas compliqué, juste à brancher l'électricité dans le mur, le reste est fait. Pis on vous a laissé un reportage sur notre organisation, vous allez aimer ça, pis peut-être que vous allez apprendre nos règles pour devenir membres.

— Attends, je t'ai fait une liste, si tu peux nous acheter ça pour manger demain ?

— Ok, on se revoit demain. Y fait frette dehors, vous devriez attendre cinq minutes avant de brancher la tv, pour qu'elle réchauffe. Bon nous on y va. À demain.

— Ok on va la brancher tantôt, oublie pas mes commissions là, vous venez à quelle heure demain ?

— Vers la même heure, il y a moins de trafic.

Ti-Paul ferme la porte et écoute les pas s'estomper. Personne d'autre dans le corridor.

— Bon t'es content, tu vas pouvoir te désennuyer, en plus avec le lecteur de vidéos tu vas même pouvoir demander des cassettes XXX, toutes les belles pitounes pour tes rêves.

— Ouin, branche la tv, c'est même pas vrai les affaires d'attendre à cause du frette. Il voulait juste se pousser parce qu'il était trop gros pis paresseux pour se pencher et la brancher. Pis là si elle marche pas va falloir attendre à demain. Il va se le faire dire si elle marche pas, tabarnak.

— T'es ben pressé, qu'est-ce que ça change attendre cinq minutes, on reste ici quand même.

Deux minutes plus tard.

— Bon elle est branchée, moi je veux voir les nouvelles de midi, pas leur maudit reportage de « Hell's poubelles », c'est toute une gang de caves de toute façon, moi j'haïs ça leur devoir un service, on va se le faire dire toute notre vie après…

C'est à ce moment précis qu'en allumant la télévision, une gigantesque explosion a complètement démoli l'appartement 917 de l'édifice du 1645 rue Maisonneuve Ouest et soufflé les vitres sur cinq-cents mètres aux alentours. Ti-Paul et Robert avaient payé de leur vie la grosse erreur qu'ils avaient commise.

Chapitre 1

Le pourquoi !

Les diplomates sont là pour commencer les guerres comme les soldats pour les finir.
Will Rogers

Un peu d'histoire !

Cette grande et coûteuse erreur, c'était d'avoir voulu gagner la part du boss, sans faire l'ouvrage du boss. Mais pas toute quand même, juste une petite part, le boss était riche, très riche, assez riche pour combler tous ses associés de somptueux cadeaux. De toute évidence, Ti-Paul, qui recevait parfois de ces fameux cadeaux, estimait que cela ne suffisait plus.

Le « boss » était le grand patron d'un Gang assez décousu d'ex-détenus, de voleurs, de gunmen et de gangsters, pour la plupart anglophones et souvent Irlandais, comme le patron lui-même.

Ils avaient tous une spécialité plus ou moins officielle, qui allait du vol d'objets précieux dans les résidences cossues de Westmount et d'Outremont, au vol de fourgons blindés en passant par les braquages de banques.

Ce sont la police et les autres familles mieux organisées, qui ne s'entendaient que rarement avec ces voyous aux nerfs d'acier, qui leur ont donné le nom de « West end Gang », le Gang de l'Ouest.

Les Irlandais étaient des bagarreurs sans merci, peu enclins à suivre les règles d'un chef et gardaient une rancœur viscérale de tout affront fait à l'un d'eux par quelqu'un venu d'ailleurs.

Vous trouverez dans le livre Outliers, de Malcolm Gladwell[1] des références sur ces peuples rancuniers du nord de l'Angleterre qui s'entretuent de génération en génération sans vraiment se souvenir de l'affront originel.

Il ne fait jamais bon entrer dans un bar peuplé d'anglophones éméchés qui noient une peine amoureuse ou fêtent un cadeau tombé du ciel.

Ils vous prendront vite à partie si vous faites un commentaire déplacé ou si votre face ne leur revient pas. Dans un Irish Pub ils sont chez eux et beaucoup plus chauvins que la moyenne, vous le découvrirez vite, souvent en vous

réveillant à l'hôpital après avoir reçu une bonne volée de coups venus de nulle part.

Comme travail, Paul April s'assurait que les choses tournent rond et que tout le monde paie les dettes encourues. Si quelqu'un faisait du grabuge dans l'organisation, il le remettait à sa place, parfois violemment et s'il fallait tuer, c'était aussi dans ses cordes.

Parfois on s'invente des histoires et on se croit. Surtout quand on est pas très intelligent et c'était le cas de Paul. Connu pour être violent, même souvent trop, il ne raisonnait pas de manière cohérente en tout temps. S'il gagnait souvent les rixes dans lesquelles il se fourrait, il en a aussi perdu plusieurs au fil de sa courte vie et reçu bien des coups sur la tête.

Il servait de chauffeur au boss et faisait des courses, déchargeait les camions de livraisons pour aider la belle Sandra au bar, ce qu'il considérait ne pas être digne de son rang, mais le boss lui répétait qu'il était là, disponible et que ça l'occupait. Le boss lui, n'avait pas peur de relever ses manches et aidait souvent ses employés.

Paul ronchonnait un peu mais se savait bien payé, à l'abri du besoin, libre d'aller et venir plus ou moins quand il voulait, ce n'était pas un mauvais « deal ».

Paul était un « gunman » psychopathe, ce qui n'est pas nécessairement un bon mélange, mais courant dans ce milieu. Il ne traitait que les affaires courantes sous les ordres directs de son patron. Il n'était que très peu au courant des choses que son patron faisait, il voyait défiler des tas de gars, les prenait tous pour des « losers » qui venaient tenter de récupérer quelques dollars pour des projets minables.

Mais il aurait bien voulu participer à certains beaux coups, les plus payants dont il entendait parler parfois, en tendant l'oreille quand un gars connu pour l'envergure de ses coups venait demander l'aide du boss. C'était histoire d'avoir sa propre cagnotte et de voler de ses propres ailes.

Lui aussi aurait pu être le conseiller financier de tout le monde, respecté pour sa longue expérience du monde criminel et ses nombreux coups passés. Tout ça c'était dans ses rêves, car il avait été arrêté plus souvent qu'à son tour et les quelques coups réussis étaient dans des petits endroits minables et faciles à voler.

Paul April, dit « Ti-Paul April » était, à défaut d'être gros, un homme de type nerveux, toujours armé, prêt à se servir de son arme et reconnu comme très dangereux, surtout quand il avait bu. Cheveux mi longs, bouclés et bruns, la moustache épaisse qui descendait encadrant son menton tel que la mode des durs à cuire l'exigeait à l'époque.

Pas de tatouages malgré les nombreuses années passées en prison. Il avait eu quelques copines qui ne restaient jamais longtemps avec lui, il aimait probablement plus boire et être avec des malfrats tout aussi minables que lui que de passer du temps avec ce qu'il appelait « ces femelles insignifiantes » qui

voulaient toujours qu'il les sorte pour aller fêter et voir leurs amies. Il était devenu misogyne par dépit.

Il noyait son ennui dans la boisson régulièrement avec l'argent que lui prodiguait son patron. Enfin il n'avait plus à voler, mais s'inventait une vie meilleure en se remémorant uniquement les quelques bons coups, auxquels il exagérait chaque fois un peu plus le butin. S'il avait vécu jusqu'à 100 ans, il aurait probablement raconté à qui veut l'entendre que jeune il volait des millions dans des banques toujours pleines d'argent et de jolies caissières.

Il voyait son patron recevoir des sacs et des sacs d'argent, tellement que son boss semblait ne plus savoir quoi en faire, tout ce profit continuel et grandissant année après année. Et pas des petits sacs, des poches de hockey.

Il s'était mis en tête que s'il pouvait parler au boss, lui faire voir son point de vue, qu'il le comprendrait et lui donnerait un peu de son argent. Juste un million lui suffirait, il en resterait plusieurs autres pour le patron, au fond il lui rendait presque service avec ces billets en moins à compter.

Plus il se racontait son histoire, plus il se convainquait et plus il la trouvait logique. D'une logique implacable qu'il disait, c'était chose faite. Mais quand la prémisse est fausse, on a beau se convaincre soi-même, ça reste une idée foireuse.

Évidemment le boss était tout de même un criminel et pas n'importe lequel, alors il valait mieux s'assurer qu'il soit maintenu en contention, calmement, pour lui parler, sans quoi il pourrait s'emporter et ne pas voir la logique de Ti-Paul s'il n'écoutait pas toute l'explication jusqu'au bout…

Ce boss c'était Peter Frank Ryan, dit « Dunie » Ryan ou, plus tard, « Mother ».

Après plus de six ans à importer d'énormes quantités de drogues de toutes sortes, pot, hachisch, cocaïne pour le Canada et les États-Unis, il était devenu immensément riche et entretenait la paix avec les autres familles du crime de Montréal et du Canada.

Il avait obtenu son surnom de « Mother » par des années de dons et de bienveillance à tout un chacun, autant citoyen normal que criminel notoire. Si de 1976 à 1984 vous sortiez de prison et aviez su tenir votre langue à l'intérieur des murs, « Mother » vous donnait un cadeau de sortie, habituellement un kilo de cocaïne à rembourser plus tard, quand votre situation financière serait rétablie.

Il est dit qu'à une époque Dunie possédait la moitié de la ville de Ste-Adèle, au nord de Montréal, ce qui n'est pas rien. Les archéologues du futur auront bien des surprises lors de leurs fouilles, ou mieux, si vous prévoyez acheter un terrain dans ce secteur, faites une longue recherche sur les anciens propriétaires et surveillez bien la grue qui creusera le trou pour les fondations de votre future résidence, ce pourrait être très payant !

« Mother » en avait tout simplement trop, de drogue ou d'argent, comme il vous plaira, il comptait donc sur l'un de ses nombreux amis nouvellement libéré de prison pour développer un nouveau marché et pour qu'il puisse écouler encore

plus de sa marchandise.

Il avait su créer un cercle vertueux.

Grâce à tous ces cadeaux et le reste de ses autres activités, achat de matériel volé, financement d'armes ou de matériel nécessaire aux gros coups ou juste un prêt de dépannage pour quelqu'un qui avait une idée loufoque pouvant bien être rentable si elle fonctionnait, Dunie Ryan, toujours souriant, paraissait plus mou que quelques années auparavant dans sa jeune époque de « gunman », alors qu'il faisait des « hold-up » de banques et de camions blindés.

Plus de gens passaient le voir au bar de son motel à chaque jour, pour lui proposer une affaire, que la plupart des banquiers de Montréal en voyaient en une semaine.

Il connaissait tout le monde du crime et tout le monde le connaissait. Au début, c'était surtout des Irlandais comme lui, mais avec les années, tous les criminels passaient au bar s'ils avaient besoin de trouver une solution à un problème à venir.

La police a même dans ses dossiers des liens entre Dunie et l'IRA (Irish Republican Army) qu'il aurait apparemment financé ponctuellement.

Anglais, Irlandais, Québécois, Italiens, tous venaient le voir en sachant qu'ils trouveraient ce dont ils avaient besoin et tout le monde le payait pour ses services. Encore de ce satané argent à devoir aller enterrer, pas facile la vie des fois !

Vous aviez besoin d'une mitrailleuse Vickers, Dunie l'avait. Il vous manquait un bon chauffeur pour vous échapper d'une banque, Dunie vous le présentait. Vous deviez financer le creusage d'un tunnel pour atteindre la voûte d'une banque, Dunie vous donnait le double de ce que vous demandiez, sans intérêts.

Il connaissait bien ses gars, il savait qu'ils sous-estimaient toujours les coûts et les problèmes à venir et surtout que s'ils réussissaient leur coup, la récompense vaudrait plusieurs fois l'investissement.

C'est une faune de nuit, de plaisirs et de court terme les criminels. Peu enclins à faire des prévisions détaillées, à évaluer les probabilités correctement, ils sont d'éternels adolescents peu fiables et plus souvent en prison que dans les bars.

Alors quand ils ont réussi un coup, grand ou petit, ils font la fête intensément, pour bien se faire remarquer afin que la police les arrête avant de manquer d'argent.

De cette façon ils retournent voir leurs amis en prison pour se vanter d'avoir réussi quelque chose. Puis il sont logés nourris, sans le stress de payer les factures mensuelles de la vie normale.

Ne les jugez pas trop vite, vous avez vous aussi vos habitudes et votre modus operandi, il est juste différent, plus normal me direz-vous, mais comme nous le dit si bien ce vieil érudit, Plume Latraverse, philosophe de la classe ouvrière :

« Le genre de vie qu'ils mènent, c'est le genre de vie qu'ils aiment »[2] Cette

phrase lourde de sens s'adapte à eux, à vous, à tout le monde.

Dunie offrit aussi beaucoup à sa communauté pendant les années fastes. Les citoyens de son quartier venaient lui faire part des manques que la municipalité ne pouvait combler et ils ressortaient toujours avec l'aide nécessaire. Surtout pour l'éducation et le divertissement des enfants, Dunie voulait qu'ils aient les meilleurs chances de s'éduquer.

C'est par cet étrange méli-mélo de gangsters, voleurs de camions blindés et braqueurs de banques impénitents, que le Canada est devenu la principale porte d'entrée de la drogue en Amérique du Nord, avec comme premiers clients, toutes les familles du crime organisé de Montréal et du reste du Canada.

Les Italiens de Montréal, étant directement connectés aux principales familles mafieuses de New York, y trouvèrent leur compte et acquirent une notoriété mondialement reconnue en matière d'importation et distribution de drogue. Puis, tout le reste des États-Unis a rapidement suivi[3].

Les Italiens avaient déjà ouvert les routes d'importations de l'héroïne venant de Marseille par bateau jusqu'au port de Montréal puis par voitures jusqu'à New York.

L'histoire récente de la Mafia a été minutieusement détaillée dans des centaines d'ouvrages, si vous vous intéressez à son évolution récente surtout au Canada, le siècle 1900 est très bien décrit dans le livre Mafia Inc. par deux journalistes qui ont creusé leur sujet.

À la suite du décès de Dunie Ryan, avec la nouvelle génération du Gang de l'Ouest, le vieux continent est devenu le client naturel de ces entrepreneurs sans limites. De l'Amérique du Sud au Canada, puis du Canada à l'Europe.

Ce détour peut sembler inutile, mais il a permis longtemps à des quantités incroyables de cocaïne d'entrer en Espagne, en France, au Portugal et en Hollande pour être acheminées dans le reste des pays européens par les trafiquants locaux.

À l'époque, les familles mafieuses de Montréal, mieux organisées et suivant des rites précis d'initiation qui remontent à la création de leurs organisations en Europe, ont su utiliser cette manne pour s'enrichir de manière colossale. Certains patrons, les plus intelligents, ont envoyé leurs enfants dans les meilleures écoles pour que le futur de leur dynastie soit assuré.

Il n'y a eu que peu de guerres ouvertes entre gangs, autres que les motards criminalisés entre eux, pendant les années 1976 à 1992 où régnait un calme relatif, bien qu'un assez gros règlement de comptes a eu lieu à l'intérieur de la Mafia italienne, entre les Calabrais établis et les Siciliens montants.

Paolo Violi, calabrais et Capodecina (grand patron) de la famille Bonanno de New York à Montréal, a été assassiné le 22 janvier 1978 par des rivaux Siciliens qui deviendront une immense source de stabilité pour la ville dans les années à venir. Nous le verrons, ils gardèrent le secret le plus total sur leur association

lucrative avec le Gang de l'Ouest.

Durant ces années plus calmes les voyous trop tapageurs ou trop gourmands étaient éliminés par des « Hitman », meurtriers assez précis qui ne faisaient pas trop de dégâts collatéraux. C'est la règle de la rue, ne pas se faire remarquer, mais les égos sont souvent forts chez des individus malades et se croyant meilleurs que le reste de la société.

Pendant cette période, avec New York et Los Angeles, Montréal était la capitale du « night life » en Amérique du Nord, la cocaïne devenait la drogue de choix avec la venue du disco, dans les années 1970[4].

C'est dans ce bordel insensé que le Gang de l'Ouest est né !

WEG pour les intimes.

L'époque !

Avant de vous raconter l'incroyable histoire du Gang de l'Ouest qui a su déjouer la police et tout le monde qui gravitait autour d'eux pendant 16 ans, de 1976 à 1992, prenons un peu de recul pour voir ce qui s'est passé dans l'histoire récente du crime Montréalais pour y créer un terreau fertile à la propagation du crime et de l'importation massive de drogues de toutes sortes.

Vingt ans suffiront, bien que l'on pourrait remonter à l'arrivée des immigrants, ou commencer par la prohibition américaine qui a fait ouvrir des routes de transport de marchandises illégales entre le Canada et les États-Unis. Prenons pour acquis que vous savez que tout cela a existé.

Qui étaient présents dans les années 1950 et quels étaient leurs crimes ?

Les Italiens évidemment et des familles de l'Est de Montréal, québécoises et catholiques à une époque où le curé pouvait encore passer chez vous et ordonner à l'homme de la maison de faire son devoir de bon chrétien en faisant plus d'enfants à sa femme afin d'augmenter le nombre de ses ouailles payeuses de dîme.

Des familles nombreuses, du travail difficile, douze heures par jour, six à sept jours par semaine. Des pères manquants, des fils peu éduqués laissés à eux-mêmes pour subvenir à leur besoins. Les syndicats commençaient à peine à protéger leurs ouvriers, l'employeur était encore anglophone, méprisant le petit travailleur catholique francophone.

Combien de poètes ont mis en chansons les batailles avec les Anglais, la « shop » qui tue régulièrement par son manque de mesures de sécurité et les grandes inégalités entre anglophones et francophones ?

Beaucoup de familles nombreuses se retrouvaient sans père, pas juste parce qu'il travaillait trop, plusieurs disparaissaient simplement pour aller fonder une autre famille ailleurs. De très jeunes enfants sont devenus adultes prématurément.

C'était une réalité des années 1950, mais de grands changements étaient en branle.

La vie s'améliorait, mais elle était encore dure à la sortie de la guerre pour toute une partie défavorisée de la population.

La police manquait d'effectifs et les agents qui la constituaient étaient mal payés et encore plus mal équipés. Il valait mieux prendre un petit 5 $ au passage pour mettre du beurre sur les patates que de tenter de faire respecter des lois que les agents ne suivaient pas eux-mêmes, quand ils les comprenaient.

Policiers et criminels venaient souvent des mêmes quartiers ouvriers et se connaissaient depuis l'enfance, alors entre amis on s'aidait.

C'était l'époque des policiers assez rustres, aux gros bras, qui obéissaient plus à leurs propres besoins qu'aux ordres venus d'en haut. Il n'y avait pas de pension à perdre à cette époque.

Aujourd'hui, essayez de soudoyer un policier sur l'autoroute, il y pensera à deux fois avant d'accepter votre beau billet de 50 $. Les policiers gagnent au Canada plus de 50 000 $ par année au tout début de leur carrière, qui commence autour de vingt-deux ans.

Après vingt ans de service ils ont droit à leur revenu de pension et à ce moment, ils gagneront plus de 75 000 $ annuellement. S'ils perdent leur emploi, c'est une pension à vie qu'ils perdent, plus de quarante ans à recevoir un chèque tous les mois, ça vaut bien plus que d'accepter 50 $ au bord d'une route par un beau samedi après-midi.

Après avoir investi en éducation pour que le peuple soit plus à même de faire des choix éclairés, l'évolution d'une société juste, riche et égalitaire passe nécessairement par un système judiciaire fort. Tant que les policiers, avocats et juges sont mal payés, donc corruptibles, vous ne pourrez sortir un pays du cercle vicieux des politiciens véreux qui ruinent leur population en soutirant les revenus nationaux pour leur propre compte.

Ce sont ces mêmes politiciens malhonnêtes qui ont tout à gagner d'une police ignorante, mal payée et à leur botte. Donc ils l'entretiennent par une éducation défaillante.

Une fois le système judiciaire fort et capable de faire respecter la loi et contraindre les politiciens à rendre des comptes, on peut passer à la distribution de la richesse nationale dans la santé, l'éducation, l'art et le divertissement. C'est du long terme et, malheureusement, pas si simple.

Revenons à nos moutons. Dans les années 1950, la famille Cotroni menait le jeu. Le patriarche, Vic et son frère Frank régnaient sur le monde interlope du temps. Les familles mafieuses de New York avaient envoyé Carmine Galante pour y maintenir leur pouvoir et utiliser Montréal comme base canadienne.

Les mafieux de ce temps pas si lointain étaient comme les policiers, pas très futés et surtout violents. Les plans étaient toujours de court terme, on importe un

truc, on le vend et on dépense l'argent comme on peut, on en investit un peu, on engage quelques paumés de plus, on tente des petits business qui n'iront pas bien loin.

Mais Cotroni était Calabrais tout comme Paolo Violi qui arriva à Montréal en 1963. Les Calabrais en menaient large mais la compétition n'est jamais très loin dans ce milieu.

La Sicile, mère patrie de la Mafia, qui débuta dans le commerce des « citrons » au 18ème siècle[5], envoyait aussi ses rejetons au Canada pour prendre de l'expansion. Nicolo Rizzuto et sa femme Libertina Manno, venant du petit village de Cattolica Eraclea en Sicile, arrivèrent en 1954 à Halifax avec de nombreux autres immigrants italiens venus travailler au Canada alors en pleine expansion grâce à son sous-sol minier d'une richesse incomparable et sa superficie immense qui continuait de se développer par ses rails et ses routes.

Nicolo est le père de Vito qui n'a que huit ans à son arrivée au port d'Halifax. Nicolo, Libertina et leurs deux enfants se dirigèrent vers Montréal, ville francophone et catholique, plutôt que Toronto, anglophone et protestante. Ils en ont fait du chemin depuis.

Les crimes étaient souvent des rackets, extorsion et protection de commerces établis et rentables, la vente de drogue rapportait déjà un beau petit pactole à tous ceux qui s'en mêlaient et les fraudes de toutes sortes étaient l'apanage de ces familles criminelles. La luxure et les paris continuaient d'amener leur part de bénéfices aux familles montantes.

La drogue de choix de l'époque semblait être l'héroïne, la marie-jeanne et le haschisch aussi se distribuaient en quantités appréciables.

La cocaïne par contre, plus chère, était encore une drogue moins connue. Plus utilisée dans certains milieux médicaux, artistiques ou aisés, elle se démocratisera plus tard, avec beaucoup de changements sociaux à venir.

Certaines familles criminelles plus visionnaires, ou simplement plus riches ont ouvert des entreprises légales dans le milieu le plus lucratif qui soit.

Regardez autour de vous cher lecteur, lectrice, que voyez-vous partout ? Du béton ! Les fondations de vos maisons, les édifices qui vous entourent, les ponts et viaducs que vous empruntez quotidiennement.

Les familles présentes et riches des années soixante ont touché le jackpot avec la construction du stade de Montréal pour les jeux olympiques de 1976, c'est un autre sujet déjà bien connu chez nous au Québec.

Nous ne pouvons passer sous silence qu'à cette époque, la démographie faisait en sorte que le Canada ressemblait encore à ces jeunes pays en proie à la violence et aux révolutions. Pensons à octobre 1970[6].

L'âge moyen des Canadiens était encore bas, le taux d'alphabétisation augmentait lentement malgré une éducation obligatoire.

La natalité était encore haute mais le déclin des naissances était commencé. En

1960 nous sortions doucement de « la grande noirceur »[7] et le peuple se pliait moins à l'autorité religieuse.

Cependant des changements s'annonçaient avec le gouvernement Lesage et sa révolution de l'éducation. Envoyer ses enfants à l'université était le but des travailleurs des années 1960. Le Québec est le seul peuple à avoir réalisé une Révolution « tranquille »[8].

Nous n'étions pas encore une société vieillissante et éduquée tel qu'aujourd'hui. Une société jeune engendre toujours des crimes plus violents. De plus il n'y avait pas encore de guichets automatiques, ni de cartes de crédit, l'argent se distribuait dans les banques et se transportait en fourgon blindé.

Mais l'état commençait à mieux payer ses policiers, la liberté journalistique existait. Deux mondes se chevauchaient, le criminel et l'intellectuel.

C'était le début de la fin de la grande époque des « Gunmen » qui allaient chercher l'argent là où il était. Depuis le far west, toute une culture de gangsters forçait les banques à leur livrer leur fortune par diverses manigances. Toute organisation criminelle disposait de ses champions qui pouvaient aussi servir de fiers à bras quand ils ne travaillaient pas à monter leur prochain gros coup.

À chaque enragé la police répond par une escouade « spéciale » qui a ordre de tirer dans le tas sans égards aux citoyens présents sur les lieux lorsque les bandits sont découverts, souvent à la sortie d'une banque.

Tous les pays eurent leur vedettes notoires, qui pour la plupart ne vécurent pas vieux.

Mesrine en France, Biggs en Angleterre, Bonnie and Clyde ou Butch Cassidy aux USA, nous avons eu Richar « Le Chat » Blass ainsi que Monica la Mitraille au Québec et de nombreux autres qui ont défrayé la manchette dans leur pays respectifs.

Les jeunes criminels qui rêvaient de monter leur affaire rapidement, s'associaient à un ou deux acolytes des bas fonds, montaient un gros coup et contrairement à ce que l'on voit dans les films, prenaient un bon petit remontant pour se donner le courage « d'aller à la guerre » comme ils disaient.

Alcool ou drogue, chacun y allait de son stimulant de choix, peu de ces gars étaient capables d'opérer à jeun comme on voit dans les films, calmement, froidement pour aller chercher sa paie avec une arme.

Si le coup réussissait chacun pouvaient investir sa mise de départ fraîchement gagnée dans un projet plus respectable. Mais pour plusieurs, compter n'étant pas leur aptitude première, ils devaient recourir à d'autres « retraits bancaires » pour maintenir à flots un commerce qui se transforme souvent en trou béant pour l'argent facile qu'ils dispensent allègrement à tout un chacun pour se sentir aimés et respectés.

Ça devient vite une roue sans fin de vols pour subvenir à une addiction quelconque à la drogue, au jeu ou à l'amour jusqu'au jour où ils se font prendre,

ou tuer.

À moins bien sûr d'avoir la chance de tomber pile au bon moment et avec le bon produit ou service qui leur rapportera plus d'argent qu'ils ne peuvent en dépenser.

Où alors certains, très rares, qui grâce à leur fibre des affaires réussissent à construire à force de dur labeur patient et de chance, une entreprise solide et légitime, à la suite d'un vol audacieux jamais élucidé.

Les Italiens sont donc tout-puissants dans une ville corrompue, que le Maire Drapeau et son fidèle Pax Plante tentent vaillamment de nettoyer, comme plusieurs avant et après eux.

Mais aussi beaucoup de familles canadiennes mènent grand train. Elles viennent de quartiers tels que, Saint-Henri, Hochelaga, Griffin Town, les quartiers ouvriers où l'on trime dur sont des endroits propices à voir apparaître des petits malfrats en mal de grandes réussites, bien au-dessus de leur capacités.

Le clan Dubois, les frères Lepage et beaucoup d'autres verront le jour à cette époque. Ils se connaissent et se côtoient, les rixes sont monnaie courante entre bandes adverses, chacun voulant tirer la couverture de son bord, avoir plus de confort, monter plus haut. Chaque famille avait son « conseiller » le plus raisonnable, celui qui avait été à l'école le plus longtemps, ou qui avait de meilleures aptitudes.

Chez les Dubois, Claude était le patron officiel de la famille, mais c'est Adrien qui sera le plus calme et discret des frères, il aura longtemps reçu la considération de beaucoup de gens dans le milieu criminel.

Pendant les années 1960 Montréal devient la capitale canadienne du « hold-up » ! La violence règne.

À partir de 1972 Montréal est impliqué dans une de ses grandes Commission d'Enquête sur le Crime Organisé, la CECO, très médiatisée et qui vise principalement les Italiens et quelques grands criminels Québécois, dont la famille Dubois. Dunie Ryan aussi s'y est présenté brièvement, comme un petit voleur Irlandais.

Lors de ces commissions, les exécutants des organisations criminelles reçoivent l'ordre de leur patron de bien se tenir, de réduire au minimum les activités trop tapageuses. Comme la nature déteste le vide, ceux qui ne sont pas dans la mire et ont une bonne connaissance du milieu où ils fraient, osent tenter de se démarquer et prendre la place laissée libre.

Si vous la jouez finement, sans faire trop de bruit et que vous rendez fournisseurs et clients heureux, vous en tirerez des bénéfices au delà de vos rêves les plus fous.

C'est un peu ce que Maurice Boucher voudra tenter en 1992. Mais fidèle à lui-même, il le fera en égoïste, sans finesse et en écrasant tout le monde autour. C'est un peu notre Pablo Escobar Québécois. Ces deux crapules voulaient déstabiliser la

société en éliminant toute résistance tuant juges et avocats.

Escobar vivait comme s'il était encore à l'époque féodale, où régner par la violence et la peur suffisait. Maurice Boucher aussi aurait voulu vivre à ce moment. Trop abruti pour étudier l'histoire il aura voulu en copier les hauts faits sans réaliser que cette époque avait été une erreur que le peuple avait résolue en tranchant la tête de ceux qui se croyait au-dessus d'eux.

Mais pour être un grand psychopathe ça prend des moyens que ce pauvre Maurice n'avait pas. Au début de la guerre en 1994 il avait pourtant toute fraîche l'histoire de Pablo Escobar et sa fin tragique. Il aurait pu en tirer une meilleure leçon.

Dans sa folie il finit par convaincre des abrutis que de tuer des gardiens de prison les rendrait tout-puissants et craints de tous. Les deux victimes innocentes étaient des citoyens honnêtes possédant des familles et le respect de leur communauté.

La population qui aimait bien les motards excentriques s'est vite retournée contre ces voyous sans foi ni loi qui perpétraient des assassinats crapuleux et totalement inutiles.

Pour ceux qui sont vraiment curieux de cette époque, je vous recommande les livres écrits par des journalistes assez au fait de l'histoire criminelle au Québec, André Cédilot, André Noël[9] et Pierre De Champlain.

Pourtant vous n'y trouverez que peu de choses sur tout ce que je vous raconte ici, même qu'un des personnages les plus influents du crime des années 1980 à aujourd'hui, oui oui il « travaille » encore, n'y figure même pas. Il est soupçonné d'avoir participé ou commandé à peine seize meurtres, il a été l'un des plus grand trafiquants au Canada et à l'international, il a créé de toute pièces une automobile Québécoise et il a été le dernier grand patron du Gang de l'Ouest, presque toujours dans le secret.

Vous le connaissez, si je vous dit son nom vous direz, oui on a entendu parler de lui. Si je vous montre une photo vous le reconnaîtrez. Son nom est synonyme de grand manitou du crime au Québec et au Canada, ne s'y frotte pas qui veut. C'est un homme du monde, un mari fidèle et un redoutable négociateur.

Il a reçu plusieurs surnoms dont : « Le P'tit », le « Gentleman », le « Caïd ». Tout comme « Lupin », sa parole est d'or, s'il vous la donne vous serez à jamais protégé, mais s'il vous accuse, vos jours seront comptés.

Si les journalistes précités lisent ce livre, je serais curieux de connaître leur excuse pour avoir omis d'inclure cet homme dans leur classement des criminels connus ?

Je ne leur en veut pas, ce doit être une question d'édition. Par contre, à la suite de ce récit nul ne pourra ignorer l'implication extraordinaire de ce « Gentleman Entrepreneur » d'envergure internationale dans le crime Canadien au tournant du 21éme siècle.

Parce qu'il fut important dans ma vie, je le nommerai A1 tout au long du récit, à vous de découvrir de qui il s'agit. Vous aurez de nombreux indices au fil de votre lecture et son identité se dévoilera sans équivoque.

A1 c'est le terme qu'emploi la GRC et les autres corps policiers lors de leurs grandes opérations. Pour toute chasse aux criminels il y a un certain nombre de cibles dont la principale est nommée A1 ! Alors c'est tout simple, trouvez l'opération qui l'aura fait tomber et vous aurez la clé de l'énigme.[10]

Et maintenant que nous sommes dans le contexte, comment nos Irlandais et associés en sont-ils arrivés à cette immense réussite ?

C'est par un plan audacieux, longuement mûri par un criminel débrouillard et visionnaire qu'ils atteindront les sommets du monde interlope. Et il aura fallu aussi beaucoup, beaucoup de chance pour que cette organisation reste sous le radar des policiers et du public si longtemps.

Je vais donc vous donner ma version des faits, qui provient d'années à les côtoyer. Ensuite c'est d'avoir discuté longuement avec des personnes clé que j'ai pu séparer le bon grain de l'ivraie.

Tous les gens rencontrés pendant l'écriture, après m'avoir écouté longuement ont conclu qu'il y avait beaucoup de liens qu'ils n'avaient jamais fait, de choses qui devenaient beaucoup plus claires sous ce nouvel éclairage.

Les policiers eux, en savaient beaucoup et m'écoutaient le sourire en coin, ce livre ne leur fera pas plaisir, mais il aura l'avantage de rendre à César ce qui est à César.

Ma vision peut ne pas être parfaite, je n'y étais pas tout au long. Elle comporte mes biais, mes déductions qui peuvent avoir pour base de fausses prémisses, donc me mener vers des conclusions incertaines, mais si vous restez avec moi tout au long et que vous suivez le fil des événements par de petites recherches sur internet, vous aurez au final une toute autre appréciation de l'époque que je couvre dans ce roman.

C'est très souvent après coup, avec du recul que l'on peut découvrir la vérité, à la suite d'une étude minutieuse.

Le Québec est une société distincte, en voici une preuve. Connaissez-vous la différence entre le crime dans les provinces anglophones du Canada et le crime à Montréal ?

À Montréal, il est ORGANISÉ !

Commençons là où ça devient intéressant.

Peter White était le cousin de Frank « Dunie » Ryan. C'était un voyageur émérite pour l'époque, il avait découvert le Moyen Orient et les plaisirs de l'opium et du hachisch étant jeune. Il avait donc décidé de tenter sa chance en rapportant

quelques morceaux de haschisch de qualité dans ses valises.

À la suite de ce modeste succès, il se mit à cultiver ses contacts et il vit sa petite expérience évoluer lentement. Il importait maintenant des dizaines de kilos à la fois et voulait grossir son commerce.

Aimer les voyages et avoir le flair pour repérer les gens compatibles ne veut pas dire que l'on soit assez assidu pour la vente au détail souvent longue et bourrée d'imprévus.

La difficulté augmentait avec le nombre constant de transports. Il devait trouver des mules[11], les financer pour qu'elles se rendent dans des pays lointains, pas vraiment touristiques à l'époque. Là-bas il devait les loger payer leurs sorties qui se résumaient trop souvent à des soirées tapageuses où ces « bons citoyens » se faisaient remarquer par la police locale.

Puis il fallait cacher la drogue dans les valises, il faisait tout lui-même sur place. Ses contacts l'aidaient avec quelques vieilles valises qui tombaient souvent en ruine avant même de les avoir remplies.

Toute l'opération prenait de l'envergure mais il avait besoin d'aide, de plus de structure, d'une vision plus large. Au final il terminait souvent son opération avec juste de quoi renvoyer les prochaines mules. Mais évidemment, il était de tous les voyages et cela le comblait.

Si on a la fibre entrepreneuriale mais pas la ténacité du labeur quotidien et si ce que l'on importe nous donne plus envie de rêver tout éveillé que de travailler fort, ça mène souvent nulle part.

Mais voilà, il connaissait des gens plus riches et plus travaillants que lui. Il voulait aussi, surtout, que tout tourne sans être trop impliqué, pour pouvoir voyager et toucher une rondelette commission chaque fois qu'il passerait à la maison. Passez go, réclamez 200 $, comme on dit. Un associé, riche et compétent, voilà ce dont il avait besoin.

Il n'avait donc qu'à convaincre un criminel, idéalement honnête (sic) et plus terre à terre que lui, du bien fondé de son projet.

On croit que c'est simple, mais pas tant. Les gens qui ont de l'argent sont sollicités plusieurs fois par jour et ce, chaque jour. C'en est même lassant pour eux d'entendre tous ces projets, parfois bien ficelés, parfois sans queue ni tête, mais ils écoutent pour peut-être, un jour, découvrir la perle rare qui se cache dans ce ramassis d'utopies.

Tout le monde croit avoir la meilleure idée du monde, si seulement ils avaient l'argent pour la lancer…

Donc, il rencontre son vieil ami, Frank (Dunie) Ryan et c'est là que le monde se met en harmonie, pour une courte minute et cela fera un bruit retentissant pendant des décennies.

Je vous laisse en leur compagnie… Peter et Dunie discutent au bar :

— Dunie écoutes-moi, j'ai un contact en Afghanistan, le gars peut nous

expédier des centaines de kilos de hachisch par mois, de l'opium si on veut, ils sont vraiment ouverts pour développer leur marché. Ils ont beaucoup d'agriculteurs qui cultivent la matière première, ils ont besoin de nous pour gagner leur vie, ils ont trop de marchandises en main. Le prix qu'ils nous font est excellent, le transport est facile et on est à peu près protégé là-bas, la police ne nous dérange pas et s'il arrive un pépin ils vont nous aider à sortir de là.

Mais Dunie n'était pas encore convaincu, trop loin, langue trop difficile, juges et prisons trop durs dans ces pays-là. Et le hachisch ça ne vaut pas si cher.

— Je pense que ça peut être bon Peter, mais je ne sais pas, quelque chose ne marche pas. Combien on peut gagner sur 500 livres de cette merde ? Peut-être 500 000 $ si nous ne perdons rien, si tout le monde nous paie, si nous ne nous faisons pas attraper par « the MAN »[12], ça fait beaucoup de si.

Le transport et les intermédiaires représentent à peu près toujours les mêmes frais, le profit vient donc du prix final que l'on peut obtenir sur la marchandise. Un kilo de haschich nous coûte 1 000 $ arrivé ici et une fois vendu en gros on est chanceux s'il nous reste 1 000 $ de profit. Combien de kilos ça prend pour mettre un million de côté, s'il ne nous arrive aucun pépin ? Mille ? Ça fait pas mal de travail. Combien de kilos peut ramener une mule ? Ça fait beaucoup de mules, de voyages, de gens qui connaissent nos secrets.

— Exact Dunie, c'est pour ça qu'il faut abandonner les mules et trouver du vrai transport pour une grande quantité. J'ai commencé à m'informer pour acheter un voilier qui pourrait faire le voyage avec au moins trois-cents kilos à bord et plus s'il est plus grand.

— Du haschich sur un voilier, qui partirait d'Afghanistan ? Ton capitaine serait drogué le lendemain du départ juste par l'odeur qui se dégagerait de la cale sans compter les écluses et les océans à traverser. Le moindre contrôle et on perdrait tout. J'ai un contact au port, mais même dans un conteneur, l'odeur sera toujours le point faible. Si j'emmène de la chaleur sur mon contact on est pas mieux que morts.

As-tu regardé du côté de la cocaïne, ça devient vraiment populaire, les gens qui en prennent en veulent toujours plus et ça se vend plus cher. C'est une drogue de col blanc à gros salaires.

En comparaison le client qui fume du hachisch est content de consommer ses 10 $ dollars par semaine, je te prédis même qu'un jour ce sera légal. Le kilo de cocaïne vaut maximum 5 000 $ arrivé ici, après tous les frais, une fois vendu en gros il nous reste plus ou moins 16 000 $ à 19 000 $ de profit. Au moins cher, un peu plus de soixante kilos et on a un million de côté. Ça permet de voir venir. Mieux vaut s'attaquer à quelque chose d'addictif et payant, tu ne penses pas ? En plus il parait qu'une fois emballée, la cocaïne ne sent rien.

— Peut-être, mais les sentences sont beaucoup plus lourdes pour la cocaïne que pour les drogues douces. Je comprends ton point, si ça t'intéresse vraiment

j'ai appris par un contact en Colombie que le plus gros « dealer » de marijuana là-bas se tournait vers la cocaïne, je peux le contacter si tu veux et on verra ce qu'il propose.

Mais si tu veux beaucoup d'argent, pourquoi tu n'essaies pas avec l'héroïne, je peux parler à Luigi Greco via un de mes contacts dans la famille Cotroni. Ils l'obtiennent directement des Corses de Marseille à travers leurs accords d'importation de voitures.

— Es-tu fou ? D'abord je serais sous les Italiens, en plus ce truc tue les gens. Le client ne vaut rien dès qu'il est dépendant et quand tu parlais de peines de prison, c'est la pire des drogues. Pour de petites quantités, la cour peut te donner une sentence à vie, comme si tu tuais quelqu'un. Et toi Peter, tu n'en tirerais rien !

Nous devons être intelligents, je sais où et comment faire entrer la marchandise, nous avons donc besoin de quelque chose de nouveau et en croissance, que nous pouvons posséder entièrement. Si nous sommes directement avec le producteur et le principal exportateur, je suis sûr que je peux obtenir un contrôle total de la ville et peut-être même réduire les guerres entre les familles. Contacte ce Colombien.

— Ok pour la cocaïne et la Colombie, je peux passer un coup de fil ou deux.

— Tu es trop paresseux et négligent, je crois que tu ne saisis pas l'importance de ce que j'ai en tête. N'appelle pas, je vais te payer le billet et tous tes frais, mais tu devras être discret et prudent.

Tu vas faire un marché avec le plus gros producteur que tu puisses trouver. Moi je vais organiser le transport avec notre gars au port, ça peut marcher. Je vais trouver une entreprise légitime qui importe déjà des produits de là-bas, j'ai une amie qui travaille à la ville de Montréal, elle a accès au registre des entreprises, elle saura me dire qui aller voir.

Avec la CECO qui ébranle les familles Italiennes on a la chance de placer nos produits partout sans que ça fasse de chicane. Quand ils se seront remis de leur peines, ils n'auront plus le choix, ils seront nos associés et tu feras plus d'argent que tu n'en a jamais rêvé.

Tout en parlant les idées se bousculaient dans la tête de Dunie. Il pensait déjà aux associations qu'il allait faire, aux gens de parole qui partageraient sa vision d'une ville moins violente mais plus payante. En plus, à l'époque il n'y avait que peu de contrôle douaniers, la drogue n'entrait souvent que par des mules ou des petites quantités cachées dans des meubles ou des voitures importées par des particuliers.

Les premiers coups de toute bande, que ce soit des vols à mains armées ou de l'importation de drogue, sont souvent faciles et impossibles à arrêter. C'est avec la répétition que l'on attire les regards de la police, la jalousie des voisins et que l'on peut commencer à faire des erreurs néfastes. Si personne ne sait ce que l'on fait, comment voulez-vous être sous filature ou simplement dans la mire des

policiers ? Ils ne sont pas devins.

S'il jouait bien ses cartes, Dunie aurait le contrôle total sur le marché de la drogue à Montréal, mais aussi à l'extérieur par des alliances stratégiques. Utiliser la force des autres, tout en devenant indispensable à tous. Un plan parfait, restait à le concrétiser.

Dunie Ryan était un bon criminel et aussi une bonne personne, si on peut concilier les deux choses. Taille moyenne, cheveux courts, yeux bruns, souriant, trente deux ans en 1975 quand Peter vient le voir. Pas encore riche, mais avec une coquette somme bien cachée provenant de son dernier « hold-up ».

Son père avait quitté le nid familial alors qu'il était encore très jeune, l'obligeant vite à devenir un homme et surtout, à prendre soins des siens, ce besoin de toujours aider l'a suivi toute sa courte vie. Il était déjà à cette époque, autant qu'il le pouvait, comme une mère pour toute une bande de joyeux lurons, pas toujours drôles par contre.

Psychopathes, voleurs, tueurs, les temps étaient durs à cette époque, les prisons étaient des camps de concentration où parler était puni, où tu mourrais pour un regard de travers.

Dunie avait réussi un gros coup, plus de 100 000 $ dormaient dans un sac de cuir sous la galerie arrière de son appartement. Il était propriétaire d'un bar et d'un motel qui lui servaient de centre névralgique pour criminels en mal de réussite attendant le gros coup qui allait enfin leur permettre de se retirer.

Tous savaient que Dunie n'avait pas son égal sur une « job » et venaient lui présenter leur dernières trouvailles. Dunie cherchait toujours les gars sérieux qui auraient eu vent du bon coup. Tout est une question d'informations et elles viennent souvent d'où on ne les attend pas.

Il rêvait de ne plus utiliser d'armes mais de pouvoir contrôler une entreprise, pas nécessairement légale, qui rapporterait à tout le monde et lui permettrait de s'amuser copieusement. Peter ce jour-là, lui avait servi son rêve sur un plateau d'argent… enfin presque.

Les grands plans de développement sont souvent des idées excentriques, rêvées lors d'une fête trop arrosée, ou simplement lors d'une longue promenade à la campagne, pour certains en voiture, pour d'autres à pied. Le cerveau conçoit une idée, qui nous assaille, nous la rejetons comme trop compliquée, puis elle prend vie, elle nous obsède et puis elle nous offre des solutions concrètes à toutes nos objections.

Mais de l'idée à l'accomplissement il y a un acte de foi à réaliser, à initier. Par contre, une fois le doigt dans l'engrenage, de l'embryon d'un plan ambitieux peut naître une organisation immense aux ramifications planétaires. Cela demande temps et persévérance, tous les plans, ceux de la police ou ceux des criminels, passent par des étapes bien définies, jusqu'à l'aboutissement que monsieur et madame tout le monde imagine et considèrent si simple.

Les fameux succès instantanés mettent habituellement cinq ans de dur labeur, dans l'ombre, par une équipe qui a un but commun, avant de se voir récompensé par la reconnaissance populaire.

Plus vous avez de soldats, comme dans une chaîne, c'est le maillon le plus faible qui en détermine la force. Toute organisation aspire à atteindre un stade ou les processus quotidiens sont éprouvés par la pratique et l'entraînement.

L'armée est un des rares exemples de suivi sans condition de règles élaborées depuis la nuit des temps. Et ça fonctionne.

Mais même pour l'armée, peu de choses aboutissent telles que planifiées au départ. Demandez à Vladimir Poutine comment va sa guerre supposément rapide en Ukraine ?

Tant de circonstances invraisemblables et imprévues lors de l'élaboration du plan original vont se manifester, soit pour amplifier ou détruire votre réussite. C'est presque impossible de définir exactement l'élément qui déterminera le résultat final. On le découvre bien plus tard, après de longues études des faits et leurs conséquences.

Les administrateurs des grands projets possédant les meilleurs montages financiers légitimes vont parfois se heurter à des imprévus irréparables alors que d'autres individus plus brouillons auront une chance de cocu et réaliseront de grandes choses par un travail obstiné et le plus pur des hasards…

Si vous croyez que les gens réussissent parce qu'ils le « méritent », pour certains philosophes et moi, le mérite c'est, tout au plus, très surfait[13].

Le facteur le plus constant dans la réussite ou l'échec de tout projet, qui est grandement sous-estimé, c'est la chance… ou son absence, évidemment.

À ce sujet je vous suggère un excellent livre, Success and Luck, par Robert H. Frank[14].

Nous verrons au fil de l'histoire, que cette bande sans structure, a suivi un plan visionnaire mais hasardeux, sans trop d'anticipation, en réagissant aux événements plutôt qu'en les prévoyants, mais a eu la chance inouïe de voir les morceaux essentiels du casse-tête se présenter aux moments opportuns. Laissez-moi vous expliquer l'époque.

J'ai pris l'avion pour la première fois en 1964, ce qui ne me rajeunit pas. À cette époque, les plus vieux de mes lecteurs s'en souviendront, on fumait la cigarette à bord des avions et il n'y avait aucun contrôle à l'embarquement. Le tourisme se développait et la plupart des pays voyaient d'un bon œil la venu de capitaux étrangers. Ce manque total de contrôle de la part des douaniers permettait aux passagers de monter à bord d'un avion avec une arme, de la drogue, des matières dangereuses ou même de larges sommes d'argent cash !

Les douaniers vous recevaient comme une star, juste le fait de prendre l'avion faisait de vous quelqu'un d'important. Les prix était exorbitants et il fallait tout prévoir longtemps d'avance. Les chèques de voyages commençaient à peine, pas

encore de cartes de crédit pour le commun des mortels, il fallait partir avec assez d'argent pour tout le voyage et ses imprévus.

À partir des débuts simples de Peter White dans les années 1970 qui importait de petites quantités de hachisch provenant de l'Afghanistan puis du Liban par ses contacts, Dunie et ses successeurs sont rapidement devenus les importateurs directs de Pablo Escobar. Retrouvons ce Colombien mythique avec deux Irlandais et un traducteur, prêts à faire des affaires.

---

1. https://www.amazon.com/Outliers-Story-Success-Malcolm-Gladwell/dp/0316017922
2. https://youtu.be/7JKC-3tDrxk Plume Latraverse, Vie d'ange. https://genius.com/Plume-latraverse-vie-dange-lyrics
3. L'histoire se répète souvent. Toutes ces routes de contrebande furent créées par la famille, aujourd'hui très respectable, Bronfman, qui les ouvrirent pendant la prohibition, livrant de l'alcool aux puristes Américains.
4. Il serait intéressant de lire une étude sérieuse sur cette période. La cocaïne abondante a été un fertilisant propice à créer une culture extravertie ? Ou l'inverse, une liberté nouvelle, suivant mai 68, à exiger plus de drogues pour s'émanciper ?
5. https://www.courrierinternational.com/article/quand-la-mafia-pressait-le-citron-sicilien
6. https://fr.wikipedia.org/wiki/Crise_d%27Octobre
7. https://fr.wikipedia.org/wiki/Grande_Noirceur
8. https://fr.wikipedia.org/wiki/Révolution_tranquille
9. Mafia inc. et Gangsters et Mafiosi, 100 ans de crime organisé au Québec, Histoire du crime organisé à Montréal de 1980 à 2000.
10. Indice: Le nom de l'enquête et de son A1, se trouve dans cet article du droit. https://www.ledroit.com/actualites/justice-et-faits-divers/ou-ont-ils-peche-ces-noms-denquetes-1e6b9fd558227ba7 fcd768b62530a2aa
11. Passeur humain qui transporte la drogue de différentes manières.
12. « The MAN » terme désignant la police pour les anglophones, surtout les Irlandais.
13. La méritocratie https://fr.innerself.com/content/personal/happiness-and-self-help/performance/19117-why-a-belief-in-meritocracy-is-false-and-morally-wrong.html ?acm = _2903
14..https://www.amazon.com/Success-Luck-Good-Fortune-Meritocracy-ebook/dp/B017I2M8ZC

Chapitre 2 1974

Le grand départ.

Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles
que nous n'osons pas ;
c'est parce que nous n'osons pas
que les choses sont difficiles.
Sénèque

Novembre, Medellin, Colombie.

Peter avait bien travaillé, il avait réussi à gagner la confiance d'un intermédiaire haut placé dans l'organisation grandissante du plus puissant trafiquant en devenir de la planète. Il lui avait dit aussi qu'il allait venir avec le plus gros importateur canadien, qu'il ne voulait pas perdre de temps et qu'il voulait parler d'égal à égal, de patron à patron.

Le rendez-vous était fixé, Dunie et Peter avaient pris l'avion, Montréal-Miami, puis Miami-Bogota. De Bogota, ils avaient voyagé en voiture avec un chauffeur fourni par le contact de Peter jusqu'à la ville de Medellin, château fort de Pablo Escobar.

Puis de là, après avoir posé leurs valises à l'hôtel et pris une douche, ils reprirent la route et pénétrèrent dans la forêt vierge, les routes asphaltées devinrent en gravier, puis en boue pour finir par deux traces entre les herbes longues et envahissantes de la jungle.

Ils débouchèrent sur un grand mur jaune, haut de deux mètres au moins, avec quatre gardes armés de mitraillettes gardant une porte fermée. Quand les gardes reconnurent le chauffeur, ils donnèrent l'ordre d'ouvrir la porte. Une fois passés de l'autre côté, ils découvrirent une propriété grandiose d'un seul étage très haut qui formait un L autour d'une piscine et un patio couvert.

Beaucoup d'hommes armés allaient et venaient partout sur le terrain. Un léger sentiment de peur mêlé de respect envahissait nos deux comparses. Quand la voiture s'immobilisa, Dunie sortit le premier, tout sourire aux lèvres, s'il était impressionné il ne le laissait pas paraître.

Il savait qu'il était au cœur de ce qui pouvait le mener au sommet de son

entreprise au Canada, avec ce contact, tout était possible. Son seul souci, il avait bien peu d'argent pour avoir l'air important, qu'à cela ne tienne il allait bluffer si nécessaire, mais sortirait de cette jungle avec un associé à vie !

C'est un homme dans la trentaine qui s'approche de la voiture, tout sourire lui aussi, il demande :

— Cual es el Canadiense quien quiere abrir un mercado adictivo en el nuevo mundo ? (Qui est le Canadien qui veut ouvrir un marché addictif au nouveau monde ?)

Pablo, un homme grand et bien habillé, souliers noirs impeccablement cirés, pantalon beige bien coupé, chemise à long col, cravate large et colorée, très à la mode à cette époque où le disco commençait à faire danser les jeunes partout en Amérique.

Cheveux frisés, un léger embonpoint caractéristique comme beaucoup de Latins, il aime la bonne chère et doit montrer sa réussite par des repas gargantuesques, bien arrosés et accompagnés des plus belles femmes de la ville.

Pablo Escobar a réalisé depuis peu le profit que pouvait lui apporter la production et la vente de cocaïne aux consommateurs de plus en plus nombreux de cet énergisant naturel, mâché depuis des siècles par les travailleurs des campagnes montagneuses et sauvages de son pays pour se donner la force de continuer leur dur labeur.

Sans ce puissant stimuli, la forêt ne serait pas défrichée, les champs à flanc de montagnes ne seraient pas semés, les troupeaux n'auraient pas de pâturages. La nature est forte sous les tropiques et c'est une lutte constante de l'homme pour la dominer et en tirer les bienfaits permettant la civilisation.

Café, bananes, émeraudes, autant de produits nécessitant un travail ardu et sans fin sous un soleil toujours plus chaud, quand les pluies diluviennes ne viennent pas détruire des années d'avancement périlleux.

Ce peuple de conquérants ambitieux a eu recours au meilleur stimulant naturel depuis la nuit des temps avant que quelques entrepreneurs hors normes ne découvrent l'insatiable marché que ses puissants effets pouvait susciter chez l'homme.

Pablo parle fort, il est autoritaire, ne laisse pas de place à l'indécision ni au refus. C'est un homme plus grand que nature, il rêve déjà d'aider sa communauté, d'améliorer la vie de ses concitoyens, de diriger un jour son pays.

Après quelques années passées à travailler pour d'autres cartels, travaillant sur des petites exportations de drogues, mais surtout aidant les organisations par des kidnappings contre rançons, Pablo a son moment de visionnaire. En 1973, il réalise le potentiel de profits que la cocaïne peut offrir.

Il organise des petits envois à titre personnel et conclut vite qu'il doit se spécialiser, seul et prendre le contrôle de cette drogue au potentiel énorme. Il ne fallut que quelques mois pour que son commerce n'explose plus encore que dans

ses rêves les plus optimistes. Encore là, l'univers se met au diapason d'hommes ambitieux et la chance leur sourira pendant de longues et belles années.

Son premier défi, se monter une petite armée de fidèles sans qui rien n'est possible dans un des pays les plus corrompus, où chaque rival guette le moment où il pourra prendre ta place. Puis le plus important, trouver des routes de transport sûres et des associés à long terme dans les pays consommateurs.

Pour l'instant, il a des contacts en Bolivie et au Pérou où ils cultivent la plante de coca et la transforment en immense quantité, mais bientôt il produira lui-même la majeure partie de ce qu'il exportera. Une seule idée, comme Dunie, inonder le marcher tout en le contrôlant. Au contraire de Dunie, il prévoit utiliser la force tant qu'il en faudra. Il vit à l'ère féodale.

Sans attendre qu'ils soient tous sortis de la voiture il leur lance :

— Y ustedes me dicen que pueden entrar la carga sin problema en Montréal, eso esta bien, pero cuantos kilos quieren comprar. (Vous me dites que vous pouvez entrer la marchandise à Montréal sans problème, c'est bien, mais combien en voulez-vous ?)

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Combien tu veux en acheter ?

— Peter, donne-lui l'argent et toi, José, dis-lui que nous voulons doubler la quantité et nous enverrons le double de l'argent lors du prochain voyage. Dis-lui aussi que c'est la dernière fois que je viens personnellement ici, mais qu'il n'aura jamais de problème avec moi, il aura toujours mon numéro et sera le bienvenu quand il veut chez nous.

Peter White ouvre le sac de cuir avec les 100 000 $ et il remet l'argent à Pablo. José, le traducteur donne les instructions de Dunie.

— Ustedes tienen bolas ! (vous avez des couilles !) Pablo lance négligemment le sac à un de ses gardes et lui dit d'aller vider tout ça sur son bureau puis se retourne l'air sérieux et tous les autres gardes présents relèvent leurs armes pointées sur nos trois amis.

Pablo crie :

— Eso ni es dinero suficiente para pagar salarios a todos que trabajan para mi por un mes. Con tan poco ni vale la pena empezar un negocio serio ! (Cet argent ne suffirait pas à payer tous mes camarades pour un mois. Avec si peu ça ne vaut même pas la peine de commencer une affaire sérieuse !)

José traduit au fur et à mesure, les visages deviennent sérieux, presque inquiets.

Puis éclatant de rire, Pablo se tourne vers un de ses acolytes et lui annonce :

— Manuel, te vas a conocer Montréal ! Dele a ellos dos mil kilos y mira como hacen, despues tu regresa con mi dinero ! Yo me quedo con ese Peter, puede ser que me va aprender ingles jajaja. (Manuel, tu vas découvrir Montréal ! Donne leur deux mille kilos et va avec eux voir leur opération, après tu reviens avec mon

argent. Moi, je garde Peter, qui sait, il m'apprendra peut-être l'anglais hahaha.)

Les nombreux militaires et gardes du corps se mirent à rire et s'éloignèrent retournant à leur tâches usuelles.

Dunie s'approche de son ami.

— Ne t'inquiète pas Peter, nous reviendrons vite, tous les clients attendent, profite du beau temps et essaie de ne plus te marier.

Peter reste bouche bée du contrat qui vient de s'opérer devant lui, il n'aurait jamais cru que ça pouvait devenir aussi gros aussi vite. Il regardait ébahi cet homme en pensant que s'il l'avait croisé dans la rue, il l'aurait pris pour un minable vendeur de voitures d'occasion.

Dunie lui donna un coup de coude pour qu'il se ressaisisse. Keep a straight face. (garde ton sérieux.)

Ils s'écartèrent du groupe d'hommes qui entassaient des poches et des poches contenant vingt kilos chacune. Cent de ces poches allaient entrer dans deux camions fermés à l'arrière, sous l'œil vigilant de huit policiers assis sur leurs motos, attendant les ordres du patron.

— On y est Dunie, maintenant tu sauras ce que c'est les gros profits faciles ! Plus besoin d'armes, de fusillades policières, juste de bonnes affaires avec tous ceux qui veulent cette merde et ils sont nombreux ! Ce foutu « dealer » nous a donné deux mille kilos, on avait à peine de l'argent pour cinquante.

— Oui et maintenant nous lui devons près de trois millions, mais c'est une décision intelligente, nous devons apprendre de lui. Je sais que tu te débrouillais bien avec tes trucs de pot et de haschich, mais maintenant ça nous permet de jouer dans les ligues majeures.

Tu comprends maintenant tes difficultés avec le Liban et l'Afghanistan, tes fournisseurs ne pensaient qu'au court terme et voulaient tout l'argent, cash d'avance, pour aller payer le peu qui revenait aux producteurs et en garder un peu pour eux. Il n'y avait pas assez de profits pour prendre tant de risques.

Pablo a déjà trop de marchandise et le profit est énorme, ça vaut le risque d'envoyer un plus gros chargement si l'acheteur est sérieux et semble compétent.

Donc, soit tes vendeurs étaient des pauvres types ou alors tu n'as pas l'air compétent et Dunie éclate de rire devant tout le monde.

Merde, c'est énorme deux mille kilos, je pars aussitôt que possible et on chargera tout ça dans le conteneur avec les fruits. Tu t'en tires bien en restant ici, moins de travail pour toi, plus pour moi dit Dunie en éclatant de rire à nouveau.

Dunie regardait tout ça et continua :

— Ce gars Pablo est bien connecté, c'est drôlement bien d'avoir les flics comme escortes ! Quand nous rentrerons chez nous, nous devrons chercher une meilleure façon d'obtenir des infos de première classe des flics, tout comme lui. Je suis sûr que nous pouvons embaucher quelqu'un de l'intérieur qui travaillera pour nous.

Peter, encore un peu sous le choc de la situation et insulté du commentaire de Dunie, lui dit :

— J'ai peut-être l'air incompétent, mais crois-tu vraiment ce que tu dis Dunie ? Au Canada il y a des petits flics qui nous donnent des petites infos, ce sont nos anciens amis, mais aussitôt qu'ils montent un peu, ils ne veulent plus nous parler. Tu n'auras jamais quelqu'un comme lui. C'est une autre vie ici, les gens en ont peur et le respectent aussi. Chez nous on doit rester cachés, la police ne veut que nous arrêter.

Il a même des ministres ce gars-là. Il connaît les enquêtes qui sont en opération et même quand les Américains débarquent ils se le fait dire et il sait qui ils sont. Il aurait même fait des menaces à la famille d'un agent de la DEA (Drug Enforcement Agency), il savait où il habite et tout. Ça ne se passera jamais chez nous.

— On verra Peter, on verra. Il faut prendre le temps de bien faire les choses et leur donner ce qu'ils veulent en retour ! Tout le monde a son prix et souvent ce n'est pas de l'argent. On verra bien…

À ce moment Pablo entoure de son bras les épaules de Dunie et l'entraîne vers un sentier dégagé qui mène vers une autre partie de la propriété, Pablo s'exprime dans un anglais très acceptable et dit :

— Allons discuter tranquillement. Nous sommes des pionniers toi et moi, tu as eu le courage d'envoyer un homme de confiance en reconnaissance puis tu es venu toi-même sceller le contrat. Moi je vois en tout ça quelqu'un qui comprend la même chose que moi, le potentiel énorme de cette marchandise.

Nous devons capitaliser sur cette ouverture le plus rapidement possible, nous avons au moins cinq ans avant que les forces policières ne commencent à nous voir sur leur radar. Pour l'instant, ce ne sont que des cols blancs, des vedettes et des riches qui consomment cette drogue trop chère, mais bientôt le peuple voudra goûter le produit euphorique que leurs idoles consomment et quand ce sera dans les rues, la criminalité augmentera.

En ce moment il n'y a que de l'argent à ramasser. Je construis des laboratoires dans différentes parties de mon pays pour faire travailler plusieurs villages qui ne connaissent que la pauvreté, ils gagnent mieux grâce à moi et pourront améliorer leur vie, construire des écoles pour leurs enfants et me seront toujours dévoués.

Je pourrai fournir toutes les quantités que tu voudras, mais tu dois travailler sur la distribution dans ton pays et surtout traverser au sud, vers New-York qui sera ton plus grand marché. Y avais-tu pensé ? Explique-moi ta vision et ton projet.

— Oui j'y ai pensé, lui répondit Dunie, surpris de la clairvoyance de son interlocuteur. J'ai déjà un plan à ce sujet, je veux rester dans l'ombre mais fournir les familles déjà impliquées et compétentes. Montréal est une ville contrôlée par la Mafia italienne, qui a ses entrées à New-York, je connais les plus sages de ces

hommes et ils profiteront de mes ressources.

Ton ami Manuel va voir rapidement mon plus grand avantage, j'ai le contrôle du port de Montréal par mes amis fidèles. C'est mon as caché.

Je devais savoir de quelle quantité je disposerais avant de faire mes offres aux partenaires que j'ai ciblés. Tu viens de me propulser au plus haut rang de toutes les familles. Tu ne le regretteras pas, j'ai étudié à fond les gens que je vais approcher, ils ont tout à gagner à me suivre et sont très influents au sein de leurs propres familles.

En moins de trois mois, 100 % de la cocaïne vendue à Montréal et au nord des États-Unis sera la tienne et personne ne le saura.

— C'est très bien tout ça, mais ça te prend absolument quelqu'un dans la police, tu as le temps de lier une amitié et si tu joues bien tes cartes tu auras les deux as gagnants. Investis 5 % de tes profits dans la corruption de gens haut placés, ce sera ton investissement le plus rentable et n'oublie pas d'être intransigeant quand quelqu'un désobéi tu dois l'éliminer, vite et de manière spectaculaire, pour que tout le monde le sache et pour qu'ils aient peur aussi. Ça t'achètera quelques années de plus.

Dunie l'écoutait et acquiesçait de la tête, mais il était en désaccord sur ce point. Son meilleur atout serait le contraire, le secret total. Que personne ne sache d'où venait la drogue et tout le monde serait heureux de gagner toujours plus d'argent sans trop se poser de questions.

— Tu ne trouves pas que les guerres coûtent cher et nuisent au business ? demanda Dunie :

— Pour l'instant il n'y a pas de guerre, sauf contre le gouvernement et les policiers qui ne marchent pas avec nous. Je vais monter un arsenal de guerre au cas où. Ici en Colombie nous avons une tradition de violence, nous avons été un peuple conquérant et nous ne voulons de personne pour nous dire quoi faire, c'est dans notre sang.

Dunie voyait là toute la différence culturelle entre les peuples. Bien qu'il soit de descendance irlandaise, il était maintenant avant tout un Canadien, ouvert sur le monde, cherchant à éviter le conflit à tout prix.

Il voyait d'un bon œil le fait de mettre de l'argent de côté pour corrompre des gens qui lui apporteraient une sécurité supplémentaire, mais n'avait jamais pensé s'armer pour faire son commerce, il travaillait pour obtenir le contraire, faire un « business » sans armes.

Dunie savait que la violence serait sur sa route, il y a toujours des comptes à régler, des associés trop gourmands qu'il faut remettre à leur place ou des mégalomanes qui veulent te voler le profit de ton labeur. En homme réaliste, il ne prévoyait pas ces événements avant plusieurs années.

Ils avaient longé une jolie rivière, fait le tour du propriétaire comme disait Pablo et ils revenaient vers les hommes toujours affairés à charger et compter des

ballots de cocaïne pure.

Dunie dit à Pablo :

— Je croyais ne pas revenir, mais ce sera avec plaisir, évidemment incognito pour ne pas soulever de soupçons. Nous pourrons discuter de l'évolution de notre business. Mais d'abord, je dois vendre ce stock, rapidement et pour ça, je dois partir.

— Bien sûr, tu sais que je ne garde pas ton ami en otage, c'est pour que nous nous connaissions mieux, tu vivras avec Manuel et moi avec Peter, on aura une manière de se parler à distance à travers eux. Tu seras toujours le bienvenu ici, mais ce n'est pas nécessaire car la chaleur va toujours aller en grandissant.

Quand tu voudras, on pourra se rencontrer partout sur la planète, il y a un tas d'endroits que je voudrais connaître. Paris, Moscou, Amsterdam, Londres, des endroits civilisés où il fait bon vivre et manger.

Le tourisme de masse commence et avec nos moyens, on pourra se payer les plus grands luxes du monde. Le Palace de Saint-Moritz est réputé le meilleur hôtel du monde, il faudra aller vérifier dit-il en riant !

Nous n'avons qu'une vie sur terre. Nous devons laisser notre marque et en profiter au passage. Si les pharaons n'avaient pas construit de pyramides excentriques pour l'époque, plus personne ne parlerait d'eux. Nous ferons construire des pyramides qui montent jusqu'au ciel et dans deux mille ans les gens parleront encore de nous. Es-tu prêt à devenir célèbre et à influencer le cours de l'histoire ?

Maintenant va faire ton travail et reviens vite, je prépare ton prochain envoi pour dans quinze jours. Ne t'inquiète pas de l'argent, aussitôt que tu auras suffisamment de clients pour écouler deux mille kilos par semaine, tu auras plus d'argent et de profits que dans tes plus grands rêves.

Dunie réfléchissait tout haut. Il voyait son plan plus clairement. Aidé de quelques individus qui seraient dans le secret avec lui, il arriverait à sécuriser le marché chez lui à Montréal et ensuite partout au Canada. Il discutait maintenant avec Peter.

— Si nous jouons bien nos cartes, nous pourrons unir toutes les familles et être les principaux importateurs pour tout le monde. Plus de guerres, juste du business. Et si quelqu'un ne veut pas jouer avec nous, nous le mettrons hors-jeu, ça les ramènera à l'ordre. Nous pourrons même décider qui obtient quoi, quand et qui va en prison si nécessaire.

Je retourne à Montréal mettre la distribution en place avant même que le matériel n'arrive. Une fois arrivé chez nous, ce ne sera pas long avant que je n'envoie José te chercher, sois sage avec Pablo ! Je devrai me passer de toi pour le premier chargement, ce n'était pas prévu mais je me débrouillerai. Qui me suggères-tu pour faire ton travail ? Je ne veux pas être mêlé aux équipes de transport.

Après réflexion Peter dit à Dunie :

— Appelle mon frère Duncan, il est 100 % honnête et il vient de sortir de prison. Tu le connais et les autres trouveront normal qu'il s'occupe de mes affaires. J'aurais préféré partir avec toi, mais je suis bien content de me sauver de l'hiver québécois, reste à savoir ce que ces gens mangent, je crois que je vais prendre du poids dit-il en riant.

— Essaie de ne pas perdre la tête. J'ai besoin de toi aussitôt que possible. Surtout garde tes yeux ouverts sur toute l'organisation, tu dois apprendre et tout savoir quand tu rentreras au pays. Pablo fait semblant de te garder en garantie, mais en fait il va te donner les clés des négociations futures.

Ici tu peux trouver toutes les drogues que tu veux, mais reste avec ton pot et ton haschich, ne touche pas à la cocaïne, même si Pablo t'en offre et qu'il en prend lui-même.

Pablo a confiance en nous et il ne s'inquiète pas du paiement, ce qui l'importe, c'est la durée et les possibilités d'augmenter les quantités, mais on le paiera vite et il sera très content, il sera plus ouvert et voudra te combler pour s'assurer que nous n'allions pas voir ailleurs dans le futur.

Sois attentif aux moindres détails, ses manières d'opérer avec la compétition, s'ils se font la guerre ou s'ils s'associent. J'ai ma propre idée mais je veux voir les pièges à venir en profitant de leur expérience.

Bien que Dunie croyait au bien-fondé de son projet, il savait que des tas d'embûches allaient se dresser devant lui. Mais ce jour-là, au milieu de la forêt tropicale amazonienne, il se mit à rêver aux possibilités sans limites qui s'ouvraient devant eux.

Ce Colombien plus grand que nature qu'était Pablo Escobar lui faisait croire en la possibilité d'une entreprise d'envergure internationale. Dunie n'avait aucune prétention politique comme Pablo, mais préférait l'idée de faire du bien autour de lui. Il pensait à sa famille, ses associés, puis sa communauté. Là s'arrêtaient ses intentions pour le moment.

Il n'avait pas encore conscience de tout ce qu'il pourrait réaliser plus tard avec l'immense fortune qu'il allait amasser dans les mois et années à venir. Il gardait son plan le plus simple possible, ne pensait qu'à Montréal pour l'instant, il se concentrait sur ce qu'il connaissait bien pour ne pas devoir risquer des manœuvres incertaines avec des inconnus attirés par la facilité de son plan.

Il grandirait progressivement en attirant vers lui et son œuvre des gens triés sur le volet et qui sauraient ajouter à l'équation.

Il décantait mentalement les deux mille kilos fournis par Pablo. Calculait le profit à venir et c'est ce qui l'impressionnait le plus. Contrairement à Peter, il comprenait la stratégie du vendeur et voyait clair dans l'astuce du Colombien.

En quelques jours sur le terrain, il avait su comprendre et analyser les rouages du marché. Il savait maintenant approximativement le prix de revient de chaque

kilo, à peine quelques centaines de dollars pour passer de la feuille de coca au produit fini.

Les produits chimiques de base étaient peu coûteux et il soupçonnait même que ces produits puissent être volés facilement pour augmenter la profitabilité de Pablo. Ce serait un atout que Dunie se gardait pour plus tard, si un jour l'approvisionnement des éléments chimiques venaient à manquer, vu les immenses laboratoires dont il entendait parler, il pourrait payer la marchandise en partie en rapatriant des produits chimiques du Canada vers la Colombie.

Il savait que jamais une organisation canadienne se mettrait à vouloir raffiner le produit au Canada, donc ces produits, acide chlorhydrique, ammoniac, acide sulfurique, chlorure de calcium, soude caustique seraient toujours en vente libre et sans restrictions. Dunie le visionnaire pensait déjà utiliser une petite partie des profits pour accumuler d'avance les produits les plus durables. Ça lui servirait un jour.

Les deux mille kilos mis de côté pour eux n'avaient à peu près pas diminué la montagne de paquets prêts à être chargés dans d'autres camions qui arriveraient sans doute dans les jours suivants. Il devait savoir combien de kilos quittaient cette propriété par semaine et idéalement, où ils étaient destinés. Il comptait sur Peter pour cela. Son premier associé officiel.

Ils étaient l'image type des familles irlandaises qui ne savaient pas trop par où commencer et, s'associaient à d'autres amis tout aussi perdus qu'eux et, formaient des projets improbables d'argent rapide.

N'allez pas croire que toutes les familles d'immigrants se tournent vers le crime pour arriver à se créer une vie agréable, c'est faux et ces quelques pommes pourries qui entrent dans la criminalité ne sont qu'un minime pourcentage de chaque vague d'immigration arrivant dans un pays d'accueil quel qu'il soit.

Beaucoup de familles de bons Québécois pure laine se sont démarquées dans le monde de la criminalité canadienne comme vous le verrez tout au long de ce récit.

Les époques définissent la criminalité tout autant que les sociétés. L'évolution de la technologie amène son lot de nouvelles possibilités que tout un chacun, avec une fibre moindrement entrepreneuriale, peut saisir et amener à des inventions utiles pour la société, ou alors détourner ce qui existe et en faire autre chose pour un gain personnel rapide mais souvent néfaste au reste de la société.

Dunie et sa bande étaient du second groupe. Mais ils ne manquaient pas d'imagination. Le nombre de moyens inventés pour déjouer les forces de l'ordre n'a cessé de croître avec l'ampleur de leur empire.

Des policiers voulant gagner du gallon, avoir une ville plus sûre. Des filous tentant de simplement se tailler une place dans une organisation montante et des associés voulant garder la place qu'ils avaient acquise par des années de rudes affronts avec les autres gangs. Tous avaient leurs propres raisons de se lier ou

d'affronter cette nouvelle organisation, mais personne ne voyait l'ampleur de ce qui était à venir, même pas Dunie.

Tout le monde peut être amené à voir l'avantage d'un projet si la chose lui est bien proposée. Chacun y va de ses propres intérêts et il faut savoir trouver les gens qui ont les mêmes que les nôtres et les convaincre en utilisant les bons arguments.

Si la personne à convaincre est un adversaire, le recours à la violence est parfois nécessaire et justifié. C'est la jungle du monde interlope qui diminue l'espérance de vie de ses acteurs les plus laborieux.

Tout ce que j'explique ici peut ressembler à la compétitivité entre entreprises légales, à l'exception des meurtres qui sont d'une rareté extrême dans le monde légal, n'en déplaise aux conspirationnistes qui voudraient croire à des complots où les riches de ce monde éliminent à qui mieux mieux les détracteurs de leurs machinations infernales.

N'étant pas un consommateur de drogues, Dunie comme beaucoup de gens ne savait pas à quoi s'attendre en terme de quantité à distribuer. Les consommateurs de haschich ont assez de quelques dollars de drogue par semaine. Mais cette nouvelle drogue semblait énergiser les hommes et femmes qui en consommaient.

Il entendait toutes sortes d'histoires sur les capacités surhumaines que les adeptes découvraient à l'utilisation de ce stimulant. Le sexe survolté, les idées plus claires pour accomplir des tâches ardues, toutes des pistes à utiliser pour faire la promotion de ce nouveau produit.

Pas si nouveau non plus, il devenait simplement plus connu des masses. Encore une fois l'époque a joué un rôle déterminant dans l'adoption de cette drogue plus chère.

Les salaires de la classe moyenne commençaient à peine à augmenter, la sortie de la guerre avait propulsé une économie mondiale vers la consommation.

Beaucoup de familles avaient des économies, peu de gens investissaient dans des projets risqués. Le but ultime à cette époque était d'être propriétaire de sa propre maison et de quitter la location d'appartements qui enrichissait un propriétaire inconnu.

Une maison confortable, une voiture assez récente, tels étaient les désirs de millions d'Américains. Les banques leur ouvraient grand leurs portes et le crédit commençait à se démocratiser lui aussi. Visa et Mastercard emboîtaient le pas à American Express et offraient à leurs clients de profiter tout de suite et payer plus tard.

Margaret Tatcher et Ronald Reagan agiraient de concert pour laisser la place au marché libre et encore sauvage. La menace du communisme diminuait déjà, le monde réalisait les privations que les peuples des pays communistes vivaient au jour le jour et il serait bientôt de bon ton de s'offrir les pires excès.

Dunie n'avait pas en tête toutes ces informations qu'il m'est facile de déverser

a posteriori. Mais il avait un instinct fiable, il connaissait la dépendance des hommes aux plaisirs éphémères, surtout quand ils promettent l'oubli du quotidien et l'évasion vers des cieux plus bleus.

Il avait fait son enquête à Montréal sur les prix ayant cours pour toutes les quantités de cette drogue, du simple gramme à quelques kilos. Il voyait le marché libre de grande compétition, il connaissait les principaux importateurs et les savait limités dans les quantités qu'ils pouvaient obtenir.

Son vieil ami et contact au port de Montréal, Gérald Matticks, devenait de plus en plus influent dans la gestion quotidienne du port.

La plupart des débardeurs irlandais et anglophones travaillant sur les quais venaient du quartier de l'ouest de la ville. Les francophones pour leur part venaient du faubourg à m'lasse, le quartier ouvrier situé au centre sud-est de Montréal, ainsi nommé pour ses barils de mélasse nauséabonde déchargés près de la brasserie Molson.

Les ouvriers du port étaient encore mal payés à l'époque. Ils obéissaient aveuglément aux ordres des frères Matticks. Les vols de marchandise y étaient fréquents et la pression policière faisait que les frères cherchaient à diminuer leurs risques en ralentissant le nombre de vols et en se concentrant sur des services connexes au port que des individus voulaient payer cher aux frères.

Certains clients payaient directement les frères Matticks pour recevoir leur conteneur plus vite, de cette manière le client s'assurait de ne rien perdre en payant un petit surplus pour de la rapidité.

D'autres avaient intérêt à ce que personne ne pose de questions sur ce qui se trouvait dans leur conteneur. La traite humaine n'avait pas encore lieu à grande échelle à Montréal, mais toutes sortes d'autres marchandises transitaient par bateau.

Et ça va dans les deux sens. Montréal a longtemps été la capitale du vol de voitures au Canada et même en Amérique du Nord. Plusieurs de ces voitures de luxe se retrouvaient dans des conteneurs sous des balles de linge usagé en partance pour l'Afrique sous le couvert d'une ONG à but humanitaire.

Il faut s'assurer que le conteneur ne soit pas contrôlé au départ, qu'il soit pris en charge dès le bureau du courtier en douane et jusque dans l'antre du porte-conteneurs qui emmènera sa cargaison à bon port.

Il y avait même quelques clients superstitieux qui payaient pour que leur conteneur soit placé au centre du bateau, craignant que, lors de grandes tempêtes, dans les vagues immenses, plusieurs conteneurs posés sur les coins extérieurs ne tombent à la mer et ne soient jamais revus.

Sauf parfois, si un conteneur assez hermétique et pas trop lourd flottait assez longtemps avant de couler, un frêle esquif heurtera le coin métallique du conteneur et prendra le même chemin vers le fond de l'océan tyrannique. Ce sera souvent un marin qui navigue en solitaire sur son voilier, il sera chanceux s'il

arrive à s'installer sur son canot de sauvetage au moment du drame.

Mais les meilleurs revenus d'appoint pour les frères Matticks étaient sans contredit l'entrée de marchandises illégales au pays par le port. Plusieurs familles les payaient pour leurs bons services de manutention de leurs précieux chargements.

Certains pensaient pouvoir échapper aux frais en ne disant rien. Ça pouvait passer une fois ou deux, mais tôt ou tard un des débardeurs du port allait apprendre quelque chose par un livreur qui parle trop ou parce qu'une trop grande quantité d'une nouvelle drogue circulait dans les rues de la ville. Si les Matticks apprenaient que vous étiez passé sans payer, vous pouviez vous attendre à des sanctions lourdes de conséquences pour votre commerce dans le futur.

Pour recevoir un conteneur de marchandise illégale au port, il faut tout d'abord une entreprise légitime qui importe des produits du pays visé tels que fruits exotiques provenant d'Amérique du Sud, fleurs et plantes de Hollande ou coton d'Afghanistan. Tout doit être logique et vérifiable.

Avoir un conteneur de fruits, qui attend sous le soleil de juillet que le patron du port décide de libérer, peut coûter cher au marchand. Une fois ça passe, deux c'est coûteux, mais si c'est sept ou huit de ces envois qui sont systématiquement bloqués au port, votre entreprise de couverture fera faillite et vous vous retrouvez à la case départ.

Voilà un petit résumé des activités du port qui aura un impact majeur dans ce qui suit, mais sans trop de soubresauts au fil des ans.

Chapitre 3 1975-76

L'organisation (désorganisée) !

La raison d'être d'une organisation est de
permettre à des gens ordinaires
de faire des choses extraordinaires.
Peter Drucker

La Casa Loma, Montréal, Noël 1975

À son retour à Montréal, Dunie commence ses visites pour sceller des liens solides avec ses futurs associés. Il arrive au bar où il sait qu'il trouvera son principal complice italien.

Il n'a jamais mis les pieds dans cet endroit et sait qu'il devra faire preuve de retenue face aux possibles insultes qui pourraient fuser selon qui s'y trouve. Il a un travail à faire et il s'y est bien préparé, il sait qu'il a bien choisi et qu'en homme intelligent, Joe Di Maulo saura voir la chose sous le bon angle.

— Hey Joe, how are you ?

— Wow, qu'est-ce qu'un petit Irlandais fait aussi loin de l'ouest de la ville, t'es pas au courant qu'ici c'est chez nous et on n'est pas fou de la visite qui s'annonce pas ? Tu t'es perdu et tu veux qu'on te ramène chez toi ?

— Oui je suis au courant, mais je suis venu voir de quoi ça a l'air une place de p'tits vieux joueurs de pétanque pour pas mettre de la décoration passée date dans mon prochain commerce.

Farce à part, je dois te parler, une affaire sérieuse qu'on doit régler toi et moi et après c'est promis, tu me reverras plus chez vous. As-tu une place tranquille pour parler ?

— Discuter avec toi, oui je peux trouver une place vraiment cachée, comme ça si tu ressors jamais personne va venir m'achaler avec ça.

Joe passe derrière le bar et soulève une trappe. Ils vont au sous-sol.

— Je voulais pas appeler ni te prévenir, mais c'est important et si on fait bien nos affaires, on ne se reverra jamais et on va être riche. Tu es sûr que les murs n'écoutent pas ici ?

— Personne ne peut entrer ici sans que je le sache, je ne me sers même pas de cet endroit comme rangement pour le restaurant, c'est humide et moisi, on n'y vient jamais, mais je me suis dit que pour que tu apparaisses comme ça, ça doit être important.

— Parfait. Je vais être franc, pas de cachettes. Je veux que ce soit pareil de ton bord.

J'arrive d'Amérique du Sud, c'est fait et confirmé, je vais avoir les quantités de coke que je veux, tant que j'en veux. Mon but c'est de te vendre ce dont tu as besoin pour que tu fournisses l'Est des États-Unis avec tes routes et ton transport. Tu vas devenir le principal fournisseur de New York si tu joues bien tes cartes.

Pour ça, personne ne doit jamais savoir d'où ni de qui ça vient, tu devras continuer de rentrer tes propres cargaisons à coups de cent, deux cents ou même cinq cents kilos si tu peux, mais quand tu auras besoin de mille kilos ou plus, tu les prendras chez moi. Le prix va rester le même pendant longtemps, j'ai tout étudié et mon profit est bon.

Je vais aussi vendre aux Dubois, aux frères Lepage et à quelques motards pour que ça les fasse travailler sans devenir jaloux. Les Dubois sont toujours dans les bonnes grâces de Vic ?

— Oui mais s'ils gagnaient un peu d'indépendance, ça aiderait les choses, il y a du ressentiment. J'imagine que tu vas parler au jeune, Adrien est le plus sensé des neuf frères. Ça pourrait lui rapporter gros de s'isoler de nous.

— Oui c'est Adrien à qui j'ai pensé, mais il ne saura pas que je t'ai parlé, c'est juste toi et moi pour la planification future. Tu sais que vous êtes les plus gros, mais vous avez de la misère à rentrer vos affaires, moi j'ai réglé le problème du transport, reste juste à distribuer et plus il en sort vers les États, mieux c'est pour nous.

Je sais que tu es le plus calme et le moins « vedette » de votre famille et que tu es très proche de Vic, le grand patron. Je te laisse lui parler, il faut que tu aies son accord si un jour on a besoin l'un de l'autre, faut que ton boss sache tout. J'aurais voulu le voir, mais il est trop chaud, j'aurais jamais pu m'approcher sans être vu. Je sais que tu vas le respecter et que personne saura jamais qu'on s'est vus. The « MAN » must stay in the dark about us. (La police doit rester dans l'inconnu à notre sujet)

Tous les autres ne sauront pas que c'est moi qui vous vends, ce sera notre force si un jour quelqu'un devient trop tannant à Montréal ou au Canada, on se mettra ensemble pour régler le problème.

Tu en penses quoi ?

— Comment je peux être sûr que tu dis vrai, que ça n'arrêtera pas dans trois mois et que tu viendras pas me voler sur mon territoire ?

— Écoute, quand tu vas voir les quantités et le prix, tu vas comprendre que ça prend de l'union pour que ça dure, faut que personne sache d'où ça vient et qu'on

garde le contrôle sur notre monde. J'ai tout ce qu'il faut, mais je suis assez intelligent pour savoir que j'ai besoin d'une organisation comme la tienne.

— Mmm, ok, parle-moi de prix et quand ça commence ?

— Parfait, c'est très sage, tu vas être content. Je te fais chaque kilo à 10 000 $ canadiens. Que tu en prennes cent ou mille. Ou deux mille ou même trois mille ou plus. Tu me comprends ? Personne peut arriver avec ce prix-là. Première qualité et toujours disponible à Montréal.

— Wow, t'es sérieux, tu as tout ça ici ?

— C'est une question de jours, je mets tout en place pendant que mon transport arrive. J'aurai mille kilos disponibles pour toi que tu pourras prendre comme tu veux, mais j'aurai besoin du cash le plus tôt possible pour le prochain voyage, ensuite j'aurai une réserve qui te sera garantie et disponible. Mais j'imagine que toi non plus tu peux pas passer tout ça aussi vite.

— Ça peut se passer assez vite, je vais devoir bouger et voir du monde. Pour le paiement, tu veux quoi, je paye pas d'avance.

— Je ne te demanderais pas ça, j'ai tout prévu pour que ça roule bien et que l'argent soit jamais au même endroit que la drogue. Si on se serre la main, je veux ta parole que tu vas me régler au complet chaque fois. Si personne ne fait d'erreur, on va aller loin.

Je te donne quarante-huit heures avec les kilos avant que tu payes. S'il y a un problème un jour, qu'il en manque un, que ce soit un de mes gars ou un des tiens, tu sais comment ça se passe avec ces livreurs-là… tu me règles quand même et moi je t'arrange la chose sur le prochain achat.

— Quarante-huit heures, c'est généreux, mais j'ai pas ces réserves-là aussi vite. Quand j'aurai écoulé le premier voyage, je mettrai 100 % du profit de côté, mais pour le premier, si tu me livres la semaine prochaine, j'aurai pas plus de six millions, faudra que tu attendes que l'argent rentre des États-Unis. Ce sera du US.

— Six millions c'est assez pour que je parte la roue, j'ai déjà ma propre réserve, pour le US c'est parfait parce que de toute façon là-bas, je dois payer en US. Ça me sauvera le transfert d'argent. Pour l'instant on gagne sur le dollar canadien, espérons que ça dure.

Je veux que toi et moi ce soit pour toujours, pour qu'on puisse compter l'un sur l'autre. Il faut arrêter les guerres inutiles, ça nuit à tout le monde, ça coûte juste cher en hommes et en argent. Faut laisser notre égo en dehors de la business et penser intelligemment.

Ça fait longtemps que j'étudie le monde, c'est à toi que je fais le plus confiance. Mais va falloir que tu arrêtes le reste, que tu te concentres sur les ventes et que tu laisses la violence aux autres. Si tu tombes, je me retournerai et trouverai moi-même ton remplaçant.

— C'est « fair ». Je marche dans ça. On fait comment ?

— On va choisir tout de suite un endroit où mon gars va livrer et tu envoies

ton gars ramasser. Le même endroit pour le paiement. quarante-huit heures plus tard.

Joe suggère :

— La porte du Nord, c'est loin de moi et de toi et ça communique bien partout avec l'autoroute neuve. Même que ça se rend à Ste-Adèle.

— Parfait, je connais le coin et j'aime ça. J'achèterai peut-être des terrains par là.

Pour la livraison, ça prend quelque chose de sécuritaire, le truck stop, où nos deux gars arrivent chacun dans un camion pareil, puis ils repartent avec le camion de l'autre.

On va toujours s'échanger les deux camions. Moi, je m'assure qu'il est sûr et que personne n'y touche pendant qu'il est sous ma surveillance et toi tu fais pareil avec le tien. La porte du Nord avec son restaurant est parfaite pour ça.

J'ai déjà acheté les deux camions, c'est des Ford F 600, blancs. Tiens, ça c'est les clés, tu me donneras 2 800 $ de plus au premier paiement pour payer un des deux camions et surtout ils ne doivent jamais sortir sauf pour nos affaires, toujours partir propres et pas endommagés, faut jamais que rien paraisse.

Nos drivers doivent avoir les deux sets de clés. Ils arrivent et se stationnent loin l'un de l'autre, ils entrent manger et repartent avec l'autre camion.

— C'est ok. Je peux faire ça.

— Tu dois choisir un gars sérieux, je veux pas me faire dire que quelqu'un s'est fait voler un camion. Si personne sait ce qui se passe, tout va bien aller.

— Pour qui tu me prends, je vais mettre mon meilleur gars-là-dessus, je commence à voir que c'est du sérieux, je vais m'assurer que ça dure. Pour la commande, quand j'ai besoin de quelque chose je fais quoi ?

— Pour notre sécurité et qu'on ne soit jamais associés, j'ai pensé aux petites annonces dans le journal de Montréal. Quand tu auras besoin de quelque choses tu feras une annonce dans les remerciements funéraires, tu mets le nombre que tu veux en prières à la madone. Cinq cents Je vous salue Marie et, quarante-huit heures plus tard à midi, le camion va arriver aux portes du nord avec cinq cents kilos sous des boîtes de nourriture.

Quarante-huit heures plus tard, ton paiement devra être à la même place.

Tu dois prévoir tes affaires, l'annonce juste le lundi, la livraison le mercredi et le paiement le vendredi. Dans six mois, on est les plus riches de Montréal et personne peut rêver à nous.

— Oui je vois tout ça de plus en plus clair dans ma tête, je suis content que tu aies pensé à moi, tu seras pas déçu Dunie, je t'en donne ma parole d'Italien. Même si je sais que pour vous l'honneur, c'est pas pareil.

— J'apprécie vraiment tes mots « crois-moi ». Une dernière chose, si jamais tu dois me voir, ajoute à l'annonce « Faites un don à l'hôpital Santa Cabrini ». Si et quand je verrai ça, j'irai seul le lendemain à midi à la chapelle de l'hôpital, tu

pourras me croiser là-bas, tu viens seul et tu t'assures de pas être suivi. Surveille le journal aussi, si jamais j'ai besoin de toi je fais pareil.

— Je pensais jamais faire ça, mais Dunie, je te serre la main et te remercie de ta confiance. On va grandir ensemble et ça va changer bien des choses pour nous et pour Montréal. Je t'offre aussi nos contacts politiques et judiciaires, on a plein de polices déjà sous la main. Par contre, maintenant que je vois ta franchise, je dois être aussi honnête avec toi. Personne ne le sait mais à cause de la CECO, je vais partir en Floride histoire de laisser la poussière retomber. Je continuerai à contrôler mes affaires de là-bas, ne sois pas inquiet, mais je ne serai pas sur place pendant au moins un an.

— Merci Joe, je savais que je pouvais compter sur ton intelligence. Le fait que tu m'inclues dans ton départ secret ne change rien si tu prépares tout avant de partir. Ce sera encore mieux pour éloigner les soupçons sur notre alliance

Pour la police je travaille là-dessus aussi et je te garderai dans le secret quand ça se concrétisera. Comme vous, j'ai déjà des amis dans les patrouilleurs et autres enquêteurs de la ville, mais maintenant je vise un très haut placé pour nous aider. Maintenant remontons au bar, oublie pas que t'es fâché de ce que je t'ai dit, il y a du monde que je ne connais pas chez vous.

— Oui, je connais mes moineaux, ils doivent s'en poser des questions en haut. Réellement Dunie, ça va me faire de la peine de jouer le jeu en remontant, si tout roule comme tu dis, j'espère qu'un jour on pourra se prendre un bon repas ensemble quelque part sur la planète où personne ne nous connaît et on fêtera notre réussite.

Je vais attendre à la semaine prochaine pour parler à Vic, pour que mes gars ne fassent pas le lien entre ta visite et ma rencontre, mais je vais lui expliquer tout ce que tu m'as dit. Une dernière chose, c'est qui le fournisseur là-bas ? Juste par curiosité, je ne le répéterai jamais à personne, même pas au patron.

— Je te le dis pour te montrer ma confiance c'est Pablo Escobar. On ne manquera jamais de rien avec lui, il veut même être président de son pays.

— Wow, tu as bien joué, c'est une main de maître, félicitations ! Quoi que ce soit dont tu as besoin, compte sur moi. Jamais un Italien va t'emmerder à partir d'aujourd'hui.

— Merci, mon ami.

Ils se serrèrent la main, les yeux dans les yeux, l'entente était scellée.

Ils remontèrent en élevant la voix.

— Toi pis tes « criss » d'Irlandais mangeurs de patates, restez chez vous avec vos plans foireux de camions blindés. Ici on sait travailler, tu vas finir en prison si on te tue pas avant. Je veux plus que tu reviennes ici. Si ton affaire marche, je reconnaîtrai ton « guts » mais des plans à 99 % de chances de merder, on en a pas besoin.

— C'est peut-être un plan foireux comme tu dis, mais ça va me mettre au

monde, tant pis pour toi et tes gars. Tu liras les nouvelles dans le journal et compte pas sur moi pour revenir t'offrir des jobs à un million !

C'est l'air fâché que Dunie est sorti de la Casa Loma, mais très satisfait de l'arrangement et de la poignée de main d'un homme d'honneur comme Joe Di Maulo. Il espérait que les autres seraient aussi intelligents que lui.

Le lendemain, Robert Bar Salon sur Notre-Dame.

Dunie Ryan continue ses rencontres en étant très prudent pour ne pas être suivi, ni par ses hommes qui trouveraient drôle de le voir se mêler aux ennemis, ni par la police qui, aussi, trouverait étrange tous ces rendez-vous atypiques.

Il entre dans ce bar de danseuses nues mal famé du bas de la ville.

— Hey Adrien, comment ça va ? On peut parler cinq minutes ?

Adrien Dubois, le frère le plus effacé du grand patron, Claude, de l'illustre famille du même nom, fut un peu surpris de cette visite inattendue.

— Frank Ryan, qu'est-ce que tu fais ici, as-tu besoin d'argent ?

— Non, mais j'ai quelque chose à discuter si on peut aller parler plus loin.

— Bernard, sers nous un verre, on va prendre ton bureau. Raconte, tu veux quoi ?

— Je veux te proposer un accord gagnant-gagnant, où on fait tous les deux de l'argent et on reste chacun chez nous.

— Je t'écoute.

— J'ai sécurisé l'entrée de cocaïne sans entraves à Montréal. Mais je sais que je vais en avoir trop, alors plutôt que de risquer des guerres et empiéter sur des territoires, je préfère faire des bons prix avec toi, le plus sérieux au centre-ville et envoyer le reste que tu ne prendras pas dans d'autres villes du Canada.

Je peux te garantir de vingt-cinq à cent kilos par semaines au prix de 12 500 $ chacun. Tu en penses quoi ?

— Le prix est bon, mais c'est quoi la qualité et qu'est-ce qui me prouve qu'un de tes petits rats d'Irlandais viendra pas vendre chez nous ?

C'est la meilleure qualité qu'il y a et je te donne ma parole. Comprends-moi, si tout va bien, tu vas pouvoir doubler cette quantité et moi ne plus me casser la tête. Le pays est grand et les guerres ne servent à rien d'autre que de perdre de l'argent et donner du jus à la police. On y perd tous.

J'ai travaillé fort pour m'assurer de ne plus manquer de rien, maintenant je veux que ça dure.

— Pourquoi tu vas pas voir les Italiens ? Ils en passent plus que nous.

— Oui, mais j'ai moins confiance en eux et ils ont déjà leur importation de l'Europe, même si j'étais moins cher, ils voudraient pas enlever de travail à leurs familles, on est mieux entre Canadiens pour ça. Je les respecte pour ce qu'ils ont,

je ne les aime pas et c'est réciproque, mais on ne se fait plus la guerre, je veux garder ça comme ça, je vais tout faire pour garder mes gars loin d'eux et de ton territoire.

J'apprécierais que tu fasses de même, pourquoi tu irais vendre chez nous ou chez les Italiens. La guerre amène juste du trouble, des morts et de la pression policière.

— Ouin les maudits spaghettis, on peut pas leur faire confiance, ils ne croient qu'en leur vieux procédés et leur Cosa Nostra.

On procède comment si j'embarque avec toi ?

— Je t'explique, j'ai tout prévu et on ne se reverra jamais !

Dunie procède à la même explication qu'avec Joe la veille, en changeant d'endroit bien sûr, pour ne pas croiser les choses, ni que quelqu'un voit trop de trafic de camions et de chauffeurs. Les habitués de ces endroits connaissent leur monde et les choses louches se voient vite quand on ne fait pas attention.

Dunie avait déjà prévu le remplacement des camions blancs par d'autres après un certain temps. Et même s'il engrangeait des millions, il ferait payer le deuxième camion à son partenaire. Les bons comptes font les bons amis. L'autre associé ferait tout autant d'argent, pourquoi lui faire des cadeaux ?

Adrien en homme pragmatique accepta. Deux sur deux, le plan de Dunie prend forme. Fini la guerre s'il réussit son pari.

Et il en fut ainsi de la rencontre suivante avec les frères Lepage, de l'est de Montréal.

Plus Dunie descendait dans l'échelle des criminels de Montréal, plus il adaptait le traitement selon leur capacité.

Dunie savait que bientôt les différents vendeurs verraient bien que tout le monde avait la même drogue, mais il fallait bien un point faible au plan. Il avait imaginé faire des emballages différents pour les clients, mais il se disait que la plupart allaient couper cette belle cocaïne presque pure pour augmenter leur profit et qu'une fois dans la rue, rien n'y paraîtrait.

Dunie choisissait ses mots méticuleusement devant qui que ce soit qui n'était pas directement visé par la conversation pour avoir l'air le plus inoffensif possible et sembler venir avec un problème à régler plutôt qu'une offre à faire.

Il connaissait déjà les énormes possibilités de délation à même sa propre organisation et il visait le long terme, alors même si un des autres frères Dubois avait été là, il aurait demandé à parler seul avec Adrien, le plus sage des frères selon lui.

Une fois sa décision prise, après une longue analyse, il ne dérogeait plus. Si Dunie avait à remplacer un associé, c'était qu'il était mort. Même en prison les grands patrons continuent de veiller au grain.

Dans ce monde de criminels accomplis, la plupart des gros donnent les petits en pâture aux forces de l'ordre. La délation existe depuis la nuit des temps dans

toutes les sphères et à tous les niveaux. Certains le font par avarice, d'autres se croyant trahis par les leurs ou simplement pour éliminer un concurrent gênant.

Son seul souci lors de ces accords qu'il tissait méthodiquement était de ne pas savoir ce que feraient ces partenaires bien choisis une fois qu'il serait parti. La plupart des hommes vont raconter leur bons coups à au moins deux personnes et les abrutis, eux, s'en vantent au bar du coin.

Être le meilleur, si personne ne le sait, c'est inutile. Le syndrome de la notoriété est une pulsion forte. Mais quand tu es un criminel, c'est jamais une bonne idée. C'est une autre des raisons qui rend la vie criminelle si difficile à concilier. Le gangster voudrait être reconnu pour ses idées géniales, mais c'est contre productif et il ne le faut pas.

Dans le cas de Joe, Dunie savait qu'il devait en parler à Vic Cotroni, le Parrain officiel à cette époque et qu'il serait heureux du résultat. Vic, calculerait vite qu'en apparence, il ne saurait rien, ne verrait rien, ne serait pas impliqué et toucherait d'énormes revenus.

Vic connaissait les Matticks, travaillait déjà avec eux, mais à contrecœur. De vieilles rancunes et querelles d'origines culturelles séparaient leurs organisations, ce qui nuisait aux affaires. Mais l'époque était encore aux esprits patriotiques et les Italiens et Irlandais avaient déjà une histoire de compétition violente à New York depuis des décennies.

Est-ce que Dunie serait le réconciliateur de pays en guerre depuis des millénaires ou est-ce qu'il ne serait qu'un interlude qu'il espérait payant et durable ? À cette époque, il n'aurait pas misé une trop grosse somme sur sa réussite, mais il se croisait les doigts.

Adrien Dubois, quant à lui, garderait possiblement pour lui cette nouvelle entreprise, au moins quelque temps, pour s'assurer que tout tourne rondement avant d'en aviser Claude, le chef de cette famille.

Adrien deviendra le « financier » du clan Dubois, celui des neuf frères qui fera le moins de prison et conservera la plus belle situation. Homme intelligent beaucoup continuèrent à demander conseil à ce vieux sage jusqu'à son décès dû à un cancer en 2014. Dunie ne s'était pas trompé.

De retour au motel.

Dunie fait venir son bras droit, Allan « The Weasel » Ross.

— Hey Allan, nous avons une petite complication, nous devons ramener l'argent en Colombie plus rapidement qu'en bateau. La semaine prochaine, j'aurai livré les trois quarts des deux mille kilos et nous devrions avoir de l'argent pour payer Pablo et récupérer Peter d'ici le week-end suivant. Une idée ?

— Je vais demander à mon avocat de chercher un moyen plus rapide de

déplacer de l'argent, peut-être en avion. N'accepteront-ils pas l'attente si tout se passe bien, deux semaines pour obtenir la marchandise ici et le même temps pour qu'ils reçoivent leur paiement ?

— Peut-être après quelques voyages. Mais au début, je veux bien paraître, je veux qu'il sente qu'il a pris une bonne décision, puis nous pourrons établir de meilleures conditions. Nous devrons y retourner dans quelques mois pour organiser ça. Fais des recherches sur les lois qui portent sur l'argent volant de pays en pays. Je souhaite que nous puissions trouver quelqu'un comme les Matticks dans les aéroports. Un diplomate peut-être, les valises diplomatiques sont inviolables il paraît, fais tes recherches.

Rappelle-toi, à part moi tu es la seule personne qui sait tout, plus cela durera longtemps, plus nous serons en sécurité.

Vas-tu aux États-Unis pour parler à de nouveaux acheteurs ?

— Oui, je descends la côte est et « Le P'tit » franco va à Chicago pour ses voitures. Écoutes Dunie, je comprends ton plan et je suis totalement d'accord, mais je dois te demander si je peux en parler à mon « Frenchy », il est intelligent et je lui fais confiance à 100 %.

C'est un vrai de vrai et il peut nous aider avec ses méthodes. Je ne sais pas où il trouve toutes ses idées mais elles fonctionnent et il s'assure de rester à l'abri de son propre monde. Il est comme toi, planifiant toujours pour le pire, donc il est toujours prêt.

En entendant Allan lui raconter les prouesses de son nouvel associé, Dunie réfléchissait et lui dit :

— Je savais que ça allait arriver et s'il est aussi bon que tu le dis, c'est ta décision. Ne nous présente pas tout de suite, il peut m'apporter plus de chaleur que moi sur lui.

Et rappelle-toi, tu ne touches pas New York, ce sont les Italiens, j'ai tout arrangé, ça devrait bien marcher. Si tout se passe comme prévu, nous devrons nous assurer que quelqu'un du « MAN » travaille avec nous et nous protège, ça va être gros.

Avec le temps je veux que tu prennes de plus en plus la place qui te revient dans l'organisation, évidemment ça me profitera puisque tu deviendras le visage des opérations.

— Merci Dunie, actuellement mon « Frenchy » est principalement dans les voitures volées, il possède un atelier de carrosserie et obtient des voitures volées pour les réparer, en plus d'en envoyer plusieurs par mois aux États-Unis. Tu ne me croiras pas mais ce sont les Mormons de l'Utah qui sont les plus grands trafiquants d'autos volées au monde, ils contrôlent la moitié des encans d'automobiles du pays de l'Oncle Sam. Si jamais tu as besoin de quelque chose dans cette ligne, fais-le moi savoir.

— D'accord, j'y penserai, ça peut servir pour les véhicules dont nous avons

besoin. S'il obtient des véhicules neufs que l'on peut rendre légitimes, ça évitera les pertes si quelque chose tournait mal.

— Je crois que ce ne serait pas une bonne chose de mélanger deux crimes Dunie, imagine qu'un chauffeur se fasse arrêter pour vérification de véhicule !

— Tu as peut-être raison, mais si le véhicule est légitime, il n'y a pas de raisons de se faire contrôler. Pose-lui quand même la question. Sa réponse sera un petit test de ses ressources et idées.

Mon système de deux camions est bon, tout est simple, les papiers de chaque camion restent dans la boîte à gants du véhicule, si le chauffeur est arrêté, il n'a qu'à ouvrir la boîte à gants et donner les papiers au policier. C'est illégal de laisser les papiers dans le véhicule, mais personne ne le saura.

Il n'y a que deux raisons pour lesquelles un chauffeur peut se faire arrêter, la première, il commet une infraction routière, alors c'est un abruti et on doit le remplacer et le punir, ou alors c'est parce que quelqu'un a parlé et la police est au courant, là tout est fini, mais ça n'arrivera pas.

Choisis bien les chauffeurs, des vieux et calmes, mariés si possible. Explique-leur bien l'importance du travail et ne leur dis jamais ce qu'ils transportent, tu peux parler d'armes ou de matériel industriel volé, quelque chose qu'ils pourront croire mais sans vouloir s'en vanter à leurs amis au bar. Paie les bien, mais pas au prix de livraison de drogue, il faut qu'ils soient surpris si jamais ils se faisaient arrêter.

Fais remplir le camion par d'autres employés et laisse une heure entre la sortie du camion de l'entrepôt et le ramassage du camion par le chauffeur. Il doit avoir beaucoup de temps pour se rendre au rendez-vous sans faire de vitesse, mais pas trop pour s'éloigner et vouloir ouvrir la marchandise par curiosité. Dis-leur qu'ils sont toujours accompagnés par un véhicule d'escorte, invisible, pour les aider s'ils ont des problèmes, ça les tiendra sur leurs gardes.

— Ça va ça va, je connais mon métier, je ne laisserai rien au hasard, j'ai déjà des hommes en vue, deux gars différents, un pour les mercredis et l'autre pour les vendredis. J'avais pensé à des « check points » sur la route plutôt qu'à des escortes pour les garder vigilants, mais je déciderai plus tard. On en mettra quand même sporadiquement, juste pour s'assurer que tout va bien.

Il ne reste qu'à attendre que le bateau arrive, c'est long ce premier voyage Dunie, tu ne trouves pas ?

— La patience est une vertu mon ami, depuis le temps que je rêve d'un plan comme ça, un jour ou une semaine, ça ne fait plus de différence, à Noël on rira de cette courte attente, on aura d'autres choses à planifier. Va voir ton Frenchy et reste prudent.

Trois semaines plus tard, port de Montréal.

— Hey Richard, tout va bien ?

— Yes sir, le conteneur est chargé sur le camion en ce moment même, il devrait sortir dans quelques minutes. Je dois l'ouvrir pour compter ce qu'il contient ou je peux te faire confiance Dunie ?

— Richard, « my friend », il y aura tellement d'argent dans ce « business » que ça ne vaut pas la peine de jouer à cache-cache et de risquer de t'énerver. Nous possédons une mine d'or, faisons-la payer. Il y a deux mille kilos de coke là-dedans. À 100 $ pièce, toi et ta famille vous gagnez 200 000 $. Si tout se passe bien, d'ici six mois ça devrait être chaque semaine, ça te va ?

— Super. Tu as toujours été correct, Dunie. Tu es comme une mère pour tous ces clochards de l'Ouest. Mais ça c'est ton affaire.

— Dis-moi quelque chose Richard, comment gardez-vous le contrôle de tout ce qui se passe ici, avec des milliers de conteneurs qui vont et viennent, comment savez-vous qui tente de vous voler ?

— C'est facile, les spaghettis sont stupides et n'utilisent qu'une ou deux entreprises légitimes de couverture et tant que c'est de la marchandise régulière, ils s'en foutent et me laissent tranquille. Aussitôt qu'ils me demandent de gérer un conteneur « avec soin », je sais qu'il se passe quelque chose. Donc les jours suivants, je ralentis leurs conteneurs et si le grand patron commence à appeler, je sais qu'ils ont essayé de m'en passer une. Ensuite, je les taxe pour ce que je ne sais pas et ils paient, ils me détestent mais ils n'ont pas le choix, cet endroit est à moi.

Pour les envois dont ils me parlent, j'avais l'habitude de collecter de l'argent après livraison, mais plus maintenant. Ça laisse trop de traces.

Je me paie d'abord, 10 % directement à partir de la marchandise dans le conteneur, de cette façon je contrôle tout. Même s'ils sont surveillés, je le sais grâce aux mandats que les flics doivent détenir pour entrer dans le port et ils attendent que le conteneur soit livré pour arrêter les vrais propriétaires du produit à leur place d'affaires. En fait, ma ponction à la source aide même les Italiens (rires), s'ils sont pris, ils reçoivent une sentence 10 % plus petite ! (ils rient tous les deux).

Parfois, c'est l'un de mes gars qui vient se plaindre qu'il reçoit trop d'appels des gérants d'une nouvelle entreprise, alors je lui dis d'aller voir dans le conteneur pour voir ce qui si cache, puis quand il trouve quelque chose, je lui dis de prendre 20 % de l'envoi.

Ça ne prend jamais trop de temps avant que je reçoive un appel (rires) et que le petit nouveau soit mis à sa place. Je lui dis que mon prix est généralement de 10 %, quand les gens jouent franc jeu, mais comme il pensait pouvoir me contourner, il paie l'amende.

Vous faites assez de profit, mon prix est juste, je ne sais même pas pourquoi certains essaient de me contourner. Si je n'étais pas là il y aurait un tas de

débardeurs qui ne se gêneraient pas pour voler dans les conteneurs et ce serait un bordel inimaginable. J'assure la sécurité des lieux sur tous les côtés, mais certains ne voient pas ça. S'ils pouvaient tous être comme toi, je serais un gars riche et tranquille.

— C'est bien ça ! Donne-leur une bonne leçon et s'ils ne comprennent pas, alors dis-le moi et nous donnerons l'information là où elle est appréciée. Tu sais, mes nouveaux amis policiers reçoivent de bonnes mentions de leurs patrons pour les arrestations. C'est mon plan de leur faire monter les échelons jusqu'à ce qu'ils deviennent les patrons et qu'ils me soient redevables.

Puis un jour, ils renverront l'ascenseur s'ils entendent quoi que ce soit concernant mon entreprise ou la tienne d'ailleurs. Pour l'instant, ils nettoient les rues des petits punks trop gourmands qui ne partagent pas.

Je te le dis, Richard, les temps changent, les banques et les camions deviennent trop dangereux, il y a une brigade de police spécialement formée pour ouvrir le feu sur tout voleur sortant d'une banque.

S'ils apprennent d'un informateur que quelque chose va se passer, ils ne se soucient même pas des honnêtes citoyens qui peuvent se faire prendre entre deux feux, ils attendent que le coup se produise et tirent simplement sur ceux qui sortent de la banque.

Le port verra de plus en plus d'importations dans les années à venir, toutes sortes de choses, pot, hachisch, cocaïne et héroïne, mais beaucoup de nouvelles drogues dont j'entends parler, des pilules et des produits pharmaceutiques aussi. Beaucoup de gars réalisent, comme moi, qu'il y a plus d'argent dans la drogue. Tous les « gunmen » vont réorienter leur carrière (rires)

Selon moi, dans quelques années, mes hommes au sein de l'organisation policière seront presque les plus haut placés de leur organisation et nous en récolterons les bénéfices. C'est un plan à long terme et ça commence à marcher à merveille.

Les deux hommes, appuyés à la fenêtre du bureau qui surplombe le port de Montréal, regardent, satisfaits, un camion quitter le port. À ce moment précis ils n'ont pas idée de la réalité mille fois plus grande que ce simple plan créera.

Richard et Gérald Matticks sont les deux grands patrons du port de Montréal sur le terrain du port, seuls les hommes des frères Matticks sont admis pour travailler et déplacer des choses, ce n'est que dehors que les hommes de Dunie prendront possession de leur précieux chargement.

Plus tard, le même camion qui sortait du port devant Dunie et Richard recule chez un grossiste en fruits et légumes exotiques dans le quartier industriel de Griffin Town. Les employés réguliers quittent l'aire de débarquement pour la pause de midi. Les hommes de Dunie entrent en jeu. Duncan, le frère de Peter et un autre s'approchent du camion.

Ici commence un ballet d'une précision et d'une ingéniosité étonnante.

— Va vite chercher le « lift », il faut prendre nos huit palettes à l'intérieur du camion, on a une heure et rien ne doit paraître.

Les fruit sont sortis du camion et placés sur le côté, les palettes « spéciales » sont mises à part puis tous les fruits replacés dans le camion en moins de temps qu'il en faut pour dire ouf ! Duncan, content, dit :

— Oh, regarde les beaux fruits et légumes très rentables, le patron va être heureux. Go, on sépare les palettes, deux palettes dans chaque minivan.

Une fois les quatre minivans chargés, les chauffeurs du commerce légitime quittent l'entrepôt par des chemins différents. Ils doivent les livrer aux « drivers » du gang dans des stations-service différentes et revenir en taxi sans savoir où iront les camionnettes et leur contenu. Bien sûr ils se doutent qu'il se passe quelque chose mais toute cette chorégraphie est nécessaire pour couper les liens entre les étapes de l'opération.

Ces « drivers » du gang partent avec des instructions claires, vérifier et compter la marchandise dont ils ont la responsabilité, puis la cacher en lieux sûr. Une fois qu'ils ont fait rapport de ce qu'ils ont testé et compté, tout le monde est avisé que le « deal » est conclu.

Si plus tard, il manque quelque chose quelque part, le « driver » impliqué devra s'expliquer. Personne ne veut avoir à s'expliquer avec Dunie.

Trois heures plus tard.

Nittolo's Garden Motel.

Duncan rejoint Dunie et Allan Ross qui discutent au bar :

— On peut se prendre une chambre boss ?

— Hey Sandra, what's available, my friend needs a nap for a couple of hours. (Hé Sandra, qu'est-ce qui est disponible, mon ami a besoin d'une sieste pendant quelques heures ?)

Quand Dunie avise Sandra que Duncan veut faire une sieste, tout le monde sait que c'est la chose la plus normale qui soit. Grand consommateur de hachisch Duncan est réputé pour dormir beaucoup.

— Take the 122, it's clean. (Prends la 122, elle est propre)

Allan Ross précède Duncan et ils se dirigent vers la chambre 122, Duncan avise Allan que tout est prêt.

Dunie se rend aux toilettes, suivi de Manuel. Ils attendent quelques minutes puis se rendent sur le stationnement qui longe le boulevard, très bruyant avec tous les camions qui circulent en fin de journée, pressés de terminer leurs livraisons quotidiennes. Allan les rejoint.

— Salut Dunie, je viens de recevoir le OK de mes hommes, tout est beau et en règle ! Tout est là, caché dans quatre endroits différents. Tu peux lancer le bal

avec tes clients.

— Claro que todo esta, quien cree que somos ? (Bien sûr que tout est là, vous nous prenez pour qui ?)

— Nous ne doutons pas de vous, mais vous savez que parfois il y a une souris qui veut grignoter un petit morceau de fromage, alors nous nous assurons que tout y est et ensuite nous nous mettons au travail, de cette façon, tout le monde dort mieux.

Maintenant, on prépare la distribution. Un quart reste ici et le reste sera « staché » pour les gros clients et ils en traverseront une bonne partie aux Etats-Unis. N'est-ce pas beau, cette superbe frontière de milliers de kilomètres de forêt serrée que personne ne surveille jamais ? Depuis l'alcool de prohibition des Bronfman,[15] les routes secrètes sont ouvertes vers le plus grand marché du monde.

— Ok Allan, va donner les instructions aux chauffeurs et pas d'erreurs.

— Tu vois Manuel, tu n'es pas venu pour rien, maintenant tu peux retourner voir de belles Québécoises en attendant de rentrer chez toi avec l'argent et nous renvoyez notre bon ami Peter, s'il veut partir. (rires)

— Es una buena organisacion que tienes aqui, con el puerto controllado por su gente, pueden cargar tonneladas. (C'est une belle organisation que vous avez ici, avec votre contrôle du port vous pouvez passer des tonnes et des tonnes.)

— Au fait, comment comptez-vous récupérer l'argent ? Ça va faire beaucoup de poches de hockey.

— Que, yo no me encargo de nada, ustedes tienen que mandar el dinero. (Quoi, moi je ne m'occupe de rien, c'est vous qui devez rapporter l'argent.)

— « No way José », J'ai entendu Pablo te dire de ramener l'argent, si nous devons aller dans les deux sens, nous vous facturerons !

— Asi no es, ustedes llevaron el dinero al principio ? Por todas transacciones futuras, sera cash and carry, YOU BRING MONEY TO Pablo. (Ce n'est pas comme ça que ça va se passer, vous avez bien apporté l'argent au départ ? Dorénavant ce sera payé comptant, puis vous obtiendrez la marchandise, VOUS EMMENEZ L'ARGENT À PABLO.)

Les esprits s'échauffent, Allan commence à s'énerver. Dunie reste calme et est plus conciliant. We have to work out the details, but it will be fine, no worries. (On doit régler les détails mais ça ira, ne vous en faites pas.)

En sortant de la chambre Dunie dit à Allan :

— Moi j'ai encore une dizaine de gars qui m'attendent au bar, tous avec de bonnes histoires qu'ils veulent me vendre.

Allan lui répond :

— Je ne sais pas comment tu fais, tu ne te lasses pas d'écouter ces clochards ?

— Attention, nous étions ces clochards il n'y a pas si longtemps ! Et peut-être qu'un jour je prendrai ma retraite et tu devras les écouter à ton tour. Souviens-toi

que c'est une des ces belles histoires à dormir debout qui nous a menés jusqu'ici.

C'est à cette époque que Dunie a commencé à financer la plupart des attaques de camions blindés et « hold-up » de banques, en plus d'être un des plus gros receleurs de Montréal, il achetait tout ce qui se volait à Montréal et le revendait aussi vite, ou le donnait carrément.

Son but de non violence était honorable, dans le contexte de guerres inutiles entres familles montantes ou déjà riches qui ne voulaient que plus de contrôle, souvent au détriment de plus de profit.

Mais tout homme vit de grandes contradictions,

Pour Dunie, un meurtre entre gangs rivaux c'était du gaspillage de ressources et d'argent, de la violence inutile. Par contre si une fusillade éclatait lors d'un « hold-up » et qu'un policier ou un criminel était atteint mortellement, ce n'était plus de la violence inutile mais un accident de parcours, déplorable certes, mais rien de plus. Il ne voyait pas le point de vue du citoyen qui n'y voit que deux meurtres dans les journaux.

Les deux violences étaient distinctes dans sa tête.

15. Au départ la famille Bronfman a fait fortune en vendant de l'alcool produit au Canada aux américains pendant la prohibition, puis a légitimé son entreprise devenue milliardaire. Article anglais: https://www.thecanadianencyclopedia.ca/en/article/bronfman-family

Chapitre 4 1976 - 77

Long terme !

Ce qui est important,
c'est l'avenir à long terme de l'entreprise.
Carlos Ghosn

Palais de justice de Montréal, 1976.

Pendant ce temps, un procureur de la Couronne qui avait fini ses études au milieu des années 1960, se faisait la main sur de belles enquêtes et voulait mettre au trou la plus grosse racaille de Montréal.

L'esprit vif et l'ambition débordante, Sidney Leithman, fils de bonne famille qui n'avait connu que les beaux quartiers de Westmount avec ses toits d'ardoises importées de France et ses maisons centenaires, croyait dur comme fer dans l'institution de la justice et dans la primauté du droit.

Par contre, il commençait à trouver que sa charge de travail grandissante exigeait l'aide de stagiaires et de secrétaires juridiques capables de l'appuyer. Mais les fonds manquaient, se faisait-il répondre à chaque demande au procureur en chef.

— Ce métier est une vocation, c'est par un labeur inlassable que nous vaincrons.

Il avait la volonté de réussir, mais pas celle d'être esclave. Pour l'instant, il accomplissait son devoir énergiquement et méthodiquement. Il avait remarqué deux enquêteurs de la gendarmerie royale du Canada qui se démarquaient depuis peu par leurs arrestations rapides et répétées de criminels importants.

Pierre Simard, agent depuis 1957 au sein de la GRC et Conrad Sansregret embauché le 22 septembre 1965, étaient deux policiers sans taches, travaillant efficacement, suivant toutes les règles établies de longue date par la plus sérieuse des organisations policières canadienne.

— Bonjour messieurs, on doit procéder ce matin, le juge me pousse à faire tous mes dossiers trop vite, je n'ai même plus le temps de tout lire. Au moins avec la GRC je sais que vous êtes prêts à témoigner et que tout est bien consigné. Toi,

Pierre, as-tu des informations supplémentaires à me fournir ?

— Bien sûr que nous sommes prêts, c'était une belle arrestation, erreur flagrante de leur part, intuition vérifiée et arrestation sans encombres, ils n'ont pas beaucoup de chance de s'en sortir. Rien hà ajouter.

Puis Conrad ajoute :

— On ne peut même pas se tromper, tout est noté dans nos rapports. Je peux vous faire un résumé de l'affaire si vous voulez, maître.

— Merci Conrad. Je n'ai jamais trouvé le nom de l'informateur dans les rapports et si la défense le demande, vous êtes prêts à le présenter ?

— Pas d'informateur, c'est uniquement du bon travail policier et un peu de chance dans l'arrestation des suspects, ces gars-là sont des abrutis, ils avaient laissé des morceaux d'emballage de leur marchandise partout dans la voiture et roulaient trop vite.

— S'ils pouvaient tous être aussi faciles à arrêter, la ville serait plus sûre. C'est vraiment comme ça que ça s'est passé ? Dur à croire.

— On est pas des devins quand même, ça prend de la chance des fois.

— En tout cas si vous n'êtes pas des devins, vous êtes la paire la plus chanceuse de la « Force », ça va vous donner de l'avancement ces trois dernières causes-là, toute la même année, ça doit être un record chez vous. Moi, en tout cas, ça fait mon affaire, c'est moins de travail. J'espère juste que leur avocat ne voudra pas tout reporter pour faire traîner l'affaire. À la défense, ils ont tout leur temps et gagnent dix fois mon salaire.

— Je ne sais pas si c'est un record, mais on commence à se faire demander nos trucs au poste. On espère que notre série n'est pas finie, mais on aime tellement notre travail, on fait du temps supplémentaire, même après le service. J'ai rempli quatre cahiers de notes juste dans mes temps morts. C'est peut-être ce petit effort supplémentaire qui fait la différence. On a l'œil plus allumé que d'autres.

Après leurs témoignages, les deux policiers sortent ensemble de la salle de cour.

Conrad, content de lui :

— Une autre bonne chose de faite ! Des criminels de moins dans la rue, trois ans pour quarante kilos de pot, ils seront dehors dans un an, mais au moins ça fait ça de moins sur la rue. Et ils nous ont fait avancer sur la famille Lepage.

— Pierre, vas-tu recevoir d'autres infos de ton contact bientôt ?

— C'est pas moi qui le contacte, tu le sais bien, c'est lui qui m'écrit quand il a quelque chose pour moi. Je n'ai aucun moyen de le contacter et si j'en avais un, je devrais le payer, pour l'instant c'est du gratuit et jusqu'à présent pas d'erreur de sa part.

— Qu'est-ce que ça lui donne ?

— Je ne sais pas, peut-être qu'il aime pas les drogués et qu'il en côtoie quelque part, aux danseuses ou à Blue Bonnet. En tout cas, je garde ça comme ça. Pis si on

a trop de chance, ça va devenir louche. Nos boss vont se poser des questions. Avec ces trois affaires-là, comme a dit l'avocat, on va sûrement monter en grade et on pourra se créer une vraie équipe d'enquête. Sans parler d'une meilleure paie.

— Ça ne me rentre quand même pas dans la tête qu'un gars te contacte sans rien demander et te donne des informations aussi précises qui mènent à des grosses arrestations. Il doit bien y gagner quelque chose. C'est juste bizarre, tu trouves pas ?

— Moi je me pose pas tant de questions, je sais même pas pourquoi il m'a choisi, il aurait pu prendre n'importe qui au poste, peut-être qu'il connaît ma famille, ou ma femme.

— Ses lettres, ça a l'air de quoi, as-tu essayé du côté de la graphologie ?

— Non, je n'y ai même pas pensé. Je jette les messages le plus vite possible dans le feu, à qui tu voudrais que je montre ça sans qu'il en parle à nos supérieurs. Je préfère ne rien savoir.

— Oui je comprends, mais si un jour il te demande de l'argent, tu fais quoi ? On a des fonds pour ça mais il faudra que tu le déclares et on sera plus les chanceux du poste.

— On traversera le pont quand on y sera. Peut-être qu'il n'enverra plus jamais d'informations.

— Bon, on retourne sur la route, on fera nos propres enquêtes. Ce qui m'inquiète le plus, ce serait de découvrir qu'il nous utilise, imagine que ça se sache un jour. On est des policiers, on est là pour défendre la loi et l'ordre, je survivrais pas à être vu comme un policier déloyal. Je comprends pas les gars qui sont corrompus. Ça ne me rentre pas dans la tête, il me semble qu'il y a toujours moyen de dire non.

C'est avec ces considérations morales que Conrad Sansregret aurait à se battre tout au long de sa carrière. Intègre et intelligent, il voulait toujours avoir un coup d'avance sur les autres, que ce soit au sein même de la Force, ou contre les criminels qu'il poursuivait.

Pendant que ces policiers font leur travail et avancent sur de belles petites enquêtes, loin de la CECO et des querelles au sein de la mafia italienne, deux hommes se rencontrent sur le stationnement d'Orange Julep au coin des autoroutes Décarie et Métropolitaine.

Allan Ross complimente son ami,

— Belle auto mon « Frenchy », tu dépenses gros pour le confort.

— Merci, mais l'auto a pas coûté cher et ça va aller de mieux en mieux pour moi dans ce secteur. Tu sais que mon réseau de vol de voitures grossit. Eh bien figure-toi que j'ai demandé à un de mes machinistes de me faire une presse à plaques d'immatriculation. On a tout réglé avec la « body shop » (centre de carrosserie), la bonne couleur et même le vernis.

Avec la petite Ginette qui travaille au bureau des véhicules de Montréal, je peux obtenir des doubles de certificats d'immatriculation originaux.

Alors quand mes gars arrivent avec une voiture neuve que je n'avais pas demandée, je l'achète quand même et je demande à Ginette de me trouver une voiture pareille dans ses dossiers et elle m'imprime le certificat d'enregistrement de la voiture.

Ensuite je fait faire une plaque d'immatriculation identique à l'originale et si on m'arrête sur la route, je dis que le propriétaire me l'a prêtée. La police n'y voit que du feu.

— Mais le numéro de série du véhicule que tu conduis ne correspond pas aux papier d'enregistrement ?

— Non, effectivement, mais quand est-ce que tu as vu un policier se pencher sur les numéros de série quand ils te donnent un « ticket » ?

Ils sont bien trop paresseux pour ça. Je connais le nom et l'adresse de l'ami qui me prête son auto, j'ai les enregistrements de l'auto, en plus je me laisse arrêter sans me sauver, je suis de bonne humeur et pas nerveux, le policier n'a aucune raison de suspecter quoi que ce soit. Il me dresse mon constat d'infraction et je le remercie simplement.

Si c'est pour un stationnement je vais vite payer l'amende pour pas que le vrai propriétaire reçoive la contravention chez lui et qu'il se demande ce que sa voiture faisait ce jour-là si loin de chez lui. Les deux hommes rient de la simplicité de la chose.

« Frenchy » rajoute que c'est simple comme ça sur papier, mais qu'il a quand même fallu créer la presse pour les plaques, trouver le bon métal et les bonnes couleurs. L'investissement lui a coûté assez cher, mais il est sûr qu'il le rentabilisera vite, il a un tas d'amis qui voudront payer le quart du prix d'une belle voiture de luxe en sachant qu'elle est volée.

— Oui mais tu sais mon « Frenchy », c'est quand il y a trop de monde au courant que les choses s'éventent et qu'on perd le contrôle.

— Tu as raison. On verra quand ça arrivera. Mon astuce à moi, c'est de toujours bien payer mes hommes pour qu'ils me restent fidèles. Pour l'instant je viens te voir en Mercedes et la route est bien plus belle dans le confort et le luxe.

C'est là qu'Allan réalise la belle coïncidence entre ce que son patron lui disait il y a quelques jours et le contact que son « Frenchy » lui dévoile.

— Dis-moi, ta belle Ginette, elle pourrait créer un double de certificats d'immatriculations ? J'ai deux véhicules identiques qui doivent se croiser chaque semaine et changer de chauffeur. Les véhicules nous appartiennent mais on ne veut pas lever de soupçons en allant au BVA[16], tu comprends ?

— Bien sûr, mais tu sais les employés là-bas ne posent pas beaucoup de questions et les entreprises font faire quatre ou cinq copies pour que chaque chauffeur ait le sien et que la compagnie ne soit pas obligée de laisser les papiers

d'immatriculation dans le véhicule.

— Je savais pas que c'était légal d'avoir plus d'un certificat d'immatriculation par véhicule, je croyais que c'était unique comme la plaque.

— À chacun son métier, c'est quand tu fouilles dans un système que tu trouves les failles. Il y a une loi qui interdit de laisser les papiers d'identification à l'intérieur du véhicule, comme ça s'il se fait voler, les voleurs n'ont pas les papiers.

Mais à cause de cette loi, les grosses entreprises comme Bell Canada et Hydro-Québec se sont plaintes de la perte de temps qu'entraînait la gestion des papiers et ont obtenu le changement de loi qui autorisait la production de plusieurs certificats d'enregistrement pour un même véhicule.

Ça ne fait pas longtemps, mais je l'ai su rapidement et j'en profite depuis que j'ai ma machine à produire des plaques.

Mon plus gros problème sera de ne jamais me retrouver au même endroit et en même temps que le vrai véhicule dit-il en riant ! Les chances que ça arrive sont minimes.

Mais si tu as besoin de papiers, va tout seul au BVA et ça va te coûter bien moins cher que ma Ginette qui reçoit 50 $ pour chaque copie !

— Oui, je vois. Bien content de tes recherches, tu nous simplifie la vie.

— Toujours heureux de te rendre service. L'automobile ça devient très payant pour moi, je m'y concentre ces temps-ci, moins de risques que les « hold-up » de banque ou les camions blindés.

J'ai ouvert ma body-shop avec l'argent du dernier vol, au début parce que j'aime les autos et que j'avais un ami qui est excellent en débosselage. Il m'a montré le profit qu'on pouvait faire en faisant du beau travail de qualité, puis j'ai compris que moins on paie cher les pièces à réparer, plus on fait du profit.

Alors comme je connaissais déjà un tas de jeunes qui volent des voitures pour le plaisir de conduire, je me suis mis à commander des modèles spécifiques.

Donc quand madame Vézina arrive avec sa Cadillac blanche toute bossée à cause d'un gars saoul qui l'a percutée, je commande une Cadillac blanche à mes gars et le premier qui la trouve et me l'amène, je lui donne 300 $. C'est mon coût total pour toutes les pièces dont j'aurai besoin pour la réparation et si la voiture est assez neuve, on retouche même pas la peinture dit-il en riant !

Mon nouvel employé trouve que j'ai la bosse des affaires et il fait plus d'argent avec moi en travaillant moins que s'il avait sa propre shop !

Tout le monde y gagne. Mieux que ça, quand j'ai plus besoin de l'auto volée, mon ami Raymond Bouchard qui a une « cour à scrap » à Québec, Métal Beauport (centre de pièces d'auto usagées), il me donne 200 $ pour la carcasse qu'il vend en pièces détachées. Juste un banc électrique de Cadillac ça se vend 250 $ usagé, il fait une fortune aussi.

Habituellement quand le véhicule est une perte totale, il doit payer la

compagnie d'assurance qui dédommage le client et ces compagnies lui vendent les voitures bien plus cher que moi.

Comme c'est mon ami, quand il reçoit une voiture pas trop accidentée, il garde les numéros de série, il me les donne et ensuite je commande la même voiture, je pose le numéro de série de la voiture accidentée dans la voiture volée, j'envoie la voiture au BVA pour inspection et ils attestent qu'elle a été réparée de manière satisfaisante et peut retourner sur la route.

Ça me fait une belle voiture à vendre qui ne m'a presque rien coûté. C'est plein de carrossiers qui font de l'argent comme ça. Et je suis en train de regarder pour fabriquer des plaquettes des numéros de série originaux, comme je fais pour les plaques. Mais trouver l'information sur les voitures accidentées est plus compliqué.

Je préfère encore attendre les numéros que Raymond m'envoie. On a déjà trop de travail, en plus on est en train de se créer la meilleure réputation en ville pour un travail unique et bien fait.

Les deux hommes éclatent de rire.

Puis « Frenchy » continue :

La criminalité, ça approvisionne toute une chaîne de commerces qui deviennent encore plus rentables et efficaces. En plus les vols de voitures font vivre les compagnies d'assurances qui emploient plus de monde. À bien y penser, le gouvernement devrait nous récompenser plutôt que de nous arrêter dit-il en riant !

— Oui mon « Frenchy », tu as raison, mais rêve pas trop quand même, je crois pas qu'ils verraient la chose du même œil que toi. Pire, quand ils découvriront vos petits manèges, ils resserreront les règles et votre monde idéal coûtera plus cher à faire tourner.

— Je sais, c'est pour ça qu'on en profite maintenant. Pour ton affaire de papiers, tu me diras si tu as besoin de Ginette.

— Sur un autre sujet, connais-tu un pilote sérieux qui pourrait travailler pour nous, mais pas un pilote de grande ligne ? Un pilote de brousse qui saurait apparaître et disparaître quand c'est nécessaire ?

— J'ai un ami qui fait toutes sortes de vols pour toutes sortes d'organisations, en Asie et ailleurs. Si on le croit, il travaillerait même pour le gouvernement américain. Il n'est pas du style à exagérer, mais je ne connais pas beaucoup ces choses-là, c'est à suivre.

— Ça me semble parfait, essaie de lui parler et voir ses dispositions face à des voyages illicites, mais parle pas de drogue, c'est pas ce qui nous intéresse.

— Ok je vais essayer de le rencontrer bientôt et on verra bien ce qu'il raconte. Mais je dois être honnête, je ne suis pas sûr de le voir rapidement, il bouge beaucoup.

— Maintenant je vais te mettre au courant d'un secret qui décolle en ce

moment, je te fais confiance et peut-être que tu nous amèneras des nouvelles manières de faire avec tes bonnes idées et tes recherches des failles du système.

J'ai un ami, associé ou patron, appelle-le comme tu veux, qui profite de la CECO pour se lancer dans l'importation de cocaïne. Je sais que c'est pas ton truc, mais écoutes bien.

— Tu sais quoi ? S'il y a de l'argent à faire sans se faire tirer dessus en sortant de la banque, je ne crache sur rien, juste qu'en ce moment je fais plus d'argent que j'en ai jamais fait et ma femme est contente de me voir revenir tôt à la maison tous les soirs.

— Parfait pour toi. Nous on y arrive bientôt au moment payant sans arme. Mon ami a fait des contacts en Colombie et s'est assuré d'un approvisionnement constant et fiable. Aussi, il se concentre maintenant sur la distribution aux grandes familles sans que personne ne sache que c'est lui qui est au milieu de tout ça. C'est pour cette raison les deux camions et il y en aura plusieurs autres bientôt.

— Tu peux dire à ton boss ami, que je peux lui avoir dix camions identiques, tous avec la même plaque et les mêmes papiers pour le prix d'un seul camion neuf. En plus c'est moins cher s'il en perd un dans un accident ou si un de ses chauffeurs se fait arrêter.

— On va y penser mais tu ne comprends pas encore tout à fait, les camions c'est un coût minime sur l'entreprise. Toi tu penses à cent livres de pot qui valent quelques dizaines de milliers de dollars. Moi je te parle d'une organisation qui va faire ses premiers six millions de profit net le mois prochain et il va répéter l'opération chaque mois au début, puis chaque semaine et plus avec le temps.

— Pardon, combien ? Là tu commences à m'intéresser. Je vais y réfléchir sérieusement. Mais tu crois vraiment qu'il y a une clientèle pour tout ça ?

— Sors un peu et va voir le monde des bars, demande autour de toi, tes petits voleurs d'auto et autres associés, demande-leur s'ils ont goûté à la cocaïne ?

— Je vais faire ma petite recherche, je te reviendrai là-dessus. Mon seul problème ce matin, tu m'enlèves des bons clients pour mes autos doublées dit-il en riant, vous allez être trop riches pour vous promener en char volé.

— Toi la vedette qui se mêle à tout le monde, tu ne manqueras jamais de clients pour acheter tes autos. Dis-moi une chose, les déguisements, tu connais ?

— Bien sûr Allan, la dernière job, je l'ai faite habillé en femme. Pourquoi ? As-tu besoin de changer de look ?

— Non mais si j'avais un bon acteur qui n'a pas froid aux yeux, je pourrais avancer sur un des plans du patron. Rencontrer des flics ça te dirait ?

— Oh c'est quoi ces affaires-là ? Vous parlez à la police maintenant ? Je sais pas où tu veux en venir mais tu vas avoir besoin de me convaincre solidement de l'utilité de ton plan pour que je fasse quelque chose comme ça.

— C'est très sérieux et tu devras garder le secret à jamais. C'est possiblement

le projet le plus fort du patron et c'est pour du long terme.

Pour l'instant, on envoie des petites informations à un policier sur des compétiteurs qui ruinent la business, soit parce qu'ils sont violents pour rien, soit parce qu'ils vendent sur notre territoire. On a choisi un agent de la GRC qui nous semble correct mais sans plus. Je l'ai connu jeune dans le quartier et il était déjà un peu mou, je crois qu'il se sert bien de ce qu'on lui envoie et qu'il ne se pose pas trop de questions.

Mais pour bien l'appâter, on devra un jour le rencontrer, pas juste lui envoyer des lettres. On a monté notre scénario et on est prêts à passer à l'action. Ça va prendre un acteur qui va lui tendre le plus juteux des pièges. On veut qu'il monte dans sa structure, mais qu'il soit obligé de nous renvoyer l'ascenseur quand on en aura besoin.

— Wow ! C'est un pensez-y bien, avoir un enquêteur à l'intérieur de la police qui travaille pour nous, ce n'est pas rien. J'ai déjà des amis dans plusieurs corps policiers partout dans la province et je n'ai pas eu trop de mal à les recruter.

— Oui mais es-tu sûr d'eux, à 100 % ?

— Non, évidemment s'ils sentent la pression monter, ils vont peut-être me donner avant de tout perdre.

— En plus ce sont probablement des patrouilleurs, ceux qui reçoivent l'information que les enquêteurs veulent bien leur donner, ça pourrait même devenir un piège contre toi si leur organisation découvrait quelque chose. Nous on veut un enquêteur qui sera là pour nous, en tout cas c'est le plan du boss.

— Oui je vois ça, je réfléchis et je te reviens à notre prochaine rencontre, bien content que tu sois passé acheter une auto l'an dernier, le hasard fait bien les choses.

Allan le regarda en souriant.

— Nous les Irlandais, on croit à la chance, mais avec mon boss on aime pas trop le hasard, on avait entendu parler de toi et j'étais venu voir de quoi tu avais l'air, ça fait un an que je t'étudie, tu es meilleur que tu penses et ensemble on peut régler beaucoup de choses. Pense à ça mon ami.

Et voilà, la graine était plantée dans la tête du futur leader du Gang de l'Ouest, un Québécois francophone sans aucune trace d'Irlandais dans le sang allait un jour devenir le boss le plus profitable d'une organisation qui n'existe à peu près pas mais avec laquelle personne ne voudra ouvrir de guerre.

C'est ce fameux « Frenchy » qui deviendra A1 dans une dizaine d'années puis encore une fois au début des années 2000. L'opération policière menée contre lui à la fin des années 1980 fut un échec cuisant pour les policiers affectés à cette escouade. J'y reviendrai.

Bel homme, toujours souriant et avec un moral d'acier. Ses cheveux ont grisonné jeune, toujours bien habillé et coiffé, il soignait son apparence en tout point. Des souliers à la montre, tout était chic, sans être extravagant.

Ni un géant ni un athlète, de taille moyenne, très en forme et d'une assurance sans égale. Il était un bagarreur hors du commun, jamais peur de qui que ce soit, il avait appris jeune que celui qui frappe le premier a toutes les chances de gagner et que la plupart des gens sont très bons pour crier mais aussi très peureux quand ça en vient aux coups.

Il ne vous laisserait pas le temps de crier, il frapperait immédiatement. Il ne voulait surtout pas faire abîmer son joli minois, encore moins que sa douce et tendre moitié le voit arriver tout amoché.

Très jeune, il a commencé à voler avec son ami d'enfance, Paul « Bébé » Tessier, dans les résidences et commerces de leur région.

Quand ils ont eu la capacité de conduire, bien avant d'en avoir l'âge, ils se sont mis à élargir leur territoire de chasse. « Bébé » pouvait ouvrir une porte plus vite qu'un serrurier et A1 avait toujours le flair pour trouver les meilleurs endroits à voler.

« Bébé » Tessier voulait voler continuellement et dépensait son argent facilement gagné en le donnant aux autres, il s'achetait de l'amour comme disent les psy. Il n'avait aucune intention de modifier une recette gagnante, ni l'ambition de s'élever au-dessus de la mêlée.

Il restera un voleur au quotidien. Après plus de vingt ans sans aucune nouvelle de lui, je suis convaincu qu'aujourd'hui il va aller voler quelques dollars pour vivre et manger. Grâce à son expérience et à sa précision, il ne s'est fait prendre que très rarement.

Le fait que ses vols sont toujours minimes, de quelques centaines de dollars habituellement à quelques milliers quand un commerçant laisse trop d'argent dormir après un long week-end particulièrement payant, Pâques pour un pâtissier, la fête des Mères chez un fleuriste… la police n'a jamais mis de ressources pour l'arrêter, même si bien des petits voleurs l'avaient dénoncé au fil des années.

Tous ces succès qui lui permettaient de donner généreusement à ses amis et plus tard à sa famille, lui ont valu le surnom de Bouddha. Son visage de « Bébé » et le ventre rond qu'il affiche fièrement y jouent aussi pour beaucoup. « Bébé » avait aussi une très jolie sœur qui plaisait bien à notre « Frenchy » jusqu'à ce qu'il rencontre l'amour de sa vie, la séduisante Danielle Majoie.

A1, lui, par contre, a toujours su s'entourer et parce qu'il payait royalement les gens qui l'informaient, tous les petits voyous de son entourage étaient à l'affût d'informations sur un commerçant qui laissait son argent dans le commerce la nuit ou d'un citoyen qui gardait une grosse somme chez lui.

Rapidement, A1 est passé aux choses sérieuses, plus payantes plus vite, les vols à main armée. « Bébé » Tessier ne voulait pas de violence et ils se sont un peu perdus de vue, mais ils ont toujours gardé contact, de loin, quand un pouvait avoir besoin de l'autre ou s'ils se croisaient ils étaient toujours heureux de se

revoir.

Quand on fraye dans le monde interlope et que l'on a une aura de gagnant, tout le monde vient vous voir pour vous offrir des « jobs » qu'ils ne se sentent pas capables de réaliser seuls.

A1 vivait entre les deux villes les plus importantes du Québec et adorait se promener en voiture pour découvrir de nouveaux endroits. Sa physionomie honnête et son sourire envoûtant ont vite fait de lui gagner les confidences des plus durs criminels. Puis ses nerfs d'acier lors des premiers vols audacieux de camions blindés ont fini de lui créer une réputation de « Gentleman » hors-norme, avec qui on peut traiter, mais il ne faut jamais tenter de le flouer.

Jeunes et à la mode, ses amis et lui étaient des durs à cuire. Ils formaient des équipes difficiles à suivre et travaillaient souvent dans des villes différentes avec de nouveaux associés. Pour la police, c'était un casse-tête dont les morceaux ne s'emboîtaient pas souvent les uns dans les autres. Même que les criminels qui se détestaient, formaient des équipes pour travailler avec ce A1 mythique.

A1, lui, se faisait un chemin vers toujours plus d'argent et cherchait aussi de manière constante la meilleure façon de gagner beaucoup sans égard aux moyens à prendre. Il connaîtrait bientôt tous les criminels endurcis du Québec, hormis les Italiens, pour l'instant…

C'est curieux la vie.

Il y a dans toutes les existences des événements qui seront un jour déterminants et qui seront bien souvent passés inaperçus au moment où nous les vivions.

Parfois quand nous vieillissons et que nous prenons le temps, seuls ou parfois guidés par un quelconque psy afin de faire un bilan éclairé de qui nous sommes devenus et surtout pourquoi, on découvre certains moments cruciaux que nous n'avions pas vu comme majeurs sur le coup et qui nous ont pourtant marqués profondément pour être décisifs des années plus tard.

Pour A1, c'est cette première amitié de jeunesse avec un petit voleur qui perdra notre « Gentleman » des années plus tard lors d'une opération policière de grande envergure !

Pour moi, une séparation douloureuse me fit quitter l'école définitivement au tout début de mes études supérieures. Quelle aurait été ma vie si j'étais resté sagement sur les bancs de cette institution puis continué au niveau universitaire dans une branche de savoir que j'aurais choisie ? Allez savoir, mais aujourd'hui à l'automne de ma vie je deviens auteur et j'adore.

C'est vraiment curieux la vie, jamais ennuyeuse et si on est du côté des éternels optimistes, elle procure toujours des agréments significatifs.

Puis un jour, qui que l'on soit, on meurt. Simplement.

Il ne restera qu'une trace minime de ce que nous avons été et, comme tout le reste, les époques changent. Maintenant que nous sommes plusieurs milliards sur

terre, l'importance de la tombe comme monument au souvenir perd sa place, la masse découvre l'insignifiance de chaque vie passée à faire tourner les rouages de la société.

Tous les regards se tournent vers les êtres exceptionnels qui font rêver les masses. Les bâtisseurs, les inventeurs ou encore les leaders du monde libre, cherchant vaillamment la manière d'améliorer la vie de chaque individu sur la planète.

Nous gardons l'espace de mémoire pour les rares grands de ce monde qui auront su marquer leur époque.

Fait curieux, non scientifique, le nombre de grands de ce monde ne semble pas suivre la courbe de l'augmentation de la population citoyenne. Y a t-il un nombre maximum de génies par siècle ? Ce pourrait être un sujet d'étude… d'un prochain livre.

Assez divagué, revenons à notre sujet.

Dans toute les rencontres que j'ai eues avec A1, je ne peux parler que d'une seule fois, début 2002, où cet homme au moral d'acier a eu l'air abattu.

Il m'avait envoyé un message codé, tard un samedi soir pour une rencontre le dimanche matin à l'aurore. Nous avions fixé le lieu à l'avance et seul le code me disait où je devais me rendre.

En arrivant, c'est un homme qui ne souriait pas qui m'a reçu, les traits tirés de quelqu'un qui n'avait pas beaucoup dormi. Les cheveux mauves à cause d'une teinture qui avait mal tournée, étaient en bataille sous une casquette. Il me tendit le journal du jour.

En première page « 5 TONNES de haschich saisies au port de Montréal ».

Il me dit :

— Tu peux retourner te coucher, on ne travaille pas aujourd'hui.

— Ouch ! Qu'est-ce qui s'est passé, qui aurait pu donner ça à la police ?

— On le saura bien assez tôt, il n'y a pas eu d'arrestations pour l'instant, ce qui est bien, ça aurait pu être nous ce matin. Mais on verra le résultat de l'enquête et ça nous dira d'où vient l'erreur. Mais en attendant, ça coûte cher et ça m'enlève du roulant. C'est pas un bon moment pour perdre quoi que ce soit.

On s'est levé et on est parti chacun de son côté. Je lui ai dit merci d'être venu.

— J'aurais attendu longtemps si tu ne t'étais pas déplacé.

— Pas de quoi, c'était important de ne pas te laisser poireauter.

Il est monté dans sa voiture et a démarré lentement, lui qui vivait la pédale toujours au fond, c'était un homme en réflexion qui me quittait.

Je me suis dit que ça devait vraiment être grave, je voyais facilement les montants en jeu, en plus de tout ce qui gravitait autour. Nous étions en guerre à cette époque et les guerres sont coûteuses de toutes sortes de manières.

J'étais encore un peu sous le choc et dans mes propres réflexions quand vers 13 heures ce même jour, je reçus un appel sur mon appareil à usage unique,

réservé pour lui.

— Allô…

— Bien le bonjour mon ami, comment ça va cet après-midi ?

C'était une voix enjouée et forte qui me parlait, il avait repris sa formule habituelle pleine de bonne humeur et de confiance, Bien le bonjour, est sa marque de commerce.

— Moi ça va, toi tu sembles avoir reçu de meilleures nouvelles.

— Non, rien de neuf, mais quand on veut des bonnes nouvelles, on les fait. La vie continue et on repart en grand.

— Super, je suis toujours là et prêt. Hâte de te revoir !

— Reste prudent.

Et voilà, l'homme au moral d'acier avait eu une grosse matinée de mini-déprime, juste parce qu'il avait perdu des millions de dollars, du travail pour ses gars, dont moi qui attendait la marchandise et un recul de quelques semaines sur des projets qu'il avait toujours en tête.

Je travaillais à sa demande depuis plus d'un mois maintenant à préparer la réception de quelque chose, il ne m'avait pas dit quoi, mais avait besoin d'un entrepôt secret, idéalement avec plusieurs sorties et des pièces cachées.

J'avais loué deux espaces contigus dans une entreprise de locations d'espaces d'entreposage en construction. J'avais demandé à un ami ouvrier sur place de créer un mur amovible entre les deux espaces. J'ai loué le numéro seize qui était le dernier du côté gauche et j'ai envoyé une autre personne sans aucun casier judiciaire ni lien direct avec moi louer le numéro trente deux, le dernier du côté droit de la bâtisse.

Une fois la construction terminée, j'ai reçu la permission d'aller visiter mon local, j'ai acheté un bon cadenas, des caisses de cartons pliées et une mini caméra électronique à batterie avec une carte mémoire pouvant contenir plusieurs milliers de photos.

Je me suis rendu un soir sur le terrain des minis entrepôts situés à Longueuil. J'avais roulé une bonne heure en campagne pour m'assurer d'être bien seul et changé de voiture juste avant de me rendre à l'entrepôt.

Une fois sur place j'ai ouvert la grande porte de garage et j'ai reculé ma voiture à l'intérieur. J'ai refermé la porte et une fois seul à l'intérieur je me suis dirigé vers le mur du fond. Mon ami m'avait dit que le mur était construit comme les autres, mais que ni la base ni le haut n'étaient fixés. Le tout était posé sur des roulettes solides, cachées par une bande de caoutchouc protectrice qui longeait le bas du mur.

Il y avait une longue charnière, côté droit du mur, qui permettait au mur de pivoter vers l'extérieur de mon local, le seize. Pour pouvoir ouvrir cette porte, je devais soulever un crochet caché près du sol, complètement à gauche, puis pousser simplement. À cause de la longueur du mur, je devais y aller doucement,

le mur voulait plier par manque de structure, mais c'était plus que suffisant pour les rares fois où j'aurais à m'en servir.

Après avoir ouvert cette porte-mur, je suis passé de l'autre côté pour voir un grand local vide. C'était parfait.

Je retournai chercher ma caméra et je l'installai dans le plafond du local trente-deux, avec vue dans le local seize. La caméra était réglée pour prendre des photos chaque deux minutes et emmagasiner les images sur la carte mémoire.

Ensuite j'ai bien refermé la porte-mur, j'ai abaissé le loquet de sûreté et sorti les caisses de carton de ma voiture. Je les ai toutes assemblées et alignées devant le mur du fond pour cacher le plancher et en empilé trois sur le coin gauche pour cacher l'espace minime qui aurait pu montrer que le mur n'était pas fixé solidement.

Si la police ou quelqu'un d'autre venait voir ce que j'avais fait là, en ouvrant la porte ils ne verraient que six boîtes appuyées au mur du fond. S'ils les fouillaient, ils verraient qu'elles sont vides et ne sauraient pas vraiment quoi conclure.

De mon côté, je pouvais envoyer la personne qui avait loué le trente-deux une fois par semaine pour remplacer la carte mémoire ainsi que les batteries de la caméra par des neuves. Je pouvais voir très vite que rien ni personne n'était entré dans le seize sans que je ne le sache. Nous étions au début des caméras digitales programmables et j'avais vite réalisé les possibilités de ces nouveaux jouets. Il y avait aussi un mode silencieux, nécessaire dans mon cas.

« A1 » m'avait payé d'avance un an de loyer pour les deux entrepôts et trouvait excellente ma méthode. Lui qui en avait déjà tant utilisé, il me disait qu'il n'avait jamais pensé à celle-là.

Si le chargement était arrivé comme prévu ce dimanche matin, j'aurais pu empiler les cinq tonnes de haschich, deux cent cinquante boîtes de vingt kilos chacune dans ce local. Puis prendre le temps de tout compter et de m'assurer que tout était comme il se doit pour aviser A1 et le vendeur que la transaction était complétée.

Une fois le tout en règle, j'aurais divisé la marchandise pour limiter les pertes si une partie de l'organisation était compromise. J'aurais transporté les deux tiers du total pour les remettre à deux livreurs à des endroits et heures différents. Le tiers restant aurait été écoulé à partir du mini entrepôt lorsque nécessaire.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Laissons ce jeune entrepreneur hors-norme à son commerce de carrosserie très lucratif et voyons le reste de la structure que Dunie mettait en place.

---

16. Bureau des véhicules automobiles

Chapitre 5 1978

L'organisation grandit.

La véritable force commence par la sagesse.
Jean Van Hamme

La facilité !

Depuis la rencontre avec Pablo Escobar en Colombie, fin 1974, beaucoup de choses avaient changé. Les réceptions de drogue et les envois d'argent devenaient monnaie courante.

Le Colombien profitait énormément de cette association fortuite, une des plus lucratives de son histoire. Il aurait bientôt les moyens de se lancer en politique, subventionner des quartiers pauvres de la ville et devenir l'incontournable chef de la production de cocaïne en Colombie.

Il se procurait toujours la matière première, la pâte de cocaïne, de Colombie, de Bolivie et du Pérou, mais il avait fait construire plusieurs laboratoires de transformation dans la jungle dense et impénétrable de la forêt équatoriale colombienne. Il savait que le profit se trouvait dans la production et vu les quantités faramineuses que tant de gens lui demandaient, la seule production des cultivateurs colombiens ne lui suffisait pas.

À l'époque, les hommes s'associaient à lui pour sa générosité. Le gang de Cali aussi prenait de l'envergure et les grandes guerres de territoires ou de jalousie commençaient à peine. Plus il y a d'argent, plus les gens en veulent et chacun se fait sa propre idée de la marche à suivre.

Les grands leaders capables de rassembler les hommes sont rares, mais les seconds qui se croient meilleurs que le patron et qui veulent briller seuls dans le firmament ne manquent pas.

Dans le milieu des affaires légales on parlerait de vacheries entre collaborateurs ou d'un groupe complotant contre la direction. Plus souvent, c'est le conseil d'administration qui est désavoué par ses actionnaires principaux qui ordonnent un vote de confiance pour remplacer des administrateurs qui n'ont pas su s'adapter aux normes du jour qui évoluent maintenant plus vite que la société.

Dans le monde criminel, ça ouvre la porte sur des guerres fratricides sanglantes où les égos s'affrontent.

Compter sur des producteurs de plants de cocaïne dans d'autres pays donnait à Pablo des avantages concrets malgré des coûts de transport que les autres familles n'avaient pas à assumer. Mais cela le rendait vulnérable à la délation sur plusieurs fronts.

Ça ne l'inquiétait pas encore, il commençait à rêver plus grand, la politique, être président, l'égal des grands de ce monde. Mégalomane impénitent, il ira jusqu'à proposer de payer la dette extérieure du pays tout entier s'il était élu et il en avait les moyens. Mais ne devançons pas l'histoire.

Wikipédia nous dit que son règne s'étend de 1975 à 1993, année de sa mort. Il valait à cette époque quelque trente milliards de dollars US, après avoir bâti les meilleures routes de distribution vers les États-Unis. Il a transigé avec des milliers d'acheteurs, il a profité de la participation des Américains avec les Contras[17], tout cela représentait la partie majeure de son activité.

Wikipédia[18], que je respecte, est souvent édité par des sources américaines, d'où le biais à oublier ce petit tas de neige au nord du 47éme parallèle qu'est le Canada.

Ce que les Américains ne disent jamais, puisqu'ils sont le TOP de tout, c'est que le Canada fut meilleur qu'eux dans bien des domaines, même illégaux. Cette supériorité de nos voisins nous confère à nous, petits Canadiens pas trop portés sur la vantardise, un énorme avantage quand il est temps de passer inaperçus.

C'est sans vraiment le savoir, encore moins l'avoir prévu, que Dunie est arrivé au moment idéal dans ce monde qui s'ouvrait à lui. Il a eu du flair dans le choix de la drogue à importer et avec qui faire affaire tout en n'éveillant aucun soupçon, ce qui est déjà énorme. La chance a fait le reste et il a su partager une bonne partie des faramineux profits des barons de la drogue Latino-Américains.

Si vous avez bien lu le Wiki de Pablo, il y a une carte qui donne grossièrement les mouvements de drogue dans le monde. Il y a bien une flèche qui semble montrer Vancouver, à l'ouest et une autre pointant en direction est, qui pourrait aussi bien indiquer Toronto, Halifax ou Montréal. C'est très bien comme ça, oublions donc toutes ces saisies de tonnes de cocaïne et de hachisch dans le port de Montréal et ailleurs au Canada. Ça ne compte pas, c'est tout petit pour les Américains.

Revenons si vous le voulez bien à nos Irlandais en passe de devenir les criminels les plus riches du Canada et le gang qui a le mieux su garder la paix dans le prolifique et violent monde interlope de Montréal. Nous verrons aussi, plus tard, que le gang saura s'éloigner de la chaleur apportée par cet ambitieux Colombien.

Août, Nittolo's Garden Motel.

Allan Ross arrivait souvent au motel avec une femme qu'il laissait conduire pour s'asseoir tassé sur la portière, le bras devant le visage et tentant tant bien que mal de se cacher un peu.

Les techniques policières incluaient les photos prises à distance depuis bien longtemps. L'amélioration constante des téléobjectifs et autres appareils photo vendus à prix d'or à cette époque faisait plaisir aux enquêteurs chargés de les manier.

Une photo claire d'un criminel devant un endroit reconnaissable était gage d'une preuve irréfutable. De nos jours, grâce à la technologie digitale, jumelée à d'excellents appareils, il y a bien moins de rapports à écrire, l'image vient avec toutes les métadonnées nécessaires à la preuve. L'heure, la date et le lieu de la prise de photo à un mètre près.

Ajoutez la reconnaissance faciale à ce merveilleux cocktail et vous aurez de quoi en décourager plus d'un. Seule chance pour les criminels restants et ils sont nombreux, c'est que les effectifs policiers ne vont plus en augmentant. J'écris ces lignes sous un climat de « DEFUND the POLICE »[19] aux États-Unis et ailleurs dans le monde.

Quand il y a plus de criminels que de policiers, ça donne une chance aux plus inventifs de durer et de prospérer.

Ross retrouva Dunie accoudé au bar, seul avec son eau minérale et plus loin, deux bières attendaient quelqu'un.

— Hey Dunie, as-tu entendu la nouvelle ?

— Quoi, on a gagné le Super Loto ? (Rires)

— Non mais presque. Allons dans ton bureau pour parler avant que ton cher garde du corps ne revienne à sa bière.

— Tu te souviens des deux gars de la GRC qui ont fait notre boulot contre les petits dealers du centre-ville ? Enfin ils ont eu une grosse promotion. On va leur donner leur propre brigade anti-drogue ! Ton plan fonctionne, ça a pris un certain temps, mais il porte ses fruits. La nouvelle sera annoncée dans quelques mois.

Dunie réfléchit et dit :

— C'est excellent ça. L'avocat et toi avez fait un bon recrutement, votre poulain semble tenir la route. Il faut arrêter de leur envoyer de l'information anonyme, on doit mettre un visage sur leur source d'information.

— Oui, le gars et son partenaire ne pourront bientôt plus se passer de nous, ils sont « addicts » au succès. Plus ils arrêtent de bandits, plus ils sont vus comme des génies.

— Attention à ne pas créer de jalousie dans leurs équipes.

— Pas de danger, quand tout va bien les gens ne se posent pas de questions, ils croient que les choses sont bien faites. Nous sommes pareils parfois.

Sur cette réponse d'Allan Dunie dit :

— Ok, laissez-moi y réfléchir, nous devons capitaliser sur ça. C'est exactement ce que je voulais, mes propres policiers, comme le Colombien.

— Et sur un autre sujet, ton fameux Vincent, il est ok ? Les gars me disent qu'il traîne de la patte quand vient le temps de travailler et qu'il raconte à tout le monde qu'il va tuer le premier qui ne te paiera pas à temps ?

— C'est mon homme, il me respecte toujours et je le paie bien. Je ne vois pas ce qu'il pourrait souhaiter de plus. Il a une grande gueule mais comme il croit que je ne fais que prêter de l'argent et rendre des services aux voleurs qui ont besoin de travail, ça ne nous dérange pas beaucoup. Mais je vais lui parler, ne t'en fais pas.

— Je sais que tu es toujours vigilant, mais tu sais qu'il n'est pas mon préféré. Si un jour il t'inquiète, avise-moi et je demanderai au nouveau « hit man » de Frenchy de faire le boulot, ce type est vraiment très bien. Il a fait son premier travail à Port-Cartier. Propre et sans bavures, il aurait même fait la job sans stimulant. Pour une première, c'est prometteur. En plus il paraît que personne ne le connaît. C'est sa force, il a l'air de monsieur tout le monde.

— Ok Allan. Maintenant, dis-moi, qu'est-ce qui se passe avec le projet d'avion ?

— Mon Frenchy me dit qu'il a dans ses connaissances un pilote de brousse qui est un vrai gars audacieux. Il va tenter de l'approcher et m'en parler à notre prochaine rencontre. J'ai ouvert le jeu comme tu me l'avais demandé, il n'a pas dit oui tout de suite, mais il réfléchissait fort. Ça tourne dans sa tête.

Il m'a aussi appris que le bureau des véhicules peut fournir des copies d'immatriculations, ça règle notre problème qui n'existait que dans notre tête. Il faut s'informer sur tout, même l'avocat ne nous avait pas dit ça.

— Oui, exact, chaque domaine a ses forces et faiblesses, restons concentrés sur celui qui nous intéresse. Il va falloir essayer son pilote et croiser les doigts pour qu'il ne devienne pas un problème un jour. Même chose pour le tueur à gages d'ailleurs, ce serait encore pire. Garde la distance avec nous et sois certain que ces gars-là ne répondent qu'à lui.

Lorsqu'on agrandit la famille, on ne contrôle plus qui s'y joint. Même si tu n'aimes pas Vincent, il ne deviendra jamais un informateur, on est sa famille, l'air qu'il respire.

Et tu sais quoi, je te confie une autre stratégie que tu dois suivre. Chaque fois que je donne de la drogue à un gars, je lui demande s'il peut trouver des moyens d'en obtenir, supposément parce que j'ai du mal à trouver du bon stock. J'y ai pensé pour que personne ne sache que j'importe moi-même. S'ils parlent entre eux, ou à d'autres, ils planifieront toujours des importations pour m'aider, dit il en riant.

— Bonne idée. La croissance de l'entreprise a besoin de nouveaux travailleurs

et même dans notre propre famille, on a pas toujours ce qu'on veut. Le recrutement de gars sortant de prison a ses limites. Au moins, nous avons de bonnes informations sur qui a su se taire !

Là-dessus Allan dit :

Mon « Frenchy » est prudent, il a de bonnes méthodes, il teste souvent ses gars sans leur dire, il n'est pas paranoïaque mais prudent. Il a ça dans le sang et cherche toujours à améliorer ses méthodes. Il cherche aussi à créer une entreprise légitime, quelque chose pour blanchir les bénéfices.

— Dunie s'esclaffa, il veut blanchir quoi ? Je ne pense pas qu'il ait assez d'argent pour y penser. Moi-même je continue à enterrer mon argent, je ne veux pas me casser la tête à deux endroits, je préfère garder les yeux ouverts sur nos affaires et avoir l'air insignifiant aux yeux des policiers.

Et les entreprises honnêtes sont souvent plus problématiques que notre business, les impôts, les employés qui veulent prendre leur retraite, ce n'est pas pour moi. Tout ce que je fais, c'est acheter des forêts sans valeur, des terres qui peuvent devenir précieuses dans de nombreuses années, mais pour l'instant, c'est parfait pour cacher des barils sous terre.

Allan répond à Dunie :

— Au moins on voit qu'il a de l'ambition et qu'il anticipe qu'il fera beaucoup de « cash » même avant de nous connaître et qu'on lui ait présenté le projet. Présentement, il fait des banques et camions blindés, il accumule déjà de l'argent.

Pur Canadien français, pas une once d'Irlandais, mais fiable comme une montre suisse. Je mettrais ma main dans le feu pour lui, en plus c'est un gentleman qui n'a pas peur d'aboyer quand c'est nécessaire. Il peut mordre aussi et fort.

— C'est ton gars, j'espère que tu as raison. Donne-lui le surnom de « Gentleman », il appréciera la marque de respect et ça sonne un peu anglo autour de nous, ça peut détourner la chaleur policière pour un temps. Espérons qu'il sache rester sous les radars longtemps. Au fait, j'ai presque oublié, j'ai reçu un appel qui pourrait bien être ce dont nous avons besoin.

Un des frères au port m'a dit qu'il y avait un gars qui importait des petites quantités de coke sans lui payer sa cotisation. Nous devrions utiliser ça pour nos amis les flics. Demande à ton « Frenchy » d'aller les voir pour leur dire qu'il fera en sorte que les Matticks les laissent entrer dans le port pour ouvrir et « refermer » un conteneur, puis ils pourront mettre en place une surveillance et attraper les mauvais garçons. Nous ajouterons à la quantité si nécessaire pour que l'opération soit plus alléchante.

De cette façon, s'ils tombent dans notre piège, ils seront cuits. Ce sera leur première action illégale compensée par une grosse arrestation. Ça devrait fonctionner pour qu'ils commencent à jouer de notre bord. Après ça, nous devrons trouver un avocat pour faire le pont entre nous et eux, il les paiera et ils

lui donneront les informations dont nous avons besoin.

Au fait, sais-tu combien de nos gars sortent de prison cette semaine ?

— J'ai entendu trois, Patrick Lee et Ronny ont purgé leur peine, plus Steeve qui a eu de la chance à la commission des libérations conditionnelles, pour bonne conduite dit-il en lançant un clin d'œil.

— Bon, laisse-moi au moins cinq kilos dans la cachette habituelle, je vais leur en laisser chacun un, ça devrait les aider à se relever.

— Tu es trop gentil, à partir de maintenant je vais t'appeler « Mother », tu es la Mère Theresa des Irlandais et de tout autre criminel libéré de prison. Assure-toi de ne pas dilapider les profits.

— Je connais ces gars-là et ça aurait été bien si quelqu'un m'avait donné quelques petits dollars pour recommencer à ma première journée dehors.

Quoi qu'il en soit, nous en avons trop. Tout comme le Colombien qui a pris une chance avec nous, nous prenons des risques calculés avec eux ! Certains de ces gars-là sont tenus de développer de nouveaux marchés, Patrick, il n'a pas des contacts à Toronto ?

— Ouais, mais je ne suis pas sûr qu'il planifie un voyage si tôt.

— Ok, je verrai quand je serai avec lui.

Le plan prend forme pour Dunie, il aura un contrôle total de tous les côtés, l'importation ne s'arrête plus, Pablo a enfin la route rêvée et la distribution grandit chaque mois. Les Italiens ont plus que doublé leurs demandes depuis le départ. Bientôt il aura le dernier mot sur les arrestations dans le port et toute la ville. Il aura ses propres agents de police qui ne sauront jamais pour qui ils travaillent.

Son seul problème est qu'il commence à ne plus savoir où cacher tous ses millions. Il enterre des tonneaux d'acier scellés sur les terres qu'il achète tout autour de Sainte-Adèle, mais bientôt ses terrains auront plus l'air de fromages suisses que de terrains de golf !

Content de lui, Dunie retourne au bar du motel où sont attablés quelques gars, seuls ou par petits groupes, certains venus pour le voir en ce début d'après-midi. Vincent est debout au bar et il discute en souriant avec la belle Sandra.

— Hé Mike, comment va ta vie ? Viens nous allons parler.

Mike se lève et va rejoindre Dunie.

Salut Dunie, je vais bien, tu sais le vieux Georges Lemay m'a engagé et nous sommes à l'affût de ce camion de la Brinks qui fait toujours un arrêt bizarre. Je l'ai repéré une fois alors que je faisais du shopping avec Lucy, c'est elle qui me l'a fait remarquer :

— Regarde ces gars qui laissent le camion sans surveillance !

— Et c'était sacrément vrai. Ils entrent et prennent un café vers 14 heures, tous les jeudis et laissent le camion garé sans surveillance dans la ruelle derrière le restaurant Chez Ben's sur la rue de Maisonneuve.

Je l'ai donc dit à Georges et après l'avoir vérifié, il a dit que nous ferions la job, mais à sa façon pour en obtenir le maximum.

Nous refaisons sa route, à reculons. C'est beaucoup plus long quand on ne sait pas d'où il vient. Mais maintenant, nous savons qu'il fait trois arrêts au moins avant la pause-café.

Une banque où ils livrent de l'argent, un IGA où ils ramassent trois gros sacs et la banque de Nouvelle-Écosse du centre-ville, d'où ils sortent un petit wagon avec beaucoup de sacs rouges contenant de l'or probablement et de nombreux sacs de billets.

Georges dit que c'est l'une des succursales qui gère les ventes de lingots d'or. Le camion a deux essieux, c'est automatiquement pour les livraisons plus lourdes, soit de la monnaie, soit des métaux précieux.

Comme nous savons que, partout, le camion a pris des billets et pas trop de monnaie, c'est automatiquement des métaux précieux, espérons surtout de l'or. À 35 $ dollars l'once, quelques lingots ajoutent beaucoup au butin. Et l'or ça ne se retrace pas, il y a un nouveau gars dans l'est qui achète sans poser de questions.

On en est à 9 h 30 sur sa route, je crois qu'il nous reste un arrêt à découvrir puis ce sera complet. Ils partent tous entre 8 h et 8 h 15 de leur dépôt.

Tu sais à quel point Georges est avare, en plus il ne veut pas que je fasse de petits extras pour ne pas que je me fasse prendre et qu'il doive choisir un autre gars pour le travail. Il ne me donne rien pour attendre, il doit penser que je vis d'air pure et d'eau fraîche.

Peux-tu me prêter un peu d'argent pour que je puisse nourrir ma femme pendant que nous attendons, cela devrait prendre entre deux et trois semaines, je pense. Georges a le plan du camion, il veut juste en savoir plus sur ce à quoi on doit s'attendre.

— Bien sûr Mike, tu fais toujours de l'argent, voici mille dollars, ça devrait suffire pour trois semaines. Mais souviens-toi, ne tourne jamais le dos à Georges Lemay, il peut te voler les meilleurs morceaux du braquage dit Dunie en s'esclaffant.

Vincent regarde l'argent changer de mains.

— Hé ! Merci Dunie, tu es le meilleur, tu seras le premier à savoir quand c'est fait, tu auras ton argent rapidement. Et un petit cadeau, bien sûr.

— Ma religion m'interdit de refuser les cadeaux, mais tu sais que je ne suis pas un « shylock », je ne facture pas ces prêts, c'est pour la nourriture. Fais un bisou à Lucy de ma part.

Dunie se dirige vers le bar.

— Hé Sandra, donne-moi une eau pétillante, s'il-te-plaît.

Vincent rejoint Dunie.

— Je le mets dans le livre ?

— Non, détends-toi, c'est juste de l'argent pour la nourriture, il sera bientôt de

retour, pas besoin de collecter ce gars-là, même s'il prend un peu plus de temps, son plan est bon. Et c'est ma famille, on ne touche pas.

Vincent Tremblay était le garde du corps de Dunie à cette époque, paresseux et obsédé par les vol de banques, il se cherchait toujours des jobs en dehors de ce que Dunie lui demandait et ça commençait à inquiéter le patron qui avait besoin d'hommes dévoués à l'organisation qui grandissait et restait encore sous le radar des forces policières de tout acabit.

Dunie n'aimait pas se départir de bons éléments fiables, mais il portait une plus grande importance à la stratégie qu'il mettait en place et commençait à chercher un remplaçant pour ce bougre trop tapageur.

Patrick Lee, un grand Irlandais né à Montréal, entre dans le bar. Il venait de faire une longue sentence pour complicité de meurtre. Sa femme, arrivée de travailler tôt un mardi après-midi avait trouvé Patrick et un complice affairés à découper un cadavre dans la cuisine familiale. En véritable femme de criminel, elle avait tourné le dos et avait dit en sortant. Je retourne faire des courses, assure-toi de bien laver le plancher.

Il s'était évidemment exécuté, le plancher, les murs et toute la cuisine avait été passés à l'eau de javel sans ménagement. Ni Patrick ni son associé du moment n'avaient jamais douté de sa femme et ils avaient eu raison.

Certaines femmes font des crises de nerfs à la moindre contrariété. Sachant que leur mari n'est pas un enfant de cœur, elles finissent par se fermer les yeux et jouer à l'autruche. Certaines autres sont encore plus muettes que beaucoup de criminels qui se mettent à table au moindre ennui.

Patrick avait été arrêté il y a huit ans pour un homicide involontaire, mais sans que la couronne ait pu prouver quoi que ce soit, il avait plaidé coupable pour protéger deux partenaires qui avaient filé sans être pris.

Dans ce milieu, prendre une sentence pour les autres vous vaut un respect immuable pour le restant de vos jours.

Dunie le voit dans le miroir du bar.

— Hey Patrick, l'oiseau est sorti ! Comment vas-tu mon vieil ami ?

— Ça fait du bien de sentir les roses, mais il semble qu'elles ne soient pas ici, ça pue maintenant.

Vincent lui répond :

— Peut-être que ta bouche est trop proche de ton nez…

— Ou peut-être que la puanteur vient de la sueur de grenouille, p'tit con.

Dunie s'en mêle :

— Les gars, les gars, calmez-vous s'il vous plaît, pas de ça ici, vous êtes tous mes amis et nous sommes tous une grande famille, tant que je suis là, vous vous entendez ou vous emmenez votre haine ailleurs.

Viens Patrick, allons dans mon bureau, tu pourras me parler de tes plans et surtout j'aime écouter les nouvelles histoires de prison.

— Ouais, ton bureau devrait sentir meilleur. Sandra, je peux avoir une bière ?

Vincent lança une dernière pointe.

— Attention, ton agent de libération conditionnelle pourrait te dénoncer pour avoir bu.

— Et quel rat lui dirait ? De répondre Patrick du tac au tac.

— Assez, assez les gars, qu'est-ce que j'ai dit.

— Pourquoi le détestes-tu autant ? Es-tu raciste ou « francophoniste » dit-il en riant ?

— Disons simplement que nous étions mieux quand nous étions juste des Irlandais dans un bar d'Irlandais, nous partagions un objectif commun. Les « Frogs » devraient rester dans l'Est.

— Eh bien, ils partagent le même objectif, se libérer de la putain de Reine et se séparer dans leur propre pays, tu vois Patrick, nous sommes les mêmes. Et la guerre ne fait que ralentir les affaires. Nous devons être plus intelligents et en plus, nous sommes sur leur terre. Tu veux combattre la Reine et faire notre guerre, retourne à Belfast et va vivre dans la pauvreté avec les moutons.

— Je pourrais le faire un jour, je pourrais le faire.

— Toi, monsieur stylo Cartier en or à 5 000 $? Ne me fais pas rire !

— Ouais je sais, j'aime les belles choses, mais je déteste les grenouilles, pas toutes, mais tu sais Dunie, on entend des choses quand on est en dedans, ce mec te fait une mauvaise réputation, il est trop violent pour rien quand il collecte.

On a entendu l'histoire d'un gars qui a été battu après avoir payé. Vincent était fou furieux que le gars ait trouvé l'argent et il voulait quand même lui casser les jambes. C'est mauvais Dunie et tu le sais.

— Ce n'est pas la version que j'ai eue, tu sais comment les histoires sont exagérées à l'intérieur. Mais je garde un œil sur lui et nous ne sommes pas dans le domaine des ours en peluche, parfois les coups volent. Je te l'annonce en primeur, je cherche déjà un remplaçant, je trouve qu'il peut m'amener de la chaleur et je n'en veux pas du tout.

Dunie emmène Patrick à son bureau hors du bar. Une fois seuls, Dunie ajoute tout bas.

— Nous pourrions avoir des avantages communs pour l'avenir. J'ai des choses à te raconter. Mais avant, dis-moi, qu'as-tu entendu d'autre à l'intérieur, quelque chose à mon sujet ?

— Non pas grand-chose, tu fais du bien autour de toi, tout est clair, les gens disent que tu es généreux, que tu dois avoir réussi un gros coup, mais personne ne sait quoi avec certitude. Aucun camion n'a été déclaré, aucune banque non plus et si quelqu'un a été kidnappé, ça ne fait pas la une non plus. Es-tu si généreux ou s'agit-il simplement de rumeurs ?

— Patrick tu es parti depuis longtemps et tu as su faire ton temps, tout le monde le sait, tu ne parles jamais, donc je m'attends à ce que ça reste de même

pour l'avenir.

Où prévoyais-tu aller maintenant que tu es sorti ?

— Je ne sais pas, je dois rester proche de la commission des libérations conditionnelles, mais ils savent que ma femme est en Ontario et je peux y aller. Pourquoi cette question ?

— Si je te dis que nous gagnerons plus d'argent qu'avant, mais sans armes ? Plus de vols, plus de camions, plus de banques.

— On est dans la prostitution et le jeu maintenant ?

— Non, pas ça non plus, on est dans la cocaïne ! Et assez pour que je puisse te donner un kilo aujourd'hui et tu me payes quand tu seras sur pied, rien ne presse. Je te le fais à 15 000 $ et si tu vends mille grammes à 50 $ chacun, tu fais un sacré bon profit.

Mais mieux encore, si tu ouvres le marché de Toronto, tu peux commencer à envoyer des dizaines de kilos par mois et les gars là-bas seront heureux de payer 20 000 $, voire 25 000 $ le kilo. Ensuite, les livreurs font leur travail et tu récupères l'argent. Je peux te fournir de grosses quantités.

C'est ce que j'ai fait, j'ai trouvé un moyen d'en avoir toujours assez pour tout le monde, sans que personne ne sache d'où ça vient ou qui en est le propriétaire.

Et comme tu me l'as confirmé, personne ne sait rien encore et je veux que ça reste comme ça aussi longtemps que possible. Je sais qu'un jour quelqu'un ouvrira sa trappe, mais pour l'instant, seuls les vrais gars sérieux comme toi sont dans le secret.

Il y a vraiment beaucoup d'argent à faire et tout le monde peut le faire à sa guise. Nous avons aussi besoin des petits vendeurs, mais ils ne savent rien.

— Drogue ? J'ai toujours pensé que tu étais contre Peter White et son commerce de hachisch. Est-ce qu'il le sait ?

— Eh bien, c'est entre lui et moi, on se parle toujours et il va bien je pense, donc pas besoin de s'inquiéter pour ça. J'entends dire qu'il est en Thaïlande maintenant, probablement, toujours habillé comme un clochard avec ses chemises trouées, tu le connais, à la recherche de nouveaux contacts pour importer d'autres trucs…

Il n'y a que quelques règles que j'ai établies pour nous assurer que nous irons loin. Nous ne nous déplaçons jamais sur le territoire des Italiens, ni des Dubois, ils font leurs trucs et ils nous laissent tranquilles. J'ai donné ma parole et signé une trêve.

Ça nous laisse assez de place.

Qu'en penses-tu, tu embarques ou tu veux te disputer avec mon petit franco ?

— J'embarque, mais éloigne-le de moi.

— Super, je pariais sur toi, prends ton temps et quand tu seras prêt, fais-le-moi savoir, on va mettre en place des codes pour les livraisons et le retrait d'argent. Tu es venu « seul » aujourd'hui ? Pas de filature ?

— Oui, personne ne me suit.

Ouvrant un tiroir de classeur, Dunie dit :

— D'accord, voici un kilo, c'est 100 % colombien, la meilleure qualité. Mets-le sous ta veste, aujourd'hui personne ne s'attend à ce que tu sortes d'ici avec quoi que ce soit. Quand tu reviendras, ne porte qu'un t-shirt pour que tout le monde voit que tu ne caches rien.

— C'est la chose la plus bizarre avec laquelle je pensais sortir d'ici. Mais je suppose que je devrais dire merci, ça semble prometteur.

— Oh merde, désolé, j'étais trop dans mon plan, tu ne peux pas manger ça, tu auras besoin d'argent pour bouger.

Les gars réguliers qui sortent de prison sont heureux du cadeau, ils ouvrent le kilo immédiatement et ils peuvent vendre de petits morceaux à leurs amis et voilà, ils ont de l'argent pour vivre.

Je suis sûr que tu pourrais le faire aussi si tu le devais, mais ce n'est pas le plan pour toi. Voici mille dollars, ça devrait te garder couvert pendant un certain temps. Je suis sûr que ta femme a aussi caché quelques billets pour toi. Si tu as besoin de plus, appelle-moi. Tu sais que tu peux compter sur moi, nous sommes en famille, Pat.

Je sais que tu vas aller parler à tous les vieux copains, mais reste à l'écart des plans merdiques pour une piastre rapide, on possède une mine d'or avec ce secret, mets-y ton cerveau et tout se passera bien.

C'est ainsi que Dunie avançait lentement mais sûrement dans son plan de maintien de la paix entre les familles de Montréal pour l'instant, puis il agrandirait le territoire de distribution avec des associés toujours sûrs.

Le montage lui apparaissait selon les rencontres qu'il faisait. La patience qu'il mettait à trouver les bonnes personnes ne lui causait qu'un seul souci, il avait trop de marchandise en stock. Il avait accumulé assez d'argent pour payer cash chaque nouvel arrivage et le Colombien en profitait pour accélérer la cadence.

Pablo commençait à avoir de la concurrence et certains gros trafiquants colombiens voyant la manne montréalaise, débarquèrent en ville pour venir s'y installer et même faire concurrence à Dunie et Pablo.

Rien n'y paraissait encore, mais il faudrait un jour s'attaquer à ce problème délicat. Les barons de la drogue colombiens n'ont pas la même vision de la violence que nos bons petits criminels canadiens.

Ça fera des étincelles si les choses ne se règlent pas en amont. Mais Dunie n'en était pas là, il avait le temps et continuait de tisser sa toile pour maintenir son monde heureux et riche, lui en premier.

La drogue continuait d'affluer à Montréal, les clients en profitaient toujours autant, première qualité, facilement disponible et à un prix stable. Les bars étaient pleins du jeudi 16 h jusqu'aux petites heures du matin le lundi.

Quelques consommateurs hédonistes plus sérieux prenaient leur dimanche

pour se remettre de cette interminable débauche du week-end et le lundi matin, de retour au bureau, une petite ligne de coke pour que se bousculent des tonnes d'idées dans leurs cerveaux embrumés.

Parallèlement, l'autre partie du plan de Dunie se matérialisait aussi.

Avec la venue de compétiteurs latino-américains à Montréal, Dunie s'était permis un deuxième voyage en Colombie. Il avait avisé Pablo d'une chose très importante pour que leur union dure et que les compétiteurs aient des problèmes. Dunie voulait interdire à Pablo de faire quelque trafic que ce soit avec toute organisation de motards.

Il avait expliqué ses raisons profondes contre ces violents sans foi ni loi et avait gagné son point en indiquant que ces abrutis ne respectaient aucune famille et qu'en les éloignant de lui, Pablo forcerait ces têtes brûlées à se tourner vers la concurrence, puis ferait foirer tout ce qu'ils touchent, donc les concurrents avec eux.

Pablo l'avait écouté, à contre cœur au début, puis rapidement il avait eu vent d'une grosse quantité qui n'avait jamais été payée par les motards et des meurtres qui s'en étaient suivis dans les deux pays. Dunie avait vu juste.

C'est par certaines de ces ententes au plus haut niveau que beaucoup d'organisations sont restées hors de la mêlée. Elles sont restées à leur place, utiles à la distribution au détail et faciles à donner à la police quand certains de leur membres devenaient trop dérangeants.

On a toujours besoin d'un méchant, jetable si nécessaire.

Novembre.

Dans la grande salle de réception du quartier général de la GRC, boulevard Dorchester, le commissaire venu d'Ottawa fait son discours :

— En cette fin d'année 1978, nous faisons le bilan des opérations policières marquantes et constatons que deux de nos membres se sont démarqués à l'extérieur des opérations d'envergure.

Par leur excellent jugement, leurs initiatives fructueuses, ils ont fait avancer des dossiers compliqués et contribué à une meilleure compréhension de la criminalité à Montréal et dans la province. C'est entre autres pour cette raison que nous récompensons le sergent Conrad Sansregret et le caporal Pierre Simard par de nouvelles fonctions au sein de l'organisation.

Ils nous ont fait part de leur goût pour le travail d'enquête dans le monde de la drogue et surtout de l'importation.

Nous créons donc une nouvelle escouade, dédiée uniquement à l'arrestation des gangs criminels spécialisés dans l'importation de substances illicites à grande échelle au Canada.

Leur département sera pourvu de huit enquêteurs adjoints et disposera d'un budget annuel significatif. Le sergent Conrad Sansregret monte au grade de sergent d'état major et sera le principal officier. De plus le caporal Pierre Simard devient sergent et en sera le directeur.

C'est en haut lieu que la décision fut prise face à la menace grandissante des organisations criminelles qui inondent notre ville et notre pays de leurs produits toxiques et néfastes pour la sécurité des citoyens et surtout de nos enfants.

Souhaitons le succès à cette nouvelle équipe et tous ceux qui veulent se joindre à elle peuvent en faire la demande à la direction.

Félicitations messieurs ! Vous êtes la fierté de la « FORCE » !

---

17. https://fr.wikipedia.org/wiki/Contras
18. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pablo_Escobar
19. https://en.wikipedia.org/wiki/Defund_the_police (anglais)

Chapitre 6 1979

Le contrat s'écrit.

L'avenir n'est interdit à personne.
Léon Gambetta

Janvier 1979

Allan Ross[20] a été qualifié de cinquième plus grand importateur de cocaïne, pas au Canada, mais bien en Amérique. Fin 1984, il a hérité d'une entreprise multimillionnaire, puis avec des conseils judicieux et des associés forts, il a propulsé cette organisation à des niveaux incroyables. Le tout en restant simple et en gardant la politique de son défunt patron qui insistait sur le secret en projetant l'image de gens normaux.

Un avantage naturel pour ces hommes aux origines pauvres et humbles d'immigrants défavorisés est qu'ils n'avaient aucun besoin d'afficher leur réussite comme les nouveaux « yuppies » du début des années 1980. Ils avaient sauté le stade du « trop riche trop jeune » et avaient vu la mort de proche, trop souvent et de toutes sortes de manières ce qui leur donnait une dose de sagesse intrinsèque.

Nos Irlandais avaient des goûts ordinaires et ne pensaient pas à dépenser leurs millions, mais bien à maintenir leur business et leur contrôle de la ville. Ils ne se privaient de rien, mais n'avaient pas encore de goûts pour le luxe. Une Rolex, une Ferrari, ça sert à quoi ?

Seule exception à cette règle fut A1 qui, lui, aimait les belles voitures et les sorties luxueuses pour sa douce et tendre compagne Danielle et ses enfants. Mais il n'était pas Irlandais.

La police fonctionne par extrapolation, par ce qu'elle entend et ce qu'elle sait. Si personne ne parle, elle ne peut pas rêver à des crimes qui n'existent pas. Elle est toujours un coup derrière les criminels, mais elle reprend vite les devants quand elle commence à enquêter sérieusement.

Si vous avez des idées criminelles, planifiez seul un grand coup, faites-le et ne recommencez jamais. Si vous en faites deux, ils commenceront à vous connaître et à monter un dossier sur vous. Au troisième, sans savoir qui vous êtes, ils vous

auront identifié à votre manière de procéder. Ils attendront une erreur pour vous arrêter et mettront tous les coups au même « MO » (Modus Operandi) en preuve contre vous.

Sans MO, ils naviguent à l'aveugle et font des estimations selon les chiffres portés à leur connaissance. Dans le cas du Gang de l'Ouest, ils n'avaient que des petits crimes à se mettre sous la dent, des vols, de la vente de drogue dans quelques bars. Il a fallu bien du temps à la police pour croire que la majorité de la drogue qui entrait à Montréal appartenait au Gang de l'Ouest et que c'est lui qui la distribuait aux vieilles familles.

Le plan original, qui a évolué avec le temps, était très bien monté et comme l'information qui protégeait le Gang des enquêtes abusives venait de très haut dans l'organisation policière, ce sont autant d'années perdues pour les forces de l'ordre.

Tous les corps de police du monde affectés aux enquêtes d'import-export de drogue pointent Montréal à un moment ou à un autre dans la chaîne du transport et de la vente des drogues.

Des tas d'arrestations ont été faites, de toutes sortes de manières, mais personne n'a jamais fait le lien que tout était contrôlé, pendant plus d'une décennie, par un seul et même Gang, celui de Dunie, Allan et finalement A1.

Le Gang de l'Ouest a été pendant un temps le principal importateur et distributeur de toutes les drogues.

Voyons l'origine de l'armure infaillible que ces hommes ont créée.

Allan « The Weasel » Ross était doué pour les chiffres, en plus d'être ambitieux et intelligent. Quand il a été mis au courant du plan de maître que Dunie était en train de monter, il y a vu un potentiel incommensurable et c'est ensemble qu'ils se sont mis à rêver de perfectionner cette organisation secrète du mieux qu'ils pouvaient.

Pendant un bon moment, seuls ces deux hommes connaissaient l'ampleur de ce qui se passait à Montréal.

Et la chance leur souriant toujours à cette époque, c'est comme ça qu'ils ont pu traverser les années sans trop de problèmes liés aux guerres entres familles et à la police.

Comme toujours, peu de gens savent s'arrêter, malgré les millions enterrés et la reconnaissance de leurs pairs, seul le prochain projet leur importe et ce n'est plus seulement pour l'argent, mais bien pour le « BUSINESS » qu'ils continuent. Jusqu'au jour fatidique où ils perdent tout. Parfois la vie.

Les dynasties qui perdurent sont celles qui ont su envoyer leur progéniture dans les grandes écoles internationales, rencontrer des princes et des futurs ministres pour revenir instruits et ainsi utiliser les fameux millions de leurs pères pour créer des entreprises légitimes dignes des plus honnêtes de ce monde.

C'est ce jeudi 18 janvier 1979, par une journée froide et un ciel qui se

dégageait finalement après une bonne bordée de neige, qu'Allan fit venir A1 dans un restaurant du centre-ville de Montréal, à 14 h 30. À cette heure-là, les habitués et les travailleurs des commerces avoisinants avaient tous quitté pour laisser un restaurant presque vide. Ils seraient tranquilles.

-Comment ça va mon « Gentleman » ? C'est ton nouveau surnom, es-tu content ?

— Bien le bonjour mon ami, moi ça va toujours bien et j'aime ça comme surnom, je t'ai parlé de la Camaro que j'ai achetée à ma chère Danielle ?

— Oui tu me l'as dit, mais je ne suis pas ici pour te parler de char, on a un sujet plus important. C'est l'heure de concrétiser le plan. As-tu réfléchi au personnage que tu vas jouer avec ce policier de la GRC ?

— Oui, j'ai bien réfléchi et ça peut se faire, quand est-ce que tu veux que j'y aille ?

— Bientôt, mais ce sera la seule et dernière fois. Dorénavant on travaille sur un avocat qui fera les messages. Cette fois, c'est un gros coup. Tu dois leur faire commettre un accroc aux règles. Ils seront récompensés et grandement en plus, mais au départ ils ne voudront peut-être pas.

Tu dois leur dire que plusieurs centaines de kilos de cocaïne vont entrer par le port de Montréal et comme les frères Matticks ne veulent pas porter le blâme, ils les laisseront pénétrer sans mandat, de nuit, pour leur montrer le conteneur à surveiller.

Tu dois les convaincre d'y aller seuls. Nous on va les filmer en douce. S'ils mordent, ils sauront comment aller chercher les mandats et aussi attraper les coupables. Et nous aurons de quoi les calmer un jour s'ils décidaient de ne plus nous rendre service.

— C'est à qui le stock ?

— C'est à des concurrents, dit Allan en souriant, ils le donne à un petit groupe de motards qui veut s'installer. Après ce coup-là, ils auront assez perdu qu'ils ne demanderont pas leur reste et s'en retourneront la queue entre les jambes dans leur campagne profonde.

Tu dois rencontrer Pierre Simard, c'est le nom de l'agent, tu lui diras qu'il a rendez-vous face à la porte principale du marché Bonsecours, rue de la Commune, dimanche soir à 23 h 10. Il doit être accompagné d'un autre agent pour bien corroborer l'information, nous savons qu'il ira avec son partenaire supérieur, Conrad Sansregret. Explique que ton contact les emmènera au conteneur, il l'ouvrira et posera un nouveau scellé après. Dis-lui qu'ils n'auront qu'à constater puis de s'organiser pour faire leur travail.

Savais-tu qu'ils ont été récompensés pour leur flair exemplaire ?

— Non, ils ont eu quoi ?

— Leur propre escouade antidrogue ! On touche au but, c'est pas des petites polices, c'est la GRC, les « Grands Chapeaux ». Si on a un, ou même mieux deux

hommes là-dedans, on devient les maîtres du port et de tout ce qui bouge au Canada.

— Oui, c'est bien pensé tout ça, je ne vois pas pourquoi je n'y arriverais pas. Il doit même avoir hâte que je l'appelle. Je fais ça demain, juste le temps de passer me changer et mettre mon déguisement. Il n'y verra que du feu.

À leur sortie du restaurant, le soleil brillait, c'était de bon augure.

Le « Gentleman » habitait à Trois-Rivières, il y a toujours habité, il trouvait l'endroit idéal pour aller partout, c'était toujours à une heure de route de ses rendez-vous, que ce soit à Montréal ou à Québec, il était en plein centre.

Il conduisait vite depuis toujours et connaissait bien les policiers de la route qui à cette époque ne faisaient pas trop de cas de la vitesse sur l'autoroute et acceptaient avec plaisir les 50 $ que le « Gentleman » distribuait s'il était pris par un radar à cent soixante kilomètres à l'heure, sur une autoroute droite, presque neuve. Se rendre à Montréal de Trois-Rivières ne lui prenait jamais plus de cinquante minutes malgré les cent quarante kilomètres les séparant.

Le lendemain matin, habilement costumé, A1 quitta plus tôt et roula lentement dans une voiture qui n'était pas la sienne, munie d'une fausse plaque d'immatriculation. Il avait pensé à tout et bien monté ses stratégies pour garder un coup d'avance sur les forces de l'ordre.

QG de la GRC, boulevard Dorchester, Westmount.

Un vieil homme se présente à l'entrée principale de l'imposant édifice de béton et s'adresse au policier de faction à l'entrée :

— Bonjour, est-ce que je pourrais voir l'enquêteur Pierre Simard ?

— Qui le demande ?

— Jérôme Dutrou.

— Un instant, il va descendre. Vous pouvez vous asseoir là-bas.

— Merci, ça va reposer mes vieilles jambes.

C'est sous un déguisement de vieil homme que A1 venait accomplir sa mission.

À son arrivée, Pierre ne reconnut pas le vieil homme qui était son informateur et s'approcha sans hésitation.

— Bonjour, monsieur Dutrou, comment puis-je vous aider ?

— Bien le bonjour, ça fait plaisir de vous rencontrer après ces quelques lettres que je vous ai envoyées. Pour commencer, je veux vous féliciter. J'ai su que vous aviez été promu et que vous pourriez encore mieux m'aider dans notre but commun de nettoyer Montréal de ces voyous qui empoisonnent nos enfants.

Simard n'était pas vite habituellement, mais redoutant un jour ce moment, il prit doucement mais fermement ce petit homme qui paraissait bien frêle, par le bras et l'invita à le suivre dehors.

— C'est une bonne idée de sortir marcher, mes jambes s'endorment quand je reste immobile. J'ai eu une grande chance dernièrement, en fait juste hier, c'est pour ça que je suis venu ce matin, pas le temps d'écrire.

Pierre en oublia sa méfiance aussi sec, appâté qu'il était par une possible nouvelle information.

— Ce que je vais vous dire va vous paraître bien impossible, mais je le tiens de la personne la plus sûre qui soit et il vous faudra improviser. Des motards veulent faire entrer de la cocaïne à Montréal par le port. Mais les dirigeants du port ont été mis au courant et ne veulent surtout pas être mêlés à ça ou porter le blâme.

C'est un de leur débardeur qui devait travailler pour ces voyous, sous la menace, qui est allé tout raconter à un ami, qui l'a dit à un ami et qui est venu me le dire.

J'ai tout arrangé, dimanche un débardeur vous attendra à 23 h 10 devant l'entrée principale du Marché Bonsecours, rue de la Commune, pour vous emmener au conteneur contenant la cocaïne.

Plus de cent kilos m'a t'on dit.

Vous n'aurez rien à faire, juste constater, il ouvrira le conteneur pour vous et y mettra un nouveau scellé après.

Je ne vous demande pas d'y aller seul et ensuite avoir à batailler avec vos patrons. Soyez deux agents, vous serez plus convaincants. Ensuite vous devrez mettre une surveillance discrète autour du port et quand le conteneur sortira du port, vous le suivrez jusqu'à destination où les motards l'attendront.

Ce sera une énorme saisie et un grand bienfait pour Montréal.

Pierre n'en revenait pas mais hésitant il dit :

— 11 h du soir dimanche, mais on est vendredi, je ne pourrai jamais convaincre un juge, ni mes patrons.

— C'est bien ce que je crois et c'est pour ça que je ne pouvais pas écrire, il n'y a pas le temps pour la paperasse. Pas de juge ou de patron, vous vous chargerez de tout ça lundi, après avoir vu. Les dirigeants du port ne veulent pas être soupçonnés de vous avoir laissé pénétrer sur les quais de Montréal.

Pierre Simard en avait l'eau à la bouche, mais voyait l'énormité des règles à briser pour réussir. Restant calme il demanda :

— Pourquoi faites vous ça ? Pourquoi moi ?

— Premièrement, c'est par amour pour cette ville et en ce qui vous concerne, c'est simplement que j'avais lu votre nom dans un journal et vous m'aviez été sympathique. Rien de plus. Pourquoi est-ce madame Tremblay qui gagne le loto et pas sa voisine ? Je connais d'autres personnes dans votre grande organisation, mais ils ne pourraient agir sur ces informations.

La vie ne nous explique jamais les choses a priori, on les comprend parfois plus tard et parfois jamais, mais on doit agir avec les cartes que l'on nous tire. Maintenant je dois vous quitter, la nature ne me laisse plus beaucoup de répit

maintenant. Bonne chance Pierre, vous voulez-bien que je vous appelle par votre prénom ?

— Oui, oui bien sûr, monsieur…

— Jérôme, appelez-moi Jérôme. Au revoir, Pierre.

Et c'est ainsi que l'un des plus gros scandales au sein de la GRC a débuté.

À son retour dans le QG de la GRC, il s'approcha de Conrad.

— Conrad, il faut que je te parle.

— Vas-y, je t'écoute.

— Non, pas ici, c'est important, on doit aller ailleurs.

— Mais Pierre, il n'y a personne et nous sommes au bureau, on peut tout se dire ici.

— Suis-moi, tu comprendras.

Ils quittèrent leur bureau pour descendre dans les stationnements peu fréquentés à cette heure.

— Conrad, j'ai reçu une autre information, mais cette fois le gars est venu en personne ici même au QG. Il m'a fait demander à la porte centrale. C'est un petit vieux qui dit qu'il a vu mon nom dans un journal et que je lui ai paru sympathique. Il m'a choisi pour combattre le crime avec les informations qu'il reçoit. Il était même au courant que j'avais eu une promotion.

— Et est-ce qu'il t'a demandé de l'argent, il t'a dit pourquoi il faisait ça ?

— Juste qu'il aimait Montréal et voulait protéger la ville de la drogue.

— Curieux, tu as ressenti quoi en sa présence ?

— Je n'ai rien ressenti, je lui ai parlé, il était là, petit et vieux, il m'a dit que sa vessie le faisait courir comme un vieux. Mais j'ai quand même été un peu surpris, je l'ai pris par le bras et il m'a semblé assez ferme pour un petit vieux. Mais je n'ai rien senti qui clochait.

— Et l'information, c'était quoi ?

— C'est là où on a un problème, ça presse et c'est gros. Il veut que nous allions vérifier une information sur le port et si ça se confirme, que l'on agisse lundi avec toute la force nécessaire. On serait les seuls à savoir.

— Es-tu fou Pierre, on ne peut pas entrer au port par effraction, on va se faire prendre et on va perdre nos jobs.

— Non, non, il y aura un employé qui nous emmènera sur les lieux, c'est lui qui a découvert le pot-aux-roses et qui va tout faire, nous on constate et ensuite on lève les mandats et on fait l'arrestation, tout sera fait dans les règles de l'art.

— Sauf la dénonciation. On va l'expliquer comment la dénonciation si on ne consigne rien aujourd'hui ?

— Pour l'instant, on ne dit rien et dimanche on se garde de la place dans notre carnet à partir de midi. C'est congé, on aura déjà rempli notre carnet les lundis au retour de congé.

— Non, pas moi, il est toujours complet, maximum six heures entre deux

entrées, pas surprenant que ce soit moi qui achète le plus de carnets.

— Tu feras une exception ce dimanche, mais quand on le remplira, on sera d'accord et toutes les heures seront consignées.

— J'aime pas ça Pierre, qui dit que ce n'est pas une trappe, un piège pour éliminer deux policiers ?

— Là tu exagères, écoute-toi et dis-moi si ça a de l'allure ?

— Non, évidemment, mais pas moins que son histoire à lui.

— Et si c'était vrai, il reçoit de l'information et la donne là où elle peut servir, c'est pas si surprenant quand on sait qui vient parfois nous parler. Les mères de criminels endurcis qui ne sont plus capables de vivre avec leur propre enfant à cause du tort qu'il fait.

Pierre gagnait Conrad à l'usure.

Pierre était un homme simple, il aimait bien rire, manger et s'occuper de sa jeune famille. Approchant la trentaine, déjà l'amorce d'embonpoint se laissait voir. Il ne s'embarrassait pas de grands principes moraux, il voulait bien faire son travail, voir grandir ses enfants, un jour toucher sa retraite et puis ne plus y penser.

Conrad Sansregret était tout autre, intègre et d'approche austère, il voulait et croyait au bien de la communauté par le labeur bien fait et honnête. Il était sensible et porté à l'inquiétude, il révisait souvent les plans, s'assurait que tout irait bien, que tout suivait le cours établi des choses, ne laissait aucun détail à la chance. Il veillait à ce que l'on suive les règles, si possible à la lettre.

Il s'enorgueillissait de toujours avoir été sans fautes, de ne jamais s'être laissé tenté par quoi que ce soit. Homme fidèle, père aimant, bien que sévère si nécessaire, personne chez lui ne pourrait un jour consommer quoi que ce soit d'illégal. Il buvait peu, mais parfois une bonne bouteille de vin, ce qui est légal, disait-il à qui veut l'entendre, mais pas de soirée trop arrosée qui mènerait à une cuite monumentale.

À cette époque où il était commun de rentrer à la maison après avoir mangé chez des amis et avoir bu quelques verres de vin, Conrad n'aurait jamais pris le volant avec les facultés affaiblies par l'alcool, il était bien en avance sur son temps et le futur lui donnera raison.

Il ne le savait pas, mais il mettait le bout du doigt dans un engrenage qui le mènerait à se détester comme homme, comme policier et même comme mari. Mais cela, il l'apprendra bien des années plus tard.

Pour corroborer cette nouvelle information qui leur semblait si fantastique, ils se rendirent tous les deux un dimanche soir au rendez-vous le plus prometteur et néfaste qui soit.

Là, ils rencontrèrent un homme d'une quarantaine d'années, gras, la barbe pas faite, qui s'exprimait vulgairement, uniquement en anglais.

— You the fucking guys ? (C'est vous les gars ?)

— Yes, are you our contact ? (Oui, c'est vous le contact ?)

— Fucking cops, I dunno why I'm doing this, but it better not fucking blow up in my face. Get in. (Maudits policiers, je ne sais pas pourquoi je fais ça, j'espère que ça ne me sautera pas à la figure. Montez.)

L'homme leur ouvrit la porte d'une vieille minivan bossée et rouillée. On se demandait si elle allait tenir un kilomètre. Il n'y avait pas de sièges à l'intérieur, que de la rouille, quelques outils en acier et qui avaient travaillé dur déjà.

Les deux policiers s'installèrent sur les ailes des roues aussi confortablement que possible. L'homme démarra lentement tout en maugréant de plus belle.

— Fucking fuck the fuck over ! (Merde de merde de merde !)

Il continua de rouler lentement, passa le pont de la rue de la Commune Ouest qui devint de la Commune Est après avoir croisé le boulevard Saint-Laurent, puis il tourna à droite sur Berry ce qui le mena à la rue Port de Montréal. Il tourna à gauche et poursuivit jusqu'à une entrée, complètement dans l'est de Montréal, après l'intersection du boulevard Viau.

Ça faisait bien quinze minutes qu'ils étaient partis lorsque le chauffeur se présenta devant une grille fermée qui s'ouvrit aussitôt, le chauffeur baissa sa fenêtre et l'homme qui lui avait ouvert lui fit signe de passer, sans plus de questions.

Ils filèrent vers un quai que les inspecteurs ne purent reconnaître, puis s'engouffrèrent entre des piles de conteneurs de toutes les couleurs.

Le chauffeur s'arrêta. Il sortit du camion et attrapa une échelle qui gisait sur le toit, non attachée. Il la déplia et l'appuya contre un long conteneur rouge. Au-dessus se trouvait un conteneur bleu, de grandeur identique à celui du dessous.

Il alla dans le minivan et en sortit une petite pince, pointa aux policiers le numéro du conteneur bleu écrit en grosse lettres blanches sur le côté du conteneur : ARD1 220950 CGD44

Il grimpa à l'échelle coupa le scellé avec les pinces et ouvrit la porte du conteneur. Puis il redescendit.

— You boys go up and do what you fucking have to. (Vous deux, vous montez et faites votre putain de boulot.)

Les deux policiers, sans un mot, montèrent l'échelle et entrèrent dans le conteneur. Ils allumèrent leur lampe de poche et regardèrent à l'intérieur. Il virent des palettes entassées tout au long du conteneur, sur les palettes des rouleaux de fil de métal. Des tonnes de métal jusqu'à mi-hauteur du conteneur, le poids devait être énorme.

Tout leur semblait normal et ils commençaient à se demander ce qu'ils faisaient là quand Pierre remarqua un espace inhabituel entre deux palettes vers le centre du conteneur. Il pointa sa torche et dit à Conrad.

— Regarde là-bas, c'est bizarre ce trou au milieu.

Ils se mirent à marcher sur les palettes, prudemment et se rendirent au centre

du conteneur. Là, ils virent entre deux palettes, un espace plein de boîtes de carton brut. Ils mirent des gants et se penchèrent sur la boîte la plus près et l'ouvrirent. À l'intérieur, ils virent des paquets, rectangulaires, emballés d'une couche de plastique brun. Ils en saisirent un et Pierre sortit un couteau suisse de sa poche et perça difficilement le paquet.

Des écailles blanches qui se défaisaient en poudre restèrent sur la lame du couteau, les deux hommes se sourirent.

— Bingo ! Conrad, je garde celui-là pour l'analyser au poste.

— Tu peux pas faire ça, on n'est même pas ici !

— Inquiète-toi pas, on va trouver la manière de mettre un informateur dans le processus. Pis je peux faire analyser juste une petite quantité, pas dire que ça vient d'ici. Arrête de t'en faire, as-tu compté le nombre de boîtes, au moins dix, pis il semblerait qu'il rentre quinze à vingt paquets par boîte, ça va être une grosse saisie mon chum. On peut pas laisser ça entrer en ville.

— Maudit que j'aime pas ça, tout est croche dans cette affaire-là. On n'est pas supposé être ici, on a un gars qui veut pas que ça lui saute au visage, on n'a pas rempli nos carnets avec l'information qui nous aurait menés ici. Nos femmes se demandent où on est, on n'est même pas en uniforme. Ça fait beaucoup de trous à combler, tu crois pas Pierre ?

— Peut-être, mais autant de kilos de cocaïne, ça fait trop de drogue qui tue des gens pour qu'on fasse rien. Retiens tes objections et d'ici 6 h du matin, on les aura réglées à ta satisfaction, sinon on laisse faire. Ça te va ?

Ils refermèrent la boîte. Puis en se levant pour partir, ils scrutèrent le reste du conteneur. Vers l'arrière, une autre palette semblait mal placée, peut-être y en avait il plus. Ils n'allèrent pas voir, Conrad insistait pour sortir.

Ils se rendirent au devant du conteneur, descendirent l'échelle et furent reçus par la mauvaise humeur de leur contact.

— What the fuck took you so long ? You fucking guys are walking back, I ain't got all night. (Qu'est-ce qui vous a pris tant de temps, vous devez rentrer à pied, j'ai pas toute la nuit.)

L'homme remonta l'échelle et sortit de sa poche arrière un outil spécialisé pour appliquer un scellé à la bague métallique qu'il refermait sur le moyeu de poignée, tel qu'il était à son arrivée.

Il redescendit et commença à ranger l'échelle.

— Did you put the same seal on the door ? (Avez-vous remis le même scellé sur la porte ?)

— How the fuck could I do that, they are unique. But nobody will see that, you will be busting them when they receive it, so this fucking seal is just for show. You throw it away when you open the fucking thing. And here is the real one, I kept it for you, did you think I would throw it away ? (Comment diable aurais-je pu faire ça, ils sont uniques. Mais personne ne le verra, vous le briserez

quand ils le recevront, donc ce « câliss » de sceau est juste pour le spectacle. Vous le jetez quand vous ouvrez « l'osti » de truc. Et voici l'original, je l'ai gardé, croyiez-vous que je l'aurais jeté ?)

Conrad et Pierre se regardent, ce ne sera pas simple, ça va faire beaucoup d'explications à trouver et de tours de passe-passe pour que personne ne voient rien du subterfuge. Mais deux cents kilos de cocaïne, c'est un gros coup. Il faut le faire.

Puis, tout à coup, sortie de nulle part, une chance inattendue se présenta devant eux.

L'employé grognant était debout devant eux, un bout de papier dans sa main tendue.

Pierre s'avança et prit le papier, sale, mais reconnaissable, c'était un permis de conduire.

— That's my fucking ID, write it down and I'll give you my fucking phone number. You put them assholes away and I'll testify if I have too. But you better fucking protect me from those bums. (C'est mon « osti » de permis, note-le et je te donnerai mon « criss » de numéro de téléphone. Vous arrêtez ces connards et je vais témoigner s'il le faut, mais vous ferez mieux de protéger mes fesses.)

Conrad et Pierre se regardèrent, abasourdis. Tout devenait d'une formidable simplicité. Plus de mensonge, juste à rédiger un rapport d'information citoyenne reçue.

Ils montèrent dans le minivan avec leur nouvel indicateur, Wilbur Addison. Pierre lui donna sa carte de policier et lui dit :

— If you see something fishy around this container, give me a call, we will need a couple of days before we can set up surveillance. (Si vous voyez quelque chose de louche autour du conteneur appelez-moi, on aura besoin d'un jour ou deux pour tout organiser.)

— This fucking thing won't move before next week I am told, and nobody can come here, unless we let them. (Ça ne bougera pas avant la semaine prochaine qu'on m'a dit et personne n'entre ici, sauf si on les laisse entrer.)

Ils roulèrent jusqu'à la sortie du port sans parler. Là, le minivan s'arrêta et Wilbur leur dit :

I'm going east, you guys can grab a taxi (Je pars vers l'est, vous pouvez prendre un taxi.) Ils ouvrirent la porte et en descendant, Conrad se retourna et demanda :

— Why are you doing this ? (Pourquoi faites-vous ça ?)

— I have seven fucking kids and there ain't no way I'm gona let some fucking low life drug dealers sell that fucking shit to my kids, God help me ! (J'ai sept enfants et je ne laisserai pas ces « criss » de petits merdeux vendre cette cochonnerie à mes enfants.)

— We're on it, you are a good man. (Nous allons les arrêter, vous faites ce

qu'il faut.)

Une fois Wilbur parti, Conrad et Pierre s'aperçurent pour la première fois de la température glaciale en cette nuit de janvier.

— Bon, faudrait pas mourir de froid ici. On va marcher jusqu'à Notre-Dame, là on trouvera un taxi. Cache le paquet dans ton manteau, faudrait pas se faire arrêter avec ça.

Ils retournèrent jusqu'à la voiture silencieusement, les plans tournaient dans leurs têtes, ce serait une courte nuit et demain il y aurait de nombreuses explications à donner puis une opération à monter. Ils devaient commencer par remplir leur calepin de notes, si indispensable à tout agent de la Force.

Cette méthode d'enquête éprouvée est enseignée et améliorée depuis très longtemps à la division Dépôt de Régina, Saskatchewan, à tout cadet qui désire intégrer les rangs de cette prestigieuse institution. La méthode de prise de notes ne doit jamais être contrefaite bien que, parfois, il y a force majeur pour la bonne cause.

Cette nuit-là, après avoir dûment rempli a posteriori leur calepin noir réglementaire, noté toutes les informations de la soirée, enregistré l'heure, la météo, le lieu de la rencontre, les vêtements de chaque individu présent et tout ce qui était arrivé chronologiquement dans la soirée, Conrad et Pierre se mirent d'accord pour la stratégie du lendemain.

Aucune mention de la visite au port, uniquement l'appel d'un citoyen, la rencontre et la prise de la déclaration verbale avec leur conviction du bien-fondé de l'information. Ils avaient enfin un véritable informateur à consigner dans leur livre.

Il était plus de 4 h quand Conrad arriva finalement chez lui. Mais il ne ferma pas l'œil du reste de la nuit. Il avait pour la première fois contrefait son calepin de notes. Jamais il n'aurait cru cela possible avant, seuls les criminels font des choses illégales et remplir son carnet, même si c'était des faits véridiques, a posteriori, c'était contre tout ce qu'il avait appris. Contre ses principes et sa morale exemplaire.

Mais tout était là se consolait-il, tout était vrai, seulement que l'information était arrivée de manière inhabituelle. La prochaine fois, il serait mieux préparé et remplirait son carnet à chaque information reçue.

Tout se passa comme prévu, l'opération eut lieu, elle fut un succès, aucun coup de feu tiré, trois suspects arrêtés, quatre cent trente-deux kilos de cocaïne furent saisis, pas très pure mais c'est un détail, en plus de quelques armes, de l'argent comptant et deux véhicules.

La ville était heureuse, bien protégée, les forces de l'ordre veillaient au grain. Les motards crapuleux étaient partis prendre leurs vacances à l'ombre.

Mardi 30 janvier 1979.

Au palais de justice de Montréal, un homme assis au fond de la salle n'enlève pas son gros parka de laine ni son foulard gris et vert enroulé sur son cou et remontant sur son visage. Il a l'air bien frileux dans cette salle chauffée convenablement qui voit passer des tas de gens dans un processus sans fin. On appelle les accusés qui entrent, des avocats changent de place, des policiers se lèvent et le juge ordonne :

— Affaire suivante madame la greffière, de quoi s'agit-il ?

Demande de cautionnement dans l'affaire numéro 500 79-206882-204 concernant l'importation de quatre cent trente-deux kilos de cocaïne dans le but d'en faire le trafic. Sont devant vous, Normand Labelle, alias « Billy », Jean-Pierre Mathieu, alias « Matt le Crosseur », Jean-Guy Geoffrion, alias « Brutus ».

Le juge demande des explications au procureur de la couronne qui termine en demandant au commandant Conrad Sansregret de clarifier les détails. C'est à ce moment que notre frileux dans la salle se redresse et observe avec précision l'homme qui se lève pour parler et son partenaire resté assis. Il semble satisfait de ce qu'il voit.

Quand tout est fini, ces hommes n'auront pas de libération aujourd'hui, mais pourront tenter leur chance plus tard. La couronne et les policiers sortent de la salle en discutant des procédures à venir. Debout dans le corridor, ils ne font pas attention aux badauds qui sont présents en grand nombre dans ces lieux, mais ils sont tous trois surpris quand un homme tout emmitouflé dans son parka passe à leur hauteur et leur lance doucement, presque inaudible, bon travail messieurs avec un léger accent anglais. Seul des cheveux bruns qui dépassent de l'accoutrement du bonhomme se voient alors qu'il s'éloigne tranquillement.

C'est assez rare qu'un inconnu remercie des policiers dans un palais de justice et Conrad Sansregret reste suspicieux, son intuition lui parle, il se met à repenser à la salle de cour, il avait bien vu cet homme, assis derrière, à quoi ressemblait-il, il forçait ses méninges à retrouver une image plus nette. Rien de particulier, des yeux bruns, cheveux bruns, difficile d'apprécier grandeur et corpulence. Mais quelque chose lui disait qu'il avait déjà vu cet homme, peut-être en photo dans les nombreux répertoires policiers sur les criminels connus. Il fouillait sa mémoire quand Pierre lui dit.

— Ça va Conrad, tu n'es plus avec nous ?

— Oui, oui, je réfléchissait, à quelque chose. Pas de problème, rien de grave.

C'est la seule fois où Dunie Ryan passa si près de Conrad Sansregret. Dunie voulait voir le visage des gens qu'il allait rendre immensément riche et qui allaient lui permettre, de contrôler une des plus grandes entreprises du monde interlope que l'Amérique n'ait jamais connue.

Six mois plus tard, chez Alexandre, rue Peel.

C'est le lundi 30 juillet 1979 que Pierre et Conrad se rendirent à un rendez-vous dans un bon restaurant avec leur vieil ami et ex-confrère dans la lutte contre le crime. Journée ensoleillée, chaude, tout était parfait. C'est Conrad qui lança la conversation.

— C'est curieux que Sidney nous ait invité ici pour dîner et discuter. Tu sais qu'il a laissé la couronne et est passé à la défense, c'est quand même étonnant.

— Oui on me l'a dit hier, c'est la semaine dernière que ça s'est fait. Je me demande bien ce qu'il va nous annoncer.

— Tiens, il est là, regarde il a toujours sa grosse mallette avec lui. Même qu'il en a deux aujourd'hui, il travaille trop ce gars-là. Je vais me laver les mains et je vous rejoins.

Pierre Simard rejoint Sidney Leithman et lui dit :

— Bonjour Sidney, Conrad arrive tout de suite. Est-ce qu'il faut te féliciter pour ce grand changement, tu vas maintenant travailler contre nous, tu prévois défendre qui, des tueurs et des violeurs ? Tu ne préférais pas les faire enfermer que de tenter de les faire acquitter ?

— Bonjour Pierre, on verra bien qui viendra frapper à ma porte, mais en tout cas, j'en avais assez de travailler comme un acharné, sans budget ni le temps pour bien faire mon travail. Tu sais que les autres corps de police ne sont pas comme vous, j'ai dû laisser filer bien des coupables à cause d'un travail mal fait, d'enquêtes bâclées et je ne te parle même pas des policiers totalement incompétents qui ne se souviennent même plus des individus qu'ils ont arrêtés. Et le travail d'un avocat est de trouver la vérité, sais-tu combien d'innocents croupissent en prison ?

Conrad arriva à la table.

— Bonjour les gars, alors on fête quoi ici ?

Sidney le salue et lance :

— Commençons par commander, je meurs de faim. Tout est bon ici. Je vous parlerai après.

Pendant que les trois hommes regardent le menu, le sommelier arrive une bouteille à la main.

— C'est bien le vin que monsieur désirait ?

— Mmm oui exactement. Choisissez de la viande, j'ai pris un vin rouge que je voulais goûter.

Le sommelier débouche la bouteille, fait sentir le bouchon à Sidney, puis carafe le vin avant d'en verser un doigt dans le verre de Sidney qui le renifle, le goûte et sourit.

— Il est parfait, merci, on le servira dans 20 minutes. Prenez un apéritif si ça vous chante, on va attendre le vin pour le repas.

Conrad et Sidney entrent en conversation, laissant Pierre saliver sur le menu. Conrad, impressionné, dit :

— C'est sélect ici, c'est quoi tout cet apparat pour boire du vin ?

C'est un Sidney souriant qui lui répond :

— Quand on a du succès, on doit se gâter et goûter les meilleures choses que la vie nous procure. Il y a des gens passionnés partout qui ne travaillent que pour produire ce qu'il y a de mieux, les meilleurs résultats possibles avec le matériel disponible. Ce vin en est un exemple parfait et il se rapporte à votre situation. Vous aussi vous y avez droit.

— Oui mais nous on n'est pas des vedettes, on fait notre job et on est fier de bien le faire. La paie est honnête, mais ça ne nous permet pas des folies comme ce restaurant-ci toutes les semaines. Ni même tous les mois si je me fie aux prix du menu.

— Justement c'est de ça que je suis venu vous parler. Qu'est-ce que vous diriez si je vous annonçais que vous pourriez avoir de l'aide dans votre travail et garder la ville plus sûre tout en gagnant un peu mieux votre vie ? Vous faites partie des meilleurs éléments de toute la Gendarmerie Royale du Canada, comme les viticulteurs qui ont fait ce vin, vous avez su vous placer au meilleur endroit pour avoir les meilleurs résultats.

— De quoi tu parles Sidney ? Tu veux nous annoncer une promotion dans une escouade secrète ? Je te rappelle qu'on est à la GRC, il n'y a pas plus haut.

— Il n'y a pas mieux c'est sûr, mais avez-vous tous les éléments et les coudées franches ? Les arrestations que vous avez faites qui vous ont valu les promotions, ça venait de gens qui voulaient vous aider, de gens qui tiennent à rester anonymes pour l'instant, mais qui veulent nettoyer la ville. Un peu comme des justiciers privés qui ne voudraient pas se mettre dans le trouble, mais qui peuvent vous assister.

Vous en connaissez des policiers qui ne sont là que pour le salaire, un peu paresseux, qui coupent les coins ronds. C'est pas votre cas, vous vivez pour faire le meilleur travail possible. La GRC vous donne à vous, comme aux autres les meilleurs outils pour faire un bon travail, mais vous savez les utiliser au maximum et même que vous pourriez faire mieux si les outils étaient encore meilleurs.

C'est de ça dont je vous parle aujourd'hui, utiliser le maximum d'outils possible, les vôtres puis les extras. Il y a un tas de gens qui savent des choses et qui veulent un meilleur milieu de vie, plus sûr et avec moins de violence.

Mais c'est pas donné à tout le monde de pouvoir librement apporter de l'information par les canaux usuels. La délation anonyme n'est jamais anonyme, ou si elle l'est, elle n'est pas prise au sérieux.

Qu'ils soient politiciens haut placés ou curés de village qui reçoivent des confessions, ces gens ne peuvent s'avancer publiquement. Mais ils font partie

d'organisations sérieuses et établies qui ont toujours participé à l'amélioration de la vie publique depuis des siècles et des siècles, AMEN !

Il n'y a pas qu'eux, mais j'ai découvert, ou plutôt j'ai été contacté par une organisation qui vous suit depuis un certain temps et qui veut aider. Chez nous, les Juifs, les organisations de protection de la vie sont presque une seconde nature et on se doit de garder nos secrets pour survivre. C'est le départ d'une association pour le bien, faites-moi confiance. Bon, assez parlé pour l'instant.

Goûtez-moi ce vin-là, je crois que vous allez l'aimer !

Conrad, le premier, apprécie le vin :

— Oh, mais wow, c'est quoi ça ?

Pierre suit :

— Ouf, c'est vrai que c'est bon ! Ça ressemble à rien que j'ai bu dans ma vie, c'est quoi ?

— Le restaurant « Chez Alexandre » est une des seules caves qui a réussi à en avoir quelques bouteilles et on boit une des dernières, vous ne pourrez plus jamais dire que le vin est une affaire de snobisme et que c'est tout du pareil au même hein ?

C'est un Cheval Blanc 1961. Dégustez-le, profitez-en.

— Vraiment, je ne croyais jamais sentir autant de vie dans un verre de vin, ça explose dans ma bouche. Ça vaut combien une bouteille comme ça ?

— Sûrement quelques semaines de salaire, mais c'est pas vous qui le payez ni moi non plus, c'est nos nouveaux amis qui m'envoient et veulent vous remercier de votre excellent travail au port de Montréal.

Le repas se poursuit et l'avocat continue de planter la graine de son projet chez deux policiers suspicieux en alternant les compliments et les excellentes raisons de ce projet hors normes.

Puis Sidney revient à la charge en les attirant vers une autre belle capture, sachant que l'expectative de réussite est le meilleur appât qui soit pour les corrompre.

Vous ne le savez pas encore, mais un des gars que vous avez arrêté dans l'importation de cocaïne, c'est un homme qui a déjà tué. Nos amis devraient avoir une preuve à vous communiquer pour que vous puissiez porter des accusations de meurtre. C'est tout nouveau, ils l'ont su hier.

Pierre demande :

— C'est bien beau tout ça, mais pourquoi ils passent par toi, pourquoi ils ne viennent pas nous voir directement. C'est quoi tout ce petit jeu là ? C'est qui ces gens-là ?

— Emporte-toi pas Pierre.

Conrad renchérit :

— Et ils veulent quoi en retour ? On n'a rien à offrir d'autre que notre travail honnête.

— C'est parfait et c'est ce qu'ils veulent. Ils ne demandent rien pour le moment, peut-être un jour, s'ils ont des problèmes, un peu d'information, un retour d'ascenseur. Il arrive que même eux ne savent pas tout et c'est là que vous pourrez, dans la mesure du possible, leur donner l'information qui leur permettra de mieux fonctionner. C'est du gagnant-gagnant.

— Je sais pas, ça me paraît bizarre, je dirais même louche.

— Je te comprends, mais attends de voir le dessert, tu vas changer d'avis. Tu ne peux pas dire qu'ils vous ont fait perdre votre temps, que l'information qu'ils vous ont donnée n'était pas bonne. Et vous avez sauvé combien de temps et d'argent aux contribuables ? Ces crottés-là auraient empoisonné combien de monde avec leur merde ?

— Oui ça c'est vrai et on les remercie pour le tuyau, mais faut pas nous demander de faire des choses illégales, on est des agents fédéraux.

— Peut-être, mais vous avez quand même passé outre votre devoir pour arriver à vos fins, mais on parle pas de ça, ils vous ont rien demandé encore, on verra si un jour ils ont besoin de vous.

— Toi, Pierre, tu en penses quoi ?

— Moi j'ai encore le goût du vin dans la bouche et je voudrais bien savoir c'est quoi le dessert que Sidney nous as promis ?

— Bon ! Comme je dois partir, je vais laisser mon deuxième attaché-case sur le plancher, c'est pour vous, en remerciement d'un travail bien fait. Et quand ils auront d'autres infos, ils vous remercieront encore. En plus vous ne verrez plus jamais que moi, personne d'autre. Moi ça fait mon affaire, je viens voir des amis et je suis gâté par la bande. C'est vrai qu'il était bon le vin.

Je vous quitte, bonjour à vos dames et dépensez pas tout à la même place.

— Attends un peu, il y a quoi dans la valise ?

— 100 000 $… Chacun évidemment. Au revoir.

Et c'est comme ça qu'en sortant et en laissant les deux policiers prendre la valise, Sidney Leithman est devenu le courrier le mieux payé du monde du narcotrafic de Montréal. Il fut le premier mais pas le dernier.

Tout était filmé et enregistré. Digne des meilleures techniques policières, le Gang de l'Ouest montait son dossier pour pouvoir passer à l'action librement pour des années à venir.

Mais ça n'a pas été aussi facile ce jour-là, retournons au restaurant.

— Touche pas à la valise, on peut pas prendre cet argent-là.

— Tu es fou Conrad, on va faire quoi, la laisser là comme pourboire pour un bon dîner ? Arrête de t'en faire, tu es trop sérieux, on ne fait rien de mal.

— Tu ne comprends pas, c'est comme ça que ça commence, c'est pas un cadeau c'est un pot-de-vin. Il y a un plan derrière ça.

— Tu n'es pas un peu paranoïaque des fois ? C'est des gens qui sont satisfaits de notre travail et veulent nous récompenser, comme pour une fondation, des

riches qui font du mécénat, ou alors des hauts placés au gouvernement qui ne peuvent pas être identifiés.

— Non, non, tu dis ça pour te convaincre mais tu le sais bien que c'est pas correct, tu as fait les mêmes cours que moi, tu connais les règles. Pourquoi on aurait plus que les autres, pourquoi on prend pas cet argent et on le distribue pas à tout le monde au QG ? Mieux, à toute la Force, partout au Canada.

— « Criss » Conrad, la paie est merdique, c'est notre chance de mettre du beurre sur nos épinards, améliorer le sort de nos familles. C'est pas toi qui disais vouloir envoyer tes enfants à l'école privée pour leur donner la meilleure chance ?

— Oui mais pas à ce prix-là. On est des policiers ! On doit faire avec notre salaire. Regarde Pierre, moi je veux pas de cet argent-là, il vient probablement d'un crime en plus, tu t'imagines déposer ça dans une banque et qu'ils t'appellent pour te dire que ton argent est marqué, tu le sais comment ça marche, c'est nous les enquêteurs.

— Ok Conrad, moi je prends la valise et je vais noter, mentalement, que tu ne l'acceptes pas. Si un jour il y a des répercussions, il n'y aura que moi de coupable, mais je suis sûr que ça n'arrivera pas. Je vais garder ton argent à part et si un jour tu as besoin d'un « prêt », je te passerai de l'argent. Si dans un an il ne m'est rien arrivé, tu pourras peut-être relaxer ou tu auras mûri ta décision.

— Donc maintenant je dois te voir comme un corrompu et ne rien dire.

— Ben là, ce serait ben le « boutte » si c'est toi qui lances l'enquête ! Tu vas faire quoi, mettre l'avocat sous écoute électronique, sous quelles allégations tu vas demander au juge ? Tu vas te le faire dire que c'est illégal d'écouter des avocats.

— « Câliss »…

— Tu sacres jamais, calme-toi.

— J'haïs ça ce qu'il vient de nous faire, je sais même plus quoi penser, mais je sais que c'est pas bon. On va le payer un jour.

— Eille, combien de vrais criminels on a jamais réussi à prendre ? Je serais curieux de savoir combien de nos confrères dans l'histoire ont pris juste ce qu'il faut sans que personne le sache. Moi je n'en parlerai jamais, ni à ma femme ni à personne.

C'est la seule méthode, si personne ne le sait, personne ne peut soupçonner que ça existe. On peut réussir si on garde ça pour nous. Oublie pas l'autre côté de l'équation, c'est eux qui nous ont permis des arrestations, on aide notre société, on améliore la vie de quartier. Moi je ne vois pas où on perd dans ça, il n'y a même pas de raison de douter de qui ou quoi que ce soit.

Et peut-être que c'est une façon de faire qui a toujours fonctionné mais dont personne ne parle jamais, il y en a des secrets d'histoire qui ne sortent jamais.

— Oui je le sais, mais qu'est-ce que ce sera demain s'ils se mettent à nous

demander de l'info, on fait quoi ?

— On traversera le pont quand on sera rendu à la rivière, si ça arrive. S'imaginer le pire c'est ta force, mais ça n'arrive pas souvent. Pis à voir ce qu'ils savent, je crois qu'ils auront jamais besoin de nous.

Et voilà l'éternelle question qui revient toujours, le prix de chaque homme. Vous cher lecteur, lectrice, où vous situez-vous dans le débat, êtes-vous convaincu de votre haute moralité, auriez-vous sans hésitation laissé 100 000 $ sur le plancher pour pouvoir garder la tête haute ? Ou seriez-vous du côté déjà convaincu du bienfait de vivre pleinement chaque moment en récoltant tout ce qui passe ?

Nous aurons d'autres occasions de nous poser des questions philosophiques au cours de cette histoire.

Retournons-y si vous voulez.

Square Phillips, Montréal.

De retour à son bureau Sidney Leithman déposa son attaché-case, enleva son long manteau beige en poil de chameau pour enfiler un cardigan trois quarts noir. Il sortit de son bureau et avisa sa secrétaire qu'il quittait pour trente minutes.

Une fois rendu au rez-de-chaussée, il sortit de l'édifice, traversa la rue Ste-Catherine et entra chez « La Baie » puis descendit au niveau métro où se trouvent divers commerces. Il marcha quelques minutes en passant deux fois devant une boutique de lingerie jusqu'à un corridor où se trouvent des toilettes publiques. Il s'installa dans le corridor et alluma une cigarette.

Une minute plus tard, une jeune femme à l'accent anglophone passe devant lui et lui sourit, elle s'assure qu'ils sont seuls et lui glisse à l'oreille, « he's waiting for you », try this. (il t'attend, essaie ceci.) Elle lui tend une casquette et des lunettes fumées. Il lui donne son cardigan puis il met les lunettes et la casquette et tout en penchant la tête il part vers la boutique de lingerie dont un rideau métallique servant de porte est tiré et où une affiche annonce : « de retour dans quinze minutes ». Il entre, referme la porte et sans s'arrêter il se rend au fond dans la seule salle d'essayage. En voyant l'homme debout qui l'attendait, il lança :

-Hey there « Mother », how are you ? (Salut « Mother », comment vas-tu ?)

— Salut Sidney, tu as bien mangé, bonne bouteille de vin ? Je suis encore un apprenti du vin, mais j'imagine que tu connais ça, surtout à voir le prix sur la facture. Le proprio est bien content qu'on ait choisi sa place.

— Ça compense pour les troubles qu'il a eu à installer l'équipement d'enregistrement, de nuit, avec notre gars. Jusqu'à présent il n'a eu aucun commentaire de ses employés, personne ne sais ce qui s'est passé, sauf lui.

— Oui je sais, on va le garder heureux. Tu sais bien qu'il ne reçoit pas juste

l'argent de la facture, notre contribution va lui permettre de faire grandir son nouveau restaurant et le rendre haut de gamme. Le centre-ville est un bon endroit pour ça. C'est un jeune intelligent, il ira loin, surtout avec notre aide. On va lui garnir sa cave à vin, c'est un bon investissement qui ne paraît pas. Dis-moi comment s'est passé ton repas ?

Sidney Leithman explique à Dunie :

— Mieux que je pensais et tu avais raison, le seul à se poser des questions, c'est Conrad. Il s'imagine des choses qui ne sont pas folles, son instinct de flic est excellent. Il voit clair et anticipe à long terme.

Mais comme bien des hommes, réussir dans sa carrière est important. Je crois bien qu'il sera un atout pour nous. Pour Pierre Simard, c'est plus compliqué parce qu'il est négligent, ça pourrait nuire un jour. Mais il a mordu à l'hameçon et va sûrement travailler pour nous à convaincre Conrad.

Est-ce que mon analyse est bonne ? Comment s'est fini le dessert ?

Dunie, impressionné, répond :

— Tu as bien analysé, grâce à l'enregistrement, j'ai vu et entendu Conrad qui a voulu laisser la valise mais Pierre a pris les commandes pour offrir une porte de sortie à Conrad et s'assurer de prendre l'argent. Je ne suis pas certain que la part de Conrad va rester intacte longtemps, mais Pierre serait vraiment cave de flamber 100 000 $ rapidement. Faudra garder l'œil sur lui.

Leithman acquiesce et continue :

— D'après moi, maintenant qu'ils ont une façon de nous contacter, ce seront eux qui feront les prochains appels.

— Oui sûrement. Au départ il faudra modérer leurs ardeurs, ne pas leur faire croire qu'on est à leur service. Six mois de silence radio ça devrait faire l'affaire. Et chaque fois qu'ils te contacteront tu seras suivi, Conrad va vouloir savoir qui est derrière tout ça. Mais pour les contenter, on leur donnera le meurtre de « Matt le Crosseur » dans trois mois.

Tu devras bouger, idéalement perdre leur filature qui ne sera pas très grande, ils ne peuvent pas utiliser la police pour suivre un avocat. Il ne seront que deux ou trois s'ils réussissent à convaincre quelqu'un d'autre, mais ça m'étonnerait. Ils seront pris entre le besoin d'aide et celui de garder le secret. Quand ils appelleront tu devras être convaincant quand tu leur diras que nous n'avons pas d'informations pour eux, ils devront croire que tu es plus embêté qu'eux de ces silences.

— Ça ne semble pas trop compliqué pour moi. Six mois c'est long, vous ne voulez pas approfondir vos relations avec eux ?

— Oui, mais doucement, je veux que ça dure sur le long terme, j'ai pas besoin d'aide pour l'instant, tout roule bien et j'ai des ententes solides, faciles à respecter par mes associés. Tant qu'ils font de l'argent instantané, ils n'ont même pas le temps de rêver à plus.

Si on joue bien nos cartes, Sansregret pourrait devenir notre as caché d'ici quelques années et y trouver son compte. Planifier c'est facile, suivre le plan c'est plus compliqué. Le temps est notre allié, on est jeune et sans ennemis. Faut juste rester sous le radar tant que l'on peut.

En passant, as-tu des amis dans l'immobilier qui pourraient me faciliter l'achat de beaux terrains pleins de potentiel et suffisamment éloignés pour que je puisse y être tranquille ?

— Je te trouve ça. As-tu un endroit de prédilection ? Pourquoi tu veux un endroit tranquille et éloigné ?

— Pour l'endroit, je voudrais que ton gars me dise où c'est prometteur. La tranquillité c'est pour relaxer loin du monde et creuser des trous.

— Je croyais que tu n'avais pas d'ennemis ?

— Non, c'est pas ça, c'est le Colombien qui m'a recommandé d'enterrer les extras d'argent. C'est ce qu'ils font en Colombie. On creuse un trou, on y enterre de l'argent dans un baril fermé, toujours le même montant par baril et on se fait une carte. Si on a besoin d'argent un jour, on creuse à nouveau, le nombre de trous dont on a besoin pour arriver au montant nécessaire. Et on modifie la carte.

— Mmm, me semble qu'il y a une petite différence entre la Colombie et le Canada, le sol chez eux ne gèle pas ! Tu sais qu'on enterre pas le monde ici en hiver, c'est pour une bonne raison.

— Ah « fuck », j'y avais pas pensé dit Dunie en éclatant de rire ! Bon, je vais me chercher une « pépine », ça doit pas être trop dur à conduire et ça creuse l'hiver.

— Bon on verra tout ce qui va découler de ces nouvelles pratiques, je vais étudier les tenants et aboutissants de l'argent enterré. Tu n'as pas peur que quelqu'un te vole ta carte ou alors qu'elle brûle dans un feu ?

— Pour l'instant il n'y a que toi qui est au courant et je compte garder ça comme ça. Tu auras la clé d'un coffre où je garderai une copie en cas de mort « accidentelle » de ma part. Tant que mes associés ont assez d'argent pour combler leur rêves, je ne vois personne qui pourrait devenir jaloux et peu de gens savent tout ce qui se passe.

— Très sage, tu sembles avoir pensé à tout. Avec tes nouveaux partenaires, tu devrais garder un coup d'avance sur les autres et tes associés sauront reconnaître la valeur de tes décisions.

Pour les récalcitrants, tu auras les coudées franches pour les faire arrêter comme les petits motards qui viennent de se faire prendre. Au fait, vas-tu leur collecter ce qui a été saisi ?

Dunie sourit :

— Je ne peux pas, c'est même pas moi qui leur ai vendu dit-il en riant. Mais rien ni personne ne doit penser que j'ai quoi que ce soit à voir dans leur arrestation.

-Parfait et pour le meurtre commis par un des gars, quand est-ce qu'on donne l'info aux policiers ?

— Pas de presse, une fois en prison, il ne se sauvera pas.

— Tout est clair pour moi, on se revoit quand ?

— Je te ferai signe mais ce ne sera pas tout de suite, sauf si tu as un agent immobilier. Tu me feras un rapport et tu monteras la structure juridique pour que ça ne puisse jamais être lié à moi. Insiste sur des vendeurs qui peuvent prendre une grosse part en cash. Ne mentionne jamais mon nom, jamais.

— C'est bien compris, tu peux me faire entièrement confiance. Et pour nos amis, je ferme la communication. Dis-moi, tu veux installer une dynastie irlandaise au Canada ? Une famille à l'Italienne ?

— Non pas vraiment, en plus la majorité de mes gars n'ont pas la trempe d'être des leaders, ils préfèrent boire au bar du coin et en plus, tu verras que les grandes familles, ça ne dure pas éternellement. Il y en a toujours un qui en veut plus, ça cause des guerres fratricides.

Puis un jour, il y en a un qui trouve avantage à parler à la police pour se sauver la peau. Fie-toi à moi, on va voir des « Parrains » à la barre des témoins contre leurs anciens soldats. Toutes ces histoires d'honneur, c'est beau dans les films, mais moi, j'en ai trop vu des gars changer de bord pour des niaiseries. On en reparlera un de ces quatre.

En sortant, assure-toi d'être seul quand tu iras rejoindre Suzie, frappe deux coups à la porte des toilettes, elle te rendra ta veste et tu lui rendras lunettes et casquette. Et ne reviens jamais la voir à son travail, je sais qu'elle est belle, mais ça nous lierait.

— Merci et sois pas inquiet, elle est pas juive, mes parents ne l'accepteraient pas. Reste toujours aussi prudent, tu iras loin.

Quinze minutes plus tard, Sidney Leithman était de retour à son bureau.

10 octobre, pénitencier Leclerc.

Matt le Crosseur tu es demandé au parloir !

— J'attends personne, « criss » moi la paix le screw.

— C'est pas une demande, c'est un ordre, tu te lèves et tu nous suis ou on te gaze et tu viens enchaîné.

« Tabarnak », qu'est-ce qu'ils me veulent encore ?

Dans le parloir privé, Conrad Sansregret et Pierre Simard annoncent à Matt le Crosseur qu'il est accusé du meurtre d'un de ses anciens associés.

— Prends-toi un bon avocat, on a des preuves en béton, les Hell's ne seront pas très fiers de toi quand ils apprendront qui tu as tué et surtout pourquoi tu l'as tué. Contrairement à vos belles politiques, même si tu es un membre en règle,

l'organisation ne paiera pas pour tes avocats. Donc c'est adieu pour vingt-cinq ans.

À moins que tu veuilles changer de vie et travailler du bon bord pour une fois, on te laisse notre carte mais tu n'auras pas beaucoup de temps pour te décider, on va voir le procureur de la couronne avec le dossier dans quatre jours. Si tu veux travailler avec nous, attends pas la dernière minute.

Matt le Crosseur prendra la bonne décision et après sa sentence pour importation, il rejoindra sa bande d'abrutis et fournira aux policiers quelques informations utiles à monter des dossiers contre cette organisation violente.

Malheureusement pour lui, un de ses complices dans le crime aura des soupçons et bientôt les Hell's Angels paranoïaques l'inviteront à un beau party à Lennoxville en 1985 où ils finiront par l'envoyer visiter le fond du majestueux fleuve Saint-Laurent avec quatre de ses meilleurs amis[21].

---

20. https://mafia.wikia.org/wiki/Allan_Ross
21. https://fr.wikipedia.org/wiki/Massacre_de_Lennoxville

Chapitre 7 1980 - 81- 82

Tout roule !

La réussite est la chose la plus naturelle du monde.
Marianne Williamson

Hiscock, la tuile !

Les mois passent et les affaires de Dunie Ryan prennent de l'ampleur, les importations de mille kilos de cocaïne se font de plus en plus régulières, les clients sont toujours aussi satisfaits et comme ça devient une drogue de choix, la clientèle augmente à vue d'œil.

Le prix moyen pour un kilo de cocaïne se stabilisera dans les années 1980 autour de 23 000 $, mais Dunie tiendra sa parole avec ses meilleurs clients et n'augmentera jamais ses prix, bien que ses fournisseurs aient monté les leurs pour faire face à la guerre avec les nouveaux producteurs qui empiétaient sur le territoire de Pablo.

Beaucoup d'avocats et de médecins en prennent en quantité raisonnable pour se fouetter au travail, pour avoir les idées claires ou pour des baises endiablées, grisés qu'ils sont de leur réussite et de leur sentiment d'invulnérabilité.

Au début des années 1980, c'était encore une drogue de luxe et chère à acheter. Ce n'était généralement pas accessible pour l'ouvrier moyen, mais certains couples avant-gardistes pouvaient se partager un gramme le week-end, selon leurs moyens. La cocaïne arrive directement de Colombie, presque pure et se vend à un bon prix. Rapidement, le prix d'un kilo jouera entre 22 000 $ et 26 000 $, ce qui laisse amplement de marge de profit à l'acheteur d'un kilo pour le revendre jusqu'à 100 $ chaque gramme.

Les vendeurs pouvaient se permettre d'en consommer un peu et même de perdre quelques grammes que des clients qui abusent oubliaient de payer. Un vendeur s'enrichissait rapidement. Plus de mille grammes, si on ajoute les 10 à 15 % de coupe, vendus dans des bars à des clients réguliers prenaient un mois à écouler au début, puis une semaine et avec le temps, ce vendeur se cherchait des petits revendeurs à qui il donnait de la cocaïne qu'il avait soigneusement coupée

pour en augmenter le volume avec différents additifs bon marché.

La cocaïne est une drogue du plaisir dans une ville reconnue pour son « Night Life » exceptionnel. Des bars comme le « Pacha » sur Maisonneuve, le « Thursday », le « Churchill » et le « Friday's » deviennent des endroits de prédilection pour cette faune des 5 à 7 qui finit tard dans la nuit et où toutes sortes de gens se rencontrent.

Les vendeurs plus respectueux de leurs clients coupaient la cocaïne avec de la lidocaïne, drogue vendue aux dentistes pour anesthésier. Les clients croyaient la cocaïne meilleure si elle leur gelait les dents.

Mais j'anticipe, revenons fin 1979 pour voir où toute cette organisation méticuleuse mènera « Mother » et ses acolytes.

Dunie ne revoit que peu ses associés, de manière extrêmement discrète si nécessaire. Il suit la progression de ses affaires et surveille surtout ses deux nouveaux « employés ». Pierre Simard dépense beaucoup, il faudra le faire tomber. Sans surprise mais avec une part de déception, il élabore le plan qui enverra Pierre Simard en prison pour trafic de haschich.

Pas question de le tuer non plus, ça risquerait de miner le travail de son meilleur élément, Conrad Sansregret, qui restait à son affaire et travaillait de manière efficace et professionnelle.

Dunie apprit les excès de Simard par un vieil associé.

C'est un peu avant Noël 1979 que Gérald Hiscock est venu le voir à son quartier général, le Nittolo's bar, pour offrir à « Mother » une information qui valait son pesant d'or.

-Hey « Mother » ça va ? J'ai quelque chose qui va t'intéresser.

— My God, Gérald, ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu, content que tu aies pensé à moi, mais faut pas que ça coûte trop cher, les temps sont durs tu sais.

— Arrête Dunie, tout le monde sait que tu as un bon coussin que tu fais fructifier, ça fait longtemps qu'on entend pas parler de camions blindés et tu es quand même capable d'aider les gars qui sortent de prison. Pis c'est pas une dépense, c'est un investissement.

— Je sais ce qui se dit, mais des camions et des banques il s'en fait encore souvent, peut-être pas ici à Montréal, mais en dehors. Si tu travailles pas dans ta ville, personne rêve à toi dans la police. Tu sais que je peux pas me passer de l'adrénaline, mais j'aime ça que le monde pense que j'ai tout arrêté. Répète pas mon secret.

Raconte-moi ton histoire, je verrai si ça peut me convenir.

— Depuis deux semaines j'ai un policier de la GRC qui me contacte pour essayer de m'associer dans une job d'importation. Il me dit qu'il est à l'escouade des stupéfiants et qu'il peut déjouer le travail de ses coéquipiers. Il fait ça pour sa retraite et disparaître quand il aura assez d'argent.

— Tu n'as pas peur qu'il te tende un piège ? C'est quoi son nom ?

— J'ai pensé au piège mais il me donne des d'informations sans rien demander. Il veut juste faire une grosse importation, il va même mettre 100 000 $ sur la table pour l'achat. Son nom c'est Pierre Simard, à la GRC. Embarquerais-tu dans ça ?

— Je sais pas, la drogue c'est pas trop mon affaire. Je dépanne les gars quand quelqu'un me laisse quelque chose, mais je me tiens loin de ça. Je vais y réfléchir et je te reviens. Peut-être qu'on peut gagner quelque chose d'un autre angle. Reviens prendre une bière demain, assure-toi de pas être suivi, je ne veux pas de chaleur à mon bar.

Après cette mauvaise nouvelle, Dunie s'est mis à réfléchir au moyen de ne pas détruire son plan et de sauver son ami qui ne savait rien, mais il ne trouvait pas de solution. Il ferait un accroc à ses règles et ça lui coûterait cher, mais il connaissait Hiscock et le savait très discret, ils avaient eu une affaire ensemble et jamais Gérald n'avait manqué à sa parole. Il devrait lui faire confiance.

Comment allait-il annoncer cette nouvelle à son ami en lui donnant le moins de détails possible et en lui disant qu'il devrait aller en prison et coopérer avec la police. Il dormirait sur la question et trouverait bien la manière de bien ficeler son petit discours.

Le lendemain il avait son plan, comme toujours la nuit porte conseil et quand on se couche en ayant donné à son cerveau tous les éléments d'un problème, il fera de son mieux pour vous offrir la meilleure solution.

Surtout si vous êtes de nature entrepreneuriale, vous vivez pour régler des problèmes. Le chef d'entreprise, c'est un peu le pompier à qui on donne tous les feux à éteindre.

Quand Gérald se présenta au motel en début d'après-midi, Dunie lui dit de le suivre, de ne pas enlever son manteau, qu'ils allaient se promener.

Ils partirent en voiture, Dunie jasait de tout et de rien, content de voir son ami et ils se dirigèrent sur la rue Saint-Jacques jusqu'au 6300 où se trouvait un lave-auto à la main.

Dunie tourna après le commerce et s'engagea vers l'arrière pour y entrer. Une fois derrière, il y avait une file de voitures qui attendaient leur tour. Dunie dit à Gérald de descendre et de le suivre, ils allaient changer de véhicule. Gérald sait ce que ça veut dire, on doit s'assurer d'être seuls.

Chaque fois que tu fais face à quelqu'un qui a un plan que tu ne connais pas d'avance, tu te poses la question : « est-ce que ce plan inclut la possibilité que ce soit MOI le plan, un plan d'où je ne reviens pas ? » On ne connaît pas toujours les motivations des autres. La bonne idée que tu as n'est peut-être pas aussi bonne pour l'autre.

Mais Dunie qui était un fin psychologue, le mit tout de suite à l'aise.

— J'ai des choses à te montrer, tu vas être content, toi et moi ça remonte loin et je sais que tu es un des meilleurs pour garder les secrets.

Son petit sentiment d'inquiétude mis de côté, Gérald se détendit et repensa à leurs anciennes histoires. Dunie avait été parfait et généreux.

Ils entrèrent dans le lave-auto et Dunie dit au gérant qu'il avait laissé sa voiture derrière pour un lavage en lui lançant les clés. Puis Dunie pointa un véhicule neuf lettré au nom d'une entreprise de nettoyage qui les attendait près de la sortie. Le gérant qui le connaissait et savait ce qui se passait prit les clés et s'installa au volant de la voiture de Dunie pour que la file avance.

En montant dans le camion, Dunie fit un clin d'œil à Gérald et lui dit :

— Fais juste te pencher un peu et quand on sortira, mets cette casquette.

Une fois sur la route, après quelques kilomètres, Dunie commença son explication.

— Sois pas nerveux, je t'emmène dans le bois dit-il en riant, mais le sol est gelé, on pellettera pas aujourd'hui. Je vais te montrer des terrains que j'achète en campagne. J'ai un gros secret à te confier et je sais que tu vas comprendre et au bout de l'histoire tu vas en profiter.

Depuis un moment, je me suis mis à l'importation de drogue, mais à travers d'autres personnes. Comme je t'ai dit hier, je fais tout pour que les gens ne m'associent pas à ça, je lance des fausses pistes et pour l'instant ça fonctionne bien.

Mon plan inclut de recevoir de l'information policière et c'est là que tu vas voir le mauvais tour que le destin nous joue. Le 100 000 $ que Simard veut investir dans votre « association », c'est moi qui le lui ai donné, mais il ne le sait pas. Je lui ai dit qu'il ne manquerait de rien mais il a les yeux plus gros que la panse et là il veut scrapper mon plan en devenant lui-même un criminel.

Je peux pas me permettre ça, tu comprends.

-Ouch ! c'est pas mon jour, mais encore heureux qu'il m'ait contacté, moi.

— Ça on est pas sûr qu'il ne soit pas allé ailleurs aussi.

— J'ai le feeling que non, mais je peux pas te le certifier Dunie.

— Je sais, je sais, mais c'est là où le travail que je vais te demander va être important. Pour t'assurer que je suis vraiment de ton bord, je vais te partager un secret que personne d'autre sait et te payer un million de dollars pour ton aide. Et puis Gérald, ta journée s'améliore ?

— Ouin, ça paye ton affaire Dunie.

— T'as même pas idée mon ami. Tant que je serai là, tu auras plus besoin de rien si tout va bien dans cette job.

On arrive à Ste-Adèle, regarde bien autour de toi. Presque tout ce que tu vois ici qui n'est pas bâti est à moi. J'achète des terrains boisés, avec le moins de voisins et d'accès possibles. Je me suis acheté une petite pépine que je conduis moi-même et suite au conseil d'un bon ami, j'enterre des barils pleins d'argent.

En billets de 100 $, un baril de quarante-cinq gallons contient vingt-cinq millions de dollars, je les emballe dans un sac de plastique épais avec du riz pour

empêcher la moisissure. Pour des billets de 50 $, je mets dix millions pour faire des chiffres ronds. J'ai un plan qui identifie les emplacements et ce qu'il y a dans chaque baril.

Tu vois cet attaché-case derrière ton banc, attrape-le et ouvre-le il est pour toi.

— Wow, c'est beau des billets neufs et tout bien rangés comme ça.

— Cent billets de 100 $ donnent 10 000 $ et cent petits paquets de 10 000 $ donnent un million de dollars ! Maintenant la mauvaise nouvelle, elle a deux parties et aucune des deux ne va te plaire, je commence par laquelle ?

— J'imagine que je vais faire du temps ?

— Oui, mais je crois que l'autre est pire. Tu vas devoir coopérer avec la police, devenir un délateur, mais juste un délateur de flic pourri et inquiète-toi pas, je vais m'assurer que tout le monde garde le même respect pour toi, je prendrai ta part si quelqu'un s'avise de te salir et tu sais que ma parole va loin.

Si quelqu'un veut te faire une mauvaise presse, il va devenir l'exemple que personne voudra suivre. J'ai des gars juste pour faire taire les racontars niaiseux.

— Ouf, je vais dire comme toi, la deuxième est pire. Mais je comprends, dis-moi ce que je dois faire.

— Le but est que Pierre Simard soit hors-jeu, mais pas amer, je vais passer par derrière pour lui dire que je vais assurer sa retraite, comme ça il ne devrait pas ruer dans les brancards. Et de l'autre côté, on veut que tu reçoives la plus petite sentence possible et on s'organisera pour que tu sortes aussitôt que possible.

Il faut commencer bientôt, tu ne parles de ça à personne avant qu'on lance la manœuvre.

— Bien sûr, j'ai du temps pour y penser ou tu veux ma réponse tout de suite ?

— Je te connais assez pour savoir que tu es un gars fiable et tu vas le faire, pour la famille et le petit bonus.

— Tu me connais trop, j'aurais voulu que tu aies au moins un petit doute, une minute. On se comprend sans se parler, c'est épeurant ! Une dernière question, t'es pas obligé de me répondre… Ça fait longtemps que tu fais des trous sur tes terrains, pis en as-tu fait beaucoup ?

— Ça mon cher, c'est le seul petit secret que je me garde, mais comme c'est toi, je peux te dire qu'il y en a pas mal des petits trous, on manquera pas d'argent dans cette vie-ci, ni la prochaine ! Et ça c'est plaisant, l'important c'est de manquer de vie avant de manquer d'argent lui confia Dunie en éclatant de rire.

Laisse-moi organiser les détails et je te revois jeudi le 7 février au resto le Va-nu-pieds, près de Ste Adèle, assure-toi de ne pas être suivi. Le propriétaire est un ami, en plus il est médecin, ça peut servir. Aimes-tu le vin ?

Mardi 5 février 1980.

— Sidney Leithman à l'appareil.

— Hi Sidney, it's Suzie, peux-tu passer me voir demain vers midi ?

— Avec plaisir, à demain.

L'avocat avait reconnu le message et savait que, selon le code établi, il devait se rendre à la boutique de lingerie du sous-sol deux heures avant le rendez-vous mentionné par l'appelante. Mais qu'il devait aussi sortir à midi et voir quelqu'un quelque part. Bien des complications, surtout vu son horaire chargé le lendemain, mais il ne pouvait en aucun cas négliger cette demande. Il appela sa secrétaire et lui demanda d'annuler ses occupations du lendemain matin.

— Mais vous êtes à la cour demain.

— J'irai tôt faire reporter la cause, merci.

Le lendemain, il se conforma aux directives précises et bien qu'il savait que rien ne permettait de le soupçonner de quoi que ce soit, il appréciait cette prudence.

— Hey « Mother », it's been a long time ! (Salut Mother, ça fait longtemps !)

— Oui mon ami, depuis l'achat des derniers terrains de Ste-Adèle début décembre, on a pas eu l'occasion de se voir. Malheureusement aujourd'hui c'est pas une bonne nouvelle.

— Un problème, ça ne te ressemble pas ?

— Non c'est pas moi, c'est Pierre Simard, il dépense et j'ai su qu'il s'est mis à croire qu'il était invincible, il a même contacté un ancien associé qui est venu me voir pour m'offrir de l'information policière d'une personne sûre. On a peut-être attendu trop longtemps avant de les rappeler. En tout cas maintenant, il veut vendre ses services et même empocher de l'argent dans le trafic de drogue.

On doit le sortir, idéalement sans trop de bruit, mais ce ne sera pas simple. Il va sûrement t'appeler si les choses tournent mal. Tu ne prendras pas son cas, mais avec le secret professionnel tu pourras aller le voir et lui dire qu'on va prendre soin de lui s'il ne parle pas.

Je suis sûr qu'il aura de la pression du côté de ses ex-employeurs, la GRC n'aime pas les scandales, mais il faut que ça se tasse sans que ça touche à Conrad Sansregret, même qu'il devra être mis au courant au préalable et se charger lui-même de faire tomber son comparse.

— Je comprends, tu prévois t'y prendre comment ?

— J'ai tout expliqué à mon ancien associé et il va contribuer à dénoncer Simard, on devra s'assurer que sa sentence soit minime pour sa coopération avec la police.

Va tâter le terrain avec Sansregret, sois très discret et prudent, juste pour connaître ses états d'âme à la suite de ta dernière rencontre avec eux. Essaie de savoir ce qu'il pense de Pierre Simard.

Sidney Leithman réfléchissait et dit :

— Ouch ! Ça commence mal pour lui, ce sera difficile de le garder de notre

côté, il va s'imaginer que c'est impossible de conjuguer une vie secrète au sein de la GRC.

— N'anticipe pas trop, Conrad Sansregret est un gars intelligent, il aura peut-être muri son raisonnement. Évidemment tu dois le voir seul, sans que Simard soit au courant pour avoir une conversation claire.

Il faut que ça se fasse vite, ensuite je vais faire le plan pour faire tomber Simard avec des drogues douces pour une plus petite sentence.

— Ok, à moins qu'il fasse des heures supplémentaires, Conrad finit vers 16 h, je peux le croiser sur le chemin du retour chez lui.

— Parfait, on se donne tout de suite rendez-vous pour demain et on partira de là. J'espère que ça va bien se passer, sinon on repart à zéro avec un agent contre nous qui va être sur ses gardes dans le futur.

16 h 15, rue Sherbrooke Ouest.

Conrad Sansregret s'arrête pour récupérer des vêtements chez le nettoyeur de son quartier sans savoir qu'il était suivi depuis sa sortie du quartier général de la GRC, rue Dorchester à Westmount.

À sa sortie du nettoyeur, il tombe face à face avec Sidney Leithman, souriant :

— Bonjour Conrad, as-tu cinq minutes pour un café ?

— Monsieur Leithman, ça doit bien faire six mois qu'on a mangé ensemble. C'est bien curieux de vous voir seul ici, mais je crois que c'est une bonne chose, j'ai deux ou trois choses à vous dire.

— J'imagine, viens, on peut aller au café là-bas.

— Je dépose mes chemises dans l'auto et je te rejoins.

— C'est toujours un plaisir de te voir, Conrad, tu as l'air en forme.

— Attends de voir ce que j'ai à te dire, tu pourrais moins aimer ça.

— On est amis, ça peut pas être si pire.

Ils s'installèrent dans un coin isolé du petit café et commencèrent à discuter.

— Vas-y Conrad, vide ton sac.

— Tu sais que je n'ai jamais su si c'était vraiment 100 000 $ qu'il y avait dans la valise. Pierre a pris la valise et il m'a dit que tout était là, mais moi je ne l'ai pas vu de mes propres yeux. Veux-tu savoir pourquoi je ne veux pas de cet argent-là ?

— Parce que tu crois que c'est de l'argent sale et que tu ne veux pas risquer ton intégrité ?

— En grande partie oui, mais il y a aussi une raison bien plus importante. Tes commanditaires sont sûrement importants et bien informés, mais tout le monde peut faire des erreurs de jugement. Pierre Simard n'est pas digne de confiance, ni même d'être dans la Force si tu me demandes mon avis, c'est un faible et un

panier percé, je suis convaincu qu'il a déjà dépensé une partie de ma part.

Jamais je ne prendrai le risque de m'associer avec ce type d'homme qui trahit la Force et qui me fera tout perdre à essayer de me corrompre.

— Wow, Conrad, tu m'épates. Tu vois plus clair que les meilleurs gars de toute la police. D'où ça te vient cette capacité à évaluer les hommes ?

— Un peu de psychologie avant d'entrer dans la Force et des années à côtoyer les bas-fonds. En plus mon père nous a enseigné la droiture en tout et je ne vois pas ce que tes commanditaires peuvent apporter de plus à mon travail.

— C'est peut-être là que tu te trompes, si je suis ici, seul avec toi et surtout sans Pierre, c'est que je viens confirmer tes appréhensions. Sais-tu où Pierre dépense votre argent ?

— Non, mais je sais qu'il se gâte en luxe inutile.

— Oui, mais pire que ça, il veut utiliser son poste pour multiplier ses gains secrets. Il veut importer de la drogue. Il doit être mis hors d'état de nuire et ça doit être toi qui le fais. Mes commanditaires sont bien déçus de la tournure des événements, mais il comprennent la nature humaine. Ils ne veulent absolument pas que ça te touche ou que ça t'affecte négativement.

Ils vont prendre soin de lui malgré tout. Ils sont vraiment humains et pro-réhabilitation pour les cas récupérables. Garde ton esprit ouvert et ne jette pas le bébé avec l'eau du bain. Ils te seront utiles à long terme.

— Vendre de la drogue, Pierre, je croyais pas qu'il était aussi imbécile. Tes gars en savent beaucoup, est-ce qu'ils nous suivent, ou ils ont des contacts dans le milieu de la drogue ? Dans les deux cas, ça ne me convient pas trop.

— Aucun des deux, ils ont juste des oreilles partout et comme vous, ils reçoivent beaucoup d'informations.

— Écoute-moi, je vais réfléchir à tout ça, mais si je décide de poursuivre avec eux, ce sera moi qui imposerai mes conditions et si j'ai besoin de quelqu'un, je le choisirai moi-même.

— C'est très sage, je suis content que tu restes ouvert. Aussitôt que j'ai du nouveau au sujet de Pierre, je te revois ici, sans rendez-vous. Crois-tu qu'il sera coopératif ?

— Difficile à dire, ça va dépendre comment ça se passera.

— Selon ce que j'ai compris, Pierre aurait fait une proposition à quelqu'un qui a eu peur de lui et qui ne sait pas quoi faire, mais qui veut coopérer avec les forces de l'ordre. Le gars voulait aller parler à la police mais il attend qu'on lui dise qui aller voir. Les municipaux, la Sûreté du Québec ou vous. Ce n'est pas moi qui ai le dossier, c'est un avocat que je connais, tout est propre.

On a la chance d'être tombé sur une bonne personne.

— Donne-moi une journée pour mettre un plan en œuvre.

— Parfait, content de te savoir avec nous.

— Pas encore avec vous, on verra. En tout cas je ne veux plus de valises

surprises.

— C'est noté, on trouvera un meilleur moyen de te récompenser pour ton travail indispensable, à demain.

Le lendemain midi, Dunie et Sidney se rencontrent à l'endroit prévu.

— Dunie, tu as vu clair en Conrad, tu es encore meilleur que je croyais, chapeau ! Vous deux ensemble, ce serait épeurant de possibilités dans n'importe quel domaine !

Il est encore avec nous et il avait déjà des soupçons sur Pierre depuis le début. Mais il a été surpris quand je lui ai annoncé que Pierre voulait se lancer dans la drogue.

— Oh, ça me semble bien tout ça et maintenant il veut faire quoi ?

— Il me revient ce soir avec sa suggestion.

— Parfait, j'ai jusqu'à demain pour tout monter et voir Gérald.

Pour la suite des choses, ce fut Conrad Sansregret qui décida qu'il voulait rencontrer le criminel que Pierre avait contacté et monter la trappe qui mettrait Pierre Simard hors-jeu. Conrad avait un compte à régler avec Pierre et voulait lui prouver que l'honnêteté payait plus que la dépense inutile et le double jeu. Surtout quand on est pas assez intelligent pour bien faire les choses.

Conrad Sansregret, lui, resterait avec ses nouveaux « associés » jusqu'à la fin. Bien des changements allaient survenir au fil des ans, d'ailleurs un des pires ajouts à l'organisation allait bientôt venir faire son tour au bar de Dunie pour essayer de se trouver une job.

Envieux, psychopathe et imbécile, le pire mélange.

C'est en 1981 que Paul April, dit Ti-Paul April, sortait de prison pour un vol avec violence commis au début des années 1970. Il a su tenir sa langue en prison et a réussi à sortir sans accumuler d'autres sentences à l'intérieur des murs malgré une série d'altercations souvent violentes avec d'autres détenus.

Ti-Paul avait connu Billy McAllister avec qui il avait commis le « hold-up » et, depuis sa sortie Billy avait beaucoup amélioré son sort avec Dunie Ryan. Il va de soi que Billy ait eu un peu d'influence dans l'embauche de Ti-Paul April au sein de l'organisation.

Ti-Paul n'est pas réputé pour être très intelligent mais plutôt pour être inutilement violent. Comme c'est un bon soldat qui fait ce qu'on lui demande, en prison on l'envoyait régler le compte de détenus qui empruntaient à très haut taux d'intérêts et croulaient bientôt sous une dette exorbitante sans pouvoir payer les intérêts, encore moins le capital. Les détenus craignaient sa folie.

C'est donc armé de sa sale réputation que Ti-Paul se rendit au motel de Dunie pour voir ce qu'il pouvait dégoter comme travail. Coïncidence heureuse pour lui,

Dunie venait de se défaire de Vincent.

— Alors tu arrives du pénitencier, comment est la bouffe maintenant ? Ils vous donnent toujours un sceau pour chier la nuit ?

— Terrible, on appelle même pas ça de la bouffe, ceux qui la préparent n'ont aucun ingrédient à ajouter à l'eau et à la viande. C'est dégueulasse. Quand je suis entré là, je pesais cent dix kilos, je m'entraînais pour être monsieur Univers, maintenant il ne me reste que la peau et les os !

Un grand rire retentit dans le bar, tout le monde connaissait bien Ti-Paul, on l'appelait depuis toujours le squelette, surnom qu'il détestait et le rendait violent quand il l'entendait, mais il savait s'en moquer si ça pouvait lui servir.

— Tu es un petit comique quand tu veux Ti-Paul, tu vas faire quoi maintenant que tu es dehors ? J'ai su que tu as bien fait ton temps, si tu as besoin d'aide pour redémarrer, tu peux compter sur moi.

— Ben justement, t'aurais pas une job qui se prépare, ou si tu connais quelqu'un qui a besoin d'un bon partenaire, je serais prêt à m'y remettre.

— Tu voudrais pas quelque chose de plus tranquille, assez bien payé pour pas être dans l'embarras ? Ce serait directement avec moi, Vincent vient de se faire arrêter pour vol de tableaux dans une maison d'Outremont. C'était presque mon bras droit.

— Moi, travailler avec les Irlandais, ce ne sera pas mal vu ? J'ai rien contre vous, mais je sais que plusieurs de vos gars sont pas chauds de voir les Frogs débarquer.

— Tu es resté en prison trop longtemps, c'est fini ce temps-là, on a fait la paix et on travaille tous ensemble contre la police, on met nos efforts en commun et ça va beaucoup mieux. Je ne te dis pas qu'il n'y a pas des petites chicanes entre les gars, mais comme dans toutes les familles, entre Français il y a des batailles, entre Anglais, entre Italiens et entre tout ce monde, des fois ça chauffe, mais de moins en moins, il y a une sorte de paix et les affaires sont meilleures.

— J'imagine que je peux essayer, je commencerais quand ?

— Tout de suite si tu veux. As-tu une place pour vivre ?

— Non je n'ai pas encore loué d'appartement, je suis chez ma sœur.

— C'est comme tu veux, si tu veux une chambre au motel la charmante Sandra va t'installer au bout pour que tu sois tranquille et quand tu voudras tu pourras te chercher un appartement où tu veux. Je te paye cash chaque semaine et si tu as besoin de quoi que ce soit, tu me demandes et on s'arrange, tu verras que je ne suis pas trop dur avec mes gars. On trouvera avec le temps ce que tu peux faire et ce qui est dans tes cordes.

J'ai plein de commissions à faire chaque jour, pas toujours « ligit », mais rien pour te faire arrêter. S'il arrive quoi que ce soit, je m'occupe de tout, les avocats, ta cantine et le reste, mais ça n'arrivera pas si tu m'écoutes et que tu restes proche.

Le pauvre Vincent voulait juste aller voir s'il était encore capable d'ouvrir un coffre et la propriétaire est rentrée d'avance à cause d'une mauvaise grippe. On a tout arrangé et il devrait sortir dans six mois max.

— Ça veut dire que je vais perdre ma job dans six mois ?

— Ben non, répond Dunie en riant, j'ai de plus en plus d'ouvrage et je pensais déjà prendre quelqu'un d'autre. Pour les commissions, tu prends mon auto ou une autre qui est disponible dans le parking. La seule chose que je te demande, même ordonne, c'est de ne pas amener de chaleur ici, si tu as des projets de jobs, tu m'en parles et je peux même t'aider à financer le projet, mais tu restes loin d'ici pendant la préparation pour pas que ça me touche.

— C'est sûr Dunie, je te ferais pas ça. C'est parfait pour moi, je vais quand même rester chez ma sœur encore quelques jours, ça l'aide.

— Pas de problème, tiens prends 250 $ pour ta première semaine, je sais comment c'est quand on sort de prison, on a pas grand-chose et compter sur les autres c'est souvent gênant. Avec ça, tu feras une épicerie pour ta sœur et tu lui diras que tu travailles dans un entrepôt de produits secs. Elle sera contente et dira à toute ta famille que tu es revenu sur la bonne voie.

— Wow, merci Dunie, tu ne le regretteras pas, je suis fiable et je ferai tout ce que tu me demandes.

Ce sont des mots fatidiques que Ti-Paul venait de prononcer à Dunie. Même avec la meilleure volonté, combien de fois avons-nous manqué à notre parole face à une personne qui nous voulait du bien ? Le temps apporte son lot de métamorphoses néfastes chez certaines gens sujettes à des humeurs malveillantes.

Au fil des semaines qui suivirent, Ti-Paul apprit de plus en plus les rouages du commerce de Dunie, il prenait sa place au sein du petit monde du motel et des alentours.

Un dimanche de février, à 8 h du matin, Ti-Paul reçoit un appel de Dunie.

— Ti-Paul, viens me rejoindre au motel, j'ai un service à te demander.

— Ok boss, je suis là dans trente minutes.

À son arrivée au motel, tout est calme au bar à cette heure matinale, seulement deux Irlandais, des amis réguliers de Dunie qui sont venus prendre leur café en espérant se trouver un nouveau coup. Ti-Paul se rend à la réception et Dave, le garçon au bureau, lui dit d'attendre au bar et que Dunie viendra le chercher.

Il entre et passe derrière le comptoir pour se servir un café.

Les deux Irlandais regardent Ti-Paul se servir comme s'il était chez lui et, n'ayant rien de mieux à faire, l'un fait un clin d'œil discret à l'autre et lance :

— Hey Mark, tu savais que Dunie voulait vendre son motel aux « Frogs » ?

— Non, vraiment, on pourra plus venir ici pour relaxer, on aura plus de Whisky, ça va devenir une taverne qui vend des grosses « 50 » tablette avec du jus de tomate pis du sel. Et les deux hommes partent à rire.

Ti-Paul April de son côté prend un air sombre et s'approche des deux Irlandais, il approche son visage au-dessus du bar à quelques centimètres de celui d'Eddie et lui dit :

— Au moins ça parlerait français ici pis on aurait pas besoin de tout peindre en vert une fois par année.

Eddie qui n'est apparemment pas très impressionné dit à Ti-Paul :

— Le vert dans un party ça met de la couleur, c'est pas pire de fêter Saint-Patrick que Saint-Jean. Mais il y a une raison pourquoi la rue Saint-Laurent sépare l'est de l'ouest pis que d'habitude vous, les francos, vous restez de votre bord, veux-tu la savoir la raison ?

— Dis-moi donc ça le smatt pour voir si t'es si intelligent.

— C'est très simple, la planète tourne sur elle-même, ça tu dois le savoir, pis elle tourne de notre bord à nous les anglais. Ça crée des vents dominants à peu près partout sur la planète, le beau vent d'ouest. Alors on met le port au centre-ville, les usines assez proche, pis toutes les odeurs malsaines sont poussées dans l'est.

Comme c'est les Anglais qui ont tout développé, ici comme ailleurs dans le monde à l'époque de la colonisation, on s'est gardé l'ouest pour pas avoir à sentir la marde produite par les petits colons qu'on faisait travailler dans nos usines.

Pis on vous a installé des belles petites cabanes dans l'est pour pas que vous ayez à marcher trop loin pour aller travailler.

Les deux Irlandais éclatèrent d'un rire fort et insultant.

Ti-Paul se retient de leur jeter son café bouillant au visage. Il les toise en pensant à son prochain « move ». Il connaît ces situations et il sait que c'est le premier qui sort son arme qui rira le dernier, mais il est au bar de son patron, il doit garder son calme, il n'a qu'une envie, faire avaler ses paroles à ce satané mangeur de patates.

Les deux hommes se dévisagent sérieusement.

Eddie dit à Ti-Paul :

— Qu'est-ce qu'il y a, tu veux ma photo ?

Ti-Paul lui répond du tac au tac :

— T'es pas mon genre de grue, le cave.

— Qu'est-ce que t'as dit ?

— Je crois que t'as très bien entendu, abruti.

C'est à ce moment que Dave entre au bar, venant du motel et dit :

— Hey Ti-Paul, va rejoindre Dunie dans la 203, il t'attend. Il veut que tu lui fasses deux cafés, il est avec un ami.

Entendant le message, tout en continuant de fixer Eddie, il lance :

— C'est correct Dave, j'y vais dans cinq minutes.

Puis il retourne à la machine à café, laissant l'anglo digérer l'insulte, il sait que, tout comme lui-même, personne ne peut raisonnablement faire de « move »[22]

au bar de Dunie. C'est généralement lui qui s'assure que la règle soit suivie par tous et il en a sorti des petits abrutis éméchés qui voulaient défendre à coups de poings leurs idées les plus aberrantes, tard le soir.

Il leur dit par-dessus son épaule :

— En tout cas si ma mémoire de l'école est bonne, c'est pas les Irlandais qui ont fait grand-chose à la colonisation, c'est plutôt les vrais « British » qu'on aime pas plus que vous d'ailleurs.

Eux non plus ils vous aiment pas, pour moi les Irlandais ça devrait rester en Irlande, ailleurs vous êtes juste des immigrants mangeurs de patates qui restent entre eux. On va être bien quand vous serez tous partis.

Ti-Paul April termine les deux cafés, il prend un cabaret, du sucre et du lait puis il part vers le motel.

— Good bye les deux parasites.

Eddie et Mark ne se formalisent pas des fanfaronnades de Ti-Paul, ils savent qu'il est à l'emploi de « Mother » et que si tout tourne rond, c'est parce que Dunie veille au grain. Ils retournent à leur café mais envoient une dernière salve.

— Fais ça vite le « waiter », Dunie aime pas boire son café froid !

Ti-Paul April n'a même pas entendu, il prend l'escalier et se dirige vers la chambre 203.

En arrivant il frappe et s'annonce :

— C'est moi, Ti-Paul.

Il entend quelqu'un se lever, débarrer la porte et lui ouvrir. Il entre et voit Dunie sur le lit avec une énorme poche de hockey et Allan Ross debout près de lui.

— Comment ça va Ti-Paul ? Bien dormi ?

— Oui, hier soir je suis resté garder le fils de ma sœur, elle travaillait au bar du centre-ville, elle te dit encore merci pour sa nouvelle job, elle gagne bien plus qu'avant pour la moitié du travail.

— Parfait, il faut que tu amènes cette poche de hockey à un ami de Trois-Rivières, il l'attend pour partir se lancer dans le merveilleux monde de l'argent sans violence. On espère qu'il va réussir.

— Pas que ça me dérange mais il y a quoi dans la poche, juste pour savoir quoi faire s'il y a du trouble.

— Il y a quatre kilos de cocaïne et dix de haschich dans la poche et tout doit arriver là-bas en un morceau, c'est pas à nous, on fait juste la livraison pour des gros joueurs !

— Pas de problème Dunie, je dois être là-bas quand ?

— Tu peux prendre ton temps, mais si tu arrêtes pour un café, bois-le dans l'auto, répond Dunie en riant. Allan va te donner un numéro de téléphone et des instructions, tu as beaucoup de temps, c'est pas une course, si tu fais pas de vitesse il n'arrivera rien. La drogue est cachée sous des vêtements de hockey, au

cas où tu aurais une crevaison et que quelqu'un te vérifierait.

Allan s'approche de lui et lui tend un papier.

— Quand tu vas arriver à Trois-Rivières, sors au boulevard Thibeau Sud, puis tourne à gauche sur la rue Berlinguet, tu roules cent mètres et sur ta gauche tu vas voir l'église Saint-Odilon, tu stationnes là et il y a une cabine téléphonique sur le coin. À 14 h 15 précises, tu appelles à ce numéro et tu demandes Elvis, tu lui dis que tu veux le voir. Il va te demander, c'est quoi la chanson et tu lui diras, Blue Suede Shoes, c'est le code. Il va arriver vite.

Tu lui remets la poche et tu reviens. Tiens, prend ça, je te paie 4 000 $ pour le voyage, 500 $ par kilo de « coke » et 200 $ pour les kilos de haschich. Tu peux prendre le Duster noir qui est devant la chambre 116, voilà les clés. Bon voyage, oublie pas la poche !

— C'est vraiment une bonne job boss. Je reviens pour souper.

Une fois Ti-Paul parti, Dunie demande à Allan :

— Combien de temps ton « Frenchy » va prendre pour passer ça ?

— Je ne sais vraiment pas, quand je lui ai demandé ce qu'il pourrait faire avec ça, il n'a pas eu l'air surpris et semblait avoir des idées pour la distribution. J'imagine que d'ici un mois il nous en demandera de nouveau. Mais je crois qu'il va payer assez vite. Je lui ai fait le prix intermédiaire pour lui donner plus de profit, je crois qu'il va penser comme nous et vouloir abandonner les « hold-up ».

— Puis Dunie renchérit :

— Ce serait bien qu'il s'y mette, si je comprends bien il a déjà un réseau de voleurs d'autos et d'amis dans la ville de Québec, nous on est pas très présents dans l'est et si on place rien, c'est les Hell's qui vont vouloir tout le territoire, ils prendraient trop d'importance.

— Ils peuvent se croire aussi importants qu'ils veulent, si on leur coupe les vivres, ils vont fermer boutique vite. Notre force c'est que personne veut prendre le risque d'importer, ils ne le savent pas mais ils sont tous dépendants de nous. Et on va garder ça comme ça. Par contre, je suis d'accord qu'avoir une bonne distribution dans l'est serait bon pour nous.

— « We will soon see ». On verra ce que ton « Gentleman » peut faire.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre, une semaine exactement après la livraison, A1 donnait rendez-vous à Ross pour le payer et commander le double de tout. Il lui dit qu'il avait des amis propriétaires de bar dans tout l'est du Québec et qu'il avait organisé un système de distribution sur la Côte-Nord et la Gaspésie, son plus gros souci ce serait les tempêtes de neige l'hiver.

A1 voyait d'un bon œil la vente de drogue, il avait rapidement calculé les quantités de drogue qu'il pouvait avancer à chacun de ses nombreux contacts et il verrait combien de temps ceux-ci mettraient à passer de nouvelles commandes.

Allan Ross était content, impressionné même. Il avait un nouveau partenaire avec qui édifier des stratégies. Il expliquerait à A1 les erreurs qu'ils ont faites au

départ et ensemble ils pourraient créer quelque chose de durable. Il dit à A1 :

— Tu pars en lion, j'aime ça, je vais te donner quelques conseils et comme je te connais tu vas comprendre vite. Tu vas surtout être surpris du retour de tes gars, premièrement, c'est la meilleure qualité et deuxièmement, de plus en plus de gens en demandent. Mais la surprise vient souvent d'où on ne l'attend pas, c'est bizarre. Des gars qu'on croirait tranquilles deviendront des machines à vendre une drogue ou l'autre, parfois les deux.

En plus, ils vont parler à leurs amis qui vont vouloir embarquer et tes ventes vont exploser sans que tu saches où ça s'en va. Il ne te restera plus qu'à fournir tout ce beau monde.

— J'ai juste fait un tour rapide de mes contacts les plus fiables, surtout ceux qui avaient un peu d'argent pour payer une partie de ce que je leur avançais. Si c'est comme tu dis et que ça explose, es-tu sûr de pouvoir fournir, si ces gars-là en manquent, la business fera pas long feu.

Allan éclata de rire :

— Pense même pas à ça, tu ne peux pas écouler ce que l'on a, personne ne peut, on est branché sur le boyau d'arrosage des pompiers, la pression pour en sortir est énorme, ils attendent après nous pour en livrer encore plus.

On va se donner six mois et voir comment tu évolues, si c'est comme je pense, je vais te présenter quelqu'un et tu verras un peu mieux notre grand plan. Là on va établir un système de livraison de chez nous à chez vous pour pas que l'argent et la drogue soit au même endroit au même moment, tu vas voir, on commence à bien connaître notre métier, on aura plus besoin de se voir, sauf pour prendre un verre ou jouer au golf.

Commencé doucement en 1975, c'est entre 1980 et 1992 que vint la période faste, l'argent coulait à flot et peu d'organisations avaient l'intérêt ou la capacité de bousculer l'ordre établi.

Toutes sortes de drogues transitaient par le port de Montréal, toutes les familles avaient le droit d'utiliser les services privés des frères Matticks, moyennant des frais, mais leur client le plus assidu en terme de quantité et de fréquence était le Gang de l'Ouest. Même quand plus tard ils auraient un avion et surtout un « Pilote », ils auront continué d'utiliser le port pour garder les Matticks heureux et le contrôle sur les autres et aussi une diversité d'approvisionnement juste au cas où…

Bien sûr plusieurs meurtres et règlements de comptes eurent lieu pendant cette période, des mauvais payeurs, des consommateurs impénitents qui ne savaient pas gérer leur vice et des voleurs de profits furent remis à leur place par les personnes adéquates.

Des tas de nouveaux joueurs vinrent s'ajouter à la liste de plus en plus impressionnante, ce qui attira aussi les forces de l'ordre qui créèrent des escouades d'enquêteurs à chaque niveau.

La police est extrêmement jalouse de ses informations et de ses méthodes d'enquête, presque de la paranoïa, elle ne se mêle jamais à d'autres corps policiers. Sur ce point elle est presque pire que les criminels.

La Sûreté du Québec était réputée pour travailler de manière très peu consciencieuse, ont dit certains de leurs enquêteurs brouillons, même pressés et peu respectueux des lois qu'ils défendent.

L'affaire Matticks en témoigne, après une longue et coûteuse enquête, assez bien ficelée, il leur manquait une preuve importante lors de la poursuite pénale. Qu'à cela ne tienne, un policier d'expérience alla jusqu'à fabriquer la preuve manquante tout simplement et l'ajouta au dossier. Le juge s'en aperçut et les accusés furent libérés de toutes charges sur-le-champ. L'agent ainsi que toute la Police provinciale furent fortement rabroués par le juge.

Les Polices municipales n'ont tout simplement pas les budgets nécessaires aux grandes enquêtes, ils se contentent donc de faire régner la loi au jour le jour arrêtant les petits criminels qui font de la délation au quotidien pour des raisons bien souvent anodines. L'information colligée par les policiers municipaux dans la rue, pourrait être très utile aux plus grandes enquêtes, s'ils la partageaient.

Vient ensuite, au sommet de la chaîne des forces de polices canadiennes la GRC. C'est un fait peu connu par les citoyens mais, la Gendarmerie royale du Canada fut également en charge des services secrets canadiens pendant la majorité de leur histoire.

Actifs depuis plus d'un siècle, ils ont créé une des meilleures techniques d'enquête au monde qui est enseignée à leur école internationale d'Ottawa. Tous les grands pays du monde ont envoyé des agents chevronnés s'instruire chez nous.

La France, les USA avec leurs différentes organisations FBI, NSA, CIA et plusieurs autres pays sont passés par Ottawa pour découvrir les meilleures techniques d'enquête au monde dont voici quelques secrets.

Au Canada, chaque recrue de la Force passe six mois au « Dépôt » de Régina pour y apprendre une méthode qu'elle ne quittera jamais et pour y tisser des liens qui dureront bien après sa carrière au sein de la Force.

Après ces six mois d'entraînement, tous les membres de la GRC tiendront un journal quotidien de leurs activités dans un carnet noir réglementaire et identique dans ses inscriptions même après leur retraite.

Ça commence avec la date et l'heure du réveil, le lieu, la météo puis comment il s'habille. Par la suite, qu'il soit au travail ou en congé, même à la retraite, le membre y inscrit tout détail pouvant être significatif. S'il voit une personne qui lui semble louche à la pompe à essence, parfois un visage qu'il aurait vu dans les nombreux livres de criminels connus, ou alors un individu qui agit bizarrement, il notera l'heure et ses commentaires.

Après une enquête d'envergure, souvent secrète à l'intérieur même de

l'organisation, tous les agents doivent vérifier leur livre personnel de notes et si une note se trouve à confirmer une information de l'enquête, elle sera ajoutée à la preuve. Ce qui ajoutera du poids et de la véracité à toute preuve indirecte.

Si un suspect X est sous filature un jour Y et que l'équipe mentionne qu'il était habillé de telle manière en ce jour Y, puis que le carnet personnel d'un agent en congé, ce même jour, vient confirmer avoir vu monsieur X habillé de telle façon selon ses notes, alors que la météo était Z, identique à la description de l'équipe de filature, tout se recoupe et l'accusé ne peut plus nier avoir été à cet endroit à ce moment.

Créés en 1984, les Services canadiens du renseignements de sécurité « SCRS » ne prendront réellement leur place qu'en 1992 à la suite d'une des pires trahisons du monde policier que le gouvernement sous la pression, retirera à la Gendarmerie son département des services secrets.

Dans le milieu criminel, il y a un dicton populaire qui dit que si la Sûreté du Québec t'arrête, tu prends un bon avocat et tu plaides la cause aussi longtemps que possible, les enquêteurs auront fait des erreurs et des saloperies et le juge va le découvrir.

Si la GRC t'arrête, demande à ton avocat d'avoir le meilleur « deal » possible et plaide coupable. C'est toujours impressionnant de voir la GRC entrer en cour, ils déposent d'innombrables boîtes de preuves, vidéos, notes, délations, informations corroborées par trois méthodes indépendantes.

Heureusement, ils ne s'attaquent qu'aux plus grandes organisations. Ils y mettent en moyenne deux ans, dépensent des millions et ne t'accusent que quand ils ont un dossier en béton, vérifié et revérifié plusieurs fois. Aucune fraude ou bavure n'est admise.

Et maintenant, avec l'expérience des grandes enquêtes, ils ajoutent la cerise sur le « sundae », un agent-source s'insère dans l'organisation, durant les derniers six mois de l'enquête avec l'objectif bien précis de confirmer par une preuve directe les faits découverts lors des 18 mois précédents.

Cet agent-source sélectionné méticuleusement ne travaillera pas beaucoup, mais ira précisément et ponctuellement poser les questions nécessaires pour obtenir les réponses voulues. Du très beau travail, chirurgical. La différence entre l'agent-source, le délateur et l'informateur est bien expliqué dans cet article.[23]

La GRC n'a jamais perdu un agent-source non plus, la sécurité est primordiale chez eux, pas comme les autres corps de police qui pressent le citron autant qu'ils peuvent et remettent les informateurs dans la rue, parfois sans grande reconnaissance.

Je ris quand je vois des ex-informateurs poursuivre en justice leur employeur, on se demande pourquoi ils ne se font pas tuer quand, enfin, les criminels arrêtés par leur faute peuvent les retracer.

Il y a même un organisme de défense des droits des informateurs qui a pignon

sur rue. Je ne sais pas, mais moi je n'irais pas prendre un café là-bas, un jour une bombe fera exploser la bâtisse.

Autre fait peu connu, dans le classement mondial, la GRC a le plus haut taux de condamnations pour les causes soumises à la cour. La technique de la GRC est parfaite, précise, peaufinée sur des années et elle fonctionne à merveille. Jamais d'erreur. Mais évidemment, ils peuvent dépenser quinze millions de dollars à poursuivre quelqu'un, ne pas accumuler assez de preuves, classer le dossier dans leurs archives, ne jamais en parler à personne et surtout ne pas prendre la chance de perdre en cour.

La moyenne augmente si on ne présente que les opérations réussies.

C'est par la faute d'une des pires crapules psychopathes que le Québec ait connu, un grand abruti qui rêvait de mener le pays par la violence, que tout a changé et qu'il y eut un grand remaniement des forces de l'ordre au Canada. Il fut extrêmement nuisible pour les autres criminels canadiens.

Mais j'anticipe, retournons à cette belle époque où tout va bien, le temps passe, les obstacles sont contournés, les joueurs changent mais Dunie s'assure de garder le business calme et surtout rentable pour tout le monde. Les Cotroni perdent de l'influence rapidement dans le monde criminel, remplacés par une nouvelle famille qui prend le pouvoir à Montréal, les Rizzuto. Quelle sera la prochaine étape ?

Mardi, 2 juin 1981.

Dunie mit une annonce et comme prévu se rendit à la chapelle de l'hôpital pour y rencontrer son ami Joe Di Maulo.

— Come va Joe ? Stai bene ? (Comment ça va Joe, tu es bien ?)

— Bene, bene. Tu parles italien maintenant ?

— Non, ce sont les seuls mots que je connais mais j'aimerais bien retourner visiter l'Europe, j'achète pas mal de vin de France et d'Italie ces temps-ci avec un ami de Ste-Adèle et ça me fascine maintenant. Vous avez un beau pays et tant d'histoire.

— Arrête les flatteries, je vais croire que tu as un service à me demander.

— Non, non, je te jure, j'adore le vin maintenant, même plus que le whisky. Et je n'ai pas de service à te demander, c'est une visite de courtoisie entre amis et associés. Tu es toujours aussi heureux de notre entente ?

— Bien sûr, on a jamais fait autant d'argent. Les choses changent et maintenant on va s'unir aux Siciliens, ce n'est pas une mauvaise chose, Nicolo Rizzuto est un gars sensé et réfléchi, il ne fera pas de vagues. Je lui ai déjà parlé de mes entrées, qu'il pouvait fournir ses associés à partir de mes provisions et que je me mettais sous ses ordres, comme un bon soldat.

— Wow, c'est ce que j'aime de toi, tu sais trouver le meilleur compromis pour durer et toujours gagner plus d'argent. On va devoir augmenter les livraisons vers chez toi si je comprends bien. Leur famille est grande.

— Oui tout à fait, ils ont déjà commencé à se faire des contacts, le jeune Vito va à New York régler des problèmes et ça va les faire grandir dans l'organisation. Mais ça je l'ai su par mes espions, ils ne savent même pas que je le sais, alors toi aussi, motus et bouche cousue !

— Pas de problème, j'ai rien entendu. Mais dis-moi, quand vas-tu leur dire où tu t'approvisionnes ?

— C'est à toi de me le dire, quand tu voudras rencontrer le Parrain, on arrangera une rencontre secrète avec Nicolo. Je lui ai mentionné que mes réserves ne venaient pas d'une source connue et qu'il fallait que ça reste comme ça. Il était d'accord, mais évidemment il préfère donner à manger aux siens en premier, alors ce n'est pas habituel, mais pour garder la paix il m'a semblé prêt à bien des compromis.

La guerre qu'on s'est livrée entre Calabrais et Siciliens à Montréal était inutile, je n'étais pas du côté de mon nouveau patron, Paolo Violi. Il était devenu paranoïaque et dangereux pour lui et toute notre famille pour des raisons d'un autre siècle. C'était ridicule. Il serait encore vivant s'il avait été plus raisonnable.

Vic Cotroni avait cédé les rennes à ce fou de Violi depuis la $CECO_{24}$ et il avait bien choisi son moment pour se retirer. Ne le dis à personne mais il ne « file » pas le vieux, il a un cancer.

Dunie lui répond :

— C'est bon pour Vic, qu'il se repose et profite du temps qu'il lui reste. J'étais jeune mais j'entendais toujours parler de son bar, le Faisan Doré, le cabaret où Jacques Normand animait la salle et invitait la crème des artistes, Aznavour, Roche et tant d'autres, l'endroit est resté mythique.

Par contre, je comprends un peu ceux qui ne veulent pas laisser leur place, ils ont travaillé fort pour gagner ce qu'ils ont. Mais s'ils comprenaient qu'il y a de la place pour tout le monde et que l'union fait la force, ça irait mieux pour tous. Violi était de la vieille école, il préférait les guerres ancestrales qui ne font que tuer des jeunes recrues qui auraient pu avoir de bonnes années devant eux.

Mais la guerre, ça ne se fait jamais seul. Si les Siciliens avaient su présenter leur plan de manière constructive tout ça aurait pu être évité, mais aujourd'hui on va se satisfaire du fait que Nicolo veut garder la paix et on va s'organiser pour que ça fonctionne.

Prépare la rencontre et mets une annonce, on ne devrait pas faire ça ici, si un jour quelqu'un voit trop de monde venir prier, ça pourrait brûler la place.

— Parfait je t'arrange ça, tu préfères un lieu public ou privé ?

— Je veux qu'il soit à l'aise, je sais que tu vas bien lui expliquer mais je ne saurai pas vraiment ce qu'il va ruminer entre le jour où tu vas lui dire et le

moment où on va se voir. Pense à un endroit comme ici, public, mais où il y a rarement du monde et facile à surveiller d'avance pour savoir si l'endroit est piégé.

— C'est pas les églises qui manquent au Québec, il y en a presque autant qu'en Italie. L'Église Saint-Léonard sur Jarry serait bien, il y a un orgue au deuxième étage, au-dessus de la porte d'entrée. On peut y accéder par une petite porte à droite quand tu entres.

Disons mardi prochain, à 10 h le matin. S'il ne peut pas, je te mettrai une annonce lundi pour changer l'heure et le jour si nécessaire, mais je suis sûr qu'il comprendra l'importance et qu'il sera d'accord.

Mardi 9 juin, 10 h 00 am.

Depuis déjà 30 minutes, « Mother » est bien assis devant ce bel orgue Casavant de 1959. Deux claviers, des pédales, deux plus grandes puis des plus petites. Dunie était toujours impressionné par les instruments de musique. N'ayant jamais joué d'aucun, il respectait beaucoup tout ce qui les entourait, ceux qui en jouaient et aussi ceux qui les fabriquaient.

Un orgue est un mystère. La famille Casavant, une réussite. Dunie avait une grande admiration pour ce qui dure et l'entreprise des orgues Casavant avait été fondée il y avait plus de cent ans il en était sûr, il se souvenait avoir vu une annonce pour commémorer le centenaire de l'entreprise il y avait quelques années.

Il rêvassait au nombre d'hommes qui avaient pris la direction de ce fleuron québécois, combien de crises avaient-ils traversées… quand arriva Nicolo. Son chapeau de feutre gris, pas encore emblématique mais déjà habituel sur sa tête et couvrait une calvitie avancée qui ne laissait qu'une large bande de cheveux noirs autour de ses oreilles et derrière la tête.

— Alors c'est toi l'homme important que je dois voir absolument dans ce noble établissement. L'homme qui a réussi le tour de force de garder beaucoup de monde heureux en s'enrichissant sans grandes guerres de territoire. Je suis content de savoir qu'il y a encore des gens qui se soucient de la société où l'on vit, pas juste de l'argent qu'elle peut nous rapporter.

— Enchanté de vous rencontrer monsieur Rizzuto, j'ai entendu beaucoup de bien à votre sujet, malgré cette petite offensive que vous venez de régler. Ensemble maintenant, on devrait avoir plusieurs années de paix devant nous.

— Amen pour ces bonnes paroles !

— Je suis content de pouvoir vous parler directement pour que nous puissions construire ensemble les stratégies à venir. Avec Joe, nous avions un respect mutuel mais si un problème était survenu, j'aurais dû aller voir plus haut et

comme dernièrement il y avait de la discorde non réglée, c'était une mauvaise position.

Mais depuis plus de trois ans maintenant, pas mal toutes les familles se contentent de leur propre territoire, il n'y a que peu de problèmes à régler. Tout roule comme sur des roulettes et j'en suis assez content.

— C'est parfait. Moi j'ai un fils qui prend de l'avancement et bien que je n'aie pas encore soixante ans, je pense laisser ma place doucement et aller profiter de mon jardin et de mes petits-enfants. Quand ce sera le temps je te le présenterai. Mais je resterai toujours disponible si nécessaire.

Je dois te demander si tu accumules des réserves de marchandises ? Avec le problème réglé entre nos deux familles, nous récupérons les clients des Cotroni et ajoutons les nôtres. Les quantités vont augmenter. Nous avons nos propres filières d'importations des États-Unis mais si on peut les garder pour là-bas, ça fait moins de frontières à traverser. Pourras-tu fournir ce surplus de commandes ?

— Bonne nouvelle pour votre fils et je ne suis pas pressé de le rencontrer, je crois que vous et moi on y arrivera pour un bon moment. Pour les quantités ne vous inquiétez pas, je peux augmenter les livraisons avec une semaine d'avis. La réponse à votre question est oui, j'ai accumulé des réserves que je fais tourner chaque semaine pour assurer la fraîcheur du produit.

Mais nos fournisseurs n'ont aucun problème à envoyer plus de marchandise, en fait ils n'attendent que ça. Et par pure précaution, nous avons diversifié nos fournisseurs, avec l'accord de notre premier partenaire, si un jour il ne peut plus nous fournir pour quelque raison que ce soit. Mais ça l'a beaucoup fait rire, il ne voit pas le jour où il manquera de marchandise.

— Oui, Pablo est un drôle de numéro, mais il est comme tout le monde et se créera des ennemis puissants à trop vouloir tout contrôler.

— Je vois que vous avez fait vos devoirs et que vous savez qui me fournit.

— Oui on le connaît aussi depuis un certain temps, on a de très vieilles racines chez nous et on est implanté partout pour fournir nos autres pays. Je sais aussi que vous commencez à avoir de bons contacts dans la police, mais vous ne touchez pas au politique, c'est une erreur, les hommes politiques peuvent rendre de grands services parfois.

Avec le temps nous pourrons partager ces contacts, peut-être créer une alliance européenne, italo-irlandaise, ce serait du jamais vu. Avec ta main mise sur le port, on est littéralement assis sur une mine d'or qui va payer longtemps.

— Je suis plus petit que vous croyez, juste tombé au bon endroit au bon moment. J'ai surtout réussi à bien garder mon secret. Mon policier est un autre secret qui sera utile quand il aura monté tous les échelons, mais je n'en veut pas plus. Si en plus j'ai des politiciens à payer qui viennent me demander des contributions annuelles juste pour m'assurer qu'ils restent au pouvoir, je ne m'en sentirais pas le courage. Et je n'ai pas d'affinité avec ces hommes politiques. La

plupart de mes propres amis ne connaissent pas mon petit secret, c'est ma plus grande fierté et c'est pourquoi je ne veux voir que les gens comme vous. Je sais que vous garderez mon secret.

— Tu as ma parole. Si mon calcul est bon, tu as un beau petit pactole qui s'accumule, l'argent doit travailler, c'est à ça qu'il sert, pas juste à nous divertir. Je sais que tu investis dans la communauté et surtout dans les écoles et les enfants, mais tu peux faire plus encore. Penses-y.

En tout cas, sois sûr que tu as mon respect et que je veux la même chose que toi, soit de limiter au maximum la violence à Montréal.

— Merci Nicolo, je vais analyser vos propositions d'investissement et voir jusqu'où je suis prêt à aller. Nous continuons avec l'horaire des livraisons et les mêmes codes pour se voir. Ce sera toujours un plaisir de venir visiter cette église si tranquille les mardis.

— Merci à toi Dunie et tu as peut-être raison, rester dans l'ombre et entretenir de bonnes relations avec les chefs des plus importantes familles t'a bien servi. J'ai moi-même été assez surpris quand Joe est venu me confier ton secret. C'est après que j'ai fait ma petite enquête. On serait tous mieux si personne ne parlait de nous.

Espérons ne pas nous voir trop souvent, ça voudra dire que tout va bien. Je vais aller en Sicile à Noël, tu devrais venir, là-bas on pourra visiter et se connaître un peu mieux.

— Noël en Sicile, je vais y penser, il doit faire plus chaud qu'ici en tout cas.

Malgré les crises internes dans les familles, Dunie gardait toujours ses contacts pour assurer la bonne marche des affaires et garder un coup d'avance sur tout ce qui pouvait mal tourner. Dans le milieu criminel, il y a beaucoup d'égos mal placés, tout peut changer très vite, il faut avoir beaucoup de ressources pour s'en sortir quand la chance tourne.

1982 L'impensable arrive !

Depuis toujours Dunie connaissait des motards criminalisés, il n'avait que peu de respect pour ces moins que rien fainéants qui ne faisaient que terroriser des villages où ils s'installaient.

Les villes de Saint-Michel-de-Bellechasse et sa voisine Montmagny, Mont-Joly, plus à l'est et Sherbrooke pour ne nommer que celles-là, avaient toutes eu droit à des débordements de violence gratuite par ces fêtards qui ne vivaient que pour épouvanter la population locale. Des jeunes abrutis désœuvrés qui provenaient habituellement de ces mêmes petites localités et qui se tournaient vers la drogue et les crimes faciles face à des citoyens qui se connaissaient et qui ne voulaient pas faire de misères aux pauvres parents démunis devant une progéniture qui a

mal tourné.

Les maires dépassés par les événements durent demander de l'aide au gouvernement et il y eut des actions conjointes de la police. La Sûreté du Québec venait en aide aux corps policiers des municipalités qui n'avaient aucunement les ressources nécessaires pour mener une lutte à ces délinquants violents.

C'est en 1977, à Montréal, que plusieurs de ces bandes de voyous se sont affiliées à la plus connue des organisations internationales de criminels minables, les Hell's Angels et ont formé le premier chapitre canadien.

Malheureusement pour Dunie, ces malfrats représentaient une clientèle non négligeable dans la vente de ce produit dont il avait un surplus grandissant chaque jour. Bien qu'il entretenait un dégoût viscéral face aux nombreuses tueries auxquelles leurs membres se livraient partout au Québec dans un but de toujours avoir un certain contrôle sur l'ensemble du territoire, il leur fournissait la même cocaïne de première qualité qu'aux autres familles et tentait de les éduquer sur les bienfaits de rester discret et sous le radar de la police.

Mais les Hell's Angels, en perpétuelle guerre contre leurs rivaux, les Outlaws, chez qui Dunie écoulait aussi une partie de sa marchandise, ne se calmaient jamais et quand il n'y avait pas de membre des Outlaws à tuer, ils s'en prenaient régulièrement à leurs propres membres pour quelque raison que ce soit.

Dunie n'était jamais très pressé de collecter les dettes encourues dans le cadre du travail régulier. Les motards étaient les seuls pour qui il tenait la comptabilité de façon un peu plus serrée.

Deux de ces morveux, fidèles à leurs habitudes, décidèrent de trouver un plan pour ne pas payer la dette grandissante à leur fournisseur qui leur permettait pourtant de réaliser des profits faramineux en ayant un minimum de gestion à faire.

Plutôt que de travailler et de s'abaisser à compter et remettre tout l'argent qui leur filait entre les doigts, ils préféraient se droguer et faire croire à tout le monde qu'ils étaient les rois de la terre. De plus, comme ils ne connaissaient pas l'étendue de l'organisation de celui à qui ils devaient tout cet argent, ils croyaient que c'était une petite équipe, facile à manipuler pour des violents dont tout le monde avait peur.

Voilà l'inconvénient du secret que Dunie gardait sur ses affaires. Ça allait changer bientôt.

Dennis « Le Curé » Kennedy devait 167 000 $ à Dunie et Charles Hachez, lui, avait une dette qui s'élevait à 145 000 $. Ils eurent la brillante idée de kidnapper les deux enfants de Dunie et se présenter comme intermédiaires pour la rançon, ce qui éliminerait leur dettes respectives.

Tant de bonnes idées. Ah si la vie pouvait être aussi facile !

Quand Dunie apprit la nouvelle, les choses ne tournèrent pas tout à fait comme ils avaient prévu. En homme avisé, il entretenait des contacts avec les

plus haut placés des Hell's et il fit un simple téléphone au président canadien qui se résume à peu près à ceci :

— Deux de tes abrutis me doivent de l'argent et veulent s'attaquer à ma famille. Je sais que vous êtes deux cent soixante membres au Canada alors écoute-moi bien, si dans vingt-quatre heures, tout n'est pas revenu dans l'ordre, je vous coupe les vivres, j'ordonne le paiement total de toutes vos dettes et j'offre 100 000 $ à quiconque tue un Hell's Angels, un million pour ta peau et je vais interdire votre retour au Canada. Si tu ne veux pas que je me fâche, tu sais quoi faire.

Vous devinez la suite, dans les heures qui suivirent « Le Curé » et Hachez ont été rayés de la planète, leurs dettes ont été payées et les affaires ont repris sans autres problèmes.

Depuis 1982, l'évocation du Gang de l'Ouest inspire crainte et respect.

---

22. Faire un « move » dans le jargon criminel c'est bouger le premier, lancer les hostilités, même jusqu'à sortir son arme pour tuer l'autre.
23. https://fr.wikipedia.org/wiki/Agent_(renseignement)
24. https://fr.wikipedia.org/wiki/Commission_d%27enqu%C3%AAte_sur_le_crime_organis%C3%A9

Chapitre 8 1983-84

Greed, l'avidité inconsciente !

Le problème avec la folie des grandeurs,
c'est qu'on ne sait pas où finit la grandeur
et où commence la folie.
Quino

Métal Beauport, mars 1984

Tabarnak « Panache », vas-tu arrêter d'être un enfant cave comme ses pieds ? Je te donne de la drogue, c'est pour la vendre, pas pour la consommer pis la donner à toutes les plottes que tu rencontres. Elles t'aiment pas, mets-toi ça dans la tête, tu fais rire de toi, elles aiment juste profiter de mon argent pis de ma drogue. Tu as la job la plus payante de la planète pis tu arrives même pas à payer le matériel qui te fait vivre. C'est ton dernier avertissement, tu me paies d'ici trois jours pis je ne veux plus te revoir. Débrouille-toi comme tu veux.

— Je sais que je suis pas fiable, mais je vais te payer, je vais aller voler s'il faut, mais je vais te payer.

Pierre « Panache » Tremblay, deux mètres, cent vingt kilos, cheveux noirs plats sur la tête, grand flanc mou. Ce n'est pas le crayon le plus aiguisé de la boîte mais, à jeun, il est capable de suivre des ordres comme un bon soldat.

« Panache » avait été un bon voleur de voitures et avait fourni son lot de commandes à A1 pendant quelques années et comme il était ingénieux dans ce domaine, on lui avait offert de faire plus d'argent en vendant de la drogue. C'était un désastre, il consommait toujours plus, ne savait pas s'arrêter, se croyait invincible. Élevé au niveau de son incompétence comme on dit. Mais pour payer une dette de 30 000 $ ça va en prendre beaucoup des vols d'autos… en trois jours !

À la suite de cette conversation, le jeune « Panache » qui ne savait plus quoi faire, se sachant mort s'il ne remboursait pas Raymond Bouchard et surtout connaissant sa grande incompétence de tout ce qui touche aux vols payants, il décida de retourner voir son sauveur habituel à Trois-Rivières.

— Salut le Caïd, ça va ?

— Hey mon vieux « Panache ». Qu'est-ce que tu fais ici, tu est loin de ta ville.

— Ouin, je voulais te parler, mais pas au téléphone. Pis faire le voyage ça me rappelle les « runs » que je faisais pour venir te porter des chars volés. C'était le bon temps tant qu'à moi. Les autos c'est pas comme la poudre, on peut pas les consommer, dit-il d'un air piteux.

— Oui j'ai entendu dire que t'aimes ça un peu trop.

— Oui je sais que j'ai un problème, je peux pas m'empêcher d'en vouloir encore plus chaque fois. Ça commence toujours par une petite ligne, mais le party pogne pis je m'arrête le surlendemain quand mes jambes lâchent.

— Pis les filles m'aiment quand je leur en donne.

— T'es pas le premier.

— Ouin, mais là je commence à avoir de la pression, je dois 30 000 $ à ton chum pis y veut se faire payer. Faudrait que je recommence à t'emmener des chars ou si t'as autre chose à me faire faire, ça m'éloignerait du party pour un bout.

— Je sais que je peux te faire confiance, tu as toujours été un bon soldat pour moi.

A1 entre dans une cabine téléphonique, compose un numéro.

— Métal Beauport bonjour.

— Bien le bonjour, passe-moi le boss… Salut le Vieux, ça va ?

Raymond Bouchard est un des plus vieux associés de A1 dans les vols de banques et fourgons blindés. Ils ont fait leurs armes ensemble dès le début de leur vie adulte. C'est avec le fruit de ces vols que Raymond Bouchard a lancé son commerce de pièces usagées de voitures pour stabiliser sa vie et avoir une forme de couverture légale.

— Oui « Le P'tit », qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Tu sais notre chum l'orignal…

— Qui ça ?

— Le « Panache », il ne te doit plus rien, je le prends avec moi pour un bout de temps. Quand tu viendras régler tes affaires, on enlèvera le montant.

— Parfait, fais attention, il est tannant quand il abuse.

— Oui je sais, mais avec moi il ne fera pas ça. Salut et bonne journée.

Bon, c'est réglé et en plus ça tombe bien, j'ai quelque chose en cours et personne de confiance pour le faire. Là c'est plus sérieux et il faudra que tu sois encore plus « clean » que « clean », je vais t'envoyer aux États, tu vas rembourser le 30 000 $ plus vite que tu croyais et tu vas en faire beaucoup si tu suis la bonne « ligne », dit A1 en souriant.

Mais là-bas, si tu consommes, même moi je pourrai pas te sortir de prison, tu vas faire du gros temps et dur à part ça.

— Aux États ? J'y ai jamais été.

— C'est en plein pour ça, personne ne te connait. Je ne veux aucun appel de personne, je vais te donner les instructions et une fois de l'autre bord tu es le boss, tu règles les problèmes qui surviennent comme tu veux, tu livres et tu reviens.

— Ok, pas de trouble je peux faire ça.

— Bon, va te reposer, tu pars demain.

— Déjà ? Je suis même pas dessaoulé.

— Ce soir tu prends rien, tu regardes la télé à l'hôtel et tu dors.

Demain tu vas à l'entrepôt du pneu du Cap, celui que tu connais sur Berlinguet. Tu vas laisser ton auto là, elle sera en sécurité. Un gars va te donner un lift jusqu'à moi et il va s'assurer que vous êtes seuls avant de me rejoindre.

— As-tu du linge et ta brosse à dents ?

— Ben non, je suis venu pour te jaser pis retourner chez nous.

A1 sort une liasse de 100 $ en donne dix à « Panache » et lui dit :

— Va t'acheter du linge pour trois jours, prends une chambre au Delta et repose-toi. On se dit à demain.

— Ok merci, à demain, tu seras pas déçu boss !

— Je sais.

Midi, entrepôt du pneu.

Elvis le plus fidèle « runner » de A1, attend depuis un moment quand il voit arriver le chauffeur du Gentleman.

— Salut « Panache ».

— Ah ben si c'est pas Elvis, content de te voir.

— Tu as l'air en forme, t'es pas sorti hier, c'est une bonne chose, mais t'aurais pas dû te faire monter un « six pack ».

— Comment tu sais ça ?

— T'es dans notre ville, « Le P'tit » t'a pas dit d'aller là pour rien, il connaît et paye les employés. Mais quelques bières c'est pas grave, surtout pour un grand gaillard comme toi.

— Tu lui diras qu'il peut vérifier avec à la femme de chambre, j'en ai laissé trois, j'avais pas soif finalement.

— Ok, embarque, mais en arrière, ici il y a du monde, on va rouler et quand on sera seul, je vais ralentir au bord du bois et tu te coucheras sur le banc. Si plus loin on nous suit, ils vont croire que t'es débarqué dans le bois.

Quinze minutes plus tard dans un stationnement souterrain.

— Ok on est rendus, tu peux débarquer. À la prochaine chicane.

La voiture quitte et « Panache » va à la rencontre de A1.

— Et puis bien dormi, t'es en forme ?

— Oui mieux que je pensais, j'ai pas trop jonglé, tu as le don de régler nos problèmes.

— Maintenant c'est toi qui vas m'en régler un.

— Voici les clés d'un Ford noir que tu trouveras au deuxième sous-sol. Dans l'auto il y a quarante quatre kilos bien cachés. Tu reçois 1 000 $ du kilo, alors moins le 1 000 $ d'hier, quand tu reviendras je te devrai 13 000 $ et ta dette de 30 000 $ sera payée.

— Tu dois te rendre à la frontière de Trout River, c'est sur la route 138, très facile à trouver. Tu dois passer à 8 h 20 ce soir, très précisément. Le gars qui va être du côté américain travaille pour nous. Il te connaît pas mais il sait la marque et la couleur du char.

— Du côté canadien il n'y aura personne non plus quand tu reviendras.

— Une fois passé, tu ne t'arrêtes pas, tu auras rempli ton char d'essence avant. Tu roules sur la 30 des USA jusqu'à Albany. Ça va te prendre à peu près quatre heures. Fais pas de vitesse.

— Avant d'entrer à Albany, tu vas au Meadows Club, tu avances sur la route du Club et tout de suite à droite, il y a une petite entrée qui mène à un édifice. Tout est sur la carte qui est dans la boîte à gants.

— Tu vas voir un Ford pareil au tien, vous changez les plaques de vos autos, elles sont magnétiques, tu prends les clés de l'autre auto et tu reviens.

— Tu devrais arriver autour de minuit, trouve la place sans entrer sur le terrain, puis cherche un garage ouvert, fais le plein et attends qu'il soit l'heure pour te pointer là-bas.

— Essaie d'être là précisément à 1 h du matin, il n'y a pas de ronde de police à ces heures-là.

— Quoi qu'il arrive, tu ne m'appelles pas, ni personne. Si le char tombe en panne ou si tu t'endors au volant et que tu « crash », tu reviens comme tu peux.

— Comme je sais que tout va bien aller, tu reviens par la même place. Garde la carte dans tes poches pour pas l'oublier dans l'auto.

— C'est tout, pas de questions ?

— Juste une. Je peux repartir quand pour la prochaine « run » ?

— Fais la première et je t'avertirai pour la suivante.

Cocaïnomane invétéré, il est devenu très riche très vite pendant cette période, comme quoi avoir des problèmes ça arrange bien des gens parfois. Les voyages se sont répétés mensuellement pendant plus de deux ans, à coup de 40 000 $ par voyage, faites le calcul.

C'est là que tout fout le camp. Les gens savent qu'il a travaillé pour le boss et ils embarquent dans ses nouveaux projets. Mais comme il ne sait pas gérer, même une excellente idée est vouée à l'échec quand c'est un abruti qui tient les rennes.

Il gaspillera tout sur ses faiblesses, pour Pierre « Panache » Tremblay, c'était les femmes et la cocaïne, il ne pouvait jamais s'arrêter. Puis comme son projet lui

coûtait plus cher qu'il ne rapportait, il devait se remettre aux vols ou au trafic d'encore plus de drogue, ce qui n'était jamais profitable avec lui. Ce cercle vicieux le perdra un jour !

Ce genre d'homme a besoin de reconnaissance, incapable d'être seul plus de cinq minutes, il doit avoir un public, il doit faire la fête avec beaucoup de monde, mais pour que tous ces gens restent au « party » de sa vie, il doit payer et constamment fournir les vices nécessaires à la perpétuation de la fête.

La faune de nuit profite au maximum de ces oasis de gaspillage et sans même réfléchir à faire durer le plaisir, ils vivent au maximum ces excès de débauche jusqu'à ce que le nouveau roi de la fête se ruine complètement.

Tant que dure la fiesta, le roi est adulé. Ah, « Panache ». Tes partys sont exceptionnels, il y a toujours plus de filles, plus de drogue, plus de musique, plus de boisson. Tu nous fais vivre, vibrer, tu es notre Dieu ! Puis, quand le roi manque d'argent, tout est fini, la faune de nuit retourne à ses activités habituelles et cherche le prochain poisson qui paiera pour ses vices.

S'il se faisait arrêter il donnerait aux policiers tout ce qu'il pouvait, sauf A1, sa vache à lait et son sauveur à répétition, que ce pauvre « Panache » respectait encore.

Un drogué en manque est une manne pour la police, chaque minute d'attente est une vie de torture pour celui qui subit l'abstinence forcée. Chaque promesse d'assouvir ses besoins par les policiers qui l'ont bien laissé patienter est une promesse de volupté transcendantale pour ce toxicomane au bord de la syncope. Il fera tout ce qu'on lui demande pour calmer son enfer.

Plusieurs voleurs ou vendeurs dans l'organisation se plaignaient à A1 des frasques répétées et des soupçons de délation qui s'accumulaient contre « Panache ». Malgré tout, A1 continuait de le défendre. Si vous avez été un bon soldat pour A1, il vous protégera longtemps même si vous ne lui êtes plus d'aucune utilité. C'est une question de respect pour le Gentleman.

A1 savait qu'il pouvait compter sur lui. Surtout au début pour régler bien des petits problèmes ou pour faire des travaux ponctuels puisqu'il était encore inconnu des policiers. Mais finalement, c'était écrit, « Panache » deviendra délateur contre A1.

Au palais de justice, si un prévenu quitte sa cellule en piteux état pour aller rencontrer son soi disant avocat à la salle des visites et qu'il revient très en forme, ce n'était pas un avocat qui le demandait, mais bien un enquêteur véreux qui flairait la bonne affaire et qui était disposé à fournir à son informateur tout ce dont il avait besoin pour être loquace devant le juge.

Vous vous demandiez comment la drogue entre en prison ? Voilà une partie de la réponse.

Bon nombre d'articles ont été écrits sur des délateurs qui exigent de la drogue et de l'alcool, sans parler des prostituées, le tout payé par le corps policier qui les

emploie et ce même à l'intérieur des postes de police où ils sont confinés.

La fin justifie les moyens parfois, mais encore là, je parle d'organisations policières inexpérimentées qui choisissent des hommes perdus qui viennent leur offrir des informations souvent incomplètes contre une sécurité illusoire. La GRC ne fait plus ces erreurs de débutant, elle étudie les candidats et recrute patiemment la perle rare.

Allez voir si Serge Quesnel[25] s'est bien entendu avec la Sûreté du Québec ?

Pâques sera le 22 avril en cette année 1984.

Au début avril, un voleur de camion bien connu entre au bar voir Dunie pour lui offrir sa dernière prise.

— Hey Dunie, j'ai quelque chose pour toi, je sais que tu vas adorer ça.

— Quoi de neuf Freddy, tu as ramassé quelque chose d'intéressant ?

— Tu parles ! Tu sais qu'on arrive bientôt à Pâques, alors je regardais un dépôt pour les camions en transit et il y en a un qui a attiré mon attention, c'était un camion réfrigéré et j'ai supposé que c'était un camion de viande, ceux-ci sont rarement laissés seuls très longtemps, ça vaut beaucoup d'argent.

Alors j'ai sauté dedans et voilà, je l'ai amené dans ma réserve habituelle. Mais merde, quand je l'ai ouvert, j'ai été déçu, il n'y avait que du chocolat. Tous les types, des lapins, des œufs, des fleurs et tout le reste. J'étais sidéré, puis j'ai pensé à toi, avec toutes les personnes que tu vois en une journée, tu peux vendre un morceau à tout le monde et ils feront leurs achats de Pâques ici.

Dunie éclata de rire et dit :

— Ça sonne comme un bon plan, combien de morceaux penses-tu qu'il y a dans ton camion ?

— Je n'ai pas compté mais quelques milliers à coup sûr, certains gros sont à dix dollars. C'est un gros camion Dunie, seize pieds.

— Ok, disons cinq mille pièces, je vais te donner cinquante cents chacune, 2 500 $ pour une joyeuse balade et une visite à un vieil ami, ça te va ?

— Bien sûr Dunie, c'est encore plus que ce que j'aurais demandé.

— Parfait, donc l'affaire est conclue et je vais inclure la boisson que tu viens de prendre, tu fais ma journée Freddy. Assure-toi que le camion reste en sécurité et que personne ne te le vole.

— Ne t'inquiète pas, personne ne connaît ma cachette et je vais vérifier souvent, j'ai déjà mis un nouveau cadenas dessus.

C'est ainsi que tout ce qui était volé se retrouvait chez Dunie Ryan pour la revente à ses nombreux associés, à but lucratif, ou pas tant que ça parfois.

Tout cela était toujours vérifié par le garde principal de « Mother », Ti-Paul April, garde du corps selon sa propre définition, bien que Dunie n'ait jamais

vraiment eu besoin de ses services. Il avait davantage besoin d'un collecteur pour les rares moments où quelqu'un serait devenu trop arrogant ou aurait vraiment étiré les règles déjà très laxistes de Dunie.

Il fallait vraiment l'insulter ou le prendre pour un imbécile pour que Dunie s'en prenne à quelqu'un. Il avait tout simplement trop d'argent pour risquer de se faire du tort, ou à l'entreprise.

Après plus de huit ans d'importations faramineuses, la plupart des gens croyaient qu'il avait juste de bons contacts en ville et le respect de la plupart des familles.

Comme il était toujours très impliqué dans le financement de tous les types de vols, de braquages de camions blindés et de plans plus ou moins plausibles, la plupart des gens pensaient qu'il faisait son argent grâce aux prêts usuraires.

Et c'était bon pour lui, tout se passait bien, ses lieutenants dirigeaient les affaires et s'occupaient des clients.

« Mother » réalisait son souhait, il s'amusait et gâtait son entourage. Donc, pour tout ce mois d'avril, toute personne entrant au bar se verra demander un don de 5 $ ou 10 $, qui lui sera remboursé en cadeau surprise et qui lui sera livré à 10 h le samedi avant Pâques, dans un endroit spécial tenu secret pour l'instant.

Il riait et disait à tout son monde de ne pas acheter de chocolat pour Pâques, qu'il s'en occuperait.

Et la veille de Pâques, il se leva par une belle journée ensoleillée, assez chaude pour cette période de l'année à Montréal. C'était comme ça depuis plusieurs jours. Quand Dunie alla chercher le camion pour le conduire à l'endroit où il avait invité tout le monde, il trouva un camion plein de chocolat… fondu. Freddy l'avait laissé manquer d'essence et le système de réfrigération s'était arrêté.

Dunie a donc remboursé tous ses copains et ils ont dû se précipiter vers les quelques endroits qui avaient encore du chocolat à vendre !

La seule personne malheureuse autour de Dunie à cette époque, c'était Ti-Paul April. Oui, il était sur la généreuse liste de paie de Dunie depuis sa sortie de prison en 1981, mais il sentait qu'il n'y avait pas assez d'action à son goût.

Ti-Paul reconnu comme étant un voleur de banque violent et un buveur agressif. Dès qu'il avait bu un verre de trop, il commençait à chercher quelqu'un avec qui se battre. Peu de gens sont comme ça, mais si vous en rencontrez un dans un bar, vous le saurez assez vite.

Dunie pouvait toujours le contrôler et le garder tranquille quand il était là, mais avec le temps et avec leur approche très différente de l'entreprise, Ti-Paul était de moins en moins présent au bar et Dunie ne s'en souciait pas car ses clients étaient beaucoup plus détendus lorsque Ti-Paul était absent.

En fait, Dunie pouvait très bien prendre soin de lui-même, il était encore jeune et avait été un criminel coriace dans le passé. Il avait encore des nerfs d'acier et des réflexes foudroyants. Ils lui seront néfaste, malheureusement.

Loin du bar, Ti-Paul rencontrait d'autres joueurs, planifiait des « jobs » qui lui donneraient plus d'indépendance par rapport à Dunie, il cherchait à être son propre patron.

Mais n'ayant pas de véritable plan, le mieux qu'il pouvait faire était de planifier quelque chose de grand pour avoir son propre million ou plusieurs millions de dollars.

Il avait fait beaucoup de travaux pour Dunie dont la préparation de l'argent à disparaître. Des millions de dollars qui devaient être bien scellés car si l'humidité atteignait les billets, ils devenaient inutilisables.

De nombreux criminels à Montréal se sont vu offrir de l'argent pourri ou mouillé à prix réduit, pour tenter de remettre cet argent sur le marché. Certains barils sont encore trouvés de temps en temps, paraît-il.

Il n'aidait jamais Dunie à enterrer les barils, mais il en a vu beaucoup se remplir. Puis Dunie partait avec un baril et revenait plus tard au bar sans que l'on sache où il était allé. Personne n'a jamais entendu parler que Dunie en aurait retiré un seul du sol.

Je ne sais pas si vous pouvez deviner quel est le profit sur mille kilos que vous payez moins de 2 000 $ le kilo tout compris et que le vous vendez au minimum 10 000 $ au plus gros acheteur.

Au minimum 8 000 $ par kilo, donc huit millions de dollars de pur profit pour chaque livraison de mille kilos. Les ventes se comptaient par centaines de kilos chaque semaine, durant au moins six ans.

Plus d'un milliard par année, juste sur la cocaïne. Après six ans, c'est un peu plus de 6 G $. Oui « G » pour Milliard !

N'avez-vous jamais entendu parler de saisies de dix mille kilos de cocaïne dans un port ? Pour les organisations qui ont le producteur et la route entièrement contrôlés, c'est un commerce régulier. Réglé comme les aiguilles d'une montre suisse.

C'est exactement ce que le Gang de l'Ouest avait. Le plus grand producteur de cocaïne, le plus grand contrôle sur le port de Montréal pour l'entrée sans entrave au Canada et un immense réseau de distribution en Amérique.

Leur avantage sur la compétition était évidemment le numéro un des autorités de la lutte contre la drogue travaillant pour eux, leur donnant des informations sur le moment et l'endroit où les policiers travaillaient. C'était même lui qui décidait où ils les envoyaient enquêter.

Voici le résumé d'un procès plaidé en 1993 aux États-Unis. Je cite : « En tant que chef du "West End Gang" de Montréal, une bande de voyous vicieux, Allan Ross est accusé d'avoir canalisé trente-huit tonnes de cocaïne et deux mille tonnes de marijuana à travers le sud de la Floride ».

Pas banal ! Et c'est seulement ce qu'ils ont su de sources sûres, en cour tu ne peux pas extrapoler. La vérité était encore plus faramineuse.

Les autorités exagèrent toujours sur la valeur monétaire des saisies qu'ils font, « le coût sur la rue » est leur expression consacrée… les criminels aimeraient tous savoir où est cette fameuse rue, ils seraient encore plus riches.

Mais sur la valeur financière de Dunie à sa mort, tout est nébuleux, une source policière a estimé entre cinquante et cent millions de dollars sa fortune personnelle.

Les forces de l'ordre ne pouvaient pas imaginer la taille de son entreprise et en dire plus les ridiculiserait davantage, comme s'ils avaient laissé le plus grand marchand de drogue de l'histoire gérer ses affaires librement. Cela ne fait pas une bonne presse pour eux, alors mieux vaut réduire au minimum l'estimation de sa valeur.

Je peux vous dire que des générations futures de constructeurs dans le nord de Montréal seront assez surpris quand ils creuseront pour mettre les fondations d'une nouvelle maison, car Dunie est mort avec ses cartes secrètes sur l'endroit où il cachait ses barils.

Tout cet argent, Ti-Paul April le voyait au quotidien. Il a donc conclu un jour que le meilleur plan était simplement de « demander » un baril ou deux à Dunie.

Alors qu'il travaillait toujours pour Dunie, Ti-Paul ne cessait de développer du ressentiment contre la bouche qui le nourrissait depuis longtemps.

Il espaçait ses présences, prétextant des choses personnelles à faire.

Puis c'est un vendredi, 2 novembre que Dunie vit Ti-Paul pour régler une petite livraison régulière.

— As-tu tes hommes ?

— Oui, ils attendent les ordres.

— Bon, envoie-les au « car-wash » et je vais aller leur donner les instructions. Oublie pas, un par vingt minutes, je veux pas qu'ils se voient ou se croisent.

— Yes boss, comme d'habitude. Mais ce serait quand même plus simple et moins risqué si tu me donnais les ordres, je pourrait t'éviter le trouble.

— Oui et rêver de prendre ma place aussi. Et connaître les points de rendez-vous de mes clients. Non mon ami, c'est pas que j'ai pas confiance, c'est juste mieux comme ça, faut bien que je fasse quelque chose de mon après-midi.

Dunie ne le savait pas mais le plan de Ti-Paul April était mûr et allait bientôt se réaliser. Ce n'était pas de prendre sa place, mais bien de s'éloigner de lui pour le copier avec son propre bar, devenir le favori des criminels et voler toute l'attention que tous vouaient à Dunie.

Le plan incluait aussi l'apport financier majeur de Dunie, avec ou sans son consentement. Mais ça, c'était un détail pour Ti-Paul April.

Comme la plupart des théories à moitié réfléchies, celle-ci était pleine de trous. Ti-Paul était paresseux et pas très intelligent, alors plutôt que de réfléchir sérieusement aux bien-fondés de sa théorie, il a commencé à se convaincre qu'il avait le droit d'avoir une partie de cet argent, qu'il avait été un bon petit soldat

pendant de nombreuses années et qu'il était traité injustement. Et c'est Dunie lui-même qui l'aurait maltraité.

Ti-Paul en avait vu des tonnes d'argent prendre le chemin du nord dans la voiture du patron pour ne jamais réapparaître.

Qu'est-ce que son patron pouvait bien faire de tout cet argent, à qui le donnait-il, sinon, où le cachait-il ?

Le bruit qui courait en ville, c'était que Dunie enterrait son argent sur ses terres. Il ne le savait pas de sources sûres, Dunie partait toujours seul. « Mother » disait toujours qu'il devait aller payer les gens qui le finançaient et à qui il devait beaucoup d'argent.

Dunie répétait à qui voulait l'entendre que tout lui coûtait cher, qu'il avait financé des gars dont certains s'étaient fait arrêter et qu'il devait en plus payer des avocats pour tenter de récupérer son dû.

Mais son entourage n'était pas dupe, bien qu'il ne dépensait que très peu pour lui-même, tous voyaient bien plus d'argent entrer chez lui que sortir dans les poches des nombreux rêveurs venus lui demander de l'aide.

Si personne ne savait d'où lui venait ces entrées incessantes d'argent liquide, tous y allaient de leur inspiration du moment et inventaient les histoires les plus folles.

Soit il était un « Shylock » impitoyable pour certaines familles de l'extérieur de Montréal, soit il tenait une maison de paris illégaux dans un appartement secret dans le nord de Montréal, ou encore il collectait les profits des Italiens et lavait l'argent sale pour une commission généreuse. Tous s'imaginaient n'importe quoi.

Même si Dunie avait commencé à déléguer son travail à une certaine époque et qu'Allan Ross s'occupait de beaucoup de facettes de leur commerce lucratif, l'argent finissait toujours par aboutir au repaire de Dunie, le Nittolo's Garden Inn de la rue Saint-Jacques Ouest.

On l'a vu dans certains films, ou alors relaté dans des opérations policières d'envergure, certaines familles du crime organisé mondial ont eu ce fastidieux problème, quoi faire de tout cet argent encombrant ?

Ça ne pose problème à personne, en théorie, jusqu'à ce que ça vous arrive réellement.

On peut mettre cinq millions dans une poche de hockey remplie de billets de 100 $, maintenant imaginez combien de ces poches sont nécessaires pour faire un milliard de dollars en beaux billets du Dominion du Canada. Deux cents. Ça fait une grosse équipe, deux cents joueurs avec leur poche de hockey. C'est un tournoi.

Heureusement il y avait des billets de 1 000,00 $ que le gouvernement canadien interdira plus tard, mais ils étaient rares et très courus par tous les importateurs devant retourner de grosses sommes à l'étranger.

Ti-Paul était bien payé pour son travail, mais il se croyait de plus en plus

important, non plus juste le bras armé du boss, mais se voyait plutôt comme son bras droit.

Ti-Paul a fait ce qu'il avait à faire, convaincre un autre imbécile violent à faible QI que le plan était génial et qu'il se déroulerait parfaitement et en douceur. Selon lui, il était normal que Dunie comprenne sa prétention à cet argent inutilisé qui ne lui manquerait jamais.

— Pourquoi avons-nous besoin d'armes pour convaincre Dunie, demande un abruti à l'autre ?

— Parce qu'avec des armes à feu, nous aurons l'air plus sérieux, il va nous écouter. On lui dira « donnes-nous un tonneau ou deux, ça ne te manquera pas et c'est pour une bonne cause ». Il acceptera naturellement. Ensuite, il nous amènera là où sont les barils et nous creuserons.

Donc, tout au long de l'été 1984, Ti-Paul préparait son plan, recrutant un ou deux bons partenaires. Au final, quatre hommes furent impliqués dans cette affaire.

Des gens assez éloignés de Dunie pour ne pas avoir reçu ses nombreuses bénédictions sous forme d'argent.

Puis un jour, la météo donna son impétueux signal et indiqua à Ti-Paul qu'il devait bouger maintenant ou attendre l'année prochaine.

Au début du mois de novembre, le temps était beau et chaud, comme ce jour de Pâques qui a fait fondre tout le chocolat, mais au dixième jour du mois, les nuits ont commencé à geler et, au Canada, quand le sol gèle, tout est fini, plus possible de creuser, sauf avec une pelle mécanique.

On ne peut même plus faire d'enterrements spontanés de malfrats récalcitrants dans de jolis petits trous creusés par des tueurs amicaux.

Ti-Paul devait agir.

Le mardi 13 novembre, Ti-Paul April et son partenaire Robert Lelièvre élaboraient un plan simple.

Ti-Paul s'était stationné un peu à l'écart sur le parking du Nittolo's Garden Inn. Il ne voulait pas être vu. Il attendait son patron et quand il le vit arriver en voiture, il s'avança rapidement pour le croiser avant qu'il n'entre au motel.

— Salut boss, est-ce que je peux te parler en privé ?

— Bien sûr, as-tu un problème ?

— Non, non, mais je veux ton conseil sur un truc que j'ai en tête.

— Rien qui peut m'emmener de la chaleur, tu sais que je te paie plus que les autres pour avoir la tranquillité d'esprit au motel.

— Oui, rien de grave mais pas ici, j'ai pris la chambre 40 au rez-de-chaussée pour qu'on ait la paix cinq minutes, ce ne sera pas long.

— Ok, je vais aller porter mes clés et voir Sandra et je te rejoins par l'intérieur.

— Est-ce qu'on peut y aller tout de suite, une belle fille m'attend ce soir.

— Ah, je vois pourquoi tu es pressé. Go, on fait ça vite.

Dunie jouait au gars confiant mais en criminel aguerri, il avait des appréhensions. Quelque chose ne tournait pas rond. Premièrement jamais Ti-Paul ne l'attendait dehors, deuxièmement il ne voulait pas qu'il entre au motel, en plus il avait une mauvaise excuse d'être si pressé, les femmes étaient le dernier souci de Ti-Paul. C'était louche.

Malgré un mauvais pressentiment, jamais Dunie n'aurait pu penser à un guet-apens armé.

Ti-Paul April ouvrit la porte et laissa passer Dunie. Aussitôt les deux à l'intérieur et la porte fermée, Robert Lelièvre sortit de la salle de bain avec un fusil de chasse tronqué et pointa Dunie en lui ordonnant de se tenir tranquille.

Ils avaient prévu attacher Dunie sur une chaise puis présenter leur projet tranquillement. C'était si simple, qu'est-ce qui pourrait mal tourner ?

Cela aurait été un bon plan si ça n'avait pas été de vouloir voler le roi des criminels.

À la seconde où Dunie vit qu'il était piégé, il fonça droit sur l'arme de Lelièvre, sa main gauche attrapa le canon de l'arme pour la repousser et son poing droit s'abattit sur la mâchoire de Lelièvre.

Paniqué, Ti-Paul se jeta sur le dos de Dunie et tenta de le séparer de son complice, il criait :

— Reste tranquille on veut te parler.

Sonné, Robert recula sous le choc du coup de poing de Dunie, mais reprenant rapidement ses esprits de batailleur qui en a vu d'autres, son corps se tendit pour faire face à l'attaque et voulut se dégager.

Au moment de reculer son arme, son coude percuta le cadre de la porte de la salle de bains et le coup partit, atteignant Dunie en plein ventre et faisant un vacarme épouvantable.

Pas un son ne sortit de la bouche de Dunie, ce fut une mort instantanée. Il s'écroula sur le plancher de la chambre de son propre commerce, comme un vulgaire voyou pris à partie par deux cocaïnomanes en manque de drogue.

Les deux hommes se regardèrent apeurés puis Ti-Paul dit :

— On « crisse » notre camp d'ici. Faut pas se faire voir en sortant. On va rejoindre les autres pis on leur dit rien.

Cache ton gun sous ton manteau pis suis-moi avant que le monde arrive pour voir ce qui s'est passé.

Par la chance des inconscients, personne ce soir-là ne les avait vus arriver ni partir. Pas de caméras de surveillance à cette époque. Est-ce qu'ils avaient commis le crime parfait ?

Première erreur ils avaient recruté deux autres abrutis pour creuser. Évidemment Ti-Paul et Robert se sentaient bien trop importants pour faire ce travail, mieux valait avoir des bras pour ça. Ils ne leur donneraient que des miettes après avoir récolté des millions.

Nos deux lascars roulaient sans un mot depuis plus de dix minutes maintenant, chacun évaluant ce qui venait de se passer.

Ti-Paul April parla le premier :

— C'était un accident Bob. On a rien fait de mal. Câliss, qu'est-ce qu'il lui a pris ? On voulait pas ça. Il aurait pas pu s'asseoir tranquillement pour qu'on lui explique ? On va laisser retomber la poussière pis on va faire comme si de rien n'était. Il y a pas mal de monde qui lui en veut pour tout un tas de raisons que tu connais pas.

Il est pas si « clean » que ça le petit Ryan. « Mother » comme le monde l'appelle, ils savent pas tout.

— Exagère pas Ti-Paul, c'est un bon gars Dunie, moi, il m'a aidé une fois quand j'avais besoin. Si j'avais su, je serais jamais venu.

— Ta gueule, tu parles comme si on avait fait exprès. Je te dis que c'était un accident et si on en parle jamais, personne le saura. Faut que je puisse te faire confiance. Demain le nouveau boss va chercher à savoir c'qui s'est passé.

J'gage que ce sera Ross, le petit préféré du boss qui va s'occuper de tout maintenant. Il va se demander en maudit qui a fait ça pis où ils sont. Il va sûrement mettre une récompense assez forte.

On doit rien laisser paraître, continuer notre vie normale, pis on les aidera à trouver qui avait des raisons de faire ça. J'ai déjà quelques noms en tête.

Pour commencer, ce soir on va aller voir nos deux pelleteurs et leur dire que la job est remise, qu'il fait trop froid ce soir. On leur donnera chacun 100 $ ils vont être contents. Ils ne savent rien. Tu es sûr que tu leur a rien dit ?

— Non, non Ti-Paul, rien de plus que toi.

Deuxième erreur, courante celle-là. Robert Lelièvre voulant se donner de l'importance avait dit aux deux larbins qu'ils seraient royalement payés, qu'ils allaient déterrer un trésor de plusieurs millions et qu'ils en auraient pour leur effort. Mais ça, il ne voulait pas s'en souvenir, surtout pas le dire à Ti-Paul qui était très nerveux malgré les apparences de calme qu'il se donnait.

Arrivé à l'appartement où les deux jeunes les attendaient, Ti-Paul dit à Robert :

— Tiens, va leur donner chacun 100 $ pis dis-leur que c'est juste remis à plus tard en lui tendant deux billets de 100 $

Reviens tout de suite, éternise-toi pas avec eux, tu rentres pis tu sors.

Robert s'exécuta mais il ne put s'empêcher d'élaborer une longue excuse ténébreuse au sujet d'une job qui aurait mal été ce soir et que lui et Ti-Paul devaient s'en aller à l'extérieur quelques jours, qu'ils les rappelleraient quand ce serait le temps.

De plus, Robert n'étant pas proche de Dunie il était plus pauvre que son acolyte. Il garda donc un des billets de 100 $ et dit aux deux gars qu'ils se prennent 50 $ chacun. Troisième erreur.

À l'époque 50 $ pour attendre une heure, c'était bien payé, mais les gars avaient déjà dépensé mentalement plusieurs milliers des dollars qu'ils allaient gagner si facilement et ils n'étaient pas très contents. Ils demandèrent des comptes et quand ils pourraient faire leur travail pour une vraie paie.

Finalement après cinq minutes qui parurent interminables à Ti-Paul April resté dehors, Robert les envoya paître et sortit rejoindre son associé de malheur.

— Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— Tabarnak, ça t'as pris bien longtemps, tu pouvais pas juste leur donner le cash pis revenir ?

— C'est ça que j'ai fait, j'ai pris une gorgée de bière aussi, pis ils se sont mis à me demander quand on allait les rappeler, je leur ai dit bientôt, mais de pas nous attendre, qu'on avait du travail important pour quelques jours.

— Oui, c'est bon ça, ils ne nous chercheront pas. Je veux pas aller chez nous ni chez des amis qui connaissent Dunie. On doit aller chez Linda et rester avec elle pour pas qu'elle parle.

Linda était la fille qu'ils avaient engagée pour louer la chambre au motel. Personne ne la connaissait, donc personne ne pourrait la trouver.

— Es tu fou, son chum voudra jamais, quand elle va apprendre ce qui s'est passé, elle va capoter !

— Elle est dans la même marde que nous. Pis son chum, s'il a juste l'idée de me niaiser, je les tire tous les deux, au point où on en est, ce serait juste mieux de pas laisser de témoins.

Ti-Paul April avait raison, mais voici venir la quatrième erreur.

— Tu peux pas faire ça ! C'est la fille de ma sœur, elle me pardonnera jamais. Je vais parler à Linda et je vais m'assurer qu'elle ne soit pas là quand ça va poser des questions et on va être correct.

Il n'y a pas de crime parfait et la prochaine erreur sera décisive pour Ti-Paul et Robert.

Ti-Paul continuait de rager :

— Tabarnak, pourquoi il a fait ça, je sais même plus quoi penser, je tourne en rond pis toi tu m'aides pas avec tes affaires de famille. Tu as affaire à bien régler ça avec elle pis son chum, sinon c'est toi que je vais passer en disant à tout le monde que c'est toi qui a tué Dunie.

— Calme-toi le malade, ça donne rien de s'engueuler, pensons rationnellement.

— Oui excuse-moi, je suis stressé. j'ai besoin d'une bière. Attends j'ai une idée !

On pourrait dire qu'on a fait un vol de commerce par un plafond pis qu'on croit que quelqu'un nous a vus et qu'on veut rester cachés quelques jours ?

— T'es malade, qui va nous cacher, pis où on aurait fait la job ? Ça va sortir dans les journaux une tentative de vol manquée.

— C'est pas important, on va dire qu'on l'a juste essayé et qu'on est partis parce que quelqu'un était là, qu'on a rien cassé.

— Je sais pas, tu disais pas que demain tu devrais arriver normalement ?

— Je sais pas, je sais plus, laisse-moi réfléchir. On va aller chez du monde qui travaille pas avec lui, j'ai un chum qui va nous donner des bons conseils.

— Qui ça ?

— Un Italien, ils ont rien à faire des Irlandais, les Italiens.

Mais un Italien attablé à son souper avec toute sa petite famille n'ouvre pas la porte à deux Québécois qui ont besoin d'une place pour dormir. Après quelques minutes sur le perron à écouter les explications foireuses de Ti-Paul April, il leur claqua la porte au nez, « Va fangoulo » !

Quand Ti-Paul April revint à l'auto Robert lui dit :

— Pas trop sociable ton Italien, maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Ti-Paul réfléchissait et maudissait tous les mangeurs de spaghettis du monde d'être aussi casaniers et proprets avec leur bonne femme qu'ils trompent allègrement une fois dehors de la maison. Il finit par dire :

— Apache !

— Apache Trudeau, le tueur des Hell's ? T'es malade, ce-gars-là est un psychopathe.

— Peut-être, mais il marche pas avec Dunie, les Québécois pis les Irlandais ça se mélange pas. Go, on va dormir dans un motel en campagne et demain on ira le voir.

C'est de cette manière que Ti-Paul April s'est jeté dans la gueule du loup sans même le savoir.

Mais cette histoire vous la connaissez, allons maintenant voir comment la nouvelle garde multipliera les contacts et réseaux mis en place par le plus riche et le moins connu des patrons du crime organisé au Canada.

Repose en paix Dunie.

---

25. https://fr.wikipedia.org/wiki/Serge_Quesnel

Deuxième partie

Prélude

Qualis artifex pereo.
Néron

21 décembre 1992, QG, de la GRC, Ottawa.

C'est en stationnant son véhicule dans l'emplacement qui lui est réservé, au QG d'Ottawa, que Conrad voit au loin le surintendant de la GRC entrer en compagnie d'un officier qu'il ne connaît pas. Son instinct d'enquêteur le met en garde, il se passe quelque chose mais il n'est pas au courant. Lui qui contrôle tout ici, il devrait savoir.

Depuis la fin d'avril, Conrad Sansregret a été muté à Ottawa, auparavant chef des enquêtes contre les stupéfiants, mais surtout sur l'importation de drogues dans la province de Québec, il supervise maintenant toutes les opérations visant le crime organisé canadien avec toutes ses ramifications internationales.

Les polices internationales telles que la DEA, le FBI et Interpol passent par lui pour pouvoir enquêter en sol canadien, il sait tout, il est tout en haut de l'échelle des grades de la GRC.

Par déformation professionnelle, il connaît l'horaire de tous les employés gradés de l'administration de la respectable organisation. Cet homme qu'il ne connaissait pas portait un uniforme militaire, qu'est-ce que l'armée peut bien venir faire ici, au sein même de la GRC ?

Intègre, incorruptible, image idéale de la Gendarmerie royale du Canada, Conrad Sansregret n'a eu qu'une seule vocation, protéger le Canada. Le protéger des autres et de lui-même, par tous les moyens mis à sa disposition et puis, par zèle, par les moyens qu'il s'était donnés pour mieux accomplir son devoir.

Il avait trouvé un peu précipitée la décision de sa promotion, l'éloignant de plusieurs enquêtes ayant cours à cette époque, mais il s'était vite rassuré en voyant qu'il chapeauterait le tout et pourrait encore influer sur des événements précis dans les opérations concrètes. Sa vision périphérique n'en était qu'augmentée.

Il avait eu vent d'une enquête interne à la suite de plusieurs échecs face à certains groupes mieux organisés, mais rien de plus n'avait filtré jusqu'à lui. Il répondait de ses hommes, les connaissait et les dirigeait depuis longtemps

maintenant, la machine était bien huilée, il ne pouvait pas y avoir de taupe. Pas d'autre.

Conrad était un homme prudent, il retournait chaque situation de tous les côtés jusqu'à ce que sa logique lui donne son aval. Ces dignitaires avaient mille raisons d'être ici qui ne le concernaient pas. Quand on est les Services secrets canadiens, c'est normal d'en perdre quelques-unes, le haut-commissaire le savait. Même avec les meilleures techniques d'enquêtes, les meilleurs informateurs, il reste toujours une part de hasard qui nous surprend parfois, se disait Conrad pour atténuer une certitude grandissante en lui.

Perdu dans ses pensées, il revint à lui. Tout va bien Conrad, ils savent que tu veilles au grain, que tu es la ligne de défense. Peut-être s'agissait-il d'une menace terroriste découverte par l'armée.

Il entre et demande au constable à la réception s'il y a une réunion importante aujourd'hui.

— Pas que je sache, monsieur Sansregret.

— Parfait, faites venir le caporal Brunelle à mon bureau quand il sera arrivé.

— Oui, monsieur Sansregret.

Conrad monte à son bureau, salue sa secrétaire souriante qui lui tend un dossier au passage. Droite et digne, jolie, sans artifice, Conrad se surprend à penser que cette femme ne lui a jamais fait d'effet. Ne ressent-elle rien pour lui ? Pourtant ils en ont passé de longues heures ensemble penchés sur des dossiers, elle sentait toujours bon, mais sans plus. Jamais elle n'avait posé sa main sur son bras, son épaule, jamais elle ne s'était rapprochée. Tiens, pourquoi ce matin pensait-il à cela ?

Sans enlever sa casquette ni son uniforme impeccablement repassé comme toujours, il s'assoit et attend. Tout est calme, trop calme. Une montagne de rapports l'attend sur son bureau, de la lecture en diagonale qu'il pourra exécuter en moins d'une heure de manière professionnelle, sans commettre d'erreur de jugement. Il connaît les dossiers à fond, il n'attend pas de développements rapides. La patience est son arme.

Brunelle n'arrive pas, où peut-il bien être ? Conrad appelle sa secrétaire et lui demande de vérifier si le caporal Brunelle est arrivé au QG et de lui dire de venir aussitôt que possible.

Après une minute, son téléphone sonne.

— Oui Marie ?

— Le caporal Brunelle est bien arrivé, mais je ne le trouve nulle part.

— Merci, avisez-moi aussitôt que vous l'aurez rejoint. Pensif il revoit ce jour au restaurant chez Alexandre, la première fois qu'il a reçu de l'argent, sans l'accepter. À ce moment précis il savait déjà qu'il ne devait pas, qu'il ne fallait pas.

Puis il se mit à faire une sorte de calcul mental, le pour et le contre. Les

nombreuses arrestations que son implication a permises, les menaces qu'il a écartées. Puis la vie qu'il mène, la femme qu'il a, les enfants, le bonheur. La plus grande sécurité du Canada grâce à lui.

Conrad prend le téléphone et appelle sa femme.

— Bonjour chérie, comment vas-tu ?

— Conrad ? Pourquoi m'appelles-tu si tôt ce matin, ça va ?

— Oui, oui, bien sûr, c'est juste calme ce matin, avant la tempête j'imagine, j'ai pensé à toi et je voulais te dire que je t'aime.

— C'est gentil ça, un premier cadeau de Noël. Je t'aime aussi et oui, je vais bien, je pars dans dix minutes pour la réunion au centre d'aide aux nouveaux arrivants, il y a de l'opposition au plan que j'ai soumis la semaine dernière, mais je pourrai y remédier sans problèmes, ils ne sont pas de taille.

— C'est parfait ça, tu es une battante, je suis fier de toi. Bonne journée.

Il raccroche. Puis son téléphone sonne à nouveau.

— Oui Marie ?

— Mr. Sansregret, vous êtes attendu au bureau du sous-commissaire.

— Ils vous ont dit qui était là ?

— Non, juste qu'il voulait vous voir.

— Parfait, merci Marie. En passant Marie, je voulais vous dire combien j'apprécie le travail que vous faites ici. Sans vous, le bureau ne tournerait pas aussi rondement, je vous remercie de m'avoir suivi à Ottawa, je sais que ça n'a pas du être facile.

— Euh, merci monsieur Sansregret, vous me gênez ce matin, je fais mon travail et vous appuyer est toujours un plaisir.

— Bon, dites-leur que je serai « tout à eux » dans cinq minutes.

Conrad raccroche le combiné, se redresse le dos, prend un papier dans le bloc-notes, il y inscrit quelques mots rapidement de son écriture claire et propre. Il place sa main gauche à plat sur la note en dehors du sous-main en buvard vert. De sa main droite, il sort son arme de service de son étui, place le canon sur sa tempe, il sourit, ironiquement et dit :

— Comme Néron !

Puis il appuie sur la gâchette et s'étend sur son bureau, mort.

Chapitre 9 1984 - 85

La Réorganisation !

L'espoir est une mémoire qui désire.
Honoré de Balzac

14 novembre 1984.

Revenons si vous le voulez bien au lendemain du meurtre de Dunie Ryan, l'histoire que vous pouvez en lire offre une certaine vérité, que Ti-Paul et ses associés ont été assassinés treize jours plus tard, c'est vrai. Mais certains disent qu'ils étaient dans un bel appartement pour vaquer à leurs occupations habituelles. C'est faux.

La nuit du meurtre, ils ont tous deux réalisé ce qui venait de se passer. Ils avaient tué la poule aux œufs d'or, le plus grand mécène des familles criminelles de Montréal, l'homme qui n'avait pas d'ennemis.

Ils savaient que quelqu'un viendrait demander des comptes et ce ne serait pas joli. Cette nuit-là, ils se sont cachés.

Le lendemain matin, Allan Ross, le numéro deux du tristement célèbre Gang de l'Ouest, prenait la relève.

Il s'occupait de la plupart des opérations de Dunie depuis de nombreuses années, il avait déjà visité la Colombie et connu Pablo. Il avait rencontré les contacts mineurs de Dunie et connaissait personnellement les Matticks.

Aussi il connaissait les noms et comment contacter chaque patron des grandes familles. Il les verraient un a un rapidement.

Il commençait ce qui s'annonçait comme une très longue semaine, après une très courte nuit, de réflexions et d'appels pour mettre en place un plan d'action précis.

Allan « The Weasel » Ross. Weasel est traduit littéralement par belette. Mais en anglais le mot weasel a une forte connotation de futé, intelligent, sournois même. Ce sont les attributs mineurs d'une belette. Pour Allan Ross, son surnom en français devrait plutôt être le renard !

Il est patient, prévoyant et suit un plan établi dans le calme, sans sautes

d'humeur soudaines face à d'imprévisibles événements. Il étudie longuement les options qui sont devant lui. Il déteste les moments où il n'a pas le contrôle de la situation. Mais il est aussi très avare ce qui, malgré des alliés fidèles, ne l'aidera pas à se faire une bonne réputation dans le milieu.

Premier arrêt, le centre-ville. À 6 h 35 du matin ce mercredi, Allan se stationna sur Ste-Catherine, près du Forum, dans l'ouest de la ville. Il marcha un peu en vérifiant qu'il était seul, puis remonta la rue Green où il savait qu'il trouverait l'homme qu'il cherchait. Il entra Chez Nick déjà ouvert à cette heure et attendit quelques minutes.

Quand Conrad Sansregret apparut pour se commander un café, Allan alla se placer derrière lui. Il murmura :

— Il faut qu'on parle, commande ton café puis va aux toilettes.

Puis il s'éloigna sans que personne n'ait vu qu'ils s'étaient parlé.

Conrad garda son calme, c'était la première fois qu'il était contacté de cette manière, il avait plusieurs dossiers en cours et se demandait qui pouvait bien vouloir lui parler ainsi. Il avait su pour le meurtre de Dunie la veille, mais ne voyait pas encore le lien et ne comprenait pas cette réaction si rapide.

Il hésita, mais se rendit aux toilettes après avoir reçu son café. Il planifiait déjà son intervention, il serait ferme, il ne voulait plus jamais faire affaire avec qui que ce soit, il allait mettre un terme à tout ce cirque ici même. Rien ne pouvait justifier sa trahison face à la « FORCE ».

Il était déjà allé trop loin et l'organisation qui lui prodiguait des informations ne semblait plus nécessaire. Il avait su tirer partie des indications reçues, mais voulait couper les ponts avant que ça ne lui nuise. Il ne pouvait plus risquer sa carrière.

Mais quand il poussa la porte, une surprise glaciale l'attendait. Une vision en acier, le mauvais bout d'un .44 magnum pointé droit sur lui. Il reconnut immédiatement Allan Ross qui parla sans attendre.

— Tu as sûrement reçu la nouvelle, même si c'était tard hier soir, ils t'ont obligatoirement avisé. Je dois savoir tout ce que tu sais, il faut que ceux qui ont fait ça meurent immédiatement. Si on laisse ce meurtre impuni, c'est toute la ville qui va déraper, les familles vont vouloir combler le vide et une guerre violente va éclater.

— Enlève ça de dans ma face, Allan Ross. Votre gang n'existe peut-être pas, mais moi je vous connais tous, on a des dossiers sur chacun de vous. Le misérable Gang de l'Ouest, une bande de voleurs sans foi ni loi. Si Dunie est mort, c'est qu'il a dû voler les mauvaises personnes et il s'est fait prendre, je ne comprends pas ce que tu viens faire ici Ross.

Allan savait que ce qu'il allait dire ébranlerait ce policier hautain. Calmement il lui dit :

Maintenant il est l'heure que tu apprennes la nouvelle la plus importante de ta

vie.

C'est Dunie qui te paye depuis le fameux repas chez Alexandre !

On est dans une toilette publique, ce n'est pas l'endroit pour t'expliquer tout ce que tu dois savoir, mais fais-moi confiance, ce soir tu sauras tout et tu seras très surpris de ce que j'ai à te dire.

Alors écoute bien Conrad, d'ici 16 h, tu vas faire ton travail de policier et me sortir tout ce que vous savez sur le meurtre de Dunie. Ouvrez toutes vos oreilles, payez tous vos informateurs, trouvez-moi quelque chose et vite, sinon nous, toi et moi, serons pris avec l'enfer tel que vous, la police, ne l'avez pas vu depuis bien des années.

À 17 h 45, tu vas t'assurer d'être seul et tu vas aller voir Sidney Leithman à son bureau, là on va se revoir une dernière fois et je vais tout te dire.

Allan fit une pause, mi-insolant mi-amusé par l'air sinistre que venait de prendre Conrad Sansregret, son monde chavirait.

Conrad n'enregistrait pas encore l'énormité de ce qu'il entendait, il eut besoin d'une seconde pour se ressaisir. Sentant le plancher se dérober sous ses pieds il balbutia :

— J'y serai, 17 h 45.

Puis en entendant sa propre voix, il se raffermit et ajouta :

— Tes explications ont besoin d'être claires et ne crois pas que je vais travailler pour toi.

Ils se quittèrent sans un mot de plus, Conrad sortit le premier, content de voir qu'il n'y avait personne.

Allan Ross attendit une minute puis sortit. Il se disait que la première étape de sa journée s'était bien passée. Il mûrissait un plan d'action que Dunie et lui avaient déjà entamé pour ce policier, il allait simplement le devancer et l'adapter. Il devrait trouver un remplaçant à Dunie pour ne pas rester seul dans le secret. Il venait de voir pourquoi Dunie était si prudent dans ses plans, la mort guette toujours dans ce monde sans pitié.

Maintenant, deuxième étape, il fallait rencontrer tous ses associés qui devaient se poser de graves questions. Certains seraient vus seuls, sans que leurs hommes voient un Irlandais qui débarque sur leur territoire au lendemain du meurtre de Dunie, il fallait préserver le secret.

Il plaça des annonces dans les journaux du lendemain pour voir les gens le vendredi, deux longues journées de flottement avant les rencontres secrètes en espérant que personne ne réagisse impulsivement.

Il se dirigea vers l'est par l'autoroute 40 où il savait qu'il trouverait un des chefs des Hell's Angels de l'époque, Yves « Apache » Trudeau. Il devrait le convaincre de l'importance de choisir le bon camp. Connaissant l'organisation incohérente des Hell's Angels, il se doutait qu'un des lieutenants ou sous-fifres violents aurait pu être mêlé à l'assassinat de son ami.

À 9 h 45 dans un restaurant de Sorel, Allan en est déjà à son cinquième café aujourd'hui. Adossé au mur du fond, il voit bien la porte et tous les clients qui sont accoudés au bar. Des types réguliers qui déjeunent silencieusement. Il attend son vieil ami surnommé « Boyau ». C'est un petit voleur de Québec qui s'est vite fait une place dans l'organisation comme point de contact entre Allan et les Hell's.

— Salut Boyau, ça va ?

— Ben oui, je suis en forme, mais c'est de bonne heure pour moi, j'étais surpris de ton appel à 6 h ce matin. Pourquoi tu veux voir Apache ?

— Tu as pas su la nouvelle, évidemment à Québec personne doit parler de ça. Mon ami est mort, c'est très sérieux, je dois savoir vite qui a fait la job. As-tu contacté l'Apache ?

— Oui, quand je suis passé à Trois-Rivières, j'ai fait l'appel, je l'ai réveillé, au moins on est la semaine il n'y avait pas de gros party hier. Il devrait arriver bientôt. Qui est mort ?

— Dunie !

— Ben voyons donc, Dunie, il faisait rien ce gars-là, je sais qu'il était généreux en plus. Qui voudrait le tuer, ils l'ont volé ?

— C'est vraiment deux villes différentes Québec et Montréal, vous savez pas grand-chose dans votre village, mais c'est normal pour un gars comme toi qui s'occupe juste de ses affaires.

— Écoute-moi bien mon petit Boyau. Prends ça, c'est 5 000 $ parce qu'on est des amis, je te donne 20 000 $ de plus si tu me trouves l'information que je cherche. Tout ce que tu entends de sérieux, tu viens me le dire, en personne, pas de téléphone. Dunie, c'était pas juste mon meilleur ami, c'était lui le Boss de Montréal.

— Ouch, t'es sérieux, c'est pour moi tout ça ?

— Pour que tu fouilles et que tu viennes me voir aussitôt que tu as quelque chose. Parce que personne ne te connaît, les gars qui ont fait ça ne se méfieront pas. Tu pourrais être chanceux et tomber sur quelque chose d'important.

Sur ces paroles, Allan vit Apache Trudeau entrer dans le restaurant. Il dit à Boyau :

— Vas-y maintenant, je dois parler à Apache seul. Niaise pas, dis rien à personne de ce que je t'ai dit, sois intelligent et tu vas aller loin avec nous. Go !

— Ok l'Irlandais, je te reviens aussitôt que je sais quelque chose, je vais monter à Montréal voir des chums.

Apache Trudeau salue Boyau qui se lève pour quitter et prend sa place.

— Tu es de bonne heure su'l piton l'Anglo. Tu veux quoi ?

— Je veux pas ouvrir une guerre sanglante ce matin, mais si dans quinze jours j'ai pas ce que je veux, tu vas voir l'IRA débarquer à Montréal et on fera pas de quartiers. Dunie a été assassiné hier soir !

— Dunie est mort, qui a fait ça ? Est-ce que les ententes vont continuer, allez-vous être capable de continuer à nous fournir ?

— Inquiète-toi pas pour nous, Dunie avait déjà planifié sa succession, mais pas de cette façon-là. Tu es un des seuls Hell's qui savait que Dunie vous fournissait, maintenant tu es un des seuls à avoir vu le nouveau Boss.

— Boyau ?

— Ben non voyons, c'est moi qui t'ai fait venir ici, Boyau c'est mon livreur de messages. Comment tu fais pour penser ça, ton cerveau est encore gelé de toute la drogue que tu prends ?

— Non, non, excuse-moi, je suis pas réveillé. Tu veux quoi ?

— On fait ça simple et doux ou on prend la manière forte, ça dépend de vous. Je donne 250 000 $ pour la tête du ou des gars qui ont fait ça. Mais de l'autre côté, ton organisation nous doit à peu près ça. D'habitude on met pas de pression pour être payé, mais fais passer le mot que le party est fini, arrêtez les dépenses, empilez votre argent si je le demande, j'attendrai pas.

Si j'apprends que c'est un des vôtres, un « ti-counne » qui voulait monter vite, il en restera pas un de vivant et je vous chasse de la province, vous irez faire du bruit avec vos bycyk ailleurs.

C'est arrivé cette nuit, ceux qui ont fait ça doivent se terrer, mais bientôt ils vont sortir pis soit ils vont s'en vanter, soit ils vont se cacher. S'ils se cachent, ils vont avoir besoin d'aide, personne savait qui était Dunie réellement, mais tout le monde sait qu'il était respecté.

Où qu'ils aillent se cacher, vous, les Lepage, les Dubois, les Italiens, il y a quelqu'un qui va en entendre parler. Le premier qui apprend quelque chose vient me le dire et on règle le problème.

— Eille le smat, tu viendras pas me faire des menaces ici, on est au moins quatre cents gars en comptant les prospects, pis on laissera jamais personne nous chasser.

— As-tu quelque chose à voir avec la mort de Dunie ? Veux-tu ouvrir la guerre ce matin le Hell's ?

— Calme-toi, je te dis juste que t'es pas placé pour chasser personne.

— Si je donne le ok, vous n'aurez plus rien à vendre dès aujourd'hui et toutes les familles vont me suivre. Des Italiens aux Chinois, on fournit tout le monde au meilleur prix et avec la meilleure qualité sans compter que nous, on peut lever une armée de 5 000 hommes dans le temps de le dire.

Joue pas avec moi ce matin, je suis pas d'humeur. Tu le sais, ta gang de violents, vous n'avez rien d'organisé à part la petite distribution qui fonctionne par la violence.

Régner par la violence, ça ne dure pas longtemps, l'histoire nous l'a assez bien démontré. Si ça durait, l'esclavage serait encore légal. J'imagine que toi et tes « patchés », vous devez rêver à ça vous autres, avoir des esclaves, à voir la façon

dont vous traitez vos « Hang-around » et vos « Prospects » !

Apache Trudeau se lève, d'un air menaçant et met la main à sa ceinture, quand il entend un tas de monde derrière lui armer des chiens de fusil et revolvers devant une serveuse et un cuisinier effarés.

Quand il se retourne, il voit tous les clients debout pointant une arme vers lui. Il se rassoit lentement en mettant ses mains sur la table.

Allan lui dit, narquois :

— Ils sont où tes quatre cents gars ?

Tu restes vivant aujourd'hui parce que j'ai besoin de toi et pour le futur ça dépendra de toi et de ta bonne volonté à évoluer. Ouvre tes yeux et garde le secret, les tueurs pourraient apparaître chez vous et ils vont peut-être se croire en sécurité.

On est des ennemis naturels pour les gens ordinaires. Personne sait les bonnes ententes que Dunie à créées entre nous tous.

Fais pas de folies, la guerre mène à rien et vous faites plus d'argent que vous en avez jamais fait. Vous êtes la vache à lait de votre organisation, vos boss des « States » vous aiment, ça peut changer vite.

Depuis deux ans, vous fournissez pas mal de chapitres au sud de la frontière, on est content pour vous et ça nous fait un plus gros volume, mais va pas croire qu'on connaît pas le nom de chaque chef des chapitres que vous fournissez, un mot de nous et tu sais comment ça se passe les purges chez vous, comme à l'époque des Borgias, des petits meurtres en famille.

Ils vous appellent pour un beau party, vous y allez, le party se déroule bien et après, eux, ils repartent et vous, vous n'existez plus. Tu connais ça Apache ? Tu en as vu des purges, hein Apache ?

On est quatre au Canada à la table des négociations à décider qui vit, qui meurt, qui ouvre une guerre et quand c'est fini et je t'ai jamais vu à la table. Personne ouvrira de guerre contre nous, on est au top et on est là pour rester.

Si tu apprends quelque chose, envoie-moi Boyau.

Allan se lève et il sort, suivi de tous ses hommes qui disent à la serveuse, « la facture est pour notre ami là-bas ».

La journée s'est continuée avec moins de flammèches, il vit des petits associés qui étaient attristés du décès de Dunie, tous lui donnèrent leur parole qu'ils feraient tout pour l'aider, avec ou sans récompense, ils aimaient tous Dunie et savaient la prospérité qu'il avait amené à Montréal. Personne ne se doutait de l'ampleur réelle du contrôle de Dunie au Canada.

17 h 45, bureau de Sidney Leithman.

Quand Conrad Sansregret entra dans son bureau avec son air sérieux et de très

mauvaise humeur, Sidney Leithman l'avisa de ne pas s'en faire et lui donna les instructions pour aller rencontrer son interlocuteur au sous-sol du centre commercial.

Il était près de 18 h quand Conrad Sansregret et Allan Ross se rencontrèrent dans l'arrière boutique du commerce de lingerie.

Allan attaqua sans attendre :

— As-tu su quelque chose ?

Conrad rétorqua du tac au tac :

— C'est trop tôt, on a rien entendu sur nos écoutes, il faudra que la poussière retombe avant que les gens en parlent. Pour l'instant, tout le monde croit comme nous que c'est juste un minable règlement de compte entre deux voleurs. Mais c'est vrai que tout le monde parle en bien de Dunie et personne ne sait qui aurait eu des raisons de le tuer.

Mais avant d'aller plus loin, tu as des explications à me donner. Je ne suis pas le valet des criminels comme vous.

— Ok Conrad, prépare-toi, je vais absolument tout te dire, c'était la volonté de Dunie, il disait qu'une fois au courant de l'ampleur du plan, tu serais avec nous.

Comme je t'ai dit ce matin, c'est nous qui sommes derrière Sidney Leithman. Toute l'information reçue par Simard avant l'avocat aussi, c'était Dunie et il avait un plan.

C'est nous, le Gang de l'Ouest, qui sommes derrière vos belles arrestations, c'est nous qui avons su pour Simard et qui te l'avons donné. On a été impressionnés par ta clairvoyance et on te respecte plus que tu ne le crois.

Laisse-moi t'expliquer :

— Premièrement, depuis 1975, Dunie est le plus gros importateur de cocaïne au Canada. Il s'est garanti un approvisionnement de la meilleure qualité directement chez les plus gros producteurs de Colombie dès le début, puis du Venezuela, d'Équateur et du Pérou. Ce fut la base de son empire.

Ensuite il a fait des alliances avec toutes les familles du Québec, puis du Canada et évidemment, par l'entremise des Italiens, une partie des États-Unis est fournie par nous. Mais personne ne doit savoir de qui ni d'où la drogue arrive. Même vous à la GRC, vous n'avez jamais rêvé à nous sur ce sujet-là.

Conrad Sansregret opina tristement de la tête, sans interrompre le reste du discours d'Allan Ross.

— La CIA approvisionne le Sud des États-Unis avec leur guerre contre les « communistes rouges », ils envoient des armes aux Contras du Nicaragua et pour financer leurs opérations, ils ramènent de la cocaïne. Mais ça ne suffit pas. Le Nord, New-York et Chicago ont de la difficulté à faire remonter la drogue jusqu'à leur marché et comme nous avons la plus grande frontière non surveillée au monde, c'est beaucoup plus simple de faire entrer des tonnes de cocaïne ici à Montréal et les redistribuer vers le Sud.

Maintenant que Dunie est mort, je dois rencontrer tout le monde, je commence par toi, mais vu le secret de nos alliances je vais mettre du temps à rencontrer le chef de chaque groupe pour leur faire savoir que tout continue comme avant et qu'il ne faut rien changer. Au début, il n'y avait que quatre familles, mais maintenant il y a beaucoup de plus petites organisations qui se sont ajoutées à notre réseau de distribution.

Le risque, c'est que certains groupes plus agressifs veuillent élargir leur territoire et profiter du vide laissé par Dunie pour prendre le contrôle du marché. Tous les « gunmen » d'ici et d'ailleurs vont recevoir des offres pour venir travailler ici les uns contre les autres si je n'arrive pas à voir tout le monde rapidement.

Mais ça c'est mon problème, ça ne te concerne pas pour l'instant.

Allan laissa une minute à Conrad pour encaisser et bien comprendre tout ce qu'il venait d'apprendre.

Puis Allan continua :

— En tout cas je sais une chose, c'est qu'il ne prévoyait pas mourir aussi tôt et je me demande vraiment qui a pu faire ça. Aucun des hauts placés des familles, qui connaît le secret, n'a d'intérêt à le voir disparaître. Tout le monde profite de notre travail, on ne laisse personne d'important sans ressources, on a divisé les territoires et chacun y fait plus qu'assez d'argent pour ne pas vouloir prendre ce qui ne leur appartient pas.

Et vous, la GRC, vous éliminez gentiment les récalcitrants, tandis que nous, on débarrasse le plancher des psychopathes avec qui il est impossible de raisonner.

Tout le monde y gagne, je n'arrive pas à voir qui aurait eu intérêt à faire ça, je dois comprendre ce qui s'est passé. Ça n'a aucun sens, c'était Dunie, l'homme le plus gentil et respecté, « Mother », la mère Theresa de Montréal.

Conrad remarqua l'émotion d'Allan. Lui-même avait senti une certaine angoisse quand il avait reçu l'appel du central, la veille. Il n'avait jamais rencontré Dunie, mais en savait assez sur l'homme pour le soupçonner d'être plus qu'il ne paraissait.

Depuis des années maintenant, des informations lui parvenaient au sujet de Dunie Ryan comme étant immensément généreux sans jamais être pris dans un quelconque vol ou trafic. Une aura de mystère volait au-dessus de cet homme simple qui ne s'affichait jamais de manière opulente. Certes il avait acheté une grande maison pour y installer sa famille, complètement à l'ouest de la ville dans un cartier chic près du fleuve mais rien de plus. Par contre Conrad n'avait aucune pitié pour ceux qui décident de leur plein gré de vicier l'ordre et la démocratie.

Même si Conrad s'habituait à son implication, il ne l'acceptait pas entièrement, il avait fini par comprendre la nécessité de leur rôle respectif, ses informateurs et lui. Il savait qu'il était plus utile comme ça pour atteindre l'objectif d'un Montréal plus honnête et sécuritaire, puis par extension, le Canada aussi.

Il concevait qu'il pouvait être plus intelligent que les hommes qui lui envoyaient de l'information dont il se servait au maximum pour éliminer les malfrats et autres éléments les plus néfastes de la société. Mais il croyait qu'il s'agissait de politiciens ou d'hommes d'affaires influents, pas de simple criminels assoiffés d'argent et de pouvoir.

Avec chaque arrestation soumise par Sidney Leithman, Conrad élargissait les enquêtes et dossiers vers tous les acolytes des gens arrêtés. Il faisait un travail de moine et recoupait des années d'informations classées dans des dossiers passés. Aucun dossier n'est jamais fermé à la GRC, une information, un jour, pourrait s'y trouver et faire avancer la police dans son incessant travail de protection des citoyens. Depuis des mois, il progressait et n'avait d'autre but que de découvrir qui étaient ces « mécènes » occultes.

Il s'était convaincu que c'était lui qui tirerait les ficelles de ces informateurs anonymes et généreux un jour. Depuis qu'il avait fait tomber Simard, il se sentait aux commandes. Ils avaient dû tomber de leur chaise quand ils avaient appris que lui, savait que Simard était un « ripoux ».

Mais Conrad découvrait par le récit d'un petit Anglo qu'il avait toujours sous-estimé, qu'un grand plan de contrôle de la ville et presque du pays était établi depuis presque dix ans maintenant et que lui, Conrad Sansregret, avait contribué à l'expansion de leurs activités. Il avait été un pion sur un échiquier dont il ignorait l'existence.

Il n'avait jamais accepté d'argent pour son implication, mais il savait qu'ils gardaient une part pour lui et qu'il pouvait la réclamer s'il le désirait. Il jouait sur les mots avec lui-même. À cet instant il se dégoûtait.

Puis Allan continua d'informer Conrad Sansregret en observant bien ses réactions.

— Quand je dis « nous », il n'y avait que Dunie et moi au courant, ensemble on prenait les décisions sur qui te donner et quand. Dunie avait un seul but, éliminer la violence à Montréal et rendre les rues plus sûres en s'assurant que tout le monde s'enrichisse sans se faire la guerre.

Le marché de la drogue existe, les clients existent, on ne fait que les approvisionner. Un jour, comme pour l'alcool après la prohibition, tout ça deviendra légal, mais d'ici-là il faut s'assurer que les petits gangs ne se mettent pas à vouloir se faire la guerre pour quelques dollars de plus que les autres.

Je participais aux décisions avec Dunie depuis des années, je sais tout, toutes les arrestations que vous avez faites grâce à nous, l'arrangement que nous t'avons procuré avec les frères Matticks et tous les montants qui sont comptabilisés à ton nom chez Leithman. Je suis le nouveau patron du gang qui n'existe pas et que tu le veuilles ou non, toi et moi on va continuer de « jouer » dans la même équipe.

Conrad écoutait abasourdi. Il demanda :

— Et moi, qu'est-ce que je viens faire dans votre plan ?

— Tu es notre carte maîtresse, notre as le plus fort. On a des yeux sur la rue, on sait qui fait quoi, on s'assure du respect des marchés.

Mais il y a souvent des nouveaux qui arrivent. Quand ils veulent marcher avec nous sans même savoir qui nous sommes, on leur fournit assez pour qu'ils vivent bien mais ils sont en période d'essai. S'ils ont de bonnes méthodes et se concentrent à faire de l'argent, on les laisse progresser.

Si par contre, ils empiètent sur des territoires réservés, on les déloge.

Tu dois tout savoir, c'est un malheur ce qui est arrivé, Dunie avait prévu de te rencontrer chez l'avocat en janvier prochain, il estimait qu'il était temps que notre alliance passe au prochain niveau. Dunie voulait apprendre de toi, que tu nous dises quoi faire. On ne veut pas que tu deviennes le parrain de Montréal, mais l'éminence grise de la paix entre les familles.

De ton côté, tu gagnes des arrestations qui sont souvent beaucoup plus importantes que vous ne le réalisez. On a éliminé des gens qui auraient pu faire beaucoup de grabuge en ville et dans bien d'autres villes.

Avec la prochaine étape, Dunie voulait que tu gagnes aussi un bras armé pour régler des choses que les mandats et procédures légales ne peuvent pas régler. On remplace « L'Escadron de la mort[26] », pour le public ce sera des criminels qui s'entretuent, tu seras le seul au courant et jamais un exécutant ne pourra remonter jusqu'à toi.

Même pour nous c'est difficile de tout savoir, mais ensemble, toi et nous, on aura une vision périphérique du milieu et serons à même de mieux s'assurer que tout tourne rond. Dunie croyait à ton intelligence et à la nécessité de cette alliance entre nos deux forces.

Nous ne sommes pas responsables de l'explosion de la consommation de cocaïne dans le monde, c'est un résultat complexe de plusieurs facteurs, mais nous nous assurons de rendre disponible un produit de qualité pour des consommateurs toujours plus nombreux.

On sait qu'on est des criminels, mais on a des consciences et crois-moi, sans notre organisation, ce serait la guerre à ciel ouvert à Montréal et dans le reste du Canada. Tu ne veux pas ça !

Cette drogue-là est chère et ce sont des gens qui ont les moyens et tout à perdre qui consomment pour le moment. Mais aussitôt que ça va tomber sur le p'tit monde, dans les milieux défavorisés qui ne font que fumer du pot, c'est là que ça va devenir inquiétant.

Depuis trente minutes, Conrad écoutait et lentement il comprenait l'ampleur du plan, l'inutilité de lutter contre des gens qui avaient eu la patience de créer une structure à toute épreuve. Il réalisait ce qu'il serait appelé à faire une jour, devenir comme la CIA et aider les criminels à s'enrichir sur le dos des « honnêtes » consommateurs pour qui se droguer est un besoin.

Pourquoi le monde est-il ainsi fait ? Conrad Sansregret ne réfléchissait pas, il

encaissait. Il aurait à revoir ses idées préconçues du bien et du mal. Il détestait ce qu'il entendait mais voyait un certain bon sens dans ce que lui confiait cet homme venu de nulle part.

Il devait gagner du temps et aller remâcher toutes ces informations et essayer de donner un sens à tout ça.

— Je verrai ce que je peux faire, mais je ne peux pas m'engager dans une chose comme ça sans peser le pour et le contre de tout ce que tu me déballes aujourd'hui. C'est beaucoup trop gros pour moi seul, mais je ne peux en parler à personne.

— Je comprends et comme je l'ai dit, on est pas pressé, on est là pour le long terme et on avance doucement, chaque nouveau partenaire est étudié sous tous les angles.

Dunie te respectait énormément, il m'a souvent dit que, sans toi, cette ville serait un magasin de bonbons pour criminels en tout genre et il y aurait des meurtres au quotidien, personne ne ferait d'argent.

Conrad, je te promets de toujours te faire confiance et de suivre tes conseils. C'était la volonté de Dunie, il te savait supérieur à nous. Il reconnaissait souvent la chance que nous avons eue, le timing incroyable et l'opportunisme de notre entreprise. Il ne se surestimait pas et savait que, pour que ça marche, ça prenait un grand maître avec une structure, une discipline et des années d'expérience qui en sait plus que nous, ça c'est toi.

Dunie me disait toujours, « je suis bien tombé, j'en ai profité et ma plus grande qualité c'est la patience, pas l'intelligence » et c'est pour ça que tout fonctionne, mais on est toujours à risque d'une révolte dans les rangs, causée par un abruti impatient. Et il y en a beaucoup plus qu'on pense.

Allan avait bien écouté Dunie, il savait qu'il devait atténuer les anxiétés profondes de Conrad, sa hantise du crime motivait la dichotomie qui s'opérait en lui. Il restait humain et un encouragement senti, suivi de remerciements sincères l'aideraient à continuer l'entente la plus lucrative du crime canadien.

Ils avaient besoin l'un de l'autre et tous deux le savaient !

Allan est devenu le nouveau patron de ce gang que personne ne connaissait vraiment, ça allait changer. La première chose qu'il a faite, c'est de s'assurer de la bonne marche des opérations quotidiennes, puis après ce fut de passer le mot dans la rue, quiconque aidait les tueurs en subirait les conséquences.

Personne dans la rue ne savait d'où venait l'approvisionnement de drogue et Allan ne pouvait le couper jusqu'à ce que les tueurs soient éliminés. En parlant aux chefs qui, eux, savaient, il devait mettre la pression sur les organisations pour découvrir ce qui s'était passé.

Aucune logique à ce meurtre, les quelques discordes dans l'organisation étaient vites réglées par un généreux cadeau ou éliminées par balle.

Rien n'aurait pu valoir un tel geste. Plus il réfléchissait, moins il comprenait,

mais il savait que quelque chose filtrerait, les gars qui ont fait ça ne peuvent pas garder un secret comme ça longtemps.

S'ils l'avaient fait pour prendre le contrôle, ils sortiraient vite de l'ombre, certains d'avoir réussi. Si c'était une erreur d'abrutis, ils se pendraient seuls, rapidement, en s'échappant auprès de la mauvaise personne.

La seule possibilité qui pourrait rester secrète longtemps, c'était une vieille vengeance personnelle assouvie par un inconnu qui voulait régler un vieux compte oublié. Le fils d'un policier mort dans une fusillade à la sortie d'une banque peut garder une amertume et vouloir venger son père vingt ans plus tard.

Mais Allan mettrait la pression nécessaire pour débusquer les coupables.

Ce n'est qu'en fin de soirée, revenu au bar du motel de Dunie, où toute une foule d'amis à l'air triste l'attendait qu'il remarqua l'absence de Ti-Paul April. Accaparé par tous, il devait aussi préparer des funérailles dignes de Dunie mais simples et discrètes, tel que Dunie avait spécifié.

Il repassa par la chambre 40, la tache de sang était toujours là, incontestable témoin de ce jour néfaste. Allan Ross était ambitieux, mais il aurait préféré de loin rester le deuxième avec Dunie vivant que devenir le premier sans son ami.

Allan ordonna que la tache reste jusqu'à ce que les meurtriers soient découverts, punis, morts. Il établit sa résidence dans la chambre 40 pour ne pas oublier, chaque jour, sa première mission, venger Frank « Mother, Dunie » Ryan et garder la paix en ville.

16 novembre, chapelle de l'hôpital Santa Cabrini.

— Mes respects et très sincères condoléances Allan.

— Merci Joe, content de te voir malgré les circonstances. On a beaucoup de choses à discuter, mais prenons une minute à la mémoire de Dunie.

Après plusieurs minutes de silence, c'est Joe Di Maulo qui prit la parole.

— On ne parlera pas longtemps Allan. Dunie m'avait avisé que tu savais tout depuis longtemps, jamais il n'aurait cru mourir aussi tôt, mais il prévoyait se retirer doucement et savait qu'un accident est toujours possible, surtout qu'il était comme un enfant et faisait encore des folies pour le plaisir.

Mais bon, pour le reste je sais que tout va continuer comme avant, on a pas eu à se voir souvent lui et moi et quand on l'a fait, c'était pour régler des problèmes et ça nous satisfaisait tous les deux.

Maintenant, pour la mort de Dunie, on a entendu que ça vient de chez vous, regarde qui est absent et tu auras ta réponse. J'ai su que quelqu'un est venu nous voir pour se cacher, mais on lui a fermé la porte, il lui reste les motards qui font tout et n'importe quoi.

Si quelqu'un veut te marcher sur les pieds, je lève mon armée pour toi, avec

toi. Tu peux avoir 100 % confiance, rien n'a jamais aussi bien fonctionné. Première qualité et en huit ans on a rien perdu et vous n'avez jamais été en retard. On étend nos livraisons plus au sud année après année. Les guerres qui se jouent aux États-Unis ne nous touchent jamais. On garde le cap.

— Merci Joe, nous aussi on garde le cap. J'ai conclu un projet sur lequel Dunie travaillait depuis longtemps, on aura une sécurité encore plus complète dès le mois prochain. Si quelque chose se prépare en haut lieu, tu seras averti d'avance.

Maintenant, dis-moi, qui est venu vous voir ?

— Si je le savais, je te l'aurais dit tout de suite, juste que c'est deux Québécois qui ont besoin de se faire oublier des Irlandais. Ils ont vu un ami d'un ami, trop loin pour que je sache qui et je ne pouvais pas faire de bruit pour vous sans lever de soupçons. Mais si tu me le demandes, j'enverrai mes hommes jusqu'au premier gars et il nous dira qui sont les gars.

— Non, tu as raison, je commence à avoir mon idée, c'est vrai qu'un proche est disparu le même soir, je ne voulais pas y croire mais ça devient clair. Par contre je ne vois vraiment pas pourquoi il aurait fait ça, ni avec qui.

Surveille les journaux, si j'annonce quarante deux remerciements, c'était l'âge de Dunie, c'est que j'ai besoin de savoir. Si j'offre mille remerciements, c'est que j'ai trouvé. Mais si j'ai trouvé, tu verras les cadavres dans les journaux.

— Dis-moi Joe, comment ça se passe avec les Rizzuto ?

— Très bien, après les meurtres de Violi et leur prise de contrôle, Dunie avait rencontré Nicolo et tout continue sans problème. Vas-tu aller voir Vito ?

— Pas tout de suite, mais tu dois lui faire le message, s'il ne le sait pas déjà, que je maintiens les ententes.

En passant, les funérailles auront lieu demain à l'église Saint-Augustin-de-Canterbury, tu n'est pas obligé de venir pour les apparences.

— Es tu fou, je serai là, pour offrir mes respects à sa femme et à son fils. Ils peuvent compter sur moi.

— Merci Joe, mais tu sais, ils ne manqueront jamais de rien, Dunie cachait son argent depuis longtemps. Il a mis sa famille hors du besoin pour plusieurs générations à venir.

Ils se quittèrent contents de s'être vus. Joe Di Maulo était un véritable homme d'honneur, Allan Ross tenterait longtemps d'être à sa hauteur.

Allan continua ses visites mais fit un appel au motel et demanda à Sandra de communiquer avec Ti-Paul April pour lui dire d'être au motel le soir même à 6 h, qu'il avait besoin de lui. Ses premiers soupçons lui revenaient, mais il ne comprenait toujours pas. « Pourquoi Ti-Paul, pourquoi aurait-il fait ça ? » C'était sa seule question et il espérait bien qu'il pourrait la lui poser.

Il arriva au motel vers 17 h 30, vit tout de suite Sandra qui lui dit que personne ne trouvait Ti-Paul. Tout devenait clair. Au départ personne ne se plaignait de l'absence de Ti-Paul, il stressait tout le monde quand il était là et ça

faisait déjà un bon moment que ses visites se faisaient de plus en plus rares.

Ti-Paul April continuait à répondre aux demandes de Dunie, mais pas plus, il ne traînait plus en permanence au motel au grand soulagement des habitués.

Mais sa disparition après le meurtre en disait long. S'il n'avait rien à voir avec l'affaire, il serait venu aussitôt qu'il aurait su, au moins demander sa paie et s'il y avait une récompense pour tuer les coupables.

Et dès ce moment, Allan fit passer le mot qu'il voulait voir Ti-Paul April au plus tôt si quelqu'un le voyait, il devait l'emmener au motel, de force si nécessaire.

L'attente dura une longue semaine.

Les assassins avaient fait appel à des gens sur qui vous pouvez vraiment compter si vous avez des ennuis, les Hell's Angels qui étaient de bons vieux Québécois francophones. Ti-Paul avait pensé qu'ils les aideraient contre ces vilains Irlandais anglophones.

Et les Hell's les ont bien aidés. Ils leur ont donné un appartement où personne ne les trouverait, ils les ont nourris et leur ont dit que tout irait bien. Apache Trudeau lui-même était venu les voir, le vendredi 23 novembre, suivant les funérailles de Dunie pour les sécuriser et les assurer qu'aussitôt qu'il le pourrait, il les déplacerait en campagne.

Puis une fois sorti, Apache appela Boyau et lui demanda d'organiser un rendez-vous avec Allan.

C'est le samedi matin que les deux hommes se rencontrent dans un café du centre-ville de Montréal. Apache ne porte pas sa veste de Hell's Angel, mais un gros manteau, une casquette et des lunettes fumées.

Allan ne perd pas de temps.

— Dis-moi, tu leur a parlé, vous les cachez depuis quand ?

— C'est un gars du chapitre sud qui connaissait Lelièvre, le « partner » de Ti-Paul, qui les a installé dans un appartement vide en ville. Ils auraient tenté de me voir mais comme je n'étais pas disponible ils ont fait affaire avec le chapitre sud. Je l'ai su seulement jeudi et hier je suis passé les voir. Tu ne me croiras pas mais Ti-Paul me dit que c'est une erreur, qu'ils avaient une arme juste pour que Dunie écoute leur proposition, mais Dunie s'est fâché et le coup est parti tout seul.

— Me semble oui qu'ils voulaient lui faire une proposition. Un accident, ça c'est sûr, c'est la seule explication logique, celle qui n'a pas de logique. Je savais que je n'aimais pas ce fou-là.

Bon, ça a assez traîné, j'ai autre chose à faire, je veux que tu règles ça demain au plus tard, je veux même pas les voir, je sais pas ce que je leur ferais. As-tu besoin de quelque chose ?

— Non j'ai tout ce qu'il faut, ils ont demandé une télé pour se désennuyer, ils vont trouver le programme très explosif ! Mais je vais avoir besoin de monter l'équipement, ça va me prendre la journée. Est-ce que tu me donnes une avance

tout de suite ?

— Passe au motel ce soir et demande à Sandra la boîte de beigne que je t'ai laissé il y aura 25 000 $ On se reparlera une semaine après la job, ici-même, pour le reste.

À la suite de la conversation entre Allan et Apache, les grands patrons des Hells Angels avaient concluent qu'il valait mieux donner ces deux-là au nouveau grand patron de la ville plutôt que de risquer une guerre qu'ils auraient perdue.

Les journalistes de l'époque ont spéculé que Ti-Paul voulait prendre le contrôle de l'organisation de Dunie, mais rien n'est plus loin de la vérité. Il était trop idiot et n'avait pas l'envergure nécessaire.

Par sa stupidité, il avait parlé de son plan à quelques personnes avant le drame et un minable vol était la véritable raison de la triste mort de « Mother ».

Dieu ait son âme ! Bien que je crois qu'il préfère s'amuser en Enfer avec ses amis plutôt que l'ennui mortel du Paradis…

Une fois le calme revenu, il fallait reprendre les commandes de l'organisation. Un voyage en Colombie s'imposait, malgré l'envoi d'un message rassurant, les fournisseurs là-bas voudraient connaître les nouveaux dirigeants de leur meilleur client.

Allan devait aussi s'assurer de sa propre succession si quelque chose de fâcheux lui arrivait. Il avait déjà rencontré plus de gens que Dunie ne le faisait et il s'était possiblement fait un ennemi dans les Hell's.

Allan devait choisir entre deux candidats qui s'imposaient à lui pour des raisons bien différentes.

Le premier était Allan Strong, Irlandais lui aussi, proche de Dunie et des Matticks, intelligent mais plus fêtard, levant le coude souvent avec ses amis au bar. Ross avait le sentiment que Strong ne prenait pas la business au sérieux, pas suffisamment, pas comme Dunie et lui l'avait échafaudée, lentement mais sûrement.

L'autre n'avait aucun lien avec eux, francophone d'origine d'une petite ville sur la rive nord du Saint-Laurent, entre Québec et Montréal, ce petit Québécois était devenu un ami indispensable à plusieurs reprises.

Depuis le début des années 1970, il était devenu un criminel sérieux, il avait fait ses preuves tant dans les vols de banque que de camions blindés et fort de ses réussites, il s'était monté une grande entreprise de vol de voitures, un garage de débosselage et grâce au Gang de l'Ouest, il contrôlait maintenant la vente de drogue dans l'est de la Province.

Il avait été arrêté et avait fait son temps sans encombre. Homme fidèle, qui ne buvait que très rarement et peu, ne consommait pas de drogues, était un homme d'affaire érudit et respecté.

Ross tergiversa longtemps, il aurait voulu que cette décision fut prise d'avance quand Dunie était encore là. Mais c'était à lui de le faire. Il écouta son instinct et

choisit « Le P'tit » franco. Le « Gentleman » serait son nouveau bras droit. Mais il ne laisserait pas Allan Strong dans l'ombre, il lui donnerait une place d'importance avec le temps.

Mais le temps n'attend pas et bientôt les affaires reprennent et voilà l'occasion d'utiliser ses deux nouveaux acolytes.

Jeudi 24 avril.

Allan Ross a un problème à régler, pas trop compliqué mais qui demande de la grande discrétion. Il convoque le « Gentleman » et Allan Strong au chic Sheraton du centre-ville.

C'est un hôtel bien situé, boulevard Dorchester, avec des entrées et sorties sur les rues adjacentes pour le stationnement intérieur. On peut y accéder de plusieurs endroits et s'assurer, enfin on le croit, d'y être sans filature.

On y entre sans vraiment passer par la réception de l'hôtel, le grand hall est feutré et plusieurs fauteuils sont à la disposition des voyageurs et des nombreux participants aux différentes conférences qui ont lieu quotidiennement pendant la semaine.

Un escalier et des ascenseurs mènent à l'étages des salles de conférence, une mezzanine d'où l'on peut voir la réception et l'étage inférieur sans trop être vu.

Les criminels utilisent souvent des lieux prédéfinis pour se rencontrer, malheureusement une fois la liste faite, ils y ont recours trop longtemps, ce qui devient une routine. L'éternelle paresse qui tue dans tous les aspects de la vie.

Les policiers mettent du temps à découvrir les codes des lieux de rendez-vous, mais une fois acquis, ils sont armés d'information facile à corroborer en cour lors du procès.

Un bel exemple de ces méthodes criminelles déjouées par des policiers efficaces se trouve bien expliqué dans la série américaine « The Wire », quand des criminels, certains de leur intimité, s'envoient des photos d'horloge avec deux aiguilles pointant des chiffres différents à chaque fois, jusqu'à ce que la police craque le code.

Mais revenons à Montréal au printemps 1985. Ross arrive le dernier au rendez-vous. Il salue ses amis.

— Salut les gars, comment ça va ?

A1 rétorque de sa phrase habituelle :

— Bien le bonjour mon ami, moi ça va toujours bien !

Suivi de Allan Strong.

— Hey Allan, moi c'est ok, toi ça va ? C'est curieux ce meeting, tu as du nouveau pour nous ?

Ross s'explique :

— Malheureusement un petit pépin, rien de compliqué mais quelque chose que l'on doit s'assurer de contrôler pour toujours. Vous connaissez tous les deux David Singer ?

— Oui, c'est le jeune qui a tué Phillips.

— Exact, on a des raisons de croire qu'il va parler à la police. On peut pas se le permettre. Il est en Floride et comme vous y allez souvent vous allez faire la job ensemble. Il ne se doutera pas de vous.

Allan Strong devient pensif :

— J'ai pas de problème avec la job, mais es-tu sûr qu'il n'a pas déjà commencé à jaser à la police, si oui, c'est pas pareil, il va être suivi et protégé. Tu nous enverrais dans une trappe à rats.

Le « Gentleman » écoute, sérieux, il attend la réponse.

Ross leur répond :

— À l'impossible nul n'est tenu, mais pour l'instant tout est normal, ce sera à vous de l'isoler et de vous assurer d'être seuls. Il est jeune, s'il a contacté les policiers, il sera nerveux, les policiers ne vous laisseront pas l'approcher, ils ne seraient pas prêts si vite.

Pour vous dire la vérité, c'est vraiment par prudence qu'on s'en débarrasse. Il est faible et il s'est fait embarquer dans quelque chose de trop gros pour lui, on a surtout peur que si un jour il se fait arrêter, il voudra diminuer sa peine en collaborant. Il pourrait facilement se dire chauffeur plutôt que « Hitman » le jour du meurtre, ce serait sa parole contre celle de l'autre.

Strong demande :

— Qui l'a recruté ce gars-là ?

— C'est une vieille histoire, depuis 1976 il fait des petites jobs, surtout du haschich. C'est Billy qui est au-dessus de lui. On touche pas à Billy… pour l'instant.

— Pourquoi c'est pas lui qui s'en occupe, on est tous responsables de ceux qu'on amène dans la famille.

— Parce qu'il ne le sait pas, Billy ne voudrait pas. Mais on doit le faire. Même si on ne sait pas quand, on est sûr qu'il n'a pas la force de passer un interrogatoire, on l'a testé.

Il s'est fait arrêter par un de nos policiers à Montréal et juste au bord de la route, il voulait discuter pour ne pas avoir d'amende et il a dit au policier qu'il savait des choses. Le policier l'a laissé partir et depuis ce temps-là on le garde à la maison le plus possible. On a su tout ça avant la mort de Dunie, c'est pour ça qu'il ne faut plus traîner.

Il est avec des amis dans un « safe house » et on lui a dit qu'il va servir dans une autre affaire, qu'il doit attendre sans se faire voir. Vous allez arriver pour lui donner sa prochaine job…

Le « Gentleman » demanda :

— Bonne idée la vérification par un policier, tu fais ça souvent, je peux m'en servir pour tester des gars ?

— C'est une longue histoire que Dunie avait mis au point, on en reparlera.

— Pour la job, je ne pourrais pas envoyer mon gars de Donnacona ? Il est fiable, pas cher et ne parlera jamais.

— J'y ai pensé, mais Singer aura des doutes s'il ne connaît pas la personne et c'est le genre de choses trop proches pour risquer quoi que ce soit. C'est pas de gaieté de cœur que je vous envoie tous les deux, c'est parce que je sais que vous allez tout faire pour que ça se passe bien.

Une fois que ce sera réglé, qu'est-ce que vous diriez de commencer vos nouvelles vies ?

Monsieur Strong, si ça te va je voudrais que tu ailles en Europe ouvrir de nouveaux marchés, faire de nouveaux contacts et planifier les voyages, choisir les ports les plus sûrs où on peut avoir quelqu'un comme les Matticks. Tu dois découvrir qui sont les grandes et petites familles et ce qu'elles font. On choisira qui sera le prochain roi de la drogue en Europe et on commencera vite la distribution.

Moi je vais aller en Colombie rassurer les gens là-bas que tout va bien, malgré le terrible accident.

Toi, le « Gentleman », tu restes ici avec ta douce moitié, je sais que vous êtes attachés à votre ville natale, tu serais en contrôle du Canada avec moi. Dunie a toujours voulu qu'il n'y ait que deux personnes au top, mais on avait pas encore pensé à l'Europe. On ne sera pas trop de trois, on voyage déjà trop juste avec le Canada, les États-Unis et les occasionnels voyages en Amérique du Sud.

Strong adorait l'Europe et le bon vin, il voyait d'un bon œil sa nouvelle position.

— C'est bon pour moi, je connais déjà du monde en Hollande et au Portugal.

Quant à A1, plus casanier, il aime les voyages courts, avec un retour rapide vers sa charmante Danielle qui fait son plaisir au quotidien.

— Moi aussi c'est parfait, je peux placer du monde à Vancouver et à Toronto sans problème. Le reste ici est pas mal fait, il faut juste s'assurer que tout tourne rond, mais c'est pas compliqué. Du côté des « Grands Chapeaux » (GRC) est-ce que ça se place ?

Allan Ross était satisfait de la tournure du plan qui se construisait au fil du temps.

— Oui, Dunie avait raison et on a un bon cheval pour aller aux courses, il va commencer bientôt à nous être utile. Pour l'instant, il mûrit ce que je lui ai appris. Ce ne sera plus juste nous qui lui donnerons de l'info pour faire tomber les récalcitrants, il va nous informer et nous apprendre des trucs, j'en suis sûr. On doit le faire monter dans son organisation pour qu'il en sache le plus possible.

— Parfait tout ça, mais on part quand pour la Floride ?

— Je veux que ce soit fait bientôt, réglez vos affaires, pas de bavures là-bas et partez séparément.

Allan Strong réfléchit une minute et dit :

— On arrive à la fin du mois, je devais voir quelqu'un en Europe justement, j'y vais et je partirai de Madrid pour Fort Lauderdale le 8 mai, ça te va, tu peux le garder tranquille encore deux semaines ?

Le « Gentleman » renchérit :

— Pas de problème pour le garder sage, je voulais aller prendre du bon temps en Floride avec ma douce, j'en profiterai pour aller lui dire l'importance du prochain projet et qu'il doit être absolument sûr de ne pas être suivi. Il me fait confiance et voudra pas que je me fâche s'il fait des conneries. Ce n'est pas un gros consommateur de cocaïne ni d'alcool, il pourra rester tranquille.

— Parfait, vous savez quoi faire, je vous laisse et je vais continuer mes affaires.

Les deux hommes conclurent d'un endroit précis pour la rencontre le 8 mai, ils s'assureraient de ne pas être suivis chacun de leur côté et planifieraient le meurtre à ce moment.

8 mai, Fort Lauderdale.

Allan Strong attendait A1, qu'il surnommait le « Kid » pour son air jeune, au lieu du rendez-vous, le Marriott Harbor Beach resort, un tout nouvel hôtel luxueux. Quand A1 arriva, souriant comme toujours, Strong lui dit,

— Salut le « Kid », en forme pour faire la job ?

— Yes sir, bien le bonjour à toi. Je suis toujours en forme, surtout quand c'est important, on le « passe » demain le petit Singer et on repart au plus vite. J'aurais préféré que ce soit quelqu'un d'autre qui fasse la job, les États-Unis, c'est des malades pour les sentences.

— Oui mais il n'y aura pas de sentence, job propre et on s'en va. J'ai déjà récupéré un beau « morceau » un .38 limé et anonyme, on le jettera après la job. C'est Quitoni, un « ripoux » qui travaille pour nous qui me l'a fourni.

— Parfait, il est sûr ton « ripoux », faudrait pas que ce soit une trappe ?

— Non pas de problème, il a déjà fait beaucoup pour nous et s'il parle un jour, il passera sa vie en prison avec tout ce qu'on lui a mis sur le dos.

A1 réfléchissait puis il dit :

— Ok, si tu le dis, mais j'aime pas les choses qui viennent d'ailleurs.

Moi de mon côté, j'ai gardé Singer bien en sécurité, tranquille à Pompano et il nous attend pour une belle grosse job. Ça va être sa dernière. Est-ce qu'on enterre le cadavre ? J'ai trouvé quelques places, mais il y a du monde partout ici, la population est dense, il faut aller loin pour avoir la paix.

— Non, pas besoin, on va utiliser une voiture volée, tu conduis, moi je monte en arrière à côté de lui et quand on est dans une secteur tranquille je le tire, on le laisse dans l'auto et on prend une autre auto pour s'en aller. Ils le trouveront pas en cinq minutes et on sera loin quand l'enquête va commencer.

— Parfait, faut trouver un endroit près d'une autoroute pour changer de district le plus vite possible, quand la police reçoit un appel, elle doit vérifier avant de décider d'élargir son secteur de recherche. Pour eux, sans autre indice, les crimes sont toujours commis par un local sur un local. J'ai une auto louée, demain matin on ira la stationner près de l'endroit où on va le laisser et repérer les lieux. On se voit à ton hôtel à 10 h demain.

— Bon plan, au retour de nos vérifications on l'appellera et on récupérera une auto volée chez un ami.

— Tu préfères pas qu'on en vole une fraîche ? Ça peut amener de la chaleur à ton ami si quelqu'un a vu l'auto chez lui, ou si un jour il a besoin d'une carte de sortie de prison. Imagine qu'il se fasse arrêter pour vente de drogue, il pourrait nous donner pour s'en sortir.

Une auto d'un ami et un gun d'un ripoux, ça fait beaucoup de monde impliqué pour quelque chose qu'Allan Ross voulait qu'on fasse seuls.

— Tu as raison, peux-tu trouver une auto facilement ?

— C'est mon premier métier, voleur de voitures. Et j'en prendrai une belle qui ne manquera pas à son propriétaire, je vais la trouver ce soir à l'aéroport, elle sera encore fraîche et personne ne pourra nous lier à ça.

Parenthèse informative :

Une façon facile de profiter d'une voiture qui ne sera pas déclarée volée tout de suite, c'est de commencer par en prendre une n'importe où, même si quelqu'un vous voit, il faut juste se sauver vite. Puis on se rend à l'aéroport avec la première voiture volée, stationnement longue durée.

Là on entre, on prend son petit billet et on attend de voir des gens arriver, un petit couple sympathique, qui sort ses belles valises et qui part vers le terminal.

On se gare derrière leur voiture, ce qui nous cache un peu pendant qu'on ouvre la porte. Pour un voleur habitué, les portes et le démarrage de la voiture sont un jeu d'enfant, surtout à cette époque où il n'y avait que peu d'électronique.

Une fois à bord de la nouvelle voiture, on stationne la première voiture dans l'espace laissé libre par notre nouvelle prise puis on sort avec le billet de stationnement pris en entrant, en moins de trente minutes le tour est joué.

Une semaine minimum de voiture gratuite, non déclarée volée et pleine d'essence normalement, on déteste tous récupérer une voiture vide à notre retour de voyage.

Fin de la parenthèse.

Allan Strong dit au Trifluvien :

Ok, à demain.

Le lendemain tout roula comme sur des roulettes, balade en voiture jusqu'au supposé rendez-vous pour la prochaine grosse job, un terrain vague dans le comté de Dania, près du Tigertrail Park à quelques minutes de l'Interstate 95.

David Singer est mort de trois balles tirées à bout portant par Allan Strong pendant que A1 conduisait sur une route de terre.

Ils ont abandonné la voiture et le cadavre puis marché moins d'un kilomètre, sans croiser personne, pour récupérer leur voiture louée, puis ils sont partis, encore un peu nerveux de ce qu'ils venaient de faire.

Avez-vous vu, cher lecteur, lectrice, l'erreur commise ?

L'arme du crime leur a été fournie par un complice. Même si elle est anonyme, elle sera l'arme du meurtre, si elle est retrouvée et qu'un jour ce complice a des raisons de coopérer avec la police, il mènera la police aux deux meurtriers.

Mais nos deux assassins ne s'en font pas pour ça ce 9 mai 1985. Ils roulent et fidèle à ses habitude A1 roule vite et veut s'éloigner le plus rapidement possible de l'endroit. Dans une banlieue tranquille à quelques kilomètres de leur méfaits, A1 commet l'irréparable, il double son crime, il brûle un feu rouge.

Quand on a commis un crime, on se doit d'être irréprochable sur le reste, payer ses impôts, ses taxes, ses contraventions, ne rien faire qui peut attirer l'attention.

L'humain est souvent inconscient et agit par habitudes. Petite banlieue tranquille, pas de policiers qui traînent, on peut sauver un peu de temps en passant sous un feu de circulation orange foncé, là où il n'y a personne.

Pas de chance un « state Trooper » en quête d'amendes faciles était caché près du feu de circulation.

— Fuck, un policier nous suit.

— Pourquoi tu as brûlé le feu, t'es inconscient. Accélère maintenant on doit se pousser d'ici.

— Non, le mal est fait, je ne connais pas assez le coin, on ne peut pas risquer une poursuite et qu'il appelle des renforts. Passe-moi l'arme, je m'en occupe.

A1 s'arrête doucement au bord de la route, baisse la vitre de l'automobile, il connaît bien l'esprit des policiers et leurs techniques. À l'époque, pour des contraventions, rares sont les agents qui notaient la plaque du véhicule qu'ils arrêtaient avant de sortir de leur voiture de patrouille. Aujourd'hui les caméras s'en chargent.

A1 arbora son plus beau sourire, mit la main gauche bien en vue sur le bord de la portière, histoire de mettre le jeune policier en confiance puis quand celui-ci arriva à la hauteur du véhicule, A1 sortit son revolver de sa main droite et tira deux balles dans les jambes du policier, histoire qu'il ne puisse pas retourner à sa voiture.

Le policier à terre, A1 démarra et roula le plus vite possible. Allan Strong était dans tous ses états, la petite job facile du matin tournait à la bévue qui pourrait

leur coûter cher.

L'adresse au volant de A1 fit le reste du travail, en moins de deux minutes, ils furent sur l'autoroute et s'éloignèrent dans une direction inconnue pour quiconque les aurait vus près du policier.

A1 roulait maintenant en suivant les limites de vitesse de chaque route qu'il empruntait. Les deux hommes décidèrent qu'ils devaient quitter la Floride le plus tôt possible avant qu'un portrait-robot ne soit émis.

Après avoir bien nettoyé l'arme, Allan la jeta en bordure de route, le plus loin possible. Les deux hommes savaient que quand le cadavre serait retrouvé, les balles qui l'ont tué, provenaient de la même arme qui avait tiré sur le policier. Ça sentait très mauvais, mais ce sont les risques du métier.

Ils roulèrent en silence jusqu'à l'appartement de Strong. Le soir ils regardèrent les nouvelles, le policier s'en sortirait, pas d'indices sur les suspects. Ils pouvaient prendre l'avion le lendemain vers le Canada et essayer d'oublier ce moment désastreux.

Mais ce n'est qu'une histoire de temps avant que les choses mal faites ne viennent vous rattraper quand vous ne vous y attendiez plus. Ce fait a une grande similitude avec un autre grand chef de famille de Montréal, Vito Rizzuto[27] arrêté en janvier 2004 et envoyé en prison aux États-Unis pour un vieux meurtre commis en 1981. Il a plaidé coupable à une offense moins sérieuse et est revenu à Montréal en octobre 2012.

A1 vivra quelque chose de similaire. Retournons pour l'instant à Montréal pour voir comment vont s'organiser les choses dans le Gang de l'Ouest.

---

26. https://www.academia.edu/34685707/Un_escadron_de_la_mort_au_Québec
27. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vito_Rizzuto#Accusations,_procès,_incarcération_et_libération

Chapitre 10 1985 - 86

Les années fastes !

Il n'y a qu'une réussite :
pouvoir vivre comme on l'entend.
Christopher Morley

Mai 1985.

Depuis leur retour à Montréal, après une rencontre avec Ross où les explications ne servaient à rien, en hommes pragmatiques, A1 et Strong vivraient avec les gestes posés. Allan Ross devait prendre des décisions mais voulait établir son nouveau règne avant de mettre les bases de la future organisation.

Il envoya chacun reprendre ses activités en se tenant à carreau. Ils convinrent d'une rencontre à une date ultérieure en un lieu précis. Il n'y aurait plus de communication entre eux le plus longtemps possible.

Strong prit l'avion pour l'Europe, A1 retourna chez lui, voir sa douce et tendre moitié et s'assurer de la bonne marche de ses affaires.

Lundi 19 août. Chez Alexandre.

Le 19 août à 14 heures, les trois hommes se retrouvent chez Alexandre dans un salon privé où personne ne viendra les déranger.

Après les salutations d'usage, Allan Ross commence à leur dire où il en est.

— Bon, ça fait bientôt trois mois que vous êtes revenus de Floride et il semblerait que la police cherche encore chez eux des possibles suspects. On devrait s'en sortir sans autres nouvelles, tant mieux.

De mon côté, j'ai pris le temps de voir tout le monde et ça change continuellement pour le mieux on dirait. Depuis le passage du contrôle des Cotroni aux Rizzuto, il semblerait que tout le monde veut la paix plus que la guerre. Il reste toujours les Hell's pour faire de la violence inutile comme on a vu en mars avec la purge de Lennoxville, mais rien qui nous emmène de la chaleur.

Depuis dix ans on importe les plus grosses quantités de cocaïne haschich et marijuana pour tout le monde. On en vend plus que tout autre et le profit est

excellent. On s'est limité au Canada, un peu aux États-Unis avec les Italiens et quelques clients américains par nous-même et par les Hell's, mais je crois qu'il est temps de faire grandir l'organisation, de se mettre des millions de côté et puis de laisser la place aux autres, surtout la place en prison.

Notre contact dans la police va bientôt nous être très utile, il est prudent et veut garder la stabilité en ville, mais on sait que toute bonne chose à une fin, alors on attendra pas que ça tourne mal comme avec Dunie.

Les Matticks gagnent du pouvoir au port année après année, personne ne rêve à nous en tant qu'organisation, Dunie a su garder son secret de l'importation et on doit continuer de la même façon, mais si on grandit trop vite, ce sera plus difficile. C'est pour ça que je veux étendre nos livraisons à l'extérieur du Canada.

On peut continuer à faire entrer des tonnes de marchandises à tous les mois, les seules arrestation que la police fait, c'est sur délation et ça se passe chez les autres organisations ou quand on décide de faire tomber quelqu'un.

À part les frères Matticks, il n'y a que nous trois qui savons ce qui se passe réellement. Même nos livreurs ne savent pas d'où vient le stock, les hommes des frères Matticks sortent les conteneurs du port et ne savent pas à qui ça appartient. Ils livrent les camions et nos hommes récupèrent le tout loin du port ne sachant pas non plus d'où ça vient.

Tout roule simplement et parfaitement. On pourrait rester comme ça, mais si on ne veut pas se faire doubler par des nouveaux venus, il faut garder un coup d'avance.

Je vois deux problèmes qui se dessinent, ceux qui fabriquent des drogues chimiques, les Hell's et leur PCP qui tue du monde et le deuxième, les Colombiens qui ont compris que le Canada est une passoire à drogue sans contrôle frontalier fort. On doit s'assurer que le port reste à nous.

Il ne faudrait pas que ça tourne en guerre avec notre fournisseur. Ça fait déjà un bout qu'il voulait nous en envoyer plus mais Dunie réussissait à lui faire comprendre qu'on roulait à capacité maximum pour la sécurité de tous.

Ils voient qu'on est voisin des « States » et croient qu'on est autant de population. Les Colombiens avec leur petit pays de trente millions ne comprennent pas que notre si grand pays soit si peu peuplé. Ils sont quatre millions de plus que nous et on est le deuxième plus grand pays du monde.

Ils fournissent déjà le sud des États-Unis et les lois là-bas sont assez dures sur la drogue, surtout avec Reagan[28] qui veut lancer la guerre à la drogue, ça ne va pas s'améliorer, on doit regarder vers l'Europe si on veut augmenter notre volume et garder nos fournisseurs heureux.

— Dis-moi Allan, tu as vu du monde pendant ton séjour ?

— You bet, j'ai fait le tour des pays riches qui ont des côtes qui bordent l'Atlantique avec des ports faciles d'accès et c'est comme chez nous, des employés hauts placés qui contrôlent les entrées et sorties. Avec les moyens qu'on a, ce sera

assez facile d'ouvrir des routes sûres.

La population est dense là-bas, beaucoup de monde contrairement à ici. Les discothèques marchent à plein régime. Les clients ne manquent pas et la distribution est ouverte à qui veut la prendre. J'ai parlé à quelques chefs de familles là-bas, tous veulent ouvrir de nouveaux marchés. Dans chaque pays, ce sont des gens différents, on devra choisir les bons partenaires.

Par contre pour le haschich, ils sont proches des fournisseurs. On devrait se contenter de la cocaïne pour ne pas se mettre nos fournisseurs du Moyen-Orient et de l'Afrique à dos.

— Oui Allan, c'est là que nous aurons besoin de notre associé du renseignement, il nous fera gagner beaucoup de temps. Je l'ai laissé mûrir en lui envoyant régulièrement des nouvelles pour qu'il sache qu'il peut nous faire confiance et travailler avec nous.

Nous allons avoir un certain problème avec le rapatriement de l'argent, je ne croyais jamais dire ça, mais trop c'est comme pas assez, c'est difficile à gérer. Des idées les gars ?

C'est à ce moment que le « Gentleman » prend la parole :

— Nous devrions chercher à avoir notre propre pilote, je crois qu'on devrait même ouvrir une compagnie aérienne privée pour capitaliser là-dessus, ça doit pouvoir se faire, voir quelles sont les lois dans ce domaine. Ce serait un avantage non négligeable.

— Oui le Gentleman, vois ce que tu peux trouver, ça va prendre un mercenaire aux couilles en or pour faire ce travail. Par contre de vrais pilotes, sur de vraies routes je ne crois pas qu'on puisse rentabiliser l'investissement, imagine la perte si quelqu'un parle ! Il y a quelques années tu m'avais parlé d'un pilote que tu n'avais jamais réussi à voir, s'il est de retour chez nous ce serait le temps de le contacter.

Bon, réfléchissez à tout ça et on se revoit au prochain rendez-vous, voici l'adresse, la date et l'heure, comme toujours d'ici là, zéro contact et assurez-vous d'être seuls.

Le lendemain, Allan Ross se rendit tôt au bureau de son avocat et lui demanda d'organiser une rencontre avec Conrad Sansregret pour le jeudi 22 dans la boutique du sous-sol. Le jour même, Sidney Leithman rencontrait le policier au palais de justice de Montréal après avoir vérifié que celui-ci y comparaissait.

Sidney demanda s'ils pouvaient aller se parler dans une salle privée, habituellement réservée aux avocats et à leurs clients.

Le visage calme, Conrad Sansregret réfléchissait profondément au geste qu'il allait poser. Depuis des semaines, des mois même, il retournait dans sa tête chaque parole et événement qui l'avaient mené à cet instant où il pourrait encore faire la différence et reprendre le droit chemin.

Tout en lui était contre cette alliance. C'était s'abaisser à être encore plus vil

que ceux qu'il méprisait. Il n'avait pas été piégé dans un cercle vicieux par une faiblesse incontrôlable qui perd souvent des hommes de bonne volonté, mais de mœurs légères ou de morales élastiques selon les termes de psychologie à la mode.

Il était droit, organisé, structuré, son entraînement à Régina au sein de la Force avait été impeccable, remarqué par ses supérieurs, il comprenait l'importance de chaque maillon de la grande chaîne représentant la GRC. Il voulait réussir, monter les échelons par son propre travail, aider le Canada à rester un des pays les plus sûrs du monde.

Il avait la conviction et la droiture qui émeuvent quand on lit une biographie et que l'on reconnaît la grandeur d'âme, le sacrifice continu d'une personne pour le meilleur de sa communauté, l'abnégation nécessaire à une société grandissante, attributs souvent reconnus de manière posthume et qui pourtant devraient être naturels. L'éternelle question qui nous vient chaque fois, en aurions-nous été capable ?

Conrad Sansregret n'avait pas à se la poser, il en avait l'étoffe. Mais c'est justement là où s'immisce le doute. Dans sa rectitude, ses fondements sont ébranlés, il voit une autre possibilité, le cartésien calcule les avantages de chaque position.

Premièrement, son organisation est trop lourde, il n'a pas les coudées franches. Malgré des ressources énormes, le crime prolifère comme s'ils n'existaient pas, ni lui ni son institution.

Deuxièmement, les criminels sont potentiellement aussi consciencieux que lui et ses hommes. Depuis dix ans le Gang de l'Ouest grandit dans l'ombre de tous, même des criminels les plus au fait du monde interlope. Ils ont su rester discrets et avancer sans se faire remarquer ni se faire envier, ça tient du miracle. De plus, ils ont maintenu la violence au minimum, extraordinaire réalisation quand nous avons connu des années 1950, 60 et 70 de violence quotidienne au sein même des familles italiennes et tutti quanti qui se faisaient la guerre sans merci. Peut-être découvrira-t-il un grand militaire aux commandes derrière quelques gros bras de service.

Troisièmement, si lui pouvait coordonner l'action de tous ces gens, en utiliser cette inépuisable source de renseignements, il saurait garder son pays sous contrôle en réduisant davantage les risques pour le citoyen, puis il acquerrait toute l'information nécessaire à faire tomber tout ce beau monde le moment venu.

Il serait le héros. D'ici là, il ne devait plus accepter d'argent, il n'en avait pas besoin. Ce serait toujours son point faible. Mais comment le refuser sans éveiller de soupçons chez ceux qui mettaient leur confiance en lui et qui avaient déjà un coup d'avance à ce qu'il voyait.

Les tourments que ces délibérations lui apportent étaient sans fin.

Conrad Sansregret le héros. C'est une chose.

Conrad Sansregret le traître. C'est impossible, ce ne sera pas.

Ce matin, il aurait une décision à prendre.

Conrad Sansregret n'avait pas pris de décision finale mais il était prêt à assumer ce que le moment lui dicterait. Sa conclusion la plus probable de tous les scénarios qu'il avait élaborés, restait à 50/50. Il pouvait gagner ou perdre de tous les côtés. La différence majeure, ce serait lui-même qui l'apporterait. Il suivit l'avocat.

— Bonjour Conrad, comment vas-tu ?

— Ça va et toi, tu représentes quelqu'un aujourd'hui ?

— Oui, du menu fretin, mais ça paie les frais qui n'arrêtent pas d'augmenter.

Le terme « Menu fretin » était le code convenu pour aviser Conrad Sansregret qu'il devait se rendre à un rendez-vous dans deux jours, à exactement midi quinze. Conrad avait lui-même exigé cette méthode qui ne permettait à personne qui aurait entendu la conversation de déceler quoi que ce soit. Puis cela donnait le temps aux parties de s'assurer de la sécurité de chacun. À entendre le code, on pouvait tout annuler si on se savait dans l'impossibilité d'être disponible le jour en question en répondant que les « gros poissons » sont plus durs à pêcher.

Mais Conrad décida à la seconde même où il vit Sidney Leithman qu'il allait accepter et jouer le tout pour le tout. Il répondit simplement : c'est toujours bon de payer ses comptes d'avance, bonne journée Sidney. Il s'éloigna en se disant, Alea jacta est ! À moi de créer le futur que j'envisage.

Le surlendemain, après avoir pris soin de libérer son heure de dîner, Conrad se présenta au sous-sol du centre commercial à la boutique de lingerie fine habituelle. Cette fois la vendeuse le reconnut et lui fit un grand sourire en le saluant, puis l'invita à lui faire signe s'il avait besoin d'aide.

Il se fit une note mentale de changer le lieu de rendez-vous pour la prochaine fois en se disant qu'il pourrait tout de même utiliser l'expertise de cette charmante vendeuse pour acheter un cadeau à sa tendre moitié avant de ne plus jamais la revoir. Un beau brin de fille, se surprit-il à penser, souriante chaque fois qu'il l'avait vue, rousse aux cheveux courts, un visage rond et doux, mais avec des traits distingués, elle était mince sans être maigre, une poitrine ronde et ferme, de petits mamelons semblaient vouloir se tenir droit sous ce chemisier délicat.

Elle ne semblait pas insensible à ses charmes non plus. Tout en sortant du commerce comme à chaque fois, elle se retournait pour le regarder, l'observer sous tous les angles. Avait-il quelque chose de travers, sa chemises dépassait-elle ? On croit souvent que quelque chose ne va pas quand une femme nous regarde, on pense au possible négatif. La femme, elle, habituée aux regards insistants, sait se faire valoir quand un homme lui plaît.

Mais elle ne voyait pas de défaut, elle regardait son postérieur dans son pantalon moulant. Leurs regards se croisèrent dans un miroir, il venait de la

prendre en flagrant délit de convoitise et elle le sut. D'un geste brusque, elle ferma la grille en se coinçant un doigt dans l'encadrement. Sans même crier sa douleur et en oubliant de placer l'écriteau « de retour bientôt », elle se retourna et s'en alla, rouge comme une pivoine et se calomniant sèchement : tu es folle ma pauvre vieille.

Amusé par cet incident, Conrad se dirigea vers le fond, souriant, décidément c'était une bonne journée. Mais il reprit son calme et revint à sa longue préparation des choses à venir.

Arrivé dans l'arrière-boutique, il vit Ross assis dans la cabine d'essayage qui l'attendait. Décontracté, souriant, il avait l'air d'être là depuis longtemps. Cette idée lui déplu, Allan Ross, seul avec cette fille dans un magasin vide, il chassa l'image qui lui vint spontanément. Ross se leva et lui tendit la main.

— Bonjour Conrad. Content de te voir.

— Bonjour Allan, je viens avec beaucoup de conditions, mais si vous êtes aussi sérieux que ce que tu m'as laissé croire, je crois que nous pourrons nous entendre.

— Parfait Conrad, bonne décision, tu ne seras pas déçu. On se prépare à passer au niveau supérieur et Dunie savait que sans toi, ce serait peine perdue, il croyait en toi. Mais pour commencer, je ne peux pas tout faire et je crois qu'on est assez venus ici, je veux te fixer un autre rendez-vous où tu rencontreras deux autres personnes, nous sommes les trois patrons du Gang de l'Ouest et personne d'autre ne saura jamais que tu existes. C'est à nous trois que tu enseigneras la méthode à suivre et nous t'écouterons sans faire d'erreur et en retour, nous serons à ton service pour tout ce que ton organisation ne te permet pas.

— Trois personnes, ça fait beaucoup, je croyais faire affaire uniquement avec toi et que tu passerais les ordres.

— Quand tu vas savoir qui ils sont, tu seras d'accord. J'ai beaucoup hésité, Dunie voulait juste un chef, mais avec un lieutenant qui peut prendre la relève s'il arrive quelque chose au premier. Il avait vu clair mais ne croyait probablement pas que c'est à lui que ça arriverait. La folie humaine, c'est ce qu'on ne pourra jamais calculer.

Allan Strong était le choix probable, mais j'ai préféré un outsider qui est un des hommes les plus respectés de la province et qui ira loin. C'est A1 de Trois-Rivières, il gère déjà sa business sans accrocs et tout le monde veut travailler avec lui. C'est presque un Dunie numéro deux. Par contre, comme je ne pouvais pas écarter Allan, on sera trois.

-Le petit bum de Trois-Rivières, je ne comprends pas. C'est un gunman et un voleur. Qu'est-ce qu'il peut bien faire avec vous ?

— C'est l'image que vous avez de lui, un voleur d'auto et un homme à grands risques, mais il a des amis partout, il fait du business avec tout le monde, organise des jobs pour tout le monde et ne se fait presque jamais arrêter pour des choses graves.

— J'ai rarement lu sur lui, les rapports parlent d'un dur, sérieux et effectivement avec beaucoup de contacts. Mais la drogue, l'organisation avec les autres gangs, je ne sais pas. Il est souvent fantasque.

— Tu vas juger par toi-même, tu me diras plus tard. On se voit tous les quatre à cet endroit, on contrôle la place.

Il lui tend un papier que Conrad lit, sans surprises et le déchire ensuite.

— J'y serai, mais dis à tes associés que je ne tolérerai pas l'indiscipline.

— On est là pour avancer et passer aux choses sérieuses Conrad, on ne veut pas perdre notre temps ni le tien, on suit les ordres de Dunie. Je pars par derrière, Suzie va revenir t'ouvrir bientôt.

— Elle est célibataire Suzie ?

Allan éclate de rire et avertit son nouvel ami : attention elle brise bien des cœurs la belle Suzie. Tu m'étonnes beaucoup Conrad, mais oui, elle est célibataire.

Alors qu'Allan quitte par une porte de livraison donnant sur les corridors internes de l'édifice, Conrad retourne vers les présentoirs et mannequins très légèrement vêtus. Elle serait belle ma Claire dans un ensemble noir de dentelles et de perles. Pas qu'on s'ennuie ensemble, mais de la voir belle et sexy serait plaisant pour les deux.

Est-ce que je lui ai déjà acheté des dessous chers ? Quand on était jeunes ? Curieux, je ne suis pas vieux et je ne m'en souviens pas du tout, ce doit être que la réponse est non. Pourquoi les hommes aiment-ils tant voir la femme « sexy » ? Pourquoi la femme aime-t-elle tant se savoir admirée ?

Sur ces questions très sérieuses, Conrad entendit un bruit vers l'avant, il se retourna et Suzie s'approchait. Elle remarqua qu'il était devant l'étalage des nouveautés coquines, mais quand même de très bon goût.

— Cet ensemble vous plaît, lui lança-t-elle pour entamer la conversation et cacher sa gêne d'il y a un moment.

— Oui, répondit-il du tac au tac. Il irait très bien à ma femme que je ne gâte pas suffisamment. Je ne suis pas sûr de la taille par contre.

— Personne ne connaît la taille exacte des autres mais c'est en y allant de comparaisons que l'on trouve habituellement le bon modèle.

— Comparée à moi, votre femme est-elle plus grande ou petite ?

— Elle est de votre taille, avec un peu plus de poitrine, mais les hanches et le reste sont assez semblables.

— Parfait, je porte du 34 B, elle ferait du C ou même D si ses seins sont amples et lourds. Elle savait que même sous l'apparence de confiance de ce client sérieux, elle pourrait le faire rougir ou même bégayer si elle le voulait. Rares sont les hommes à l'aise avec une vendeuse de lingerie, la tension sexuelle et coupable est trop grande pour eux.

— Euh non, rien de lourd, plus volumineux mais sans… lourdeur, si vous

voyez ce que je veux dire, fermes et ronds sans être trop gros.

— Les miens ne paraissent pas fermes ? Paf, le coup a porté, se dit-elle.

— Mais heu, bien sûr, très fermes, ils m'ont simplement semblé mmm, bien comment dire, plus petits que ce que je vois régulièrement à la maison. Pas moins fermes s'empêtra Conrad, se sachant perdu mais ne voulant pas quitter sans ce cadeau qui lui permettait de discuter avec cette ravissante rousse.

Soudain il eut une pensée profonde, que se passait-il en lui, lui si réservé habituellement, il flirtait avec une autre que sa seule et unique femme, son amour de collège, sa partenaire de vie à qui il avait promis fidélité pour le meilleur et pour le pire. Pourquoi le pire s'invitait-il comme ça en lui, d'abord en déshonorant son uniforme puis ses valeurs intrinsèques pour un joli minois roux ?

Est-ce que tout allait de pair, on ne pouvait être mauvais à moitié, fallait-il se laisser choir dans le stupre et la fornication en devenant un criminel ? Non, pas lui, pas Conrad Sansregret, il serait un stratège de la police, utiliserait les criminels pour mieux les arrêter un jour quand il aurait tiré tout le jus de leur association, mais il ne s'abaisserait pas à tromper celle qu'il aime.

— Donc un 34 C et pour la culotte ? Vous avez le tout dans le noir, madame ?

— Mademoiselle, mais vous pouvez m'appeler Suzie, c'est mon nom et il est écrit sur mon écusson. Oui, j'ai le tout en noir et je vous donne une culotte médium, c'est ce que je porte. C'est un très bon choix, classe et sexy, je me le suis acheté en noir et aussi en blanc, histoire de changer parfois et surtout cela dépend de ce que votre femme portera par-dessus, ce ne sont pas que des atouts affriolants à mettre pour deux minutes avant la bagatelle. Ce sont des dessous très confortables et faits pour durer.

— Merci, un suffira pour l'instant et je lui demanderai si elle en veut d'autres de cette marque, c'est quoi exactement ?

— Chantelle, fait en France avec le plus grand soin, du matériel de qualité. Je suis sûre qu'elle viendra en choisir d'autres si vous lui accordez le budget nécessaire. Les femmes se ruinent le corps avec des soutiens-gorge moches et pas chers. Ensuite elles se plaignent que leur homme ne les regarde plus.

— Euh oui, enfin peut-être pas ici, je travaille pas loin, alors c'est simple pour moi, mais elle ira près de chez nous, elle trouvera.

— Il n'y a que trois boutiques qui tiennent Chantelle, dites-moi où vous habitez et je vous dirai où envoyer votre femme…

Trompera ou pas sa très chère Claire ?

Conrad la regardait, sentait l'intérêt monter, était-ce réciproque ou cette femme jouait-elle un jeu de séduction pour vendre simplement ou par habitude malsaine qui fait que certaines femmes veulent savoir qu'elles peuvent contrôler la volonté des hommes ? Ou troisième possibilité, plus rare mais qui existe, elle est nymphomane et n'attend qu'une chose, qu'il l'entraîne avec force dans une salle derrière le rideau et la prenne sauvagement, brutalement, bestialement !

Il se voyait enfouir sa langue dans cette bouche sensuelle, déchirer ce chemisier fin, dénuder cette poitrine ferme d'une main pendant que l'autre main se glissait sous la jupe, entre ses cuisses déjà moites.

Puis revenant à lui, la voyant attendre sa réponse le sourire aux lèvres, il s'entendit répondre, dans l'ouest de la ville, au bout de l'île.

— Alors ce sera au centre Fairview, elle pourra dire que Suzie l'envoie, elle aura un meilleur service.

Encore hésitant entre faire une avance ou sortir, il s'entendit dire, merci, je vais prendre celui-ci et nous verrons pour la suite. Je vous règle en argent.

— Suivez-moi, la caisse se trouve là-bas, désignant l'arrière de la boutique. Puis partant devant lui, elle lui lance par dessus son épaule :

— Je vous l'emballe ?

— Oui, euh non, ce ne sera pas nécessaire, je le ferai chez moi.

— Oh ! C'est rare, un homme attentionné qui emballe lui-même les cadeaux de sa femme. Ici les clients sont contents que l'on fasse tout, des fois on croirait même qu'ils voudraient qu'on les essaie pour eux, lui dit-elle affichant un sourire moqueur en le voyant rougir.

— Un sac suffira, merci et prenant le sac il sortit, calmement, ses idées se bousculant dans sa tête. J'ai bien fait de faire un achat, ça fait plus naturel si quelqu'un me voit. Ne te raconte pas d'histoire mon vieux, elle te plaît, pour la première fois tu as considéré tromper ta douce Claire.

C'était une de ces journées où tout semble en harmonie, chaque moment est la suite parfaite du précédent, tout le monde nous sourit et on en vient à se sentir comme sur un nuage. Conrad a eu conscience de ce jour parfait où tout allait trop bien et se demanda ce qui pourrait bien se passer d'autre. Puis le reste de la journée le fit retomber doucement sur terre, dans la longue suite de gestes quotidiens d'une vie bien remplie et il oublia la belle Suzie, pour le moment. Il avait du travail.

Une heure plus tard, le téléphone sonna à la boutique, Suzie seule à s'ennuyer près de la caisse répondit rapidement et reconnu la voix qui lui demandait :

— Il te plaît le client qui a acheté l'ensemble noir pour sa femme ?

— Oui, il est pas mal, mais il serait difficile à amadouer, il a l'air très en amour avec sa femme, il m'a presque boudé tout à l'heure. Pourquoi veux-tu le savoir ?

— J'ai ma petite idée, on s'en reparlera. Il y a combien dans la caisse aujourd'hui ?

— Un peu plus de six cents dollars, c'est tranquille.

— Prends tout, c'est pour toi. Ferme la boutique et va te gâter un peu. Tu reviendras travailler lundi prochain…

Lundi 30 septembre, minuit trente, Chez Alexandre.

La rencontre était prévue depuis quinze jours, chaque personne avait reçu l'heure, l'endroit et les instructions d'Allan Ross lui-même. Chacun était responsable de disparaître complètement au moins dix heures avant le rendez-vous. C'était une des rencontres les plus importantes pour s'assurer d'un futur qui ne cesserait jamais de s'améliorer.

Le restaurant avait été fermé toute la journée, les employés s'étaient affairés à nettoyer la cuisine de fond en comble et avaient tous quitté à 18 h.

C'était une belle soirée de fin septembre, l'air chaud du jour ensoleillé s'était subitement rafraîchi en début de soirée et maintenant il fallait presque un manteau d'hiver pour rester longtemps dehors en pleine nuit. La rue était tranquille, à peine quelques passants couraient pour attraper le dernier métro à la station Peel. Peu de circulation automobile.

Allan Strong était arrivé le premier, passant par la porte arrière vers minuit cinq minutes. Allan Ross arriva dix minutes plus tard suivi de près par A1 qui se frottait les mains pour se réchauffer. Ils étaient tous fébriles et savaient que ce soir, tout reposait sur la conclusion d'un pacte solide.

Ils se mirent à discuter de choses et d'autres, A1 leur dit qu'il était arrivé le premier et qu'il les avait observé arriver de loin pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Chacun avait fait deux tours du pâté de maison et avait stationné à une bonne distance avant de se rendre à pied par la ruelle jusqu'au rendez-vous.

Il leur dit où ils étaient stationnés, ce qui les fit sourire.

— Toujours aussi prudent, c'est bien.

— C'est juste une déformation professionnelle, dit-il en éclatant de rire.

À minuit trente précisément, Conrad Sansregret entra lui aussi par la porte arrière au moment où il entendit les trois hommes rire. Il écoutait déjà derrière la porte depuis deux minutes.

— Salut, Hi, Bien le bonsoir, lui lancèrent de concert les trois comparses.

— Messieurs, bonsoir, bonsoir.

Je vous félicite pour votre disparition de la journée, mais cela ne règle pas ma présence ici. Vous me mettez dans une position difficile. Ma décision face à la démarche de ce soir n'est pas finale, mais je vois que vous êtes sérieux et capables de vigilance.

Comme il n'y a pas d'enquête sur vous en ce moment, disparaître est assez facile, mais les petits tours de rue que vous avez fait avant d'entrer ne sont pas si sécuritaires si vous ne voyez pas qu'on vous observe. Même toi A1, arrivé à 11 h 30 et installé dans l'hôtel Mont-Royal qui est fermé pour observer les va et vient, ça peut épater tes amis, mais est-ce que tu m'as vu, moi, qui t'observais ?

Les trois hommes restèrent bouche bée.

Conrad continua :

— Je suis ici pour discuter. Mais l'endroit est loin d'être idéal, vous êtes chez vous et mettre des micros ou même des caméras ici serait un jeu d'enfants. Si je vous disais qu'on va ailleurs, est-ce que ça vous plairait ? Vous diriez que ça devient mon terrain et donc que j'aurais pu piéger la pièce. On a un premier problème de confiance à résoudre. Qu'est-ce que vous proposez ?

Les trois hommes se regardèrent et ce fut Allan Ross qui parla le premier.

— Tu es venu et si nous avions mis des caméras tu serais déjà compromis. Mais ce n'est pas le but, Dunie nous a convaincu du besoin d'unir nos forces. Nous ferons exactement ce que tu nous enseigneras et nous te donnerons toujours l'information que tu demanderas sur nos activités. Il faut que l'on brise la glace pour que ça démarre et que la confiance règne. Demande-nous ce que tu veux.

— A1 combien de personnes as-tu fait abattre ?

— Tu commences fort, mais je fais confiance à Dunie, deux gars, des violents qui devaient disparaître.

— Je ne te demanderai pas qui a fait le travail, il y a des choses que je ne voudrai jamais savoir. Mais assure-toi de garder une distance avec l'homme qui fait les contrats.

Toi Ross, qui t'a informé sur les tueurs de Dunie ?

— Celui qui les cachait, Apache Trudeau.

— C'est bien ce que je croyais, faites attention à lui, il a déjà collaboré avec nous, plus d'une fois.

Et toi Allan Strong, qui as-tu rencontré le 16 juillet en bateau à Amsterdam ?

— Le seize, j'ai pris un tour des canaux qui dure une heure et j'ai discuté avec Samir Rabbat, l'Iranien qui veut exporter du haschich vers l'Amérique du Nord. Tu es drôlement bien renseigné pour un petit enquêteur canadien, vous avez des yeux partout.

— Oui et c'est ce que vous devrez comprendre si vous voulez survivre. Vous me faites la preuve que vous êtes sérieux, mais je vais avoir besoin de plus que ça. Pour ce soir, vous allez me raconter exactement où vous en êtes dans vos activités et ce que vous attendez de moi. J'irai réfléchir et je vous reverrai dans quinze jours.

Allan Ross finit le résumé des activités d'importation de cocaïne et de haschisch sans oublier les liens avec le port et le nom des fournisseurs colombiens, il établit que leur but était de contrôler toutes les entrées canadiennes pour redistribuer à tous leurs associés sans que personne ne sache d'où ça vient pour garder la paix entre toutes les familles. Il mentionna le nom des principaux lieutenants comme « BF », Peter White, les frères MacAllister, Billy et Peter et plusieurs autres acteurs mineurs du Gang de l'Ouest.

Il mentionna aussi que le défunt patron avait pour but que son organisation soit le bras armé de la GRC. Il connaît la lourdeur de la force de police et les impératifs légaux qui l'empêchent souvent d'agir.

Il mentionna aussi que l'organisation recevait déjà d'excellentes informations de la part de deux avocats bien au fait des enquêtes policières. Il lui dit que dans un futur proche, toutes les communications pourraient se faire au travers de ces deux hommes pour assurer la sécurité de tout le monde. Sidney Leithman et Jack Waissman.

Conrad Sansregret ne prenait aucune note, il enregistrait tout et réfléchissait à ce qu'il savait déjà et tout ce qu'il apprenait. Il mesurait l'audace de ces hommes et comprenait l'avantage énorme qu'il pourrait obtenir de contrôler leurs moindres actions et surtout utiliser leur force de frappe. Une question restait entière, est-ce que ça en valait la peine ?

— J'en sais assez, je vais y aller, on se revoit lundi le 14 octobre, même heure, mais devant chez Pino, de là on partira ensemble ailleurs dans une auto que j'aurai louée. D'ici-là ne vous faites pas arrêter, leur dit-il, sourire en coin. En passant, avez-vous un pilote d'avion ? Faites des recherches, ça pourrait être utile. Puis il se retourna et sortit sans leur serrer la main.

Les trois hommes se regardèrent. Allan Ross parla le premier :

— Bon, eh bien j'espère que Dunie avait raison et qu'il va marcher avec nous. Il est effectivement très intelligent et serait encore plus dangereux contre nous après ce qu'on lui a révélé ce soir. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Ils réfléchissaient, ce n'était pas le temps d'émettre des hypothèses farfelues. A1 dit :

— Sortons pour parler, nous devons effacer l'enregistrement de ce soir vu tout ce que l'on a dit. Il est fort ce gars là, il avait du prévoir le coup. Je crois qu'il sera là le 14, on décidera à ce moment de la marche à suivre. Par contre, ça lui donne quatorze jours pour nous arrêter s'il décide de ne pas embarquer, donc je suggère que l'on disparaisse dès ce soir. S'il n'est pas au rendez-vous on donnera le contrat pour ne pas qu'il nous nuise à plus long terme.

Allan Strong confirma :

— C'est un beau risque, s'il marche, on sera les rois incontestés pour très longtemps.

Tous se serrèrent la main et se dirent à bientôt. Après avoir chacun donné des ordres brefs à leurs lieutenants respectifs pour la bonne marche des affaires pour les deux semaines à venir, plus personne proche de l'organisation n'eut de nouvelles des trois hommes jusqu'au 14. Mais il ne restèrent pas inactifs.

10 octobre, Aéroport de Bagotville.

A1 arrive calmement à l'aéroport de Bagotville pour voir son vieil ami et pilote, Raymond Boulanger.

— Hey le « Cow-boy », bien le bonjour, comment ça va ?

— Monsieur Trois-Rivières qui vient faire un tour au « Lac », qu'est-ce qui t'amène ?

— Juste un tour de « machine », tu sais comme j'aime ça me promener. Beau chemin rallonge pas, comme on dit !

— Presque autant que moi voler. Mais toi t'es jamais content de tes chars, un jour tu vas devoir t'en faire un juste pour toi !

— C'est pas une mauvaise idée ça, je n'y avais jamais pensé, mais ça doit se faire. Dis-moi, c'est fini tes jobs pour la CIA ? Tu as dû mettre pas mal d'argent de côté avec eux et toutes les arnaques qu'ils font au peuple américain. C'était un bon contrat que tu as eu avec eux, des fois quand tu me racontes toutes tes aventures, j'en reviens pas, L'Asie, l'Amérique Latine et les États-Unis, ça en fait des kilomètres.

— Tu oublies l'Afrique mon ami, j'en ai fait des heures de vol partout au Moyen-Orient et en Afrique du Nord.

— Oui je sais, tu m'en parles souvent. Je suis venu te voir pour te proposer quelque chose. Dans le même ordre d'idée, mais à bien plus petit niveau que le gouvernement des États-Unis. Probablement encore plus payant par contre. Voudrais-tu faire des vols incognitos pour nous ?

— C'est sérieux ? Tu sais que je suis ton homme, ça me ferait bien plaisir de continuer de me promener et de mettre encore plus d'argent de côté, quand on arrête d'en ajouter à la pile que l'on a, ça descend vite même si on est économe.

— C'est bien ce que je croyais, merci mon « Cow-boy ». Pourrais-tu trouver un avion qui pourrait faire quatre ou cinq mille miles sans arrêts ?

— Oui j'en ai même déjà repéré quelques-uns pour le plaisir. Surtout un qui me semble parfait. Il faudrait le modifier, grossir les réservoirs à essence, mais j'ai pensé que ça paraîtrait louche si je le faisais remplir dans un aéroport reconnu avec ces réservoirs hors normes.

— Hey mon « Cow-boy », on est au Canada, le deuxième plus grand pays du monde, il doit bien y avoir des gens qui font Halifax-Vancouver sans escale. Tu pourrais même le faire modifier par une firme accréditée, comme ça on ne fera pas de job à moitié.

C'est quoi le modèle et il coûte combien ?

— Un « Convair 580 », un avion fiable, il peut traverser une tempête de grêle et ressortir comme si rien ne s'était passé. Je peux l'avoir pour moins de 1 000 000 $, Les modifications vont coûter 250 000 $ si on les fait faire par une firme spécialisée.

— Et il peut charger combien ?

— Quatorze mille livres. Un seul voyage et t'es riche.

— Peut-être, mais on en fera pas juste un, dit-il en riant. Achète-le, peux-tu payer cash ?

— Pas au complet, mais presque, le gars veut fermer sa business et le passer

dans ses pertes, il va trafiquer les livres pour lui mettre plus d'heures, ça baisse la valeur quand les moteurs sont dûs pour une maintenance majeure. Mais je dois au moins lui payer 50 000 $ par chèque. Je peux ouvrir une compagnie et faire investir des gens qui amènent la mise de fonds si tu veux.

— Pas besoin Raymond, vérifie dans tes poches, ton vieux billet de super loto, tu as gagné 50 000 $ il y a trois mois et t'as jamais vérifié.

— Quoi ? T'as un billet gagnant ?

— Je l'ai acheté et j'attendais l'occasion de m'en servir.

— Tu paies combien pour des billets gagnants ?

— Dix à quinze pour cent de plus, selon la personne qui me le vend. Pour un bon gars comme toi, ce serait 15 %, Ça vaut la peine pour moi, du bel argent propre et non imposable. Si tu connais un gagnant, avertis-moi et je te donnerai un cadeau en plus de payer le billet.

— C'est un bon plan, mais je n'ai jamais connu de gagnants à la loterie. Pour l'avion, j'avise le vendeur et je te reviens quand je l'ai pour faire les modifications. C'est quoi la destination finale pour que je calcule les réservoirs nécessaires ? Mais oublie pas que du gaz c'est lourd, plus j'en mets, moins je prends de marchandise. Standard il fait presque mille cinq cents miles nautiques. Si je dois en faire trois mille de plus, ça triple le poids du carburant.

— C'est en Espagne, autour de trois mille miles nautiques, alors ça double le carburant, c'est quand même ennuyeux de perdre tout ce poids. On enlèvera tout ce qui pèse, les bancs, les extras de sécurité. Tu y vas avec un parachute au cas où et c'est tout dit-il en éclatant de rire.

Tu vas rencontrer un vrai gros acheteur et il va être bien surpris de nous voir arriver. Tu vas nous simplifier la vie et devenir rapidement très riche. Sais-tu combien on donne aux gars du port pour le transbordement ? 100 $ du kilo ! C'est à toi ! mille, des fois deux mille kilos par voyage, ça te fait entre cent et deux cents mille piastres, on paye le gaz et tes dépenses et quand tu reviens, tu n'es pas vide, tu ramènes l'argent et c'est le gars-là-bas qui te paye, tu pourras lui demander 5 %, il va être content de te les donner.

Juste une chose, pige jamais dans rien, on ne pardonne pas.

— Eille tu me connais, là tu m'insultes. Je touche pas aux affaires des autres, pis avec ce salaire-là, qui a besoin de voler. Je dépense même pas moi, pas de drogue ni de boisson, juste du beau linge pour pogner des belles femmes.

— Ah les femmes, c'est un beau vice, mais j'ai déjà vu des gars se ruiner pour une belle fille, ou partir des guerres désastreuses.

Je te fais confiance, je sais que tout va bien aller. Quand est-ce qu'on peut planifier le premier voyage ?

— Donne-moi dix jours pour préparer mes affaires et là je pourrai te donner une date. Les transferts doivent être faits correctement pour pas lever de soupçons.

À cause des travaux, penses-y pas avant deux mois. Si on a un aéroport à mi-chemin, on pourra faire un voyage avant les modifications. Tant que je change les lettres d'appel de l'avion, le propriétaire me laissera partir quand je veux.

— Parfait, j'attends ton message, tu parles de ça à personne, comme d'habitude.

Et voilà un problème de réglé. L'organisation disposera maintenant d'un avion-cargo privé, pouvant faire le tour du monde pour toutes les transactions possibles dans le domaine de la livraison et des paiements de marchandise.

Avez vous remarqué que A1 parlait d'Espagne à trois mille miles nautiques ? C'est un fait que A1 ne disait jamais tout à personne, juste le minimum nécessaire pour qu'il fasse ce qu'il a à faire et au dernier moment, il donnait les vraies instructions.

L'armée utilise des méthodes similaires pour que les espions ne puissent pas connaître leur plan. A1, lui, gardait tout en tête, par la suite s'il entendait quelqu'un lui dire qu'il se préparait un beau voyage en Espagne, il aurait su que son pilote avait ouvert sa grande trappe. Et il l'aurait certainement « corrigé » fortement.

Mais ça n'arrivera jamais avec le Cowboy !

A1 était un « Gentleman » avec tout le monde, généreux et droit, sauf si tu lui manquais de respect ou que tu le trahissais. Dans ces occasions-là, il « mord » et fort ! Mais le « Cow-boy » est resté dans ses bonnes grâces jusqu'à la fin.

En 2002, lorsque les libérations conditionnelles hésitaient à le laisser sortir de prison, Raymond Boulanger avait demandé au « Gentleman » de lui trouver un avion pour décoller vers l'Amérique du Sud où il avait une copine et ne jamais revenir.

A1 m'avait demandé de trouver un tel avion à vendre dans une autre province. J'ai fait des recherches et quand j'en ai trouvé un, A1 m'a simplement dit que ce n'était plus nécessaire, le « Cow-boy » avait eu sa libération conditionnelle.

12 octobre.

Toujours introuvable pour qui le chercherait, A1 restait à l'affût de toutes les nouvelles dans son vaste circuit et il gardait un œil sur ce qu'il pouvait apprendre sur les autres réseaux. Certaines nouvelles se faisaient de plus en plus insistantes au sujet d'un des nombreux éléments de son équipe élargie. Gilles Côté.

Cet homme avait été recruté par Raymond Bouchard pour vendre de la cocaïne à Québec. C'était un récidiviste connu, il avait fait des « hold-up » plus jeune et frayait toujours dans le monde criminel pour gagner sa pitance quotidienne.

A1 se rendit à Donnacona voir son spécialiste du nettoyage définitif pour avoir

des explications.

— Bien le bonjour monsieur Gérald.

— Salut boss, ça m'étonne de te voir ici, on m'avait dit que tu étais en dehors du pays pour un bout.

— Oui c'est ce que je veux que le monde croit, j'ai des choses à régler et je veux pas être suivi par la police. Mais je travaille toujours comme tu sais et j'ai besoin que tu me racontes ce que tu sais sur Gilles Côté.

— Le petit « crosseur », j'ai fait un « hold-up » avec lui en 1973 et il a parlé à la police, on a eu les copies de sa déclaration par l'avocat. C'est pendant cette sentence qu'on s'est rencontrés toi et moi, je ne t'en avais pas parlé à l'époque parce que je ne te connaissais pas assez et je croyais que tu penserais que je voulais faire le « smatt ».

Je lui dois un chien de ma chienne à ce gars-là.

— J'ai entendu des rumeurs à son sujet, qu'il collaborait avec la police, c'est donc vrai. Je vais t'envoyer voir mon ami Raymond Bouchard, tu vas à son commerce qui est sur le boulevard Louis-XIV, près du boulevard Raymond, ça s'appelle Métal Beauport. Vas y vers 11 h le matin, c'est plus tranquille et là tu demanderas à lui parler. Il va te reconnaître et t'emmener dans un endroit tranquille et vous allez monter le plan pour éliminer le problème.

Ce sera une vengeance payante pour toi, je te donne le salaire habituel pour ces petits contrats faciles, cinq mille, ça te va ? Mille tout de suite et quatre mille quand ce sera fait, je viendrai te voir aussitôt que possible après la « job ». Est-ce que c'est ok pour toi ?

— Bien sûr boss, je connais Métal Beauport, ça va être une bonne chose d'éliminer ce gars-là. Je vais m'assurer que le travail sera bien fait.

— Je n'ai aucun doute là-dessus.

Le contrat fut exécuté le 23 octobre, Gérald Gallant fut payé le 26 au retour de A1 et tout le monde continuait de tourner normalement.

Lundi 14 octobre.

C'est une nuit noire sans lune et nos trois criminels montants se retrouvent à l'heure dite au coin des rues Crescent et De Maisonneuve devant la franchise de Pizza Pino. Ils se saluent et avant même de commencer à discuter, un Chrysler Voyager, le premier minivan à l'époque qui fut l'une des voitures développée par Lee Iacoca pour sauver Chrysler d'une autre potentielle faillite, s'arrête devant eux.

Conrad Sansregret est au volant, ils ouvrent la porte arrière pour A1 et Strong, alors que Ross monte devant avec le chauffeur. Celui-ci leur fait signe de ne pas parler dans la voiture.

Ils descendent la rue Crescent puis tournent à gauche sur Ste-Catherine. Conrad conduit prudemment, toujours vers l'est jusqu'à la rue Bleury où il tourne à droite. Il descend et traverse quatre intersections, dont le boulevard Dorchester et tourne finalement à droite. Sansregret arrête le véhicule devant le 456 de la Gauchetière Ouest, sur la porte on y voit « Le 456 » un Sauna gai ouvert vingt-quatre heures.

Nos trois acolytes regardent l'endroit, éberlués, mais comprennent vite le but de la manœuvre. Conrad arrête la voiture et leur dit : j'ai réservé un bain privé, ça vous tente ? Et il descend de la voiture. Les quatre hommes entrent dans l'établissement et suivent Conrad Sansregret qui s'est fait indiquer l'endroit qui leur était attitré. Allan Strong dit :

— On est chanceux qu'il fasse noir, personne va nous voir entrer ici.

— Pas chanceux, c'est la nouvelle lune, le jour le plus sombre du mois, il faut juste connaître les cycles lunaires, lui répond Sansregret. On ne doit jamais faire les choses à moitié.

Les trois hommes se regardent et on peut lire le respect sur leur visage. Ils comprennent déjà tout ce qu'ils auront à apprendre.

Dans les corridors, ils croisèrent plus de gens qu'ils n'auraient voulu, mais c'est plus de la surprise qui se lisait sur leur visage. Habitués au milieu des bars du centre-ville, irlandais ou autres, ils ne croyaient pas que de tels endroits pouvaient attirer autant de gens un lundi soir. Tout entrepreneur qu'ils étaient, ils se dirent que ce pouvait être un bon business à opérer.

Après un passage au vestiaire assez cocasse vu tout ce que chacun de ces hommes portait sur eux, armes blanches, portefeuilles bondés d'argent, liasses de billets dans les chaussettes et évidemment tous types de sous-vêtements, sauf pour Conrad Sansregret qui arborait un slip blanc impeccable. Lui seul savait d'avance où ils iraient.

C'est munis de serviettes qu'ils se rendirent dans une petite salle privée où seulement un grand jacuzzi trônait au centre de la salle. Les murs étaient couverts de graffitis encore assez frais mais suintants de buée ruisselante. On sentait que la dégradation par l'humidité allait être rapide sans aération adéquate et c'était justement le motif principal de l'endroit, faire suer ses clients de toutes sortes de façons.

Sur les murs, Ross remarqua quelques crochets solides sur lesquels pendaient des cordes ou des bracelets de cuir, il demanda à Sansregret tu veux nous attacher pour nous fouetter jusqu'à ce qu'on parle ? en riant de la gêne qu'il venait de causer autour de lui.

— C'est l'endroit le plus neutre et sécuritaire que j'ai trouvé, personne n'a de micro et on est seuls. J'ai emmené une petite radio pour faire un bruit de fond au cas ou l'administration exercerait une surveillance pour la sécurité, mais ça m'étonnerait. Une fois dans l'eau, le bruit du spa va couvrir notre conversation.

Allons-y, je n'ai pas toute la nuit.

C'est ici que ces quatre hommes entamèrent l'association pour le maintien de la sécurité au Canada et le libre commerce de drogues en tout genre. Ils s'engagèrent à tout se dire et à répondre aux demandes de Sansregret quand il en aurait.

Il leur parla longuement des méthodes policières, de ce qu'ils allaient devoir intégrer à leurs pratiques, les vérifications par filature, les fausses déclarations aux associés pour savoir qui parle. Puis il leur mentionna qu'il montait dans sa propre organisation et que bientôt il serait en charge de toutes les opérations ayant trait au stupéfiants, de l'importation à la distribution.

Puis ce fut le tour des études menées par la GRC sur l'évolution de la société, il leur indiqua que des nouvelles machines allaient venir changer le monde bancaire au Canada, les guichets automatiques qui existaient en Ontario depuis 1968 arrivaient au Québec. L'ère des « hold-up » tirait à sa fin.

Il leur expliqua aussi qu'il ne saurait pas toujours tout, la rivalité des corps policiers était telle qu'ils ne partageaient que très rarement de l'information et que chacun tentait de se constituer des listes d'informateurs sérieux. Ils gardaient jalousement tout ce qui pouvait les avantager pour des arrestations spectaculaires.

Donc si un des criminels sous leurs ordres se mettait à collaborer avec un corps de police municipal et donnait de l'information sur eux, lui à la GRC, ne le saurait probablement pas, d'où l'importance de tester leurs gars régulièrement.

C'est cette grande séparation des forces qui avantageait les criminels depuis longtemps, mais Conrad Sansregret leur apprit que des études récentes demandées par certains ministres montraient l'importance de l'union des ressources, chose que savait la GRC mais ne se voyait pas encore prête à mettre en œuvre.

Conrad pressentait le jour où un dérapage criminel forcerait le gouvernement à obliger le travail d'équipe et le partage de toute information par tous les niveaux policiers. Du municipal au provincial jusqu'à la GRC.

En quelques heures tout y passa et bien que chacun écoutait religieusement et apportait à la conversation, ils savaient tous qu'ils auraient besoin de refaire des rencontres pour affiner leurs techniques avec l'évolution des enquêtes et aussi de leur réseau.

Il leur demanda s'ils avaient trouvé un pilote capable de voler sur de longues distances sans être repéré.

A1 lui assura que oui et pas n'importe qui. Raymond « Le Cow-boy » Boulanger.

Conrad Sansregret le connaissait et avait déjà un dossier sur lui, mais beaucoup de points obscurs demeuraient car des informations était classées secret national des États-Unis. Il leur suggéra d'utiliser le pilote au minimum.

Idéalement pour déplacer de l'argent qui n'est pas un crime au sens propre de la loi. Que ce pilote pourrait être leur porte de sortie en cas de force majeure pour s'échapper.

De même l'importance de garder des réserves de liquidités dans différents paradis fiscaux pour le jour où ils décideraient de tout quitter d'urgence si les circonstances les y obligeaient.

Un point capital sur lequel il insista beaucoup fut l'explication du « Projet Échelon »[29] Ils apprirent que les forces de l'ordre ayant accès à ce réseau de surveillance n'avaient qu'à inscrire un terme dans le système pour recevoir chaque conversation mentionnant ce terme. Il avait des exemples avec lui, des jours, des heures et des numéros de téléphones qui avaient mentionné le mot « Chocolat ».

Plusieurs faisaient référence à des pâtissiers mais dans son lot, il y avait un numéro connu des trois qui parlait des cinq cents palettes de « Chocolat » à livrer à Toronto. Il leur expliqua qu'une fois un numéro connu de la police, ils pouvaient suivre les conversations encore plus efficacement. Il leur dit aussi que des centaines d'agents travaillaient sans relâche à écouter ces conversations et que l'information qu'ils recevaient de leurs informateurs précisait toujours leurs recherches.

Il leur apprit que leur principal fournisseur, le Colombien Pablo Escobar était déjà sous surveillance d'« Échelon » et qu'ils devaient l'avertir de ne pas parler au téléphone. S'ils étaient restés si longtemps sous le radar, c'était grâce à la prudence de Dunie qui avait scellé ses ententes en personne, sans appels internationaux. Dunie était très en avance, sans même le savoir. Comme il disait souvent, si tu ne peux pas le crier dans un lieu public, ne le dis pas au téléphone !

Voyant leurs têtes ébahies, il leur fit comprendre l'importance de ne jamais appeler de chez eux mais plutôt tenter d'utiliser des cabines téléphoniques différentes aussi souvent que possible, surtout quand c'était important.

Les deux Irlandais se regardèrent, sachant pertinemment qu'ils avaient depuis longtemps pris l'habitude de faire leurs appels de trois ou quatre cabines téléphoniques près de leur commerce ou résidence. Le seul plus à l'abri, mais ce n'avait pas été consciemment qu'il avait pu déjouer la police, c'était A1 qui, toujours sur la route partout dans la province, n'utilisait que rarement le même téléphone.

Ils élaborèrent des méthodes de contact au travers des avocats pour tout ce qui avait trait aux opérations quotidiennes, les messages qui pouvaient être verbaux aux avocats, ceux plus importants qui seraient transmis en code, par écrit avec une sécurité inconnue de l'avocat pour que le destinataire puisse savoir si l'enveloppe avait été ouverte, auquel cas l'avocat devrait disparaître.

Pour finir, les messages ayant trait à l'exécution d'une personne seraient donnés de vive voix uniquement entre Conrad Sansregret et A1. Ils se

contacteraient par une petite annonce et chacun se rendrait à un lieu précis après de multiples vérifications.

Fatigués mentalement par la longue journée et le nombre de nouvelles informations à intégrer subitement, ils commencèrent tous à envisager de partir, surtout avant que le jour se lève. Le sujet vira sur la possible découverte de cette entente par qui que ce soit.

Conrad Sansregret, bien que convaincu rationnellement de la nécessité de cette entente, était toujours en proie au doute et à la culpabilité. Il ne le cachait pas mais assurait, par sa présence et ses divulgations, de son indéfectible participation à cette organisation. Il leur dit :

— Dans un monde normal vous êtes censés vous faire arrêter et finir en prison, vous êtes des trafiquants hors la loi, pas moi ! Vos femmes ont appris à dormir avec la possibilité de votre arrestation et jouissent des fruits de votre décision de vie.

Je représente l'ordre et le bon fonctionnement de l'état. Personne autour de moi ne saura jamais ce que je fais, ils ne s'y attendront pas s'il m'arrivait de me faire arrêter. Si je suis pris, c'est toute la société qui perd.

A1 lui répondit :

— Alors si un jour ça devait t'arriver, tu feras comme Néron et tu disparaîtras avec tes péchés. Fais ça propre et digne !

Ils quittèrent tous fatigués avant le lever du jour sachant qu'ils ne dormiraient pas beaucoup aujourd'hui. Conrad Sansregret partit se changer pour aller au bureau et les leaders du Gang de l'Ouest quittèrent pour aller discuter des nouvelles consignes à intégrer dans leur business.

Ils allèrent s'installer dans un petit resto de l'est de la ville, ouvert tôt pour les travailleurs qui commencent à l'aurore. Le fait que des serveuses sexy fassent le service ne les contrariaient pas du tout. Pour eux, ça occupait les clients qui portaient moins attention à leur présence et leur discussion.

Ils firent un résumé de ce qu'ils avaient appris, établirent des nouvelles stratégies et firent une liste des impératifs en ordre d'urgence à la suite de tout ce qu'ils savaient maintenant. Quelqu'un devait partir pour la Colombie et vite, A1 fut désigné.

Ils rendirent à Dunie un dernier hommage pour son excellente vision et la réalisation de ce qui deviendrait un empire insoupçonné. Puis ils quittèrent chacun de leur côté, épuisés physiquement mais dynamisés moralement par l'ampleur de leur nouvelle entreprise et de ses possibilités. Ils pourraient se reposer plus tard ce soir, après avoir commencé l'implémentation des pratiques enseignées par Conrad Sansregret. Du moins, c'est ce qu'ils croyaient.

Mardi 15 octobre, 23 h 15.

Frank Shoofey s'est fait tirer ! L'annonce de l'assassinat de Me Shoofey se répand comme une traînée de poudre dans les journaux et le monde criminel. Avocat réputé, défenseur de plusieurs gros noms de la mafia italienne, il a été abattu par un « dividu de race » comme disait si bien Claude Poirier, tard le soir en sortant de son bureau de la rue Cherrier près du centre-ville de Montréal.

Ce fut Ross qui apprit la nouvelle en premier, immédiatement il envoya un message sur les « pagettes » de A1 et Strong. Après avoir conversé avec chacun d'eux, il fut décidé que ce n'était pas à eux de se mêler de cette affaire, bien qu'il ait déjà défendu certains de leurs compagnons d'arme, l'avocat n'était plus dans le giron de l'organisation. Ils diraient à Conrad Sansregret ce qu'ils savent s'il les appelait mais sans plus. Ils avaient d'autres chats à fouetter.

Dimanche 20 octobre, Colombie.

Après plusieurs heures de vol, A1, accompagné de sa femme, sortit de l'avion et reçut de plein fouet l'air chaud de la Colombie. Ils étaient enfin arrivés à Medellin sans aviser personne, se croyant presque incognito. Mais il savait maintenant que les forces de l'ordre ainsi que les douaniers suivaient de près les mouvements de personnes d'intérêt.

Ils n'avaient que deux valises et A1 s'annonça comme touriste en vacances au douanier de l'immigration de Bogota quand il avait mis pied en Colombie avant de prendre une connexion vers Medellin. Il n'avait pas été fouillé ni importuné. Il se sentait en confiance et arrivé à sa destination finale, il descendit de l'avion pour aller trouver un taxi et se mettre à la recherche de son ami et associé, Pablo Escobar.

Il fut surpris de voir son nom sur une pancarte tenue par un chauffeur en uniforme, gants blancs et casquette, au sortir de l'aéroport. Le chauffeur lui dit en espagnol votre ami vous attend, je vous emmène.

Ils montèrent à bord de la Mercedes toute neuve et ils démarrèrent. La route fut longue et ils passèrent dans deux stationnements souterrains, entrant sur une rue et sortant par une autre. Mais ils ne changèrent jamais de véhicule. Seule modification qui pouvait porter à confusion, lors du passage dans le second stationnement, le chauffeur activa un bouton qui fit monter des rideaux opaques aux fenêtres arrières de la voiture, rendant impossible de voir si quelqu'un était à bord. Deux heures plus tard en pleine jungle tropicale, A1 commença à reconnaître la route qui menait à la maison du grand protecteur du peuple de la Colombie.

Tout homme sensé, même au sommet de la chaîne alimentaire criminelle, ressent un inconfort viscéral lors de ces transports. Quelqu'un aura toujours un intérêt à faire éliminer un compétiteur et surtout dans ces pays où la corruption

est la norme, les meurtres sont monnaie courante.

A1 ne s'était pas laissé aller à de sinistres idées, la folle du logis était sous contrôle. Il était venu à quelques reprises et connaissait Pablo, son ambition démesurée et le fait que la porte canadienne se révélait être un atout majeur pour ce Colombien explosif mais rationnel, protégeait encore notre Gentleman. Pas de guerres, pas encore de compétiteurs qui venaient solliciter Pablo avec de meilleures offres en terme de quantités, ni de raison d'arrêter cette association extrêmement profitable.

A1 constatait la force du réseau de renseignements de Pablo. Arrivé à Bogota, son nom devait être sur une liste et avait dû monter jusqu'au bureau du directeur des douanes de Bogota. Celui-ci aurait vérifié avec les compagnies aériennes internes s'il prenait un autre vol.

Une fois que le directeur eût la confirmation du prochain vol, il transmit l'information, probablement par téléphone, à Pablo qui, lui, aura donné les instructions au chauffeur venu le prendre à l'aéroport, le tout en moins de six heures.

A1 en était à se demander si Pablo avait déjà fait préparer tout un tas de petites pancartes dans différentes villes pour les visites impromptues de ses associés internationaux et il se disait qu'il aimerait bien connaître la liste des noms des gens qui viennent voir Pablo à l'occasion quand la voiture s'arrêta enfin devant l'impressionnante résidence du baron de la drogue.

Les gardes armés le laissèrent passer et la grille fut ouverte sans vérification simplement à la vue du chauffeur. A1 était attendu. En descendant de la voiture, il vit Pablo souriant qui s'avançait vers lui.

— En quel honneur viens-tu me voir mon ami ? Je suis bien content de te voir avec la délicieuse madame Majoie.

— Quelle belle réception, merci pour le traitement royal, je suis toujours bien impressionné par la vitesse de l'information que tu reçois. Aujourd'hui je viens t'offrir un petit cadeau qui te fera plaisir et qui, je l'espère, solidifiera notre union pour longtemps.

— Wow, un cadeau, pour moi, mais vous ne devez pas, ce serait plutôt à moi de faire des cadeaux à mes meilleurs associés. Mais je suis content de te voir et pour que tu aies fait tout ce chemin sans m'avertir de ta venue, ce doit être important.

— Oui allons parler près de la chute autour de la piscine. Peux-tu demander au chauffeur d'emmener ma valise s'il te plaît, le cadeau s'y trouve. Et toi ma chère Danielle, tu peux en profiter pour visiter et t'installer nous ferons vite et te rejoindrons près de la piscine.

Une fois bien installés au bord de la chute qui faisait un bruit suffisant pour assourdir leurs paroles, un verre de Château Meursault bien frais à la main, A1 ouvrit sa valise, déplaça quelques vêtements puis sortit une seconde valise qui

semblait assez lourde. Il la tendit à Pablo qui l'ouvrit et vit un appareil téléphonique comme il n'en avait jamais vu.

— Tu m'offres un téléphone ?

— Si on veut, mais ce n'est pas le téléphone qui est important, c'est le service qui vient avec. Tu vois, depuis ta première rencontre avec Dunie il y a presque dix ans maintenant, c'était le désir le plus ardent de Dunie d'avoir un agent fédéral de la police canadienne comme ami et associé. Ce rêve est enfin devenu réalité, merci Dunie où que tu sois.

A1 raconta tout ce qu'il venait d'apprendre depuis l'adhésion de Conrad Sansregret à l'organisation et il expliqua à Pablo que, désormais, ils auraient une source fiable directement branchée sur le réseau « Échelon ». Le téléphone ne servirait probablement jamais, mais Pablo devait rester proche, ne jamais l'utiliser mais toujours l'avoir en fonction et si un jour il sonnait, personne ne devait parler pour ne pas que les voix soient reconnues, mais il devait décrocher pour faire comprendre qu'il avait reçu l'appel.

Si ce téléphone sonnait un jour, Pablo devait immédiatement disparaître, l'appel indiquerait qu'une opération policière était en cours et qu'il était localisé. Il y aurait un test à 18 h 00 juste pour que ses associés canadiens sachent que tout fonctionnait.

Très impressionné à son tour, Pablo remercia son ami canadien et se félicita d'avoir cru en eux au tout premier jour. Il posa beaucoup de questions sur « Échelon » et il se demandait pourquoi il n'en avait jamais entendu parler avant. Lui qui avait des contacts haut placés aux États-Unis et surtout dans son propre gouvernement, il aurait dû savoir. Des têtes allaient tomber.

A1 resta deux jours à discuter avec Pablo, profitant du soleil et de sa résidence avec sa douce et tendre Danielle. Il mentionna à Pablo de ne parler à personne d'« Échelon » avant au moins quinze jours pour qu'il n'y ait pas de lien entre sa venue et cette information, il ne voulait prendre aucun risque et surtout garder cet atout inconnu de tous.

Vous connaissez maintenant une des clés de la survie légendaire de ce baron de la drogue qui a éludé les forces de l'ordre pendant bien des années. Pays de pauvreté et de corruption, la Colombie vivait à l'époque de l'ère féodale, longtemps révolue chez nous.

La planète ne tourne pas à la même heure pour tous. L'éducation des peuples n'est pas égale partout, beaucoup ont encore à passer par des révolutions sanglantes pour se libérer de dictateurs qui profitent de l'ignorance de leurs citoyens pour voler sans vergogne toutes les richesses du pays qu'ils contrôlent.

Mais laissons ici ces considérations anthropologiques et allons voir l'expansion que cette nouvelle union allait entraîner et qui furent les principaux bénéficiaires de ces années fastes.

28. https://fr.wikipedia.org/wiki/Just_Say_No
29. https://fr.wikipedia.org/wiki/Echelon

Chapitre 11 1987

Les complices.

L'ami est un complice qui nous aide
à nous emparer du monde.
Francesco Alberoni

Pour réussir il faut une équipe !

La table était mise, l'organisation criminelle d'importation et de distribution de drogues dont Dunie Ryan avait rêvé était enfin en place. L'ajout de Conrad Sansregret était la brique finale au mur de fumée, la clé du succès qui voilerait les activités illicites de l'organisation. Grâce à lui, plus rien ne pouvait arrêter ces trois hommes ambitieux qui furent placés, par la bonne fortune, au bon endroit et surtout au bon moment.

Mais ces trois hommes ne pouvaient pas tout faire seuls et c'est là où toute entreprise, qu'elle soit légale ou pas, peut se mettre en péril ou prospérer par l'embauche d'employés. Quand on lance un projet, qu'on trouve le financement, que des associés qui ont la même vision et le même but vous accompagnent sur la voie de la réussite, il arrive un moment où l'on ne peut plus grandir sans ajouter des ressources humaines.

On commence souvent à deux, trois ou quatre, puis on recrute dans la famille et les amis, des gens qui voient la même chose que nous, puis après trente employés, on commence à prendre des gens qui aident, mais seulement dans les tâches extérieures à la création. Nous, les associés de la première heure, avons fait les travaux ingrats au début avec la passion de la réussite. Nous nous sommes sali les mains en croyant au but.

Mais les derniers engagés, que l'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam et à qui on demande de faire le sale boulot nécessaire à la réalisation du produit fini exquis, eux n'ont pas la même idée que nous. Ils sont trop loin des décisions pour comprendre le but ultime et c'est là où, avec le temps, ça se gâte.

On dit que les fondateurs d'entreprises connaissent par leur nom les cent ou cent cinquante premiers employés, mais rarement plus. Puis c'est le département

des ressources humaines qui fait les embauches, qui doit s'assurer que les nouveaux postulants reçoivent l'ADN de l'entreprise, qu'ils comprennent la vision, qu'ils aspirent au même but. Malheureusement, ce n'est pas toujours le cas.

Allan Ross, partenaire de Dunie au tout début et surtout premier choix du grand patron pour sa succession, avait su garder vivante la vision de « Mother », sa compréhension des différents joueurs et l'importance de garder tout le monde heureux pour demeurer les fournisseurs de tous.

La violence ne devait servir qu'à éliminer les égocentriques ne rêvant qu'à leur propre succès. Tout devait servir à augmenter le volume pour tous en s'assurant que personne ne marchait sur le territoire des autres. Dunie n'avait pas pu voir l'explosion sociologique de la consommation de cocaïne en 1975, mais son instinct lui disait qu'il y avait de la place pour tout le monde.

Ross avait suivi le chemin tracé. Il gardait le contrôle des associations créées par Dunie et suivait aussi le plan en tentant de rester présent au bar et en finançant le plus grand nombre de projets que possible. Mais il n'avait ni la patience ni l'aura de Dunie.

Il n'avait que peu d'associés proches autres que A1 et Allan Strong. Il préparait lentement les deux hommes à sa propre succession tel que Dunie l'avait fait avec lui auparavant. Il savait que la décision serait difficile, mais il espérait que les événements futurs sauraient lui faciliter la tâche. L'avenir lui donnerait raison.

Allan Strong allait se créer des lieutenants à l'extérieur du pays, plus spécifiquement en Europe, mais ces nouveaux venus n'auraient que peu de fonctions au sein de l'organisation. Son principal travail étant de trouver des clients pouvant écouler la marchandise, ses futurs prospects se résumaient aux grandes familles déjà connues, quelques chauffeurs sérieux et un homme de terrain pour découvrir les meilleurs entrées sur le territoire européen. Des ports contrôlés par des familles en place depuis longtemps et des pistes d'atterrissage loin des regards indiscrets.

C'est à A1 que revenait le gros de l'ouvrage, mais pour lui, la majeure partie était déjà faite. Il devrait s'assurer de la bonne marche des opérations quotidiennes au Québec mais aussi dans le reste du Canada.

Pour l'organisation, c'est ici que le principal problème apparaîtrait quand les aspirants importateurs voudraient se trouver des clients pour leurs produits. Le Gang de l'Ouest aurait à surveiller les têtes montantes et soit les associer ou sinon les envoyer en prison. Le tout au bénéfice de leur propre organisation, évidemment.

A1 était déjà bien entouré. Rencontrons quelques-uns de ses proche collaborateurs.

« BF ».

Le « Beau-Frère », Louis-Jacques Deschênes, connu sous le sobriquet de « BF » connaissait bien A1, ils avaient été partenaires dans le crime depuis des lunes. C'était un des guerriers de A1.

Pas très grand ni très costaud, il avait un caractère fougueux et il n'y avait personne d'assez gros pour le faire reculer. Cheveux noirs, toujours bien coupés, conducteur émérite, comme A1, au Québec on le décrirait comme « nerfé », un homme avec beaucoup de nerfs, ce qui veut dire un grand courage si ce n'est de la témérité parfois irréfléchie. Des yeux noirs intelligents, toujours souriant et affable.

Voici deux anecdotes qui en disent long sur le bonhomme.

Un jour il avait acheté une nouvelle terre derrière Louiseville pour enterrer des barils. Il devait passer chez le notaire, le vendeur avait l'air correct, mais « BF » avait quelques appréhensions à son endroit, il semblait être un dur négociateur. « BF » espérait qu'il ne change pas d'idée au dernier moment.

Bureau du notaire, à Louiseville.

— Bonjour, j'ai rendez-vous avec le notaire Vigneault, dit-il à la réceptionniste :

— Bien sûr, qui dois-je annoncer ?

— Louis-Jacques Deschênes.

— Vous pouvez entrer il vous attend.

— Bonjour Me Vigneault, vous allez bien, est-ce que le vendeur est arrivé ?

— Bonjour monsieur Deschênes, non pas encore mais nous avons un petit problème. Le vendeur sera ici bientôt mais il a communiqué avec moi pour me dire qu'il avait changé d'idée et qu'il voulait 11 500 $ de plus pour son terrain.

— Je vois, il m'avait effectivement semblé un peu bizarre à la dernière rencontre.

— Il a peut-être fait des recherches sur vous ou il croit que vous pouvez payer plus.

— Il n'a sûrement pas fait de recherche sur moi, s'il en avait fait, je suis sûr qu'il n'essaierait pas de jouer à ce jeu-là. Dites-moi, pouvons nous remettre le rendez-vous à demain à la même heure ?

— Laissez-moi voir mon agenda, oui, demain, ça pourrait aller, mais rapidement je n'aurai que trente minutes avant mon prochain client.

— Rassurez-vous, ce sera rapide. Je dois quitter, je ne voudrais pas vous imposer ma rencontre avec ce charmant monsieur, je vais l'attendre dehors. À demain.

« BF » sort et s'appuie à sa rutilante Toyota Supra 1986, rouge, stationnée devant la porte du commerce du notaire.

Le gros Jacques Belzile arrive dans le stationnement. Il sort de sa voiture et se

dirige vers la porte.

— « BF » l'apostrophe. Eille le crosseur, viens me voir deux secondes.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dit-il d'un air surpris et arrogant.

— Comme ça tu veux plus d'argent, tu me prends pour un poisson, ou t'es juste un cave qui respecte pas sa parole ?

— Heu, c'est que…

— Ferme ta gueule, là tu vas m'écouter pis faire ce que je vais te dire. Tu vas t'en aller chez toi pis tu vas appeler la centrale de la GRC à Montréal, leur numéro est dans le bottin. Tu vas demander à parler aux crimes majeurs, pis quand tu auras un enquêteur en ligne, tu vas lui dire que « BF » de Trois-Rivières va te tuer si tu lui vends pas ton terrain, pis là tu vas demander s'ils peuvent te protéger.

Quand tu auras entendu la réponse, tu vas rappeler le notaire pis demain tu vas être icitte, même heure mais bien avant moi pour pas que je t'attende, pis on va faire la transaction comme si rien ne s'était passé, tu comprends ?

Pis tu diras au notaire que finalement c'est 11 500 $ MOINS cher que tu voulais dire.

À demain le cave. Oublie pas, GRC, crimes majeurs.

— Heu…

« BF » monte dans sa voiture et quitte sans se retourner.

Le lendemain, la transaction a bien eu lieu au nouveau prix de « BF ». La GRC avait informé le client qu'ils ne pouvaient rien faire pour le protéger et lui ont recommandé de vendre son terrain au prix demandé et de se considérer chanceux que « BF » ne l'ait pas envoyé directement à l'hôpital pour l'avoir insulté.

Ils ont mentionné qu'ils pourraient arrêter « BF » pour menaces de mort, mais qu'il sortirait de prison rapidement et qu'il mettrait à exécution ses menaces, probablement alors même qu'il était détenu.

Une deuxième anecdote est un fait étonnant, connu de quelques détenus du pénitencier à sécurité maximum de Donnacona, alors que « BF » était incarcéré pour une petite peine de moins de quatre ans pour vol à main armé.

Un beau matin, « BF » se leva de mauvaise humeur car un des nouveaux détenus fraîchement arrivé, avait décidé de mettre sa musique un peu forte dans la cuisine commune de l'aile où dormait « BF ».

Il sortit de sa cellule, sans un mot se rendit à la cuisine et se mit à tout détruire, sans parler des blessures qu'il a assénées au pauvre abruti qui croyait qu'une prison fédérale était une discothèque ou qu'il était en droit d'imposer sa musique à qui il voulait.

Dans toute prison fédérale, les sentences vont de deux ans à la perpétuité et les gardiens ont compris que ces gens qui ont déjà tué et qui veulent la paix savent habituellement se faire comprendre. Alors ils répartissent les meurtriers de manière à ce qu'il y en ait au moins un dans chaque unité de vie, habituellement

composée de douze cellules.

Les gardiens expérimentés profitent toujours du spectacle quand de jeunes nouveaux, parfois de gros garçons, qui se croient violents, arrivent et veulent faire la loi dans une aile de détention alors qu'un détenu, qui a déjà une sentence à vie derrière les barreaux, vient annoncer au petit nouveau que selon la loi canadienne, s'il le tue devant tout le monde avec son superbe couteau artisanal, sa nouvelle sentence sera concurrente à celle qu'il purge déjà. Ça calme rapidement les gros égos.

« BF » fut donc envoyé quatorze jours au trou, mais le fait un tantinet surprenant est qu'il n'a jamais adressé la parole à personne après cet événement. Pas un mot, ni aux détenus ni aux gardiens. Aucun téléphone pendant près de trois ans. Et quelle paix régnait dans son secteur. On entendait les mouches voler. Les nouveaux arrivants dans le secteur étaient avisés par les anciens de ne jamais déranger cet homme.

Le système carcéral fut obligé de le laisser sortir à sa libération d'office après avoir purgé les deux tiers de sa peine, sans donner d'adresse ou d'idées de ses projets de retour à la vie d'honnête citoyen réhabilité.

Mais nous le connaissons assez pour savoir qu'il avait les moyens de faire ce qu'il voulait, des barils de billets l'attendaient sur ses terres de Louiseville et des alentours. Il reprit ses voitures et après un appel à A1, se remit à parler et s'amuser comme s'il avait quitté ses amis la veille.

Raymond Bouchard,

Homme dur et contrôlant, cocaïnomane à ses heures, c'est un des premiers partenaires de A1 quand vient le temps de trouver de l'argent rapide avec une arme à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Toujours resté proche de Québec, il ouvre rapidement un commerce lié à l'automobile qui pourra multiplier les profits illicites avec celui de A1 à Trois-Rivières.

Des mains de mécanicien, fortes et capables de broyer le cou d'un homme sans grand effort ni remords, un visage sombre, buriné par le soleil et qui n'offre aucune pitié à qui le rencontre. Ses plaisirs : les femmes, l'alcool, la drogue et l'argent.

Pose pas de questions si tu veux pas de « menteries », aurait-il répondu à sa fille qui lui demandait s'il avait déjà tué des gens. Quand on parle d'un homme dur, sans remords ni conscience, c'est de lui que l'on parle. La rumeur dit qu'à Québec, même la police en avait peur.

Propriétaire de plusieurs terrains dans le secteur de Ste-Brigitte-de-Laval au nord de Québec, il aidera à la construction du repaire des Rock Machine à la fin des années 1980, gang opposé aux Hell's Angels, à la suite de la demande de A1

pour équilibrer les forces et tenir tête au Hell's Angels en expansion.

Gérald Gallant

Tueur principal de A1 pendant des années, souvent aidé dans ses contrats par Gérard Hubert, dit Maggy, gunman émérite des années 1970 jusqu'au début du siècle suivant. Vingt-huit meurtres pour Gallant, dont au minimum seize commandés directement par A1 selon la GRC. Voyez le film « Confessions » de Luc Picard, vous ne serez pas déçu, un film sobre et réaliste.

Jean-Yves Deschesnes,

Un soldat au sang froid, lui aussi devenu riche grâce à A1. Capable de violence sans être un psychopathe, il répond toujours oui quand A1 demande. Cheveux toujours courts, bien habillé, habitant un petite banlieue cossue du nord de Montréal avec sa conjointe, il pourrait avoir l'air d'un commerçant qui réussit bien en affaires, s'il avait un travail.

Grand et costaud, habitué depuis toujours aux batailles de rues, encore jeune dans les années 1980, il a des réflexes de feu dans les situations critiques et la qualité suprême pour un des lieutenants de A1, il ne parlera jamais s'il est arrêté. Cheveux châtains, presque deux mètres et cent kilos bien entraînés.

Ulrich Mueller

De Montréal, associé qui fut un excellent entremetteur pour les rencontres de nouveaux contacts internationaux à son époque. Grand Allemand extrêmement poli et gentil, il cultivait son réseau de relations criminelles comme un Italien cultive ses tomates. Par plusieurs petites erreurs qu'il n'aurait pas jugé bon de faire connaître à son patron, il aura finalement coûté très cher à A1 beaucoup plus tard.

Gerardo Hurtado.

Colombien de Cali ou Vénézuélien lié aux cartels, je n'ai jamais su exactement, mais il était un ami de l'organisation dans les années 1990-2000. En 2002, A1 ira se réfugier chez lui pour quelques semaines lorsque des avocats eurent vent que la police avait levé des dizaines de mandats d'arrestation contre des membres du

crime organisé. Les criminels se souvenaient de l'opération « Printemps 2001 » qui avait unie les forces de l'ordre contre les Hell's Angels et ceux qui en avaient les moyens se mirent au vert.

Plusieurs autres aussi, des dizaines en fait, mais inutiles au récit présent.

Laissons ici ces sympathiques individus pour aller retrouver le fil de notre histoire qui commence à prendre de l'ampleur.

Janvier, Dépôt Régina, école de la GRC.

— M. Jaime Lello, c'est bien ça ? Vous êtes un nouvel arrivant, du Portugal je crois ?

— Oui monsieur, avec mon épouse, nous adorons le Canada depuis longtemps et nous voici enfin ici.

— Où pensez-vous vous installer après la formation obligatoire de six mois ?

— Montréal monsieur, ma femme y est déjà.

— Parfait, comme vous le savez, vous aurez deux années à faire en patrouille à différents endroits au Canada, cela fait partie du renforcement des liens et connaissance du terrain chez tous nos membres. Savez-vous dans quel secteur vous voulez être affecté ensuite.

— Comme je parle plusieurs langues, je crois que je serais le plus utile aux enquêtes internationales, de blanchiment d'argent ou de trafic de drogues. Je ferai ma demande dans ce sens quand viendra le moment.

— Oui je vois ici que vous parlez français, anglais, espagnol et portugais évidemment, ce sera très demandé à Montréal où l'immigration latino-américaine est en explosion. Parlez-vous italien aussi ?

— Je le comprends très bien monsieur, mais je le parle avec quelques hésitations parfois.

— Cinq langues, impressionnant, vous irez loin, assurez-vous de bien intégrer les règles que nous vous apprendrons ici et je sens que vous pourriez être recruté avant même d'avoir conclu vos deux années de patrouille. Bonne chance !

— Merci monsieur, je vais me donner à cent pour cent à mes études. Bonne journée.

— Au suivant.

C'est ainsi qu'un nouvel arrivant ambitieux commençait sa carrière au sein de la prestigieuse GRC. Son instructeur avait raison, il ne traînerait pas longtemps dans une voiture de patrouille.

La formation dure six mois à Régina, Saskatchewan, tous les membres de la GRC y sont passés, puis deux ans de patrouille dans différentes provinces pour se créer des contacts et apprendre à utiliser la formation reçue avec des anciens déjà aguerris à la discipline de la GRC.

Cette formation et les deux années qui s'ensuivent sont la base de la confiance qui s'établira entre tous les membres des différents QG du Canada. Ils ont su créer une masse uniforme et les brebis galeuses sont extrêmement rares dans leurs rangs. Ensemble, ils s'appellent « La Force » et depuis le scandale qui allait secouer la Force, encore plus de mesures se sont ajoutées pour renforcer les rangs.

Auparavant quiconque voulait entrer dans la GRC le pouvait. Aujourd'hui, le recrutement se fait chez les diplômés universitaires, ce qui assure un premier tri qui confirme que ces appliquants possèdent déjà une certaine discipline et assure une plus vaste connaissance générale dans « La Force ». Comptables, administrateurs, psychologues, informaticiens et autres viennent augmenter le savoir propre à la fameuse organisation.

Mais laissons cette jeune recrue à sa formation pour aller rejoindre A1 et les autres dans leur besogne quotidienne.

10 janvier, Trois Rivières.

A1 était à son garage et avait convoqué quelques-uns de ses principaux associés. « BF », Raymond Bouchard et Jean-Yves Deschesnes. Le temps des Fêtes était fini, il arrivait d'un autre Noël dans le sud avec sa famille, cette année il avait visité la Grèce. Malgré l'atmosphère de vacances qu'il tentait de donner à ces retrouvailles familiales, il était toujours en quête de nouveaux marchés.

C'était plus fort que lui, partout où il allait, il rencontrait des gens et il faisait des contacts.

Ce jour-là, il faisait le point avec ses proches.

— Alors les gars, comment ça va pour vous ? Est-ce qu'il y a du nouveau que je devrais connaître ? Des idées pour améliorer nos affaires ?

C'est Raymond Bouchard qui commença :

— Tout est parfait de mon côté, tout roule comme sur des roulettes, l'argent rentre, on pourrait presque dire trop. On doit toujours être à l'affût de nouvelles cachettes et juste m'occuper de l'argent prend plus que 10 % de mon temps. C'est le plus beau problème que j'ai jamais eu et il éclate de rire.

D'un autre côté, il y a Salvatore Cazetta qui veut que les Pacific Rebels se joignent à lui dans les Rock Machine. Ils vont avoir besoin d'argent et d'un local. J'ai pas mal de terrains dans le haut de Beauport et Ste-Brigitte de Laval, si on décide de les aider, ça pourrait nous garder une petite sécurité si les Hell's veulent prendre trop d'expansion. Tu en penses quoi « Le P'tit » ?

A1 réfléchit tout haut :

— Cazetta, il n'est pas avec les Hell's ? Il était avec le gros nouveau, Maurice Boucher il n'y a pas si longtemps. J'imagine que les purges entre frères ça ne lui tente pas trop. C'est toi qui connais ces gars-là mieux que moi, les Pacific, ce sont

tes amis. Ton idée est bonne de se garder une petite armée de fiers-à-bras.

Vas-y Raymond, mets-les de notre bord. Tu peux leur avancer le terrain et leur construire un beau local, garde nous une petite cachette dans la construction, si des fois on veut aller voir ce qui se passe là-bas. Ensuite tu leur donnes de la coke à vendre en leur disant que chaque kilo sera dix mille plus cher pour les frais du terrain et de la construction, ça devrait faire leur affaire. Une fois la dette payée, ils retrouveront le prix normal.

Et voilà comment une simple idée de prévoyance deviendra l'embryon d'une guerre sauvage qui aura lieu dans quelques années. Beaucoup de choses deviennent claires après coup, les Anglais ont une jolie expression, « Hindsight is always 20/20 » qui se traduit librement par « la vision du passé est toujours 100 % ».

Raymond Bouchard qui connaissait bien les membres des Pacific Rebels sera l'ami et financier des futurs Rock Machine qui feront la guerre aux Hell's Angels pour le contrôle de la drogue à Québec. C'est en tout cas la version officielle. Mais il y a un peu plus que ça si nous poussons nos recherches un peu plus loin.

Puis A1 reprend le fil de sa rencontre mensuelle avec ses lieutenants. Et toi le Grand, comment ça se passe ?

— Pareil pour moi, riposte Jean-Yves, je viens de m'installer à Boisbriand, je me suis acheté une belle Lexus et la business devient vraiment facile à gérer. Les clients sont contents, la cocaïne est toujours excellente et l'argent rentre.

Il y a toujours des retardataires, des gars qui dépensent plus qu'ils ne gagnent mais comme tu nous a appris, je ne laisse rien traîner, avec la marge de profit que je leur laisse, au premier retard, je les avertis qu'on ne leur livrera plus rien s'ils ne se mettent pas à jour avec ce qu'ils ont. J'ai aussi un gars qui s'est fait arrêter avec une petite quantité, il est déjà ressorti et continue de vendre normalement. Ça ne m'affectera pas du tout, il est fiable.

J'ai trouvé un gars qui est venu faire des rénovations chez nous qui est un spécialiste des murs de « gyps ». Il a une main experte et quand il répare un mur, plus rien ne paraît. C'est un tireur de joints et ça m'a fait penser à quelque chose.

Pour mon excédent de profits, j'ai loué un appartement et j'ai défait un mur. Comme vous savez, les murs sont vides entre les deux plaques de gypse, alors j'ai mis des tas de billets bien emballés dans du plastique épais pour que l'humidité n'entre pas et j'ai refermé le mur. J'ai ensuite fait venir le tireur de joints qui a tout finalisé et peinturé, même moi je ne vois plus la différence. Ça me fait un petit magot à disposition quand j'en aurai besoin.

Tout le monde pourrait utiliser cette méthode. L'appartement n'est pas à mon nom et c'est un couple de personnes âgées qui y vit. J'ai gardé l'adresse dans un carnet et si un malheur m'arrivait, vous pourriez aller vider mon mur et remettre l'argent à ma copine.

A1 aime l'idée mais pense tout de même que le seul problème est le feu. Il en

fait mention mais avise quand même les autres de faire comme Jean-Yves. Acheter un appartement dans lequel on remplit les murs d'argent, ça fait une belle petite réserve pour les mauvais jours.

Et finalement « BF » fait aussi son rapport :

— Moi je surveille toujours les entrées, tout va bien au port, à chaque semaine on a quelque chose, une semaine de la coke, l'autre du haschich. Ça n'arrête pas, comme on dit. Les voitures de la Floride aussi continuent d'arriver, le recrutement des passeurs est stable. C'est une bonne idée de cacher des kilos dans les voitures. Ça nous fait un petit surplus, à coup de quinze à trente kilos de plus par voyage. Si un jour on avait un problème au port, on pourrait augmenter la cadence, mais c'est beaucoup de travail et de logistique comparé au transport maritime sans compter que ça implique beaucoup de monde et ça augmente les risques de dénonciation.

Tout le monde semble heureux, mais on voit que ça bouge, surtout chez les Hell's Angels.

Ils recrutent, j'imagine qu'ils reçoivent des ordres des États-Unis. Je ne crois pas qu'ils soient assez idiots pour vouloir prendre le contrôle de nos affaires, mais on doit rester vigilants avec ces oiseaux-là. C'est trop souvent des dangereux qui croient qu'ils se feront respecter en tapant sur le monde. « Le P'tit » tu devrais vérifier avec tes sources si on a raison de s'inquiéter.

Puis « BF » termina :

Ce n'est pas pour relancer Jean-Yves mais on peut aussi louer des stationnements souterrains dans les grands édifices et y entreposer des voitures sous une couverture et là aussi on peut cacher ce que l'on veut. C'est plus accessible que de devoir briser des murs en cas de besoin, surtout s'il y a des locataires dans l'appartement. On pourrait utiliser les voitures comme cachettes pour la drogue à distribuer quand on en a trop et les murs pour nos réserves personnelles.

Calme et à l'écoute, A1 ne prenait jamais de notes, il enregistrait mentalement les informations les plus importantes et agissait vite quand c'était nécessaire. Comme tout bon chef d'entreprise, il s'occupait des problèmes au fur et à mesure qu'ils apparaissaient et ne revenait que rarement sur une situation réglée. Il aimait voir ses hommes arriver avec des solutions innovantes.

Quand il avait des instructions à donner pour une opération à court terme, il parlait à ses associés seul à seul. Il donnait à chacun uniquement ce dont il avait besoin et parfois pour vérifier s'ils savaient tenir leur langue il donnait une fausse information à chacun, de cette manière si l'information revenait à ses oreilles, il avait sa réponse.

Mais aujourd'hui tout allait bien, le business suivait son cours, payant et sécuritaire. Les gros clients étaient aux anges, les livraisons étaient régulières, à l'heure et de qualité aussi bonne que constante. Ils n'avaient qu'à diviser le

produit et le livrer aux différents revendeurs. Tout le monde s'enrichissait sans guerre. C'était le paradis tant attendu. Tous se croisaient les doigts pour que ça dure.

A1 remercia ses lieutenants et leur dit :

— Parfait les gars, on continue comme ça, je ne vois rien d'autre à ajouter, vous faites tous du bon travail, oubliez pas de mettre de l'argent de côté, on a pas de fond de pension dans ce travail. Les murs, c'est une bonne idée et les autos pour nos surplus d'arrivages, c'est excellent aussi.

On commence à avoir de l'inventaire en attente, les arrivées ne s'arrêtent plus et je vois un ralentissement dans la consommation du haschich, on dirait bien que tout le monde commence à préférer la cocaïne.

Le profit est quand même bon pour les drogues douces et c'est un marché qui est encore important. Pour être honnête, je ne sais même pas comment faire pour ralentir les arrivées, alors gardez les yeux ouverts et si vous voyez des opportunités d'agrandir le marché appelez-moi vite.

De mon côté je m'occupe du garage pour que tout soit en règle, j'ai de bons employés et j'élimine les voitures volées qui pourraient bien venir mettre de la chaleur sur le commerce. On doit être plus blanc que blanc maintenant que l'on a trouvé la poule aux œufs d'or. On ne veut pas perdre tout ce beau profit facile pour une petite niaiserie.

Comme toujours, je suis ouvert aux idées rentables, nous avons les moyens de financer bien des projets et ça permet de blanchir de l'argent. Si quelqu'un dans votre entourage gagne un lot important à la loterie, on lui offre 10 % de plus en argent comptant.

Surtout n'hésitez pas à me dire si vous avez des problèmes ou commettez des erreurs, tout se répare assez vite si je suis au courant, mais si vous ne m'en parlez pas et que je l'apprends quand il est trop tard, ça peut coûter cher à tout le monde. Allez mes amis, au travail !

Et comme toujours, il éclate de rire en libérant ses amis pour qu'ils puissent retourner à leurs occupations.

Février 1987.

A1 rencontre ses deux associés, Allan Ross et Allan Strong dans un petit resto de Sainte-Anne-de-Bellevue, complètement à l'ouest de Montréal, au bord du majestueux fleuve Saint-Laurent qui, à cette hauteur, s'appelle le lac Saint-Louis.

— Salut mes beaux anglos, comment ça va ?

C'est Allan Strong qui répond le premier :

— Ça va bien, mais j'ai des fourmis dans les jambes, j'ai le goût de partir me promener. J'ai des associés qui m'appellent mais je ne leur parle pas, je leur dis

que je vais passer les voir bientôt sans préciser de date. Avec la job des États-Unis, je vais me sentir mieux ailleurs qu'ici et surtout plus incognito. De toute façon, je ne fais presque plus rien ici.

Allan Ross lui répond aussitôt :

— Ne dis pas ça, tu en fais beaucoup mais c'est vrai que tu serais plus utile là-bas. On doit ouvrir le marché et c'est toi le mieux placé pour faire ça. En plus, c'est ce qu'on avait décidé, on attendait juste le bon moment pour t'envoyer et surtout avoir un plan précis.

Nous allons commencer par la France, on y a déjà des contacts corses qui veulent développer leur business et la population est grande. De là, on peut aller partout.

Tu trouveras des contacts dans les ports et si tu peux aussi trouver des pistes d'atterrissage isolées près des côtes pour que le « Cow-boy » puisse venir te voir facilement. On pense faire bouger l'argent en avion uniquement, c'est plus sûr et plus rapide.

On a aussi découvert que le Portugal n'a pas de lois d'extradition, ce serait plaisant que tu nous trouves une belle maison en bord de plage avec une piste d'atterrissage super sécuritaire juste pour nous, si un jour on devait quitter en vitesse, on irait là. Qu'en penses-tu ?

— Wow, ça me semble parfait. On a combien de budget pour ça et aussi pour moi ? Est-ce que je deviens un employé du gang ou je paie mes frais et je reçois une part plus grosse quand on sépare les profits ?

Les trois hommes se regardent et comprennent que leur organisation entre dans une nouvelle phase d'expansion. Ils doivent mettre en place une base solide sur laquelle construire un empire. C'est Allan Ross qui prend la parole :

— Oui les choses ont bien changé depuis le départ de « Mother », il fonctionnait au jour le jour, il ne séparait pas les profits, il ne faisait que distribuer l'extra qu'il n'arrivait pas à enterrer. Tout le monde en a profité et on a continué sur sa lancée, mais aujourd'hui si on veut que ça dure, on doit commencer à établir une structure, peut-être même une hiérarchie. Mais tout ça sans que d'autres que nous trois sachent quoi que ce soit.

Depuis presque trois ans qu'on maintient l'importation constante, avec très peu de pertes, on s'est enrichis passablement chacun de son côté en lien avec nos activités au sein du groupe. Ça fait déjà longtemps que j'y pense. L'argent de Dunie est allé à sa famille, s'il en reste, il doit commencé à pourrir. Lui qui disait être méticuleux, les sacs étaient à peu près tous percés et l'humidité s'infiltrait. S'il avait connu les barils de plastique ça l'aurait aidé, les maudits barils d'acier rouillent tellement vite sous terre. En plus il était bizarre des fois, il achetait des barils usagés pour payer moins cher, pour mettre des millions dedans…

En tout cas, à nous trois on a plusieurs millions d'avance et on doit s'assurer de ne plus perdre ce qui est de côté. On ne doit risquer que le roulant. Si un jour

la police se met à nos trousses, on va avoir besoin d'un bon coussin pour se cacher le reste de nos jours.

Sur cette phrase A1 répond :

— Moi j'en ai déjà assez, tu sais bien que je ne fais plus ça pour l'argent, c'est devenu ma vie ce travail, j'adore trouver des solutions aux problèmes qui se présentent et déjouer les organisations qui voudraient nous voir morts, ça me fait vibrer. En plus, pas mal de monde compte sur nous, on maintient l'ordre en ville et on peut étendre notre influence au reste du Canada, puis ailleurs après. C'est pas rien ça et il faut bien que quelqu'un s'en charge.

Oui je te suis là-dessus, mais en ce moment on rêve pas à la planète, on décide de nos actions à venir. Je propose qu'on établisse des objectifs et un budget pour les atteindre. Ça inclurait la sécurité et on saurait mieux ce qui est rentable et ce qui coûte trop cher. Est-ce que quelqu'un sait combien on a donné à Sansregret ? À Gallant ? Aux transports ? À la distribution ? On fait du profit, mais on a aucune idée de combien et où il va.

On est trois gars pas vraiment dépensiers avec tout ce que l'on fait dans une année, les hôtels, les restaurants et les voyages, personne ne dépense plus de cent mille dollars. On peut facilement se fixer aujourd'hui un montant d'argent pour les dépenses de deux cent cinquante mille par année et s'il en reste à la fin de l'année, on le garde avec nos profits.

Ça règle tes frais pour bouger. Maintenant qu'on est trois, on va séparer le profit net final en trois et chacun sera responsable de cacher sa part. On peut aussi mettre en commun des montants si on décide d'investir dans des affaires légales, comme des entreprises ou des immeubles. Ce sera du cas par cas.

Il va falloir tenir une comptabilité plus serrée de ce qui est sur la rue.

Se fixer un délai de retour sur l'argent qui circule. Tout roule tout le temps et on en met de côté presque tous les jours, mais est-ce que quelqu'un sait exactement combien tout le monde nous doit et combien de drogue distribuée a été payée ?

Personnellement dans les deux dernières années, j'ai plus de dix-huit millions de cachés. Toi Allan ?

— Je ne crois pas que j'aie autant, peut être dix, mais je n'ai pas compté exactement et ce n'est pas tout à la même place. Toi, « Le P'tit » ?

— Moi je peux vous dire ça à la « cenne » près. vingt-quatre millions quatre cent mille. Mais une certaine part vient de deux vols de camions blindés et du commerce d'autos volées. Je peux dire autour de dix-huit millions aussi de nos affaires à nous.

Allan poursuit :

— On va se créer un système que l'on va suivre et on saura mieux ce qui se passe. On va le garder léger et ouvert pour ne pas que ça nuise aux décisions quotidiennes. On va se placer de l'argent sur trois continents. Ici, en Amérique du

Sud chez nos fournisseurs et surtout une plus grosse part en Europe où on voudra se retraiter. Si on a chacun dix-huit millions et Allan seulement dix, je propose qu'on lui donne chacun deux millions cinq cent mille, on sera à peu près égaux tous les trois et on repart de là.

— Pas de problème pour moi, j'embarque, répond A1.

— Comme toujours le « Gentleman »que l'on connaît. Ça te va sûrement à toi aussi Allan, c'est probablement le meeting le plus payant de ta vie. Bon, c'est réglé, maintenant Allan part sur un vol régulier avec quelques milliers de dollars en cash et commence les rencontres et trouve une piste isolée. Quand tu auras l'endroit, on t'enverra le « Cow-boy » avec trois millions US, tu pourras en changer tranquillement une partie en monnaies locales et cacher le reste pour l'achat de la maison au Portugal.

On a une grosse livraison qui arrive vendredi, une fois liquidée, la marchandise va nous rapporter plus de douze millions net, donc quatre millions chacun. On récupère vite nos billes à ce jeu-là. On prendra chacun trois millions pour nos bas de laine et on met chacun un million dans la cagnotte pour l'Europe.

Sur les prochains profits, on gardera toujours un quart que l'on enverra quelque part. On pourrait demander à Jack, notre avocat, qu'il nous présente un fiscaliste pour apprendre les trucs des gens riches qui le sont souvent moins que nous. On est pas mal en retard là-dessus.

Allan Strong se ravisa et dit :

— Je crois bien que vu comme ça, on devrait oublier l'histoire des salaires pour les frais, au profit qui va augmenter et aux dépenses minimes que l'on a, on devrait chacun payer nos propres choses. Je savais combien j'avais d'argent mais je ne réalisais pas la minuscule portion des frais, je me voyais partir seul à tout payer, mais c'est infime par rapport à ce que ça rapporte. Ce doit être un vieux réflexe, je ne suis pas encore habitué à mon nouveau statut de riche et parvenu. Bon, pour m'habituer à ma nouvelle situation, je me laisse aller et je vous paye le lunch !

Et ils éclatent tous de rire !

Allan Ross continua :

— Dans les autres nouvelles, Tito Morales attend le verdict sur son extradition d'Amsterdam vers le Canada, c'est dommage perdre un bon chimiste comme lui. Il remonte au temps de Dunie celui-là, on lui fournissait de la pâte de cocaïne et il la transformait. Je sais que tu connais du monde à Amsterdam Allan, vois si tu peux l'aider ou surtout avoir de l'information sur la décision qui devrait arriver d'ici trois ou quatre mois selon ce que m'a dit l'avocat Waissman.

— Je vais voir ce que je peux faire, crois-tu que préparer une évasion serait nécessaire ?

— Si tu as les contacts pour le faire ça ne peut pas nuire, c'est un fidèle alors on ne lésine pas, de toutes façons il a pas mal d'argent de côté, il nous

rembourserait vite si on l'aide. Mais rien de trop extravagant pour nous mettre de la chaleur, pas d'hélicoptères à la Michel Vaujour[30] l'an dernier en France.

— Je regarde ça et je te reviendrai là dessus.

Ils réglèrent d'autres détails sur les codes à utiliser pour les appels entre eux, pour se fixer des rendez-vous d'avance à dates fixes et surtout pour s'assurer de profiter le plus possible de l'argent qu'ils faisaient. Le code que l'on se donne entre trois personnes est très fort même s'il est simple et facilement modifiable si une phrase précise est dite.

Plus trois au premier et moins deux à l'avant dernier. Voici un exemple simple que A1 a utilisé. On ajoute trois au premier chiffre et on soustrait deux à l'avant dernier. Donc si Allan Ross dit à quelqu'un de l'appeler au 214 555 1234, le destinataire saura qu'il doit signaler 514 555 1214. De même s'il donne des coordonnées GPS 69.716832, - 9.002987. Utilisez le code et vous trouverez une piste d'atterrissage au Portugal acceptable pour le « Cow-boy », mais sans le code vous allez vous geler les couilles dans l'océan près de l'Islande !

Si la personne utilise un téléphone sûr, que personne ne surveille, il sera très difficile aux forces de l'ordre de découvrir l'endroit de l'appel.

Tout cela changera avec les téléphones cellulaires qui arrivent à grands pas. Au début, il était très difficile de capter les conversations des criminels, simplement découvrir les numéros des téléphones qu'ils utilisaient était fastidieux. Mais la technologie avance vite et le tout deviendra de plus en plus facile. Mais n'anticipons pas.

Le travail continue. Déjà respecté comme homme de parole au sang froid inébranlable et toujours de bonne humeur, A1 allait devoir composer avec tous ses anciens amis, gunmen et voleurs de voitures et les nouveaux associés du Gang qui commençaient à le connaître.

À cette époque, la concurrence commençait à se faire sentir, d'autres familles voulaient importer aussi, des Russes s'établirent à Toronto, des groupes de Tamouls, la mafia chinoise présente dans tous les Chinatowns du pays et bien d'autres. Certains des contacts établis avaient leurs propres problèmes, les Calabrais et les Siciliens ne partageaient pas les mêmes idées quant à la distribution des tâches.

À tout moment, il y avait des hommes à remettre à leur place en les envoyant en prison ou à la morgue, mais l'argent continuait de couler à flots pour ces nouveaux leaders du Gang de l'Ouest.

Évidemment presque personne ne savait que c'était désormais un petit Canadien français de Trois-Rivières qui menait les affaires du Gang au Québec et le principal intéressé s'en portait très bien.

Un beau jour de juin, un de ses fidèles « runner » que tout le monde appelait affectueusement Elvis vint lui parler d'un nouveau venu chez les Hell's Angels.

— Salut mon ami, connais-tu le nouveau Hell's Angels, Maurice Boucher ?

C'est un ambitieux et surtout il est violent, il veut monter les échelons vite, on dit que c'est lui qui a tué Martin Huneault des « Death Riders » pour avoir ses couleurs[31].

— Merci de m'aviser Elvis, oui, le nom me dit quelque chose, je vais regarder ça de près, ils sont capables de vraiment foutre la merde partout quand ils veulent ces gars-là, même si ça ne me touche pas vraiment dans l'automobile.

A1 ne disait jamais rien sur ses nouvelles affaires, même à ses plus vieux partenaires. Les « runners » croyaient encore qu'il rendait service à des groupes de trafiquants indépendants qui voulaient rester discrets et profitaient de ses autos.

A1 se disait qu'il devrait aller rencontrer ce nouveau motard et voir s'il peut s'en faire un ami ou s'il devra le faire tomber. Il voulait toujours garder un coup d'avance sur les autres. Huneault était un motard mais faisait aussi dans l'automobile, les Death Riders étaient affiliés aux Hell's Angels, il ne comprenait pas vraiment la raison de sa mort. Il irait voir le grand patron pour savoir de quoi il en retournait et avoir l'avis du boss sur le petit nouveau.

La rencontre avec Boucher eut lieu à la fin mai, A1 avait appris que Huneault accumulait les dettes et semblait ne plus être fiable, donc dangereux et les Hell's avaient décidé de s'en débarrasser par prudence. Mais ça, il n'en parlerait pas, il voulait surtout savoir à quoi s'en tenir face au nouveau meurtrier des Hell's.

Il l'aborda sur le trottoir du boulevard Hochelaga, dans l'est de Montréal.

— Bien le bonjour, as-tu deux minutes pour discuter ?

Souvent seul et sans gardes du corps à cette époque, Maurice Boucher restait un homme en apparence bourru et n'aimait pas être dérangé.

— Qu'est-ce que tu me veux, j'ai pas de temps à perdre.

— Prends deux minutes, c'est jamais mauvais de rencontrer du monde, on sait jamais quand on va en avoir besoin. Et c'est Walter, votre grand boss, qui m'a dit de passer te voir.

— C'est pas parce que tu nommes des gens que tu les connais, je fais mon affaire pis j'ai besoin de personne.

— Ouin, ça donne une mauvaise première impression, mais c'est normal de se croire déjà au top quand on monte. Donne-moi juste une minute on va marcher jusqu'au coin.

A1 se rend au coin où se trouve une cabine téléphonique, entre, compose un numéro et tend le téléphone à Boucher, qui semble encore l'être, bouché des deux bouts.

— Allô. Oui… euh oui oui boss, je savais pas. Oui, je vais m'excuser. Maurice le « bouché » raccroche.

— Bon c'est vrai que tu connais du monde, je pouvais pas savoir, plein de monde vient me demander des services.

— Ton ami, il t'a pas demandé d'être poli et de t'excuser ? C'est peut-être

parce qu'il veut pas de trouble avec moi, ou je devrais dire, avec nous. Toi, tu en veux des problèmes ?

— Non non, mais c'est pas mon habitude de m'excuser, je règle mes problèmes moi-même.

— C'est quoi ta principale source de revenu le gros important ? Tuer du monde ou vendre de la drogue ? Est-ce que tu en importe de la drogue ou tu vends ce que tu reçois de ton boss ? Si ton boss arrêtait de t'envoyer de la drogue à vendre, ou pire s'il arrêtait d'en recevoir à cause de toi, tu le réglerais comment ce problème-là ?

Écoute-moi bien le gros, si je rentre dans la cabine une autre fois, toi et tes chums vous allez être en manque d'à peu près tout pendant aussi longtemps que tu vivras, alors tu sais comment ça se passe dans ta belle gang, les boss règlent les problèmes assez vite. Tu seras invité à un beau party, mais toi, tu en reviendras pas, même si tu penses être le boss de quelques gars.

Moi je suis venu te voir pour savoir si on peut travailler ensemble, alors c'est ta dernière chance d'avoir l'air un peu intelligent et comprendre qui je suis.

Surpris et commençant à se sentir déstabilisé, Maurice qui deviendra « Mom » Boucher bientôt, se reprend et d'un ton presque bienveillant se confond en excuses.

— Mmm oui, oui je comprends, je m'excuse je suis sur mes gardes, il s'est passé des choses dernièrement et ça me stresse. Je t'écoute, qu'est-ce que je peux faire pour qu'on recommence à zéro.

— Tu sais, c'est pas parce que tu as tué un gars qui ne se doutait de rien que tu es devenu un tueur à gages. Tu as eu tes « patches » en récompense à un travail bien fait qui demande une certaine aptitude, mais lui aussi avait ses « patches » depuis assez longtemps même, oublie jamais ça, ça peut arriver à bien des fidèles dans une organisation comme celle où tu es si fier d'évoluer.

Mais je comprends, tu es en train de monter et tout va bien ça ne devrait pas t'arriver, on me dit que tu as la bonne attitude envers l'organisation et que tu seras un bon leader, pour ça, je t'excuse pour ce matin.

Je me présente puisque tu ne me connais pas, mais je sais que tu connais mon nom. On m'appelle « Le P'tit » ou le Gen…

— Le « Gentleman » c'est toi ? Excuse-moi, j'avais pas idée que tu pourrais venir me voir. Là je suis vraiment désolé, je me demandais justement si et quand j'allais pouvoir te rencontrer. Ça me gêne d'avoir été dur avec toi, c'était vraiment pas intentionnel, je croyais qu'on aurait un rendez-vous organisé, que je pourrais me préparer d'avance.

— Ok, ça va, reste calme. C'est peut-être que tu ne réalises pas encore où tu es rendu. Mais tu montes et tu vas en rencontrer du monde, pas toujours avec des invitations mondaines. Au moins maintenant si on se croise, tu va savoir qui je suis.

J'ai aussi quelques hommes proches de moi à qui tu ferais mieux de pas faire de misère s'ils viennent te voir, mais je vais les aviser de s'annoncer pour ne plus qu'il y ait de malentendu.

J'imagine que tu ne lis pas beaucoup, mais tu devrais, tu apprendrais bien des choses. Tu n'es pas le premier qui monte en grade et parfois ça mène à des actions qui nous retombent dessus. Il y a une vieille expression qui ne se dément jamais, on peut régner un temps par la violence, mais pour régner toujours il faut de l'amour.

Si tu prends tes exemples chez les dictateurs, regarde bien comment ils finissent. Ils ont tous cru qu'ils étaient différents ou meilleurs que les autres, mais aujourd'hui on vit dans la paix et la liberté de la démocratie. La guerre et la violence entre nous, ça ne fait que donner des armes à nos vrais ennemis, la police.

Mesrine, Le Chat, Monica, quand la police se fatigue des violents, elle les tue et le calme reprend. On est jamais plus grand que le système dans lequel on vit, faut pas essayer de le changer pour notre bénéfice. Les vraies révolutions c'est pour le peuple contre les abus et nous, on abuse du système, c'est pour ça que pour durer, faut rester sous le radar et pas faire de vagues.

En tout cas, c'est juste des conseils que je donne à tout le monde, moins on fait parler de nous plus c'est payant. Quand tu as su qui j'étais, tu t'es senti mal de pas m'avoir reconnu, c'est ça que j'aime moi. Personne sait qui je suis, mais tout fonctionne bien. Ceux qui veulent jouer à la vedette finissent en prison quand ils sont chanceux, pire s'ils ne gardent pas leur place.

Tu as fait une bonne job, tu as tes couleurs, maintenant concentre-toi sur l'argent et réponds aux appels de tes boss quand il y en aura, essaie pas d'anticiper leurs demandes et tout va bien aller. Tu es au bon endroit pour faire beaucoup d'argent, il y a de la place pour tout le monde ici, faut juste pas brasser la cage de la police et risquer de les réveiller.

Je te laisse, ça a été utile de te rencontrer, on devrait pas se revoir trop souvent mais si tu as besoin de quoi que ce soit, passe par ton boss pour me rejoindre.

— Ok, encore désolé pour tantôt, ça n'arrivera plus.

De cette première rencontre, les deux hommes garderont une aversion l'un envers l'autre, que Mom n'affichera pas publiquement, mais qui perdurera jusqu'à l'ouverture officielle de l'infâme guerre des gangs ! Guerre qui débutera bien différemment de ce que vous en avez lu par le passé.

À cette époque, le flamboyant Pablo Escobar était très médiatisé, les Boucher de ce temps voulaient lui ressembler, être sans pitié et soumettre le monde à leur vision et leur volonté. Mais l'histoire n'est jamais tendre avec ces fous sanguinaires, nous le verrons plus tard.

Panama City, Panama.

En ce beau mois d'août 1987, A1 se rend au Panama rejoindre Pablo Escobar qui veut le voir. C'est la première fois qu'il sort du Canada incognito avec son ami et pilote, Raymond Boulanger, dit le « Cow-boy ».

Il fera plusieurs voyages de cette manière pour brouiller les pistes. Mais quand on est A1 et que les polices internationales vous reconnaissent et qu'elles envoient les renseignements de votre visite à la GRC, ça ouvre de nouvelles enquêtes et ça peut même avoir l'effet inverse à celui recherché.

Mais pour l'instant A1 ne pense pas à cela.

— C'est un bon test ce voyage et m'asseoir dans la cabine de pilotage, ça ne m'arrive pas souvent, en plus avec mon vieil ami et complice, on va pouvoir jaser. Tu as dû en voir du pays dans toutes sortes d'avions.

— Tu n'as même pas idée, un jour ils feront un film sur ma vie et le gens ne croiront même pas que c'est possible de faire tout ça dans une seule vie. Mes employeurs m'ont fait visiter tant de pays pour tant de raisons que j'en reviens pas moi-même. Et toujours bien payé en plus. La vie de mercenaire, c'est la vie rêvée.

Mais je peux te le dire, c'est quand même avec toi que j'ai le plus de plaisir. Même si j'ai plus de risque, on est entre Québécois et on fait pas de mal à personne. Avec les Américains, j'en ai fait des saloperies. Des choses dont je ne suis pas fier.

On va faire quoi au Panama, boss ?

— Je vais rencontrer un ami et voir les possibilités de mettre de l'argent de côté, comme tu vois, j'apporte une petite réserve de cash, si ça semble bon, je vais faire un dépôt.

— Tu aurais dû me le dire, tu n'aurais pas eu besoin d'un contact, je suis venu souvent ici, je connais personnellement le Colonel qui est le président du pays.

— Tu connais Noriega ?

— Oui, je te le jure, si on le rencontre, tu verras.

— J'ai mon voyage, c'est vrai que je devrais te poser plus de questions. Ici tu es venu souvent, mais le contact qui me fait rencontrer Noriega a pas mal d'influence alors, ça vaut la peine. En tout cas la vue est belle assis ici, je te comprends d'aimer voler.

— Oui, c'est beau et toujours différent, c'est la plus belle vie. Je nous ai trouvé une petite piste très isolée où je suis déjà venu il y a longtemps dans la province de Chitré, près de Pédasi, ils veulent en faire un aéroport un jour, mais pour l'instant c'est désert.

— Super mon « Cow-boy », réveille-moi quand on y sera. Tu as organisé un transport pour se rendre en ville ?

— Oui, par la route, mais c'est loin, on a quelques heures à regarder le

paysage sur la seule belle route du pays construite par les Américains pour leur canal.

Après un atterrissage sans heurt, puis une longue route assez confortable, ils arrivèrent enfin à Panama City. Ils s'installèrent à l'hôtel El Panama de la via España, le tout premier édifice en hauteur construit dans les années 1960 au centre-ville de Panama.

En entrant dans le lobby, Pablo les attendait avec impatience et quelques filles à ses côtés.

— Bienvenidos a Panama amigos. Tu viens avec « El Cow-boy », c'est le meilleur pilote que je connaisse.

Abasourdi, A1 regarda son ami faire l'accolade à Pablo Escobar comme si c'était son frère.

— Eh bien c'est vrai que tu connais tout le monde mon Raymond, c'est décidé, je ne vais plus nulle part sans toi.

— J'ai fait quelques voyages pour la CIA en Colombie et quand on va en Colombie, on doit rencontrer Pablo. On a bien profité des Américains, ils lui ont fourni des armes qu'il devait distribuer, mais curieusement tout ce qui vient à Pablo reste à Pablo. S'ils avaient continué il serait plus équipé que l'armée de son pays.

Pablo renchérit :

— Ces Américains sont vraiment fous, ils croient qu'ils savent tout et peuvent faire ce qu'ils veulent n'importe où. Ça nous a sauvé beaucoup d'argent. Tu sais, c'est la même chose ici, ils ont placé le Colonel Noriega pour surveiller le canal et les communistes et ça il le fait, mais en plus il nous aide en blanchissant notre argent et en servant de point de passage pour la drogue.

Comme c'est un ami des Américains, les chargements qui partent d'ici sont beaucoup moins surveillés que ceux de chez nous en Colombie. Il est roi et maître chez lui et ils le protègent avec leurs quatre bases militaires réparties dans le pays.

— Mais dis-moi Pablo, ce n'est pas dangereux s'ils se réveillent ou si Noriega abuse trop, ils pourraient le remplacer, non ?

— C'est possible, mais par qui ? Quel que soit leur choix, il travaillera pour nous. Et Pablo éclate de rire. Viens, allons manger, mes filles ont faim et je dois les nourrir pour qu'elles soient en forme plus tard. Tu crois que nous en aurons assez de douze ?

A1 et le « Cow-boy » suivirent ce harem de délicieuses femmes de tous âges et toutes nationalités vers un grand salon privé où il y avait de longs canapés, des sofas et quelques récamiers. Sur les tables d'appoint, des petits plateaux dorés contenaient de jolies petites montagnes de poudre blanche, un humidor à cigares et des flacons d'huiles odorantes. L'arsenal parfait pour la fête qui durera toute la nuit.

Au centre trônait une immense table en bois massif, ronde et solide, pouvant asseoir au moins vingt personnes. Elle semblait taillée d'un seul bloc et en y regardant de plus près, ils comprirent que le plateau de la table était une tranche d'un arbre qui avait dû être immense. La vaisselle était étincelante,

Pablo les tira par le bras en leur disant :

— Assoyons-nous vite ensemble sinon les femmes vont nous séparer et on ne verra pas la manière de s'en sortir. Ce soir on fête et demain, nous irons ensemble rencontrer Manuel qui nous présentera un banquier à notre service. C'est bien la première fois qu'un banquier se déplace pour nous et qu'il est content qu'on amène de l'argent par millions dans des valises.

À chaque pays ses lois, mais quand le pays est à toi, tu fais les lois. On devrait tous déménager ici et superviser le travail à distance. On a un pilote, on pourrait voyager et se promener partout.

— C'est un beau rêve, mais tu sais ce qui se passe quand le chat n'est pas là, les souris dansent, tout va de travers et on perd le respect. C'est une business qui nécessite notre présence. Mais on peut prendre des vacances, ça je suis d'accord.

Une fois tout ce beau monde assis, une femme sur chaque genou de Pablo, une avec le « Cow-boy » et A1 qui essayait tant bien que mal de rester seul mais n'y arrivait pas, le service commença. Par de l'alcool bien sûr, dans le sud quoi de mieux qu'un Piña Colada en apéritif. Puis le vin coula à flots pendant le repas gargantuesque au son d'une musique latine sensuelle.

Plus le repas avançait, plus les femmes se dénudaient. Plusieurs disparurent tour à tour sous la table autour de Pablo qui souriait et savourait ces plaisirs éphémères mais répétés.

Le « Cow-boy » aussi eut droit à une jolie brunette aux pommettes saillantes et aux seins fermes qui une fois nue, coulait sur lui de son torse à son sexe, ne lui laissant jamais une seconde pour manger. Elle finit par s'asseoir directement sur lui, enfourna son pénis dans sa chatte et vautra sa poitrine sur le visage rougi d'un « Cow-boy » en extase.

Même A1 dut se laisser faire, elles étaient trois à le déshabiller et à le nourrir à la becquée. Tout en pensant à sa douce Danielle il tenta fermement au début de les repousser mais se sentit vite impuissant face à cette marée féminine et délicieuse qui brisait ses défenses.

Et de cette vie un jour on en mourra.

En attendant profitons-en !

Se dit-il en cédant à la volupté des caresses huileuses de ces ensorceleuses expertes.

Aucun des trois ne sut quand ni comment ils avaient réintégré leur chambre respective, mais tous étaient seuls au matin et se retrouvèrent, tard, au petit déjeuner pour planifier la journée.

Pablo attaqua :

— Alors mes amis, bien dormi ?

En cœur les deux hommes répondirent ravis que oui, ils avaient dormi comme des rois. Puis Boulanger dit :

— C'est curieux, ce n'est pas la première fois qu'une soirée comme ça arrive, mais c'est la première fois qu'il ne manque pas d'argent dans mon portefeuille. Soit elles sont honnêtes, soit je leur plais vraiment.

— Tu m'insultes mon ami, ici ce sont mes filles, si une d'entre elles vole un peso à un de mes amis, je la tue personnellement, elles le savent toutes et les femmes se battent pour être avec moi quand je viens, personne ne les paie mieux que moi, mais je n'accepte aucune maladresse.

A1 dit :

— Moi je n'ai même pas compté, je n'y ai pas pensé. C'était parfait, mais je devrai passer à la confesse avant de retourner à la maison.

Et les trois compères se mirent à rire.

— Dis-moi, quel est l'horaire aujourd'hui ?

— Je vous fais visiter un peu, on passe au « Casco Viejo » qui est en ruine, c'est d'ailleurs un bon temps pour acheter des immeubles et les refaire, ça va monter vite quand tout sera neuf. Puis vers 14 heures, on a rendez-vous avec Manuel et son banquier, on ne perdra pas trop de temps puis on revient ici se baigner, relaxer, se doucher et se préparer pour votre dernière nuit au paradis nommé Panama.

À 14 heures, ils se trouvèrent à la succursale du Banco General du quartier « El Cangrejo » sur Via Argentina, à dix minutes à pied de leur hôtel. À leur entrée, monsieur Carlos Montoya, le directeur, leur demanda de les suivre et de s'installer confortablement. Une charmante hôtesse leur offrit du café qu'ils acceptèrent tous.

C'est du Geisha de Boquete, un café très fin qui vient de la meilleure région de production de ce café. Délicat et floral, nos deux Canadiens habitués au café Dunkin Donuts découvrirent une saveur qu'ils ne soupçonnaient pas dans le café. A1 se dit qu'il devrait se pencher sur la question.

Montoya est un nom colombien, le directeur était un transfuge venu de Colombie par les bons soins de Pablo qui voulait offrir des postes à ses nombreux amis et comme il était toujours le plus gros client de quelque banque que ce soit, il influait sur les nominations aux postes clés.

Carlos était un homme débonnaire aux petits yeux rieurs, avec un embonpoint qui exprime le succès chez les Latino-Américains et une barbe bien noire comme ses cheveux lissés, tel un mafioso de série B.

Après vingt minutes de conversation aimable mais totalement vide et futile, une grande commotion se fit entendre au-dehors, les gens se levaient, les meubles bougeaient puis le silence se fit, la porte s'ouvrit et un petit homme, en uniforme beige, la poitrine bardée de médailles entra.

Il les salua, fit un clin d'œil au « Cow-boy » et s'avança vers Pablo qui était resté assis alors que tous s'étaient levés.

— Bonjour mon frère, tu as eu une belle fête hier soir, vous vous êtes couchés tard mais vous êtes en forme, c'est parfait. Tu m'emmènes de nouveaux clients, je vais m'assurer qu'ils soient bien traités comme toujours.

— Bonjour Manuel, vingt minutes de retard en vrai Panaméen, ça nous a permis de goûter ton excellent café et de discuter avec ton banquier personnel. Je te dis qu'un jour ce café sera un des meilleurs au monde. Est-ce que tu te joins à nous ce soir ? On a une autre petite fête privée à l'hôtel.

— Ah Pablo et ses fêtes inoubliables ! Bien sûr que je ne manquerais pas une fête avec toi. J'ai prévu une petite visite du canal demain midi puis un tour d'avion pour nous rendre à Bocas del Toro et le lendemain je vous laisserai à votre aéroport privé, nous aurons une dernière fête sur une île enchanteresse mes amis.

Le « Cow-boy » s'écrie :

— J'espère que tu n'as pas pris de pilote pour ton vol demain !

Malheureusement, comme c'est un avion militaire, je dois prendre un pilote avec nous, mais tu pourras piloter et on lui donnera tes heures de vol, peut-être qu'il apprendra quelque chose. Tiens c'est une idée ça, je t'offre un million par année pour devenir instructeur de mes pilotes d'élite si tu veux rester avec nous au Panama.

— Merci mais un job à temps plein, très peu pour moi et ton salaire n'est pas encore à la hauteur de ce que mon ami me donne. Et de toute façon, j'ai plus de plaisir à me promener partout que de rester dans une classe sur une base militaire.

Puis A1 qui reste pragmatique en tout veut des informations sur le but de sa visite.

— C'est bien beau les fêtes et les visites touristiques, mais est-ce qu'on peut revenir sur la raison de notre venue dans votre beau pays. Je voudrais savoir quels sont les frais que vos banques vont charger sur nos dépôts ? J'ai dix millions avec moi, en US, mais si c'était de l'argent canadien, est-ce que vous le prendriez et si oui à quel taux ?

Enfin le banquier, un peu mal à l'aise de la conversation, voit sa chance de pouvoir faire valoir ses compétences et d'engranger un beau profit sur de l'argent qui, n'ayant pas odeur de sainteté il faut bien le dire, se cherche un petit paradis… fiscal. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le Colonel avait levé une main autoritaire qui empêche toute réponse et avait proclamé :

— Les amis de Pablo sont mes amis, emmenez tout ce que vous voulez dans la monnaie que vous voulez, la banque vous chargera un pour cent de frais sur les dépôts et un autre pour cent s'il faut changer de monnaie, en plus des frais internationaux du jour sur les monnaies évidemment, vous ne trouverez jamais

mieux ailleurs.

A1, voyant que le banquier semblait dépassé et très déçu de ce revirement, n'hésita pas à conclure.

— C'est parfait, je crois bien que la valise est dans la voiture, on vous la laisse et préparez les papiers, je ne peux rien demander de plus que la parole du président que mes fonds seront bien gardés et disponibles au besoin. Nous serons trois à avoir accès au compte, les deux autres passeront se faire connaître dans les semaines qui suivent. Si je ne suis pas avec eux, ils auront la garantie d'être reconnus car ils seront accompagnés du célèbre « Cow-boy » !

Colonel, c'est un plaisir de faire affaire avec vous. Pablo m'avait dit que tout irait bien, c'est vraiment mieux qu'espéré !

Monsieur Montoya, ce fut un plaisir.

Et sans même se consulter, les quatre hommes se levèrent et quittèrent laissant derrière eux un banquier embêté et une valise de dix millions.

Ils rentrèrent tous à l'hôtel dans la limousine du Colonel qui se signa en passant devant l'église Del Carmen. A1 avait remarqué que les Panaméens étaient très croyants, ou du moins affichaient une pieuse dévotion à tous les symboles religieux qui ne manquaient pas sur leur chemin.

Le Colonel Noriega qui était tout sourire avec eux et surtout pour Pablo, semblait nerveux, contrarié. Il aboyait ses ordres sans ménagement aux hommes qui le servaient et le protégeaient. Quelque chose ne collait pas et A1 voulait trouver ce qui clochait. Il tentait de comprendre ce qui se disait entre Pablo et le Colonel, mais son espagnol n'était pas à la hauteur.

Il captait quelques bribes de la conversation, ils parlaient d'une jeune femme vierge, d'une cérémonie. Il s'imagina vite que les hommes se préparaient une belle fête où ils s'offriraient une malheureuse jeune fille qui devrait se plier à leurs désirs les plus fous. Il était loin de comprendre le sens très sérieux de leur conversation.

Le visage balafré du Colonel était pour le moins inquiétant, sans se rendre jusqu'à répugnant, on pouvait dire repoussant sans crainte d'être contredit. A1 avait de la difficulté à concevoir qu'une jolie jeune femme soit attirée par cet homme au point de le laisser faire ses quatre voluptés sur elle par plaisir ou désir. Peut-être avait-il un aura mystique qui attirait la population qu'il dirigeait ?

C'était avec ces sinistres pensées qu'ils arrivèrent à l'hôtel et se donnèrent rendez-vous dans une heure au bar après une bonne douche et une sieste. A1 en profiterait pour appeler sa douce Danielle et la rassurer tout en prenant des nouvelles du Canada et de ce qui s'y passait. À peine s'étaient-ils tous séparés que le « Cow-boy » lui fit signe discrètement de monter avec lui dans l'ascenseur.

— Qu'est-ce qu'il y a mon ami, est-ce qu'il y a un problème, as-tu besoin de quelque chose ?

— As-tu compris ce qu'ils disait dans la voiture ?

— J'ai cru comprendre qu'ils allaient baiser une vierge, j'imagine que ce sont des croyances, qu'ils sont convaincus que ça va leur porter chance.

— Pas tout à fait, ils ne vont pas la baiser, mais elle va finir très mal foutue, un sorcier colombien va la tuer. Ce sera un sacrifice humain et on est invité à voir ça dans la jungle demain à Bocas del Toro. Je ne suis pas sûr que ça me tente de voir ça.

— Ouf, je n'avais pas compris ça, merci de me prévenir encore une fois, je me demande bien ce que j'aurais fait sans toi ici. On va se trouver un plan ce soir pour éviter ça et je vais en parler à Pablo pour qu'il me dise ce qui se passe. Tu ne dis rien à personne et garde le sourire.

Ils se séparèrent et A1 qui avait perdu de sa bonne humeur légendaire cherchait la manière d'éviter ce spectacle barbare d'un autre temps et surtout la manière de faire entendre raison à ces complices nécessaires.

Après s'être lavé et avoir pu relaxer en discutant un peu avec sa Danielle chérie, il descendit rejoindre les autres au bar. Il demanda à Pablo de venir marcher avec lui.

— Dis-moi Pablo, mon espagnol n'est pas très bon, j'ai cru comprendre que demain on aurait une cérémonie spéciale, une jeune femme et une sorte d'offrande, je veux que tu sois honnête, car ce que j'ai compris me semble un peu extrême. C'est quoi exactement cette cérémonie ?

— Est-ce que tu crois en Dieu mon ami ?

— Plus ou moins, chez nous la religion nous a nui plus qu'aidés pendant longtemps, alors on préfère croire en nous-mêmes, mais je peux dire que je crois qu'il y a quelque chose quelque part de plus grand que nous.

— Ah vous les instruits qui oubliez la parole de Dieu ! Nous sommes restés proches de la parole et nous suivons les enseignements. Nous avons des chamans, des gens très pieux et qui ont longtemps étudié les voies de Dieu. La cérémonie de demain nous coûte très cher à Manuel et à moi, c'est un investissement dans notre business.

Tu vois, Dieu lui-même a tracé le chemin de la rédemption. Pour sauver ce que nous avons de plus cher, nos familles et nos affaires, il faut des sacrifices, des preuves de notre dévouement. Dieu pour sauver l'homme de ses péchés a offert son fils. Il a donné la vie de son fils pour libérer la race humaine de sa servitude…

Demain nous allons offrir à Dieu une vierge pure, elle sera pour l'éternité récompensée pour son sacrifice dans un monde meilleur. Cela nous offrira la paix dans nos familles et la réussite dans nos projets. Vous allez aussi en profiter par le prolongement de notre prospérité.

— C'est bien ce que je croyais avoir entendu. Est-ce que Dieu n'a pas ressuscité son fils au septième jour, Dieu, lui, avait ce pouvoir, je ne suis pas sûr que ce que votre homme appelle une récompense soit ce que la vierge qui va mourir

envisage pour son futur.

Je comprends que vous êtes dans vos croyances et c'est à vous de voir si ça vous convient, mais le « Cow-boy » et moi préférons ne pas assister à la cérémonie, sans vous offenser, on préfère rester en dehors. As-tu pensé si quelqu'un vous surprenait ? Juste une photo et la vision que les gens auraient de vous pourrait basculer de l'autre côté. La famille de cette fille ne vous pardonnerait jamais.

— Ne t'inquiète pas, Manuel est chez lui, tout le pays lui appartient et nous serons sur une terre autochtone où seule la tribu du chaman a droit de passage. La famille de la fille est au courant de tout et très fière que leur fille ait été choisie pour un tel honneur. Beaucoup de familles ici prennent soin de ne pas souiller leurs filles pour pouvoir espérer être choisies. La famille est très bien récompensée, autant sur le plan spirituel que matériel.

Nous en parlerons demain, je ne force personne et vous aurez la possibilité de rester à l'écart. Par contre, vous serez initiés à la grande ouverture de l'esprit par l'Ayahuasca ! Le chaman vous montrera les portes de l'au-delà. Après tu comprendras mieux où tu es dans les plans de Dieu.

Allons nous amuser ce soir, demain est un autre jour, ne t'inquiète de rien, tu es notre invité et nous prenons toujours soin de nos invités.

C'est ainsi que A1 put se libérer de la vision d'horreur d'un peuple barbare qui semble vivre à une époque longtemps révolue. Ni A1 ni le « Cow-boy » furent initiés à l'Ayahuasca[32] à cause des contraintes de temps, chose qu'ils finirent par regretter quand ils eurent des commentaires de gens sérieux ayant fait le voyage jusqu'au Pérou pour connaître cette voie divine à l'intérieur de nous même.

Le retour se fit sans encombres, Boulanger avait choisi une piste au nord du fleuve Saint-Laurent. Après avoir traversé le fjord au nord de l'Anse de Roche, il bifurqua vers Pis Sec puis se fia à une ligne d'hydro électricité qui le mènerait directement près de Sagard où il prévoyait atterrir.

Une voiture les attendait et A1 fila directement vers sa tendre moitié à qui il avait bien des choses à raconter, en se gardant bien de mentionner son petit écart. Au fil des ans, ces manquements furent rares, mais parfois c'est presque impossible d'éviter les pièges d'amis qui croient nous faire plaisir.

Durant les mois qui suivirent ce voyage, A1 nota que les livraisons provenant de son acolyte colombien augmentaient continuellement et ne rencontraient aucune complication. Il se surprit à se demander si ce n'était pas eux qui avaient raison et que le sorcier avec son sacrifice ouvrait des portes mystiques qui fortifiaient leurs opérations. Puis il redevint vite cartésien et vit bien que l'effet sur cette si courte période n'avait aucun lien ni ne prouvait que l'action ignoble perpétrée par ses partenaires était la cause des résultats observés.

Tout allait bien depuis des années maintenant et il devait s'assurer que tout restait sous son contrôle, il pensait souvent à Conrad Sansregret qu'il n'avait pas

revu depuis longtemps quand il reçut un message codé qui l'invitait à se rendre seul, dans un lieu sûr.

Lundi 12 octobre, suite 1742, Le Reine-Élisabeth.

— Salut Conrad, ça fait un bail. La rencontre tombe bien, je commençais à avoir besoin de tes lumières. Avant de commencer dis-moi comment tu vas, comment te sens-tu d'être ici avec moi ? Je sais que c'est difficile pour toi mais notre but est d'améliorer la qualité de vie de tout le monde.

— Je vais bien, le travail continue et je crois qu'il est temps que l'on fasse le point. J'ai pesé le pour et le contre et je suis convaincu que notre association sera bénéfique. Chacun de nous va gagner ce qui lui manque pour obtenir une efficacité maximum dans ses propres fonctions.

J'ai de l'information pour toi et aussi besoin de votre aide pour régler un problème sérieux.

Heureux de ce qu'il entendait A1 répliqua :

— Je vois, aucun souci nous allons faire tout en notre pouvoir pour t'aider à ce que tout continue de tourner calmement et sans accrocs. Je pense à toi souvent, il s'est passé beaucoup de choses et j'ai besoin de ta vision périphérique pour mieux recentrer nos activités.

Les temps changent de plus en plus vite. Malgré les ententes qui tiennent toujours, de nouveaux joueurs viennent constamment foutre le bordel chez nous. Des Colombiens et autres Latinos qui viennent s'installer pour vendre directement dans la rue, des motards qui s'entretuent sans réaliser qu'ils vendent tous la même drogue qu'on leur fournit. Ça n'arrête pas !

— Tu as bien raison, tout bouge, même chez nous. C'est surtout l'expansion des motards, les Hell's Angels en particulier qui est à surveiller. Sonny Barger[33] recrute beaucoup de notre côté de la frontière, l'as-tu rencontré ?

— Non, mais je pourrais, par l'entremise des Rizzuto.

Conrad expliqua :

— Vous devriez. C'est lui notre problème sérieux, on ne veut pas qu'il mette le feu aux poudres dans la province. Invitez-le à la table décisionnelle et il verra que vous êtes organisés, il se sentira moins enclin à essayer de vous détrôner. Aussi, pense à créer ou financer une bande compétitrice à qui tu fournirais un territoire protégé par toi. Ça pourrait les calmer.

Si en plus vous lui fournissez plus de marchandise à un prix inférieur que ses propres contacts au sud de la frontière, il sera obligé de vous respecter et ça pourrait devenir un atout pour nous tous.

Maintenant revenons à nos moutons. Exceptionnellement j'ai fait une liste des sujets à aborder, tu dois avoir la tienne, voyons si on peut éviter de parler pour

rien en comparant nos listes.

— Parfait, j'ai déjà de l'avance là-dessus, Raymond Bouchard construit un bunker aux Pacific Rebels de Québec qui vont s'associer à Cazetta, je vais aller vérifier où c'en est. Sur ma liste, j'ai mis le petit nouveau, Maurice Boucher, tu en penses quoi ?

— On règle ça tout de suite, je ne l'ai pas dans mes notes, toute l'information qui nous arrive indique que c'est un violent non organisé qui devrait tomber vite. Tu dois le surveiller et au moindre signe qu'il veuille prendre de l'expansion, nous l'éliminerons.

— Compris, je l'ai déjà rencontré et il a tout de suite compris qu'il devait prendre sa place. Je ne crois pas que ça deviendra un problème.

Ensuite nous avons été au Panama et nous avons rencontré Manuel Noriega qui nous a ouvert les portes d'une de ses banques pour y déposer notre argent à des taux impossibles à battre ailleurs. J'y ai mis dix millions.

Avec Pablo Escobar, ils avaient l'intention de faire un sacrifice humain pour protéger leurs affaires. Ça ne m'a pas plu et j'ai réussi à me soustraire au spectacle. Tu en penses quoi ?

— Ce sont des sauvages, nous ne traitons jamais avec ce pays qui est sous la dictature d'un malade mental. Les informations que nous avons nous poussent à croire que le système sera renversé à moyen terme par les États-Unis qui l'ont eux-mêmes installé.

Pour ce qui est de ton argent, tu peux le considérer perdu. Le Colonel t'a offert des taux aussi merveilleux car il sent sa fin qui approche. Il tente à tout prix de se créer de nouveaux alliés forts.

Tu dois aussi commencer à diversifier tes fournisseurs, un grand ménage se prépare en Amérique latine et Pablo Escobar qui devient trop menaçant pourrait être liquidé d'ici quelques années.

— Bien, c'est un peu embêtant, il y a beaucoup de monde autour de lui qui veulent avoir notre réseau de distribution. Je vais commencer les pourparlers en tâchant de garder le tout secret pour ne pas offenser Pablo, on ne sait jamais de quoi il est capable.

Ensuite, Allan Ross se retire doucement des opérations au Canada, il garde le contact avec les frères Matticks pour assurer le bon fonctionnement du port mais il en fait moins. Allan Strong, lui, va travailler l'Europe, je reste le seul sur le front au Canada.

— Oui, j'ai remarqué qu'on ne les voyait plus, pour Strong, avise-le que le Portugal n'a pas de loi d'extradition, ça peut vous servir.

A1 se félicita d'être à l'avant-garde sur ce coup-là.

— Nous le savions, c'est déjà inclus dans ses recherches, il va nous trouver une résidence près de la mer et d'une piste d'atterrissage sûre. Nous avons décidé que ce sera notre pilote, Raymond Boulanger, qui transportera toujours l'argent alors

que la drogue voyagera par bateau.

— Bonne décision, le « Cow-boy » va vous être utile, il a une certaine protection des Américains qui l'ont fait beaucoup travailler un peu partout.

— Maintenant pour le reste, j'ai besoin de tes lumières pour affiner mes techniques et garder mon coup d'avance sur ces associés turbulents et aussi surtout mes employés moins fidèles.

— Oui, cela fait partie de ma liste, j'ai quelques conseils à te donner et des méthodes à t'enseigner. Je peux commencer par te dire que tu es déjà très en avance sur la majorité de la racaille qui sévit à Montréal présentement. Ton nom ne sort presque jamais dans nos enquête en cours. Ça ne veut pas dire pour autant que tu es un inconnu.

Tu dois continuer la méthode de Dunie Ryan qui consistait à faire croire aux associés mineurs qu'il se tenait loin du milieu de la drogue. Persiste à donner de fausses pistes à tes lieutenants les moins prudents, si tu les prends en flagrant délit de négligence, tu pourras décider de la marche à suivre envers eux.

En passant, un certain Guy Laflamme de Québec a contacté un officier de chez nous en poste là-bas. Il parle de Raymond Bouchard qui préparerait un grand coup. À toi de voir, mais ce serait le bon moment pour vous en débarrasser.

— Parfait, je mentionne déjà des indications erronées à plusieurs membres éloignés de l'organisation pour savoir si quelqu'un parle. Pour Guy Laflamme, je vais donner le contrat à mon homme de Donnacona.

Satisfait, Conrad continua :

— Comme tu sais, je reçois beaucoup d'informations des autres corps policiers mais je ne peux pas tout connaître. Tu dois trouver des endroits où tu passes régulièrement et de temps à autre, placer un de tes plus fidèles associés sur une rue où tu vas passer deux fois en cinq minutes. Au premier passage, il devra surveiller tous les véhicules autour de toi et quand tu repasses plus tard, il devra vérifier si certains véhicules sont encore près de toi.

Ils peuvent être devant, derrière ou même sur une petite rue transversale. Chez nous à la GRC, nous utilisons toujours six voitures pour une filature d'envergure. Les autres corps policiers peuvent en utiliser moins.

Pense à prendre quelqu'un qui a une bonne mémoire visuelle et qui pourra reconnaître des numéros de plaque ou des visages. Utilise cette méthode surtout quand tu as un rendez-vous important avec des gens qui doivent être protégés.

Sur ma liste, j'avais aussi des recommandations face à certaines des familles qui font partie de tes ententes. Assure-toi que les Dubois s'entendent bien avec la famille Lepage pour garder les rues de l'est de la ville sécuritaires. Tu n'auras pas à mettre de pression, l'écoute électronique que nous avons nous signale que les deux côtés sont prêts à discuter et à s'entendre.

Nous savons que les Italiens donnent de plus en plus dans la corruption des villes, surtout sur la couronne nord, pour ce qui est de la construction de

nouveaux édifices municipaux. Sers-toi de cette information pour leur demander de laisser un peu plus de place au deux familles dans l'est de la ville en offrant aux Rizzuto d'augmenter les quantités disponibles à l'exportation, ce qui les fera monter dans les bonnes faveurs des patrons de New York.

— Wow, c'est précis et concis, vous avez vraiment des yeux et des oreilles partout.

— Oui et tu ne voudrais pas que l'on mette notre nez dans tes affaires. Mais je dois avouer que malgré tout ce que l'on sait, on passe à côté de bien des choses par manque d'expérience criminelle. Nous avons des informations mais ne savons pas à quoi elles peuvent bien servir jusqu'à ce que le crime soit commis et que ça devienne évident après le fait.

Si tu savais le nombre de personnes qui nous appellent pour nous donner des informations, du simple citoyen qui soupçonne son voisin au petit criminel qui veut sauver un ticket. C'est parce que tu es respecté et surtout aimé qu'on entend presque rien sur toi. La prudence doit rester ton leitmotiv, toujours croire que la personne à qui tu parles pense à autre chose que ce dont tu lui parles.

Dis-moi une chose « Le P'tit ». Qu'est-ce que tu détestes le plus chez les autres ? Fais bien attention à ta réponse, elle est révélatrice.

— Ce que je déteste le plus chez les autres, c'est l'impulsivité irréfléchie.

— Moi tu vois, je vais te confier un secret, c'est l'incompétence.

Jeune, je traitais régulièrement les autres d'incompétents et je passais pour un gars super organisé et compétent. Jusqu'à ce qu'un jour une bonne amie me demande de filmer son mariage avec une caméra à batterie toute neuve qu'elle venait d'acheter et m'avait fournie.

Je l'avais testée et avais lu tout le manuel, j'étais prêt le samedi venu, puis après deux courtes minutes, la batterie est morte. Je ne l'avais pas chargée la veille au soir pour qu'elle dure toute l'heure tel que stipulé dans le livre.

Ce jour-là, j'ai compris que c'était moi l'incompétent, sous mes airs hautains, je n'étais pas mieux que les autres, je ne me concentrais que sur les erreurs que les autres faisaient sans voir les moments où ils étaient compétents, souvent plus que moi.

À ce moment précis, j'ai cessé de me plaindre de l'incompétence des autres et je me suis discipliné à toujours vérifier par deux fois tout ce que je faisais pour ne plus être pris en flagrant délit d'incompétence.

Et malgré tous mes efforts, je fais encore des gaffes et des erreurs, on ne peut jamais tout prévoir et un accident, c'est par définition, un accident. Une chose non prévisible qui peut arriver à tout le monde.

Alors je déduis que ça t'est arrivé souvent de t'emporter pour rien, de te battre inutilement avec un inconnu juste pour une offense mineure et quand tu vois quelqu'un agir comme ça, tu y vois ta propre faiblesse que tu veux nier ou cacher aux autres. J'ai raison ou pas ?

— Ouf, oui ça m'arrive plus souvent que je ne le voudrais, moi aussi je travaille là-dessus. Je n'avais jamais réalisé que je détestais cette partie de moi qui fait aussi qu'on me respecte. Quand je le fais et que c'est utile, je me félicite de mon cran, quand je le fais instinctivement pour absolument rien, je me donne des excuses et j'oublie rapidement l'événement.

Je ne croyais pas avoir à faire à un fin psychologue. Je te dois quelque chose pour la psychanalyse ?

— Le respect et le plus grand secret à vie. Comme pour ma volonté d'être ici et de faire ce que je fais, je n'ai pas encore décidé si je veux accepter votre argent. En ce moment, je vois ça comme doubler ses torts d'un affront. Je suis ici pour faire plus que mon travail et je suis déjà bien payé, mon salaire est imposé, ce qui contribue à faire fonctionner la société, je suis bien avec ça. Si un jour je juge que de l'argent serait nécessaire je te laisserai savoir, je sais que tu comptes tout et que vous serez généreux, surtout si ça arrivait, ne me dépose rien au Panama !

Ils continuèrent à discuter stratégies et commencèrent ce jour-là à vraiment se respecter, même s'apprécier. Est-ce qu'ils pourraient devenir ce que l'on appelle des amis, chacun se le demandait en quittant le rendez-vous un peu bouleversé, mais plus serein face à l'avenir tout en sachant qu'ils n'étaient plus seuls. Désormais ils avaient un partenaire dans leur lutte pour moins de violence. Ils se serrèrent la main en se quittant, c'était le premier rapprochement entre ces deux hommes, celui qui les plaçait d'égal à égal.

25 décembre, Côte Saint-Luc, Montréal.

En ce beau soir de Noël, Conrad Sansregret sourit et gâte sa femme et ses enfants, premièrement de sa présence, lui qui travaille régulièrement plus de soixante-dix heures par semaine, puis de beaux cadeaux, sobres et toujours appréciés. L'harmonie règne chez les Sansregret, Claire et les enfants sont épanouis, le repas qu'elle a cuisiné toute la journée est délicieux, l'arbre brille au coin du salon et les enfants rient avec leur père.

Après la messe de minuit les enfants sont fatigués, s'endorment et c'est le moment pour les adultes de se retrouver seuls. En déshabillant sa femme, Conrad découvrit les jolis dessous qu'il lui avait offerts, pour une seconde il se surprit à penser à une autre, la vendeuse qui l'avait fait rougir. Le souvenir disparut vite, sa femme glissant ses mains dans son pantalon tout en lui murmurant, tu veux un autre enfant mon Conrad, c'est un bon soir pour ça !

25 décembre, République Dominicaine.

Il fait beau et chaud en République Dominicaine où A1 a emmené toute sa famille pour fêter Noël. Sa Danielle à ses côtés, ils trinquent à tout ce que la vie leur apporte sans trop se soucier du lendemain. Quand le « Gentleman »se retire avec sa chérie, c'est pour aller la combler de cadeaux et de plaisirs, ils ne dormiront pas beaucoup cette nuit.

---

30. https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_Vaujour
31. Avoir ses couleurs signifie devenir membre à part entière du gang des Hell's Angels.
32. https://fr.wikipedia.org/wiki/Ayahuasca
33. https://fr.wikipedia.org/wiki/Sonny_Barger

Chapitre 12 1988

Le contrôle total par le respect.

De l'argent, ne le méprise pas,
c'est la puissance et le respect !
Félix Leclerc

Début janvier, Louiseville.

C'est par une journée froide de janvier que notre « Gentleman » décida d'aller voir son ami et bras droit à quelques minutes de sa ville de prédilection. Ils ont rendez-vous un peu avant midi à la résidence de « BF ».

— Bien le bonjour « BF », tu as l'air en forme !

— Hey mon « Gentleman », je suis très en forme, quand tout va bien c'est dur de ne pas l'être. Et toi comment ça va ?

— Super comme toujours, mais j'ai eu des nouvelles un peu contrariantes et j'ai un plan pour remettre le monde qui s'énerve à leur place. C'est toi qui livre aux Hell's Angels, alors à partir de maintenant, tu réduis les fournitures de trente-cinq pour cent.

Ça ne devrait pas être long avant qu'un membre en règle t'appelle ou te demande une rencontre. Quand ça arrivera, tu lui diras qu'on a besoin de collecter tout l'argent sur la rue, ce sont les ordres. Tu les laisses mijoter un peu et c'est moi qui devrais avoir un message du grand patron. C'est à ce moment là que je vais régler mon problème.

— Parfait boss, je ralentis tout de suite, justement ils ont demandé à en recevoir dans deux jours. Ils ont commencé à fournir les Vagabonds en Ontario, leur chef là-bas a la mauvaise réputation de consommer pas mal trop, ils l'ont même surnommé « Snorkel » Melanson ! Tu n'as pas peur que certains d'entre eux en profitent pour essayer de trouver leurs propres contacts et veuillent se mettre à importer ?

— C'est un risque assez bien calculé, je ne crois pas qu'ils aient les compétences et si ça arrivait, on le saurait et la marchandise bloquerait quelque part. En plus j'ai pensé retourner voir nos amis dans le Sud avec ma femme. Cette

fois pour des vacances mais aussi pour passer des messages au sujet de ce gang d'enragés.

On aura l'information des deux côtés, ils ne peuvent pas faire de grandes avancées sans qu'on le sache. Je me rapproche d'un contact chez les Grands Chapeaux, ce sera vraiment notre carte maîtresse, il faudra trouver le moyen de le voir plus souvent sans que personne ne le sache, même pas toi, tristement. S'il m'arrivait quelque chose un jour, c'est lui qui contactera quelqu'un s'il veut continuer.

De ton côté, cherche dans tes vieilles connaissances quelqu'un qu'on pourrait insérer dans leurs rangs à ces motards féodaux, ce serait notre taupe chez eux.

— Bien vu, comme toujours, tu ne laisses rien au hasard.

— J'essaie de tout prévoir, mais il arrive toujours quelque chose pour venir défaire les plans. Bon assez jasé, j'ai beaucoup de choses à faire, je dois voir mon monde, j'ai des messages à passer. Pendant que je serai absent, si quelqu'un te parle de moi, tu lui dis que tu ne sais pas où je suis et tu notes bien ses commentaires, comme ça je saurai qui est trop bavard. Même à toi, personne ne devrait dire mes secrets.

— Parfait boss, dis-moi donc avant de partir, ton projet de voiture québécoise, c'en est où ? Toujours un plan dans ta tête ?

— Oui mon ami, ça avance doucement, je ne me sens pas prêt encore, il y aurait trop de paperasse légale et je serais trop sollicité. Ma belle Danielle pense au design et à la publicité et les avocats ont hâte de me facturer plus encore évidemment. Je remets ça de six mois en six mois, quand on sera prêt, tu seras le premier à le savoir. C'est sûr que ça va se faire, faut juste trouver le bon moment !

— Bonne nouvelle, j'ai bien hâte de m'y mettre, on a les connaissances et les meilleures idées, ça va marcher. Bon je te laisse, bonne journée mon ami !

Les deux hommes retournent à leurs affaires, « BF » suivant les ordres à la lettre, toujours prêt à défendre les décisions de A1 comme si c'était les siennes. Pour le « Gentleman », rouler lui permettait de réfléchir. L'autoroute qu'il connaissait par cœur, toujours droite et sans danger lui permettait une vision large des possibilités. Il voyait devant lui, superposé à la route et aux paysages, tous les événements en cours, les gens qui s'y rattachaient et les futurs possibles.

Sa grande capacité de visualisation lui permettait d'élaborer plusieurs plans et choisir celui qui convenait le mieux à tous. Tout allait bien, de mieux en mieux même, il n'avait qu'à choisir entre le plus payant ou le plus sécuritaire. Il avait conscience que tout roulait parfaitement et que, grâce aux années passées à bien servir ses alliés, personne n'avait de raison de vouloir troubler la paix.

Si par la plus grande inconscience quelqu'un y rêvait un jour, à la vue de la force de cette alliance, l'idée téméraire s'évanouirait aussi vite qu'elle était arrivée dans la tête de la grenouille qui voulait avaler un bœuf.

Perdu dans ses idées, il réalisa qu'il arrivait à la grande courbe de Saint-Augustin sur l'autoroute 40 près de Québec et qu'il se rendrait directement chez Métal Beauport voir son fidèle ami Raymond Bouchard. Il faisait beau et froid en ce début janvier. Le commerce était probablement surveillé, mais comme derrière le bâtiment s'entassaient des milliers de carcasses d'automobiles, ils pourraient prendre une longue marche à l'abri des oreilles indiscrètes.

— Bien le bonjour boss !

— Salut « Le P'tit », qu'est-ce qui me vaut l'honneur ? Tu as des envies de poutine Ashton ?

Il faisait beau, j'avais envie de rouler et venir voir un vieil ami. La poutine c'est toujours la cerise sur le « sundae » quand je viens ici et c'est vrai que Ashton Leblond a trouvé la recette gagnante, je suis sûr qu'il n'y a pas que moi qui se déplace pour ça. Allez, mets ton manteau on va prendre une marche.

Une fois dehors, ils respirent le bon air froid qui pénètre jusqu'au fond des poumons.

— Dis-moi, tu en es où avec les Pacific et Cazetta ?

— La construction est commencée, Ti-Loup et le gros Danny sont pas mal en charge de tout, le gang, la construction et ils s'assurent de la distribution. Ils n'en reviennent pas de la qualité du produit que je leur fournis. Tu n'as pas pensé à couper la cocaïne quand elle arrive, ça pourrait servir aussi à la remballer pour la différencier chez tes différents clients.

— Parfait pour les gars, on va leur faire prendre de l'expansion. Essaie de voir Salvatore le moins possible, garde de la distance avec les deux frères Cazetta, ils sont trop présents dans la mire des policiers. Donc maintenant, tes vieux Pacific Rebels sont devenus le deuxième chapitre des Rock Machine au Canada, les frères Cazetta doivent être contents d'avoir trouvé des financiers comme nous. Ils vont nous en devoir une belle.

Passe par Ti-Loup pour faire tes messages aux deux frères, dis-leur qu'on ne veut pas de guerre, que les Hell's Angels auront un petit territoire dans Québec mais qu'on laisse la part du lion aux Rock Machine tant qu'ils font de l'argent sans créer de vagues. Je sais que c'est souvent les Hell's qui partent le trouble mais pour l'instant on les tient serrés.

Pour la coupe, oui on y a pensé, pour l'instant on ne croit pas que ce serait une bonne idée. Les quantités sont trop grosses et ça demanderait un labo complet avec des employés, donc encore plus de monde qui peuvent parler ou s'échapper. Pour l'emballage, c'est pas vraiment un problème, personne se croise et chaque organisation qui reçoit des petites quantités coupe ses kilos avant de les distribuer dans la rue, alors ils font le travail pour nous.

— Super, je m'occupe des gars, le message sera fait.

— J'aime ça quand j'ai pas besoin de tout expliquer, tu es encore plus vite que moi, c'est pour ça qu'on t'appelle le Boss, ou alors c'est parce que tu ressembles à

Bruce Springsteen. Dis-moi une chose, le dernier vol d'un camion de la Brinks, ce serait pas toi ?

Raymond Bouchard sourit et répond avec un clin d'œil.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Oui bon c'est pas parce que tu en as besoin, tu as déjà trop d'argent à cacher avec notre business, alors fais pas de niaiseries qui pourraient nous amener de la chaleur.

— Bien compris « Le P'tit ». Tu dois quand même te souvenir du coup d'adrénaline que ça procure, c'est encore mieux que la drogue ! Mais comme je t'ai dis, je reste sage.

— Sage et toi, je ne crois pas que ça marche ensemble, j'aime mieux pas y penser. C'est l'heure de la poutine, tu viens avec moi ou tu as du travail ?

— Je te laisse, j'attends que Leblond daigne ouvrir un restaurant plus proche de chez nous. Tu devrais lui en parler, on le financera, ça nous fera de la bonne publicité pour une fois.

— Pas bête le boss, pas bête du tout. À bientôt !

A1 n'aimait pas que son vieil ami continue à se mettre à risque pour des coups d'adrénaline et les quelques milliers de dollars qu'un camion de la « Brinks » pouvait rapporter, mais il savait que quoi qu'il arrive, Raymond Bouchard ne parlerait jamais à la police et les partenaires que le Boss choisissait ne savaient rien du reste de ses affaires, Raymond Bouchard jouait au pauvre qui doit renflouer son commerce déficitaire à coup de vols de banques ou de camions blindés. Tout ça pour se sentir vivant.

En dégustant sa poutine sur le boulevard Hamel, A1 préparait mentalement son voyage en Colombie. Il verrait Pablo, puis se rendrait au Venezuela où il pourrait former de nouvelles alliances avec de nouveaux fournisseurs et s'il avait du temps, passerait au Panama et inventerait une excuse pour retirer son argent de la banque maudite. À l'aller ou au retour, il arrêterait voir Allan Ross en Floride. Il se remémorait la discussion avec Sansregret, il tenterait d'être plus calme et ne plus s'emporter inutilement.

Pour ce qui était de Sonny Barger, tout était calme pour l'instant, il le rencontrerait seul puis l'inviterait à voir l'étendue du contrôle qu'il avait sur tout le Canada plus tard si nécessaire. Il avait de quoi impressionner n'importe qui, ici au Canada et ailleurs.

Il se dit que sa vie n'avait pas si mal tourné pour un petit gars de la capitale du chômage au Québec, de petit criminel à gunman, il était devenu le patron unificateur du monde criminel canadien et se préparait maintenant à devenir un industriel de l'automobile. C'est curieux la vie quand même. Où tout cela le mènerait-il ? Il rêvassait…

16 février, Medellin, Colombie.

Marchant sur les pierres usées du vieux quartier près du musée d'Antioquia tout en admirant la ville de Medellin où l'artiste Botero était né, A1 discutait avec sa mie.

— Alors madame Majoie, vous aimez la température ?

— Moi tu sais chéri, tant qu'on se sauve de la neige, j'adore. C'est humide ici, ça doit être bon pour la peau, regarde les vieilles femmes, la plupart ne sont pas très ridées.

— Très chère Danielle, on est bien toujours pareils, on voit juste les bons côtés des choses. Je connais pas mal d'occidentaux qui se plaindraient de l'humidité de la forêt tropicale sans en voir les avantages. Elles ne sont peut-être pas très ridées mais aucune n'est aussi belle que toi chérie.

Veux-tu venir rencontrer Pablo avec moi ou préfères-tu que je te laisse au magasinage avec le chauffeur ?

— Je le connais ton Pablo et il me connaît, on a plus besoin d'être présentés, alors je préfères vous laisser entre hommes pour vos discussions. Tu me raconteras ce soir. On dîne à deux ?

— Bien sûr, juste toi et moi, choisis le restaurant. On se rejoint à l'hôtel vers 17 h 30, ça te va ?

— 17 h 30, ne sois pas en retard si tu veux qu'on ait le temps pour une petite vite, une bonne douche et ensuite aller manger.

— Si on commence comme ça, ne réserve nulle part, on fera monter le repas à la chambre ma belle Aphrodite !

— Allez sauve-toi si tu veux revenir.

Quand A1 retrouva Pablo, c'était un homme de mauvaise humeur qu'il avait devant lui.

— Salut Pablo, qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— Salauds de frères Rodriguez, la compétition grandit et ils veulent s'allier au gouvernement pour prendre ma place, mais ils vont voir à qui ils ont affaire. Comme s'ils étaient plus purs que moi, comme s'ils n'avaient jamais tué personne, jamais corrompu personne. Ce sera la guerre mon ami. Ils vont se repentir de s'attaquer à moi. Ce pays je le bâtis, je donne de mon argent pour des hôpitaux, des maisons pour ceux qui n'en ont pas, des églises et des écoles dans les endroits les plus pauvres. Je suis un philanthrope, le peuple m'aime et me soutient.

Ce n'est pas ton problème tout ça et ne t'inquiète pas, ce sera vite réglé. Tous me paient pour utiliser mes routes parce que j'ai les meilleures et les plus sécuritaires vers les États-Unis. Un peu grâce à toi d'ailleurs.

Ils ont tous besoin de moi, je suis sûr qu'ils reviendront vite à la raison. Je dois me calmer et trouver un compromis acceptable pour tout le monde, ce sera plus productif qu'une guerre. Je vais probablement offrir au gouvernement de payer la

dette nationale contre une liberté totale d'action partout au pays, ils seraient fous de ne pas accepter.

— Je ne sais pas si un pays peut accepter de payer sa dette nationale avec de l'argent qui provient d'un commerce illicite. Ça vaut la peine d'essayer.

Je suis désolé de ce qui t'arrive et te connaissant, je suis convaincu que tu trouveras la solution. Si je suis venu si vite te revoir, c'est que j'ai un petit service à te demander. Comme je ne suis pas encore aussi puissant que toi, je me prépare au pire bien avant que quelqu'un veuille tenter de me déloger. Tu connais les Hell's Angels, ceux des États-Unis sont probablement déjà venus te voir, mais ceux du Canada, c'est moi qui les fournis à très bon prix et sans problèmes. Par contre, certains d'entre eux commencent à vouloir tout faire eux-mêmes, pas les chefs, mais des jeunes qui veulent monter dans les rangs.

Ce que je te demande, c'est que s'ils viennent te voir, tu leur refuses ta marchandise.

— S'ils viennent me voir et que je leur dis non, ils iront ailleurs. Ce serait plus simple de les tuer ici, personne ne saurait rien et après quelques gars qui ne reviennent jamais, les autres ne voudront plus essayer.

— Tu as toujours des solutions radicales mais logiques toi. Ce n'est pas ce que j'avais en tête et surtout je ne suis même pas sûr qu'ils viendront. Ton idée n'est pas mauvaise, mais je préfère simplement savoir lesquels sont venus et comme ça je pourrai les sanctionner moi-même, sans nuire au reste de leur gang, puis laisser leurs supérieurs s'en occuper. Ça m'évitera toute la pression policière inutile et tout rentrera dans l'ordre.

Pablo écoutait calmement A1 raisonner et l'approuvait.

— Je devrais prendre des leçons de toi. Le Gang de l'Ouest, la fierté des Irlandais dirigée par un Canadien-français, où s'en va le monde ! Est-ce que l'IRA est au courant que c'est toi qui commande à Montréal ?

— N'exagère pas, je ne suis pas seul, Allan Ross est toujours le grand patron et celui qui garde les liens avec l'IRA, bien que ça fasse longtemps qu'on entend plus parler d'eux à Montréal. Ils étaient plus des amis de notre cher Dunie, paix ait son âme. J'imagine que si ça dérapait, on pourrait encore faire appel à eux pour certaines choses. Je préfère ne pas penser à ça, il y a déjà assez de violence à Montréal, on veut la diminuer, pas l'augmenter.

Vous par contre, la Colombie est en train de devenir la capitale des meurtres et enlèvements dans le monde. Tu dois chercher à diminuer la pression. Si nous au Canada on est riche grâce à toi, tu dois en avoir cent fois plus et assez pour les vingt générations à venir. Pense à tes enfants et à ta famille, travaille sur la paix, cesse de laisser les autres t'enrager et garde un pourcentage sur tout pour te retirer du commerce au jour le jour. Laisse ça aux jeunes.

— Tu me trouves vieux ? Je te rappelle qu'on a seulement dix mois de différence, la force de l'âge c'est la quarantaine et on y est pas encore. Bien sûr, la

vie nous a montré plus que ce que la majorité des gens ne verront jamais, ça ne nous vieillit pas, ça nous rend plus sages. Je ne te retiens pas, je sais que la guerre qui se prépare ici ne t'intéresse pas, j'ai bien entendu ta demande, s'ils viennent me voir un jour, tu le sauras et je les envoie promener, sans oublier de leur faire une petite démonstration de ce qui peut leur arriver s'ils veulent doubler leur fournisseur. Montrer qu'on est uni est toujours bon !

A1 n'apprécia pas cette dernière phrase, justement quand il venait se chercher de nouveaux partenaires, obligatoirement concurrents de Pablo.

Debout devant lui, son cerveau calculait à mille kilomètres à l'heure, devait-il lui dire, est-ce que Pablo savait déjà pourquoi il était ici ? Se faire des ennemis ce n'est jamais bon, Pablo Escobar devait bien être le pire des ennemis à avoir, ses concurrents le savaient bien. Pendant ces années-là, les meurtres en Colombie se comptaient par centaines des deux côtés, sans oublier les policiers véreux qui tombaient eux aussi comme des mouches.

Pendant qu'il réfléchissait, Pablo lui offrit la solution sur une plateau d'argent quand il lui dit :

— Tu devrais commencer à regarder pour d'autres fournisseurs, pas nécessairement mes compétiteurs mais d'autres qui pourraient nous servir un jour. Tu ne veux pas que je vende à d'autres groupes canadiens et moi, je veux que tu te fournisses ailleurs. Ma raison est simple, par toi je pourrai découvrir qui me veut du mal et les neutraliser. Tu seras un peu mon espion.

A1 examinait les raisons que Pablo ne lui disait pas, il deviendrait un outil de Pablo dans une éventuelle guerre. Choisir son camp, c'est aussi prendre le risque de tomber avec le perdant. Pour aujourd'hui, notre petit Canadien-français allait accepter ces termes et il trouverait bien le moyen de ne pas s'impliquer outre mesure dans les guerres fratricides colombiennes. Il ajouta tout de même :

— On fait équipe, ne pas vendre aux Hell's canadiens qui viennent ici, c'est beaucoup moins dangereux pour toi que moi venir ici sur la propriété de quelqu'un qui pourrait se débarrasser de moi s'il apprend pourquoi je suis là, mais je vais t'aider comme je peux et je vais aller en voir quelques-uns. Que penses-tu d'Angel Sanchez ?

Pablo regarda son ami d'un regard inquisiteur.

— L'as-tu déjà contacté ?

La glace était mince sous les pieds de A1, il serait franc et vivrait avec sa décision.

— Oui, le contact s'est fait par un tiers et je vais le rencontrer, mais pas en Colombie, je pars demain pour le Venezuela.

— Ce n'est pas un mauvais gars, il n'a pas une excellente qualité, il commence et ne sait pas encore où faire produire sa cocaïne. Il est réputé pour être assez dur en affaire, par contre il veut des gars comme toi, alors il t'offrira mer et monde. Tu pourras demander de bons avantages. Tu vas commander quelque chose ?

— Non, bien sur que non, j'en ai déjà trop, ma réserve grandit à chaque livraison, mais comme nous allons ajouter des clients par notre nouvelle alliance avec les motards, je vais pouvoir équilibrer les quantités qui entrent et sortent. Je le rencontre pour faire plaisir à l'intermédiaire et aussi nous savons tous que c'est un business dangereux et comme les États-Unis commencent à intensifier leur lutte, mes associés me recommandent de me garder une sécurité.

On a tous le souvenir de Dunie qui est disparu abruptement pour une bêtise imprévisible. Je ne souhaite d'accident à personne, ni à toi ni à moi, ce ne serait pas prudent de ma part de ne pas avoir un plan B dans ce monde incertain. Je suis un peu ton exemple, tu as pas mal de fournisseurs partout, Pérou, Équateur et ici même.

Pablo analysait et ne trouvait rien à redire des raisons qu'évoquait son meilleur acheteur canadien. Il lui serra la main et lui dit :

— Tu as ma bénédiction, on continue de tout se dire, on est plus fort comme ça.

A1 était soulagé et comprenait tout à coup l'importance de garder ses plus proches collaborateurs en confiance.

— Merci. Oui, on garde le contact le plus serré possible. Je te donnerai un compte rendu de ma rencontre qui sera courte, je suis avec Danielle et on ne visitera pas beaucoup. Après ma rencontre de demain, je t'envoie le « Cow-boy » pour le rapport et ensuite il reviendra me chercher pour rentrer chez nous.

18 février, Caracas.

Un court vol emmena A1 et Danielle vers Caracas au Venezuela, ville qu'ils visitaient pour la première fois. La ville ne fit pas bonne impression au couple de visiteurs canadiens.

Caracas est une grande ville qui a dû être belle et plus vivante, mais avec l'argent du pétrole, curieusement, la ville n'est pas devenue plus cosmopolite ni agréable. Boisée et verte, elle pourrait être chaleureuse mais les nouveaux édifices sont souvent ternes et austères. Beaucoup de musées sont à voir, mais en cette fin du mois de février 1988 les gens sont démoralisés, les conditions de vie sont difficiles, le gouvernement corrompu et le peuple laissé pour compte.

Inconsciemment, c'est dans le regard des résidents que l'on croise qu'une ville nous séduit, nous indiffère ou nous répugne. L'âme de la cité se reflète sur le visage de ses citoyens. Les jolis cafés ombragés par des platanes centenaires bondés de gens bien vêtus, souriants, en grande conversation autour d'un verre de vin ou d'un café sur le dernier article du critique de théâtre à la mode de Paris nous donne l'assurance que la journée sera radieuse et pleine de découvertes toutes plus exceptionnelles les unes que les autres, alors que la grisaille d'une

ville minière comme La Rinconada au Pérou nous renferme dans une sensation de déprime sans issue.

A1 n'était pas là comme touriste, bien qu'il espérait toujours que sa Danielle fasse bon voyage et qu'il réglerait ses affaires le plus vite possible pour passer du temps avec elle. En seulement quelques heures, les deux s'étaient dit qu'ils voulaient partir au plus vite.

Le « Gentleman » avait rendez-vous avec Angel Sanchez qu'il avait connu il y a plus d'un an mais avec qui il n'avait jamais fait affaire. Ils se verraient dans un restaurant appartenant à la famille d'un contact de A1 à Caracas.

— Bien le bonjour monsieur Sanchez. Comment vont les affaires ?

— Bonjour mon nouvel ami canadien. Du moins j'espère que nous deviendrons vite de bons amis. Nous ça va bien, le pays c'est autre chose, la région entière me semble prête à exploser. La Colombie et le Vénézuela sont au bord de la guerre civile, les temps sont durs. Ce doit être bien de vivre dans un pays tranquille et qui a aussi bonne réputation que le vôtre. Quand je dis à quelqu'un d'ici que j'ai des amis au Canada, leurs yeux s'illuminent d'envie de partir vers l'Eldorado du bien-être et de la sécurité. Même plus que si l'on mentionne les États-Unis. Je me demande souvent quel est votre secret.

— Il est bien simple notre secret, nous sommes un pays jeune, peuplé de vieux. Nous n'avons pas d'histoire de guerres ou de conquêtes de territoires, de colonisation d'autres peuples. Sauf évidemment les autochtones qui ont été massacrés comme partout. En tant que Canadiens, nous tentons de faire la paix avec cette partie de notre passé et nous y arrivons lentement mais sûrement.

Mais nous ne sommes pas ici pour discuter histoire et sociologie, notre ami commun me dit que vous cherchez de nouveaux clients ?

Sanchez n'avait pas l'habitude de clients aussi sûrs d'eux, les gens venaient le voir espérant un « oui » miraculeux à leur demande de livraison. Ce petit Canadien détenait une route sûre vers un marché grandissant et c'était lui le fournisseur qui voulait maintenant profiter de cette manne. Son orgueil ne voulait pas s'en laisser imposer, mais il savait aussi que le premier fournisseur de cette organisation était nul autre que Pablo Escobar, le plus grand producteur de cocaïne du monde. Il devrait jouer de finesse et trouver le moyen de séduire ce futur client.

— Vous savez, on peut se tutoyer, je ne veux pas jouer sur le prix, partout en Colombie, le prix est le même pour des clients aussi gros, c'est plus une question de service et de sécurité que j'offre. Pablo pourrait un jour se retrouver avec toute l'armée américaine sur le dos et alors son organisation s'arrêterait.

A1 appréciait son rôle d'acheteur réticent et déjà comblé, il pourrait tirer les vers du nez de cet homme qui semblait avoir besoin de lui.

— C'est vrai que la pression grandit, mais si les Américains viennent faire le ménage, qui me dit que ton organisation ne tombera pas avec les autres, as-tu un

as dans ta manche, de l'aide politique qui ferait qu'on te laisserait tout le marché si les autres tombaient ?

C'était une question sans réponse, si Angel Sanchez disait qu'il savait des choses, Pablo le tuerait sur-le-champ comme traître à la patrie, mais s'il n'avait aucun avantage face aux Américains, il n'avait rien à offrir.

— Ce que j'avance, c'est la diversification, mon organisation est encore jeune et sous le radar, je ne souhaite à personne de tomber dans les filets de la répression, mais d'avoir une porte de sortie, c'est un avantage incontestable pour quelqu'un qui a des obligations à rencontrer.

— C'est juste et c'est pour ça que Pablo m'a recommandé de venir te voir et je vais te laisser en te disant que bientôt je vais avoir un surplus de demandes et que je pourrai faire affaire avec toi. Notre ami commun communiquera avec toi dans quelques mois, mets de côté un lot de mille kilos et quand viendra le temps, nous ferons un premier test. Je paie une fois la marchandise sortie du port de Montréal. Le lendemain. 2 100 $ US le kilo pour un total de deux millions cent mille dollars US. Mais j'ai besoin de première qualité et j'ai su que tu avais encore de la difficulté de ce côté, assure-toi d'avoir de meilleurs chimistes avant de me livrer, sinon le prix baisse de cinq cents dollars du kilo et ce sera ma dernière commande.

Notre Trifluvien était content de lui, il avait imposé ses règles et tout était accepté par ce vendeur trop pressé de conclure. La mention du fait que Pablo savait pour la rencontre avait eu l'effet d'une bombe sur Sanchez. Il se leva et sans attendre la réponse, il serra la main de Sanchez et quitta pour aller rejoindre sa douce moitié.

En sortant, il croisa le « Cow-boy » au bar de l'hôtel, lui remit les instructions pour Pablo et lui donna rendez-vous le lendemain matin, 10 h sur la piste privée de leur ami vénézuélien, Jaime Lusinchi.

C'est un homme radieux et flottant sur un nuage que Danielle vit quand A1 la retrouva. Ils passèrent une belle journée à se promener dans cette ville qui ne leur plaisait pas beaucoup, puis dînèrent dans un des meilleurs restaurants du centre-ville avant de rentrer à l'hôtel où ils firent l'amour passionnément.

Ils eurent quelques difficultés à se lever pour être à l'heure au rendez-vous le lendemain matin. Le « Cow-boy » était là, son rapport mit A1 de bonne humeur et ils s'envolèrent vers Rio Hato, Panama, dernier arrêt avant le retour au pays. Le « Caïd » voulait effectuer un petit retrait à sa nouvelle banque. Il se dit que finalement, il appréciait beaucoup ce policier hautain et qu'il préférait l'écouter lui, plutôt que la majorité de ses propres associés trop souvent insouciants face aux périls du métier. Escobar, Noriega, Sanchez, tous ont une motivation personnelle et prennent peu en compte les gens hors de leur famille immédiate.

Son nouveau défi, retirer son argent sans éveiller de soupçons, au moins il avait l'avantage de la surprise, le banquier n'aurait que peu de temps pour aviser

le président qui devait avoir d'autres chats à fouetter. Les nouvelles du pays parlaient de mécontentement populaire, de possibles grèves, même un soulèvement.

Ils atterrirent sur une route de terre, au milieu de nulle part, à plus d'une heure de la capitale et A1 dit au « Cow-boy » et à Danielle :

— Venez avec moi, je vous laisserai au centre ville. Il y a des commerces où tu pourras te promener, Danielle. Raymond, tu achèteras du fuel à l'aéroport d'Albrook et tu reviendras nous attendre à l'avion. Je vais être de retour avec Danielle avant la noirceur et on décollera aussitôt que j'arrive, je m'ennuie de la neige tout à coup.

Une voiture attendait A1 et ils partirent aussitôt.

Sur la route, son chauffeur lui avait mentionné que le Général était à l'extérieur de la ville, à son ranch de Potrerillos dans la province de Chiriqui près de la frontière avec le Costa Rica. C'est à cet endroit que Manuel Noriega torturait ses ennemis et s'adonnait à des rites sexuels chamaniques. C'était juste ce que A1 voulait entendre, il était loin et ne pouvait pas être dérangé.

À son arrivée via Argentina, A1 s'était décidé à mentir au banquier pour le mettre en confiance tout en lui évitant d'avoir à appeler Noriega.

— Bonjour monsieur Montoya, heureux de vous revoir.

— Appelez moi Carlos, que puis-je faire pour vous ? Déjà de retour avec un autre dépôt ?

Non, malheureusement, je suis ici au contraire pour retirer momentanément l'argent que j'ai laissé ici, moins vos frais évidemment. L'argent ne quittera pas le pays, c'est un paiement en argent à un ami du Général qui doit être fait rapidement pour aider à dénouer la crise.

Cette nouvelle raison lui était venue en voyant les journaux et le désordre dans les rues, il voyait la grogne populaire monter et il s'en servirait pour ses propres besoins.

— Bien sûr, il n'y a aucun problème, veuillez me suivre à mon bureau. Savez-vous où se trouve le Général présentement ? Je ne veux pas appeler tout le gouvernement.

— Oui, je le sais mais malheureusement, il ne peut être joint là-bas, il est à son ranch de Chiriqui.

— Oh, c'est embêtant. Mais comme vous êtes venu en personne et si bien référé, je ne vois aucun inconvénient à vous accommoder. Passons à la chambre forte. Avez-vous une valise pour le transport d'une telle somme ?

— Non, je croyais que vous pourriez m'aider avec cela.

— Bien sûr, bien sûr, nous trouverons le moyen. Désirez-vous toute la somme aujourd'hui ?

— Oui, autant que faire se peut, je ne voudrais pas mettre vos affaires quotidiennes à risque, mais c'est d'une importance capitale pour le pays. Aidez-

moi et je saurai me montrer très reconnaissant.

— Aucun problème, nous gardons toujours beaucoup de liquidités, ici tout fonctionne avec l'argent et le transport de fonds est plus risqué que les vols de banques. Le général punit sévèrement toute tentative de vol, il explique régulièrement que c'est l'argent du peuple qui se trouve dans les banques. Mon seul problème, c'est de vous trouver un contenant convenable pour que vous puissiez sortir sans risques. Je crois que j'ai une idée.

Quinze minutes plus tard A1 sortit avec quatre sacs de poubelles verts pleins de billets de cent dollars américains contenant neuf millions six cents mille dollars. Quatre cent mille de perte peut sembler gros, mais il était très heureux de son coup et se disait qu'il venait de sauver sa mise. L'avenir nous montrera bientôt qu'il avait eu raison d'écouter son singulier conseiller.

Mars, Louiseville.

À son retour au Québec, les affaires reprenaient de plus belle. Il rencontra « BF » qui avait de bonnes nouvelles.

— Salut « Le P'tit », comment ça c'est passé ton voyage ?

— Danielle n'a pas aimé le Vénézuéla, moi non plus d'ailleurs, par contre tout a bien été en Colombie et particulièrement au Panama, moi qui croyais bien perdre quelques millions, j'ai pu tout retirer sans aucun problème. Ça me fait me demander si j'ai bien fait, notre homme pourrait se tromper et notre argent pourrait être en sécurité là-bas, mais bon, ce ne sont pas les banques qui manquent et avec notre avion privé, on peut se rendre partout et le déposer n'importe où. Le Panama semblait en ébullition quand j'y étais, on verra si ça se calme.

Le mois suivant, en mars 1988, des manifestations éclatèrent au Panama, c'était le début de la fin pour le Général Noriega qui s'accrochera à son poste par la répression brutale de ses opposants pendant vingt longs mois encore, au détriment de la population.

« BF » était ravi de ce qu'il entendait, bien qu'il avait déjà suffisamment d'argent pour sa vie et celle de plusieurs générations à venir, le sentiment de perte d'argent, qu'on en ait besoin ou pas, n'est jamais chose plaisante. Il annonça ses bonnes nouvelles.

— J'ai trouvé notre taupe pour les Hell's. C'est un ami d'enfance de ton cher « Bébé » Tessier, il est « Hang Around » pour le moment, mais on pourra le faire monter dans les rangs en faisant des petits ménages autour de lui. C'est un fidèle de Trois-Rivières qui est rendu à Montréal. Je lui ai déjà parlé, il est avec nous.

A1 aimait les bonnes nouvelles et que ses hommes s'occupent de tout lui convenait. Il gardait tout en tête sans avoir besoin des détails.

— Parfait, on le récompense bien et on suit son évolution. Tu me tiens au courant et on décidera quand on fera bouger notre ami pour éliminer les concurrents de notre taupe. Il faut s'assurer qu'il ne soit pas soupçonné.

— Oui, ce ne sera pas un problème, on visera des projets en cours. D'ailleurs tu sais que notre plus gros chargement de haschich arrive bientôt. J'ai eu une rencontre avec Samir, ça n'a pas été facile de le faire disparaître, on avait beaucoup de monde derrière nous. Deux métros, trois changements de voiture et après une longue ballade sur une route déserte, on était sûrs d'être seuls. Il ne veut plus revenir au Canada, on ira le voir avec l'avion, en plus il fera plus chaud. Je lui ai dit de trouver des pistes d'atterrissage discrètes là où il veut que l'on vienne.

On va recevoir cinq tonnes de première qualité, j'ai commencé à préparer des entrepôts et on va essayer de distribuer d'avance plus de la moitié de la marchandise à tous nos partenaires. J'ai donné une bonne avance de cash à Samir pour tous ses frais de préparation au Liban. Le seul problème, c'est qu'on va recevoir des blocs de vingt-cinq kilos que l'on devra séparer et emballer en palettes d'un kilo.

Je me suis dit que ça nous permettrait de différencier les lots par acheteur. J'ai fait préparer un premier entrepôt où tout le matériel va passer, en cinq fois mille kilos. Le travail des gars sera de peser et identifier les kilos avec cinq noms et logos différents, deux cents kilos de chaque et quand les deux cents seront prêts, ils seront livrés à l'acheteur. On va rire quand les gars viendront nous dire que le haschich de l'un est meilleur que celui de l'autre et qu'ils veulent recevoir l'autre marque de commerce.

C'est pas simple acheter du matériel différent pour emballer la même chose. Écoute les noms que j'ai trouvés, Afghan Gold, Crazy Horse, Mountain High et il m'en manque encore, as-tu des idées ? Ils rirent ensemble et A1 dit à « BF » :

— Non, je suis sûr que tu as assez d'imagination pour leur inventer de bons noms, mais n'oublie pas de créer une petite quantité de Jamaïcain et des boules de Kashmir, on les vendra plus chers à ceux qui en demandent.

Tout est parfait mais j'aime pas trop ces grosses quantités qui mettent longtemps à se vendre pour pas tant de profit, mais les sentences sont minimes s'il arrive quelque chose, ça compense le risque.

On paie 415 $ le kilo à Samir Rabbat là-bas puis avec tout le transport et les autres frais d'emballage et de stockage, il nous revient autour de 1 000 $ le kilo une fois prêt pour la vente. On le revend autour de 2 000 $, deux fois le prix coûtant. Ça ne se compare pas à la cocaïne qui nous donne plus de cinq fois le prix, sans risques associés au travail sur place.

Je vais faire préparer 1 750 000 $ pour le paiement, je le prends dans ce que je prévoyais perdre au Panama alors c'est presque une commande gratuite pour nous. Le « Cow-boy » se rendra payer Rabbat le lendemain de l'arrivée de la

marchandise, je ne veux pas que ça traîne. Avec l'avance de trois cents cinquante mille que tu lui a donnés, il lui restera quelques dollars à distribuer à ses contacts là-bas et ça nous fera une bonne réputation.

Comme on aura un laboratoire de transformation, pense à prendre cinquante ou cent kilos et fais-les doubler avec de la glycérine et du tabac, on s'en servira pour faire arrêter un proche des Hell's. On le donnera à un vendeur venu d'une autre province pour brouiller les cartes. Je vais voir avec Patrick s'il a quelqu'un à Toronto avec des contacts chez nos Hell's de Montréal.

— Toujours en train de planifier, j'y avais pensé aussi de garder une petite réserve pour donner à la police. Ça fera d'une pierre deux coups, quand les résultats reviendront du labo officiel, le mot courra comme quoi la qualité est toujours meilleure chez nous. Je vais devoir faire faire une autre étampe. Le gars qui tient la boutique de trophées à Longueuil est toujours content de me voir arriver avec mes commandes spéciales d'étampes hors normes. Te rends-tu compte du nombre de business qu'on fait vivre ! On devrait être les invités d'honneur de toutes les Chambres de commerce du Québec.

A1 demanda à « BF » si les Hell's payaient les dettes encourues et s'il avait reçu un appel d'un des petits boss du gang.

— Oui, j'ai fait le message et j'ai reçu l'appel deux jours plus tard, ils sont pas vite à comprendre ou à se parler, il y a tellement de gars qui se volent entre eux qu'ils doivent hésiter à annoncer les mauvaises nouvelles à leurs patrons.

— Exact mon « BF », c'est une chose qui ne doit jamais nous arriver, on doit mentionner cet exemple à tous nos gars et leur faire comprendre qu'on fait tous plus d'argent quand les problèmes sont connus et que nous les réglons ensemble. Je vais attendre l'appel de leur grand patron et je t'en donnerai des nouvelles.

Sur ces mots optimistes, les deux compères se quittèrent et retournèrent à leurs occupations du jour. A1 partit chercher sa compagne pour un voyage sur la route vers nulle part. Beau chemin ne rallonge pas !

Ils partent souvent découvrir de beaux coins de la province, cette fois ce sera les Cantons-de-l'Est, les petites routes vallonneuses, les églises anglicanes et les grands lacs gelés. Ils se trouveront un bon hôtel pour manger et s'y reposer quelques jours. L'auberge Georgeville près de Magog avec son excellente cave à vins comptant de nombreux vins californiens mais aussi de partout, serait leur oasis de calme et de farniente pour les jours qui suivraient. À quoi bon risquer sa liberté et sa vie continuellement si on ne peut pas profiter de ce qu'il y a de meilleur de temps en temps.

Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi les femmes aiment les criminels ? Il y a un avantage majeur à la vie de bandit : c'est le temps ! Ils ont le luxe du temps passé à la maison. Comme le rendement de chaque coup est énorme, les criminels intelligents passent un certain temps à planifier, puis une fois le coup réussi, vient une longue période de récompense où ils sont disponibles pour leur femme et leur

famille. Pas tous évidemment, certains préfèrent la compagnie de leurs plus mauvais compagnons à qui ils donnent allègrement les produits de leur criminalité pour pouvoir retourner rapidement à la création du prochain coup d'adrénaline que l'action procure.

Mais pour les plus raisonnables, ceux qui auraient pu vivre noblement en société, ceux qui sont sans tares d'addiction ou de troubles personnels, ils ont tout le temps du monde pour vivre et profiter de la vie en compagnie de leurs êtres chers. S'ils sont bien accompagnés par une compagne de vie qui les encourage et les comprend, ils le lui rendent en s'intéressant à ses besoins et au nid familial. Décoration, rénovation, voyages exotiques ou simplement de découvertes de leur propre région. A1 était de ces personnes éternellement optimistes qui n'avait d'autre souhait, outre réussir en affaires, que de combler sa chère Danielle.

L'envers de la médaille, ce sont les accidents de travail. Quand une personne normale subit un accident de travail, autre que mortel, c'est habituellement avec les siens qu'elle remonte la pente, la famille garde contact et elle récupère lentement une vie normale après une convalescence plus ou moins longue.

Chez le criminel, les accidents de parcours sont toujours inattendus, parfois brutaux dans le cas d'un meurtre, mais le plus souvent, ce sont des arrestations qui font en sorte que la famille vit un deuil momentané. Une personne quitte le matin et ne rentrera pas, souvent pour des années. Bien que tous soient au courant des risques du métier, chaque jour où il ne se passe rien, c'est un jour de plus où l'on oublie le drame qui couve, où l'on se dit que ça ne nous arrivera pas que tout est bien fait, que ça n'arrive qu'aux autres.

Dans le crime, rares sont ceux à qui ça n'arrive pas. On a une belle série de bons coups qui se comptent autant en argent qu'en années et on se met à y croire. On a tous les atouts, les connexions avec la police, le respect des autres, plus rien ne peut nous arriver.

Si on regarde la réalité en face, même si l'on se dit moins pire que les autres, il y a une force de police qui n'a qu'un seul but, arrêter des criminels et comme on en fait partie, il y a des dizaines de personnes qui gagnent un salaire annuel respectable pour nous trouver et nous arrêter.

Donc, ces nombreux honnêtes citoyens payés pour sécuriser la population comptent sur les vices de l'être humain pour arriver à leur fin qui est d'arrêter les criminels. La jalousie et la cupidité tiennent le haut du pavé pour ces limiers persistants. Vos ennemis les plus retords se feront un malin plaisir de vous dénoncer pour pouvoir enfin jouir de votre statut et vos alliés les plus fidèles pourraient vous trahir pour ne pas tomber avec vous. C'est le jeu du chat et de la souris.

Mai, Cornwall

La ville de Cornwall avec ses frontières entre l'Ontario, le Québec, les États-Unis et sa réserve indienne d'Akwesasne est un paradis pour les contrebandiers. Drogues, armes, cigarettes, pilules, argent comptant et même le trafic humain sont la norme dans cette région. Ce n'est pas pour rien que de grands criminels s'y installent une résidence secondaire.

C'est en ce frisquet mois de mai que nous retrouvons A1 en Ontario à une heure de Montréal chez un vieil associé de Dunie que le « Gentleman » appréciait avec certaines limites, mais sans le laisser paraître. Patrick Lee était un homme fiable, qui payait bien et avait développé une bonne clientèle en Ontario depuis que Dunie l'avait pris sous son aile. Patrick était un véritable Irlandais malgré son nom de famille chinois. Il était un des pionniers du Gang de l'Ouest avec Dunie bien avant qu'A1 n'arrive.

— Bien le bonjour Patrick, ça roule ?

— Si c'est pas « Le P'tit » qui vient me voir en Ontario, content de te voir, veux-tu un café ?

— Non merci, après le café je ne peux plus rouler tranquille, faut que j'arrête trois fois par heure, mais je te prendrais bien un petit morceau de cette belle brioche, ça sent le paradis dans la maison, c'est toujours ta belle Élisabeth qui te cuisine ces bons petits gâteaux ?

— Oui et c'est dommage qu'elle ne soit pas là, elle aurait bien aimé te voir et ce n'est pas une brioche, c'est un strudell pomme cannelle qui est tout à fait délicieux. Mais tu n'es pas venu jusqu'ici pour me parler cuisine ? Est-ce que tout va bien pour vous au Québec, je n'ai pas vu Allan dernièrement ?

— Oui, tout est au top, Allan commence à se retirer du Canada pour contrôler les affaires depuis la Floride, tu sais comment il aime la chaleur, il sera mieux là-bas pour assurer nos contacts et limiter les voyages. As-tu entendu des mauvaises choses sur nos affaires, tu me sembles bien soucieux pour un gars qui roule sur l'or ?

— Non, rien de bien sérieux, juste les motards de l'Ontario qui ont l'air nerveux, ils manquent de cocaïne à vendre, ça leur fait faire des folies. Ils viennent voir mes clients et veulent de la marchandise contre leur protection. Je ne voudrais pas que ça tourne en guerre.

— Ce sont les répercussions des limites qu'on impose à Montréal pour leur faire comprendre qu'au Québec, ils doivent respecter les territoires qu'on leur a donnés. On a un nouveau qui veut tout changer et devenir le boss sans même comprendre comment ça fonctionne. Je m'attendais à ce que la pénurie se rende chez vous. Tes clients n'ont pas de problèmes pour l'instant ?

— Non, ce sont des gars habitués, les Russes trouvent ça drôle pour l'instant, ils vendent aux Hell's de la cocaïne coupée plus cher, alors ils ne se plaignent pas. Mais je ne veux pas qu'ils commencent à faire venir leurs mercenaires de Russie pour ouvrir une guerre à Toronto, c'est assez calme pour le moment, il ne faudrait

pas chauffer la marmite.

A1 était pensif :

— Dis-moi, Patrick, tu peux voir Stadnick, le chef des Hell's canadiens ?

— Oui, ce n'est pas un ami et ça peut prendre du temps pour m'assurer de ne pas attraper sa chaleur policière, mais ça peut se faire.

— Parfait, tu vas prendre tout le temps que tu veux mais, fais-lui comprendre que c'est important pour ne pas qu'il te niaise. Quand tu seras avec lui, tu lui demanderas d'aviser ses gars de rester sur leurs territoires et que les retards d'approvisionnement qu'ils ont en Ontario viennent du fait que leur gang du Québec fait des problèmes. Aussi, tu lui diras que son propre boss, le grand patron mondial des Hell's Angels, Sonny Barger, est attendu à la table de conférence pour que tout redevienne comme avant.

S'il te demande quand ça va se passer, tu lui diras que ce sera en janvier, mais que d'ici-là, tu vas compenser leur manque qui vient du Québec toi-même, avec de la meilleure qualité, au prix normal, mais, pour que ça dure et surtout pour ne pas faire enrager son boss, il doit laisser les autres familles tranquilles. Crois-tu que tu peux faire ça ?

— Pas de problème pour moi, ce sera même avec plaisir, tu sais que je ne les aime pas tellement ces gars-là. Et pour les quantités, je fais quoi ?

— On va te fournir quinze pour cent de plus pendant les six prochains mois, ça va couvrir ce que tu leur vendras, puis si tout va bien, quand tout sera rentré dans l'ordre, ton volume de vente devrait déjà être à ce niveau, donc tu feras encore plus d'argent quand les Hell's reprendront leur coke du Québec comme avant.

Je vais aussi rencontrer le grand patron des Russes pour qu'il soit à la table en janvier, on va montrer à Barger qu'au Canada, il est mieux de se tenir tranquille, qu'il va faire bien plus d'argent en contrôlant ses gars qu'en se lançant dans une guerre qu'il va perdre.

— C'est une belle démonstration de force que tu prépares. Veux-tu que je sois là en janvier ?

— Tout n'est pas encore décidé Patrick, par contre pour l'instant, je ne crois pas, je préfère en montrer le moins possible et vous garder en réserve s'il décidait de ne pas écouter. Je vais inviter uniquement les capos des capos pour ce meeting. Barger devrait comprendre, j'ai aussi quelques as dans mon jeu. Il se peut que ce soit toi qui fasses le message à Stadnick pour Sonny Barger quand on aura décidé de la date et l'heure.

Encore merci pour le strudell. Dis à ta chérie que je reviendrai bientôt la voir avec Danielle.

A1 venait d'isoler les Hell's du Québec en leur enlevant un client important, leurs frères ontariens. Il avait plus ou moins six mois pour faire le ménage et marquer un grand coup pour que tous restent sous sa gouverne aussi

pacifiquement que possible. Il devait toujours peser le pour et le contre chez ces hommes d'ambition. Le nouveau chef guerrier des Rockers, Maurice Boucher, voulait gravir les échelons plus vite que les autres c'est sûr, mais s'il entendait raison, sa vigueur serait utile un jour, se disait notre éternel planificateur.

Pour l'instant, les profits continuaient de grandir mois après mois malgré la réduction des livraisons aux Hell's du Québec, A1 avait déjà repris ses clients et la population s'adonnait de plus en plus à la cocaïne qui était disponible en grande quantité et de bonne qualité dans tous les bars du Québec.

Mardi 14 juin, boutique de lingerie fine.

Allan Ross se rendait au centre-ville pour mettre en place son dernier plan avant de quitter Montréal vers la Floride où il avait beaucoup à faire.

— Bonjour ma belle Suzie, comment vont les affaires, tu t'entends bien avec la patronne ?

— Hey, si c'est pas mon ami Allan ! Bof, tu sais elle n'est pas souvent ici et je préfère ça comme ça, elle ne semble pas m'apprécier malgré que je fasse tout le boulot, les comptes, les dépôts et même l'inventaire, tout ça sur les quatre jours de travail qu'elle me donne la semaine. En plus elle se garde les journées les plus payantes pour les ventes, ce qui diminue mes commissions. Si ce n'était pas pour toi, je partirais d'ici.

— Oh mais, mais, mais, c'est pas gai tout ce que tu me racontes là ! Je te remercie de tout ce que tu as fait ici pour moi, ces petites rencontres que j'ai eues ont été très importantes et comme tu sais, je te suis très reconnaissant. La patronne n'a jamais su que j'utilisais son local et c'est parfait comme ça. Maintenant tu n'as plus à rester ici, tu peux prendre des vacances si tu veux, je m'arrangerai avec la propriétaire, il est temps qu'elle s'occupe de son commerce, tu ne crois pas ?

— Des vacances, c'est super ! Mais qu'est-ce que je vais faire à mon retour si je n'ai pas de travail, tu sais que je ne veux pas retourner danser. Avec mon fils, je veux une vie plus stable et des horaires normaux. J'aimerais bien me trouver un bon gars, le client qui venait te rencontrer, tu sais le grand qui n'est venu que deux ou trois fois, il est encore avec sa femme ?

— Oui ma chère, il est fidèle, mais qui sait, ça pourrait changer, je crois bien que tu étais à son goût. Il n'est jamais revenu te voir, seul ?

— Une seule fois, on a parlé un peu, il a acheté un ensemble pour sa femme et j'ai bien vu qu'il l'imaginait sur moi, mais je ne l'ai jamais revu après.

— Tu le reverras, j'en suis certain, mais je ne te promets rien, ce sera à toi de voir si tu peux l'ensorceler et le prendre dans tes filets. Voici un petit cadeau pour tes vacances et que tu puisses passer du temps avec ton fils. C'est un bonus de

départ et parce que tu as toujours été si fidèle et parfaite dans nos petits contrats. Pour moi, une fille comme toi, c'est de l'or. Je te demande d'annoncer à ta patronne ton départ et lui donner un peu de temps pour se retourner, une semaine au moins. Ça te permettra aussi de mieux planifier ton été.

Allan lui remit une boîte qui contenait un joli sac Louis Vuitton, lequel était plein à craquer de billets de cent dollars, autant en américains qu'en canadiens. Quarante mille dollars de beaux billets tout neufs.

— Wow, tout cet argent, c'est pour moi ? C'est trop, je ne sais pas quoi dire !

— Dis merci et promets-moi d'être responsable avec ça. Je vais aussi avoir une job pour toi à partir de novembre, l'entente sera la même qu'ici, tu auras le salaire qu'ils te donnent plus le double chaque semaine de ma part, pour des petites demandes qui viendront plus tard. Ça te va ?

— N'importe quoi pour toi mon beau Allan, tu es la plus belle rencontre de mes années de danseuse, c'est curieux la vie quand même.

— Et toi, tu es la meilleure personne que je connaisse avec une tête sur les épaules, si jamais tu as un problème, n'hésite pas une seconde, je suis là pour toi. Maintenant je te donne une adresse, présente-toi là avant le vingt novembre et ils vont t'engager pour le premier décembre, demande à travailler le jour, c'est tôt le matin mais tu finiras tôt aussi, juste des jours de semaine.

— Pas de problème, je serai là. Ma sœur habite avec moi et elle peut s'occuper du petit le matin, ce sera facile. C'est quoi comme travail ?

— C'est un petit café, rien de compliqué, j'ai besoin de tes oreilles là-bas, un jour je te demanderai ce que tu y fais et surtout qui tu y vois. Ce matin j'ai un ami qui vient me voir ici, je vais te le présenter pour que tu puisses communiquer avec moi plus tard, je quitte le Canada bientôt, mais je trouverai le moyen de t'appeler à la maison de temps en temps. Pour tout le reste, cet ami, c'est comme si c'était moi, tu peux lui demander n'importe quoi, il sera toujours là pour toi.

C'est à ce moment que A1 entra dans la boutique, il vit son ami au comptoir et s'avança en souriant.

— Bien le bonjour mon ami, alors voilà la merveilleuse Suzie dont tu me parles toujours, elle est encore plus belle que ce que tu me disais, tu voulais la garder pour toi tout seul ?

Pendant que Suzie toute souriante rougissait, Allan les présenta.

— Ma précieuse amie Suzie, je te présente le Gentleman, c'est son nom et son surnom et la meilleure façon de l'appeler. Il répondra toujours à tes appels et s'assurera que tout va bien pour ton fils et toi en mon absence. Et il est aussi marié que beau bonhomme, alors n'y pense même pas. Et toi, voici notre radieuse Suzie, la plus secrète des femmes, elle ne révèle jamais mes secrets à personne et répond toujours présente quand j'ai besoin d'un service particulier sans que personne ne puisse se douter de rien.

Viens, on va aller jaser en arrière.

— Enchanté mademoiselle, je vous laisse un numéro de téléphone que vous devez tenir secret, c'est directement chez moi, ma femme Danielle répond et me fait les messages. Si un jour vous avez besoin de me parler, vous appelez d'une cabine téléphonique et vous dites que vous êtes A, c'est pour Allan, je saurai que je dois venir vous voir. Mais avec tout ce que Allan m'a dit, je crois bien tristement que vous ne m'appellerez pas, enfin, espérons que vous n'ayez jamais de problème.

— Je vais le garder précieusement et je ne m'en servirai qu'en cas d'absolue nécessité.

Les deux hommes discutèrent de la marche à suivre à la suite du départ d'Allan, des choses à venir et du dernier plan d'Allan pour la belle Suzie.

Allan avait vu Conrad Sansregret dernièrement et ce dernier avait besoin de faire entrer un agent au sein d'une nouvelle organisation, ce serait à A1 de trouver le moyen de le faire présenter sans que cela puisse remonter à leur organisation. Il devait choisir une personne de confiance à l'extérieur de leurs acolytes habituels. A1 pensait à Sergio, fiable et effacé, il ferait l'affaire.

Vendredi 8 juillet, QG GRC, Westmount.

Caporal Lello au rapport.

— Bonjour, je suis le commandant Conrad Sansregret aux stupéfiants, je vous ai fait retirer d'avance de votre entraînement en Alberta, c'est très rare, voulez-vous savoir pourquoi ?

— Oui mon commandant, j'étais étonné de la requête qui me faisait venir ici. Je vous écoute.

— Votre excellent profil nous a été soumis par un de vos entraîneurs de Régina, Christopher Chevalier, que je connais bien et vous seriez parfait pour un travail d'infiltration dans le monde des importateurs de stupéfiants. Pas n'importe lesquels, les Colombiens, ils commencent à s'installer chez nous et on veut leur couper l'herbe sous le pied. On a déjà assez de nos criminels sans en importer en plus.

— Très intéressant, je suis votre homme.

— Comme vous devez vous en douter, vos origines latines et votre multilinguisme sont des atouts pour nous, mais aussi les rapports montrant votre adaptabilité et votre bonne tolérance au stress ont été significatifs dans notre choix. Vous devrez manœuvrer dans des situations difficiles où vous aurez à faire preuve d'initiative. Nous nous tiendrons à l'écart, surtout lors de votre première infiltration car vous serez probablement surveillé de près. Nous établirons un safe-house pour les rapports et stratégies à élaborer selon votre avancement dans l'organisation.

Nous visons une nouvelle venue sur le terrain, selon nos sources, ce n'est qu'un petit joueur mais qui aurait des visées bien plus grandes que le commun des criminels. Elle a des contacts puissants en Colombie et dans d'autres pays. Un Italien qui veut nous aider, mais ne travaille pas pour nous à proprement parler, vous présentera Inès Barbosa lors d'une soirée, ce sera à vous de créer des liens, lentement, puis de vous hisser dans l'organisation en ne commettant jamais de crime, c'est toujours la partie délicate de notre travail, ils vont obligatoirement vous demander de prouver votre valeur, vous devrez faire preuve d'habileté.

Je vais vous laisser avec l'enquêteur Amandine Leblond qui va vous mettre au courant de toute l'opération, votre infiltration commence le samedi 16 juillet lors d'une fête dans une soirée latino de Montréal. Je suis convaincu que vous serez prêt.

— Vous pouvez me faire confiance, vous ne serez pas déçu, je ferai tout en mon pouvoir pour étouffer cette menace et que ces criminels étrangers n'en tirent aucun profit.

Jaime Lello, ravi de cet avancement impromptu, se joignit à l'équipe toujours grandissante des stupéfiants que dirigeait Conrad Sansregret. Son seul but, secret, avancer personnellement, financièrement, le plus vite possible. Sa femme était son alliée, elle lui avait dit sans ménagement, si nous quittons le Portugal, que ce soit pour revenir vite et riches.

Il écoutait et analysait tout ce que l'équipe lui disait, il intégrait l'information en y cherchant constamment ce dont il pourrait tirer parti. Un détail l'étonna, la fameuse Barbosa était une femme dure autant dans ses actions que dans ses traits. Elle était courte sur pattes et avait un physique peu invitant. Il imaginait déjà une femme amère, jalouse de toutes ces beautés qui font bander les hommes et qui voulait le pouvoir pour arriver à ses fins et être respectée.

Le samedi 16 juillet, en fin de journée Jaime Lello rencontra Sergio sur le boulevard Saint-Laurent devant Schwartz's Deli. Ils marchèrent vers le nord, Sergio parlait peu, semblait mal à l'aise. Ils décidèrent de se revoir à 23 h dans le lobby de l'hôtel La Montagne pour traverser par le sous-sol vers le bar Thursday's de la rue Crescent. La fête se donnerait dans ce bar branché de Montréal où sévissait toute une faune plus fortunée que sur la rue Sainte-Catherine.

— Je vais te présenter comme un nouvel arrivant qui veut se lancer dans le commerce et ce sera à toi de faire valoir tes atouts pour leur organisation. Moi, je ne reste jamais longtemps dans ces fêtes, ce sera plein de Latinos saouls et ils sont souvent explosifs.

Jaime arriva vingt minutes avant le rendez-vous et entra pour réserver une chambre, il sentait que la soirée se terminerait tard et préférait ne pas conduire après. Puis il sortit et patientait dehors depuis déjà vingt minutes quand il entra s'asseoir dans le lobby. Il y avait une foule hétéroclite de jeunes et plus vieux massés par groupes de trois ou quatre, avec toujours une jolie fille qui riait fort

au centre du groupe. L'atmosphère était chargée d'adrénaline et de testostérone.

Il ne voyait nulle part sa cible, Inès Barbosa qui devait venir à la fête, ni son contact, très peu professionnel selon Jaime, mais dans ce monde, plusieurs raisons pouvaient retarder les gens. Jaime penchait pour l'insouciance paresseuse chez Sergio, il espérait ne pas avoir à le côtoyer trop souvent, ils n'avaient vraiment pas la même éthique de travail. Jaime se surprit lui-même de ces respectables pensées qu'il chassa de sa tête pour se remettre à évaluer les hédonistes qui arrivaient en un flot continu.

À 23 h 35, Sergio arriva, ne s'excusa pas et lui fit signe qu'ils allaient faire le tour par la rue en cette soirée fraîche de juillet.

On m'a déjà dit que le 16 juillet est le plus beau jour de l'année, en 1988 à Montréal, il fut frais mais beau et il ouvrit la porte à Jaime Lello vers ce qui sera sa vie future.

Sergio marchait vite, son polo à manches courtes grand ouvert ne le réchauffait pas. Il mentionnait à Jaime quelques instructions tout en marchant.

— Tu ne devrais pas porter un veston pour une première rencontre, ça peut cacher des choses un veston, quand on est en t-shirt, les gens nous font confiance plus vite. J'ai su que la Barbosa est là depuis presque une heure, elle doit déjà commencer à être saoule et à vouloir baiser. C'est plutôt les gars qui la baisent qui doivent se saouler, moche comme elle est. Tu verras bien, as-tu préparé ton approche ?

— Je te laisse me présenter et je ferai le reste selon les conditions, mais j'ai préparé plus d'un scénario, ne t'en fais pas.

— Oh pour ça, je ne m'en fais pas et je ne veux même pas voir ça, je serai parti avant même que tu aies fini de lui serrer la main, j'ai une poulette qui m'attend chez moi et j'ai dû la laisser refroidir pour venir ici. Une chance qu'ils me paient pour ça, sinon je ne serais pas venu.

— Wow, belle attitude, tu iras loin.

C'est sur ces paroles ironiques que les deux hommes entrèrent au Thurday's Bar de la rue Crescent. Le bar n'était pas encore plein, c'est le genre d'endroit qui se remplit tard les samedis soirs. Sur une longue banquette de cuir faisant face à la piste de danse se trouvait un groupe d'hommes à la peau basanée, quelques femmes très blondes et voluptueuses, définitivement le groupe de Colombiens que nos deux hommes recherchaient. Parfois la caricature est moins vraie que la réalité. Au centre, discutant avec un jeune homme musclé, se trouvait Inès Barbosa. Sergio s'avança et salua Inès qui lui sourit en lui demandant quel était ce bel étalon qu'il lui présentait ?

— C'est Jaime, il arrive à Montréal et voulait rencontrer du monde intéressant. Il se cherche du travail, je lui ai dit que tu avais un commerce et que tu cherchais parfois de la main-d'œuvre. Jaime, je te présente Ines.

Déjà les hommes autour d'eux s'étaient avancés pour voir qui était le nouveau

et s'il y avait péril en la demeure.

Ines tendit la main et demanda :

— Alors mon beau Jaime, d'où est-ce que tu arrives comme ça ?

— De Toronto mais avant j'étais en Alberta. Je me suis fatigué du steak haché et des « Red Necks ».

— Non, je veux savoir ton origine, tu n'as pas l'air d'un petit Canadien avec un nom comme Jaime et la peau basanée, tu es peut-être Argentin ?

— Ah, non rien de ça, je suis Portugais.

— Oh, un bel Européen, ça manque à ma collection, j'espère qu'on deviendra amis. Reste ce soir, ça va danser tout à l'heure et on pourra faire plus ample connaissance.

Jaime sentait la chaleur monter dans la main d'Ines qui ne le lâchait pas et l'attirait à se pencher lentement. Puis ce fut le jeune loup sentant sa prise lui échapper qui mit sa main sur la cuisse d'Ines et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle se mit à rire et oublia aussitôt Jaime. Il saisit sa chance et s'en alla au bar commander un verre.

Il remarqua trois hommes assis au fond du bar, il sut que c'était des agents qui étaient là pour lui prêter main forte si les choses tournaient mal, mais ne les reconnut pas. Il se dit qu'il devrait rester tranquille pour ne pas lever de soupçons chez ces Latinos paranoïaques. Il revint s'asseoir au bout de la table d'Inès et discuta un peu avec quelques gars qui venaient lui poser des questions. Il voyait bien le jeune poulain d'Inès qui buvait beaucoup et commençait vraiment à être saoul. Il étudiait les autres et commençait à fomenter un plan pour s'approcher de Barbosa quand il la vit se lever avec son gigolo pour aller danser.

Il remarqua aussi que plusieurs hommes assis aux tables autour de la piste de danse semblaient se moquer autant du jeune aux allures bestiales que de cette femme disgracieuse qui formaient un couple grotesque.

Il était tôt, Jaime sentait qu'il aurait sa chance, il devait être patient, elle viendrait. Vers 2 h du matin, les trois agents quittèrent le bar, concluant que la soirée tirait à sa fin et que la première approche était faite. Le jeune gigolo d'Ines Barbosa tenait encore debout malgré toute la boisson consommée, mais paraissait de plus en plus chancelant. Seule la cocaïne le tenait debout. Les autres amis de la soirée s'étaient regroupés en petits clans et semblaient s'ennuyer ferme malgré la musique et les rires qui fusaient des tables voisines.

Ines avait moins bu mais s'était régulièrement poudré le nez, ses yeux paraissaient vitreux mais avides et dépravés. Elle mit sa main sur l'entrejambe de son flirt du soir et lui dit :

— Viens me faire danser une dernière fois et ensuite on ira voir ce que tu as dans le pantalon.

Ils se levèrent et elle passa devant, le jeune la suivait comme il pouvait, titubant de gauche à droite et renversant presque les verres des clients qu'il

accrochait au passage. Une fois sur la piste, il s'agrippa à elle une main sur la poitrine l'autre sur son cul. Elle ne semblait pas s'en gêner outre mesure, ni même voir l'effet qu'ils faisaient sur les fêtards autour d'eux qui riaient sans s'en cacher.

Jaime remarqua un poivrot bien amoché à l'air dégoûté qui les regardait depuis sa table, il le vit se lever et se diriger vers eux. Sans attendre, Jaime qui était à peine pompette réagit rapidement et s'approcha.

L'ivrogne arriva près du couple et se mit à les insulter en leur disant qu'ils était obscènes et devraient rentrer chez eux avant de faire fuir tous les clients. Il se tourna vers Inès et commença à l'affliger des pires injures quand il reçut un direct au menton venant de Jaime et s'en alla valser au milieu des clients ébahis. Le jeune à moitié conscient de ce qui s'était passé insulta à son tour Inès en la traitant de salope et lui disant qu'elle allait voir ce qu'il avait dans le pantalon. Il se mit à rouer l'homme déjà à terre de coups de pieds. Jaime saisit Inès par la main et lui dit en Espagnol :

— Viens avec moi chérie, tu es trop bonne pour ces cochons.

Il la tira par la main vers le passage qui reliait l'hôtel au bar. Arrivés au bout, ils montèrent dans l'ascenseur d'où sortaient de nouveaux clients qui venaient fermer l'endroit. Jaime appuya sur le bouton du huitième étage et poussa Inès dans le coin et l'embrassa. Elle était encore sous le choc du moment passé mais sa salacité prenait le dessus. Elle glissa ses mains sous le veston de Jaime et planta ses ongles dans ses pectoraux. Ils n'eurent même pas conscience des clients qui montaient et descendaient de l'ascenseur avant d'arriver au huitième étage.

C'est Inès qui d'un œil vit le chiffre rouge s'afficher et poussa Jaime vers le corridor. Excité par cette femme chaude qu'il trouvait pas si mal finalement, il revint à lui et ils se rendirent à la porte du huit cent huit. Après une courte maladresse avec la clé, ils furent à l'intérieur et se mirent à déshabiller l'autre avec fougue et lubricité. Il s'ensuivit une nuit entière de baise, de boisson, de cocaïne et de service nocturne de nourriture. Le matin venu, Jaime avait sa place dans l'organisation, plus personne ne pourrait l'éloigner de Barbosa. Personne.

Pendant ce temps, les affaires continuaient pour A1 et son organisation, ils rencontrèrent Inès Barbosa et l'intégrèrent aux réseaux courants. Toutes sortes de gens venaient présenter des projets qui avaient tous un seul but, faire de l'argent. Comme Dunie avant lui, A1 écoutait patiemment et finançait régulièrement les projets les plus fous, son évaluation ne se basait pas toujours sur le rendement proposé pour son argent, parfois c'était son instinct, parfois la réputation de celui qui faisait la présentation ou même pour des raisons que personne ne comprenait. Comme A1 voyait tout ce qui se passait, il savait qui était en compétition avec qui et il pouvait influer sur le sort de certaines personnes en finançant un projet qui n'avait pas de liens évidents avec elles. Par exemple si un jeune ambitieux reçoit quarante mille dollars pour l'ouverture d'un bar dans un quartier défavorisé où A1 peut installer un vendeur de drogue sous sa protection, ça peut

ralentir l'expansion d'un groupe qui déborde des limites de son territoire.

Mais il y avait aussi les projets excentriques, tels que la fabrication de cartes de baseball. C'est en septembre à Québec que notre financier de la dernière lubie rencontre Armand Nadon. Un peu plus âgé que notre philanthrope des illuminés, Armand avait reçu une presse en paiement d'une dette qu'un ami dépressif ne pouvait honorer. Il avait pour projet d'imprimer des cartes de sports rares et de grande valeur.

Armand se fait présenter A1 par Pierre « Panache » Tremblay que nous avons connu précédemment et lui soumet le projet. Il a besoin de cent mille dollars pour acheter un camion complet de papier du moulin qui le produit. Avec autant de papier, Armand pourrait bien imprimer des cartes de valeur pour plus de cinquante millions de dollars. C'est une business qui pourrait durer des années. Il proposait de rembourser en argent ou en cartes de sport, ce serait le pourvoyeur des fonds qui déciderait.

Armand Nadon était un joyeux luron, un conteur hors pair qui aurait pu faire carrière comme comédien s'il avait voulu. Pince-sans-rire, il racontait si bien ses projets que l'on s'y voyait déjà. Aucune malice chez ce mari fidèle et bon père de famille.

A1 lui fournit l'argent dans une petite valise et après une longue attente pour recevoir le papier, la production put commencer. Ils imprimaient plusieurs cartes différentes sur chaque feuille pour varier les ventes sans trop faire baisser le marché des cartes. Allez voir combien s'est vendue la carte de « Mickey Mantle Topps 1952 » aux enchères en 2022, vous m'en direz des nouvelles[34].

Un événement malheureux vint mettre un terme au projet, une perquisition à la résidence de Beauport, pour une toute autre raison. Les policiers, ne sachant pas ce qu'ils cherchaient, laissèrent les plaques d'imprimeries et tout le papier non utilisé empilé dans le garage où Nadon avait installé son imprimerie, mais saisirent quelques feuilles à demi imprimées. La presse qu'utilisait Nadon était appelé « quatre couleurs process » qui signifie que pour voir le résultat final on doit passer chaque feuille quatre fois dans la presse avec une couleur différente. Le mélange des couleurs donne la teinte parfaite quand l'imprimeur sait ajuster sa presse au millimètre près. Pour les policiers, une feuille à moitié imprimée ne voulait rien dire et une fois les feuilles terminées, elles étaient cachées ailleurs, donc la police n'eut jamais la conviction qu'Armand Nadon avait imprimé de fausses cartes de sport.

L'histoire ne dit pas si A1 fut payé en retour de son investissement, mais Armand Nadon n'a jamais mentionné d'animosité entre lui et le « Trifluvien » prodigue. Je suis convaincu qu'Armand possède encore quelques cartes, elles n'ont fait qu'augmenter de valeur au fil du temps.

Lundi 10 octobre, Wilensky.

Jack Waissman avait rendez-vous ce midi avec un client référé par Sidney Leithman. Trente-quatre avenue Fairmount Ouest, près de « Fairmount Bagels ». Quand Jack arriva, il vit une petite porte verte qui n'annonçait rien de bon. Vieille bâtisse avec du lettrage dans les fenêtres, « Mœ Wilensky ». Il remarqua quelques belles voitures de luxe stationnées près du resto et des gens qui mangeaient dans leur voiture. Il se dit que ce devait être un petit bistro gourmet connu des initiés.

Il fut bien surpris de voir trois personnes derrière un long comptoir qui attendaient le prochain client. À cette heure, il était seul à l'intérieur et en observant les deux hommes et la vieille dame, il reconnut un air de famille qui ne trompait pas. Personne ne l'aborda et en attendant l'homme qui lui avait donné rendez-vous, il se mit à lire les articles de journaux jaunis qui étaient collés aux murs.

Endroit mythique ouvert en 1932, ils ne servent que des sandwichs au salami, gras et avec moutarde et des cornichons en accompagnement. Les sodas sont à l'ancienne, de l'eau gazeuse dans laquelle le serveur y verse le sirop de votre choix, blanc, noir ou orange. Deux dollars pour un sandwich, vingt-cinq sous de plus avec fromage. C'est toujours ouvert, allez-y voir, mais les prix ont monté depuis 1988.

Quand A1 entra, il commanda quatre sandwichs, deux avec fromage et deux sans. Deux portions de cornichons et deux sodas. Il se tourna vers Jack et lui demanda la saveur. Il ne connaissait pas ce nouvel associé envoyé par Sidney Leithman, mais savait que personne d'autre ressemblant à ce grand gars bien habillé ne serait là à cette heure.

Grand mince, mi-trentaine, complet classique sans extravagance, un Juif conservateur aux yeux intelligents. À cette époque, personne ne se serait avisé d'envoyer une pomme pourrie à cette organisation qui savait tout.

La commande fut prête en deux minutes, A1 régla avec un billet de vingt dollars, prit le sac et sortit avec l'avocat.

— C'est la première fois que tu manges pour dix piastres pour deux personnes ?

— J'ai hâte de goûter, je pourrais revenir si c'est bon et kasher.

— J'ai dit que c'est pas cher, pas que c'est gastronomique. A1 éclate de rire et dit :

— Allons dans mon auto, on pourra rouler en mangeant. As-tu des bonnes nouvelles pour moi ?

— Rien de bien grave, selon Sidney Leithman, un de ses clients lui aurait dit que les Hell's Angels préparent un grand coup. Maurice voudrait avoir plus de contrôle sur l'importation et les prix, il dit que s'ils peuvent trouver un

distributeur capable de les fournir, ils gagneront plus.

— Parfait, c'est important pour moi de savoir que le bruit court dans la rue, on est déjà au courant et on y travaille présentement, ça commence à prendre forme et on devrait le « boucher » pour un bon moment. L'important, c'est de ne pas lui faire perdre la face mais qu'il comprenne que tout est plus payant sans la guerre qu'il déclencherait s'il voulait tout faire seul. Rome ne s'est pas construit en un jour, il monte, mais n'est pas encore au courant de tout ce qui se passe.

Waissman impressionné répond :

— Je vois que vous êtes très au fait de tout, vous m'impressionnez. Je vais garder cette leçon en mémoire. Le plus important aujourd'hui, c'est que je voulais vous rencontrer, Sidney veut prendre un peu de distance, il dit qu'il commence à avoir trop de clients turbulents et que ça peut vous apporter de la chaleur. Il voudrait pouvoir compter sur vous si un jour il avait besoin.

— Bien sûr, tu lui diras que nous lui devons beaucoup et que nous serons toujours là pour lui. Nous surveillons aussi de notre côté ce qui se dit et ce qui se passe dans la rue pour s'assurer que personne de notre organisation ne se retrouve face à des événements nuisibles. On ne peut jamais tout prévoir, plusieurs de ses nouveaux clients viennent d'ailleurs et n'ont pas les mêmes coutumes que nous, dis-lui que s'il est pris entre l'arbre et l'écorce avec un de ces voyous, de ne pas attendre et de nous aviser.

— Sans faute, je lui ferai le message. Je crois qu'il ne joue pas au téméraire, il aime trop la vie.

— Oui, c'est un bon vivant, un peu trop des fois, je crois qu'il brûle souvent la chandelle par les deux bouts, ça ne dure jamais longtemps ces excès, de travail ou de plaisir. Essaie de lui faire voir le bon côté de l'équilibre. Si c'est tout ce que tu avais pour moi, je te laisse, pas mal de monde m'attend et je veux être rentré chez moi pour le bon petit plat cuisiné par ma femme qui m'a dit que ce sera de la raie au poivre vert, mon repas préféré.

Les deux hommes se quittèrent, Jack abandonna le deuxième sandwich auquel il n'avait pas touché et rentra en métro à son bureau du centre-ville. Il sera maintenant officiellement un maillon de l'organisation et développera une grande amitié avec A1 durant les années à venir.

Mardi 6 décembre, Chez Nick, Westmount.

Conrad Sansregret passait prendre une soupe et un sandwich Chez Nick de temps à autre, ça le faisait marcher un peu et il appréciait les boutiques de l'avenue Greene. Comme le « Gentleman », il devait bouger pour réfléchir, l'un conduisait, vite, l'autre marchait, lentement. Tout le contraste de ces deux philosophies de vie se résumait dans ces deux hommes unis dans un but altruiste, garder la paix.

Pour l'un, c'était l'urgence de vivre et créer des choses plus grandes que nous, pour l'autre, la patience et le souci du détail qui résolvent les plus grands mystères.

Il était perdu dans ses pensées quand il sentit une présence.

— Bonjour, quel hasard, je n'aurais jamais cru vous revoir. J'espère que je ne vous dérange pas ?

Suzie, la vendeuse de lingerie fine qu'il avait vue et associait à Allan Ross était devant lui, en uniforme de travail, ici Chez Nick. Il la reconnue instantanément, mais fit signe de chercher dans sa mémoire.

— C'est moi, Suzie je vous avais vendu un superbe ensemble pour votre femme, elle a dû l'apprécier et vous aussi.

— Ah oui, oui bien sûr, je vous replace. Vous travaillez ici maintenant ?

— Oui, depuis le début du mois, je ne m'entendais pas avec la propriétaire du commerce où vous m'avez connue, je l'ai quittée il y a plusieurs mois maintenant et je crois qu'elle a fermé boutique. Sans moi, elle n'y arrivait pas, je faisais absolument tout. J'ai mis du temps à me retrouver un emploi, mais ça y est, j'aime bien cet endroit, vous saviez que c'est ouvert depuis 1920 ?

Conrad le savait, c'était écrit partout. Il savait aussi que Suzie avait quitté son autre emploi, il y était retourné pour la voir. Il avait été soulagé de savoir qu'elle était partie et que la propriétaire n'avait aucune idée d'où elle était. Il avait été déchiré entre l'envie de la revoir et son devoir de fidélité envers sa femme et sa famille. Tout ce tourment lui revenait.

À l'époque, il n'avait fait aucun effort pour la retrouver, il s'était contenté de croire au destin, que tout était mieux comme ça. Maintenant elle était là, devant lui, aussi jolie et ingénue que la première fois qu'il l'avait vue. Elle sentait bon, un parfum ou une crème pour le corps, floral et délicat. Quelque chose de qualité.

— Heureux de vous avoir revue ici, c'est près de mon bureau. D'ailleurs je dois y aller, ma commande est prête et le travail m'attend, mais je passe de temps en temps on se reverra peut-être.

— Ça me fera plaisir, je travaille du lundi au jeudi jusqu'à 15 h. Moi c'est Suzie, si vous ne vous rappeliez pas de mon nom et vous c'est quoi ?

— Conrad, enchanté Suzie, si j'appelle pour commander des fois je vous demanderai, ça simplifiera les choses. Joyeux Noël si on ne se revoit pas.

— Noël est encore loin, j'espère bien que vous repasserez me saluer avant les vacances. Au revoir.

25 décembre, Montréal.

Tout est prêt, l'arbre est magnifique, Claire a fait un merveilleux repas, les enfants sont heureux, les parents des époux seront là bientôt, une multitude de

cadeaux trônent sous le sapin.

Mais Conrad est nerveux, il ne cesse de revoir Suzie dans ses rêves, il a de la difficulté à travailler, il ne se concentre plus. Il a un souvenir olfactif de son parfum qui l'obsède. Rien ne paraît, mais il doute de plus en plus de lui-même, de sa capacité à honorer le serment fait à l'église devant sa femme et celui fait devant ses pairs au travail. Qui est-il, que fait-il ?

25 décembre, Miami, Floride.

C'est sous un soleil torride que tous s'amusent autour de la piscine de l'hôtel le plus chic de Pompano Beach. Toute la famille est réunie, les amis aussi, plus de trente personnes invitées par notre débonnaire leader inconnu de la plus profitable organisation criminelle de l'époque, le Gang de l'Ouest !

Dix jours de rêves à manger, boire et fêter sans que personne ne voient une seule facture, le tout assumé par le plus généreux caïd que Trois-Rivières ait jamais connu. Madame Majoie n'a d'yeux que pour lui et lui n'aimera jamais une autre femme. Que la paix soit avec eux !

---

34. https://dernieres-nouvelles.com/la-carte-de-baseball-la-plus-chere-de-lhistoire-vient-detre- vendue-pour-126-millions-de-dollars/

Chapitre 13 1989

Les grands hommes !

Ce sont des hommes à qui les choses n'arrivent pas,
ils arrivent aux choses !
Léonard De Vinci

8 janvier 1989, aéroport LAX 7 h 30.

Sonny Barger n'aimait pas se lever tôt et il avait choisi sa vie en conséquence, mais il était loin le bon temps des fêtes sans fin et des ballades interminables sur sa superbe Harley Davidson. Au début, il avait récolté de l'argent facile des nouveaux clubs qui se joignaient à lui pour l'aura de puissance hors la loi qu'il faisait valoir brillamment, mais aujourd'hui il gérait une organisation tentaculaire avec une charte de règlements que peu connaissaient et encore moins respectaient.

Il devait constamment faire la discipline à tous ceux qui, comme lui, voulaient une vie sans règles. Il se sentait comme un instituteur revêche dans une classe d'attardés délinquants qui ne veulent rien entendre.

En plus de faire la loi, il devait assurer la subsistance de tous ces sinistres morveux, s'assurer de leur donner des crimes à perpétrer, tout ça pour ne pas travailler. C'était finalement plus compliqué que ce qu'il avait imaginé.

Ce matin, il prenait l'avion pour aller rencontrer des chefs de clans canadiens qui avaient des points à régler avec lui au sujet de ses nouveaux chapitres. Le président des Hell's canadiens avait insisté sur l'importance de ce meeting pour la distribution pancanadienne de drogues de toutes sortes. Il lui garantissait une sécurité sans faille grâce à leur nouvelle recrue qui se sentait déjà un vrai guerrier.

Sonny Barger n'était pas dupe, il savait que ces chapitres ne valaient pas mieux que les autres, juste un amas de psychopathes qui finissaient toujours par se croire meilleurs que les autres et voulaient s'émanciper des plus faibles en gardant le nom et l'affiliation des Hell's Angels. Ça ne faisait que créer plus de problèmes quand venait le temps de les éliminer. C'était un perpétuel

recommencement qu'il connaissait par cœur.

Sonny se rappelait ce jour en 1982 alors que le président des Hell's Angels canadiens de l'époque lui avait fait rapport de l'obligation qu'il avait eut de faire liquider deux membres en règle. Expulsés avec la mention « déshonorables » était le terme employé, mais derrière ces beaux mots, il n'y a que la mort.

Il avait su que ces deux hurluberlus avaient tenté de s'attaquer à la famille de quelqu'un de puissant qui avait menacé de décimer l'organisation canadienne en offrant de payer plus de trente millions de dollars pour faire abattre tous les membres affichant leurs couleurs. Il y avait une organisation puissante à Montréal, il verrait aujourd'hui de quoi il en retournait.

8 janvier 1989, aéroport YUL 16 h 50.

C'était le nouveau membre en règle qui attendait Sonny à l'aéroport. Souriant et fier d'arborer ses toutes nouvelles « patches », Maurice Boucher salua le grand patron fondateur des Hell's Angels avec déférence et admiration.

— Bonjour monsieur Barger, je suis honoré de vous rencontrer, c'est moi qui vais m'assurer de votre sécurité et que vous ne manquiez de rien. Montréal est une ville où tout est possible, les plus belles femmes, les meilleurs bars et partys se passent ici, on va vous montrer tout ce que vous voulez voir !

— Je ne viens pas ici pour le party et j'ai hâte de repartir, on va au « meeting » et je repars aussitôt, avait répondu Sonny d'un air marabout.

— Oui, oui monsieur, on y va, j'ai le point de rendez-vous, ce n'est pas trop loin.

Ils roulèrent vers le centre-ville et Boucher se demandait bien comment il allait apprendre la mauvaise nouvelle au #1 des Hell's.

A1 avait dicté des règles qui seraient suivies longtemps après cette rencontre, seuls les chefs pouvaient être présents et tous les gardes du corps, associés ou conseillers ne devaient jamais savoir où se trouvaient les rencontres pour assurer la sécurité de tous. Sonny devrait porter une cagoule jusqu'au lieu secret. Maurice s'appliqua à démontrer l'extrême confiance que tous avaient face à l'organisateur qui était un homme puissant et de parole.

Ils prirent la sortie Atwater, montèrent jusqu'à la rue Ste-Catherine, tournèrent à droite, filèrent jusqu'à Saint-Mathieu où ils tournèrent encore à droite, descendirent et juste avant d'arriver au boulevard Dorchester, ils entrèrent à droite dans la ruelle et tout de suite à gauche dans un stationnement souterrain au pied d'un grand édifice de béton gris d'au moins vingt étages.

Maurice n'avait plus le choix et devait annoncer son impuissance face à ce qui allait suivre.

— C'est ici que je dois vous laisser, c'est l'organisateur qui va vous conduire au

lieu secret de la rencontre.

— Quoi, tu ne viens pas avec moi, mais s'ils veulent me tuer, je suis à leur merci, c'est ça que vous appelez de la sécurité. Pas question que je parte seul.

— Comme je vous ai dit, c'est très sécuritaire, je vais être ici pour vous attendre à votre retour.

— Et si je ne reviens pas, j'imagine que tu vas mourir ici à m'attendre ?

Pendant ce temps, ils roulaient et arrivèrent au fond du garage où un minivan aux vitres teintées les attendait. Maurice s'était arrêté en retrait, face au véhicule avant de s'avancer pour le transfert, il lui restait une autre mauvaise nouvelle à annoncer.

— Je m'excuse, mais la règle impose que vous ne sachiez pas où se tient le rendez-vous final, vous devez porter cette cagoule pour entrer dans l'autre véhicule. Personne ne le sait, pour la sécurité de tout le monde. Même le parrain de la mafia italienne y va comme ça.

— Si les spaghettis sont contents de se faire ballotter comme des bœufs qu'on emmène à l'abattoir, c'est leurs affaires, mais pas moi.

— Vous êtes venu jusqu'ici, c'est une réunion qui va décider des années à venir pour tout le monde, faites-moi confiance, il ne vous arrivera rien, ils ont donné leur parole. Maurice Boucher avait reçu des ordres stricts du président canadien des Hell's. Contraire à son caractère belliqueux, il était en présence d'un homme qui pouvait le tuer et avait un grand respect face à ces rencontres.

Sonny Barger pensait au nombre de fois qu'il avait donné sa parole à ses propres hommes pour mieux les faire disparaître. Il réfléchissait, est-ce que la DEA américaine faisait faire le sale boulot par les Canadiens, est-ce que son élimination avançait quelqu'un d'ambitieux qui aurait pu monter un coup pareil ? Les criminels sont souvent des « gamblers » qui savent que certains coups valent la peine d'être joués mais que, quand notre heure est venue, il est très difficile de s'en sortir.

Pendant qu'il réfléchissait, ils virent la porte du chauffeur du véhicule qui les attendait s'ouvrir et un homme en sortir, il s'avança vers eux et Maurice Boucher reconnut A1.

— C'est lui, c'est l'organisateur en personne, vous voyez, il vient vous parler.

Sonny baissa sa vitre et au moment où A1 arriva au bord de la porte, le miroir central de leur véhicule explosa en mille morceaux alors qu'un bruit retentissant se fit entendre au même moment. Les deux hommes sursautèrent et virent en même temps un tireur couché sur le véhicule qui leur faisait face. A1 était calme et souriant, il leur dit :

— Bien le bonjour Sonny, c'est gentil à vous de vous être déplacé. J'imagine que la cagoule pose problème, alors vous voyez, si on avait voulu vous tuer vous seriez déjà mort. Faites-nous confiance, tout ira bien.

Sonny Barger prit la cagoule des mains de Boucher et l'enfila sans un mot, puis

sortit de la voiture. A1 le prit délicatement par le bras pour le guider et dit à Maurice :

— On sera de retour dans deux heures, c'est le temps que tu as pour aller changer d'auto. En passant, on ne voulait pas te faire peur, on savait qu'il serait difficile à convaincre pour la cagoule, alors on t'a aidé en le surprenant un peu.

Arrivés à la voiture, A1 fit asseoir Sonny à l'arrière et attendit que Maurice eût quitté pour dire à Sonny :

— Tu peux enlever la cagoule. On insiste pour que les chauffeurs et gardes du corps comprennent l'importance de ces réunions, mais nous savons tous qu'on accepterait de porter une cagoule que sous la menace sérieuse de mort, c'était pour ça la mise en scène. Mais tu es notre égal et comme nous, tu dois tout savoir et avoir confiance en nous, même pour l'endroit de la rencontre.

Tu vas rencontrer tout le monde qui a de l'importance et voir ce que nous avons bâti. Tu as le droit de donner ton avis. Tout le monde le fait et parfois, on est vraiment pas d'accord, comme personne n'est armé et que nous sommes tous là pour faire du profit, les divergences sont réglées par le vote. Jusqu'à aujourd'hui, tout a toujours bien fonctionné et on veut que ça continue. Ton organisation grossit et ça peut devenir un avantage pour tout le monde, mais il faut que tu tiennes tes hommes plus serrés, leur faire comprendre que la violence ne mène nulle part ailleurs qu'en prison. Voilà on est arrivé.

Il avait roulé à peine quelques minutes, était passé deux fois au même coin de rue où il avait reçu le ok d'un ami fiable qui lui indiquait qu'il n'était pas suivi. Ses hommes avaient suivi Boucher quand il était sorti du garage pour s'assurer qu'il n'aurait pas l'idée de suivre A1 et Sonny pour leur tendre un piège. Mais Maurice Boucher n'était pas encore assez confiant pour élaborer des plans de prise de contrôle du monde criminel de Montréal. Ça viendrait un jour.

Sonny entra le premier dans un restaurant chic du centre-ville de Montréal. Un salon privé les attendait.

Aujourd'hui, c'est en tant qu'instigateur de la paix que A1 réunit les chefs des plus grandes familles criminelles du pays pour établir une stratégie durable pour tous. Personne n'est absent, ils sont venus à son appel, tous sont envoûtés par l'autorité calme qui émane de sa présence toujours souriante.

C'est le stratège diplomate qu'ils sont venus entendre aujourd'hui. Chacun avait leurs ennuis quotidiens qui n'étaient pas bien graves, mais ils venaient aux nouvelles pour savoir si tout allait bien où si une tempête se levait à l'horizon.

Seuls les grands « capos » sont présents, sans gardes du corps, sans avocats, des hommes qui décident. Habituellement à ces quelques rencontres exceptionnelles, quatre ou cinq personnes sont présentes et seulement beaucoup plus tard, dans les années 2000, un représentant des motards criminalisés canadiens sera invité à participer à ces rencontres. Aujourd'hui exceptionnellement, Sonny Barger, fondateur des Hell's Angels aux États-Unis, serait présent.

Voici les représentants et leur origine : Nicolo Rizzuto de Sicile, Italie, représentant de la Cosa Nostra. Cosimo Stalteri, Calabrais, représentant de la Ndranghetta. Semion Mogilevich, représentant de la mafia Russe. Adrien Dubois, représentant de l'Est de Montréal et des francophones canadiens. Tse Chi Lop, représentant le Big Circle Boys, très jeune et fraîchement arrivé de Chine il contrôle déjà l'importation d'héroïne au Canada. Finalement, Salvatore Cazetta, chef des tout nouveaux Rock Machine du Québec, éternels ennemis des Hell's Angels.

Sonny Barger regarda longuement Cazetta qui portait fièrement ses couleurs et souriait. Cazetta s'avança, lui tendit la main et lui dit qu'il était le bienvenu et content de le rencontrer.

Ces rencontres sont rares, parfois d'autres personnes sont présentes, mafia juive, nouveau grand fournisseur du Pérou, d'Équateur ou prochain distributeur européen qui nécessite de connaître l'ampleur des possibilités venant du Canada.

A1 fit un court résumé de leur situation, les trois avantages majeurs : le contrôle du port, l'avion « invisible » et son pilote et la longueur de la frontière avec les États-Unis. Toutes les organisations s'unissaient chacune pour générer son propre profit, aucune somme n'était mise en commun, le seul but de ces rares rencontres étant de faire durer leur association et tenir la police à distance. Pour ne pas éveiller les soupçons, il avait été décidé de limiter la violence au maximum. Les rencontres servaient aussi à identifier les possibles dépassements de certains jeunes loups trop gourmands et qui ne seraient pas au courant des règles que ces capi di tutti capi entretenaient.

Chaque patron fit un court rappel de son organisation, la satisfaction que leur union engendrait pour tout le monde, les rumeurs de la rue, les jeunes montants, les problèmes à venir s'il y en avait, mais depuis des années, rien à signaler de bien grave.

Puis la discussion se tourna vers Sonny Barger et son organisation grandissante. Ils voulaient tous lui fournir la drogue nécessaire à son marché pour agrandir par le fait même leur réseau de distribution et lui faire voir que l'expansion des Hell's Angels devait être plus intelligente.

Premièrement, maximiser le profit d'une région avant d'élargir leurs territoires au gré des envies de tout un chacun dans leurs rangs. Surtout ils voulaient lui faire sauter l'étape inutile de la violence que toutes ces organisations avaient dû traverser à grands coups de pertes autant humaines que financières.

Ces nouvelles organisations de motards criminels sont peuplées de jeunes impulsifs, souvent provenant de milieux défavorisés, peu scolarisés, soit par faute d'une mauvaise situation familiale ou alors par leurs handicaps personnels limitant leur capacité de compréhension, des cancres qui se réfugient dans la violence dès leur plus jeune âge par mécanisme de défense.

Aussi il y aura le réel malade mental, sociopathe ou pire, psychopathe, qui

trouvera dans cette bande aux règles violentes un terreau fertile à ses pulsions, il y gagnera même le respect.

Sonny Barger n'est pas dupe, il sait bien qui joint son organisation, mais il découvre les possibilités de ces nouvelles associations lucratives. Il a aussi une vision différente et surtout plus personnelle des choses, il connaît le nombre de bandes de motards de différentes affiliations qui luttent contre lui pour la vente de drogue sur tous les territoires.

Ces hommes ont rallié quelques chapitres des Rock Machine mais ne parlent pas de l'aider dans ses autres rivalités, souvent meurtrières.

En plus, en tant qu'Américain, il a son propre réseau d'approvisionnement sans frontières, son contact de Miami peut lui fournir tout ce dont il a besoin et il ne veut pas se le mettre à dos.

— Je considère votre offre assez généreuse, mais j'ai déjà ce dont j'ai besoin du côté de la cocaïne aux États-Unis, pour ce qui est de l'héroïne, je peux faire affaire avec vous, pour les nouvelles pilules aussi, ça m'évitera beaucoup de travail. Pour finir, je suis le fondateur mais je ne suis pas sûr de pouvoir influencer tous les leaders des autres chapitres américains.

A1 sourit, il attendait cette réponse.

— Bien sûr, on comprend et c'est une belle qualité la fidélité à ses fournisseurs, on aime tous ça. Je sais que tu attends cinq cents kilos de cocaïne mercredi prochain, livrés à 8 h du matin au cimetière All Souls sur la rue Glen Cove, à Vallejo où vous avez un assez récent chapitre, la livraison a été retardée pour te permettre de venir ici.

Tu n'as pas à t'inquiéter pour ton contact, Peter va très bien prendre ta décision, il travaille déjà avec nous, c'est notre drogue colombienne que tu vends aux États-Unis depuis plus de deux ans.

Maintenant nous savons que tu dois te défendre d'un tas de motards différents qui veulent ta place partout. Ici au Québec, on va t'arranger les choses, on a divisé les territoires et tant que tout le monde les respecte, personne ne bougera contre vous. Les Rock Machine du Québec, ça nous appartient, leur président ici présent s'engage à respecter les territoires et on a aucun intérêt à ouvrir une guerre.

Pour le reste du Canada, on y travaille et là, c'est toi qui va devoir convaincre tes frères de jouer le jeu du profit et pas de la guerre. Si des individus dépassent leurs territoires à Vancouver, viens nous voir au lieu de laisser tes gars tirer partout et faire monter la pression policière. Demande-leur aussi de ne pas dépasser leur territoire pour qu'un jour tout le monde comprenne.

On a des informations qui viennent de chez vous qui nous font croire que ton chauffeur, Mom Boucher, aurait des idées de grandeur. Fais-lui comprendre sa place et on va s'assurer qu'il fasse de l'argent.

Sonny Barger était plus que surpris de tout ce qu'il venait d'entendre, il

comprenait finalement l'étendue de cette organisation, il avait entendu parler de tous les hommes présents, il les croyait ennemis jurés, jamais il n'aurait cru que ces hommes puissent se réunir dans un but commun.

— Je vois que je suis quelques coups derrière vous, je comprends ce que vous faites et j'aimerais bien que ça puisse fonctionner. Vous connaissez nos règles, beaucoup de membres les vénèrent et auront de la difficulté à accepter votre vision, je ne crois même pas pouvoir la partager avec eux, mais je m'engage devant vous à tenter de manœuvrer mes hommes dans le sens du respect des territoires et de les tenir par la menace de coupures d'approvisionnement.

Je vais faire le tour de mes chapitres et leur faire voir l'augmentation des profits par les nouvelles drogues et le besoin de se faire oublier de la police, en espérant que tous me suivent dans cette voie. Avec l'ensemble de nos membres soyez prêts à fournir, on va ouvrir le marché !

— La marchandise ne manque pas, merci de comprendre aussi rapidement les avantages que nous apportons conclut A1.

Messieurs, merci de vous être déplacés, j'espère que nous n'aurons pas besoin de nous revoir avant longtemps. Si le système se dérègle ou si quelqu'un a un problème, vous connaissez le moyen de convoquer la prochaine réunion.

Vito, veux tu reconduire Sonny j'ai une urgence.

— Bien sûr, viens Sonny on va discuter. Toi aussi Salvatore, ce sera plus intéressant si tu es là.

Tous quittèrent sauf A1 qui restait assis à la table attendant quelque chose que personne de cette assemblée n'aurait pu prévoir. Il attendit cinq minutes puis Conrad Sansregret entra et vint s'asseoir avec lui.

— Alors le « Gentleman », satisfait ?

— Je crois que ça c'est bien passé, on vient de s'acheter une bonne année de paix je crois, peut-être plus. Tu en penses quoi ?

Conrad Sansregret avait tout vu, tout entendu et surtout tout enregistré. Pas pour la GRC, pour son propre compte, pour étudier et analyser.

Si Conrad Sansregret est un traître à la GRC, alors A1 en est un face à son organisation, tous les deux risquent la mort si quelqu'un le découvrait. Mais c'est ensemble qu'ils sécurisent Montréal et tentent d'agrandir leur gouvernance bienveillante sur un monde sans foi ni loi.

A1 n'a pas encore quarante ans, partout où il va et tous ceux qui le rencontrent sont frappés par son charisme et sa force de caractère.

Lui-même se demande ce que d'autres voient en lui parfois. Il lui semble que tout ce qu'il fait est normal, va de soi selon les circonstances. C'est là où se cache la grande différence. Les autres ne feraient jamais le centième de ce qu'il fait tout naturellement.

À son arrestation en 2006, Gérald Gallant dira qu'il avait rencontré A1 en prison en 1974 et qu'il avait été impressionné par cet homme qui était respecté

de tous, un vrai leader et qu'il espérait un jour travailler pour lui. Au récit de Gallant, on croirait qu'il parle d'un vieux sage ou d'une légende de la mafia. En 1974, le « Gentleman » avait **vingt-quatre** ans.

Si le « Caïd de Trois Rivières » était né à une autre époque, il aurait été général des armées, Alexandre le Grand ou Napoléon. À chaque pas, il décide. Il ne se laisse pas ballotter par le long fleuve tranquille de la vie.

Aujourd'hui, ces deux hommes que tout opposait, collaborateurs et peut-être même futurs amis, font le bilan d'une rencontre qui s'est très bien passée.

— Oui, je crois bien que tout ce beau monde a réalisé l'importance de ne pas faire de vagues pour que l'argent continue de couler dans leurs poches. Le motard devrait donner des ordres dans le bon sens, tu as bien fait de ne pas le menacer de lui couper l'approvisionnement, il ne l'a peut-être pas remarqué, mais il doit se compter chanceux d'avoir d'aussi bons fournisseurs.

Changeons de sujet, j'ai une bonne et une moins bonne nouvelle à t'annoncer, laquelle veux-tu en premier ?

A1 connaît bien la chanson.

— Commence par la mauvaise, on ne s'en souviendra pas quand tu m'auras donné la bonne.

— Mes patrons sont venus me voir et selon de nombreux informateurs qui parlent toujours d'un cerveau dans le milieu de la cocaïne, ils ouvrent une enquête sur l'organisation du « Caïd » de Trois-Rivières. Ça c'est la mauvaise. Tu devras jouer la prudence et rester dans l'ombre pour que je puisse leur faire voir que ça ne mène à rien et que nous devons cesser les frais. Occupe-toi de ton auto, ça les refroidira.

Ensuite, grâce aux nombreuses arrestations et la violence dans les rues qui diminue, ils me nomment directeur du département des stupéfiants de la province avec un siège de consultant pour toutes les autres provinces. Ma nomination sera annoncée le mois prochain.

A1 souriait :

— C'est une excellente nouvelle ça, je crois qu'elle annule même la mauvaise complètement.

— Un peu, mais on va devoir être encore plus prudents. On va passer par l'avocat Jack Waissman pour les messages et se faire un code pour diminuer les risques d'être reliés.

La nouvelle enquête contre Inès Barbosa démontre qu'elle prend beaucoup de place, vous devez vous méfier, les Colombiens veulent faire des affaires directement ici sans passer par vous. Comme tu sais, j'ai mis un de mes hommes sur le coup, Jaime Lello, un Portugais qui parle cinq langues. C'est une recrue mais il avait tout ce qu'il faut, alors on l'a implanté avant qu'il ait le temps d'être connu comme policier, à ce que je sache, il a réussi son intégration au groupe.

Là-dessus A1 dit :

— Sergio nous dit que tout a bien été selon ce qu'il a entendu, ton homme serait même devenu le nouveau protégé de la « Marraine » et son jouet sexuel, le savais-tu ?

— Non, selon ses rapports, il ne fait que jouer son rôle de garde du corps, j'en déduis qu'il joue sur les mots, nous garderons l'œil ouvert.

Côté technologie, les nouveaux téléphones cellulaires Motorola qui se vendent sont difficiles à mettre sous écoute, mais on a un département qui travaille à chercher des failles. Je te ferai part des avancées quand nous en aurons. Utilise-les uniquement pour appeler tes gens, ne donne jamais le numéro à personne. Fais acheter plusieurs téléphones par des personnes différentes et sans dossier criminel évidemment. Donne le numéro de l'appareil que tu utilises à Jack et si un jour il t'appelle, c'est que mes hommes auront trouvé le numéro.

Pour ce qui est de l'argent, je ne croyais jamais dire ça, mais, je vais te demander de me faire un dépôt en Suisse, j'irai ouvrir un compte à mes prochaines vacances cet été. Ce sera pour ma femme et mes enfants plus tard, jamais je n'y toucherai tant que je serai en poste.

— Parfait, j'ai tout noté, je vais faire le nécessaire. C'est une bonne décision pour l'argent, le travail que l'on fait est profitable pour tout le monde, la société surtout et tu es le seul à ne pas en tirer parti. Tu pourrais être surpris du montant que nous avons accumulé pour toi, on en a parlé depuis longtemps et tout est compté. Chaque fois que tu as bougé pour nous, on a mis un pourcentage de côté. Il n'y a qu'Allan Ross, Sidney Leithman, puis maintenant Jack Waissman et moi qui sommes au courant de notre union.

Jamais nous n'en parlons aux autres familles, on dirige toujours leurs soupçons vers les hommes politiques et ils y croient. Les Italiens, eux, ont des vrais aides en politique, pour diversifier leur blanchiment d'argent, ils sont aussi dans la construction. On devrait peut-être s'y mettre.

A1 continua.

— Dans quelques mois, en Europe, tu pourras rencontrer Allan Strong et ce ne serait pas mauvais que tu lui fasses un cours sur les nouvelles manières d'opérer pour sa sécurité et la nôtre. Si tu pouvais t'éclipser quelques jours, je pourrais te le faire rencontrer en toute sécurité en route vers la Suisse.

Conrad Sansregret réfléchit, puis il dit :

— Je n'aime pas beaucoup l'idée. Ça peut me mettre un peu trop proche de vous, mais on a le temps d'y penser. Je suis capable de disparaître et je verrai peut-être les choses d'un autre point de vue. On s'en reparle.

Ils se serrèrent la main et A1 quitta le premier. Conrad Sansregret attendrait le soir avant de sortir par l'arrière du restaurant habillé en cuisinier avec une casquette et une fausse barbe.

Dans la voiture du Don Rizzuto, Sonny et Salvatore étaient assis à l'arrière. Sonny réfléchissait à sa journée et faisait ses comptes. Ces gens qui étaient des

ennemis naturels depuis des générations travaillaient ensemble et avaient réalisé des économies de masse, un approvisionnement sans coupures d'une drogue de qualité constante à un prix hors de toute compétition.

Vito discutait simplement de tout et de rien alors que Sonny commençait à rêver de pouvoir convaincre ses « frères » de travailler aussi efficacement. Il se voyait commencer des discussions avec d'autres clubs de motards.

Sonny l'unificateur, ça sonnait bien.

Il avait déjà une partie d'un de ses plus féroces ennemis de son côté, les Rock Machine du Québec. Unir les clubs de motards était le plus grand but, s'il le réalisait, il passerait à l'histoire. Avec ce Cazetta, il pourrait aller voir d'autres clubs et leur montrer que c'était possible, rentable et souhaitable. Déjà plusieurs autres clubs s'étaient affiliés aux Hell's, c'était possible, mais jamais sans une guerre coûteuse. Il savait pourtant que malgré toutes les bonnes raisons, beaucoup seraient difficiles à convaincre et d'autres tout simplement impossibles à raisonner.

Cazetta le regardait réfléchir sans porter attention au Don qui conduisait, il voyait les idées que se faisait Sonny, il les partageait aussi un peu, avec plus de recul. Il lui dit :

— Je sais à quoi tu penses, ce ne sera pas facile à faire avaler, notre premier test sera ici dans cinq minutes. Je connais bien Mom Boucher, c'est un violent et il est intransigeant, il sera surpris de me voir et voudra s'en prendre à moi comme à un traître. Tu devras imposer ta loi.

— Ne t'inquiète pas, c'est encore un novice, il écoutera, j'en ai vu d'autres des enragés de son style.

Ils arrivèrent dans le stationnement et Don Rizzuto se plaça en diagonale devant la voiture de Mom, il le regarda et lui fit un signe de la tête en guise de salutation. Mom resta bouché, il ne s'attendait pas à voir le grand patron des Italiens reconduire son idole de jeunesse. D'ailleurs il ne voyait personne à côté de Rizzuto. Il vit la porte arrière s'ouvrir et Sonny descendre de voiture, saluer le Don et s'avançer. Mom n'était pas au bout de ses surprises, il vit la porte de l'autre côté s'ouvrir et reconnut immédiatement le renégat, Salvatore Cazetta, qui sortait aussi de la voiture.

Irréfléchi et impulsif, il pensa encore à un piège et bondit hors de sa voiture mit la main à sa ceinture pour tirer son arme de son pantalon, mais il entendit Sonny Barger lui crier d'arrêter tout de suite et Mom vit son grand patron se placer entre lui et son ennemi. Cazetta souriait, très calme et dit :

— Salut Maurice, toujours aussi explosif. Je vois que tu montes dans l'organisation, tu as eu tes couleurs toi aussi, comme moi, mais pas pour les mêmes raisons. Les miennes sont celles d'un chef, le grand patron des Rock Machine Canada, comme ton ami Stadnick.

Maurice Boucher voulut commencer à jeter son venin au visage de Cazetta

quand Sonny l'interrompit en lui disant :

— Écoute bien ce que je vais te dire, surtout essaie de voir et de comprendre ce que tu vois. Qui est dans l'auto, qui est venu me chercher, est-ce que je suis ici devant toi ? Te rends-tu compte de ce qui se passe ? Nous sommes tous les plus grands criminels et on va travailler ensemble pour une seule chose, faire de l'argent sans faire de prison. Pour réussir, on doit arrêter les guerres. Tu vas m'écouter et tu vas faire de l'argent, si tu n'es pas d'accord, tu vas perdre tes couleurs aujourd'hui même et on ne te laissera pas la chance d'aller te partir un nouveau club avec tes lieutenants fidèles. Je suis le grand patron et j'ai le droit de retirer les « patches » de qui je veux.

Mom Boucher voulut parler, mais Sonny ne lui en laissa pas la chance, il continua :

— Monte dans la voiture, tu viens me reconduire à l'aéroport et je vais t'expliquer comment les choses vont fonctionner dorénavant.

Salvatore Cazetta, c'est ton nouveau partenaire silencieux. Il a son territoire et tu as le tien, tu vas protéger le sien et il va protéger le tien. Tant que personne ne dépasse ses limites, tout le monde est heureux. Si un jour j'apprends que tu as laissé un de tes hommes tenter de s'approprier un endroit qui ne lui appartient pas, je vais revenir personnellement et te tenir responsable. Allons-y, je vais t'expliquer le reste en voiture.

Mom « Vidé » avait un air incrédule, il ne comprenait pas encore tout à fait ce qui se passait mais obéissait à son idole de toujours, le vrai, l'unique fondateur des Hell's Angels modernes. Ils quittèrent le garage laissant Salvator Cazetta avec Don Rizzuto. Sur la route de l'aéroport, ils trouvèrent une cabine téléphonique et Sonny Barger appela le président des Hell's au Canada, Walter Stadnick, pour l'informer des nouvelles dispositions et que le message devait se transmettre à tous les chapitres du Canada. Il lui mentionna aussi qu'il reviendrait rapidement pour s'assurer que tous comprennent bien les nouvelles règles au Canada.

Puis Sonny Barger s'envola pour la Californie et continuera de rêver à la grande union qui malheureusement ne se concrétisera jamais.

Deux jours plus tard, Chez Nick.

— Bonjour Suzie, comment allez-vous ?

— Bonjour monsieur Sansregret, heureuse de vous voir, je vais bien, merci, et vous ?

Conrad venait de plus en plus souvent prendre son café ou son repas au café Chez Nick les jours où Suzie travaillait. Il pensait constamment à elle, se torturait pour ne pas venir tous les jours, adorait les jours où elle n'était pas là, tout autant qu'il les haïssait. Elle le rendait fou et il voyait qu'il ne lui était pas indifférent

non plus.

Toujours coquette, pour lui se disait-il, elle sentait toujours bon, les fleurs délicates, les épices sensuelles, tout en elle invitait à l'abandon dans un lit douillet. Il rêvait de l'inviter dans un bon restaurant, un soir, eux deux, seuls pour toute une soirée, puis une nuit. Mais il n'y parvenait pas, son intégrité ne lui permettait pas. Il continuait de venir lui parler de tout et de rien, souvent de météo, de n'importe quoi, cinq minutes à la fois, uniquement pour la sentir près de lui.

Une question restait sans réponse, pourquoi était-elle là ?

10 février, Cap-de-la-Madeleine.

A1 et « BF » ont rendez-vous au garage de carrosserie du « Gentleman », « BF » est impatient de connaître la nouvelle que son grand ami veut lui annoncer même s'il s'en doute depuis déjà un moment.

— Salut le grand manitou, toujours aussi en forme !

— Mon fidèle « BF », oui, on est tous très en forme et c'est toujours un plaisir de prendre quelques minutes pour venir te voir. J'ai une bonne nouvelle, mais on va attendre quelques minutes, on a des retardataires.

— Tu as invité d'autre monde, je croyais qu'on discuterait seuls, j'ai quelques trucs à régler avec toi.

— Pas de problème, c'est pour ça qu'ils sont là.

La porte s'ouvrit, Allan Ross et le « Cow-boy » entrèrent dans le garage où s'affairaient plusieurs employés de A1 sur des voitures à différents stades de réparation et de peinture.

A1 siffla fort et demanda à tous ses employés d'arrêter ce qu'ils faisaient et de venir le rejoindre au centre du garage pour une petite annonce spéciale :

— Messieurs et madame, la comptable était sortie de son bureau à l'appel du patron, je vous réunis aujourd'hui parce que j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Vous êtes tous les meilleurs dans vos domaines respectifs et le garage fonctionne à plein régime. Presque jamais personne de malade, une qualité exceptionnelle de résultats, des clients satisfaits, qu'est-ce qu'un boss peut demander de plus ?

Pour vous montrer mon appréciation, j'ai deux bonnes nouvelles à vous annoncer, la première est monétaire. Vous êtes déjà les mieux payés de l'industrie et aujourd'hui, je donne un bonus à tout le monde qui travaille pour le garage, ça inclut Elvis qui est sur la route encore aujourd'hui et aussi une augmentation de cinq pour-cent de vos salaires.

Les employés crièrent leur joie et firent claquer les outils qui se trouvaient à portée de main en signe d'approbation au patron jusqu'à ce qu'il puisse continuer.

— Le bonus, lui, est en argent, vous recevrez chacun une toute petite

enveloppe tout à l'heure, profitez-en et ne dépensez pas tout à la même place comme on dit.

Chaque enveloppe contenait vingt-cinq billets de cent dollars, une petite fortune à l'époque, plus d'un mois de salaire et comme c'était en argent et que tous connaissaient bien le patron, cet argent n'était évidemment pas imposable. A1 poursuivit :

— Ma deuxième nouvelle, c'est encore plus de travail pour vous, parce que vous êtes les meilleurs et que j'ai réussi à convaincre des investisseurs qu'il était temps que le Québec produise ses propres autos, ensemble nous allons créer une nouvelle entreprise de fabrication de voitures !

Pas n'importe quelles voitures, des voitures sport, rapides et performantes qui dureront plus longtemps que tout ce qui roule en ce moment, c'est ma vision et c'est avec et grâce à vous que nous allons la concrétiser.

Tous applaudirent de plus belle et s'excitèrent de ce défi auquel personne ne s'attendait. C'était plus grand que tout ce à quoi ces gars-là n'avaient jamais rêvé. Ils étaient comme tout le monde, subjugués par la force de caractère de cet homme qui repoussait constamment les limites de ce qui était possible chez nous, au Québec. Rien ne pouvait l'arrêter, tous étaient fiers de travailler pour lui et personne n'osait jamais faire moins que ce qu'il y a de mieux pour lui.

Il continua :

— Un jour, un jeune mécanicien a construit le premier véhicule allant sur la neige, aujourd'hui la compagnie qu'il a fondée fait des avions, alors comme Bombardier, on va transformer l'industrie en innovant partout, vous serez tous mis à contribution pour votre savoir-faire et vos idées, messieurs.

Il termina son discours en leur demandant de finir rapidement ce qu'ils faisaient, puis de ranger leurs outils et de prendre le reste de la journée de congé pour aller retrouver leur famille et profiter de leur petit bonus. La semaine prochaine, ils devaient être frais et dispos pour commencer le nouveau projet.

Quand tout le monde fut parti et que les quatre hommes restèrent seuls au garage, ce fut « BF » qui lança le premier :

— Comme ça tu as des investisseurs qui vont venir te dire comment gérer tes affaires « Le P'tit » ?

— Les gars et la comptable n'ont pas besoin de savoir d'où vient l'argent et s'ils passent le mot que c'est un consortium de gens riches qui monte l'affaire, ce sera déjà ça de gagné. Je vais devoir mettre des partenaires silencieux pour justifier l'argent que j'injecte dans l'entreprise de toute façon. On a bien une bonne vingtaine d'entreprises légales qui roulent sous des prête-noms, elles vont toutes investir.

« BF » lui fit remarquer que quand la voiture se vendrait, ça ferait encore des gains à redistribuer à ses propres compagnies, le cercle vertueux du profit n'en finirait plus de les enrichir.

— Oui, mais n'oublie pas que ça va prendre au moins cinq ans de pertes avant que ça devienne rentable, c'est surtout un beau projet. Dans notre métier, cinq ans c'est une éternité, tout peut arriver.

Fort de son expérience et comme lui, « BF » adorait les voitures et connaissait tout des moteurs, châssis et suspensions. Ils en sont venus à la conclusion logique que, quand on a trop d'argent et pas assez de grands projets, on fabrique notre propre voiture québécoise.

Le garage de débosselage était maintenant cent pour-cent « propre », plus aucune voiture volée dans les environs, mais A1 ne savait pas encore s'il allait installer la production à cet endroit ou s'il construirait un nouveau building.

— Et comment tu vas l'appeler ton auto ? Ça fait assez longtemps qu'on en rêve, faut lui trouver un nom si on veut la vendre.

— Tout le monde me suggère des noms, mais c'est mon fils qui a eu la meilleure idée pour l'instant. La Ray Desf ! Ça sonne vite il me semble.

— Ben là ! Tu trouves pas ça un peu prétentieux ?

— Ferrari, c'est quand même son nom. On doit juste passer quelques années et plus personne ne saura d'où ça vient et qui la construit. En tout cas, ce sera une belle auto et avec toutes les modifications qu'on va lui apporter, ce sera un vrai bolide sport ! Les Italiens et les Allemands ont juste à bien se tenir, ça va gagner des courses ce char-là.

Ils avaient déjà songé à ce qu'ils espéraient construire, de multiples plans étaient déjà prêts à être mis en forme et testés. Il ne manquait que la concrétisation du projet et c'était ce matin même que tout prenait forme.

Le « Cow-boy », curieux, demanda :

— Elle va te coûter combien, as-tu déjà fait le calcul de l'argent que tu veux investir, en plus du temps ?

— C'est pas trop grave, les entrepreneurs ne comptent pas, quand ce sera rendu aux ventes, on verra le coût de revient pour décider du prix, mais une auto comme ça, ça n'a pas de prix. Les collectionneurs paient pour la rareté, pas pour s'en servir, la majorité des Ferrari ne sortent que quelques fois par année.

Pour l'instant c'est juste une petite partie de mon bas de laine, mais une partie qui peut rapporter gros. Faut avoir de la vision et les projets se réalisent quand on les met en action.

Puis ce fut Allan Ross qui ramena la conversation sur l'ordre du jour obligatoire :

— En tout cas, ça nous fait faire autre chose que toujours penser à la « business » qu'on ne devra pas trop négliger. Maintenant que l'affaire du garage est réglée, revenons à nos moutons prêts à être tondus.

As-tu parlé aux Hells ? Il me semble qu'ils recommencent à prendre de la place, ils veulent pas laisser les petits vendre à Québec. Le « Cow-boy » m'a fait atterrir dans Charlevoix et on est passé voir les amis de Québec en venant ici.

— Oui, Raymond de Québec m'a dit ça. Ils ne s'en prennent pas à lui encore, il ne faudrait surtout pas, mais il entend des histoires de gars qui se font intimider dans les bars. Je crois que Stadnick va faire un petit rappel pour calmer les vedettes qui ne savent pas ce qu'elles font. On vient de finir la rencontre au sommet et je crois que les patrons ont compris, il leur reste juste à faire le tour et aviser tout le monde.

Si vous aviez vu le visage de Maurice l'épais, quand il a vu Cazetta et que Sonny lui a crié de rester tranquille, je crois que ce sera le meilleur souvenir de Salvatore, il en rit encore.

Ross poursuivit :

— Pourquoi on leur couperait pas les livraisons, quelques semaines, histoire de voir ce qu'ils vont faire sans « stock » ?

— Non, je vais parler au boss, je sais que c'est juste des têtes brûlées qui font le trouble, ils se pensent invincibles mais ils ne savent même pas d'où ça leur vient tout ce qu'ils vendent. Ils vont recevoir le message assez vite tu vas voir. Et on doit être réaliste, maintenant on ne peut plus arrêter les livraisons, on doit même travailler plus fort et trouver de nouveaux distributeurs.

On a un conteneur de mille kilos de cocaïne qui entre tous les quinze jours au port sans compter les livraisons routières et l'aéroport. Plus le haschich qui, lui, arrive chaque semaine par lots de cinq cents à deux mille kilos selon le fournisseur, on va bientôt commencer à devoir agrandir l'entrepôt pour loger ce qui ne sort pas immédiatement. Cette drogue-là devient moins populaire ici, on doit trouver le marché qui peut en prendre plus et ne faire que le transit ici.

Nos gars de Québec sont forts sur le PCP qui est très rentable pour eux, mais ça réduit d'autant ce qu'ils nous prennent en cocaïne et ecstasy. Le consommateur a un budget limité, quand on introduit un nouveau produit on déplace simplement les montants d'une colonne à l'autre. Tant que ce sont nos colonnes c'est bon, mais quand l'argent quitte pour d'autres fournisseurs on devient moins profitable.

On doit développer les ventes partout au Canada, sinon on devra réduire les commandes et ça, ce sera difficile si on veut garder de la diversité chez nos fournisseurs, ils comptent tous sur nous pour écouler de grandes quantités de marchandise. C'est un beau problème, mais un problème quand même.

C'est dur à croire que sans nous, il n'y aurait pas 20 % de ce qui se trafique dans la rue. Pour en revenir aux petits enragés de Québec, les grandes familles savent ce qui se passe et sont avec nous, ça va se régler, ils vont avertir leurs gars.

C'est quand même une race à part ces motards-là, depuis que les Popeye existent, probablement les premiers motards du Québec, il y a des jeunes qui ont besoin de faire du bruit pour se sentir vivre.

Mais vous savez quel est notre avantage dans tout ça ?

— Oui, oui, tu nous le répètes assez, ils prennent toute la chaleur et gardent la

police occupée, pendant ce temps-là, elle ne pense pas à nous.

— Pas juste ça mes amis, quand on doit donner quelqu'un à nos gentils nettoyeurs de rue, on a pas besoin de chercher qui nous énerve le plus, on pige dans la gang de sales qui font du bruit et la police fait le ménage pour nous, même pas besoin de se salir les mains. Ce qui m'étonne par contre, c'est que ça fait juste un mois depuis le dernier meeting et déjà il y a du grabuge, j'aurais espéré une trêve plus longue. Les hommes de Maurice le fou à Montréal restent calmes et ça me fait croire qu'il a compris quelque chose.

Puis ce fut « BF » qui revint sur certaines opérations hors de la province :

— En parlant de se salir les mains, as-tu fait régler le problème en Ontario ?

— Oui, notre homme est parti. On devrait avoir le compte rendu d'ici trois ou quatre jours, tu sais qu'il est méticuleux et qu'il aime ça tout vérifier deux fois.

C'est dommage ce petit trou de cul qui est venu mettre son nez dans la ville du « Grand », la « business » commençait à bien rouler. Le Grand fait attention et il ouvre tranquillement, Timmins est une ville qui a du potentiel et les alentours aussi. Je te dis que d'ici un an ou deux, ça va rapporter gros. Il a combien de notre produit ?

« BF » consulta son carnet et dit :

— Trois kilos depuis un mois, selon le message que j'ai reçu, trois quarts placé, moitié collecté. Bientôt il va falloir envoyer Elvis lui en porter trois autres et ramener l'argent. Je crois que ce sera deux kilos par semaine juste à Timmins et encore plus quand il aura placé ses pions aux alentours.

— As-tu beaucoup de retards chez les autres ?

— Rien de bien grave, pas de contrat à donner (sourire et clin d'œil), on sauve de l'argent. Pour les contrats, tu prends toujours le même ? Tu es sûr qu'il va bien ? C'est pas donné a tout le monde de continuer à bien vivre après avoir tué.

A1 le rassura :

— De tout ceux que j'ai vus, c'est probablement le meilleur au Québec. Il est pas comme d'autres psychopathes, il travaille pour l'argent, il se gâte un peu après la job, mais il reste un citoyen normal. Pas de gros char, pas de dépenses extraordinaires. Il a une femme et vit à la maison. C'est un bizarre, mais on aura pas mieux. Et ça t'évite d'avoir de la pression. En plus, il peut voyager, ça nous fait gagner du temps pour les jobs en dehors.

— En tout cas, depuis 1978, c'est pas nous qui le faisons vivre, seulement quatre contrats.

— Oui, mais oublie pas qu'il faisait bien d'autres choses avant son premier, je lui envoie parfois quelques « piastres » pour des petites jobs, il apprécie ça. Mais il m'a demandé que l'on se rencontrent moins pour qu'il puisse rester plus anonyme. Je crois qu'il voit que ça prend beaucoup d'expansion nos « business », s'il savait tout, il se cacherait encore plus.

En tout cas, l'avocat m'a confirmé que personne dans la police ne pensait à lui

pour ces affaires-là. On a sorti son dossier et ces pauvres enquêteurs le disent pas trop intelligent et le considèrent comme inutile et sans envergure. C'est bon pour nous et pour lui. Mais ça reste entre nous, on ne lui répétera pas.

Et Allan Ross conclut :

— Bon, c'est parfait tout ça, c'est pas cher payé pour toute l'info qu'on reçoit du service de la justice.

Nos quatre acolytes se quittèrent pour retourner chacun à leur besogne sous les yeux inquisiteurs de deux agents de la GRC qui étaient venus par hasard faire une journée de surveillance au garage du « Caïd » pour voir s'ils ne trouverait pas des informations incriminantes sur des voitures volées ou des employés qui auraient été connus des policiers. Ils firent rapport de leur investigation dans le dossier avec la mention de découvrir ce qui se tramait là.

Ils eurent la réponse à leur questionnement quand la nouvelle sortit le lundi suivant voulant qu'un industriel bien connu de Mauricie se lançait dans la fabrication d'une voiture québécoise. Tous dans le monde policier savaient que ce n'est pas avec un commerce de réparation de voitures qu'on peut disposer de moyens financiers permettant cette extravagante entreprise. Il faudrait creuser pour trouver le pot aux roses.

Mai 1989.

La vie continuait, le printemps pointait son nez, les opérations policières avançaient rondement pour les quelques compétiteurs, surtout latins, qui venaient parfois s'installer sur l'immense territoire que A1 couvrait. La police les arrêtait rapidement au terme d'opérations courtes qui suivaient habituellement des informations précises reçues anonymement.

La progression des enquêtes était beaucoup plus lente et pénible envers A1 et son organisation. Une certaine frustration montait chez les enquêteurs qui travaillaient contre cet homme plus intelligent que les autres. Trop souvent, il semblait doué d'une inspiration divine, il avait toujours un coup d'avance sur eux, il avait la capacité de disparaître à tout moment et ne réapparaissait que quand ils avaient levé la filature.

Des investigations coûteuses étaient abandonnées faute de résultats probants, mais ces incorruptibles étaient persuadés de l'implication de A1 dans beaucoup de crimes. La frustration se faisait parfois sentir, mais personne encore ne pouvait imaginer qu'une pomme pourrie se cachait au sein même de la « Force ».

A1 vaquait à ses occupations, l'une d'entre elles était de blanchir son argent en changeant des billets de loteries achetés aux véritables gagnants pour une somme en argent de dix à quinze pour-cent supérieure au lot gagné. Vu le nombre toujours grandissant de personnes dans son réseau, il a réussi à trouver quelques

billets à acheter au fil des années.

Ce matin, il est avec son vieil ami Gérard qui faisait des livraisons pour le « Gentleman », histoire de mettre du beurre sur les épinards toujours coûteux. Gérard est un peu plus vieux que A1 mais surtout très sédentaire et mangeant plus de beurre que d'épinards, il n'a pas la meilleure santé. Légèrement cardiaque, son médecin lui a dit d'éviter le stress et les grands efforts physiques, ce qu'il fait sans problème.

Roulant sur la rue Sherbrooke au centre-ville de Montréal, A1 aperçoit une place de stationnement près du cinq cent Sherbrooke Ouest, siège social de Loto Québec. Il se range lentement devant l'espace convoité, met son clignotant pour signifier son intention de prendre la place libre, puis se retournant pour faire sa manœuvre, il aperçoit un petit Volkswagen Golf se faufiler et prendre sa place. Gérard, connaissant le caractère bouillant de son ami, lui dit :

— C'est pas grave, on va aller plus loin et marcher un peu me fera du bien.

— Oui, je suis bien d'accord, mais pas avant que je dise ma façon de penser à ce jeune blanc-bec.

Laissant Gérard bien assis dans la voiture, il sortit et vit une espèce de grand imbécile aux cheveux courts, musclé comme un « douchebag » qui s'entraîne par addiction, sortir dudit Volkswagen tout sourire et qui lui lança :

— T'es pas assez vite le vieux, tu vas devoir te trouver une autre place.

À cette insulte, A1 commença à engueuler le jeune effronté qui perdit son sourire et s'étonna de ce petit bonhomme qui lui faisait face. Mal lui en prit, il se mit à vouloir crier plus fort que notre caïd.

C'en était trop, A1 ne fit ni un ni deux et lui envoya un coup de poing au visage, auquel riposta le jeune décontenancé et la bataille commença pour finir presque aussitôt quand A1, avec sa grande expérience, fit tomber le baveux par terre et se mit à le ruer de coups de pieds. Le jeune tentant de se protéger comme il pouvait se glissa sous sa voiture hors de portée des coups de pieds de A1.

Gérard, excité, sortit de la voiture et implora son ami de partir avant que la police n'arrive. Encore enragé de l'altercation, notre impulsif revint vers son véhicule quand, sortit de sous son véhicule le jeune crétin cria :

— Ça ne se finira pas comme ça, tu vas voir, mon père est dans la police !

La phrase à ne pas dire, en tout cas pas à notre bagarreur émérite. A1 se retourna et regarda le jeune. En une fraction de seconde, il était de retour sur lui et cette fois il le battit pour vraiment lui faire mal. Une fois au sol, replié sur lui-même se protégeant comme il pouvait, le jeune sentit une accalmie et vit A1 penché sur lui qui lui dit :

— Voici mon nom… tu vas aller le dire à ton père et lui demander qui je suis et si tu es chanceux d'être en vie ? Si un jour je te revois voler un stationnement, être impoli sur la route ou si j'entends parler de cet incident par ton père ou n'importe quelle autre police, je te jure que je vais décimer toute ta famille, toi en

dernier pour que tu saches que c'est par ta faute, grand insignifiant.

Et sur ce, A1 remonta dans sa voiture à côté d'un Gérard en sueur qui avait bien hâte de partir. Sans un mot, il réfléchit à ce qui venait de se passer, il avait une pensée pour Conrad Sansregret et se disait qu'il lui restait bien du chemin à faire pour que son impulsivité soit mise en veille. A1 n'a évidemment jamais plus entendu parler de l'incident.

On peut s'imaginer un père policier qui apprend que son fils s'est fait passer à tabac par un des plus grands criminels de l'époque qui décide d'expliquer la politesse à son fils et lui dire que ses gros bras ne seront jamais suffisants dans la vie s'il n'apprend pas à se servir de sa tête.

Pourtant à ce moment de l'année, le beau temps s'installe, la température augmente, les femmes se défont de leur lourds manteaux d'hiver et nous laissent entrevoir des bouts de paradis. Les envies de nouveautés s'insinuent, le désir monte, les esprits s'excitent, la concupiscence printanière perdra plus d'un mari fidèle, encore une fois. Éternel impératif de l'instinct de survie qui nous ordonne de plaire pour perpétuer nos gênes.

Conrad Sansregret continue de voir Suzie au café sans plus, la limite est fixée, jamais ailleurs et il la respecte.

16 juillet, École secondaire Armand-Corbeil, Terrebonne.

C'est par ce beau dimanche que notre sympathique « leader » du Gang de l'Ouest donne rendez-vous à tous ses lieutenants pour faire le point et voir comment vont les choses dans son entreprise.

L'endroit est choisi pour sa proximité avec une piste d'atterrissage afin que le « Cow-boy » puisse déposer les hommes venus de loin, comme nos deux irlandais Allan Ross et Allan Strong. Pas de douanes, pas de vérifications sur Air « Cow-boy ». Les deux hommes sont au Canada depuis quelques jours, chacun rendant des visites discrètes à des amis très surpris de les voir apparaître sans s'annoncer, mais tous comprennent les raisons de ces précautions.

L'école se trouve sur un grand terrain découvert et A1 y connaît le concierge qui lui ouvre les portes au besoin et surtout s'assure qu'il n'y a pas d'activités à l'intérieur. Un dimanche en plein été, seuls quelques jeunes jouent sur le terrain derrière l'école. Longeant l'autoroute 25, on y accède par le boulevard John F. Kennedy et il est facile de voir si quelqu'un nous suit.

Quand l'avion atterrit, une voiture attend les trois hommes, ils remarquent que la voiture de « BF » est déjà là à côté d'une Mercedes. Il est midi, il fait beau, pas trop chaud, journée parfaite. Ils montent dans la voiture et le chauffeur les amène au rendez-vous en s'assurant de ne pas être suivi.

Arrivés à la porte de l'école, ils ont tous les mêmes instructions, trouver le

corridor des Gâte-Sauces ! C'est là que le « Gentleman » les attend. Ils se promènent un moment, chacun se remémorant son enfance à l'école, pour ceux qui y sont allés assez longtemps pour s'en souvenir.

Une école, primaire ou secondaire, a le pouvoir de faire tomber n'importe qui dans une nostalgie immédiate. Les corridors, les portes des classes ouvertes qui montrent les petits bureaux, les tableaux des professeurs, proviseurs, instituteurs selon l'âge que vous avez et le type d'éducation reçue. Il y règne une odeur particulière qui éveille la mémoire olfactive aussi puissamment que le parfum de votre mère si vous le rencontrez par hasard dans un restaurant. Tous apprécièrent cette petite promenade à la recherche du temps perdu. À l'étude aujourd'hui, « criminalité internationale » sans se faire prendre.

Ils retrouvèrent leur stratège en chef adoré. Tous convenaient sans la moindre hésitation que cet homme hors norme était le mieux placé pour donner la direction à l'organisation. Il s'était naturellement imposé pour ses qualités et avait lentement appris à dominer la plupart de ses défauts.

Le Grand Manitou de la nouvelle criminalité au Canada les attendait dans une petite salle avec boissons et bouchées. Comme un après-midi chez grand-mère où elle avait pensé à tout pour vous faire plaisir, chacun y trouva ses spécialités préférées.

Calissons d'Aix en Provence de Léonard Parli avec une bouteille de Dom Pérignon 1971 pour sa Danielle qui très rarement assistait à ces rencontres. Rosette de Lyon et jambon de Parme avec un Château Latour 1976 pour Allan Ross. Whisky Glenfiddich douze ans Triple Oak pour Allan Strong avec un gros morceau d'un nouveau fromage Irlandais, le Guinness Cheddar. Curieusement, « BF » adorait le vin blanc, Château Meursault 1982 et du Brie de Meaux. Raymond Bouchard, lui, pigerait dans un peu tout ce qui se trouvait là, mais apprécierait beaucoup ce beurre aux cristaux de sel de Guérande de la région d'Isigny sur de la baguette française. Le « Cow-boy », lui, était un homme de rhum, le Diplomatico Reserva Exclusiva du Venezuela l'attendait depuis un voyage rapide où Danielle avait fait des achats qu'elle avait cachés dans ses valises que le « Cow-boy » avait portées. Au grand dam de Danielle, un bol de bâtonnets de fromage Humpty Dumpty était placé en bout de table pour le pilote émérite, mais elle savait ces gourmandises irrésistibles pour tous les Québécois présents. Une bouteille de cognac Paradis de Hennessy trônait pour le « Gentleman » qui adorait le petit goût plus boisé de ce grand cognac. Un large éventail de desserts individuels attendait les becs sucrés.

Bien sûr nous comprendrons que toutes ces petites attentions avaient été préparées par les bons soins de Danielle, utilisant le « Cow-boy » comme magasinier international. Il avait dû ramener Allan Strong en dernier, avec un arrêt près de La Rochelle pour avoir des baguettes assez fraîches.

Quand tout le monde fut rassasié de victuailles et de conversations futiles avec

leurs amis pour se remettre à jour, A1 fit sonner un verre fin pour les inviter à s'asseoir. Sur leur chaise ils trouvèrent tous un bel emballage cadeau qu'ils avaient remarqué depuis leur arrivée. Ce fut le « Cow-boy » qui demanda le premier.

— Hey boss, on peut ouvrir le cadeau ?

— Bien sûr, mais attendez-vous pas à quelque chose de bien dispendieux, cette année je vous habille !

Ils ouvrirent le paquet et y trouvèrent des t-shirts, de qualité tout de même, qu'ils examinèrent longuement. Sur le devant, une belle voiture jaune et au dessus le mot Ray Desf !

J'espère que vous êtes contents, ce sont les premiers gilets de la nouvelle compagnie, ce sont des t-shirts de collection qui vont prendre de la valeur avec les années. Vous en avez cinq, essayez d'en garder au moins un à l'état original, quand on aura vendu un million de voitures, ils vaudront leur pesant d'or.

Toute la salle éclata de rire et félicitèrent le grand patron pour son audace et sa vision ! Ils étaient tous sincèrement fascinés par cet homme amical et magnanime.

— Comme à chaque année, nous allons faire un récapitulatif des activités courantes et des projets à venir. Je veux vous entendre avec des suggestions qui peuvent faciliter notre travail. On est toujours à la recherche de nouvelles opportunités.

Pour débuter, vous savez tous que j'ai commencé à construire une nouvelle voiture québécoise, ça n'implique que moi, mais vous êtes tous les bienvenus pour trouver des clients et si vous avez des contacts dans d'autres pays pour l'exporter, ce serait super. Elles ne sont pas données mais je sais qu'il y a une bonne demande pour ce type de voitures. J'ai déjà réservé un espace au Salon de L'Auto de Montréal pour l'été prochain, invitez vos amis.

Pour le reste, tout continue comme d'habitude, le port est toujours sécuritaire mais les transports de grandes quantités au Canada coûtent cher, si vous avez des idées, faites-les moi savoir.

C'est Raymond Bouchard qui répond le premier :

— As-tu pensé aux déménagements ? Quand les gens sont transférés dans une autre province pour le travail, les camions ne sont jamais fouillés sur la route, ça peut contenir beaucoup un camion et ils traversent le Canada à chaque jour.

A1 aime l'idée et développe :

— C'est bon ça mon Raymond, soit on cherche des amis qui déménagent et on ajoute 50 boîtes de vingt kilos chacune pour mille kilos et on lui paie ses frais avec un petit surplus, soit on se trouve un propriétaire de compagnie de déménagement qui veut fonctionner avec nous. On a déjà plusieurs camionneurs qui font du transport, mais ils savent ce qu'on leur fait transporter et sont plus à risque de parler. J'aime bien quand le chauffeur du camion ne sait pas ce qui se

passe, il est moins nerveux s'il se fait arrêter et il ne peut pas y avoir de fuite.

Puis le « Cow-boy » ajoute :

— L'armée déménage ses hommes continuellement, ils sont basés partout au Canada et quand l'armée prend en charge le déploiement d'une section, les gars ne s'occupent de rien, ils prennent l'avion avec leur famille et l'armée fait tout le reste. Ils emballent la vaisselle, le linge, les effets personnels et font absolument tout. Ils remettent tout aux mêmes endroits à l'autre bout. Le militaire et sa famille n'ont qu'à passer quelques jours à l'hôtel en attendant leur nouvelle demeure. Si on pouvait trouver quelqu'un dans cette organisation, on ajoute les boîtes au départ et on les récupère à l'arrivée.

A1 n'est pas convaincu mais y réfléchit :

— Il me semble que ça fait plus de monde au courant, mais je te laisse fouiller l'affaire ou si quelqu'un d'autre a des contacts dans l'armée, revenez-moi avec un projet concret et on décidera.

Aussi, pour les bateaux qui transportent des conteneurs, c'est excellent parce que c'est nous qui contrôlons tout, le capitaine ne sait pas ce qu'il transporte. Parlant de bateaux, je me suis fait proposer de mettre des cargaisons dans des grand tubes vides qui seraient fixés sous le bateau avec des mécanismes automatiques que l'on pourrait actionner à distance et ensuite les récupérer en bateau le long du fleuve avant que la cargaison n'arrive au port.

Allan Strong semblait perplexe, il mentionna :

— C'est sûr que je vis en Europe et la population est beaucoup plus grande, mais tout le monde qui vit près des côtes connaît son coin par cœur et si des mouvements inhabituels sont vus par quelqu'un, ça se sait vite au village. Il faudrait agir de nuit, la mer peut être mauvaise au jour prévu pour la récupération. Rappelez-vous lors de la deuxième guerre mondiale, plusieurs marins et surveillants de phares se sont unis pour contrer l'invasion de sous-marins allemands dans nos eaux territoriales[35]. Aussi, un tube pourrait heurter quelque chose en mer ou dans un port et laisser entrer de l'eau de mer qui détruirait la cargaison par le sel ou simplement en coulant au fond du fleuve lorsqu'il serait libéré des attaches. Ça me semble un très mauvais plan, je ne sais pas qui veut te vendre ça mais passe, c'est une fausse bonne idée.

— Bien vu Allan, c'est bon d'avoir de la diversité autour de la table et de pouvoir penser à tout. Le projet coûtait cher aussi, les plongeurs, le choix du bateau, tout était compliqué. Mais la grosseur des tubes était alléchante pour le volume qu'ils pouvaient contenir.

Puis « BF » prit la parole :

— Tu sais, j'ai vu Sidney Leithman et il a de plus en plus de gros clients d'Amérique Latine. Il m'a avisé qu'ils veulent prendre de la place, ils aiment le Canada et ils réalisent des profits maximums en faisant tout. Ils produisent, transportent et vendent sans aucun intermédiaire. Ça pourrait devenir un

problème, on les a laissés grandir et maintenant on va avoir de la difficulté à s'en défaire, ils vont même prendre de la place sur les territoires qu'on a attribués aux autres familles.

En plus, ils ne respectent pas beaucoup les ententes et sont souvent très violents. Ce sont nos « partenaires » mais en même temps ils nous nuisent. Il y a aussi Barbosa, la « Marraine » et son nouveau mâle jouet, un certain Lello que je ne connaissais pas, ils prennent de la place. Lello vend à beaucoup de monde et ne s'en cache même pas.

A1 était pensif :

— Oui, on va en reparler et se pencher sur ce qu'on peut faire. Je vais voir si on peut discrètement les faire arrêter et ceux qui ne sont pas encore naturalisés seront renvoyés chez eux. Pour l'instant, ils n'ont pas de grandes quantités et s'ils ont des pertes importantes, ça va les faire réfléchir. Ça fera des clients payants pour Sidney et ça nous donnera du crédit chez nos amis les policiers qui font notre ménage.

Le « Gentleman » était perplexe au sujet de ce Lello, mais il ne laissa rien paraître. Il devrait communiquer l'information à son contact haut placé qui lui aussi serait déçu de sa recrue.

Commettre des crimes ne fait jamais partit du travail d'un policier infiltré, c'est même un assez grand problème, ils doivent ressembler à des criminels mais toujours trouver une excuse pour ne pas être là lors des actes illégaux. Ceux qui tombent dans le panneau de vouloir faire de l'argent en double commettent souvent des erreurs et sont immédiatement lâchés par la « Force » et laissés de côté jusqu'au jour où ils sont arrêtés ou tués, selon le côté de la rue qui agit en premier, le clair ou l'obscur.

Allan Ross prit le « Gentleman » à part pour le féliciter de tout le chemin parcouru et des choses à venir. Il lui mentionna aussi à l'oreille :

— Je veux que tu saches que j'ai envoyé la petite Suzie dans les pattes de notre bon ami policier. Ce n'est pas pour lui nuire mais je sais qu'ils s'apprécient tous les deux et Suzie m'est entièrement dévouée, si elle sent quelque chose elle me le dira. Je l'ai fait sur le long terme et ça a fonctionné comme prévu, même elle ne savait pas pourquoi elle changeait de travail. Elle a compris quand elle l'a revu et m'a avisé le jour même. Elle m'a dit qu'ils étaient tous les deux surpris et elle lui a donné une belle version qu'il a cru.

A1 réfléchissait tout haut avec son ami :

— Ce n'est pas fou ça, il ne m'en a pas parlé, donc j'imagine qu'il se laisse prendre au jeu. Quand on a honte, on en parle pas. Je me demande s'il va nous en vouloir s'il apprend que ça vient de nous ? Il est souvent plus vite que nous, c'est son travail le renseignement, il a peut-être compris lui aussi. On va laisser filer et on verra, merci de m'avoir avisé, je saurai quoi dire si ça venait sur le tapis. Tu n'as pas peur qu'elle se fasse des idées ?

Allan Ross s'esclaffa et dit :

— C'est une vieille âme cette Suzie, elle en sait toujours plus que n'importe quel homme. Elle a compris tout de suite son rôle et elle ne m'en veut pas du tout, elle est même contente. Du côté de Conrad, je ne sais pas quoi dire, mais on a rien à se reprocher, c'est plus un cadeau qu'une arnaque, il faut bien qu'il s'amuse un peu lui aussi.

Les conversations continuèrent entre les participants à cette réunion secrète puis quand tout fut finit, le grand patron dit :

— Maintenant que tout est réglé, je vais vous demander de vous coordonner avec notre « Cow-boy » préféré pour le mois prochain, on fait une super fête et il va passer prendre tout le monde les 24 et 25 août pour le party du dernier week-end du mois d'août ! On s'en va sur une île, emmenez vos bermudas et sandales. Avisez le pilote si vous êtes seul ou accompagné !

Tout le monde quitta la réunion, le pilote ramena ceux qui voulaient rentrer chez eux en avion, en prenant soin de transporter l'argent nécessaire à la « business » pour ne pas gaspiller une traversée de l'Atlantique. Les autres récupérèrent leurs véhicules et rentrèrent impatients de découvrir l'endroit prévu pour la fête du mois d'août.

A1 lui allait voir son avocat Jack Waissman pour l'aviser de la mauvaise nouvelle au sujet de Lello pour que Conrad soit mis au courant au plus vite. Il emmena sa Danielle, ils dormiraient à l'hôtel ce soir, fatigués mais ravis.

Samedi 26 août, Ibiza.

C'est au paradis de la fête que tous se retrouvèrent pour une fin de semaine endiablée, sous un soleil torride, dans une résidence privée, Carrer de « Ses Pedrisses », sur la pointe sud est de l'île près de la plage « Es Canar ». Aménagée pour être discrète et offrir tous les vices humains sur commande, l'endroit pouvait accueillir tout le beau clan du « Gentleman ». Danielle y était mais le couple se retirait tôt et laissait les fêtards s'en donner à cœur joie.

Ibiza est connue pour ses fêtes sans fin, les jeunes de tous les pays y vont pour travailler et gagner de l'argent en apprenant la discrétion. Ils y rencontrent des vedettes de tout acabit et en ressortent plus riches des généreux pourboires des clients satisfaits et plus avisés de la vie des gens riches et célèbres.

Lundi 16 octobre, Montréal.

C'est un appel codé reçu par Danielle qui fait voyager A1 vers Montréal et les bureaux de son avocat, Me Jack Waissman, qui l'attend.

— Bien le bonjour maître, que puis-je pour vous aujourd'hui ?

— Bonjour mon ami, tu vas toujours bien comme je peux le voir. J'ai reçu des nouvelles de notre ami au grand chapeau (GRC) qui ne te concernent pas directement, mais qui peuvent être avantageuses pour tout le monde.

— Parfait, c'est pour ça qu'on le paie et je suis toujours content quand ça nous rapporte. Dis-moi ce qui se passe.

— Demain la police municipale et la Sûreté vont perquisitionner le local des Hell's Angels à Saint-Nicolas sur la rive sud. Comme toujours ce sera tôt le matin, ce qui veut dire qu'il ne te reste pas beaucoup de temps pour agir, si c'est ton intention.

— Oh, c'est sérieux, je ne crois pas que les gars gardent beaucoup de choses illégales dans leur bunkers mais de leur transmettre l'information, ça peut être un bon signe de coopération.

— Oui, tout à fait. Par contre, si tu veux mon avis, tu pourrais capitaliser deux fois en faisant le message à Maurice Boucher et en le laissant aller aviser les siens à Québec, l'endroit doit être sous haute surveillance en préparation de demain.

— Très bonne idée, mais je ne crois pas que l'endroit soit si surveillé. Avant une opération majeure, ils relâchent la surveillance pour ne pas risquer que quelqu'un voit quelque chose et prenne peur. Je vais passer voir Maurice immédiatement et le laisser décider de la marche à suivre, on verra s'il a des arrières-pensées. Je vais aussi faire savoir à Stadnick que j'informe Maurice, comme ça si le gros fait une erreur, ça va lui retomber sur le nez. C'est toujours un plaisir de passer te voir mon ami, tiens je te laisse une petite enveloppe pour que tu invites ta femme au restaurant, le meilleur de France si tu veux.

— Cher « Gentleman », tu es encore trop généreux, madame et moi te remercions profondément. Une dernière chose, notre ami Sansregret n'était pas très surpris par l'information que tu avais transmise en juillet dernier au sujet de l'agent infiltré.

Il veux que tu saches qu'il a parlé à Lello pour lui faire faire des contrats qui vous seront utiles. Quand vous vous verrez tous les deux, vous monterez le plan qui sera le plus utile. Il semblerait que l'agent Lello soit tombé sous le charme de la « Marraine » Barbosa et que vous pourrez l'utiliser si nécessaire.

— Merci Jack, je vais songer à tout ça avant de revoir notre ami. Ça doit l'affecter, lui qui me disait toujours qu'il n'y a pas de « ripoux » dans la GRC, ou très peu. C'est une question qui reste sensible pour lui.

En sortant du bureau de l'avocat, A1 doit disparaître pour pouvoir faire un appel sécuritaire et ensuite voir le nouveau membre des motards qui est probablement sous surveillance constante, par la police et les nombreux ennemis qu'il cultive par sa personnalité abrasive. Il ne comprend pas vite ce monsieur muscle, se dit A1.

Une fois l'appel fait, A1 rencontre une amie sûre à qui il donne le message à

porter à Maurice Boucher avant midi. Puis il se rend au complexe Desjardins du centre-ville de Montréal où il attendra la venue de Maurice tout en surveillant l'endroit pour voir que l'homme n'est pas suivi et qu'il vient seul. Placé stratégiquement au-dessus de la mezzanine, il a une vue complète des entrées au niveau de la rue et il voit aussi l'étage supérieur où il a donné rendez-vous à Boucher.

Après plus d'une heure d'attente, à 13 h 25, il voit le Hell's entrer suivi d'un autre hurluberlu qui ne peut qu'appartenir à son gang, bien que de niveau très inférieur. Malgré l'air abruti du lourdaud que Maurice traîne avec lui, A1 ne peut que penser que ce pachyderme a autant de chances qu'un autre dégénéré de joindre les rangs des « patchés », donc membre en règle des infâmes Hell's Angels.

Maurice se sépara de son armoire à glace et lui dit de s'asseoir et de l'attendre, ce que le gros, en sueurs, fit immédiatement. Puis il prit l'ascenseur et monta à l'étage désigné. A1 surveilla toute l'opération et vit que personne n'avait suivi Boucher. Il prit un autre chemin et en moins d'une minute il rejoignit le Hell's qui l'attendait.

— Bien le bonjour, comment ça va ?

— Salut, ça va, qu'est-ce qui se passe de si important pour me demander de venir en urgence ?

— Ce matin, j'ai eu la confirmation que la police va rentrer dans votre local de Québec, demain matin avant 6 h du matin. J'aurais pu envoyer le message moi-même, mais j'ai cru bon que ce soit toi qui les avise. Tu n'as pas à dire de qui tu as obtenu l'information si tu ne veux pas. Moi, je veux juste vous faire une faveur pour que vous puissiez vider l'endroit s'il y a des choses à vider. Idéalement sans que ça paraisse trop. Les patrons là-bas seront heureux de ne pas être présents demain matin. Le plus important, c'est de ne surtout pas appeler les avocats avant la perquisition pour ne pas que la police se doute que vous avez eu l'information. Je ne te retiens pas plus longtemps, tu vas devoir bouger vite et avec le fardeau qui t'attend en bas tu vas devoir te presser.

— C'est un « Hang-Around », il faut bien qu'il apprenne et il peut courir vite si je lui demande.

— Vite peut-être, mais combien de temps, s'il va vite mais s'écrase après trente mètres, c'est pas rassurant. Bonne chance !

— Attends, es-tu sûr de l'information, si je les avertis et que ça n'arrive pas, j'aurai l'air cave devant mes frères.

— Pardon, qu'est-ce que tu as dit ? Pour moi, tu ne comprends pas encore comment ça fonctionne. Crois-tu vraiment que je prendrais le risque de me faire voir avec toi, pour te faire une mauvaise farce et te faire passer pour un abruti devant tes petits amis ?

— Vu comme ça, non, mais je ne vois pas pourquoi tu nous avises.

— Parce qu'on travaille tous ensemble contre la police, pas les uns contre les

autres. C'est la dernière fois que je te laisse une chance, tu vas devoir te forcer pour mieux voir l'ensemble du terrain, pas juste ton petit carré de sable.

A1 partit sans se retourner, laissant Maurice « Bouché » confus quelques secondes puis, du coin de l'oeil, il le vit s'activer.

Le lendemain matin, armée d'un bulldozer, la police entra dans le repaire des Hell's Angels de Saint-Nicolas comme prévu, le bunker des Hell's fut fouillé de fond en comble et les policiers ne trouvèrent rien d'incriminant ni personne d'importance sur les lieux. Maurice Boucher fut remercié par les siens et sa notoriété s'en trouva augmentée. Il le devait à quelqu'un mais rapidement ce souvenir s'estomperait et il finirait par croire que c'était lui-même qui avait eu l'information de la police. Enfin, c'est ce qu'il dira à qui veut l'entendre les années suivantes.

La fin de l'année fut mouvementée du côté de l'Amérique latine. Les querelles que s'y livraient différents producteurs de cocaïne en vinrent à leur paroxysme et l'attentat le plus sanglant de l'histoire de la Colombie contre les forces de l'ordre eut lieu le 6 décembre alors qu'une énorme explosion fit s'effondrer l'édifice du DAS[36], « Departamento Administrativo de Seguridad », tuant cinquante-deux personnes et en blessant plus d'un millier. Pablo Escobar voulait en finir avec le directeur du DAS, Miguel Maza Marques, qui s'en sortit miraculeusement sans une égratignure.

La guerre devenait officielle. Une guerre qui faisait la manchette internationale et donnait des idées aux plus sombres mégalomanes de la planète qui, au jour un de cette offensive, croyaient bien que le monde basculerait vers le côté sombre, que les criminels armés pouvaient désormais mener le jeu et avoir le pouvoir total sur la société par la force et la peur. L'histoire, comme toujours, leur donnera tort.

Pablo, caché dans sa jungle, continuait de fournir ses clients malgré les frappes gouvernementales réalisées par l'armée sur plusieurs laboratoires de production de cocaïne. Il conservait encore un certain prestige et juges et politiciens le servaient, soit par peur ou par cupidité. Les laboratoires détruits étaient majoritairement ceux des concurrents de Pablo, il s'assurait encore de diffuser l'information selon ses besoins et avait toujours suffisamment d'alliés.

C'est après cette montée de violence inédite, qui suivait la destruction du vol Avianca 203[37] le 27 novembre et qui avait tué cent dix personnes, que le gouvernement de Colombie commença à intensifier son union avec les Américains et d'autres gouvernements pour en finir avec les cartels colombiens de la drogue. Ces ententes mettent du temps à se réaliser, mais une fois les opérations lancées, elle viennent à bout de tout, même de l'homme le plus riche du monde.

Le dynamitage de la DAS à dû impressionner Maurice Boucher à un point tel qu'il s'en est inspiré par la suite, sans même se soucier de leur finalité ultime, par

aveuglement volontaire.

À la fin du mois de décembre, ce fut au tour d'un autre homme fort qui se croyait invincible d'être la cible du retour du balancier. Manuel Noriega[38] fut surpris le mercredi 20 décembre par une attaque en règle de son pays par les soldats américains déjà présents sur le territoire. La résistance ne durera que quelques jours et le 3 janvier, il se rendit et sera accusé à Miami puis en France de trafic de drogue, de corruption et de blanchiment d'argent.

Vénéré longtemps parmi les siens, c'est en criminel qu'il s'éteindra en prison, dans son propre pays, en 2017 à quatre vingt-trois ans après avoir passé vingt-trois années incarcéré.

Pour monsieur et madame-tout-le-monde, ainsi que tous les non binaires et humainement non définis sociaux (nous sommes en 2023), ces nouvelles faisaient jaser, une minute ou une heure selon notre connaissance ou nos affinités face aux pays mentionnés, mais pour nos protagonistes, cela impliquait une révision de leurs activités. Le « marché » n'aime pas trop le changement. Les décideurs doivent évaluer si des modifications à la structure sont nécessaires, à quelle échéance et à quelle profondeur. Pour l'instant, rien de majeur n'était prévu, tout pouvait continuer encore un temps sans problèmes, A1 avait eu le bon réflexe de suivre le conseil de son nouvel ami, la chute du Panama n'affectait que peu son organisation.

Bien sûr, la distribution passait souvent par là, ce qui demandait de nouvelles routes et selon toute vraisemblance la stabilité reviendrait vite au Panama.

Pour la Colombie, c'était le long terme qui inquiétait nos trafiquants. Notre sensibilité vis-à-vis la violence gratuite est bien différente et les gens mieux informés ou simplement plus réalistes, savent que sur le long terme, cette voie mène carrément à la mort du « business » quand ce n'est pas à la leur. Pablo Escobar devenait un paramètre inextricable avec lequel ils devaient négocier.

25 décembre, chez les Sansregret.

Il tombe de jolis flocons en ce soir de Noël, pas trop chaud pas trop froid, une soirée parfaite pour fêter en famille chez les Sansregret. Claire a monté une table exceptionnelle, les enfants grandissent, tous adorent le rituel de cette soirée. L'odeur de la dinde se répand dans toutes les pièces, la bûche au chocolat est installée dehors au frais, avec les boissons et le champagne, dans le « tambour » qui couvre l'entrée arrière de la maison. Le réfrigérateur est trop plein de bonnes choses et il fallait choisir ce qui resterait dehors. Même si l'on n'aime pas l'hiver, l'idée d'un réfrigérateur à ciel ouvert est bien pratique quand on en a besoin.

Avant de partir pour la messe de minuit, ils auront mangé une grande partie de tout ce que Claire avait préparé pour la famille. Conrad admirait sa femme, ses

enfants, ses parents et beaux-parents. Tout le monde était heureux, l'heure était aux chants de Noël et aux réjouissances.

Il oubliait les tracas du travail et ne pensait presque pas à la belle Suzie. Une idée fugace s'empara de lui, où était-elle ce soir, avec qui passait-elle cette soirée festive. Un ami, un amant ?

Il reprit vite ses esprits, s'étonnant de la faculté de son cerveau à s'éparpiller contre sa volonté. Voilà, c'est fini, il est de retour parmi les siens.

25 décembre, Bangkok, Thaïlande.

Le « Gentleman » a réservé des tables pour trente personnes au Normandie, grand restaurant perché au dixième étage du mythique hôtel Oriental, avec une vue superbe sur la rivière Chao Praya de Bangkok. Ils mangeront français en Asie, pour un Noël chrétien sans neige, on ne peut faire plus exotique pour des Québécois.

Ils passeront quinze jours à visiter la ville, ses temples, ses musées et son palais Royal. Aussi, ils iront tous à la plage en bus privé. Les cadeaux pleuvent sur sa famille, tout le monde s'amuse, Danielle et son homme se retrouvent le soir dans leur chambre encore comme au premier jour. Jeunes amoureux, plein d'avenir et de projets. On fête la création de la Ray Desf qui commence à prendre forme.

---

35. https://www.google.ca/books/edition/Les_surveillants_du_fleuve/_qDrCwAAQBAJ ?hl=fr&gbpv=0
36. https://fr.wikipedia.org/wiki/Attentat_du_bâtiment_du_DAS
37. https://fr.wikipedia.org/wiki/Vol_Avianca_203
38. https://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_Noriega

Chapitre 14 1990

Le rêve, impossible ?

Si l'idée n'est pas a priori absurde,
elle est sans espoir.
Albert Einstein

11 Janvier, stade Olympique, Montréal.

Depuis lundi, les employés de A1 travaillent à monter le kiosque de la Ray Desf pour le salon de l'auto de Montréal. Ils sont tous très attentifs à chaque détail, le patron passe beaucoup de temps à s'assurer que tout soit parfait. Il est au Québec, devant son monde, le premier constructeur de voitures entièrement québécoises. Il veut impressionner, la compétition autant que ses amis.

Il rêve de courses internationales, de ventes à tous les hommes riches de la planète, d'étendre sa marque aux États-Unis, puis en Europe, rencontrer les présidents des autres constructeurs automobiles du monde, devenir leur égal et ainsi, devenir respectable.

Deux ans durant, il a travaillé à développer et améliorer son bolide, sur papier au départ puis en acier réel. Il a construit une voiture performante et durable, la Ferrari québécoise, la voiture de collectionneur par excellence. Puis ce seront des berlines, aussi solides qu'une Mercedes et plus maniables qu'une Porsche. Il en a parlé à tout le monde, Danielle, plus que tous, savait l'importance de ce projet pharaonique. La consécration familiale, ses enfants hériteront d'une réussite entrepreneuriale avec en prime l'honnêteté. Tout cela sorti de Trois-Rivières, capitale des chômeurs au Québec, devenue terre d'entrepreneurs à succès, comme la Beauce.

Il n'y avait aucune limite dans l'esprit de A1, il avait l'argent et toutes les compétences nécessaires pour mener à bien ce projet grandiose. Les pièces du casse-tête s'étaient imbriquées d'elles-mêmes au fil des années, il avait découvert son talent de rassembleur, de leader, il avait su reprendre une affaire en or et la mener à un niveau encore plus haut. Il avait les contacts et il savait écouter ses conseillers les plus astucieux. Il se tenait de plus en plus loin des basses besognes

de la rue. Même en faisant un effort de négativité, il ne voyait pas ce qui pourrait le faire dévier de son plan de légitimité. La Ray Desf existerait et lui donnerait à lui, petit gars de Trois-Rivières, la respectabilité d'un bâtisseur.

De plus, il détenait un avantage non négligeable dans le monde des entreprises légales, personne ne lui faisait peur et il pouvait intimider, si ça devenait indispensable. Si parfois on dit que le monde des affaires est sans merci et que certains requins peuvent profiter de la faible position d'un inventeur ou d'un entrepreneur, gare à celui qui voudrait profiter de quelque manière que ce soit de ce « Gentleman », il vous mordra et fort !

Pour l'instant, il faut être prêt pour l'ouverture jeudi matin et avoir le plus beau stand du salon. Même s'il ne montre qu'un seul modèle de voiture, il faut que tous quittent ce stand les yeux brillants de convoitise.

C'était le premier salon automobile à se tenir à cet endroit, la Place Bonaventure n'était plus assez grande pour accueillir le nombre croissant de visiteurs que cette grand messe du symbole de la réussite sociale par excellence recevait.

Au départ, ces salons attiraient des passionnés de moteurs et d'innovations, de beaux designs, de raffinements d'ingénierie. Puis avec les années d'expansion capitaliste, la voiture, qui pour la plupart des ménages est le deuxième achat le plus conséquent après la maison, est devenue l'image que l'on projette de sa belle réussite. Plus la société s'enrichit, plus la classe moyenne grandit, plus ces expositions se sont mises à attirer des gens qui ne sont pas des fins connaisseurs des prouesses mécaniques, mais des personnes à la recherche de sublimes récompenses matérielles proportionnelles à leur grands efforts quotidiens. Je m'aime, je me gâte !

Le terme « gâter » s'applique aujourd'hui au résultat apporté à la planète par cette grande liberté capitaliste nord-américaine, à cette démesure constante, à ces décisions urbaines d'étaler toujours plus loin les résidences pour ne pas vivre dans la pollution et le bruit des centres-ville. S'éloigner constamment à tous azimuts sans réfléchir aux conséquences pour les autres.

Ces considérations n'effleuraient pas notre capitaine d'industrie le moins du monde, nous sommes en 1990, la récession de 1987 est passée, les traders de Wall Street font des fortunes, les films populaires montrent des Gordon Gecko qui vandalisent les belles entreprises prospères pour la très sainte cupidité. « Greed is good ! » Donald Trump écrit The Art of the Deal, en préparation d'une carrière médiatique à venir.

Vive la méritocratie, vive Trump, après moi le déluge !

La fortune sourit à ceux qui osent et notre « Gentleman » a osé, plus que le commun des mortels. Il est déjà riche, il a plus d'argent que nécessaire pour se retirer et vivre une vie de pacha pour lui, ses enfants, les enfants de ses enfants et bien des générations encore. Mais il veut conquérir, être reconnu pour ce qu'il

est, un maître bâtisseur, avoir les honneurs des grands hommes. Il est un bon père de famille, un mari fidèle, on ne lui reprochera certainement pas quelques meurtres et importations de tonnes de cocaïne déjà lointains dans sa mémoire. Il est convaincu de ses capacités à réussir.

Au grand jour, il est prêt, souriant, habillé avec goût et d'une grande élégance, il trône littéralement devant sa voiture en attendant les premiers clients. Personne ne connaît cette voiture, sauf les quelques privilégiés qui ont travaillé à sa construction et les très rares proches collaborateurs qui l'ont pilotée. « BF », toujours à ses côtés, la connaît par cœur, comme le « Gentleman », il en a passé du temps couché dessous, à identifier les problèmes et trouver les solutions. Rien n'a été négligé, elle est chère mais c'est une fantastique machine de vitesse et d'agilité. Elle n'a pas d'égal selon eux, les autres constructeurs seront surpris d'une telle réussite au premier modèle.

Les organisateurs de l'événement sont déjà tous passés voir la voiture et discuter avec ce jeune patron au sourire contagieux qui n'a reculé devant aucune dépense pour avoir le plus beau kiosque. Les nombreux employés se sont relayés

pour construire un écrin capable de valoriser cette superbe voiture jaune !

Quelle audace ce choix de couleur. Si Ferrari s'identifie au rouge pompier, la Ray Desf sera jaune comme l'éclair. Symbolique pour la voiture qui se veut la plus rapide de l'époque.

À l'ouverture, ce furent des curieux qui passèrent et s'arrêtèrent par petites grappes, posant quelques questions et prenant un dépliant publicitaire. Plus la journée avançait, plus l'achalandage augmentait, A1 et « BF » ne suffisaient pas à la tâche, des connaisseurs de voitures voulaient tout savoir, des journalistes découvraient ce secret bien gardé d'une automobile québécoise. Il feraient leur petite enquête et à la découverte de la provenance douteuse des fonds de développement du bolide, ils mirent un frein à leurs élan journalistiques et peu d'entre eux sortirent des articles de fond sur ce nouveau constructeur.

Les paris se prenaient en privé, est-ce que le « Gentleman » réussirait à redorer son image avec une voiture hors de prix ? Les éditeurs de journaux et chefs de pupitres reçurent tous des messages venant de plus haut, à l'effet de ne pas trop donner de visibilité à un criminel. Puis ce fut le tour des amis et partenaires d'affaires de passer serrer la main du visionnaire. Eux aussi se demandant tout bas si ce projet irait loin ?

Au fil des jours, un tas de petits criminels qui avaient entendu parler du « Gentleman » étaient passés au kiosque pour voir en chair et en os cette légende et dire à leurs amis qu'ils lui avaient serré la main. La notoriété, qu'elle soit bonne ou mauvaise, attire son lot de « groupies » qui ne ressemblent pas souvent à l'idole. Sauf peut-être dans le cas des vraiment mauvais hommes tels que Maurice « Mom » Boucher qui sont propulsés dans la lumière pour toutes les pires raisons, la meute d'abrutis qui l'entoure a bien rarement plus d'intelligence que la brute épaisse qu'il est lui-même.

L'honorabilité vertueuse tire ses émules vers le haut, alors que la rapacité cruelle racle le fond du baril sociétaire.

Pour A1, le salon fut un succès, il reçut des commandes fermes, avec dépôts qu'il devait maintenant honorer. Cela voulait dire placer des annonces dans le Nouvelliste de Trois-Rivières pour trouver de nouveaux employés pour l'usine de fabrication, aménager une ligne de production efficace. Même si les voitures seraient construites une à la fois, il était primordial d'être efficient et profitable pour que la jeune pousse grandisse et devienne une entreprise réelle et rentable.

Les dix jours que durèrent le salon furent éprouvants pour A1 et toute son équipe. Tous se relayaient au kiosque, Danielle et les enfants aussi, fiers de leur père et du travail accompli. Ils resteront tous très protecteurs de leur père, malgré tout ce qu'ils entendront et liront sur lui, ils le connaissent et ils savent qui il est, en privé…

Mars 1990, Trois-Rivières.

C'est en lisant son journal et en prenant son café à la table de la cuisine que notre « Gentleman » est surpris par un bruit inconnu. Le téléphone cellulaire qu'il a laissé se charger toute la nuit et qu'il n'utilise que pour des appels courts et précis, sonne. Il ne doit jamais sonner, personne n'a le numéro sauf celui qui appelle pour l'informer d'un problème. La police a découvert le numéro de l'appareil. C'est le code convenu, si le téléphone sonne, tu le jettes, en espérant que ce ne soit pas une erreur de numéro, ça coûte cher quand même ces appareils.

Il termine donc son petit déjeuner, finit de s'habiller, embrasse sa douce et tendre Danielle, puis prend un nouveau téléphone cellulaire, le place dans la ceinture de son pantalon, dans son dos sous son veston pour que personne ne le voit. Il sort de chez lui, le téléphone devenu inutile dans la main et pousse la poubelle brune qui se trouve sur le côté de la maison jusqu'au bout de l'entrée. Un fois au bord de la rue, il ouvre la poubelle d'une main puis de l'autre, lève bien haut le beau téléphone cellulaire Motorola, communément appelé la « Brique » à cause de sa grosseur et de son poids, puis ouvrant sa main le laisse tomber en souriant. Il referme la poubelle et va s'asseoir dans sa voiture pour retourner à ses occupations.

Il sait très bien que quelque part dans la rue, dans la maison d'un lointain voisin ou au bas de la rue dans une camionnette stationnée depuis 5 h du matin, se trouvent des policiers qui prennent des photos. Ainsi, il leur envoie le message sans équivoque qu'ils travaillent pour rien. C'est d'ailleurs cette arrogance qui finira par mettre la puce à l'oreille des limiers, il y a une taupe quelque part. Mais où ? Il y a beaucoup d'intervenants nécessaires pour découvrir le numéro du cellulaire de quelqu'un, les employés des compagnies de téléphones, des techniciens en informatique externes à la police et bien évidemment plusieurs niveaux de policiers impliqués dans ces longues enquêtes. Ils mettront du temps à comprendre et découvrir d'où vient l'information que le « Gentleman » reçoit.

Quelques jours plus tard, au plus profond du stationnement souterrain de Place Ville-Marie, A1 rencontre son nouvel ami, Conrad Sansregret.

— Merci Conrad de m'avoir avisé pour le cellulaire. Je me sers encore moins du nouveau, ils vont mettre pas mal de temps à le découvrir celui-là.

Ce n'est pas un ami très souriant qui lui répond.

— Il n'y a pas de quoi, mais tu aurais pu être plus discret et simplement arrêter de l'utiliser, ou mieux, le donner à quelqu'un d'autre qui aurait pu éloigner les soupçons ou faire croire que la méthode utilisée pour trouver les numéros ne fonctionne pas. Maintenant, les policiers qui sont affectés à l'enquête commencent à croire qu'il y a une taupe dans les employés des compagnies de téléphones.

A1 s'en réjouit.

— Parfait, ils vont aller chercher partout où je ne suis pas.

— Peut-être, mais s'ils ne trouvent rien, ils vont finir par s'imaginer que ça vient de l'intérieur, des policiers, on ne veut pas ça, crois-moi. Une enquête interne ne serait bonne pour personne, je pourrais perdre la direction des opérations contre vous et d'autres dont on doit s'assurer qu'ils ne dérangent personne. Je pousse pour que l'enquête sur toi et ton organisation soit arrêtée, elle a déjà coûté cher et les policiers n'ont rien de concret sur toi après plus de huit mois de filature et d'écoute. Je leur dis que la GRC n'a pas à enquêter sur des petits voleurs de voitures. Mais je sais que les agents sérieux n'aiment pas qu'on ferme leurs enquêtes, ça met une tache à leur parcours, surtout ceux qui sont convaincus que tu es bien plus gros qu'on le croit. Espérons que ça ne nous rebondisse pas dans le visage.

Autre sujet, on entend encore parler de purges chez les Hell's, ça vient sûrement de ce fou de Maurice « Mom » Boucher. Un jour, tu devras t'en débarrasser si tu ne veux pas qu'il commence à rêver de prendre ta place.

— « Mom » est peut-être un psychopathe, mais il est bien averti et je ne crois pas qu'il sera un danger pour moi, au pire on lui fera faire une « job » pour nous et on le fera arrêter par toi, tout le monde y gagnera. Ce sera simple si ça devient nécessaire, mais je ne crois pas. Grâce à toi, on est cinq coups en avance sur tout le monde, les grands patrons des familles marchent tous avec nous, même ses « frères » ne le laisseraient pas faire.

Je vais garder l'œil ouvert sur les Hell's sans faute, je ne les aime pas non plus, je fais des farces bien souvent, mais c'est difficile d'avoir du respect pour une bande de gars qui s'entretuent pour mieux voler leur organisation. Je me demande bien ce que les jeunes peuvent voir dans ça, tous les journaux parlent des purges internes, c'est comme être une vache et s'associer à une boucherie pour réussir dans la vie.

Changeons de sujet, j'aurais besoin que tu prennes des vacances à mes frais, en Europe, cet été. Crois-tu que ce soit possible ?

Conrad Sansregret reste surpris de cette demande inhabituelle.

— Quand je prends des vacances, c'est avec ma famille, qu'est-ce que tu as en tête ?

— C'est important Conrad, tu sais que je ne le demanderais pas si ce ne l'était pas. Tu devras disparaître pour ton travail et ta famille, mais on va garder ton intervention au minimum pour que tu puisses concilier le tout. Tu avises tes patrons que tu prends tes vacances, puis tu dis à ta femme qu'avant les vacances, tu dois faire un voyage pour le travail. Je sais que tu as des jours de maladie à prendre, alors ça collera très bien.

Une fois que tu auras disparu, mon pilote te conduira au Portugal pour rencontrer Samir Rabbat, c'est un Libanais qui a des contacts avec le

gouvernement de son pays et moi je ne sais rien de toute cette politique, c'est pour ça que je veux que tu y ailles, tu sauras si ce qu'il dit tient la route.

— Es-tu fou, sais-tu qui il est ? En 1982, on l'a arrêté avec vingt-deux tonnes de haschich, il est chanceux d'être sorti de prison et il recommence ? Toutes les polices internationales sont après lui, si les Américains ont un agent là-bas qui me voit avec cette homme, tout est fini. Toi, moi et le contrôle de la violence au Canada. Je commençais juste à m'habituer à mon rôle quand tu viens me demander l'impossible, de me lancer dans la gueule du loup.

— Calme-toi Conrad, ce n'est pas pour de l'importation que je te demande de le rencontrer, je sais très bien qu'il est très chaud, mais tu me connais, je sais rendre les gens introuvables avec mon pilote et son avion invisible. Sois assuré que c'est toi qui vas prendre la décision finale de le voir ou pas. Il a rencontré un de mes plus vieux associés, Ulrich Mueller, un homme que presque personne ne connaît et qui a des contacts partout en Europe. Rabbat veut rencontrer quelqu'un de haut placé pour tenter de régler le problème libanais et en finir une fois pour toutes avec la guerre. Si tu lui parles et que tu comprends ce qu'il te dit, tu trouveras peut-être une solution et tu sauras qui lui envoyer pour une prochaine rencontre. On parle de l'histoire avec un H majuscule ici. La guerre au Liban dure depuis 1975 et il semblerait qu'une solution soit envisageable. Je ne sais rien de tout ça, mais on a du temps.

Si tu acceptes, je ferai disparaître Rabbat quinze jours avant ton arrivée là-bas et par tes sources, tu sauras qu'il est réellement disparu. Mueller doit le revoir en juin pour lui dire si ça va se faire et à quelles conditions. Il a déjà accepté et suggéré qu'il disparaisse longtemps d'avance pour la sécurité du projet. Qu'est-ce que tu en penses mon Conrad, tu veux faire partie des grands qui aident le monde à aller mieux sans que personne sache ce qui se passe réellement ? Si on réussit à faire avancer quelque chose là-bas, ce sera des aides gouvernementales dont nous disposerons à l'avenir. Mueller ne sait même pas qui je vais envoyer, il croit que j'ai un politicien haut placé qui me facilite les choses, personne d'autre que les deux Irlandais ne savent qui tu es et même que tu existes. Fais-moi confiance, mais encore plus à toi-même, dis-moi comment arranger les choses et je suivrai tes instructions.

C'est un Conrad Sansregret pensif que A1 regardait en ce moment. La seule chose que put répondre le policier fut.

— Donne-moi une semaine, je vais étudier le dossier. Une dernière chose que j'avais à te dire, plus terre à terre que de régler les guerres du Moyen-Orient. On a reçu de nouveaux équipements d'écoute à longue portée. Pour tes rendez-vous au sommet, tu devras utiliser des tentes qui coupent les ondes, ça se trouve surtout aux États-Unis dans certains magasins spécialisés, achètes-en plusieurs et laisse-les aux endroits nécessaires, ça te servira.

Je te communiquerai bientôt ma réponse et un plan d'action clair si elle est

positive, par le canal habituel. Avec tout le monde à qui tu parles, tu pourras un jour te présenter en politique, si ta voiture ne se vend pas assez…

— Tu as vu mon nouveau joujou ? Je ne savais pas que tu étais un habitué du salon de l'auto, ou même que tu avais du temps pour ça. Je ne t'ai pas vu, es-tu venu quand j'étais là ?

— Tout à fait, je suis passé assez près même, mais moi aussi je sais être discret. Il faut que j'y aille, j'ai beaucoup de choses à vérifier, tu m'étonnes encore chaque fois que je te vois.

Avril, Louiseville.

C'est dans un casse-croûte vide sur les terres de « BF » que A1 rencontre son ami pour discuter.

— Tu ne viens pas souvent me voir au garage, es-tu occupé « BF » ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, mon ami, rien qui ne va pas, juste paresseux à mes heures, je prends du recul pour mieux réfléchir au bolide et aux améliorations que l'on peut apporter. Je travaille à la maison à des petites choses pas compliquées pour me vider la tête et ça me permet de penser. As-tu du nouveau pour moi, besoin que je fasse quelque chose ? Je commence à m'ennuyer tu sais, la vie a bien changé depuis qu'on est trop riche pour faire des folies. L'adrénaline me manque, tu n'aurais pas un beau projet de camion blindé comme à la belle époque ?

— Pas vraiment, c'est vrai qu'on avait du plaisir à préparer nos coups, presque autant qu'en les faisant, mais tu dois te souvenir qu'on a été chanceux bien des fois et qu'on pourrait bien être en prison ou morts si notre bonne étoile ne nous avait pas protégés. Pas de projet à part l'auto et des petits voyages pour régler des détails, mais j'ai su que les cadavres de Polpon et du Prof ont réapparu dans le fleuve près d'ici en plus. Ce serait encore une purge de nos amis violents. Essaie de savoir d'où ça vient et on verra si on passe le message. J'espère que ce n'est pas le gros « Mom » Boucher qui prend la relève d'Apache Trudeau pour les petits meurtres en famille.

— Je savais qu'ils étaient disparus l'année dernière, c'est curieux qu'ils apparaissent dans le fleuve, ils ont dû être jetés près de Montréal ou alors à Joliette. Je crois qu'ils viennent du Lac Saint-Jean ces deux-là.

— Oui, exactement, ils seraient venus à Montréal en septembre et pouf, disparus comme par enchantement. Les Hell's ont quelques bons gars là-bas au Lac, on est pas trop présent et on peut leur laisser cette région pour s'amuser, c'est quand même populeux et il y a une clientèle importante, mais chaque ville est assez petite pour que la police sache pas mal tout ce qui s'y passe. Je préfère garder les Rock Machine à Québec et qu'ils aillent sur la Côte-Nord ou en

Gaspésie s'ils veulent étendre leur territoire.

Vois ce que tu peux découvrir et tiens-moi au courant et arrête de rêver aux crimes, pense à notre auto, monsieur le vice-président aux ventes internationales, Deschênes. Fais-moi signe quand tu sauras quelque chose.

J'ai aussi une demande de notre ami floridien, pour éliminer quelqu'un.

— C'est un pourri violent ?

— Je ne suis pas certain, plutôt pour une question d'argent, tu connais Allan, plus riche que Crésus mais radin comme Scrooge. Il demande que ce soit quelqu'un de sûr et pas un anglo ni un spaghetti, au cas où quelque chose tournerait mal et que le « hit-man » se fasse voir ou prendre.

— Tu veux donner ça à notre homme ?

— Oui et comme ça fait un certain temps qu'il n'a pas travaillé pour nous, ça lui fera une petite paie. Allan paie le gros prix et on lui donnera un bonus, comme ça si on a pas besoin de lui avant longtemps, il aura de quoi voir venir. Il est économe et ne sort pas trop, c'est le meilleur que j'ai connu depuis longtemps.

Je ne vais pas dans ce coin-là, peux-tu passer le voir et lui remettre cette enveloppe, tout est dedans et il a jusqu'à la fin du mois pour faire le travail.

— Parfait, ce sera fait, dommage qu'on serve à ça quand on essaie de réduire la violence, mais je comprends. Je passe voir « GG » aujourd'hui même.

Mardi 8 mai, Chez Nick.

Conrad a réfléchi à la demande du « Gentleman » et il ira en Europe rencontrer le trafiquant libanais, mais à ses conditions et tout en préparant son voyage, il se dit pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable.

— Bonjour Suzie, ça va bien ?

— Bonjour Conrad, oui très bien, je te sers un café pour emporter comme d'habitude ?

— Oui, comme toujours, mais je trouve ça un peu dommage ces courtes rencontres le matin comme ça, on ne peut jamais parler beaucoup. J'aimerais bien t'inviter à manger un soir dans un bon restaurant si tu es disponible ?

— Oh, un vrai souper au restaurant, ce serait charmant, j'aimerais bien, oui. Mais es-tu bien sûr que tu peux, tu es toujours si occupé et marié ?

— Un souper au restaurant ça n'engage à rien, mais ça nous permettrait de nous connaître un peu mieux. Je te promets de te ramener chez toi avant minuit.

— Ah… dommage, mais ça me va. Avais-tu prévu un restaurant et un soir en particulier ?

— Oui, je connais un des meilleurs restaurants italiens de Montréal, tu aimes la cuisine italienne ?

— Oui, bien sûr, qui n'aime pas les scallopini à la milanaise ?

— Parfait, pas demain, mais mercredi prochain, ça t'irait ? Je te prends ici à 19 h ?

— Je peux te donner mon adresse tu sais, tu la connaîtras de toute manière en venant me reconduire, ce serait plus simple pour moi. Elle prend un bout de papier de son carnet et note son adresse qu'elle donne à Conrad.

— Ça me va, j'ai bien hâte à la semaine prochaine, surtout qu'on ne se reverra pas cette semaine, je suis assez pris par toutes sortes de dossiers urgents. D'ailleurs il faut que j'y aille, bonne journée Suzie.

— Bonne journée Conrad, à la semaine prochaine.

Conrad Sansregret laisse derrière lui une Suzie souriante et ravie.

Suzie reçu plus de pourboires cette semaine-là, elle flottait sur un nuage, heureuse de la tournure des événements et ne s'en cachant pas, elle souriait à tous les clients et leur faisait voir sa nature la plus plaisante qu'ils récompensaient généreusement.

Le sourire, je le répète à qui veut l'entendre, est le plus grand atout de la femme. Mesdames cessez les crèmes et le maquillage, souriez et le monde sera à vos pieds. On devrait modifier le dicton, « Ce que femme (qui sourit) veut, Dieu le veut ! »

Le mercredi suivant, par une soirée un peu fraîche qui justifie le joli manteau blanc que porte Suzie, Conrad Sansregret arrive chez elle à l'heure dite et après moult compliments, ils se dirigent vers le centre-ville. Suzie demande :

— Je croyais que nous allions dans la petite Italie, sur le boulevard Saint-Laurent ou quelque part par là.

— Non ma chère, je vais te faire découvrir un secret bien gardé de Montréal, les connaisseurs savent où aller pour une cuisine italienne raffinée. Le propriétaire, monsieur Pompeo, est toujours présent pour veiller à la qualité de la réception de ses clients et à part les artistes, ce sont surtout des hommes d'affaires qui vont là. Des ministres aussi, quand ils ne sont pas à Québec.

— Oh ! Ça me semble très chic, j'espère que je suis assez habillée, j'ai mis une petite robe toute simple, croyant que tu me ferais découvrir un petit endroit sympa et moins connu.

— Tu seras parfaite, j'en suis sûr.

Conrad gara sa voiture sur la rue de Bullion, près du boulevard René-Lévesque. Ensemble, ils montèrent la rue jusqu'au coin et arrivés devant une porte qui semblait mener dans un sous-sol, Suzie sourit et dit :

— Tu m'emmènes manger dans un sous-sol ?

— Un demi sous-sol, spécifia Conrad, tu verras bien.

Ils entrèrent, descendirent quelques marches et tout de suite un petit homme rondelet au teint légèrement basané vint à leur rencontre suivi d'un bel Italien grand et mince qui s'offrit pour prendre leur manteau. Conrad salua monsieur Pompeo qu'il ne connaissait pas personnellement mais qu'il avait vu sur le conseil

de l'Association des Restaurateurs du Québec. Conrad garda son veston et fut ravi de voir apparaître une délicieuse robe jaune, bien coupée, que portait Suzie avec un petit foulard blanc au cou qui, pour l'instant, comblait l'ouverture en V qui laissait imaginer un décolleté plongeant. Une ceinture noire séparait le haut moulant de la robe au bas plissé qui descendait juste sous les genoux, très chic, pensa notre policier au bord de l'infidélité.

— Pour deux personnes, j'ai une charmante table un peu en retrait où vous serez très bien pour discuter librement, suivez Giorgio, il vous installera.

Giorgio tira la table et fit asseoir Suzie sur la banquette, dos au mur pour qu'elle ait une bonne vision de toute la salle et que tous puissent voir la ravissante jeune femme. Puis il repoussa la table et tira la chaise pour Conrad qui prit place devant Suzie. Elle commença par le féliciter sur le choix du restaurant.

— C'est très classe ici, ils sont tous charmants et sympathiques, as-tu remarqué comme tous les employés semblent de bonne humeur, ce doit être un plaisir de travailler ici, mais je ne vois aucune femme sur le plancher, tu crois qu'ils feraient une exception pour moi ? Et elle se mit à rire.

— Ah ! Les Italiens et le machisme, je crois que s'il y a une femme ici, elle est en cuisine, la mama du patron qui veille à la qualité des plats. Un autre serveur qui passait près d'eux posa une petite assiette de hors d'œuvres sur leur table. Petits filets d'anchois de Collioure sur un crouton de pain avec un filet d'huile.

Pendant qu'un serveur versait l'eau, un autre déposait les menus près d'eux et en souriant leur dit de ne pas se presser et que s'ils avaient des questions, ils pouvaient demander à n'importe lequel d'entre eux. Toute la soirée fut un merveilleux ballet d'attentions à chaque détail avec toujours le souci de ne pas déranger, presque de ne pas exister.

Sitôt que le beurre diminuait une main ramassait le beurrier à droite et une autre en déposait un plein à gauche. Aucun des serveurs ne leur était attitré, mais tous prenaient soin d'eux. Giorgio prit la commande, recommanda un vin puis tout s'enfila telle une danse longtemps répétée et toujours parfaite. Ils se sentirent rapidement seuls au monde, malgré les clients qui entraient parfois plus bruyamment quand c'était un groupe. Mais aussitôt que le patron entendait une note discordante, il s'approchait tout sourire, prenait la parole pour calmer les ardeurs et d'un pas feutré dirigeait les nouveaux arrivants vers leur table sans plus déplaire aux autres convives.

Suzie reconnue le chanteur Claude Dubois qui arriva assez tard avec une jolie fille, peut-être venait-il de finir un concert, puis un homme qu'elle voyait à la télé mais ne reconnaissait pas, sûrement un politicien. Il était seul, arrivé avant eux et dînait en lisant un énorme manuscrit. Le restaurant n'était pas plein, un mercredi est un bon soir pour être tranquille et discuter avec quelqu'un qui nous plaît mais que l'on ne connaît pas.

La conversation coula doucement, les deux se livrèrent à des confessions,

parfois plus personnelles qu'ils n'auraient voulu. Ils se sentaient en confiance. Conrad était heureux de s'octroyer un repas avec une femme à qui il n'était pas indifférent. Il pensait régulièrement à Claire, sa femme, qui l'attendait à la maison, le croyant au travail. Mais ça ne l'empêchait pas de savourer pleinement sa soirée.

Le repas était excellent, les serveurs étaient tout simplement italiens, ils courtisaient tous la belle Suzie, mais poliment, par jeu pour qu'elle se sente bien et que Conrad se réconforte dans son choix. Au plat principal, après une bonne gorgée de vin, Suzie dit à Conrad :

— C'est une très belle soirée, on est si bien, la nourriture, la musique et la compagnie, tout est parfait. Je ne sais pas si c'est le vin, mais j'ai chaud ce soir.

Et dans un geste délicat, préparé, répété, elle détacha et retira son foulard blanc, découvrant ainsi un décolleté sobre et exquis. Puis au détour d'une confidence plus pudique, se rapprochant au-dessus de la table, elle fit un mouvement vers l'avant qui fit bouger sa robe et lui découvrit partiellement l'épaule.

Conrad ne put que voir, instantanément les points délicats de la dentelle noire de la bretelle du soutien gorge Chantelle, le même qu'il avait offert à sa femme des mois auparavant et qui l'avait tant fait rêver. Cette femme est délicieusement redoutable, mais je dois en rester à mon idée première, se dit-il tout à coup. Il en profita pour lui poser la question qu'il avait pour elle.

— Chère Suzie, c'est effectivement une très charmante soirée que l'on voudrait faire durer une éternité. Peut-être que l'on pourra en avoir plus d'une. Je voudrais t'inviter cet été à venir en vacances avec moi en Europe, si tu peux et si tu acceptes de m'accompagner.

— Oh ! Conrad, oui, bien sûr que je peux prendre des vacances, c'est tellement inattendu, je ne croyais pas dans mes plus beaux rêves que l'on pourrait se retrouver seuls hors de Montréal. J'ai des économies et ce serait un grand plaisir pour moi de découvrir l'Europe avec toi.

— Génial, j'avais si peur que tu ne puisses pas. Mais garde tes économies, je m'occupe de tout, tu n'auras pas un sou à débourser. Je sais que ton travail n'est pas si payant et pour te dire la vérité, il y a une contrainte au voyage. Je devrai travailler, mais nous aurons amplement de temps à nous. Nous pourrons mieux nous connaître et vivre ensemble un peu, loin d'ici et des obligations que nous avons chacun de notre côté.

Tu le sais, je suis marié et je dois être honnête, heureux avec ma femme. Mais le temps file, les enfants grandissent, je m'enfonce dans le travail et tu es apparue comme une brise revigorante qui donne envie de vivre. Je veux profiter de la vie et passer du temps avec toi, loin des regards indiscrets. Mais je ne promets pas de lendemains éternels. Pas encore. J'aime être fidèle, je m'accorde une possibilité de rêver avec celle qui m'a sorti de mon confort douillet et qui a réveillé en moi

le chasseur primitif.

— Je te comprends Conrad et je te promets la discrétion la plus totale, je laisse à la vie le soin de me donner ce dont j'ai besoin, je ne serai jamais une charge pour toi. C'est Neil Donald Walsh qui dit :

> Apprécie tout,
> n'aie besoin de rien,
> choisis ce qui se présente.

— Quelle intelligence, quelle sagesse, j'aime bien cette maxime, tu devras me la rappeler. Elle n'a qu'un inconvénient, elle te rend encore plus irrésistible pour un mari fidèle en introspection. J'étais sûr que tu saurais comprendre et donner le temps au temps de bien faire les choses.

— J'en ai fait ma façon de vivre. J'étais heureuse avant de te voir la première fois et le serai encore si tu choisissais de disparaître et que nous n'ayons été qu'un interlude dans la vie.

— J'ai un petit cadeau pour toi ce soir, malheureusement ce n'est rien de romantique ou sexy, mais ce sera utile.

Il sortit de sa poche un téléphone cellulaire Motorola MicroTAC noir, avec une petite antenne rétractable située au-dessus du haut-parleur, un écran lumineux rouge où l'on voyait les chiffres composés et le bas de l'appareil qui servait de micro se dépliait pour découvrir le clavier. Il était à la fine pointe de la technologie de l'époque. Conçu en 1989, il venait tout juste d'arriver au Canada mais Conrad, par son emploi, voyait et pouvait se procurer tous les gadgets futuristes.

— C'est un appareil mobile, nous pourrons nous en servir pour communiquer, de temps à autre. C'est très cher les appels pour l'instant, alors je vais te demander de ne pas trop l'utiliser pour appeler tes amis ou ta famille, il doit servir pour une urgence ou pour se donner un rendez-vous si nécessaire.

— Oh ! Comme il est petit, j'ai vu quelques clients au café où je travaille avec de gros appareils qui ont une antenne rigide qu'ils ne peuvent ranger nulle part tellement c'est volumineux et encombrant. Je n'en ai jamais vu un aussi petit. Je promets de ne m'en servir que pour toi et seulement quand tu m'auras avisée que tu es disponible.

— Merci de cette attention, ce sera plus commode pour moi, je n'aurai pas à aller Chez Nick chaque fois que je veux te parler. Mais ne va pas croire que nous allons parler régulièrement et longtemps, on voit déjà des gens qui paient plus de mille dollars par mois pour des frais de communication. Ils se plaignent aux compagnies qui les renvoient à leur contrat. Voici le chargeur, la batterie ne dure pas très longtemps mais comme nous ne les utiliserons pas beaucoup, ça devrait aller. Tu le branches le soir et tu peux l'avoir avec toi le jour. J'ai programmé le

numéro du mien sur la touche numéro huit, essaie d'appuyer sur la touche trois secondes et la communication sera établie.

Suzie avait le téléphone en main, appuya sur le chiffre huit, le clavier lumineux s'éclaira et quelques secondes plus tard, une sonnerie très forte se fit entendre dans le restaurant venant du veston de Conrad.

Tous les clients se retournèrent choqués de ce bruit dérangeant dans un établissement aussi respectable. Conrad, aussi choqué que surpris, sursauta et tenta d'attraper l'appareil au fond de la poche intérieure de son veston pendant qu'une deuxième sonnerie se fit entendre. Il finit par le sortir et ouvrit la base, puis appuya sur le bouton pour répondre, ce qui calma la troisième sonnerie qui retentissait à son tour.

Confus, il se retourna vers la salle et s'excusa à tous de ce malheureux incident et leur dit que ça ne se reproduirait plus. Il ne savait plus où se mettre, il croyait avoir tout prévu, l'endroit et le jour idéal pour ne pas attirer l'attention et maintenant, tous les convives le dévisageaient furieusement, lui et sa jeune compagne.

Suzie plaça sa main sur sa bouche pour contenir un éclat de rire qui vint à bout des dernières barricades morales que Conrad s'était imposées, il la trouvait tout simplement adorable.

L'arrivée des téléphones cellulaires fut une période de grands chamboulements des mœurs. Des hommes d'affaires extravertis parlaient fort dans les endroits publics au grand dam des gens qui trouvaient la pratique ignoble, plusieurs personnes bien intentionnées se faisaient prendre par des sonneries fortes qu'ils ne savaient pas régler, des conférences et des concerts étaient interrompus par des sonneries intempestives chez des gens qui fondaient littéralement sous la gêne d'être le goujat qui ne sait pas fermer son téléphone. Il aura fallu plus de quinze ans avant que ce soit la norme d'avoir des avis nous demandant de bien fermer nos appareils électroniques dans les cinémas et autres salles de spectacles. Certaines cultures s'en servent dans les cinémas, je l'ai expérimenté en Asie, ils parlent sans même se gêner pendant un film, racontant à l'interlocuteur moult détails sans se préoccuper des shhhhh insistants de leurs voisins.

Après le dessert, Conrad ramena Suzie, heureuse, jusque chez elle où il lui donna un tendre baiser sur la joue. Elle en resta un peu déçue mais comprenait. Ils se promirent de se rappeler, de se revoir. Ils planifieraient leur voyage.

28 mai, Lorraine.

Après avoir reçu la visite de « BF » et le contrat qu'il commandait, « GG » le « hit-man » le plus secret du Québec s'était mis à l'œuvre sans attendre.

Gérald Gallant avait surveillé l'endroit depuis quelques jours, passant de temps

à autre devant la résidence de Salvatore Luzzi sur le boulevard Charles de Gaulle à Lorraine, au nord de Montréal. La maison était cossue, un beau terrain tout autour. Il allait passer à l'action avec son nouveau plan, une façon de s'approcher sans lever d'inquiétude. Il n'attendait plus qu'une chose, que la femme de Luzzi quitte l'endroit.

Il avait loué une voiture neuve, classique et connaissait maintenant tous les véhicules du secteur. Il s'était stationné au coin d'un petit centre d'achat au bas de la rue, loin des autres places de stationnement lui donnant une bonne vision de la rue. Il était à moins d'une minute de la résidence huppée de sa cible.

Il vit passer la femme de Luzzi devant lui à midi cinq en direction du viaduc qui enjambait l'autoroute 640, elle ne reviendrait pas tout de suite.

Il se rendit directement à l'adresse, une jolie maison de style normand avec une grande entrée et surtout beaucoup d'arbres qui obstruent la vue. Il stationna dans l'entrée, la plaque de son véhicule avait été changée au cas ou un piéton curieux noterait qu'un étranger était chez son voisin. Il descendit de sa voiture, habillé d'un complet bleu marine, sobre sans être de grande coupe. Il sonna à la porte mais personne ne vint lui répondre. Il était bien sûr que la femme qui était passée devant lui était seule à bord et la deuxième voiture était là. Gérald fit le tour de la maison et en arrivant à l'arrière de la maison, il vit sa cible penchée au bord de la piscine en train de tenter de brancher un tuyau dans un trou.

— Bonjour, est-ce que vous êtes Salvatore Luzzi ?

L'homme au bord de la piscine se releva et tout de suite prit un air méfiant et sévère :

— Qui êtes vous, qu'est-ce que vous faites chez-moi ?

— Pardon de vous déranger, j'ai sonné et personne n'est venu, comme la voiture était là, je me suis permis de faire le tour. Je suis huissier et j'ai un document à vous signifier.

Gallant s'avance vers sa future victime et sors un papier plié en trois avec un sceau qui semble officiel et un portefeuille avec un insigne qui imite à la perfection les insignes des policiers. Luzzi se releva et baissant la garde, dit :

— Qu'est-ce que c'est encore, c'est pour mon commerce ?

— Je ne peux pas vous dire, tout est inscrit sur le document, vous êtes requis quelque part.

Gallant tendit le document au futur macchabé qui le déplia et se mit à lire. Ne comprenant pas ce qu'il y voyait, il se concentra puis releva la tête en disant :

— C'est quoi cette histoire d'être présent à mes funérailles ?

C'est à ce moment qu'il aperçut le revolver muni d'un silencieux dans la main gantée du supposé huissier qui souriait.

— Adieu pourriture, tu vas y être à tes funérailles !

Et Gallant tira trois balles, une dans le cœur et deux dans la tête, à bout portant. Il se pencha et reprit le document maculé de sang dans la main du mort,

se retourna et quitta en marchant normalement. Et voilà l'travail !

En descendant la rue, il vit la voiture de la femme de Luzzi qui revenait déjà, elle avait dû oublier quelque chose à la maison. Il se dit si elle ne va pas derrière, elle ne verra peut-être pas le cadavre tout de suite. Quoi qu'il arrive, l'autoroute est à cinq minutes, dans trente minutes je serai en direction de Donnacona, personne ne pourra se douter que c'est moi. Le temps qu'elle appelle la police, qu'un véritable enquêteur des homicides soit sur place je serai déjà loin.

Tué à bout portant, derrière chez lui, la police conclura qu'il connaissait son meurtrier, qu'il l'a laissé entrer et qu'ils discutaient, c'est une bonne tactique le « huissier », se disait-il.

Vendredi 8 juin, hôtel de la Montagne.

La journée était plutôt fraîche, nuageuse, mais torride à l'intérieur de la chambre 616, que les nouveaux amants s'était réservée pour un week-end loin des tracas de la rue.

Jaime Lello avait menti à sa femme, couvert maintenant par le travail particulier qu'il avait eu la chance d'obtenir. Elle ne se formalisait plus de ses absences, le travail était très bien payé et curieusement, il apportait souvent des liasses de billets qui permettaient à la famille de s'offrir du luxe et sa femme ne se gênait pas. Trop souvent seule, elle s'était pris un amant, discret et qui ne lui poserait pas de problème si elle le quittait. Tout était pour le mieux. Elle ne relevait même plus les traces de griffes et morsures que le corps de son mari portait parfois.

Mais Inès et Jaime ne pensaient à rien de tout ça, leur seule obsession était sexuelle, ils s'étaient découvert les mêmes passions pour les plaisirs de la chair. L'argent ne manquait pas à Irma, elle représentait une grande famille de Cali et les profits étaient faramineux, l'argent arrivait régulièrement et les mauvais payeurs étaient vite et sauvagement remis à l'ordre par certains hommes de main colombiens venus en touristes et restant bien au-delà de leur visa. Ils repartaient s'ils étaient arrêtés par la police ou quand la neige et le froid se pointaient le bout du nez.

Ils étaient mal logés et l'organisation abusait d'eux de toutes les manières possibles, en Colombie, ils n'étaient que des paysans pauvres qui avaient vendu leur âme aux barons de la drogue. Les quelques milliers de dollars qu'ils recevaient par mois représentaient une fortune pour leur famille, quand ils envoyaient l'argent au pays. Certains, déjà corrompus par la drogue, oubliaient leur vie ailleurs et dépensaient tout en quelques soirées de fête dans les bars de danseuses de Montréal, se croyant aussi riches que leur patronne qu'ils voyaient dépenser sans compter.

Cet après-midi-là, des clients qui passaient dans le corridor devant la porte du 616 avaient sursauté en entendant claquer un fouet, un cri sourd puis un « encore » qui en disait long. Inès et Jaime gisaient nus et ruisselants de sueur sur le matelas renversé sur le sol. C'est Inès qui se releva à demi la première, elle attrapa un sachet de poudre blanche au sol pas très loin, le versa sur le bas ventre de Jaime qui n'avait pas la force de bouger. Avec ses ongles, elle tenta de faire une ligne avec la poudre et appuya son visage sur le sexe mou de Jaime, mit son nez dans la poudre et renifla un grand coup.

Puis tournant un peu sa tête, elle mordilla le gland du pénis de Jaime, le lécha du bout de la langue et lui dit :

— Il ne m'aime plus ce petit cochon, il reste mort devant ma bouche.

Jaime à moitié endormi lui répondit :

— Tu l'as étouffé par trop d'amour, il t'aimera aussitôt qu'il pourra respirer, mais tu peux tenter de l'aider en lui faisant la respiration artificielle.

Se retournant pour venir s'allonger au côté de son étalon portugais, elle utilisa sa main libre pour claquer l'entre-jambes de Jaime en disant :

— Qu'il dorme un peu, on doit discuter. Tu sais mon avocat, Sidney Leithman, le petit Juif, il me coûte cher pour libérer tous ces minables qui se font prendre quand je les envoie régler les problèmes, il me prend pour la reine d'Angleterre ou quoi ? Tu devrais passer le voir et lui faire un message, si moi j'y vais, je vais lui arracher les yeux.

Chez nous les avocats nous respectent et c'est nous qui leur donnons l'argent que l'on veut bien. Ils n'ont pas grand-chose à faire, on paie les juges et tout va pour le mieux. Le Canada se croit mieux que nous parce qu'il laisse des avocats et des juges dicter les règles de la société, mais pour nous, c'est le peuple qui contrôle et décide qui s'enrichit.

— Ah oui, la Colombie, la capitale des meurtres et enlèvements du monde, c'est ce que tu appelles la belle vie, combien de tes amis et leurs familles se sont fait tuer dans vos guérillas fratricides ? Tu as vraiment une vision bizarre de la qualité de vie, petite marraine des autres.

— Je me comprends et ma vision ne réglera pas le problème de Sidney Leithman, tu dois aller le voir, deux des meilleurs tueurs de Colombie vont arriver ici dans quelques mois, c'est mon contact en Colombie qui me l'a dit. Il doit faire chier d'autres Colombiens pour qu'ils envoient ces gars-là.

— Tu es sûre que c'est pour l'avocat qu'ils viennent ici ?

— C'est ce qu'on m'a dit, tu vois, si je t'envoie lui faire le message, c'est que je suis bonne pour lui, je le protège en m'assurant qu'il baisse ses prix.

— Ou une autre façon de voir la chose serait de dire que tu te sers de l'information que tu as pour économiser alors que ces tueurs ne te concernent pas. J'irai le voir, je lui ferai peur pour toi ma tortionnaire préférée, mon Elza, ma Louve des SS. Mais tu devras apprendre à te servir de ton fouet alors que ma

queue est dans ta bouche !

— Ah mon étalon, toi, tu sais parler à une dame !

Pour sa part, la GRC était encore fière de cette recrue de choix dans ses rangs, il pouvait être négligent sur les rapports écrits, mais avait donné des informations intéressantes sur les transactions de drogue autour d'Inès Barbosa. Fait curieux, il n'arrivait pas à remonter jusqu'à elle dans les nombreuses conversations qu'il avait avec les lieutenants présumés de la « Marraine ». Selon lui, elle ne serait impliquée que dans le blanchiment d'argent. Ce qui donna l'idée à quelques agents du QG de la GRC de Montréal de présenter un projet de faux bureaux de change pour étudier de près et sur le long terme comment se blanchit l'argent de la drogue. Ce sera le projet « Compote », mais bien des événements restaient à venir.

Juillet, « Cow-boy ».

Conrad avait tout réglé, en premier l'affaire Lello, maintenant qu'il savait que Lello jouait pour l'autre équipe tout en gagnant son salaire et falsifiant ses rapports au sein de la « Force », il allait l'utiliser et voir comment ça se terminerait. Il prévoyait éviter le pire à Jaime en le prévenant si ça tournait mal, mais il lui ferait faire du travail pour tout le monde.

Conrad avait envoyé son agent au Portugal, sur un vol commercial, en lui disant qu'il devait rencontrer un agent de change pour blanchir de l'argent pour l'organisation de Barbosa. Évidemment, Lello avait suggéré que la « Marraine » soit du voyage, mais Conrad Sansregret lui avait dit qu'il devait y aller seul pour quelques jours tout au plus.

Ensuite, très prudemment, il avait avisé sa petite Suzie qu'elle devrait être très discrète et prête en tout temps avec le strict nécessaire dans un petit sac pour un départ rapide.

Il avait eu confirmation des points de rencontre avec le « Gentleman » et avait avisé sa femme qu'il devait travailler à l'extérieur du pays mais incognito pour tout le monde, si quelqu'un appelait pour lui, elle devait dire qu'il était malade et ne pouvait parler à personne.

Puis il quitta son bureau en fin de journée, mardi, et le lendemain matin, il aviserait qu'il était malade et qu'il prendrait le reste de la semaine pour se reposer. Il communiquerait son état régulièrement au bureau et verrait s'il rentrait le lundi suivant.

Son plan était simple, une fois sur place, il expliquerait à Lello qu'il devait rencontrer un Libanais et qu'il surveillerait la rencontre à distance. Il dirait à Lello que l'homme avait des demandes, mais aussi qu'il pouvait blanchir et cacher de l'argent si nécessaire.

Conrad Sansregret gagnerait sur les deux tableaux, il saurait de quoi il en retourne avec Rabbat et ouvrirait une porte à Lello pour faire tomber la « Marraine ». Du même coup, il prenait une vacance avec sa nouvelle conquête, loin des regards indiscrets. Seul avec elle, il déciderait de son avenir. Sa vie pouvait chavirer, il le savait, il était prêt.

Après le travail, il se rendit dans une bibliothèque où se trouvait une cabine téléphonique sûre, il appela Suzie sur son appareil privé et lui donna rendez-vous dans un stationnement sous-terrain du centre-ville. Il s'y rendit avec son véhicule privé et descendit jusqu'au dernier sous-sol où il laissa son véhicule. Il mit un chapeau et un manteau différents qu'il avait achetés et laissés dans le coffre de sa voiture. Il remonta deux étages, rencontra Suzie qui l'attendait et se dirigea vers une voiture louée la veille et laissée là pour quitter sans être suivi ou reconnu.

Suzie était fébrile, joyeuse et se sentait comme une agent secret. Elle ne savait pas où ils allaient mais qu'ils seraient ensemble. Elle s'appuyait sur lui, l'embrassait sur la joue, lui tenait la main alors qu'il conduisait vers la Rive-sud. Ils se rendaient à l'aéroport de Saint-Hubert où le « Cow-boy » les attendait avec un plan de vol vers Halifax mais en survolant la Rive-nord du fleuve. Le contrôleur avait trouvé curieux ce trajet, mais le pilote lui avait mentionné faire des photos aériennes de nuit dans le secteur de Sept-Îles.

Conrad stationna la voiture dans le petit stationnement de l'aéroport et ils se rendirent directement à l'avion qui les attendait. Le « Cow-boy » avait aménagé des sièges pour le transport de ses passagers de marque. Il salua le couple avec un bonjour monsieur le ministre bien senti. Le pilote savait qu'il transportait des gens importants mais ne savait pas qui ils étaient.

Le « Cow-boy » avait eu des instructions claires et avait travaillé fort en amont pour ce voyage. Il avait caché Rabbat depuis une semaine dans un endroit sécuritaire et inconnu de tous, avec seulement un cuisinier et un garde du corps pour veiller sur eux. Il devait maintenant disparaître des radars et emmener ces deux passagers exceptionnels au lieu secret où un Arabe les attendait. Arrivé au-dessus de Sept-Îles, il vira à droite pour traverser l'estuaire du fleuve Saint-Laurent et en plein milieu, au lieu de continuer vers Halifax, il passa de quatre à dix mille mètres d'altitude et tourna à gauche en direction des Açores.

A1 avait été surpris quand Conrad Sansregret lui avait mentionné qu'il serait accompagné. Il en avait discuté par code avec Allan Ross qui était chez lui en Floride, même lui ne savait pas. Évidemment le téléphone n'est jamais sûr et même avec les meilleurs codes, ils limitaient leurs conversations. Ils préféraient ne pas avoir de certitude sur un sujet et l'approfondiraient quand ils se verraient. Est-ce qu'ils auraient à voir ce qui se passe avec Suzie ? Rien ne laissait croire que quoi que ce soit clochait, tout allait pour le mieux, ils montaient des projets pour le long terme. A1 préparait maintenant le salon de l'auto de 1991, il avait reçu des commandes pour deux bolides et devait les construire tout en améliorant la

chaîne de montage de son atelier.

Quand il avait donné les instructions au pilote, il lui avait laissé carte blanche pour les lieux, ce qui avait pour résultat que même lui ne savait pas où les rencontres auraient lieu. La sécurité avant tout.

Maintenant que le « Cow-boy » avait donné la destination à son passager de marque, celui-ci avait un problème à résoudre, rien de bien grave. Il avait donné rendez-vous à Jaime Lello au nord du Portugal, près de la côte, pour le récupérer facilement. Il donnerait les instructions au pilote d'aller le chercher et le ramener au paradis des Açores. Quel gaspillage de fuel d'avion, mais comme personne ne parlait à personne et que la disparition de tout ce beau monde était capitale, il y aurait du gaspillage. On ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs.

Ils atterrirent sur une piste déserte, il faisait encore nuit, la clarté du jour naissant commençait à peine à poindre à l'horizon.

Le voyage avait été plaisant, Suzie n'avait rien dit au sujet de cet avion curieux et de son pilote qui multipliait les clins d'œil à son attention. Pas moche non plus ce Québécois au sourire contagieux. Elle n'avait aucune idée d'où elle était et ça l'excitait beaucoup, ils avaient quitté Montréal en début de soirée, le vol avait duré moins de six heures, longeant le fleuve un long moment au départ, ils étaient maintenant sur une piste déserte, au petit matin. Une grande résidence se dessinait pas très loin, elle espérait y trouver un lit confortable et surtout une salle de bain bien équipée pour se rafraîchir. Conrad et elle avaient discuté longtemps avant de basculer leur siège pour s'étendre un peu et tenter de fermer l'œil. Il avait été drôle et sensible, mais elle l'avait senti réservé et différent du jeune amoureux du restaurant, il n'y avait pas si longtemps. Elle connaissait bien les hommes, la plupart étaient des livres ouverts pour elle, mais Conrad était différent, elle ne le cernait pas encore. Un mystère, ce n'était que mieux, au moins elle aurait des surprises.

Conrad avait insisté pour que l'autre invité n'habite pas avec eux, qu'il soit ailleurs pour avoir le choix des rencontres sans possibilité de se croiser dans un corridor et discuter sans qu'il ne le veuille. En plus, ça lui donnait plus de liberté avec Suzie.

Le « Cow-boy » leur désigna la maison, chacun leur chambre, qui étaient attenantes et alla se reposer et se laver avant de repartir pour le Portugal chercher un autre inconnu. Deux heures trente de vol aller et idem pour le retour, il commençait à se sentir comme un chauffeur de taxi. Sans parler de l'autre client, caché dans une maison bien moins luxueuse et qui ne faisait que se plaindre de ne pas avoir tout le confort auquel il avait droit.

C'était un curieux contrat que celui-ci. Mais quand A1 demande, on obéit, juste parce que c'est le « Gentleman » et qu'il doit avoir ses raisons. Le « Cow-boy » aimait voler, il était servi.

Dans les airs, il jouait à apparaître sur les radars des tours de contrôle et savait

maintenant qu'il pouvait les bluffer presque partout. Souvent leurs équipements étaient vieux et il en profitait pour le leur rappeler en les engueulant de l'avoir laissé sans réponse pendant plus de trente minutes alors qu'il suivait religieusement le plan de vol. Il adorait son métier, surtout quand il disparaissait des radars, il se demandait toujours si quelqu'un avait remarqué, mais il savait bien que non. Sa seule plainte était quand il devait se taper seul la reconversion de son appareil de cargo en cabine de luxe pour ministres. C'est lourd à trimballer ces sièges. Il allait demander à A1 un hangar et des employés pour les travaux futurs.

À midi, tout le monde était debout, reposé. Suzie et Conrad iraient découvrir l'île avec la voiture fournie par leur hôte. Le « Cow-boy » était allé dire à l'autre invité que la rencontre aurait lieu à 18 h, puis il avait décollé des Açores vers le Portugal. Il rentrerait à 17 h 30 au plus tard, sauf si la personne qu'il devait ramener était absente au rendez-vous fixé par Conrad.

De son côté, Conrad calculait et planifiait. Il aurait trente minutes pour « debriefer » Lello avant la rencontre. Maintenant il devait trouver le moyen d'éloigner Suzie de 16 h à 20 h, le temps de préparer la salle, de tenir la rencontre et qu'il puisse reparler à Jaime. Il était ici pour le travail, elle le savait, elle comprendrait. Il lui dit :

— Allons nous promener.

Ils étaient sur l'île de São Miguel, du côté sud, à l'est de Ponta Delgada. La plus grande île des Açores, il y a beaucoup à voir et à faire. Conrad, sachant maintenant où il était, avait convenu de visiter les routes et déposer Suzie en ville vers 15 h 30 pour qu'elle puisse visiter et trouver des activités à faire les prochains jours. Mais il lui avait mentionné qu'il préférait des choses plus privées, pas de grand groupes, il connaissait bien le malheureux hasard où l'on rencontre un voisin et sa femme en voyage dans un pays lointain alors qu'on ne savait même pas qu'ils étaient partis de chez eux. Et dire qu'on a failli vous appeler pour garder le chat…

Pour lui, la possibilité que des agents des services secrets d'un quelconque pays, ami ou pas, soit présent pour enquêter sur une autre affaire et qui l'identifient, serait périlleux car en principe, il est au Canada. Combien de fois avez-vous vu un ami sans qu'il ne vous voie ? Eh bien, dites-vous que beaucoup de gens vous ont vu alors que vous ne le saviez pas non plus. Conrad lui le savait. Il portait casquette et lunettes fumées et pour aujourd'hui il visitait le bord de mer sans trop sortir de la voiture. Il n'irait en ville que pour reconduire Suzie et ne s'y attarderait pas.

Sans lui en dire beaucoup, Suzie comprit très bien son rôle et quand il la déposa, ils convinrent d'un point de rendez-vous et de l'heure à laquelle il la prendrait. Il lui laissa de l'argent, lui dit de réserver un bon restaurant pour 20 h et un hôtel pour la nuit. Il faut bien manger et on peut assez bien contrôler qui on

voit dans ces endroits.

Ce soir, ils dormiraient en ville et laisseraient la maison à Jaime qui repartirait le lendemain vers chez lui, il était portugais après tout, il pouvait en profiter pour voir sa famille s'il le désirait. L'argent ne manquait pas, Lello prendrait des avions commerciaux à partir de maintenant. Tout se présentait pour le mieux.

À son retour à la villa il était seul, il installa son matériel d'écoute dans une salle où il attendit que le « Cow-boy » et Jaime arrivent. Une fois avec Jaime, il dit au pilote de prendre son temps pour aller chercher l'autre invité, de s'assurer qu'il n'était pas suivi, que l'homme qu'il transportait était très « chaud ».

Le « Cow-boy » n'avait encore rien dit à son ami A1, ni à ce supposé ministre, mais comme toujours, il connaissait déjà Samir Rabbat. Il avait transporté du haschich pour lui du Pakistan vers l'Espagne il y a des années pour le compte des Américains alors qu'il était mercenaire.

Jaime entra seul et vit son supérieur en civil et vint se mettre au rapport. Tout était bizarre pour lui, il ne savait pas ce qu'il faisait là, ne comprenait pas ces nombreuses précautions, les avions, le secret total. Lui qui jouait sur deux tableaux maintenant trouvait son patron en civil pour une mission délicate. Jouait-il lui aussi sur deux tableaux ?

— Bonjour Jaime, comment s'est passé votre voyage ?

— Très bien, mais je me demande un peu ce que je fais ici sans une équipe complète pour travailler.

— Coupons court aux conversations inutiles. Je sais depuis un bon moment que vous commettez des crimes pour Barbosa et que toute l'opération contre elle est compromise. Je vous ai couvert à deux reprises, ces week-ends où vous disparaissiez avec votre maîtresse, les agents affectés à votre protection me font des rapports sur chaque minute où vous étiez injoignable. C'est moi qui leur ai dit de vous laisser de la corde pour mieux appâter la « Marraine ».

Moi, je ne mange pas de ce pain-là mais il y a des cas de force majeure. J'ai bien étudié votre cas et vous allez pouvoir vous en sortir convenablement. Nous sommes au Portugal, il n'y a pas de traité d'extradition entre nos pays, alors si vous acceptez la mission d'aujourd'hui, je vous couvrirai et vous pourrez vous sauver avant que la GRC ne lance une enquête contre vous.

Lello était sonné, mais il avait déjà pensé aux erreurs qu'il commettait parfois, que son double jeu était risqué, il s'était dit qu'il y avait un bon Dieu juste pour lui, mais maintenant il savait que ce Dieu avait un nom : Conrad Sansregret.

— Que dois-je faire ?

— La mission d'aujourd'hui comporte deux volets et nous n'avons que peu de temps pour nous préparer. Un entremetteur veut rencontrer un haut gradé canadien pour discuter de la possibilité de mettre fin à la guerre qui sévit au Liban. Nos services secrets ont découvert que l'homme est un trafiquant de haschich connu, donc plutôt que d'envoyer un général de l'armée, ils m'ont

envoyé car je le connais et l'ai suivi il y a plusieurs années.

Notre gouvernement a des doutes quant à ses dires, mais cet homme est en relation avec beaucoup de monde et il y a une petite chance que ses demandes soient réelles. J'ai reçu la mission directement du bureau du premier ministre. Le tout doit rester absolument confidentiel et top secret.

J'ai fait disparaître tout le monde, lui en premier, puis vous et maintenant moi, je suis arrivé ici comme vous, en avion privé sans plan de vol. Nous sommes aux Açores si vous ne le saviez pas. Donc toujours au Portugal.

Je ne peux rencontrer cet homme, vous allez donc prendre ma place et j'écouterai tout ce qui se passe, j'ai moi-même installé de l'équipement de captation pour ramener la conversation au Canada. Votre rôle sera d'écouter et de le laisser raconter tout ce qu'il sait.

Pour la deuxième portion de l'opération, vous devrez l'inviter à sortir de la pièce où vous êtes et là, vous lui direz que vous avez besoin, à titre personnel entre lui et vous, de comptes de banques au Liban où vous voulez transiter des fonds qui pourront servir aux opérations futures en sol libanais si nécessaire.

Si je ne me trompes pas il comprendra que vous avez en tête de détourner des fonds du gouvernement canadien à vos propres fins, il devrait marcher là-dedans sans problème. Cet homme en a vu d'autres, il s'appelle Samir Rabbat et il a vu beaucoup de pays et d'hommes qui voulaient s'enrichir rapidement.

Le but de la deuxième opération sera pour vous de convaincre la « Marraine » que vous avez fait un voyage de prospection pour blanchir de l'argent. Ensuite, quand elle aura commencé à diriger des fonds dans ces comptes, l'argent vous appartiendra le jour où vous disparaîtrez complètement. Je crois que vous saurez vivre confortablement accompagné de votre légitime épouse et avec quelques millions de dollars bien cachés, tout est plus simple. Qu'en dites vous ?

— Pourquoi la GRC me laisserait-elle partir si vous savez que je suis un « ripoux », pourquoi ne pas m'avoir arrêté avant ?

— Il n'y a que moi qui suis au courant pour le moment, je vous considère comme un bon agent qui se serait perdu en chemin. Je vous offre une sortie honorable et riche. L'argent volé à une organisation criminelle nous sert, elle l'affaiblit. Vous savez comme moi que nous ne voyons qu'un dixième de ce qui se passe vraiment, pour moi, si vous profitez de cet argent, ce sera un meilleur résultat que de dépenser des millions pour en saisir le dixième. Comme votre rémunération dépendra de votre capacité à convaincre la « Marraine » de vous faire confiance et y transférer l'argent de son cartel, je sais que vous y travaillerez très fort.

Je devais prendre plus de temps pour tout vous expliquer, mais des contraintes de vol ont écourté ce premier exposé. Suivez les instructions ce soir, je crois que nous aurons besoin d'une seconde rencontre avec Rabbat et d'ici-là nous aurons le temps de bien discuter de vos options. Pour l'instant, concentrez-vous sur les

deux étapes de ce soir, la première, vous écoutez et vous ne vous avancez en rien, l'autre, vous la jouez comme vous l'entendez, vous en savez plus que moi sur ce domaine, mais vous la faites dehors. Vous lui dites de rester encore un jour ou deux, que la décision du gouvernement sera prise rapidement.

Pendant ce temps, Raymond Boulanger, le taxi des invisibles, arrivait à l'endroit où il avait caché Rabbat. Ça avait semblé rassurer Rabbat de voir le « Cow-boy » il y a cinq jours quand celui-ci était venu le chercher et lui avait expliqué les conditions de la rencontre. Il devait s'imaginer que le pilote travaillait encore pour les Américains. Ils n'avaient jamais sympathisé ensemble, mais de savoir qu'on connaît quelqu'un avec qui tout s'était bien passé auparavant lui donnait un sentiment de confiance, une aura de réussite au projet en cours.

Samir Rabbat savait bien que le pilote n'était qu'un exécutant, mais il le savait de confiance. Quand celui-ci vint le chercher à 17 h 30 comme prévu, il insista pour prendre son garde du corps et ami avec lui. Le pilote lui rappela les instructions du patron, que ce serait une rencontre seul à seul, mais Rabbat lui assura que son ami resterait loin de la rencontre.

Boulanger fit monter les deux hommes dans la voiture et commença à se promener en campagne tel que lui avait demandé le ministre. Il prendrait son temps et ferait descendre l'intrus à bonne distance de la propriété. Tout serait parfait. Il détestait s'obstiner avec des hommes qui veulent avoir raison pour rien, il leur donne raison, mais ensuite fait à sa tête pour que les instructions soient respectées. Ces deux hommes ne savaient pas où ils allaient, il avait le beau jeu de leur dire ce qu'il voulait. Après pas mal de route, il s'arrêta dans un petit restaurant local et dit au garde du corps qu'il pouvait attendre là, manger et que dans moins de deux heures, il serait de retour avec son patron. Avant qu'ils ne puissent dire quoi que ce soit, il pointa une grande maison à quelques centaines de mètres et dit que c'était le lieu du rendez-vous, qu'il pouvait voir si des gens arrivaient et les prendre à revers si nécessaire.

Incertain de ce que tout cela signifiait, il descendit sur l'accord de son patron qui jugeait que ce pouvait être un bon plan. Vas-y Rafa, si tu vois quoi que ce soit, tu t'assures que je m'en sorte. L'avenir de notre beau pays pourrait se jouer ici.

Rafael Ezran n'était pas Libanais comme le croyait Samir mais bien Israélien, en fait un agent du Mossad. Entraîné et en mission il reprit vite ses esprits et avant d'entrer dans le restaurant, il resta sur la terrasse et regarda s'éloigner la voiture. Il y avait une courbe avant la maison mais ne voyant pas la voiture ralentir suffisamment pour s'arrêter et entrer sur la propriété, il se mit au jogging et suivit la route où la voiture avait disparu.

Content de son stratagème, Raymond dit à Samir quand il passa devant la maison sans s'y arrêter, c'est juste un peu plus loin, on entre par derrière pour ne

pas être vus. Cinq cents mètres plus loin, il prit une route de terre, sinueuse et en moins de deux, Samir crut qu'ils se rendaient à la même résidence. La route débouchait sur une cour boisée d'arbres fruitiers et au loin, une grande véranda s'étirait le long d'une piscine vide. La villa semblait en très bonne condition mais pas habitée. Plusieurs des fenêtres étaient closes, les rideaux tirés pour bloquer le soleil encore haut dans le ciel.

En entrant dans le grand salon où Boulanger le conduisit, Samir Rabbat vit devant lui un homme grand, musclé, une épaisse moustache noire sous le nez. Il se dit immédiatement que cet homme ne pouvait pas être la personne qu'il voulait voir, mais il ne pouvait plus reculer, il devait tenter sa chance.

Raymond Boulanger leur indiqua le café et quelques viennoiseries placées sur la table puis s'éclipsa pour les laisser discuter.

— Bonjour, je suis Samir Rabbat et j'espère que vous saurez aider mon pays. Ce que je demande n'est pas grand-chose, mais une chose qui m'est impossible.

— Je suis heureux de vous voir, vous comprendrez que je ne peux m'identifier à vous, mais soyez assuré que nous ferons tout en notre pouvoir pour vous aider, si cela est possible. Votre demande de rencontre nous est parvenue par les plus, comment dire, curieux canaux, c'est pourquoi je suis ici pour vous écouter, faire rapport à mon gouvernement et nous prendrons une décision par la suite.

— Je comprends, on m'avait dit que la personne que je rencontrerais serait en mesure de prendre une décision rapide, un homme de pouvoir.

— Je ne peux ni confirmer ni infirmer cette information. Je peux vous assurer que vous quitterez cette île avec une réponse d'ici deux jours au maximum. Notre chauffeur vous tiendra au courant demain. Maintenant, s'il vous plaît, expliquez-moi ce que le Canada peut faire pour améliorer, sinon résoudre la situation chez vous.

— Bien sûr, voilà, vous comprendrez rapidement. Je suis en communication directe pour d'autres motifs que la guerre avec deux frères. Hassan Nasrallah du Hezbollah et son frère Jihad al-Huseyni qui lui se bat avec une unité d'Amal dans les combats de Beyrouth.

Les deux savent que leurs chefs sont prêts à faire la paix, mais ils ne peuvent se rencontrer. Ni moi ni aucun de ces généraux ne peut discuter librement avec les rois des pays voisins qui auraient tout à gagner d'une paix durable au Liban.

Ce que mes deux amis demandent à un pays neutre comme le Canada, où j'ai beaucoup d'amis, c'est que votre premier ministre interjette un appel au roi Hussein de Jordanie, puis au roi Fahd d'Arabie Saoudite et finalement au président Chadli Bendjedid d'Algérie. Idéalement en personne mais nous comprenons que tout cela peut être fait par des communications diplomatiques.

Jaime Lello écoutait et comprenait le sens des phrases mais ne voyait pas pourquoi le Canada n'avait pas simplement envoyé un représentant officiel. Les choses politiques le dépassaient, tout semblait si simple selon ce que disait cet

homme, trois coups de fil et si ça ne fonctionnait pas, rien n'était vraiment gaspillé. Mais il était conscient de son rôle et depuis dix minutes déjà il ne pensait qu'à passer à la seconde étape.

— Je vois, ce que vous me dites est très clair, nous aurons des vérifications à faire sur ces deux frères qui combattent dans des camps adverses, mais nous vous croyons et nous verrons ce que nous pouvons faire.

Maintenant si vous voulez bien me suivre, allons parler dehors avant que le soleil ne se couche et profitons de la chaleur du soir.

Une fois dehors, Lello attaqua sans perdre de temps.

— Je sais qui vous êtes, Samir Rabbat, votre situation au Liban pourrait nous aider. Si le Canada s'investissait de cette mission, nous aurions par la suite une certaine reconnaissance chez vous. Comme vous le savez, pour toutes sortes d'opérations en pays ami, le manque de ressources est réel et fréquent. Pour cette raison, nous aurions besoin que vous nous facilitiez l'ouverture de comptes bancaires sous des numéros de corporations libanaises, mais contrôlés par nous, où nous pourrions transiter des fonds, souvent en argent comptant. Vous me comprenez ?

— Bien sûr, mes amis m'ont prévenu que vous auriez des demandes et comme ils sont des deux côtés du futur gouvernement si nous gagnons la paix, ils vous faciliteront les choses.

— C'est très bien, mais ces choses-là peuvent prendre du temps, vous en tant qu'homme d'affaires qui baignez dans les transactions de millions de dollars, pouvez-vous m'aider ? Je saurai vous remercier.

À ce moment, Samir Rabbat comprit l'empressement de ce fonctionnaire d'un grand pays démocratique à ouvrir des comptes de banques à l'étranger. Finalement ils n'étaient pas si honnêtes ces Canadiens.

— Je vois, bien sûr, comptez sur moi. De combien parlons-nous environ, que je choisisse bien l'institution où m'adresser ?

— Plus ou moins cinq millions par mois, de dollars américains, en argent. Est-ce que ça pose un problème ?

— Non, non, aucun, ce sont des sommes fréquentes dans le commerce.

— Parfait, merci. Quand nous nous reverrons, nous réglerons les détails, vous comprenez que cette seconde entente doit rester entre nous.

— Bien sûr, bien sûr, mais tentez de vous concentrer sur la paix au Liban, nous y gagnerons tous beaucoup plus.

À ce moment, ils entendirent des bruits de pas dans le gravier de l'entrée, ils virent Rafa, le garde du corps de Samir, déboucher à la course vers la maison.

— Samir Rabbat leva la main et dit ça va Rafa ? Un problème ?

— Non, non patron, mais cet enculé de chauffeur m'a déposé au milieu de nulle part pour me perdre, j'ai dû visiter plusieurs cours de maison avant de retrouver la voiture, vous allez bien patron ? J'étais sûr qu'il vous était arrivé

quelque chose.

— Tout va bien, tout va bien, ce sont des Canadiens, pas des mercenaires, ils voulaient seulement s'assurer que je sois seul. Nous avons fini et nous allions partir te chercher maintenant, tu aurais pu profiter du bon repas au lieu de courir jusqu'ici et arriver tout en sueur. Entrons, il y a de l'eau sur la table à l'intérieur, tu dois avoir soif.

Raymond Boulanger arriva au bas de l'escalier comme ils entraient, du deuxième étage, il avait vu le garde du corps arriver et se préparait à le plomber devant tout le monde quand il vit Lello se placer entre eux et dire.

— Ils vont se rafraîchir et vous pourrez les reconduire s'il vous plaît.

— Bien sûr, je suis à votre disposition.

En entrant dans le grand salon, Rafael Ezran regarda partout à l'affût de micros ou de caméras, il semblait satisfait mais voulait savoir ce qui s'était dit. Sa mission consistait à s'assurer que rien ne sorte d'ici. C'est à ce moment que Samir Rabbat lui dit :

— Allons, ne traînons pas, ils ont du travail à faire et ils vont nous rendre leur décision d'ici deux jours, à prime abord personne ne veut se mêler de nos guerres fratricides, mais j'ai confiance que ce pays neutre y trouvera un avantage et nous aidera.

Après avoir pris son temps pour boire son eau et scruter la pièce attentivement, l'agent du Mossad décida de ne rien faire aujourd'hui, il reviendrait et ferait le boulot au moment de la décision, qu'elle soit favorable ou pas.

Le « Cow-boy » emboîta le pas aux deux invités et sortit de la maison, Lello lui cria :

— La prochaine fois, vous serez le bienvenu monsieur Rafa.

Quand tout le monde fut parti, Lello retourna au grand salon et il attendit que Sansregret arrive. Il était assez content de lui, il saurait convaincre la « Marraine » de cacher ses avoirs dans ce pays ami. Il la baiserait jusqu'à ce qu'elle dise oui. Elle était tombée sous son charme.

— Tu as bien travaillé Jaime, je crois qu'il est sincère pour ce qui est de la guerre, ou plutôt de la paix au Liban. J'ai déjà envoyé les enregistrements au gouvernement pour qu'ils décident de la marche à suivre. Je trouve juste dommage qu'il se soit identifié à toi, il ne connaît probablement pas les procédures au gouvernement. Comment est-ce qu'il a reçu ta demande ?

— Très bien, c'est un homme qui a vu neiger si on peut dire, il n'a même pas sourcillé, comme si ça allait de soi.

— Parfait, il me reste des choses à vérifier, mais on devrait être fixé rapidement, tu lui donneras un numéro de téléphone en lui disant qu'il devra donner les informations sur le compte une fois qu'il sera ouvert uniquement à la dame qui répondra. J'ai un téléphone secret que je te fournirai et tu le donneras à

la « Marraine » à ton retour. Ensuite vous pourrez commencer à aller porter l'argent là-bas.

Je n'ai pas du tout aimé l'homme qui est arrivé à l'improviste, il est soit très méfiant soit très bien entraîné, il a inspecté toute la pièce en quelques coups d'œil. Je vais m'informer sur lui et sur ce qu'il fait ici.

Ce soir, tu restes ici, je reviens te voir demain pour la suite des choses. Es-tu content de la tournure des événements, vois-tu des solutions à tes problèmes ?

— Oui, monsieur Sansregret, merci de me faire confiance et de m'offrir cette opportunité. Je ne vous décevrai pas.

— Pas de promesses inutiles, nous verrons bien comment ça va tourner, pour l'instant je dois partir et rester invisible, ne parle de tout ça à personne. Il n'y a aucun appareil de communication et le pilote doit rester avec toi pour te tenir compagnie et s'assurer que tu ne manques de rien, mais ne fais pas tout foirer en tentant de sortir ou téléphoner quelque part. Nous serons bientôt au Canada, tout peut attendre.

Ils entendaient la voiture qui revenait, Conrad sortit avec une grosse mallette à la main et Jaime se remit à rêvasser à la « Marraine » et ses jouets sexuels.

Conrad se fit déposer en ville tout près de l'endroit où il avait donné rendez-vous à Suzie, il était en retard mais heureux somme toute. Elle était assise sur une terrasse pas très loin et l'attendait avec un joli chapeau neuf.

— Les magasins te plaisent ici ?

— Oh oui, Conrad, j'achèterais tout ce que je vois, ici la mode est très Européenne, nous somme aux Açores et je ne sais même pas où ça se trouve sur une carte, par chance qu'une boutique de souvenirs avait des cartes postales avec une image du monde et l'emplacement des îles. Mais, je n'en sais pas plus. On va rester combien de temps ici, auras-tu un peu de temps pour moi, pour nous, je veux dire ? Je nous ai trouvé un tas d'activités.

— Nous resterons quatre jours je crois, les deux derniers uniquement pour nous. Demain, j'aurai encore un peu de travail à préparer la journée suivante. Celle-là devrait se passer rapidement puis nous aurons tout notre temps. Mais je ne pars pas si longtemps, si tu savais à quelle vitesse j'accomplis mes tâches pour revenir te voir, tu serais tout à fait heureuse.

— Mais je le suis, cet endroit est paradisiaque et depuis notre souper, je ne fais que penser à être avec toi, seuls, pour profiter de la vie. Je remercie mon ange tous les jours pour ce qu'il m'apporte et dernièrement, c'est toi qu'il m'a apporté.

Ils passèrent à l'hôtel pour se rafraîchir avant le restaurant, Suzie, debout devant la fenêtre, demanda à Conrad d'abaisser la fermeture éclair de sa robe pour se changer et il n'en fallut pas plus pour que leurs envies s'en donnent à cœur joie. Ils mangèrent tard, dans la chambre, un repas commandé à l'hôtel. Conrad se disait que c'était la première fois qu'il n'honorait pas une réservation sans appeler pour l'annuler, puis il se dit aussi que c'était la première fois qu'il

trompait sa femme, qu'il venait aux Açores, qu'il mentait à son coéquipier, qu'il pataugeait dans le monde de la diplomatie internationale et qu'il allait faire perdre des millions à des trafiquants de drogue. Ça faisait beaucoup de premières en une seule journée. Curieux voyage, curieuse nuit !

Le lendemain matin, Conrad se réveilla tard, mais tout d'un coup. Sa mémoire visuelle avait passé en revue des milliers de photos de criminels notoires internationaux et d'autres personnes d'intérêt que la GRC accumulait depuis un siècle et qu'il avait souvent consultées. Il savait qui était le garde du corps. Un agent secret Israélien. Que venait-il foutre dans ce bordel politique ?

Rafael Ezran était venu au Canada en mission secrète pour le Mossad mais avait été arrêté comme un vulgaire voleur alors qu'il s'introduisait dans un commerce du centre commercial Place Versailles dans l'est de Montréal. La GRC avait immédiatement reçu la demande non officielle de le sortir du Canada sans faire d'esclandre. Comme le vol semblait ridicule et non complété, ils réussirent à le faire sortir de prison le jour même et il était à bord d'un avion pour Paris le soir-même.

La véritable cible de cet agent malchanceux était un bureau gouvernemental qui se trouvait derrière le commerce où il était entré. Il devait y subtiliser des documents sur des citoyens libanais vivant au Québec. Il n'avait fait aucune erreur, seule la paresse d'un agent de sécurité l'avait fait prendre. L'agent du centre commercial faisait la sieste dans un local vide en face de la porte que l'agent du Mossad avait forcée. Réveillé par la lampe de poche qu'il tenait et qui était tombée quand il s'est endormi, le gardien avait vu un inconnu entrer de manière douteuse dans un petit magasin de mode pour femme. Il avait appelé la police qui avait ses bureaux tout près et l'espion fut cueilli avant même d'avoir fini de déplacer les vêtements qui bloquaient l'accès au mur mitoyen entre le commerce et les bureaux gouvernementaux qu'il voulait visiter.

Qu'il soit aujourd'hui un garde du corps pour un trafiquant libanais qui veut régler la guerre au Liban n'avait aucun sens. Il devait comprendre et vite, que faisait-il ici, était-il seul ou avec un détachement, quelle était sa mission, faire avorter les négociations pour ne pas qu'Israël perde l'avantage qu'elle avait dans la région ? Est-ce qu'ils étaient tous en danger, Suzie, le « Cow-boy », lui et aussi Lello pour qui il avait moins d'affection ?

Il ne pouvait communiquer avec la GRC officiellement sans que ses patrons sachent qu'il était là, il devait trouver quelqu'un de fiable au QG qui pourrait faire des recherches pour lui. Stéphane ! Stéphane Leblond était un agent hors pair qui lui était fidèle, il ne poserait pas de questions et garderait le secret jusqu'à sa mort.

Conrad Sansregret s'habilla et partit en moins de temps qu'il ne faut pour dire au revoir chérie, je reviens cet après-midi, j'espère.

À moitié endormie sur le lit, nue et encore épuisée, Suzie leva la main et

répondit qu'elle essaierait d'être prête, qu'il prenne son temps. Conrad passait chaque année les tests physiques lui permettant de toujours être dans la force d'intervention si nécessaire, il était en super forme et en remerciait le ciel ce matin.

Il trouva une agence de voyage avec un système de télex international et demanda à l'employée d'appeler son patron. Il expliqua au patron qu'il avait un urgent besoin de communiquer avec le Canada de manière secrète et qu'il paierait toutes les communications au gros prix. La jeune agent de voyage confirma à son patron que le client lui avait remis mille dollars américains. Le patron lui laissa carte blanche avec l'appareil et dit à son employée de faire du café à ce client particulier.

En quelques minutes, par message codé, il avait réussi à faire appeler Stéphane dans le bureau des communications du QG de la GRC à Montréal. À ce moment, il demanda à Stéphane d'aller l'appeler au numéro qu'il lui donnerait de l'extérieur des bureaux de la GRC.

Quand le téléphone sonna, après dix interminables minutes à faire les cent pas et entretenir une conversation puérile avec la jeune femme, Conrad sauta littéralement dessus, expliqua brièvement le but de son appel à Stéphane, qu'il était en mission pour le premier ministre. Il lui demanda de tout sortir sur l'affaire de l'agent du Mossad dont il ne se souvenait pas du nom et de tenter de savoir où il était et ce qu'il faisait aujourd'hui même ?

— Stéphane, mon ami, tu as une heure, c'est une question de vie ou de mort pour plusieurs personnes.

Stéphane se mit à la tâche, il se souvenait de l'affaire, en quelques minutes, il avait le nom de l'agent et il procédait à des recherches plus poussées.

Conrad, lui, savait qu'en faisant des recherches sur un agent, bien des polices internationales sauraient que quelqu'un fouillait. Ça allait allumer des lumières rouges chez ses patrons, il devrait être doublement prudent.

Cinquante-huit minutes après le premier appel, le téléphone sonna de nouveau. Conrad répondit rapidement :

— Dis-moi tout :

— Il est toujours à l'emploi de ses patrons, il serait en Europe sur une mission de contre-espionnage, mais la personne qui m'a renseigné n'en savait pas plus.

— Bravo, j'ai ce qu'il me faut, peux-tu me rendre un dernier service ? Envoie sa fiche minimale, photo et identité, par fax à ce numéro !

— Ce ne sera pas tout de suite, les documents sont restés à l'intérieur.

— Pas de problème, j'en aurai besoin avant demain matin, sois prudent. Merci Stéphane !

Maintenant il devait élaborer un plan et le faire accepter par ses associés, ou complices. Il allait tuer un agent secret pour la première fois, mais ça ne l'émouvait pas du tout, il se sentait vivre, dans l'urgence, il faisait ce pour quoi il

avait été formé, il n'était pas derrière un bureau à examiner éternellement quelle possibilité semblait la meilleure pour ne pas dépasser le budget tout en arrêtant les plus grands criminels canadiens. Il eut une pensée pour A1 qu'il comprenait tout à coup.

Revenu à la résidence, il trouva le pilote et Lello dans la cuisine.

— Messieurs, nous avons un problème et nous allons le régler seuls. Il est impossible de téléphoner ou partir sans avoir réglé le problème. Le garde du corps de Samir Rabbat est un traître, ici pour éliminer la menace que Rabbat fait planer sur un enjeu international. Demain matin, nous allons l'éliminer, pardon, vous allez l'éliminer.

Raymond Boulanger s'exclama :

— Ce n'est pas dans mes définitions de tâches ça, je suis le pilote le mieux payé au monde et personne ne m'a jamais demandé de tuer quelqu'un et à part mon patron direct qui, je suis sûr, ne me le demandera jamais, je ne fais pas ce genre de chose.

— Je te comprends mais si on ne le fait pas, vite et bien, c'est possiblement lui qui le fera, à nous tous. Voici mon plan.

Je resterai en couverture, mais serai prêt à intervenir. Nous avons l'avantage de la surprise, il ne se doutera de rien avant d'être entré à l'intérieur. Ensemble, aujourd'hui, vous allez creuser un trou devant le parterre de fleurs de la maison. Demain, Lello, tu vas jouer le paysagiste portugais. Quand la voiture arrivera, tu souriras, ayant l'air de travailler à la transplantation d'un arbre.

Toi le pilote, tu stationneras près de Lello, comme si de rien n'était, tu les auras préparés en leur disant que Lello ne peut jamais s'empêcher de travailler physiquement. Si on joue bien notre jeu, ils vont passer devant Lello, tu leur diras d'entrer, que tu les rejoindras dans une minute. S'ils sont curieux, ils s'approcheront pour demander ce que tu fais, à la seconde où Rafa se tournera pour regarder dans le trou, tu sortiras cette arme et tu tireras. Derrière la tête en premier puis entre les omoplates.

Rabbat aura sûrement peur, c'est à ce moment que je sortirai et je lui expliquerai rapidement que l'homme est un traître et qu'il avait l'ordre de tous nous tuer. À ce moment, le fait de ne pas se faire jeter dans le même trou devrait suffire à le calmer. J'entrerai avec lui et pendant ce temps-là, vous remplirez le trou. Et tu planteras de belles fleurs s'il te plaît, rien ne doit paraître.

Messieurs, c'est une question de vie ou de mort, mettons-nous au travail, à trois nous aurons un trou suffisamment profond en moins d'une heure. « Cow-boy », peux-tu aller chercher des pelles et une pioche ?

— Foutu merdier, vous allez me le payer cher si ça tourne mal. Mais ne vous inquiétez pas pour moi, je connais la chanson et je jouerai mon rôle, jouez le vôtre.

Quand le pilote fut sorti, ce fut au tour de Jaime Lello de poser ses questions.

— Mon commandant, Conrad, ça n'a aucun sens ce que tu dis-là, on n'est pas des tueurs, on est des policiers. Je n'ai jamais signé pour ça moi.

— Moi non plus Jaime, je ne devrais même pas être ici, mais quand c'est l'histoire avec un grand H qui nous appelle, nous devons répondre présent. J'ai tout autant que toi à perdre dans tout ça, sinon plus. Moi, je n'étais pas corrompu, mais avec cette action nous devenons complice du crime le plus grave. En y réfléchissant, c'est toi qui y gagne le plus, je serai lié à toi par le pire des secrets.

Ils creusèrent un beau trou, pas très long mais assez profond. Le « Cow-boy » avait acheté une poche de chaux quand il était allé au village. Il connaissait la chanson mieux qu'il ne le laissait voir, il avait tout vu avec les Américains au Vietnam, sans parler de la sauvagerie de Pablo Escobar sur ses propres hommes parfois. Il s'en était toujours sortit, indemne, sans jamais faire plus que piloter et creuser quelques fois.

Quand tout fut prêt, Conrad répéta le plan une dernière fois. Le pilote irait aviser les invités que la rencontre aurait lieu à 10 h 30 le lendemain matin, qu'il viendrait les prendre à 10 h et que le garde du corps était le bienvenu. Il devait leur dire que la réponse du premier ministre semblait négative pour l'instant. Cela découragerait Samir Rabbat, mais donnerait confiance à Rafael, s'il communiquait avec son commandement, ils pouvait décider de ne pas tuer tout le monde. Ou au moins d'en retarder l'ordre. Ils n'étaient que trois, impossible de surveiller ses allées et venues.

Après avoir tout préparé, il était maintenant plus de 16 h. Le Cow-boy revenait de la résidence de Rabbat et confirmait qu'il avait fait le message. Conrad prit la voiture et leur dit qu'il serait là avant 9 h le lendemain, que personne ne devait quitter la villa.

Il arriva à l'hôtel et trouva la chambre vide, une note de Suzie lui mentionnait de la rejoindre sur la plage ou de l'attendre, qu'elle rentrerait avant 18 h. Il sauta dans la douche et s'affala sur le lit avec sa serviette nouée autour de la taille et s'endormit aussitôt.

C'est une main douce sous sa serviette qui le réveilla, en ouvrant les yeux, il vit le grand sourire de cette belle femme rousse et bronzée penchée sur lui. Elle lui dit :

— Je n'ai pas réservé de restaurant, je crois que l'on peut faire comme hier et commander à la chambre, d'ailleurs j'ai une faim de loup et je sens que ma main a réveillé mon hors-d'œuvre, rendors-toi si tu veux.

D'un geste délicat elle glissa sa joue le long du corps de Conrad, ses cheveux caressant ses abdominaux et en ouvrant la serviette qui le couvrait encore un peu elle glissa le sexe de Conrad dans sa bouche et se mit à le dévorer.

Tout à coup, à moitié endormi, à moitié éveillé, Conrad a cette pensée philosophique qu'il avait lu quelque part :

« Nos destinées sont sans doute faites pour être vécues, non pour être comprises ».

Il se laissa aller aux plaisirs que lui offrait Suzie mais ne fut plus aussi entreprenant avec elle et elle le remarqua. Il s'était passé quelque chose aujourd'hui. Mais quoi ?

Ils s'endormirent plus tôt ce soir, mais rassasiés. Conrad lui avait dit qu'il avait une grosse journée le lendemain.

À 8 h le lendemain matin, ils étaient tous les deux assis sur le petit balcon de la chambre, une tasse de café à la main. Conrad était habillé et pensif. Elle lui demanda si tout allait bien, il dit que oui, qu'il avait hâte que cette journée soit finie.

Il la quitta en lui disant qu'il était heureux qu'elle soit là, qu'il reviendrait bientôt. Puis il sortit. Il roula vers la villa tout en révisant mentalement ses raisonnements.

Arrivé à la villa, il trouva ses deux hommes fins prêts, convaincus de la bonne marche du plan. Ils révisèrent une dernière fois, puis le « Cow-boy » prit la voiture et partit chercher les invités.

Conrad avisa Jaime de rester naturel, de ne pas penser, seulement d'agir, qu'il en allait de leur survie à tous les trois. Il s'assura que l'arme était prête, il demanda à Jaime de se mettre torse nu sous un tablier, qu'il aurait l'air plus inoffensif.

Quand la voiture roula sur le gravier, Jaime était penché sur le trou, il se releva souriant. Conrad surveillait le tout derrière le rideau de la porte ouverte.

Tout se passa comme prévu, le pilote avait fait asseoir l'agent du côté du trou et en s'arrêtant, le pauvre Rafaël aurait de la difficulté à sortir de la voiture. Samir Rabbat sortit de l'autre côté et Jaime lui souhaita la bienvenue sans même regarder Rafaël. Pendant que Samir faisait le tour de la voiture pour venir voir les travaux, Rafael s'était penché pour voir le trou, une seconde à peine, n'avait rien senti et son corps s'était affalé, sans vie, dans le trou.

Samir avait tout vu et comprenait qu'il était dans un guet-apens. Il allait courir quand il vit un grand homme sortir de la villa et qui l'appelait.

— Samir, saviez-vous qui était votre garde du corps ? Je suis un agent des services secrets canadiens.

Conrad Sansregret s'avança vers Rabbat et arrivé au bord du trou, il tendit un dossier au Libanais.

— Comme nous sommes à distance de nos bureaux et que je n'ai su qu'hier que cet homme était ici, je n'ai pas pu vous fournir tout son dossier, mais voici l'essentiel. Rafael Ezran. C'est un agent du Mossad ici pour faire dérailler vos tentatives. Depuis combien de temps le connaissiez-vous ?

Choqué par ce qu'il venait de voir, de vivre, Samir Rabbat voyait en même temps apparaître une nouvelle personne, quelqu'un qui prenait les choses en

main, qui avait une prestance plus imposante. Comme tout Libanais qui avait vécu la guerre avec en plus une vie de contrebandier, il avait vu beaucoup de choses et tant qu'il n'était pas mort, c'est qu'il irait se coucher encore une fois ce soir. Ça lui confirmait ce pressentiment de l'avant-veille quand il avait discuté avec Lello, l'homme en face de lui n'avait pas le physique de l'emploi, il s'était dit que le gouvernement canadien lui avait envoyé un sous-fifre par précaution, ne croyant pas vraiment sa demande.

S'avisant que tout le monde le regardait, il fit le tour de la voiture, sans passer à côté du trou et se dirigea vers la maison accompagné du nouveau venu qui attendait une réponse.

— Il m'a été présenté par un des deux frères, pour s'assurer de la réussite du plan.

— Alors ce sera à vous de voir s'ils sont infiltrés par des espions israéliens ou si la personne qui vous l'a présenté a quelque chose à gagner si la guerre continue. Je ne pourrai pas vous aider sur ce coup-là. Entrons, nous allons terminer la discussion.

Avant d'entrer, Conrad se retourna et lança à ses fossoyeurs :

— Messieurs, tentez de faire vite, nous devons être partis dans l'heure. Le « Cow-boy », tu n'as vu personne vous suivre ?

— Non et je connais mon travail. Nous sommes seuls.

Il connaissait son travail, mais Conrad Sansregret connaissait le Mossad, ils pouvaient avoir des agents prêts à intervenir rapidement si l'agent principal ne donnait pas de nouvelles après un certain délai. C'était la procédure.

But de la rencontre, personnes présentes, lieu et expérience de l'agent. Tous des éléments à prendre en considération lors de la préparation du plan d'intervention en cas de problème.

Ce ne sont que des pourparlers exploratoires avec des Canadiens, pas vraiment de raisons de s'inquiéter et l'agent est excellent, il a de l'expérience et si l'opération tourne mal, rien n'est perdu, donc on peut laisser filer pas mal, mais après une heure sans aucun contact, on passe voir si tout va bien. Procédure normale selon l'évaluation de Conrad.

Les deux hommes entrèrent, Conrad remit les quelques fax que l'agent Leblond lui avait envoyés, puis résuma ce qu'il avait entendu la veille. Il inventa une supposée suite des choses tout en se demandant s'il allait un jour parler de cette rencontre. Samir semblait satisfait, il voyait noir sur blanc l'information sur l'agent du Mossad, mais savait qu'il devait se méfier, tout peut se forger. Si l'agent en était un vrai, il le saurait par les répercussions de sa disparition.

Ils discutèrent un moment puis Conrad se leva et l'entraîna vers la voiture. Dehors les hommes finissaient. Conrad lança :

— Quarante-quatre minutes, on part !

Tous montèrent dans la voiture et quittèrent la villa par la route principale.

Trois kilomètres plus loin, ils croisèrent une berline européenne avec quatre jeunes hommes costauds. Les hommes des deux voitures se regardèrent, Conrad vit une incertitude dans le regard des agents qu'il croisait. Le pilote qui conduisait ne broncha pas et continua de sourire comme à son habitude, ce qui contribua certainement à l'incertitude des Israéliens. Maintenant, ils devaient se rendre à la villa et constater si leur agent y était mort ou simplement manquait à l'appel pour l'instant.

Conrad savait que ses trois amis sortiraient vite de l'île grâce à l'avion privé de A1 s'il n'avait pas été vu par les Israéliens. Mais lui restait avec Suzie, ça devenait risqué.

Il donna ses ordres au « Cow-boy » :

— Va déposer Samir en premier, là où tu l'as pris, puis reviens par la France et laisse Jaime là où il pourra rejoindre un aéroport international.

Puis il s'adressa à son partenaire :

— Jaime, rentre, ne traîne pas, prends un vol commercial, ne parle de tout ce que tu as vu à personne, jamais. Suis le plan original pour la « Marraine » et tout ira bien. Rien de tout ça ne devrait transpirer au Canada. Je crois que nous avons bien agi dans les circonstances.

Puis ce fut au tour de Rabbat :

— Samir, sortons discuter une minute. Ce fut un plaisir, nous allons tenter de résoudre ce conflit une fois pour toutes si les gens soucieux d'obtenir la paix sont prêts. Par contre, j'ai une précision à faire quand à la demande que vous a fait Lello en privé, voici des instructions, soyez à Paris dans un mois, sans faute, là vous rencontrerez une compatriote qui vous remettra des instructions à ajouter au compte bancaire ouvert pour Lello. Je sais que vous les suivrez à la lettre, nous avons tous ici des intérêts communs. Soyez très prudent, je ne pourrai plus vous protéger une fois que vous aurez quitté notre avion.

Samir comprenait le jeu de ce curieux personnage. Il lui serra la main et le remercia, c'était bien la première fois qu'il ne tirait aucun profit d'une transaction aussi importante, mais il se disait bien que quelque chose de bon en sortirait.

Puis Conrad fit signe au pilote de venir le voir et lui dit :

— Rendez-vous au bout de la piste dans trois jours, à 14 heures, atterris plein d'essence, on monte à bord et on rentre directement au Canada. Si je ne suis pas là à 14 h 05, va dire à ton patron que j'ai eu un problème.

Conrad quitta à pied, le soleil était haut et il faisait bon, il marcha un peu puis vit un taxi arrêté au bord de la route, il réveilla le chauffeur qui faisait la sieste et rentra à l'hôtel. Suzie l'attendait, prête à aller s'amuser.

Il lui dit qu'ils allaient s'isoler pour les trois jours restants, ils passèrent à l'agence de voyage et réservèrent un hôtel sur l'eau avec chambres privées que l'on ne peut atteindre qu'en bateau, hors de prix évidemment, puis il retourna la voiture louée et ils quittèrent leur hôtel conduits par la charmante commis de

l'agence de voyage qui trouvait ce couple tout à fait romantique.

Conrad limitait au maximum le nombre de personnes qui sauraient où il était.

Conrad et Suzie passèrent les trois derniers jours de leur bien curieuses vacances seuls et isolés avec pour activités manger, boire et baiser comme de réels nouveaux mariés en voyage de noces.

Conrad lui expliqua qu'elle devrait lui rendre un service, se rendre à Paris dans un mois pour donner une enveloppe à un ami à qui il ne pouvait absolument pas parler.

Elle se contenta de lui répondre :

— Tout ce que tu voudras mon chéri.

Après trois jours idylliques, ils quittèrent à regret cet oasis de bonheur pour retourner à la vie quotidienne. Le parcours de Conrad fut parfait. Ils furent récupérés par la même commis à qui Conrad versa un énorme pourboire. Puis demanda qu'ils soient déposés dans un champ si désertique et poussiéreux que la commis avait insisté pour les mener ailleurs. Conrad l'avait rassurée en lui disant que sa compagne était une star du cinéma voyageant incognito et qu'un jet privé venait les prendre bientôt. Elle quitta heureuse mais contrariée. Heureuse de son pourboire, d'avoir aidé et connu ces gens extraordinaires et contrariée de ne pas reconnaître la vedette et de les laisser dans ce désert de poussière.

Le bruit de l'avion se fit entendre deux minutes avant 14 heures, aussitôt arrêté devant eux, la porte se déplia, Conrad et Suzie montèrent avec leur peu de bagages et ils décollèrent sans encombres.

De retour au Canada, Conrad partit en vacance avec sa famille et puis ensuite tout reprit son naturel ennuyeux. Il ne parla jamais à personne du gouvernement canadien de ce voyage mais par les voies insondables du destin, les trois rois se rencontrèrent et la guerre de quinze ans prit fin en novembre.

Dommage pour Rafael Ezran, il était promis à une belle carrière.

Lello reprit son travail d'agent double, il n'eut aucun mal à convaincre la « Marraine » de cacher de l'argent au Liban après qu'elle eût reçu un appel et les coordonnées du compte ouvert pour elle. Un premier montant pas très significatif pour visiter et connaître les gens puis des envois d'un million de dollars américains une fois par mois.

Suzie s'envola pour Paris et remit une enveloppe à un Samir Rabbat qui lui déplut par ses manières entreprenantes, magasina un peu et revint à son petit travail Chez Nick.

En septembre 1990, Claude Meunier, le leader du Outlaws Motorcycle Club, est assassiné par un quelconque de ses propres complices par des projectiles d'arme à feu tirés d'une automobile en marche dans le quartier Côte-Saint-Paul de Montréal. Puis son ami Tony Mentore est lui aussi assassiné en face de son commerce du quartier Park Extension de Montréal, en octobre.

La routine n'en finissait pas d'ennuyer Conrad Sansregret. Il avait des remords,

il voulait se sentir vivre, mais vivre avec sa femme sans risques d'être dénoncé ou pire, tué. Il avait retrouvé sa femme avec joie, il s'était ennuyé malgré l'intensité de sa compagne de voyage, il était tout naturellement un homme fidèle.

Il avait tout raconté à A1 qui lui avait simplement répondu que s'il ne l'avait pas fait, il aurait passé sa vie à se demander si ça valait la peine, que maintenant il avait un beau secret qu'il entretiendrait doucement les soirs de lecture.

Cela avait satisfait Conrad, qui, parfois ne demandait pas plus que sa juste mesure. Il avait un tempérament heureux et positif, ce qui le rapprochait de A1, mais aussi il était respecté pour sa probité et son honnêteté, rien des ces dernières années ne pouvait être su par qui que ce soit, il en mourrait, premièrement de honte puis littéralement car il ne voudrait pas vivre avec cette tache sur la conscience et il le savait.

25 décembre Montréal, chez Conrad Sansregret.

Conrad Sansregret souriait à sa femme, les enfants autour de la table se régalaient, les plus grands avec leurs conjoints. « Ça riait, discutait pendant que maman nous servait » comme disait la chanson[39]. Où était passé le temps, pourquoi cette petite voix dans sa tête ne se taisait-elle plus ? Il était foncièrement heureux d'être là, dans leur jolie mais modeste maison de Côte Saint-Luc, parmi les siens et il le leur dit, ému.

Mais au fond de lui, quelque chose s'était brisé, il travaillerait à le réparer se disait-il. Peut-être jouir de cet argent qu'il gagnait, offrir ce qu'il y a de mieux aux siens, les gâter. Ça comblerait un énorme sentiment de culpabilité.

25 décembre Hawaï avec A1 et les siens.

A1 se leva, la coupe à la main et dit à tous les siens :

— Cette année n'est pas comme les autres. Nous fêtons en famille comme toujours, mais nous fêtons un nouveau départ, une nouvelle aventure qui va nous unir dans une entreprise commune, qui va vous faire découvrir vos vraies passions, vos capacités, vos limites et vos goûts. On a bâti quelque chose qui deviendra grand, international, qui nous représentera partout où on ira. Vous êtes ma plus grande fierté, j'espère que vous le saurez toujours.

---

39. https://www.youtube.com/watch ?v = UIVD0BJ7C5g

Chapitre 15 1991

Vivre à 100 à l'heure !

Le courage ne se vend pas à l'auberge.
Proverbe Corse

Janvier, hôtel la Montagne, Montréal.

Lello et la « Marraine » filaient toujours le parfait bonheur, les dépôts au Liban avaient augmenté, deux millions en novembre, encore deux en décembre et ils préparaient un bel envoi de quatre millions pour janvier. Aucune communication avec le banquier autre que pour lui envoyer les dépôts, c'était leur petit secret à eux deux et moins on en dit, mieux tout le monde se porte. Ils se gardaient un petit papier tout simple, septembre - 1, octobre - 1, novembre - 2, décembre - 2 et ça leur suffisait pour garder le compte. Jamais ils ne se doutaient qu'aussitôt déposés, quatre-vingt-dix pour cent des fonds disparaissaient par quelques transferts successifs pour terminer dans un compte, bien plus secret encore, en Suisse.

Ensemble, ils élaboraient des plans de retraite, quand il y aura cinquante millions dans ce compte… disparaître ensemble, sur une île paradisiaque pour se la couler douce ad vitam aeternam, amen ! Cinquante millions, ils l'auraient avant la fin de l'année.

Mais oublions les beaux rêves, il y a le travail quotidien et ses vicissitudes. Aujourd'hui, la « Marraine » en avait contre les avocats canadiens, mais surtout contre Sidney Leithman. Les tueurs venus de Colombie commençaient à s'impatienter, ils avaient été utiles pour quelques comptes en souffrance qui nécessitaient un rappel violent à la réalité des paiements dus, mais ils voulaient surtout prouver leur valeur à l'organisation et retourner chez eux, riches et respectés. Du moins, c'est ce qui leur avait été promis.

Cette fois elle insistait pour que Lello aille aviser l'avocat que la petite copine d'un Baron colombien ne pouvait pas rester en prison, ça finirait mal. Lello tentait de lui faire comprendre que le Canada n'est pas la Colombie et qu'il y a beaucoup plus d'avantages à être respectueux des lois. C'était un point sur lequel

ils ne s'entendraient jamais.

Au même moment, le Clan Dubois qui traversait aussi des temps difficiles en avait contre Leithman qui semblait trop débordé pour bien s'occuper d'eux, un rappel à l'ordre était de mise.

De même les Italiens, longtemps les meilleurs clients de Sidney Leithman, commençaient à se sentir négligés par cet avocat, intelligent et plein de ressources, c'est vrai, mais si difficile à contacter quand ils le voulaient qu'il en devenait contrariant.

Sidney Leithman avait bien aussi un ou deux Hell's Angels parmi ses clients, jamais satisfaits de rien sauf de voler l'argent des autres, il y en avait sûrement un qui échafauderait un plan foireux pour lui faire peur, le remettre à l'ordre ou le tuer, allez savoir ce qu'il y a dans la tête d'un de ces porcs ailés ?

Tiens, ce serait un bel écusson, une tête de porc, avec un casque de moto et des ailes d'ange, la devise pourrait être : « On a le cerveau frit comme du bacon ».

Ça fait beaucoup d'insatisfaits pour un seul homme, mais on est au Canada, on ne tue pas les avocats, on les paie bien, on les engueule parfois, on envoie des hommes faire un rappel à l'ordre, sérieux sans être violent, mais on ne les tue jamais, ou presque.

Jeudi 28 février.

Conrad Sansregret et A1 se rencontrent pour faire le point. L'ensemble du voyage de Sansregret en Europe a été analysé, ressassé et discuté de long en large à son retour, personne d'autre ne semble être au courant du meurtre commis là-bas et la guerre de quinze ans au Liban est terminée. On oublie le passé et on se concentre sur le futur. A1 entame la discussion :

— Bien le bonjour ! Content de te voir, les choses avancent bien, on pourrait dire que la croisière s'amuse, à part les quelques maladresses de certains voyous, tout roule doux.

— Belle vision des choses mon petit optimiste, mais les meurtres ne sont pas des maladresses dans mon livre à moi. Sais-tu qui a tué les deux Hell's, Darquis et son acolyte, Yvan Martel ?

— Non, je n'ai pas vérifié, c'est la semaine dernière qu'on a retrouvé leur corps à Longueuil, ça ne venait pas de moi, alors je crois que c'est encore une purge interne.

— Selon nos dossiers, ce n'étaient pas des gros joueurs, ils ont peut-être voulu prendre un territoire qui ne leur appartenait pas. C'est la Sûreté du Québec et les municipaux de Longueuil qui ont le dossier mais on fait notre propre enquête pour fermer les dossiers que l'on avait sur eux. Ça en fait deux de moins à surveiller, c'est toujours ça de gagné.

Je te remercie pour le dernier dépôt à mon compte, c'est très généreux, j'espère pouvoir en profiter bientôt, la retraite est encore loin pour moi. Avec ma femme, on regarde pour acheter une nouvelle maison et je vais utiliser l'argent que vous me donnez pour y faire des rénovations et surtout offrir des éléments en mesure de favoriser le développement de mes enfants, comme un environnement sain et stimulant. Je pense aussi investir dans quelques belles toiles d'artistes montants.

C'est curieux d'avoir à penser comment faire profiter les miens du meilleur que la vie nous offre tout en cachant la provenance de cette qualité de vie.

— La provenance n'a pas une grande importance Conrad, c'est la raison qui compte. Tu fais ce qu'il faut pour que la société se porte mieux, ta conscience doit être tranquille, tu as le cœur à la bonne place, tu le fais en pensant aux tiens et non à toi, c'est très noble.

— Merci de tenter d'apaiser mes tourments moraux, je vais bien, je suis conscient de ce que je fais et je vis bien avec mon implication. Ma seule peur, c'est l'erreur qui ne viendrait pas de nous et qui pourrait nous tuer sans même que l'on sache ce qui s'est passé. Je suis un policier, respecté pour mon intégrité, l'image que la société se fait du bien contre le mal. Si un jour quelqu'un apprenait seulement que je vous parle, sans en comprendre le pourquoi, qui n'est même pas avouable, je serais fini. Coupable sans procès, lapidé sur la place publique. Ça n'arrivera pas.

C'est différent pour toi, mais pareil dans un sens tordu, les gens ne s'attendent pas à ce que tu veuilles faire la paix entre les familles, que tu travailles avec moi à améliorer la vie en ville. Plusieurs croiraient que tu leur joues dans le dos et qu'ils perdent des opportunités à tes dépens. Ce n'est pas simple ce que nous faisons ensemble. Que se passerait-il si tu te faisais arrêter ?

— On ne pense pas à ça, mon Conrad, j'ai d'autres préoccupations et mon introspection n'est pas aussi profonde que la tienne. Je m'en tiens aux obligations quotidiennes. Dans quelques jours, le salon de l'auto de Québec commence au PEPS de l'Université Laval et j'ai un beau kiosque pour vendre mon bolide. Puis ce sera Toronto, les acheteurs sérieux sont anglophones. Quand j'aurai une entreprise de fabrication de voitures canadiennes, je pourrai laisser ma place aux jeunes ambitieux. C'est moi qui placerai mes joueurs et je resterai en arrière s'ils ont besoin de conseils. C'est la limite de mes réflexions, faire tourner la « business », rester en forme et quelques coups devant les autres et, grâce à toi, tout fonctionne très bien.

Tu parles de retraite, mais quand tu vas la prendre, nous on va se retrouver un peu moins forts, je devrais commencer bientôt le recrutement de ton successeur.

Conrad penseur lui réponds :

— Bonne chance, je ne vois personne qui voudrait prendre ma place, je fais ce que je fais en toute connaissance de cause et je suis certain que ça sert bien le

pays, mais je ne me vois pas expliquer cette méthode à quelqu'un. Lello est un faible et ne montera pas bien haut dans l'organisation, s'il ne se fait pas arrêter. Il est inconscient, il se croit au-dessus de tout parce qu'il travaille pour nous et qu'il est l'amant de la « Marraine ». Il la prend pour Pablo Escobar, je crois. C'est peut-être bien elle-même qui se prend pour la reine de la cocaïne.

En attendant, tout va bien pour toi, ils ont classé ton dossier, tu coûtes trop cher pour le peu de crimes que tu commets. Par contre, notre ami Samir Rabbat est dans la mire et nous allons lancer l'opération « Bedside » qui visera surtout les Italiens. Nous sommes chanceux que ce gars-là parle à tout le monde, on a deux conversations entre lui et le clan Rizzuto.

— Crois-tu que je devrais aviser Nicolo ? Ce sont nos alliés les plus forts, on doit les protéger.

— Non, ce n'est qu'un début d'enquête, si on décide de mettre le paquet je te le dirai et on agira en conséquences. Ça prendra au moins six mois avant même que l'on décide si ça vaut la peine et un autre six mois pour sortir le budget s'il y a lieu. Rabbat est rarement au Canada, plusieurs polices internationales sont à ses trousses, nous contribuons à renforcer la preuve contre lui et si nous avons la chance de lui mettre la main au collet lors d'un de ses passages ici, on le fera, mais c'est peu probable.

La GRC est un énorme paquebot qui ne se retourne pas sur un dix cents. Je ne vois malheureusement pas les choses s'améliorer, c'est plutôt le contraire, depuis vingt-cinq ans, ça empire. De plus en plus de règles internes et de contrôles sur chaque décision. Un jour nous serons désuets simplement à cause de la paperasse. Toi et moi avons fait plus pour sécuriser le pays que bien des forces policières qui sont entravées par des lois trop laxistes. En passant, sais-tu à quelle date j'ai intégré la GRC ?

— Non, pourquoi, c'est important ?

— Tu vas voir la coïncidence, c'était le 22 septembre 1965 !

— Wow. Le jour de mes quinze ans, c'est effectivement curieux comme hasard, comme quoi nous étions faits pour nous rencontrer. Revenons à nos moutons, qu'as-tu d'autre pour moi ?

On va devoir se parler de tes amis latinos qui commencent à envahir nos rues. Ils arrivent ici avec leur culture violente et ne s'adaptent pas, on doit les ralentir.

— Je sais, j'ai empêché la venue de plusieurs associés de mon fournisseur, en lui faisant voir que ça diluerait mon travail et que personne n'en sortirait gagnant, mais ce sont ses compétiteurs qui voient la manne et veulent en profiter. Avec mes hommes au port, on vous donne ce que l'on sait, vous avez eu quelques belles prises dernièrement, mais ils utilisent des mules humaines qui arrivent par avion. D'ailleurs la petite Colombienne que vous détenez sans caution, ça fait jaser. Sidney reçoit des menaces de son client qui ne doit penser qu'à sa queue. Un Colombien en manque de sa petite maîtresse, ça peut devenir dangereux.

Comme nous sommes compétiteurs je ne peux pas vraiment aller lui parler sans lui offrir quelque chose en retour.

— Ce gros cochon n'a qu'à bien se tenir et ce ne sont pas les jolies filles qui manquent sur la planète pour se distraire. S'il insiste trop, on pourrait l'envoyer dans une belle prison pour hommes, il pourrait écrire à sa chérie et se trouver un beau bonhomme bien musclé pour ses ébats. De notre côté, nous mettons de la pression car si elle sort, nous savons qu'elle disparaîtra dans la nature. Elle avait plus de vingt kilos sur elle et dans sa valise, aucune adresse au Canada et elle a craché au visage d'un douanier, tout pour qu'elle pourrisse en prison, même au pays le plus civilisé du monde.

Tu n'as pas pensé à éliminer cet emmerdeur, ça enverrait le signal aux cartels que le Canada n'est pas aussi sûr qu'ils le disent.

— J'y ai réfléchi, ce serait en dernier recours. Les cartels se connaissent tous et je ne peux pas me permettre de le faire sans en discuter avec Pablo auparavant et une fois que j'en aurai parlé, je ne serai plus certain de rien. Pablo est en guerre avec son gouvernement qui met l'armée complète contre lui. Malgré tous ses milliards, sa chance va tourner. Conrad, si tu m'en donnes l'ordre je le ferai, ils ne me plaisent pas plus qu'à toi ces voyous violents. Mais attention, le résultat final pourrait être pire que le problème d'aujourd'hui.

— Je comprends, laissons couler un peu d'eau sous les ponts et nous verrons ce qui se passe, il n'y a pas d'urgence à agir. Je dois y aller, je te souhaite beaucoup de ventes de ton bolide et amuse-toi ! Je te ferai signe si nécessaire. D'ici-là, garde le sourire, chez nous on ne rêve plus à toi.

Mars, PEPS de l'Université Laval, Québec.

A1 se lève tôt tous les jours, il est au salon de l'auto avant tout le monde, les bras chargés de cafés et de beignes pour son équipe et les voisins. Souriant, bien habillé, il veut faire voir à tout le monde ce que les Québécois sont capables de faire. C'est la reconnaissance qu'il souhaite. Au jour le jour, il se voit comme un mari fidèle, un bon père, un homme d'affaires, un de ces bâtisseurs qui n'a pas froid aux yeux, qui ne recule pas devant les obstacles, qui règle les problèmes.

L'homme rationalise toujours et il se dit que ce qu'il fait est bien, d'autres le font, d'autres font pire. Aussi ceux qui ne le font pas sont ceux qui n'ont pas ce qu'il faut, ne sont pas à la hauteur, à notre hauteur. Poussée à l'extrême, cette pensée mène certains pédophiles à croire qu'ils rendent service aux enfants qu'ils « initient » à la sexualité. Dans tous les cas, le raisonnement est faux, ce sont des gens qui n'ont pas la capacité à s'analyser, à voir ce qui est normal et que ce qu'ils font est anormal.

A1 passera sa semaine à serrer des mains et oublier qui il est vraiment, il se

verra comme l'entrepreneur de l'année, le premier constructeur de voitures canadiennes qui réussira, comme Bombardier et ses motoneiges.

Puis à la fin de la semaine, heureux de son succès, il retournera régler les problèmes de la rue, fournir une drogue dure qui entraîne des jeunes à voler leurs proches pour consommer et tuer qui ne veut pas jouer selon ses règles.

7 mai, Square Phillips, Montréal.

Il était près de midi en cette journée nuageuse et fraîche lorsque, assis sur un banc en face des bureaux de Sidney Leithman, la « Marraine » et Jaime Lello discutent avec Fernando Garzon.

Garzon est le comptable de Jairo Garcia. La discussion tourne autour de la petite amie de Jairo, un des principaux distributeurs de cocaïne à cette époque. Sa préférée comme il l'appelle, est toujours incarcérée et il ne dérougit pas. Fernando leur explique qu'il a reçu des ordres précis du patron qui est rentré en Colombie sur l'avenir de Leithman si la petite n'est pas libérée rapidement.

La « Marraine » comprend et appuie la décision du patron, Jaime Lello, lui, tente de leur faire entendre raison en énumérant les conséquences qu'engendrerait le meurtre d'un avocat canadien : la pression policière, l'hostilité des autres familles face à ceux qui ont commis le crime et surtout la perte d'un des meilleurs avocats de la province. À cela il ajouta :

— Je viens de lui parler, il fait tout ce qu'il peut et utilise ses contacts mais la pression est forte pour ne pas qu'elle sorte. Il me garantit que, comme elle n'a pas d'antécédents et que le crime n'implique pas de violence, la couronne fait une simple démonstration de force et ça ne durera pas très longtemps. Il vous demande juste d'être encore un peu patient.

Ça faisait bien dix minutes qu'il discutaient quand Jaime reconnut un agent de la GRC qui se promenait en civil avec une femme qui semblait être sa compagne plus qu'une autre collègue de la « Force ». Leur regard se croisèrent et bien que travaillant encore comme agent d'infiltration, il n'avait pas d'équipe de travail ce jour-là et il savait qu'il aurait de la difficulté à justifier sa présence avec deux criminels sous investigation.

Ce n'était pas la première fois qu'il dérogeait de ses fonctions et avait su se rattraper auparavant, mais l'accumulation de fautes de la sorte minent la crédibilité des agents qui tentent d'en faire trop. Sa position devenait intenable, même lui le réalisait maintenant.

Il se leva et dit aux deux autres qu'il ne voulait pas savoir ce qu'ils décideraient et qu'il ne s'en mêlerait pas. Il marcha vers l'ouest, traversa la rue et entra dans la grande bijouterie Birks du centre-ville. Une fois à l'intérieur, il attendit seul en réfléchissant à ses options.

Quelques minutes plus tard, la « Marraine » entra à son tour et lui demanda ce qui lui avait pris de quitter une conversation importante sans raison.

— Je suis fatigué de cette situation qui dure depuis des semaines, ici on ne tue pas les avocats pour qu'une petite copine soit libérée, s'ils veulent le faire eh bien qu'ils le fassent et qu'ils vivent avec les conséquences. Je m'en fous.

Barbosa et Lello se disputaient souvent, ils avaient tous les deux des tempéraments orageux, mais tout s'arrangeait dans un lit ou sur un comptoir de cuisine par une baise endiablée qui leur laissait souvent des ecchymoses qui en disait long. Il lui dit qu'il la reverrait plus tard, qu'il avait des choses à faire.

Fatigué de jouer sur les deux tableaux, il rentra chez lui, dit à sa femme de se préparer, qu'il l'emmenait se reposer dans un SPA en Montérégie. Il avait besoin de réfléchir et ensemble ils avaient besoin de se retrouver. Il était 18 h quand il appela le quartier général de la GRC pour dire qu'il serait absent le lendemain pour cause de maladie, un empoisonnement alimentaire.

Le lendemain, il se fit masser avec sa femme, ils relaxèrent dans les bains chauds et froids. Ils mangèrent des plats légers et savoureux préparés avec soin par un chef compétent. Alors qu'ils se reposaient dans leur chambre avant le repas du soir, Jaime s'ouvrit à sa femme.

— Je crois que notre escapade canadienne tire à sa fin. Je ne peux pas tout te dire mais j'ai mis de l'argent de côté et je crois que nous serions mieux chez nous, au Portugal. Je vais régler des choses au bureau et nous partirons le moment venu. Mais je ne veux pas que tu en parles à nos amis.

Elle le connaissait, même s'ils n'avaient plus de rapports intimes depuis longtemps ni de grandes conversation les rares fois où ils se croisaient à la maison, elle savait que ce qu'il faisait pouvait être dangereux et qu'il n'avait pas la bravoure de ses grandes paroles. S'il sentait que sa personne pouvait être compromise, il se sauverait, elle le savait.

Par contre, elle, pouvait rester, se disait-elle. Il ne semblait pas trop s'intéresser à ce qu'elle en pensait, elle prendrait le temps d'y réfléchir.

Elle s'était fait une vie ici, avait un emploi, des amis, un, parfois deux amants. Suivre son mari et rentrer ou rester dans cette terre d'accueil ? Le Canada n'était pas sa terre natale, ils n'avaient pas pris racine ici, sa famille était au Portugal. On traversera le pont quand on atteindra la rivière.

Jaime lui dit qu'il devait faire une course avant le repas, qu'elle pouvait l'attendre au bar si elle voulait prendre l'apéro, il ne serait pas long. Il prit sa voiture et roula une vingtaine de kilomètres avant de s'arrêter à une station d'essence munie d'une cabine téléphonique.

Il composa un numéro et Conrad Sansregret répondit, chez lui.

— C'est moi, je veux savoir si je peux revenir.

— Négatif, on ne parle que de toi, disparais. Et il raccrocha.

À son retour à l'hôtel, sa femme sursauta quand elle le vit.

— Que se passe t-il, as-tu vu un fantôme, tu es si pâle ?

— Mauvaise nouvelle, nous partons demain, les vols pour l'Europe sont le soir, nous aurons le temps de passer à la banque et régler quelques affaires et on saute dans l'avion.

Elle le regarda et comprit, sans savoir ce qui se passait, que les choses avaient évolué plus vite que Jaime lui-même aurait voulu, mais l'impératif dans sa voix ne laissait place à aucune contestation. La rivière était devant elle et il fallait traverser le pont, plus le temps de réfléchir.

Elle se dit que c'était positif finalement, ils se retrouveraient. Quand les choses ont été difficiles, il est revenu vers elle. Il aurait pu disparaître et ne jamais donner signe de vie, il l'avait choisie, elle, sans obligation, il l'aimait.

Le dîner se passa sans un mot, chacun était dans ses propres pensées.

Jaime songeait à l'argent qu'il avait caché à Montréal, il devait passer le prendre. Puis une fois parti pour l'Europe, il ferait un voyage rapide au Liban récupérer l'argent du compte avant la « Marraine ». Il l'appellerait demain et lui dirait la même chose qu'à la GRC, qu'il était malade et qu'il la reverrait dans quelques jours. Ça lui donnerait un peu d'avance. Il était revenu chercher sa femme naturellement, il ne s'était pas posé de questions, ils étaient tous deux Portugais, c'était la mère de ses enfants, il ne la laisserait jamais derrière.

Le lendemain fut une course à obstacles, sans obstacles réels. Rien ni personne ne tentait d'empêcher le départ de Jaime Lello et sa femme. Mais quand on est coupable de quelque chose, on croit que tout le monde le lit sur notre visage, que tout le monde est suspect, qu'ils travaillent tous pour la police qui sait tout et qui va nous arrêter. Mais tout le monde autour d'eux ne pensaient qu'à leurs propres vies, leurs envies, leurs horaires et ne se préoccupaient pas le moins du monde de ce couple qui s'affairait à on ne sait quoi, pas nos affaires.

La femme de Lello voulait passer à la maison pour récupérer des objets qui avaient une valeur sentimentale, lui ne voulait pas s'approcher de cet endroit sûrement surveillé. Il songea que si elle rentrait normalement à la maison, ce ne serait pas suspect, mais elle ne devait absolument pas sortir avec une valise. Il lui interdit de prendre quelque vêtement que ce soit, uniquement des petites choses, il lui dit qu'en Europe, elle pourrait refaire sa garde-robe en entier, qu'elle serait vêtue de neuf pour longtemps.

Il la déposa loin de leur résidence et lui donna une bonne somme d'argent, pour les taxis, les billets et une part non négligeable qu'elle devait se coller sur le corps avec de la pellicule plastique et du ruban adhésif pour que ça tienne. Il ferait de même et porterait des vêtements larges. Le reste irait dans une valise qu'il achèterait en ville et mettrait dans la soute comme seul bagage. Il n'y a pas de fouille des valises au sortir du pays et à l'arrivée à Lisbonne, les chances qu'il soit fouillé étaient minces, au pire il montrerait son insigne d'agent de la GRC et inventerait une histoire.

Il passa à trois banques, en vida les comptes avec tout ce qui était possible en cash et le reste en traites bancaires internationales.

Puis à 13 h 30, il retrouva sa femme au point de rendez-vous prévu, elle avait une valise. Fâché, il la fit monter et tout de suite elle lui dit qu'elle était partie vite de la maison et avait pris un taxi jusqu'à la gare de bus, Berri de Montigny, en s'époumonant à dire au chauffeur qu'elle allait voir sa famille à Québec, puis elle était descendue dans le métro pour s'éloigner comme une voyageuse qui arrivait d'un bus de région pour le rejoindre à l'heure et à l'endroit qu'il lui avait fixé.

Après une pause, il la regarda en souriant et lui dit :

— Tu es géniale, c'est avec toi que j'aurais du m'associer pour mon travail, tu es une naturelle. Puis il l'embrassa tendrement.

Après seulement quelques années, je quitte le Canada en homme riche et libre, se disait-il.

13 mai, 6 h 00 Mount Royal.

Il est toujours tôt quand Sidney Leithman quitte sa résidence cossue de Mount Royal, il a besoin de ces quelques heures de tranquillité au bureau avant que la frénésie des clients et de la cour n'accapare son attention.

Il roulait, assez vite, ayant le champ libre avant la circulation du matin. Il aimait sa nouvelle Saab, une compagnie connue pour faire des avions de chasse ne pouvait que construire des voitures performantes et stylées, mais les intersections et les feux de circulation l'obligeaient à freiner.

Arrêté, il réfléchissait à ses dossiers, absorbé par les complexités des cas qui se retrouvaient toujours sur son bureau, il cherchait constamment comment mieux défendre ses clients en faisant évoluer le droit canadien. Ce matin, il devait parler au juge Lambert au sujet de…

La première balle qui avait traversé la boîte crânienne de l'avocat avait mis un terme aux réflexions, toujours anodines, du nouveau défunt.

Sidney Leithman n'avait rien entendu, rien senti, il n'était plus. Une page s'était tournée. Rien ni personne ne pouvait défaire ce qui était fait. Sidney Leithman était un cadavre maintenant, ce qui augurait un meurtre à élucider pour la police, un amoncellement d'indices à déchiffrer, un sujet d'étude pour le médecin légiste de garde ce matin et, surtout, un travail d'artiste pour l'embaumeur.

Un homme à pied, sorti de nulle part, s'était approché discrètement de la voiture, par l'arrière, il s'était immobilisé légèrement en retrait de la porte du chauffeur et avait ouvert le feu.

Laissant la voiture sport au coin des rue Rockland et Jean-Talon Ouest, l'homme, blanc, d'à peu près 1,75 mètre, en survêtement pâle avec capuchon, selon certains témoins, serait reparti et disparu sans laisser de traces. Le meurtre de Sidney Leithman ne serait jamais résolu.

À ce jour, en l'an 2023, il ne l'est toujours pas, mais à l'époque c'était toute une histoire. Ce meurtre barbare allait enclencher une succession d'événements que même Sidney Leithman n'aurait pu prévoir. Un simple bout de papier dans les poches de l'avocat, pas si inhabituel dans ces circonstances, deviendra l'indice aux plus lourdes conséquences quand il fut déchiffré.

Les avocats, qu'ils soient de la défense ou de la couronne, sont des humains, ils ont des amis et des obligations de communications avec tout un tas d'experts dans plusieurs domaines, surtout connexes au droit. Il est normal qu'ils parlent parfois régulièrement aux policiers pour s'assurer de la bonne marche d'une enquête. Ils peuvent même, comme des journalistes, développer des affinités avec certains de leurs contacts et personnes-ressources. Surtout s'ils sont de la même catégorie de gens, autour des mêmes âges, partageant des goûts communs, que ce soit la culture, la musique, les livres, la bonne cuisine, le sport ou tout autre sujet pour lequel ils se découvrent une passion commune. Pourquoi pas l'argent, ça peut être une belle passion pour qui sait le conquérir.

Voilà donc où la chose nous mène, Sidney Leithman avait sur lui, vivant, un petit carnet personnel, que peu de gens connaissaient. Dans ce carnet, un petit papier sur lequel était écrit un simple numéro de téléphone, résidentiel, d'un ami partageant probablement les mêmes intérêts. Sidney Leithman mort, ce papier devenait au départ une énigme à résoudre pour les limiers chargés d'élucider son décès, puis une raison légitime de différents corps de police de vouloir en connaître le pourquoi.

Évidemment, le numéro avait un répondant à l'autre bout du fil, il serait aisé de simplement appeler et parler avec l'interlocuteur pour lui poser la question, est-ce que vous jardiniez le dimanche avec Sidney Leithman ?

Mais la résidence où sonnait le numéro donnait à réfléchir aux plus hauts

stratèges policiers et pour connaître la nature de la relation entre ces deux hommes, mieux valait garder cette information secrète pour l'instant. Investiguer sur leur relation pouvait être payant, bien que potentiellement gênant s'ils trouvaient une passion commune sordide.

Non, non, nous ne parlons pas ici d'homosexualité cachée ou de prostitution juvénile par des hommes d'âge mûr. Nous parlons ici de bas instincts, de simples magouilles payantes pour les deux associés. Piger dans les poches de riches criminels toujours à la recherche d'informations privilégiées.

Le numéro de téléphone était nul autre que celui de Conrad Sansregret ! Directeur des enquêtes sur les stupéfiants pour la Gendarmerie Royale du Canada. La police montée, la « Force » comme elle s'appelle, aurait vendu des informations aux criminels qu'elle tentait d'arrêter ? C'est le scandale d'une époque qui fera naître de nouvelles pratiques et mesures au sein de la « Force ». La seule question qui restait, depuis combien de temps ?

Mais laissons les rares policiers au courant de ce bout de papier pour nous tourner sur le monde de la rue au lendemain du meurtre. Les journaux parlent de l'incompréhension populaire, qui a bien pu commettre un acte aussi atroce ? Les soupçons se portent tout naturellement sur des possibles clients insatisfaits, c'est la seule raison logique. Sidney Leithman était millionnaire, il ne devait d'argent à personne, était réputé pour être un des meilleurs criminalistes au Québec, avec les Léo-René Maranda et Lawrence Corriveau, intègre bien que défendant les pires criminels, il travaillait tous les jours, n'avait pas de vice dont il n'avait pas les moyens. Pourquoi quelqu'un aurait-il voulu se débarrasser de lui ?

C'était la question que bien des gens se posaient, mais peu en étaient aussi affectés que nos amis du Gang de l'Ouest. A1 téléphona à Allan Ross pour lui dire de venir le voir, qu'il allait faire des recherches immédiates pour trouver le coupable. Premièrement faire le point calmement, ne pas s'emballer ni poser des gestes que l'on regretterait.

Il voulut voir Conrad Sansregret mais hésita à l'appeler. Les meurtres commis par la police pour éliminer les gens nuisibles, n'existaient plus depuis longtemps, il le savait et c'était même lui qui servait de bras armé à un justicier qui avait parfois besoin de faire du ménage.

Mais si Sidney Leithman avait été visé par des forces de l'ordre pour qu'il ne puisse plus nuire, c'est que la police avait des doutes. Ça n'avait aucun sens, il se racontait des histoires, ils n'étaient que très peu de gens à savoir que Sidney Leithman était le lien qui maintenait l'une des plus grandes entreprises d'import-export de drogues vivante et prospère sous la bénédiction du patron des enquêtes sur les stupéfiants au pays. Ça ne pouvait pas venir des forces de l'ordre. A1 devait calmer la folle du logis qui le tournait en bourrique.

Donc ça venait de criminels qui ne respectaient rien. A1 avait de la difficulté à croire qu'une famille du crime du Québec ait pu faire une chose aussi abjecte et

dénuée de sens sans qu'il en ait entendu parler auparavant. Tout le monde venait le consulter avant de « faire un move ».

Donc personne ne pouvait le faire sans lui demander la permission ou au moins qu'il en ait connaissance avant que le mal ne soit fait. Qui pouvait en vouloir autant à un homme pour risquer sa propre vie si la chose se savait ? Beaucoup de questions sans réponses. Il devait parler à tout le monde et être attentif aux non-dits chez ceux qu'il rencontrerait.

Dans le monde civilisé, les choses sont souvent simples, trouvez à qui profite le crime et vous aurez votre réponse. L'exception à la règle est bien sûr le crime passionnel, la jalousie ne réfléchit pas, mais le coupable n'ayant aucune expérience dans l'acte qu'il commet est toujours pris rapidement et il n'aura jamais profité du crime. La dissuasion de la peine à venir s'il est pris ne fonctionne pas dans ces cas d'abjecte violence.

Mais chez les impulsifs sans foi ni loi qui se croient au-dessus de tout, c'est différent. Tels certains barons de la drogue mexicains plus récemment. Ils font tuer par dépit sans autre profit que le respect ou la peur des rares personnes qui sont au courant, la famille du défunt qui aura compris d'où vient l'ordre ou ceux qui ont exécuté l'ordre. Un jour le patron fou dira à ses tueurs, vous savez que je peux vous faire tuer pour le plaisir et ils comprendront que leurs jours sont comptés même s'ils ont toujours été fidèles.

Combien d'amis Pablo Escobar a-t-il fait tuer simplement parce qu'il croyait, à tort, qu'ils le jalousaient ?

Pour A1, ça ne pouvait venir que de Jairo Garcia, mais celui-ci était en Colombie, chez lui, caché dans ses montagnes. Cet homme ne savait pas le tort qu'il se faisait à lui-même sans parler de la possible destruction d'une longue association plus que lucrative et efficace, devenue nécessaire à la bonne marche des affaires et au maintien de la paix entre les familles.

S'il avait raison, A1 savait qu'il ne pourrait rien faire et qu'il devrait au plus le mentionner à Pablo pour négocier une faveur future. Au niveau où il en était avec l'ensemble de l'organisation, il n'avait plus grand-chose à négocier avec ses partenaires, tout le monde faisait de l'argent et tous vivaient bien mieux que 99 % du reste des humains sur la planète.

Pendant que A1 réfléchissait à son avenir, Jaime Lello, lui, avait regagné le Portugal, avait installé sa femme chez de la famille et avait appris la nouvelle du meurtre par un contact canadien à qui il demandait des nouvelles. Il était bien heureux d'être parti avant que le drame ait lieu. Il savait que la police trouverait la trace de son départ chez la compagnie aérienne, il ne pouvait être mêlé à cette affaire s'il était au Portugal, se disait-il. Maintenant il devait s'occuper de « son » argent au Liban. Il gagna Bruxelles en train, puis prit l'avion vers Genève où il comptait ouvrir un compte pour y faire envoyer l'argent de la « Marraine ». Une fois le compte ouvert, il décolla vers Beyrouth. Il n'avait pas de moyen de

communiquer avec Rabbat, mais avait toute l'information nécessaire pour se présenter à la banque et récolter son dû.

Sa surprise fut grande quand le banquier l'informa que Samir Rabbat avait fait transférer 90 % des fonds hors du pays à la suite d'instructions reçues d'une dame qu'il ne connaissait pas. Jaime Lello ne comprenait pas, est-ce que la « Marraine » avait pu être plus rapide que lui ? Si c'était le cas, pourquoi lui avait-elle laissé ces deux millions de dollars ? Un cadeau peut-être ? Selon son calcul, il aurait dû trouver vingt-deux millions dans ce compte. Il imaginait sa maîtresse disant :

— Sans rancune mon étalon portugais. Il donna ses instructions au banquier pour que la totalité de l'argent présent soit transféré en Suisse et que ce qui apparaîtrait dans le futur suive le même chemin.

Le banquier lui expliqua que le Liban n'était pas un simple transit, que déjà il devait envoyer les premiers 90 % en Suisse et que maintenant si les 10 % restants devait faire de même, il y aurait des frais, énormes fut le mot qui parut convenable au banquier.

Jaime lui dit d'imposer ses frais et qu'il prendrait ce qui restait. De toute façon, il se disait que plus rien n'entrerait dans ce compte à l'avenir, il s'était bien fait avoir. Mais il restait avec un doute sur qui pouvait bien l'avoir devancé ? Il tenterait de voir Rabbat pour savoir de quoi il en retournait, sans trop s'exposer. Il devait se méfier, la GRC pouvait bien vouloir lui poser quelques questions, il devrait rester hors des pays avec des ententes d'extradition pour sa propre sécurité. Pour l'instant, au moins, il ne repartait pas les mains vides.

Lundi 20 mai.

Allan Ross vint rejoindre A1 à l'extérieur de Montréal, sur les terres de feu Dunie Ryan. Sidney Leithman était mort il y a sept jours. Ils ouvrirent une bonne bouteille et portèrent un toast à la réussite surprenante de leur vie malgré les nombreux obstacles qu'ils avaient à esquiver tout en veillant à ce que ces vilains obstacles ne deviennent pas des portes de prison, pour eux ou leurs associés. Ils vivaient des vies définies par le risque, mais se répétaient souvent, « qui ne risque rien, n'a rien ».

Ils avaient plusieurs projets en cours, la distribution en Europe rapportait beaucoup, mais les différentes monnaies à constamment changer en dollar US leur pesait, il restait là de l'amélioration à trouver. La route que plusieurs drogues prenaient était souvent un mystère même pour eux. Ils avaient importé quatre cent cinquante tonnes de haschich du Liban et de l'Afghanistan qu'ils avaient retournées en partie en Europe. Les milliers de kilos de cocaïne cachés dans un conteneur longeaient les côtes des États-Unis via Miami, Washington, New York, pour finir à Montréal avant de retourner dans ces marchés insatiables. Là aussi, il y avait place à l'amélioration, mais leur porte au port de Montréal était la plus sûre et ce n'était pas eux qui prenaient le risque pour la traversée des frontières au retour vers les États-Unis, mais bien leurs associés qui, eux, avaient payé la marchandise.

Tout allait bien, est-ce que c'était le temps de se retirer, confortablement, devenir des gens honnêtes ? Cette question revenait de plus en plus souvent dans leurs conversations, puis leur égo s'en mêlait, ils se laissaient croire que sans eux tout cesserait de fonctionner, ils ne voyaient plus l'ensemble du jeu, uniquement leur petite portion de la partie. Et c'était toujours Allan qui commençait.

— Si on s'arrête, qui va maintenir la paix ? Qui va approvisionner la rue en gardant un contrôle sur les territoires de chacun ? Imagines-tu le bordel si on laissait toutes ces familles se disputer les bouts de trottoirs ? On passe déjà une grande partie de notre temps à régler des chicanes. Tu veux vivre dans une ville en guerre le « Gentleman » ?

— Tu sais bien que non, mais on peut former une relève. Comme pour Sidney Leithman, on a Jack Waissman qui faisait une partie du travail, qui était prêt. On peut former des remplaçants pendant qu'on est fort et au top. Ils auront la partie facile, tout le monde profite du travail qu'on a mis plus de dix ans à peaufiner depuis Dunie, paix ait son âme. Et on sera toujours là, juste moins à risque.

Allan demande :

— As-tu quelqu'un en tête ? Tu veux tout donner aux Rizzuto, à Nicolo et son fils Vito ? Les autres familles ne voudront jamais travailler avec eux sans que ce

soit nous qui les fournissions. Ça marche parce qu'ils ne savent pas. Les rares qui savent n'attendent qu'une chance de s'infiltrer pour enlever aux autres ce qu'ils croient être à eux. Tu vois Claude Dubois passer au bar le Consenza payer les Rizzuto pour sa dernière livraison ?

Non, mon ami, on s'est peinturé dans un coin nous-mêmes, nous sommes devenus indispensables à la bonne marche des affaires au Canada et dans bien d'autres villes aussi. Et on est jeune encore, tu veux faire quoi, des autos ? Tu vas t'ennuyer dans un an, déjà que je crois que tu n'as pas trop de succès avec les grands patrons des entreprises automobiles, ils ont fait leur petite enquête et personne ne veut être vu proche de toi. On est de la vermine pour eux, des gars qui ont mal tourné. Le milliardaire Paul Desmarais qui était un homme super honnête s'était fait fermer toutes les portes de l'establishment anglophone juste parce qu'il était un petit francophone, alors des bandits comme nous, oublie ça. Moi encore, je suis un anglo, mais toi, la petite « Frog » du Québec, tu n'as aucune chance et tu le sais.

— Attention à ce que tu dis le « blôque », je peux encore te casser la figure !

Et les deux hommes rirent de bon cœur, les conversations revenaient souvent sur cette grande fracture culturelle qui divise depuis longtemps le Canada, au Québec plus qu'ailleurs. Et notre « Gentleman » finissait toujours la conversation avec :

— Si le monde savait que c'est un petit Québécois pur laine qui dirige le Gang de l'Ouest, personne ne le croirait. Je n'abandonne pas mon idée, je vais tenter de trouver un homme aussi fou et invisible que moi. Pour les maudits anglos, on verra bien, les temps changent, Desmarais n'a pas eu besoin d'eux et s'en est très bien tiré par ailleurs. Le monde est grand, j'irai chercher mes associés honnêtes en Europe s'il le faut. Nettoyer son nom, ce n'est qu'une question de temps, tu entends des gens reprocher aux Bronfman d'avoir fait de la contrebande ?

— Peut-être que c'est une question de temps, mais tu n'as pas 75 ans devant toi pour faire le travail. Au moins tes enfants te seront reconnaissants de leur avoir laissé une bonne éducation et une petite fortune pour démarrer dans la vie. Fais attention à ton rêve de voiture, n'y engloutis pas tout ton argent. On se bat pour ne pas être des compulsifs comme les « gamblers » et les drogués, mais une bonne idée peut rapidement devenir obsessionnelle. Combien elle te coûte ta petite folie en ce moment ?

— Six millions bien comptés, mais ne t'inquiète pas, ce n'est qu'une toute petite partie de mon bas de laine et je me suis mis une limite de dépenses avant d'avoir des entrées de fonds qui viendront financer la croissance de l'entreprise. Un jour, ce sera listé en bourse et là, on passera à la caisse royalement, si je ne suis pas acheté avant par un concurrent qui a peur de mon bolide. Les gens intéressés à l'acheter sont riches avec beaucoup d'influence et ça se discute sans que je sois au courant. Je vais aller rencontrer Allan Strong en Europe pour qu'il

fasse des démarches auprès de ses connaissances. Il pourrait devenir représentant de la marque du futur, tu crois que ça va l'intéresser ?

— Si le salaire se compte en millions par année, c'est possible.

Et nos deux compères éclatèrent de rire à nouveau. Les tristes nouvelles n'arrivent jamais à égratigner le lustre de leur bonne humeur très longtemps. Les mois passent et A1 est de moins en moins inquiet pour l'avenir, éternel optimiste, il sourit à la vie et est prêt à se battre pour garder le sourire. Allan Ross retourne chez lui en Floride s'occuper de ses affaires, garder un beau bronzage pour les dames qui lui tournent autour.

Au Canada, ils sont protégés par leur plus grand adversaire qu'ils ont su mettre de leur côté, mais le Canada et Conrad Sansregret, ce n'est pas le monde entier. Même s'il est au courant d'enquêtes à l'international, il y a des projets que certaines agences gardent secrets pour ne pas compromettre leurs hommes.

Tous les pays se méfient des autres, encore du protectionnisme ! Certains ont raison, un agent de la DEA a été empoisonné au Panama en mangeant à la cafétéria de la centrale de police, ça en dit long sur la corruption du pays. En général, le Canada et les États-Unis se respectent et travaillent assez bien ensemble, mais à l'occasion, une petite opération secrète peut mener loin.

7 octobre, aéroport FLL.

C'était une journée ensoleillée comme les autres en ce mois d'octobre en Floride, un vent léger mais présent, quelques nuages. Allan Ross arrivait à l'aéroport pour se rendre en Europe quand il vit un homme suivi de quatre policiers s'avancer vers lui.

Comme à chaque fois qu'un criminel voit un policier, que ce soit pour lui ou pas, les poils de sa nuque se hérissèrent et un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Il n'avait aucune indication qu'il était en danger, depuis des années maintenant, il payait des policiers hauts placés pour l'informer des possibles enquêtes menées contre lui. C'était d'ailleurs sa plus grosse dépense d'affaires, lui qui n'aimait pas gaspiller, c'était le département où il ne lésinait pas, d'abord pour lui-même et ses associés en profitaient au passage.

Wikipedia[40] mentionne qu'il remettait deux cent mille dollars par SEMAINE à Conrad Sansregret, ce qui équivaut à dix millions par année. Ça me semble exagéré, mais j'ai entendu parler d'un paiement d'une poche de hockey contenant cinq millions à ce policier. Toujours est-il que la sécurité coûte toujours cher, que vous soyez un président des États-Unis ou un baron de la drogue, il y a toujours quelqu'un qui vous en veut quelque part, pas pour les mêmes raisons évidemment, mais le résultat est le même et la sécurité que l'on paie ne garantit jamais tout, quelques présidents ont subi des attentats et les barons de la drogue

finissent morts ou en prison.

Le groupe lui coupa le chemin, les policiers mirent leur main sur leurs armes et l'homme en complet sortit sa plaque. Shérif du comté de Broward.

— Allan Ross, vous êtes en état d'arrestation pour multiples meurtres et trafic de drogue international continu sur plusieurs années, on va jeter les clés quand on en aura fini avec vous, lui dit le shérif.

— Le comté de Broward, d'où vous viennent tous ces pouvoirs ?

— Je suis le messager, nous savons que vos sources d'information policières sont efficaces, alors la DEA nous a transmis le mandat d'arrêt secrètement et nous vous cueillons délicatement sans risques que vous disparaissiez avant notre arrivée et sans besoin d'escouade tactique, personne ne prend l'avion avec une arme. Veuillez vous retourner et mettre vos mains sur votre tête.

Tout en se retournant, Ross se demandait bien ce qui allait se passer, tout avait l'air légitime, mais ce pouvait bien être une ruse, un ennemi qui voulait l'éliminer, un jaloux qui voulait le voler comme Dunie auparavant. Il n'était pas armé et même s'il était un bandit avéré, contrairement à Dunie ou A1, il n'avait pas le réflexe violent de se battre quand il était surpris. Il comptait sur sa finesse pour s'en sortir.

On lui passa les menottes, un policier prit son petit bagage et, escorté, il sortit vers le stationnement où l'attendaient deux voitures vides. Il croyait voir à cet endroit des tas d'autres policiers qui assuraient les arrières du shérif. Personne, s'il avait tenté sa chance et couru dans l'aéroport, il s'en serait peut-être sorti. Maintenant il lui restait à tester sa finesse.

Arrivé à la voiture, il se retourna et regarda le shérif en face et lui dit :

— Que pensez vous de deux cent mille dollars pour dire que je ne suis jamais venu à l'aéroport ce matin ? Chacun évidemment.

— On ne mange pas de ce pain-là, ton arrestation vaut bien plus que ça, en promotion et en jolies histoires à mes petits-enfants plus tard. C'est papi qui a arrêté le plus grand trafiquant des États-Unis en 1991 et il a même essayé de m'acheter avec plus d'argent que ne vaut ma maison, mais dans la vie, il faut toujours être honnête les enfants, aujourd'hui je vous raconte fièrement mon histoire et le vilain monsieur est encore en prison. Ton temps est passé Ross, on va tout faire pour t'asseoir sur la chaise électrique.

Ross regardait le shérif avec dédain, un incorruptible, mais il ne se laisserait pas faire, il avait les meilleurs avocats, il se défendrait et planifierait une évasion si rien ne fonctionnait. Maintenant qu'il allait être incarcéré, la prochaine étape était d'aviser ses avocats pour faire le message à qui de droit de reprendre les affaires et voir la preuve contre lui.

Les avocats furent appelés, le message transmis à A1 et la réorganisation commença. C'était le branle-bas de combat, la question pressante était de savoir jusqu'où allait l'investigation des policiers, est-ce qu'ils allaient débarquer au

Canada ?

Conrad Sansregret, passant par l'intermédiaire de Jack Waissman, était rassurant, mais vu sa position, il ne pouvait pas aller aux nouvelles chez nos voisins du sud sans lever de soupçons. Il avait une petite marge de manœuvre, mais il devait être prudent, le mieux, dit-il, c'est d'attendre qu'ils m'appellent pour des compléments d'information. Ils laissèrent les avocats travailler. On devait attendre la preuve. Pour une si grande enquête, il était surprenant que les Américains n'aient pas appelé avant au Canada.

Bien sûr, les deux pays s'échangeaient des informations sur plusieurs individus, mais surtout à titre informatif pour augmenter leurs données. S'ils étaient en enquête sur une personne ou un groupe précis, les demandes se faisaient en personne, les agents chargés de l'enquête allaient rencontrer les agents qui connaissaient le mieux la cible, dans un sens comme dans l'autre.

Allan Ross, tout en étant une partie importante du triumvirat qui réglait les affaires du Gang de l'Ouest avec A1 et Allan Strong, était très impliqué aux États-Unis, il rencontrait un tas de criminels à Miami, voyageait beaucoup, il était presque normal que la police locale s'en prenne à lui.

Les raisons qui éloignent le danger sont faciles à trouver pour se rassurer. Il faut demander à quelqu'un de l'extérieur de nous donner un avis neutre pour avoir une meilleure idée de la réalité qui nous entoure. Tous espéraient que ça ne les concerne pas.

Au niveau de A1 et du Canada, l'arrestation de Allan Ross ne changeait pas grand-chose, les contacts étaient solides, la marchandise bougeait sans lui. Comme ils sont un peu une famille, Allan Ross ne manquerait pas de moyens pour se défendre.

Quand les accusations et la preuve furent connues, ce fut un coup dur, le meurtre de David Singer était au centre du dossier. Les trois amigos étaient impliqués dans cette affaire. Le seul bon côté de la chose, c'est que si un des trois plaidait coupable, il pourrait dire que les autres n'avaient rien à voir dans l'exécution. Cela convenait souvent aux policiers qui sont heureux de fermer un dossier et dire à la famille qu'ils ont attrapé le coupable.

1991 n'annonçait rien de bon, le meurtre de Sidney Leithman en mai, dont l'enquête piétinait dans des voies sans issue, puis l'arrestation d'Allan Ross en octobre. Est-ce que ça pouvait être lié par autre chose qu'un mauvais alignement des planètes, un revirement de la chance dont ils jouissaient depuis si longtemps ? L'avenir nous le dira bien assez vite. Après un mois d'octobre fatidique, un novembre gris, décembre et ses promesses de bonheur et de renouveau se pointait enfin le nez.

25 décembre, Côte Saint-Luc.

— Voyons Conrad, tu as l'air si préoccupé, laisse ton bureau là où il est pour quelques jours et profitons de ce nouveau Noël qui nous réunit tous. Le sapin n'a jamais été si plein de cadeaux et depuis que tu m'as dit qu'on devrait chercher une nouvelle maison, je passe mes journées à feuilleter des annonces immobilières et visiter des maisons avec la nouvelle voiture que tu m'as achetée. On ne pourrait pas être plus heureux.

Je t'ai dit que nous avons un rendez-vous pour visiter une maison merveilleuse ? Mon plus gros coup de cœur depuis que je cherche, dans le plus beau quartier de la Rive-Sud. Je sais bien que nous allons la visiter pour rien, son prix est exorbitant, mais on a le droit de rêver.

— Il n'y a rien de trop beau pour ma femme chérie qui me rend si heureux, on verra bien si l'agent d'immeuble veut travailler pour nous et nous aider à en réduire le prix. Tu sais que j'attends encore une promotion et cette maison-ci vaut plus que tu crois. Nous verrons bien ce que l'avenir nous réserve. Appelle les enfants et allons manger, j'ai faim et surtout hâte de déballer tous ces cadeaux.

— Comme tu es pressé, un véritable enfant, je préfère ça à ton visage soucieux du travail.

25 décembre, Singapour.

A1 est loin de tous ses soucis et du froid. Il a suivi les conseils de son ami et avocat et n'a pas emmené toute sa famille à Miami comme il le voulait. Allan Ross a eu le message, A1 voulait être près de lui mais ça ne donnerait rien d'autre que de mettre de la chaleur indue sur l'organisation.

Singapour est une ville en devenir, un pays à croissance rapide. Un des quatre tigres d'Asie. Les habitants en majorité Chinois sont des hommes d'affaires avertis. Singapour possède un port immense, qui fait rêver notre A1, il pourrait bien y placer un peu d'argent au cas où il voudrait étendre ses affaires dans ces contrées lointaines. C'est un pays d'ex-pats et de millionnaires, tous des clients potentiels de sa Ray Desf !

Sa famille élargie est là, insouciante, heureuse et gâtée par ce « Gentleman » de tous les moments. Il est présent avec eux pour compenser toutes ces longues semaines d'absence durant l'année dues à un travail qui l'accapare chaque jour un peu plus.

Ils se promènent, visitent et s'amusent tous, cartes de crédit en main ils achètent tout ce qui leur fait envie, mangent dans les meilleurs restaurants et rêvent que ça ne finisse jamais !

---

40. https://en.wikipedia.org/wiki/Allan_Ross_(gangster) (anglais) Ross paid Sansregret $200 000,00 dollars per week for his information.

Chapitre 16 1992

Annus Horribilis[41] !

L'eau renversée est difficile à rattraper.
Proverbe chinois

L'incertitude devant soi !

Le « Gentleman » était le roi depuis 1986. Il maintenait la paix entre toutes les familles, il était respecté par ses alliés et aussi par le peu d'ennemis qu'il avait, ses associés les plus proches lui obéissaient avec confiance et plaisir et pour finir, il avait le meilleur tueur à gages du Québec, un homme fiable, méticuleux, tout le contraire de Ti-Paul April.

Tout était parfait, mais il y a des moments dans la vie où se battre contre la nature ne donne rien. Au Québec, l'expression consacrée est, « Y'en aura pas de facile » ! Ça se décline en plusieurs formes.

Ce peut être une journée exécrable où tu finis en te disant que tu aurais dû rester couché. Ou alors une mauvaise série, trois petits accrochages de voiture en quelques semaines qui font monter tes primes d'assurances pour des années. Une suite de défaites pour une équipe de sport qui peut mener au congédiement de l'entraîneur qui n'a pas su motiver ses troupes et qui donne le matériel nécessaire à une avalanche de commentaires allant des professionnels du monde du sport aux sportifs de salons, tous convaincus de leur bon droit à la critique devant leur télés.

Mais parfois, c'est la planète entière qui s'y met et le ciel nous tombe carrément sur la tête. Obélix en perdrait l'appétit !

L'expression « Annus Horribilis » fut consacrée par la Reine Élisabeth II, en 1992, à la suite d'une longue et pénible année de discorde familiale culminant par le feu de sa résidence préférée, le château de Windsor.

Cette année fut fatidique à plusieurs niveaux, mais c'est probablement à Montréal que les pires calamités se sont assemblées dans un résultat impitoyable. Tout a commencé, fin 1991, par l'arrestation de Allan Ross, puis d'autres événements à venir propulseront Montréal dans une guerre violente entre gangs

de motards rivaux pour le contrôle de la vente de drogue sans même savoir comment importer les quantités nécessaires pour garder ce contrôle.

Parfois la réalité est plus incroyable que la fiction. 1992 fut annonciatrice d'un important recul des mœurs intelligentes, progressistes et honnêtes. Sur le vieux continent, en Italie, les attentats contre les juges anti-mafia Borselino et Falcone en sont un bon exemple. Ces meurtres furent exécutés en mai et en juillet par la vraie mafia internationale composée de quelques infiltrés dans le gouvernement italien et d'hommes d'honneur dispersés partout sur la planète, notamment à New-York et par le fait-même, à Montréal. Alors que j'écris ces lignes, le responsable des assassinats en Italie, le Sicilien Matteo Messina Denaro, Capo di tutti Capi, a été arrêté au bout de trente ans de cavale, chez lui en Sicile.

Pour Montréal et le Gang de l'Ouest, c'était le retour du balancier. Cette organisation qui a su décoller par des événements opportuns qui paraissaient venus comme un don de Dieu allait connaître un retournement historique de sa chance et ouvrir la porte à une guerre aussi sanglante qu'inutile entre des mafieux civilisés mais déstabilisés et des motards dissolus, imbéciles et violents, voyant l'opportunité de briller sous la direction d'un psychopathe sans autre vision que de satisfaire ses nombreuses pulsions malsaines.

Retrouvons nos protagonistes si vous le voulez bien.

3 février 6 h 00.

C'est un matin de moins vingt degrés à Montréal qui voit nos deux associés improbables se rejoindre à l'Église anglicane Saint-Matthias, toujours ouverte pour les fidèles irlandais, réels ou pas. Située au coin des rues Church Hill et du chemin de la Côte-Saint-Antoine, réputée pour ses vitraux exceptionnels et son orgue spectaculaire. De style néogothique, elle date de 1912 et bien que récente, elle a su garder l'authenticité du type architectural ancien.

A1 avait une clé qui ouvrait la porte basse sur le côté de l'église et y attendait le meilleur consultant en sécurité du pays et le mieux payé.

Quand il arriva, Conrad Sansregret ouvrit son jeu immédiatement après le rituel « Bien le bonjour » de A1.

— Je dois te dire qu'on ne pourra plus se voir aussi souvent, je viens d'apprendre qu'en avril, je vais être transféré au renseignements criminels à Ottawa, c'est une promotion que je ne peux pas refuser. J'aurai accès à toute l'information sur tout le monde et nous pourrons continuer à gérer tes affaires et la violence ensemble.

— Oh, je suis content pour toi si tu es content, étais-tu au courant que cette promotion venait ?

— Non, personne ne m'en avait parlé, c'est un peu surprenant mais je ne vois

pas de complot pour m'éloigner de quoi que ce soit. Il n'y a pas d'enquête qui sorte de l'ordinaire chez nous. Je crois que je le saurais si c'était le cas. L'an dernier, quand Lello est parti, tous les soupçons s'étaient tournés vers lui, on avait évalué ses agissements et j'avais fait concorder plusieurs faits pour que la logique des autres enquêteurs fasse le reste. Nous avons trouvé le traître, nous avons engagé des procédures contre lui, il sera jugé ici, un jour, par contumace. C'est bon pour toi et moi, j'ai réussi à trouver des appels entre Sidney Leithman et Jaime Lello et juste avant son départ, un agent l'avait vu devant les bureaux de Leithman en compagnie de Barbosa et Garzon. Tout concorde pour nous.

A1 réfléchissait et conclut :

— Oui, je vois, tant mieux. Mais tu sais, quand on est la cible de quelque chose de grave, on est souvent le dernier à le savoir et quand on l'apprend, il est trop tard. J'espère que nous n'avons pas fait d'erreur dans nos agissements. On prendra un peu de recul et on analysera tout ça. Toi de là-bas et moi d'ici.

Conrad était pensif et ne voulait pas croire qu'il y ait quoi que ce soit qui cloche, il s'était toujours fié à son instinct et tout lui disait que c'était normal, avec ses années de service, les nombreux bons résultats, cette promotion, bien que subite, était conforme. A1 poursuivit :

— Ottawa, c'est la porte à côté, on se trouvera un bel endroit pour nos prochaines rencontres, Casselman peut-être, il y a une agence LCBO au nord de la 417, on y fera nos achats de vin et on se verra quand ce sera nécessaire. Je te souhaite de ne pas trop t'ennuyer à Ottawa. C'est une ville morte après 6 h le soir. Par contre, tu auras le meilleur steakhouse au Canada, Hy's, sur la rue Queen. Prends le tartare de bœuf, il le font au couteau à la table, du vrai bœuf de l'Ouest, toujours délicieux et relevé à ton goût.

— Merci de la suggestion. Tout est toujours facile pour toi, cent kilomètres de plus ou de moins, rien ne te démotive. Tu dois quand même être prudent, tu pourrais te faire coincer.

— Si un jour je me fais arrêter, toi et toutes les polices vous allez avoir une guerre dans les rues de Montréal. Et ça va vous prendre au moins dix ans pour la contrôler.

Là-dessus nos compères firent le tour des dossiers en cours et se quittèrent moins d'une heure après être arrivés, juste au sortir de la messe de 6 h.

15 février, Rosemont.

C'est en se levant à côté d'une fille ramassée la veille que « Mom » se dit qu'il devrait bien passer à la maison voir sa femme et ses enfants. Le party de la Saint-Valentin avait duré un peu trop longtemps, mais c'est dur de quitter une bouche qui te suce sous la table pendant que tu inaugures « TON » nouveau local en

expliquant à tes frères les prochaines étapes du plan qui vont faire de toi plus qu'un simple membre en règle des Hell's Angels, mais bien le leader du nouveau chapitre de tueurs.

Il avait réglé l'achat du local sur la rue Gilford dans le quartier Rosemont avec les profits de la vente de drogue qui ne cessaient d'augmenter dans Hochelaga-Maisonneuve, son fief originel.

Évidemment, l'achat avait été réalisé par un prête-nom consentant qui ne ferait pas de problème si quelqu'un en venait à poser des questions. « Mom » le ferait taire tout simplement, définitivement. Pour l'instant, il l'avait dédommagé pour le service, deux mille dollars bien investi, se disait « Mom », surtout que le nouveau riche lui en redonnait la moitié pour s'acheter de la drogue que « Mom » certifiait meilleure pour ses intimes.

Il n'était propriétaire que depuis quelques jours et il n'y avait que peu de meubles à l'intérieur, aucune sécurité à l'extérieur, mais la première soirée, aux chandelles faute d'électricité, s'était bien passée.

Avec quelques proches et des filles groupies de motards, ils avaient parlé des modifications qu'ils allaient faire pour rendre le local digne de recevoir ses confrères. « Mom » avait recruté des membres qui le vénéraient, des disciples faciles à motiver mais encore plus à contrôler. Son brouillon de stratagème prenait forme. Bientôt il n'aurait plus à se plier aux décisions médiocres de ses patrons et il ouvrirait la guerre à ceux qui se mettraient sur son chemin.

24 mars, autoroute 40, près de Louiseville.

C'est par un matin ensoleillé mais encore froid que le constable Michael Saint-Onge de la Sûreté du Québec s'installe sur l'autoroute 40, près de Louiseville, en direction de Montréal. Il est bien caché derrière un amoncellement de neige, précisément empilé par les déneigeuses au fil de l'hiver. Le beau temps arrive et les chauffards doivent être rappelés à l'ordre pour ne pas provoquer d'hécatombes sur les routes de la belle province cet été.

D'où il est, il a une vue parfaite sur le viaduc de l'autoroute qui culmine devant lui et où apparaissent les voitures qui n'ont aucune chance de ralentir avant que son radar ne les prenne en flagrant délit d'excès de vitesse. S'il est chanceux, il pourra dormir quinze minutes avant qu'un contrevenant filant à bonne allure vaille la peine qu'il se déplace.

La limite est de cent km/h sur les routes du Québec et les policiers sont indulgents jusqu'à cent vingt km/h. Mais ce matin, Michael veut donner de grosses contraventions et règle donc son radar sur cent trente deux km/h avant que l'alarme ne sonne.

Malheureusement pour sa sieste, presque aussitôt installé, voilà qu'un bolide

déboule du haut du viaduc, instantanément le radar se met à crier un son électronique à réveiller les morts. Les gros chiffres rouges du cadran indiquent cent soixante seize.

Aussitôt, Michael actionne les gyrophares, met l'embrayage sur D et décolle de sa cachette pour se lancer vers l'autoroute. Déjà, il voit la berline coupable passer devant lui et il constate que le conducteur est en train de ralentir. Parfait se dit-il, un habitué, ça ira vite et ce sera sans problème, sauf si le fautif est impoli.

En moins d'une minute, il rattrape le véhicule qui se range sur le bas-côté. Il stationne sa voiture derrière, en diagonale pour être protégé par sa propre voiture si un autre véhicule venait à passer trop près.

Il met sa casquette, descend et se dirige vers le chauffard délinquant, il voit le conducteur, un homme dans la quarantaine, qui baisse déjà la vitre pour lui parler. Il voit les mains de l'individu et signe rassurant pour les policiers, une bague de mariage sur l'annulaire, un homme qui ne fera pas d'esclandre, trop à perdre, se dit Michael.

— Bonjour monsieur, savez-vous à quelle vitesse vous rouliez ce matin ?

— Bien le bonjour monsieur l'agent, sûrement au-dessus de 160, je suis pressé ce matin, répond A1 en souriant. D'ailleurs si vous pouvez faire votre travail rapidement, j'ai un rendez-vous à Montréal. Il sort son permis de conduire et l'attestation d'assurance du véhicule, déjà placés ensemble dans une section du portefeuille. Il les tend au policier.

— Je vais regarder ça et je vous reviens, vous savez qu'à cette vitesse, je pourrais faire remorquer votre voiture pour conduite dangereuse ?

— Allez mon ami, faites votre travail, je crois qu'on ne se rendra pas jusque là.

Le constable Saint-Onge se retourna en se disant que ce gars-là lui rappelait quelque chose, si confiant, est-ce que ce serait un politicien ou un gros bonnet de l'industrie de la région ? Il constata qu'entre les documents du chauffeur, il y avait un papier brun, il écarta entre ses doigts les deux papiers et découvrit un beau billet de 100 $ tout neuf.

Jeune et intègre, il fut surpris, premièrement par la vue du billet, puis par sa réaction, tout en continuant de marcher vers son véhicule. Il disait souvent à ses collègues qui parlaient de « pourboires autoroutiers », que jamais il n'accepterait de laisser filer un danger public pour un maigre 20 $, ou même 50 $, ce que tous disent recevoir régulièrement.

Mais 100 $, ça lui ferait un bon souper au restaurant ce week-end avec sa nouvelle conquête. Puis il se dit qu'il allait découvrir qui était cet homme et décider s'il le citait pour tentative de corruption. Il se gardait la possibilité de sévir si nécessaire.

Il s'assit dans son véhicule, prit le micro et interpella le CRPQ pour connaître l'identité du généreux personnage.

— 10/4, constable Saint-Onge pour vérification d'identité, nom de famille, …

prénom… date de naissance, 22 septembre 1950.

Après le « un instant on vérifie » habituel du répartiteur, il entendit :

— Je vous passe le lieutenant Michel Doré.

Puis après des cliquetis de transfert de ligne et une courte mise en attente musicale :

— Constable Saint-Onge, ici le Lieutenant Doré du QG de Montréal, vous avez un travail important devant vous. Cet homme est l'un des plus dangereux criminels de la province et il y a un mandat d'arrestation international contre lui, vous devez agir avec circonspection. On vous envoie du renfort. Maintenez l'homme en position.

— Mais il a l'air de très bonne humeur et je n'ai vu aucun indice me faisant croire qu'il veuille s'échapper, il s'est arrêté de lui-même quand il a vu ma voiture et semble habitué aux contraventions. C'est qui ce gars-là ?

— Ça ne fait pas longtemps que vous êtes dans la région j'imagine, c'est le « Caïd de Trois-Rivières ». Ne bougez pas et faites-le patienter, c'est un ordre.

Michael regardait par la fenêtre et tel qu'appris dans ses cours à Nicolet, il faisait semblant d'écrire pour que le suspect croie que tout était normal. Puis il se dit qu'il avait toujours le billet de 100 $ dans les poches et si l'individu, une fois arrêté voulait se venger, il le dénoncerait. Déjà il se voyait perdre son emploi, si jamais il s'en sortait, on ne le reprendrait plus à garder de l'argent sale. Comment allait-il se défaire de ce billet si on l'interrogeait. C'était peut-être une trappe pour voir s'il était corruptible. 100 $, juste 100 $ et perdre sa job !

Il se haïssait. Toutes sortes d'idées passaient dans sa tête, puis il se dit, tant pis, je l'arrête moi-même.

Il sortit de sa voiture, remit sa casquette, prit les documents dans ses mains pour avoir l'air normal, il voyait que l'homme le surveillait dans son miroir. Cet homme en savait probablement plus que lui sur les événements à venir.

En s'approchant, il vit qu'il ne voyait plus la main droite de l'homme, il commença à douter de son plan, mais continua et se farda de son plus beau sourire. L'individu sourit en retour et replaça sa main droite, vide, sur le volant.

— Monsieur, je vous remets vos documents, mais nous avons un petit problème différent ce matin.

Tout en disant cela, fier de lui-même que son plan fonctionne si bien, il sortit d'un seul mouvement son arme de service, mit en joue l'homme et lui dit, vous êtes en état d'arrestation, un mandat d'amené a été émis contre vous et vous devez sortir de votre véhicule calmement, les mains toujours visibles, j'ai ordre de tirer à vue si vous n'obtempérez pas !

A1 fut surpris, quelque chose clochait. Il savait habituellement avant les policiers de la route si un mandat pouvait lui nuire. Est-ce que ce jeune blanc-bec se sentait insulté du « cadeau » qu'il lui avait fait ? Il mit ses mains sur le rebord de la portière, voulant calmer le jeune policier nerveux pour ne pas qu'il y ait de

coup de feu accidentel.

Il avait la certitude que son avocat réglerait vite ce malentendu.

Il sortit du véhicule, se retourna et sentit les menottes se serrer contre ses poignets. Puis, sans comprendre ce qui se passait, il sentit la main du constable se glisser dans sa poche de pantalon et il entendit :

— Je ne mange pas de ce pain-là vous saurez.

— Ben là le jeune, c'est un peu extrême pour un petit 100 $. Je le sais que vous n'avez pas de gros salaires, je ne voulais pas que tu m'évites le ticket, juste que tu le fasses vite et que tu me laisses repartir après. Arrête de niaiser et j'oublie ça.

C'est à ce moment que A1 entendit une sirène au loin, puis une autre, bientôt une fanfare de toutes sortes de sons. Une voiture apparut au sommet du viaduc, suivie d'une autre, puis en se retournant, il vit de l'autre côté deux autres voitures débouler dans le terre-plein pour venir bloquer la route aux voitures qui passaient.

Le jeune constable aussi était surpris, pourquoi est-ce qu'on envoyait autant d'autos de police pour arrêter un seul homme ?

Tous les policiers sortirent de leur véhicule, l'arme au poing, criant qu'il se mette à terre.

Le constable Saint-Onge aussi éberlué que A1 se mit à dire aux autres de ne pas tirer, qu'il avait menotté le suspect, que tout était réglé.

Deux constables empoignèrent A1 et le mirent dans une voiture où deux autres policiers l'encadraient sur la banquette arrière.

Ils décollèrent et disparurent aussi vite qu'ils étaient arrivés, laissant le véhicule de A1 sur place, les clés dans le contact.

Michael Saint-Onge se retrouva seul en moins de temps qu'il en faut pour dire ouf et se mit à penser qu'il venait de perdre une paire de menottes et que le service lui facturerait la perte. Finalement, il regrettait d'avoir rendu les 100 $.

A1 commençait à comprendre, il ne dit rien sur la route, ils roulèrent à toute allure, trois véhicules se suivant en formation serrée. Ils allaient à Montréal. A1 avait hâte d'arriver quelque part et de pouvoir appeler son avocat. Il savait qu'au Québec, il n'y avait plus d'escouade de la mort, ils n'allaient pas l'emmener dans un champ pour le tuer, ils n'avaient probablement que des preuves très circonstancielles de petits crimes commis il y a longtemps.

Il révisait mentalement toutes ses activités et ses contacts, il se demandait qui pouvait bien l'incriminer pour commander une telle opération ? Surtout, pourquoi n'avait-il pas su que ça arriverait ? Il savait tout depuis bien des années, son contact était le plus haut fonctionnaire, celui qui donnait les ordres, comment avait-il pu le trahir ? Rien n'avait de sens.

Une fois les trois véhicules entrés au sous-sol sécurisé de la centrale de Parthenais, sur le quai de débarquement les attendaient le commandant Piché

assisté du lieutenant Doré qui soupirèrent un bon coup en se disant que le mandat secret avait bien fonctionné, maintenant le rat qui informait ces criminels allait commencer à trembler, ils trouveraient bien qui est la taupe.

Quand la porte s'ouvrit et que les policiers firent sortir A1, il l'accueillirent en lui disant,

— Bonjour le « Caïd », vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de David Singer en 1985 en Floride. Les États-Unis d'Amérique ont émis un mandat d'extradition à votre effet et vous savez, en Floride où vous allez, c'est la chaise électrique pour des gens comme vous. Ça fait plus de dix ans qu'on est pas capable de vous avoir, alors on va laisser les Américains faire le travail pour nous !

— Ne sortez pas le champagne tout de suite, je ne suis pas encore parti, fut l'unique réponse de A1 !

QG de la GRC, 13 h 16.

Dans son bureau de la GRC à Montréal, Conrad Sansregret apprit la nouvelle de l'arrestation routière de A1, puis quand ce dernier fut écroué à la centrale de la SQ, il reçut un communiqué des provinciaux. Il était abasourdi, il devait réfléchir et vite.

Pourquoi les Américains avaient-ils contacté la police provinciale plutôt que lui ? Évidemment, ils n'étaient pas au courant pour Lello, la GRC avait bien géré l'affaire, on ne crie pas sur les toits qu'il y a une taupe dans notre organisation. Pourtant il l'avait mentionné à certains hauts placés au sud de nos frontières, en toute confidentialité, pensant qu'ils ferait le travail d'aviser tout le monde à l'effet que la « Force » était à nouveau sécuritaire. Se pouvait-il que l'escouade en charge d'arrêter A1 avait encore des doutes sur l'intégrité de l'illustre organisation ?

Sur ce point, il pouvait aller aux nouvelles sans problèmes, les extraditions relevaient du fédéral et il en était le représentant. En parlant à la personne responsable, il saurait le fond de l'histoire. En attendant, les provinciaux devaient jubiler, ils venaient de damer le pion à la police nationale. Bien que vexé dans son honneur, c'était le cadet de ses soucis, il avait plus important à penser, sa famille évidemment et surtout garder l'ordre dans le milieu interlope pour éviter une guerre. Il se souvenait des paroles fatidiques de A1 s'il se faisait arrêter.

Il avait aussi d'autres impératifs, humains ceux-là, qu'il ne pouvait négliger. Un jour à la fois, se dit-il, suivons les priorités. Les jours suivants seraient déterminants pour lui, les siens, Montréal, le Québec et ultimement le Canada. Il avait beaucoup à faire.

Le lendemain matin, la nouvelle faisait la une de tous les journaux, le « Caïd

de Trois-Rivières » arrêté à 170 km/h.

Extradition demandée par les États-Unis pour le meurtre d'un informateur. A1 fait face à la chaise électrique ! Le monde interlope ne parlait que de ça. Tous les membres du Gang qui savaient qui il était se demandaient qui allait bien pouvoir prendre sa place.

Est-ce que les plans étaient compromis, qui s'occuperait de l'importation à Montréal, qui fournirait les marchandises nécessaires au bon roulement de plusieurs familles ? Il fallait réagir et vite, bientôt beaucoup de choses allaient changer, pas pour le mieux.

Les chefs de plusieurs familles voulaient se rencontrer pour faire le point. Un tas d'appels téléphoniques se firent sans le plus minime respect des règles de sécurité. Il fallait bouger, se concerter, ne pas laisser la rue succomber à la panique. Tous ceux qui ne savaient rien comprendraient vite ce qui se passait depuis plus de dix ans, si dans un mois tout le monde manquait de drogue en même temps, les déductions seraient rapides et simples.

Quels projets étaient en cours et est-ce que A1 pourrait honorer ses nombreux clients ?

Beaucoup de gens très influents se sentaient menacés, si leur organisation se rendait compte qu'ils avaient tous travaillé ensemble en gardant des apparences d'indépendance face aux autres familles, ils seraient déstabilisés, peut-être même remplacés et dans ces cas-là, ils ne toucheraient pas de retraite dorée, plutôt un cercueil hâtif.

25 mars, bureau de Jack Waissman.

Conrad Sansregret arriva tôt au bureau de Jack. Il s'était assuré d'être seul et ne perdrait pas de temps.

— Salut Jack, comment est-ce que notre ami prend ce qui est arrivé.

— Bonjour Conrad. Il garde le moral comme toujours, je ne connais personne d'aussi optimiste que lui face à l'adversité. Il a dû endurer bien des choses pour être aussi fort aujourd'hui. Il s'est fait dire par la Sûreté du Québec que le mandat contre lui avait été émis secrètement pour ne pas qu'il en soit averti. Maintenant il attend que j'aie la preuve pour voir quelles sont nos options. Il m'a demandé de te dire de faire bien attention, il se pourrait bien que tu sois aussi dans la ligne de mire.

— Il est en prison et se préoccupe de moi, impressionnant. Je ne crois pas que ce soit dirigé vers moi, ils ont été prudents, ils n'ont pas été voir la Sûreté du Québec, mais spécifiquement le commandant Piché qui est un ami personnel de l'enquêteur au dossier, David McGee. C'est celui qui a mis la main au collet d'Allan Ross, ça c'est plus inquiétant. Est-ce que Allan aurait décidé de

collaborer ?

— Impossible, depuis son arrestation, le procureur américain lui a fait une offre et il l'a refusée. Allan mourrait plutôt que de donner les siens, Conrad, je lui parle régulièrement et il a des chances de battre l'accusation, il s'accroche à son étoile irlandaise.

— Tu ne trouves pas ça curieux les méandres de la vie, ce serait un Irlandais, McGee, qui arrête le Gang de l'Ouest ! Les voies de la loi sont impénétrables, amen ! Bon, assez philosophé, tu dois dire au « Gentleman » que je suis tout ce qui se fait, j'ai parlé à McGee, il sent que sa preuve est forte et il s'attend à ce que le gouvernement du Canada lui facilite les choses pour l'extradition, mais je lui ai dit qu'ici, le détenu a le droit de se défendre jusqu'à la cour suprême et que son « client » avait l'étoffe d'un homme qui allait se battre. Ça l'a refroidi un peu mais il est confiant.

Il s'est pris un hôtel avec son équipe pour procéder rapidement. Je n'ai pas de conseils à te donner, mais si tu mets des obstacles et des délais rapidement, je crois qu'ils vont retourner chez eux et que le reste se fera par courrier et on pourra mieux voir venir.

Tu dois absolument dire au « P'tit » que tout ce qu'il dira au téléphone de la prison se retournera contre lui et, ce qui est pire, contre la personne à qui il parle. Donc une attention toute spéciale pour Danielle. À ce moment, Conrad se dit que Danielle et sa femme se seraient très bien entendues si elle avaient pu se connaître. Sortant de sa rêverie, il continua :

— Nous devons nous assurer qu'il sorte aussitôt que possible pour éviter une guerre de territoire. Crois-tu qu'il serait bon de faire revenir Allan Strong d'Europe ?

— Pour commencer, je ne crois pas qu'il le veuille, il a lui aussi trempé dans tout ce qui touche nos deux amis, son retour ici pourrait le compromettre. Ensuite, je ne crois pas qu'il ait la personnalité pour faire face à tous les grands patrons de Montréal. Curieusement, ce petit Québécois ralliait tout le monde par sa bonne humeur et sa connaissance des gens importants.

Puis, de leur point de vue, Ross et A1 doivent avoir au moins une personne de confiance dehors pour gérer les affaires et possiblement aller chercher de l'argent si ça devenait nécessaire. Ils vont vouloir qu'il se cache et reste tranquille. Je ne vois vraiment pas qui pourra prendre sa place. Peut-être qu'il a une idée, ou même déjà la personne qui pourra lui succéder. Nous n'avons pas encore abordé le sujet mais je le revois demain. Je te tiendrai au courant.

— Tu ne peux pas m'appeler, nous devons nous voir sans que personne ne le sache, même si dans le cadre de nos fonctions ça peut paraître normal. La mort de Sidney Leithman m'a fait beaucoup réfléchir, j'espère seulement qu'il n'avait rien laissé traîner qui nous lierait lui et moi. Nous passerons par une serveuse du café Chez Nick, elle s'appelle Suzie, tu lui remettras les questions que « Le P'tit » veut

me poser, elle me contactera et le lendemain, je te répondrai.

Bientôt je serai à Ottawa, je vais aviser Suzie qu'elle vienne me porter les messages, nous la dédommagerons pour l'inconvénient. Je sais qu'il sera d'accord et qu'il tiendra les communications au minimum.

Conrad s'assurait de continuer à voir Suzie, de temps en temps, même s'il était loin et si quelqu'un les voyait ensemble, il croirait à une idylle romantique plutôt qu'à de la haute trahison.

— C'est parfait Conrad, espérons que je puisse le sortir de là assez vite et qu'il n'aura pas à aller aux États-Unis. J'ai confiance, mais le fait qu'Allan Ross soit là-bas et qu'ils viennent chercher « Le P'tit », ça n'augure rien de bon. Nous sommes mercredi, revoyons-nous lundi prochain, Chez Nick si tu veux, tu me la présenteras.

— Parfait, à lundi. Passe mes salutations au « Gentleman ».

Voilà que la longue détention de A1 s'amorçait et que tout le système installé depuis longtemps avait sa première ratée. Il fallait réagir vite et calmer le jeu, maintenir la paix et s'assurer que personne ne découvre le pot aux roses.

Ça ne se passerait pas tout à fait comme ça, un événement délirant fit en sorte que personne ne put faire de liens entre A1, l'importation massive de drogues et l'union entre les familles. Bientôt un mégalomane désaxé occuperait tout le monde en lançant l'une des guerres les plus sanglantes que le Québec connut.

C'est tristement par l'arrestation du « Gentleman », un criminel dangereux, que le calme relatif du monde interlope au Canada prit une fin abrupte. Parfois il vaut mieux un mal connu qu'un remède inconnu.

26 mars, Montréal.

Parlant de remède inconnu, un certain motard agressif voulut saisir la chance de retourner la situation à son avantage. Il sentait que les astres s'alignaient, qu'il s'y était préparé et il se conférait l'intelligence de mener à bien son plan de contrôle du monde de la drogue, puis de la société en général, en commençant par Montréal.

Tous les signes lui disaient qu'il était l'élu ! Surtout l'arrestation de A1.

Il avait manœuvré depuis des mois pour créer son armée personnelle, des hommes qui lui seraient fidèles à la vie à la mort, la leur évidemment. Comme tout bon dictateur narcissique, les pertes des autres étaient nécessaires et surtout utiles à sa grandeur… Ils se sacrifieraient pour lui, se disait « Mom ».

Quoi qu'il en soit, il préparait déjà une tactique diabolique pour les obliger à une obéissance sans limites… Il leur ordonnerait de tuer du citoyen honnête et surtout des notables, gardiens de prisons, journalistes, avocats et même des juges pour déstabiliser le système judiciaire. Il était sûr qu'une fois l'institution qui

condamne les criminels en déroute, le monde lui appartiendrait, les minables politiciens n'avaient qu'à bien se tenir s'ils ne voulaient pas goûter de son impitoyable châtiment ! C'est en tout cas ce dont son cerveau malade rêvait la nuit.

Il savait que A1 était l'incontournable décideur mais ne savait pas pourquoi. Qui ce petit homme pouvait-il bien servir ? Est-ce qu'il représentait les Italiens ou alors des politiciens, peut-être même l'armée ? Pourquoi, quand il arrivait dans une pièce, tout le monde se sentait confiant et l'écoutait comme un dieu ? Il ne savait pas tout, mais il savait que le « Gentleman » parti, la place était libre pour celui qui oserait la réclamer.

Maurice « Mom » Boucher fit venir les chefs de tous les chapitres des Hell's Angels de la province, Sasquatch de Toronto et surtout le chef des Hell's du Canada de l'époque, pour leur présenter son nouveau chapitre, le bras armé des Hell's Angels du Canada, les Rockers. Il les avait formés, ils seraient sans merci et il en était le chef.

Il voulait surtout leur montrer qu'il avait les ressources pour mener une offensive qui délogerait les Rock Machine du Québec. C'était, selon « Mom », ce gang de quelques minables qui limitait grandement les profits que le chapitre de Québec des Hell's Angels pouvait récolter. C'est cette petite bande qui avait reçu la part du lion du territoire de la Vieille Capitale et qui s'implantait lentement mais sûrement à Montréal.

Il avait eu le temps d'équiper son nouveau local au grand dam des voisins regardant d'un très mauvais œil l'arrivée de ces motards bruyants et nombreux camions de construction. Ils avaient installé moult barres de sécurité et même des piliers défensifs devant la porte.

Il démontrerait qu'il avait créé une force de frappe démente et prête à tout pour prouver leur allégeance à la grande famille criminelle des Hell's Angels.

Dans le monde des abrutis violents, il fut applaudi et encensé, quelle idée formidable, quel bon recrutement que ce « Mom » l'enragé. Les autres chefs conclurent qu'ils pourraient se laver les mains des basses besognes en les refilant aux mercenaires de « Mom ». Ils lui feraient porter le chapeau si quelque chose tournait mal, ou mieux, le feraient tuer plus tard s'il voulait un jour s'en prendre à eux.

Pour l'instant, « Mom » dépensait ses propres profits à l'amplification de l'image et de la présence des Hell's sur le territoire de Montréal, c'était parfait. Mais le chef connaissant ces débordements de bonne volonté des jeunes nouveaux, rappela tout de même à ce nouvel arrivant que l'organisation avait une charte, des règles de conduite et des ordres à suivre s'il voulait conserver son statut. Le président avisa « Mom » que tant que le statut quo fonctionnait bien, on ouvrait de guerre avec personne, surtout sans le consentement de ses supérieurs. « Mom » fit signe qu'il comprenait.

Mais « Mom » avait une urgence intuitive d'agir et ce fut là sa meilleure initiative, celle qui le mènerait presque à devenir le prochain grand patron. Sa fougue, sa témérité et surtout son incroyable chance lui ont permis de se hisser au niveau du bandit le plus haï au Canada. Tout ça lui a permis de monter quelques échelons certes, mais sans même avoir l'idée de la complexité de l'organisation de A1 ni de ce qu'il ferait une fois au sommet. Dès le départ, son plan qui se réduisait à tuer ses ennemis était voué à l'échec.

Après la longue fête qui suivit la présentation de son nouveau chapitre des Rockers, duquel il s'était autoproclamé chef, « Mom » se sentait devenu presque l'égal des autres chefs. Il pensa à la première action nécessaire à la mise en branle de son plan. Il demanda au président de rencontrer « BF », le fidèle bras droit de A1, pour voir ce qui en arrivait de A1.

« Mom » avait déjà vu le petit homme, mince et souriant, affable même. Il se disait qu'il n'était qu'un chien de poche de A1 qui s'enrichissait des miettes que laissait tomber le caïd. Il sommerait « BF » de le reconnaître comme étant le nouveau patron. C'était trop simple. Il fut même un peu déçu en pensant qu'il obtiendrait tout sans opposition. À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire et bien que « Mom » n'avait pas l'éducation pour connaître cette maxime, il en ressentait l'effet décevant. Il espérait au moins donner un premier contrat à ses nouveaux larbins, faire un coup d'éclat pour prouver au monde qu'il existait. Les pervers narcissique cherchent toujours la reconnaissance populaire jusqu'à leur perte.

1er avril, « Mom » rencontre « BF » !

Dans le stationnement de l'Orange Julep près du boulevard Décarie, les deux hommes se rencontrèrent. Sans bonjour ni politesse, « Mom » lança à « BF » :

— Ton boss, « Le P'tit », est parti pour ne pas revenir, sans lui vous ne pouvez pas bouger, alors on prend la relève. On veut que tu nous donnes les contacts que tu connais et on va s'occuper de la distribution et de la division des territoires. Ceux qui voudront pas marcher avec nous vont être tassés.

C'est un « BF » amusé qui lui répondit :

— Ah bon, vite comme ça, tu as l'air bien sûr de toi, tu veux ouvrir une guerre avec tout le monde et tu crois que vous êtes assez gros pour gagner ? Es-tu sûr d'avoir l'autorisation pour faire ça ? As-tu le numéro personnel de Sonny Barger, parce que moi je peux te le donner si tu le veux.

— Tu as reçu l'ordre d'en haut pour venir me voir, ça devrait te suffire.

— J'ai pas d'ordre à recevoir d'aucun clown avec des « patches », ton boss m'a demandé de venir te voir pour parler d'un plan, mais je ne suis pas sûr qu'il connaissait le plan que tu veux nous imposer. Je crois savoir que chez vous, ceux

qui désobéissent au grand patron ne durent pas longtemps, as-tu pensé à ça ?

Si tu croyais faire peur à quelqu'un ici ce matin, j'ai des petites nouvelles pour toi, on va l'ouvrir la guerre, mais juste contre toi et on va demander à tes « frères » de faire la job.

Je vais t'expliquer une réalité que peu de monde connait et ceux qui l'ont vécu ne reviendront jamais pour en parler, « Mom ». Les gars comme toi, ils ont beau être gros et forts mais même les plus durs des durs, quand je les emmène dans un champ, que je leur donne une pelle et qu'ils creusent leur propre trou ; ils braillent tous !

Adieu « Mom'Enterrer » !

« BF », quitte sans se retourner, prend son auto et laisse un « Mom Bouché » un peu hébété qui devra se reprendre vite pour rester en vie.

Il n'avait évidemment pas dit ce qu'il prévoyait imposer à « BF » et dans le monde des Hell's, cacher des choses à son patron peut souvent nous mener vers le fond du fleuve assez rapidement. Heureusement pour « Mom », l'incertitude engendrée par l'absence de A1 joua en sa faveur, personne ne savait quoi penser. Déjà après seulement quelques jours derrière les barreaux, les rumeurs d'une liberté avec cautionnement s'installaient.

Quand « BF » quitta « Mom », il prit la direction de la maison de Danielle, la partenaire de vie de son meilleur ami. Une fois avec elle, il demanda si le « Gentleman » avait appelé ? Elle lui dit que oui, deux fois déjà et qu'il rappellerait bientôt. « BF » lui demanda un café, qu'il patienterait avec elle pour parler au « P'tit »[42].

Moins d'une heure plus tard, le téléphone sonna, Danielle répondit et accepta les frais de communication. Elle dit :

— Bonjour chéri, un ami est ici et veut te saluer, je vous laisse parler tranquillement. Elle passa le téléphone à « BF » et quitta la pièce.

— Salut mon ami, je viens de rencontrer le gros cave, il a bougé vite et il fait des menaces, il veut prendre la place principale !

— Ah oui, fais un appel conférence, voici le numéro à signaler.

Après deux sonneries, c'est un « Mom » un peu surpris qui répond et reconnaît immédiatement la voix du « Gentleman ».

— Comme ça le gros bâtard fait des menaces à ma famille, tu vas m'écouter parce que je ne répéterai pas, si tu touches à un cheveu de mon partenaire, je vais revenir et te tuer moi-même. As-tu bien compris ? Si tu ne sais pas à qui tu as affaire, tu vas le savoir bientôt, juste avant de te coucher dans un trou pour l'éternité !

« Mom » le Hell's sans cerveau ne comprenait pas comment A1 avait pu tout savoir et l'appeler aussi rapidement mais, dans un rare moment de lucidité pour cette brute épaisse, il balbutia :

— Oui j'ai compris, je ne voulais pas faire de menaces, juste m'assurer de la

distribution pendant ton absence. « Mom » entendit un clic, A1 avait raccroché[43].

Le mois d'avril se poursuivit et les activités de A1 qui étaient prévues se déroulèrent sans grands problèmes. Tout était réglé comme une vieille horloge grand-père qui ne manque jamais un coup, que l'on entend parfois quand on y porte attention et qui reste fidèle à chaque heure depuis longtemps.

Bien sûr, l'aura de A1 était toujours omniprésent et il s'assurait du bon travail de ses troupes, comme un chef d'entreprise, il éteignait les feux quand ils se présentaient mais depuis qu'il était physiquement absent, les employés directement impliqués se concentraient et exécutaient leurs tâches avec diligence pour que le patron soit fier d'eux. Voilà la véritable récompense d'un grand leader, l'amour de ses fidèles associés.

A1 avait beaucoup de secrets mais en donnant quelques clés supplémentaires à ses généraux les plus proches, tout continua sans problèmes. « BF » devint le lien direct avec Jack Waissman pour les messages au grand patron qui, de sa cellule, était au courant de tout ce qui se passait dans la rue.

Son seul regret pour l'instant était de ne pas avoir écouté Conrad Sansregret quand celui-ci lui avait dit de se débarrasser de « Mom ». Mais il se consolait, le message était passé, les chefs des Hell's avaient remis la brute épaisse à sa place, les livraisons continuaient et rien ne laissait prédire que la drogue viendrait à manquer.

Giovani Cazetta, le frère de Salvatore et numéro deux des Rock Machine, est arrêté avec trois kilos de cocaïne en sa possession. Conrad Sansregret apprend que l'information a été fournie à la police municipale par un agent « codé » qui est un membre en règle des Hell's. Malgré la bonne marche des gangs, la pression monte toujours.

Ailleurs dans le monde.

Le 29 avril marquera le début des émeutes de Los Angeles[44] qui dureront six jours et feront plus de cinquante morts et deux mille trois cents blessés. Ce fut aussi le jour de la plus grande émeute à la prison de Bordeaux à Montréal[45].

En Angleterre, c'est au mois d'avril que la princesse Anne divorça de son premier mari, le capitaine Mark Phillips.

Le 23 mai, le juge anti-mafia Flacone sera assassiné en Italie.

Mai.

Conrad Sansregret se trouva un appartement à Ottawa, il travaillait quatre jours par semaine dans la Capitale Nationale du Canada, revenait le jeudi avec les siens

et travaillait au QG de Montréal le vendredi. Sa femme avait trouvé la maison idéale pour leur famille, ils déménageraient pendant les vacances d'été de Conrad.

La guerre fait rage en Colombie entre les forces de l'ordre aidées de la DEA américaine et les cartels de la drogue colombiens. Pablo Escobar, ennemi public numéro UN, était l'homme à abattre pour la police. Les cartels ne manquaient pas d'argent et continuaient d'approvisionner leurs clients avec quelques ajustements, les chargements partaient depuis des pays limitrophes maintenant, Panama, Équateur, Pérou, Bolivie et plus tard suivrait le Mexique qui prendra sa place sur l'échiquier mondial de la vente de drogue et suivra la Colombie dans ses atroces violences.

Juin.

Jack Waissman multipliait les demandes à la cour, l'extradition de A1 n'était pas gagnée et s'annonçait longue, les agents fédéraux américains avaient obtenu le maintien de A1 en prison et retournaient chez eux pour la suite des procédures.

Juillet.

A1 voyait régulièrement son ami et avocat Jack, les charges étaient sérieuses et il recevait aussi des nouvelles d'Allan Ross par l'avocat qui avait fait quelques aller-retour en Floride pour voir son client. Allan tout comme A1 se battrait jusqu'au bout. Leur réserve monétaire était presque sans fond, en tout cas en ce qui avait trait aux frais d'avocats. S'ils en venaient à devoir plaider coupable, ils feraient une entente pour que l'un des deux innocente l'autre. Ils n'en parlaient pas ouvertement, mais il allait de soi que A1 devait rester dehors pour s'occuper de tout le monde et que l'entreprise prospère.

En juillet, Jack amena une demande spéciale, le « Cow-boy » voulait faire un voyage pour les Italiens, le tout organisé par Christian Deschênes. Ils avaient leur propre fournisseur et la route était aussi sûre que celles de A1. Évidemment la commission au « fond de défense » du Gang de l'Ouest serait versée, en plus du salaire non négligeable du pilote le mieux payé du monde. C'était une grosse livraison, deux mille cinq cents kilos, la commission serait bonne.

A1 ne s'opposa pas à l'idée, il leur donna sa bénédiction et savait qu'avec le « Cow-boy » aux commandes, il n'aurait pas à s'inquiéter, le compte y serait. Depuis plusieurs années, chaque famille développait ses contacts pour importer et cela diminuait la pression sur chacune d'elles. Malgré toute leur bonne volonté, les hommes de A1 firent des erreurs, la guerre en Colombie retarda souvent des

cargaisons et les quelques rares semaines où les réserves du Gang de l'Ouest étaient basses, ses associés lui avaient ouvert les leurs.

Les seuls qui furent longtemps bloqués sur le plan de l'importation de grandes quantités de cocaïne furent les Hell's Angels. A1 ne leur ferait jamais entièrement confiance et il avait bien raison. Beaucoup de familles criminelles d'Europe et d'ailleurs se faisaient des contacts chez les grands producteurs de cocaïne de l'Amérique Latine, au Vénézuéla, au Pérou, en Bolivie où de nouvelles routes de production et distribution apparaissaient régulièrement. Tous ces nouveaux joueurs avaient besoin du maillon fort du Gang de l'Ouest, la porte du port de Montréal. Les frères Matticks fidèles à la mémoire de Dunie et toujours bien payés par le « Gentleman » gardaient l'œil ouvert et donnaient parfois des leçons coûteuses aux jeunes gourmands qui croyaient pouvoir traverser sans payer le passeur.

Dans les organisations d'indépendants sans expérience, tout joue contre eux. Ils sont toujours plusieurs, investissent toutes leurs économies dans un grand coup et dépendent à cent pour cent de la réussite de toutes les étapes pour passer GO et collecter le magot. Mais rien ne va jamais comme on veut, les Latins sont lents, les bateaux ont des avaries, les associés les plus pauvres veulent récolter autant que les investisseurs les plus riches, alors tout un jeu de magouilles se met en place.

On paie pour cent kilos. Mais le beau parleur qui a le contact réussit à convaincre le fournisseur d'en mettre douze de plus, qu'il subtilisera à l'arrivée sans que personne ne l'apprenne. Le paquet devient plus gros, les ententes sont faites pour cent kilos, quand le transporteur voit la différence, il demande un surplus qui doit être défrayé par le petit malin qui n'a malheureusement que sa grande gueule pour s'en sortir. Puis à l'arrivée, le petit malin doit éloigner les associés en charge de récupérer la marchandise pour qu'il puisse subtiliser son butin, alors les fausses excuses fusent et plus personne ne comprend ce qui se passe. Tout le monde se met à appeler tout le monde pour tenter de comprendre et un appel est intercepté. Le nombre de saisies faites par la police uniquement parce que des imbéciles tentent de tout changer à la dernière minute est presque invraisemblable.

Une autre raison des saisies, l'empressement des futurs caïds qui, sans comprendre les règles, appellent la compagnie de transport à répétition pour connaître l'avancement du chargement sur la mer, puis dans le port jusqu'à ce que le drapeau rouge se lève et que la sécurité portuaire soit sur les dents et décide de fouiller le conteneur.

Les règles s'apprennent sur le long terme, par des erreurs et par des contacts qui nous enseignent les méthodes policières. Aussi, quand les réserves monétaires sont plus grandes, on s'en fait moins, on est patient ou occupé à autre chose.

Voici à quoi ressemble une conversation de vieux de la vieille qui ont tout vu

et surtout bien réussi.

— Patron, le truc est arrivé ?

— Quel truc ? Ah oui, merde, je l'avais oublié celui-là, il est en avance, non ? Envoie les hommes s'en occuper, je fais le nécessaire pour les clients. Combien encore ?

— Mille patron.

— Ah oui, mille comme d'habitude. Bientôt on ne saura plus où les mettre…

A1 fit le message au « Cow-boy » de quand même surveiller Christian Deschênes, il est fiable mais il n'a jamais travaillé sur aussi gros, il pourrait vouloir se mettre un dix pour cent de côté.

Le temps continuait de passer lentement, les reports de cour se comptaient en mois, mais aucune possibilité de demander une libération sous caution. Le juge avait étudié la preuve et comme il est question de meurtre et que l'accusé possède les moyens de quitter le pays, il devait rester en prison pour l'instant.

Le 29 juillet, le juge Borselino est assassiné, lui aussi en Sicile.

17 septembre, Stade olympique, Montréal.

C'est au haut du mât du Stade que le « Cow-boy » attendait le « Prince » Christian Deschênes. Il lui restait des détails à régler. Quand il vit l'homme arriver, il l'interpella gentiment de son éternel sourire et clin d'œil.

— Salut le « Prince » ça va ? Tu continues de t'entraîner, chaque fois que je te vois, je te trouve encore plus gonflé. Ce sont tes vrais muscles ou si tu portes un « body » de plastique sous ton veston ?

— Ce sont des vrais et je travaille fort pour les avoir, alors ne ris pas trop sinon tu vas goûter à ce qu'ils peuvent faire !

— Fais attention, tu as besoin de moi en un morceau, sinon tu devras trouver un autre ami pour ton projet de fou. Fini les folies, je ne te retiendrai pas longtemps, j'ai fait pas mal de vols de reconnaissance et j'ai trouvé l'endroit pour la livraison, c'est dans le nord et à la date où tu veux faire ça, je pourrai me poser. À moins d'une tempête exceptionnelle, évidemment.

J'ai besoin que tu ailles planifier un remplissage d'essence au Mexique, avec la charge que tu veux emmener, je ne me rends pas sans arrêt de Colombie au nord du Québec. L'endroit est parfait, mais il faut que tu trouves les gars qui vont m'attendre avec le fuel.

— Ouf, c'est nouveau ça, je croyais que tout était déjà réglé ?

— Oui, tout était réglé pour deux mille cinq cents kilos, maintenant on est à quatre mille kilos. C'est possible, mais pas sans arrêt. Tu choisis, vol direct de deux mille cinq cents ou petit arrêt pour quatre mille. C'est mathématique, le poids et la distance. L'avion est déjà modifié au maximum, de toute façon si

j'ajoute encore du fuel, j'augmente le poids, on est à l'équilibre parfait. J'ai besoin d'une bonne réserve pour une marge de manœuvre, tu ne voudrais pas m'attendre au point prévu et que j'atterrisse cent kilomètres avant !

— Je vais devoir vérifier avec mes associés et trouver le personnel là-bas. Ça va me prendre du temps.

— On en a pas beaucoup, tout est prévu pour fin octobre, après on risque d'avoir de la neige ou juste des mauvaises conditions. D'après moi, en un mois, tu peux tout régler, moi je sais que je pourrais si je n'étais pas pris en Europe les semaines qui viennent.

— Je vais essayer de faire vite. Donne-moi les coordonnées des pistes et je vais m'arranger pour que ça se fasse.

— Je n'ai pas besoin de te dire l'importance que ce soit fait par toi ou ton égal, personne ne veut prendre de risques avec une telle quantité, as-tu pensé à la sentence que ce serait, je crois que personne n'a jamais transporté une telle quantité par avion.

— Je m'en occupe personnellement, on a tous besoin que ça fonctionne.

— Vous peut-être, mais pas moi, tu me paies la moitié d'avance et quoi qu'il arrive, j'ai déjà mes réserves pour finir mes jours où je veux sur la planète. Je le fais pour « Le P'tit » mais je ne me jetterai pas dans la gueule du loup si je vois quelque chose de louche. Voici tout ce dont tu as besoin, je te revois le dix octobre ici même, pas d'autre appel.

Le « Prince » prend l'enveloppe que lui tend le « Cow-boy » et lui répond :

— Pas de problème, tout sera fait.

Octobre, mois sombre.

Depuis l'arrestation de A1, Conrad Sansregret avait eu plusieurs conversations avec l'enquêteur McGee et les avocats de la Floride qui portaient les accusations contre Allan Ross et A1. Tous étaient courtois et lui donnaient des bribes d'informations au dossier. Tout était normal, les corps policiers et les avocats d'autres pays ne s'étendent jamais sur leurs enquêtes.

Rien ne laissait penser que l'enquête irait plus loin que leur trafic de drogues et le meurtre de l'informateur jusqu'au jeudi huit octobre où il appela le bureau du « district attorney ». Ce lundi d'octobre, il tomba sur un stagiaire au bureau des « prosecutors » et il demanda à parler à Alan Burrow. Le stagiaire lui répondit que monsieur Burrow était absent. Puis quand Sansregret demanda une confirmation sur l'acte d'accusation, le stagiaire lui répondit maladroitement qu'il ne pouvait rien lui dire car il y avait une note au dossier indiquant que « rien ne doit être communiqué à la police du Canada, taupe possible ». Après un cafouillage inintelligible où le stagiaire se confondait en excuses lui disant que ça

ne s'adressait probablement pas à lui, Conrad Sansregret ne laissa rien paraître et dit au stagiaire de laisser savoir à maître Burrow qu'il avait appelé.

Dès ce moment, il sut que quelque chose n'allait pas. Il repassait mentalement toutes ses conversations avec Burrow et McGee et réalisa vite que tout ce que les deux lui disaient n'avaient aucune importance dans le dossier. Il lui donnaient des miettes exprès pour ne pas compromettre leur enquête. Tout cela ne voulait pas dire qu'ils le soupçonnaient lui, ce pouvait être une mesure contre tous au Canada, mais il ne pouvait plus prendre de chances. Il devait mettre son plan B à exécution.

Il quitta tôt Ottawa pour rentrer chez lui à Saint-Lambert. Après un bon repas, il demanda à sa tendre moitié d'aller marcher avec lui. Surprise, elle lui dit :

— Mais chéri, il fait froid et j'ai toute la vaisselle à faire.

Conrad insista en lui disant qu'il avait besoin de se dégourdir après la route et le repas trop copieux qu'elle lui avait servi. Il la prit dans ses bras et insista doucement en lui donnant des baisers dans le cou.

Il avait fait vingt degrés dans la journée et la soirée était fraîche en ce début d'octobre. Ils s'habillèrent et se dirigèrent vers la rue Victoria, les commerces étaient encore ouverts et ils passèrent devant chez Taylor, Conrad suggéra d'entrer se réchauffer et voir s'il n'y avait pas quelques nouveautés. Conrad fumait un cigare ce soir et marchait à une bonne distance de sa femme pour ne pas l'incommoder.

Claire adorait ce beau magasin de style contemporain présent à Saint-Lambert depuis 1920 et savait maintenant que son Conrad lui préparait une autre belle surprise. Ils regardèrent plusieurs articles puis Conrad décrocha un joli chemisier en crêpe ivoire à épaulettes et deux volants imitant des poches sur la poitrine.

— Fais-moi plaisir chérie, essaie ce chemisier pour voir s'il te convient.

Tenant le chemisier plié sur son bras, il accompagna sa femme et une vendeuse jusqu'aux salles d'essayage, il ouvrit une porte et déposa le chemisier sur la chaise placée à l'intérieur de la petite salle. Sa femme entra et il ferma la porte.

Elle souriait encore en se déshabillant, pensant au bonheur de vivre avec un homme si charmant quand elle prit le chemisier et qu'une large enveloppe tomba sur le sol. Elle crut à une autre belle attention jusqu'à ce qu'elle lut sur l'enveloppe :

« Ne dis rien, je crois qu'il y a des micros dans notre maison.

Tu ne dois rien laisser paraître, cache l'enveloppe dans ton sac tu y trouveras des instructions pour un unique travail d'une grande importance que tu devras accomplir pour moi.

Quand je quitterai demain matin tu iras à la bibliothèque et une fois là, seule, tu ouvriras l'enveloppe ».

Elle mit un moment à comprendre, puis à se composer un visage souriant, puis

elle sortit arborant le doux chemisier qui lui allait à ravir.

— Wow, tu es si jolie, on doit te trouver un pantalon blanc pour l'accompagner.

Ils terminèrent leurs achats et rentrèrent à la maison lentement, sans aucune conversation.

Le lendemain matin, Conrad quitta tôt pour le travail, il arrêta Chez Nick prendre son café, comme il le faisait encore régulièrement. Il sourit à Suzie puis se dirigea vers la caisse. Tel que convenu depuis longtemps Suzie lui souriait mais le traitait comme les autres clients, sans attention particulière. Conrad lui donna un billet de dix dollars, plié, qu'elle glissa dans la caisse sans le déplier, sentant qu'il y avait une note au centre du billet. Elle lui rendit la monnaie et le salua. Il lui sourit et partit son café à la main.

Aussitôt seule, elle tira la note de la caisse et lut :

« À 11 h précises une femme en imperméable bleu va entrer et commander un thé, tu lui apporteras un journal que tu récupéreras après son départ ».

À 10 h 45, Claire descendit d'un taxi sur la rue Sherbrooke près de la rue Green, elle avait laissé sa voiture au métro Longueuil et avait suivi les instructions de Conrad à la lettre. Elle portait son imperméable bleu malgré la fraîcheur du jour. Elle avait l'enveloppe qu'elle devait remettre à la serveuse dans un journal que celle-ci lui apporterait. Elle ne comprenait rien, elle avait les traits tirés d'une femme qui n'a pas dormi. Elle avait retourné le message de Conrad dans sa tête toute la nuit. « Il y a des micros ». Pourquoi, qui pouvait bien vouloir espionner le directeur des enquêtes de la GRC, que se passait-il ? Qui était cette femme si près des bureaux de la GRC à Montréal ? Est-ce que Conrad était en danger, elle, leurs enfants ?

Elle savait que Conrad lui dirait tout, mais quand ? Pour l'instant, elle suivait les instructions à la lettre. Elle flâna sur la rue Green jusqu'à 11 h et entra Chez Nick. L'endroit était vide à cette heure, elle vit immédiatement une grande rousse, très jolie, trop. La serveuse avait eu un moment d'inquiétude en la voyant entrer, puis avait pris un menu et s'était avancée vers Claire.

— C'est pour déjeuner ?

— Non juste un thé, pour me reposer et lire le journal.

— Avec plaisir, il y a une table tranquille là-bas au fond, ça vous va ?

— Ce sera parfait merci. Et Claire s'installa.

Trois minutes plus tard, la serveuse vint lui porter un thé et le journal. Les deux femmes se dévisagèrent, comprenant tout à coup qui était l'autre. Suzie baissa les yeux et retourna à la cuisine.

Claire termina son thé, inséra l'enveloppe qu'elle avait trouvée dans les instructions qu'elle avait lues ce matin à la bibliothèque. Elle plia le journal et se rendit à la caisse où se trouvait Suzie. Elle lui sourit en lui tendant un billet de cinq dollars et lui demanda son nom.

— Je suis Suzie, le thé était bon ? Elle balbutiait et avait peine à regarder Claire dans les yeux.

— Excellent, lui répondit Claire la fixant sans colère, je dois y aller maintenant, je vous souhaite une excellente journée mademoiselle. Une pointe de tristesse passa sur son visage avant de se retourner pour sortir.

— Merci madame, bonne journée.

Quand elle vit disparaître la femme à l'imperméable, elle se rendit dans la cuisine et ouvrit le journal, elle y trouva une enveloppe avec l'inscription :

« JETTE TON TÉLÉPHONE.
OUVRIR SI JE DISPARAIS »

10 octobre, Stade olympique, Montréal.

Nos deux hommes se retrouvèrent au point et à l'heure prévus, le « Cow-boy » était là depuis plus d'une heure, il attendait le « Prince » au rez-de-chaussée pour s'assurer qu'il était seul, suivant les recommandations de son ami A1. « BF », lui, était déjà au sommet de la tour dans l'observatoire, incognito prêt à intervenir si quelque chose tournait mal.

Quand le « Prince » arriva, il monta jusqu'à l'observatoire et attendit le « Cow-boy » qui prit l'ascenseur suivant. En le voyant, il lui sourit comme toujours et l'aborda :

— Alors sa majesté va bien, on est prêt à partir en vacances ?

Deschênes avait un air terne, il commença :

— Content de te voir, mais non on est pas prêt pour les vacances, j'ai été débordé et je n'ai pas pu me rendre au Mexique. As-tu vu l'endroit où tu m'envoies, il n'y a rien à des kilomètres à la ronde, comment veux-tu que je trouve du monde pour t'attendre au milieu de nulle part avec un camion citerne de fuel d'avion ?

— C'est ça le but, être seuls, sans personne pour nous voir ni nous déranger. Je connais ma route et j'ai déjà atterri là. Je ne comprends pas que tu aies quelque chose de plus important à faire que de sécuriser le plus gros transport de ta vie. Si tout n'est pas réglé d'ici quinze jours, on risque d'avoir de la neige à mon arrivée. On ne veut pas ça.

— Je le sais, mais cet arrêt n'était pas prévu et le patron ne veut pas dépenser plus d'argent, on se rend responsable de la marchandise face aux Colombiens, c'est déjà beaucoup. On sait que si « Le P'tit » leur parlait, on aurait de meilleures conditions, alors c'est à vous de faire votre bout, sinon ça va mal aller.

— Pardon, tu me dis quoi là ? Tu me fais des menaces ? Je te rappelle qu'on joue dans la même équipe et c'est vous qui avez demandé notre aide et mon

transport. C'est à vous de vous assurer que tout aille bien. Moi je peux tout arrêter ici et maintenant, j'ai des choses à faire en Europe, vous vous trouverez un autre pilote et un autre avion surtout. Si Vito n'a pas vingt-cinq mille dollars pour s'assurer du ravitaillement, il expliquera ça aux autres lui-même.

— Écoute, tu es payé pour voler, alors tu fais ce qu'on te dit.

À ce moment, le « Prince » sentit une petite tape sur son épaule, quelqu'un l'appelait. Il se retourna et vit « BF ».

Christian Deschênes était de loin le plus grand et le mieux entraîné des trois hommes. Il faisait de la musculation depuis des années et avait souvent eu à se servir de ses poings en prison lors de ses précédentes sentences.

Il reconnut instantanément « BF » et s'assombrit encore plus. Jamais il n'oserait défier « BF », il devait encaisser maintenant. Il s'attendait au pire mais « BF » était de bonne humeur, il lui expliqua simplement :

— Comme ça vous ne faites pas ce que vous avez à faire et en plus vous faites des menaces ? Maintenant si tu veux être vivant à Noël, tu vas partir d'ici et aller au Mexique, trouver ce que mon ami t'a si gentiment demandé et t'assurer que tout fonctionne. Que le camion soit à la date et à l'endroit prévu sans d'autres appels qui pourraient compromettre l'affaire. Tu n'as plus rien d'autre à faire que ça, je viens de libérer tout ton horaire. Bonne journée.

Le « Prince » savait que « BF » avait raison, ce voyage devait être fait et c'était sa propre faute s'il n'y était pas allé. Il avait compromis le projet et maintenant s'il ne corrigeait pas l'affaire, il pourrait en mourir. Des centaines de millions de dollars de profit et il tentait de sauver quelques milliers de dollars, ça n'avait aucun sens. Il dit :

— C'est bon, j'ai compris, je pars. Je serai de retour le dix-huit, on se revoit ici.

18 octobre, Stade olympique, Montréal.

Cette fois le « Cow-boy » attendait en haut, il savait que le « Prince » avait compris et serait sérieux maintenant. Il le vit arriver avec cinq minutes d'avance.

— Salut le « Cow-boy », tout est réglé. Mais on a appris qu'il se passe des choses en Colombie, nos associés nous demandent une semaine de plus pour tout préparer.

— Ça va nous mettre tard. On devra vérifier la météo. As-tu la date finale de mon départ de là-bas ?

— Oui, tu partiras le 15 novembre de Colombie, en ajoutant ton arrêt au Mexique, tu vas atterrir sur ta piste du nord le 16.

— On ne pourra pas se parler, mais s'il y a une annonce de neige de plus de cinq centimètres, on remet le tout de 24 heures en 24 heures. Je resterai au

Mexique jusqu'à ce que ce soit une journée claire. Aussi tu dois m'attendre, je vais te donner une fenêtre de six heures, selon le moment de mon départ et les détours que je peux prendre pour éviter des tempêtes ou d'autres problèmes. Comme tu n'auras que du fuel pour que je reparte, tu peux rester à attendre sans problèmes. La piste est loin de tout, personne ne te verra.

— Je serai là. S'il y a quoi que ce soit, on se parle sur ces deux téléphones satellitaires, un seul appel, seulement en cas de force majeure.

— Parfait, on se revoit à Casey, le 16 !

Ils se serrèrent la main et se quittèrent.

17 novembre, Casey.

Rien n'avait fonctionné. Pour commencer les Mexicains que le « Prince » avait envoyés étaient en retard, puis ils avaient voulu inspecter l'avion, ils semblaient vouloir voler la marchandise. Ils reculèrent quand les deux Colombiens qui accompagnaient le « Cow-boy » pour protéger la cargaison avaient sorti leurs armes. Dès le moment où les Mexicains partirent, l'endroit n'était plus sûr.

Le « Cow-boy » avait dû décoller et trouver une autre piste déserte pour attendre les nouvelles de la météo au Canada. Il avait dépensé un peu de fuel mais ça irait encore.

Puis le 16 dans la nuit, il décolla de peine et de misère sur la nouvelle piste improvisée, trop courte pour un avion aussi lourd. Mais le meilleur pilote réussit toujours à s'en sortir. Puis un orage électrique sur son radar le dévia de plus de six cents milles nautiques, deux heures de retard minimum à l'arrivée. Au large des côtes américaines, ce fut un chasseur qui lui intima l'ordre de se poser pour avoir violé l'espace aérien des États-Unis sans matricule sur son avion et sans se rapporter aux différentes tours de contrôle au sol.

Les avions étaient très près, les pilotes se voyaient le blanc des yeux. Le « Cow-boy » souriait et savait bien que les Américains n'avaient aucun droit de l'abattre, qu'ils manqueraient de fuel tôt ou tard et qu'ils devraient abandonner la chasse pour aller se ravitailler. Après de longues heures de vol dans un ciel bleu et chaud, il atteignit le Canada et son froid hivernal. Ses deux passagers étaient habillés pour les tropiques, pas pour le pôle Nord ! Un avion de métal, ça gèle vite.

Il lui restait à peine plus d'une heure de vol, mais à cause de tous les détours, il n'avait plus la certitude de se rendre à la piste. Il décida de monter le plus haut possible, pour planer s'il manquait de carburant.

En arrivant aux coordonnées précises du lieu de transbordement, il avait tout de suite vu que personne ne l'attendait, l'endroit était désert, le moteur commençait à tousser, il volait sur les dernières vapeurs d'essence. Il devait

atterrir.

Un fois au sol, il prit l'appareil téléphonique satellitaire et composa le numéro. Une voix qu'il reconnut répondit :

— Oui.

— T'es où ?

— Je suis reparti, j'étais là hier, je reviens, quatre heures de route.

— Il fait zéro, j'ai deux hommes qui vont geler, on va aller se trouver une place, tu t'occupes du reste.

Le « Prince » n'arriva jamais. L'aviation américaine avait avisé la GRC qui avait envoyé un détachement de plusieurs hommes à des endroits spécifiques pour vérifications et ils eurent vent d'un avion qui a été vu descendant vers un terrain isolé à cent cinquante kilomètres au nord de La Tuque.

Dans un endroit si reculé et si petit, tout le monde se connaît. Deux Colombiens en vêtements d'été sont faciles à trouver, ainsi qu'un pilote souriant mais un peu perdu.

La GRC fit la plus grosse saisie de cocaïne, au Canada, dans un avion abandonné. Nos trois malchanceux furent arrêtés et le « Cow-boy » devint célèbre pour son fameux clin d'œil aux journalistes dans le corridor de la cour.

La police américaine aidée de la GRC firent les déductions nécessaires et découvrirent les liens qui unissaient tous les acteurs de cette grande épopée. Le 22 décembre, le sous-commissaire de la GRC se rendit au QG de la GRC d'Ottawa pour confronter Conrad Sansregret, mais vous savez déjà qu'ils ne lui parleront jamais.

25 décembre, 12ème étage, Parthenais.

Depuis maintenant neuf mois, A1 est assis dans sa cellule, seul. Tous les matins, 6 h 30, les quarante-huit portes d'acier de son secteur s'ouvrent et se ferment une à une pour qu'un gardien puisse déposer le déjeuner de chaque prévenu dans sa cellule. C'est un bruit ahurissant, déshumanisant qui durera jusqu'à la fermeture de cette infâme prison.

A1 y passera les cinq prochaines années, dépensera plus de six millions de dollars en frais d'avocat pour se battre contre le mandat d'extradition des États-Unis qu'il perdra finalement en 1997.

Les portes ne sont qu'un des sévices que cette prison faisait vivre aux humains entassés là, dénoncés[46] depuis l'année 1973, mais sans que rien ne soit jamais fait.

Aucune infrastructure, nourriture exécrable, quinze heures et demie par jour en cellule, seulement deux activités par semaine, une heure chaque fois pour aller sur le toit, couvert et grillagé, pour marcher en rond et prendre de l'air.

Plus d'un détenu y a fait des tentatives de suicide. A1, lui, s'en accommodera

sans sourciller, son immense force de caractère et son imperturbable optimisme lui seront des plus nécessaires pour survivre à cette longue épreuve. Personne n'a passé autant de temps incarcéré à cet endroit, il y rencontrera même une nouvelle recrue potentielle pour ses affaires futures. Seul avantage que sa réputation lui octroyait, il aura la possibilité de téléphoner tous les jours à sa Danielle qui, comme un rempart face à l'adversité, tiendra le fort jusqu'à son retour.

Aujourd'hui, il passera trois appels chez lui, limité chaque fois à vingt minutes par le système téléphonique. Il pourra souhaiter un joyeux Noël à toute sa famille réunie chez lui, leur prodiguer de bons conseils de sa voix toujours aussi souriante et chaleureuse. Il rentrera bientôt, il le disait à tous, le dira à chaque Noël pour les huit années à venir, jusqu'à ce que ce soit vrai.

Danielle fera des appels pour lui, ainsi il pourra parler à d'autres personnes qui n'étaient pas présentes chez lui, par des codes pré-établis, il continuera à planifier et diriger son empire déclinant.

Quand le chat n'est pas là les souris dansent. Les autres acteurs du crime montréalais et de la province sentant l'incertitude de son retour se préparaient à prendre sa place, les ententes tenaient en façade mais tous travaillaient à des projets de prise de contrôle de ce lucratif marché. Chacun se croyait à la hauteur, chacun avait ses idées, ils feront mieux que lui, par la force, ils affaibliront la concurrence…

25 décembre, Saint-Lambert, chez les Sansregret.

Claire est dévastée, inconsolable. Après le choc immense, l'impensable, les collègues de Conrad ont dû perquisitionner la résidence. Tout fut passé au peigne fin, ils cherchaient de l'argent, des documents incriminants le liant à des criminels, sans jamais lui dire quoi que ce soit. Ils avaient même ouvert les deux cadeaux qui lui étaient destinés, des babioles utiles, comme toujours venant de Conrad pour le bon fonctionnement de la maisonnée. Elle leur avait dit que c'était les seuls qu'il avait emballés et ça se voyait par l'imperfection de ces deux petits paquets faits par Conrad en vitesse dans le garage un matin alors qu'elle était occupée à la cuisine.

Les cadeaux des enfants, tous parfaits, avaient été amoureusement emballés par Claire, dans la cuisine, tranquille pendant que la famille était absente. Insultée, elle avait tout de même dû spécifier aux policiers ce que chaque boîte contenait, pendant qu'ils pesaient et brassaient les boîtes, stupidement, comme s'ils pouvaient déceler que des trésors s'y trouvaient.

Chaque perquisition amène son lot d'absurdités. Les policiers appelés en urgence et sans vraiment savoir ce qu'ils cherchent ont des ordres imprécis et peu de méthodes à suivre. Passez la maison au peigne fin ! Est-ce que ça veut dire

défaire les murs ? Chacun y va de sa propre expérience, si le criminel est intelligent, il n'aura rien laissé. S'il est idiot, tout se trouvera facilement dans un tiroir, parfois à double fond.

Chez Conrad Sansregret, les agents voulaient ouvrir les cadeaux de Noël des enfants que Claire avait elle-même emballés. Par gêne et par respect, sentant l'inutilité du geste, ils quittèrent finalement la maison, bredouille, évidemment.

Puis ce fut la préparation des funérailles qui aurait lieu entre Noël et le jour de l'An, avec les parents de Conrad tout aussi assommés d'incompréhension. Au moins ils lui avaient dit qu'ils resteraient chez eux pour Noël pour ne pas être une surcharge de travail pour elle dans ces moments difficiles. Ils lui avaient tout de même offert leur support si nécessaire, mais que pouvaient-ils offrir d'autre qu'un soutien moral, eux qui étaient restés de simples cultivateurs à qui Conrad devait constamment apporter une aide financière au moindre coup dur. Ils ne furent pas embêtés par la police.

Claire ne réfléchissait pas, la montagne était trop haute, insurmontable. Cette nouvelle maison énorme, dans le plus chic quartier de la Rive-Sud de Montréal, Saint-Lambert une ville dans la ville. Une maison immense au toit d'ardoise française, comment allait-elle garder cette première folie de Conrad ? Elle avait aimé cette maison dès l'instant où elle y était entrée, aujourd'hui, elle représentait son pire tourment. Une hypothèque énorme.

Comme une automate, elle s'activait pour les enfants, pour ne pas réfléchir, elle s'était rendue à la messe dans cette nouvelle paroisse où personne ne les connaissait encore, elle n'aurait pas à affronter le regard de ses amis qui, bien malgré eux, avec toute la sympathie qu'ils auraient pour elle, seraient choqués qu'un homme comme Conrad ait pu… Au moins il n'y avait presque aucun article de journal pour l'instant, l'affaire était étouffée par la GRC, par leur gêne évidemment, plus que par compassion envers elle.

Arrivée chez elle, devant l'immense sapin qu'elle avait décoré avec Conrad, un week-end où il s'était reposé avec les siens pour mieux préparer Noël, avait-il dit, elle ne se sentait plus la force de faire semblant, elle s'assit dans le fauteuil Le Corbusier de cuir noir, un verre de vin rouge à la main, pris dans la collection de bouteilles que Conrad avait commencé à installer au sous-sol. Haut Brion 1968, connais pas. Pas mauvais, pensa-t-elle.

L'aînée prit l'initiative de distribuer aux plus jeunes les cadeaux placés sous l'arbre et ce fut quand Édouard, quatorze ans, vint lui parler que Claire sortit de son cauchemar.

— Maman, la carte est pour toi, papa s'est trompé il l'a mise sur mon cadeau.

Sortant de sa torpeur Claire dit à son fils :

— Voyons chéri, papa ne se trompe jamais, es-tu sûr ?

— Lis, tu verras.

Prenant la carte dans ses mains, incrédule, elle lut.

Ma très chère Claire, mon amour, je suis désolé.

Je ne te demande pas l'impossible, de me pardonner, mais je te demande d'être forte, de penser à nos enfants, de penser à toi, de continuer à vivre.

Je ne te demande pas de comprendre non plus. J'ai fait ce que j'ai fait en toute connaissance de cause et bien que ma mémoire soit ternie irrémédiablement pour les gens qui ne sauront jamais, j'ai été utile à Montréal et dans le reste du Canada plus que personne pendant de longues années. J'y ai maintenu la paix avec l'aide d'amis infréquentables, mais bons.

Les temps qui viennent seront difficiles pour plusieurs, une guerre s'annonce chez les criminels, des meurtres et un sentiment d'insécurité planera sur la province, mais la vie continuera pour les gens honnêtes.

Tu devras être patiente, l'enquête sur ma mort durera quelques mois, il y a suffisamment d'argent dans les comptes de banques pour les six mois à venir, une fois cette période passée, rends-toi à cette adresse, à Zurich et donne leur ce numéro, tu y trouveras le nécessaire pour toi et les enfants.

Aujourd'hui, c'est bien peu de consolation mais je sais qu'avec le temps, tu retrouveras l'envie de vivre et tu auras les moyens de te réaliser pleinement.

Sois courageuse ma chérie, dis aux enfants que papa les a toujours aimés.

Je n'ai jamais aimé personne d'autre que toi !

Conrad

Dimanche 27 décembre, Andorre.

Suzie avait appris le décès de Conrad le 23 décembre quand des clients réguliers étaient venus manger le midi et en discutant, ils s'étaient échappés devant elle. Deux hommes qu'elle connaissait bien, Stéphane à qui elle parlait souvent était en compagnie de James, un officier supérieur. Ils mangeaient rarement ensemble mais aujourd'hui, ils avaient un air sombre, elle tendit l'oreille en servant une table voisine et elle comprit que quelque chose de grave s'était produit.

Elle leur demanda si tout allait bien et ce fut Stéphane qui lui dit qu'il ne devrait pas en parler, mais comme il savait que Conrad venait souvent prendre son café Chez Nick le matin, il lui mentionna seulement que Conrad ne viendrait plus prendre son café, jamais.

Elle les remercia puis se dirigea vers la cuisine. Elle enleva son uniforme, mit son manteau et sortit sans rien dire à personne, laissant les autres employés débordés dans un café bondé à l'heure du midi.

Elle prit sa voiture et se rendit chez sa mère où elle avait caché l'enveloppe. Elle l'ouvrit et y lut :

Chère Suzie.

Si un jour tu peux parler à Allan Ross, seule, remercie-le d'avoir forcé notre rencontre. Tu as été la parenthèse dont tout homme rêve, tu m'as fait vivre et rajeunir, pour cela je te remercie. Tu m'as aussi fait réaliser à quel point ma famille était importante pour moi. Tu as rencontré ma femme, l'imperméable bleu et elle t'aura vue. Vos intuitions féminines ont dû faire le reste.

Sans le savoir, tu es la personne qui lie deux mondes, le mien et celui d'Allan Ross et ses associés. Depuis que nous travaillons ensemble, nous nous sommes servis de toi pour accomplir nos buts, pour ce travail, tu seras récompensée. Il te reste un dernier travail à accomplir avant de disparaître à ton tour, pour au moins un an afin que tout soit oublié.

Un homme travaille pour moi à cette adresse, de 9 h à 17 h. Tu passeras le voir en fin de journée pour lui remettre la dernière lettre dans l'enveloppe. Le lendemain matin, il aura préparé une quantité importante de documents qu'il te donnera, cassettes d'enregistrements téléphoniques, photos et comptes-rendus d'enquêtes qui doivent être remis à l'avocat Jack Waissman. Depuis des années, j'ai fait suivre et écouter des gens impliqués dans nos affaires. J'espère que ces preuves secrètes pourront aider les avocats à disculper nos amis.

Mais tu ne peux rencontrer Jack toi-même, il te connaît et pourrait t'impliquer. Tu iras porter tous ces documents à Trois-Rivières, à cette adresse, là, tu parleras à Danielle Majoie. Tu lui diras que ça vient d'un ami, sans me nommer, pour Jack, elle saura quoi faire.

Ce sera ton dernier travail, ensuite prends un vol et rends-toi en France, puis à l'hôtel Panorama d'Andorre. À cet endroit, demande Pierre, le directeur, il aura une enveloppe pour toi.

Quand je t'ai envoyé à Paris, tu as donné des instructions à un homme qui a redirigé de l'argent d'une banque à deux autres. L'une d'entre elles est à Andorre et l'argent qui s'y trouve est pour toi. Je sais aussi qu'Allan a mis de l'argent de côté pour toi, profite de cette chance pour réaliser tes rêves.

L'enquête ne devrait même pas te viser et une fois terminée, tu pourras t'installer là où tu voudras. Pour les douze prochains mois, je te recommande de rester entre Andorre et le Portugal, tu n'y seras jamais importunée.

Merci pour tout,

Conrad

Elle avait fait tout ce que Conrad lui demandait, avait remis les caisses de documents à Danielle Majoie. Leur rencontre avait été curieuse, ne se connaissant pas, elles étaient toutes deux mal à l'aise, sans vraiment savoir pourquoi.

Puis elle avait pris l'avion avec son fils pour Toulouse où un transport privé les avait conduits à Andorre. Elle avait aimé cette ville-pays, miniature vitrine des plus belles boutiques du monde. Elle pourrait s'y plaire, peut-être s'y installer. Elle verrait.

La banque lui avait donné accès à un compte bien garni. Me voilà

millionnaire, mais seule, pensa-t-elle. Comment avait-elle fait pour se retrouver là, elle ne le savait plus.

Lundi 28 décembre, 8 h 00.

Dans le bureau du ministère de la justice à Ottawa, la ministre examine la note restée sur le bureau de Conrad Sansregret et que vient de lui remettre le haut-commissaire de la GRC, elle y lut :

Montréal, je t'abandonne aux barbares !

Nos destinées à tous sont sans doute faites pour être vécues,
non pour être comprises.
Marcel Proust

Fin !

---

41. https://fr.wikipedia.org/wiki/Annus_horribilis
42. Dans toutes les ailes des prisons, il y a une cabine téléphonique pour communiquer avec les avocats et la famille. Les appels se font uniquement à frais virés, la personne que vous appelez a le choix de ne pas accepter les frais si elle ne veut pas parler avec la personne qui appelle. Une fois la communication établie, l'interlocuteur peut effectuer ce qui se nomme un appel conférence. Il s'agit d'appeler un numéro directement, la troisième personne qui reçoit l'appel, si elle possède un afficheur, ne voit que le numéro résidentiel de l'intermédiaire qui l'appelle et ne sait pas qu'elle est mise en contact avec une personne détenue.
43.Chers lecteurs, chères lectrices, ceci est la réelle prémisse à la guerre sanglante des années 1994 à 2004. Les menaces de « Mom » envers « BF » suivies de l'appel de A1 à « Mom » sont réellement arrivées. Après cette conversation, les Hell's Angels se calmèrent et la brute épaisse reçut des messages sans équivoque de ses patrons et cela garantit une trêve de deux ans à Montréal. Même en prison, A1 assura la distribution continue pendant longtemps. Mais le ressentiment que « Mom » entretenait ne fit que grandir et il dut patienter calmement avant de remettre son plan en action. Ce sera le sujet d'une autre histoire.
44. https://fr.wikipedia.org/wiki/Émeutes_de_1992_à_Los_Angeles
45. https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1879220/prison-bordeaux-emeute-detenus-montreal-vandalisme-archives
46. https://www.erudit.org/fr/revues/crimino/1976-v9-n1-2-crimino902/017056ar.pdf

Pour toute communication avec l'auteur :
Auteur.C44@gmail.com

WEST END GANG, LE GANG DE L'OUEST
COMME IL NE VOUS A JAMAIS ÉTÉ RACONTÉ !

Comment une bande atypique a créé la plus importante organisation de trafic de drogues au monde sans que personne ne le sache ?

Dans ce roman riche en faits réels, l'agent source C44, que vous avez pu voir dans "Une tonne cinq" nous dévoile des liens que peu d'enquêteurs avaient compris. Seuls quelques retraités de la GRC qui en 1988 ont travaillé de longs mois contre l'organisation de A1 soupçonnaient la vérité. Ce sera le plus grand scandale de la prestigieuse force de police canadienne que vous découvrirez dans ces pages.

Seize ans plus tard, C44 qui connaissait bien A1 et qui avait travaillé à ses côtés, fut recruté par la GRC pour le faire tomber.

A1, l'oublié de la police et des journalistes, a su maintenir une forme de paix entre les diverses familles du crime organisé de Montréal. Ce n'est que grâce à son immense charisme et son sens organisationnel qu'il a su rassembler les parrains italiens, les familles québécoises et les motards criminalisés dans une association des plus lucratives pour tous. Après la lecture de ce roman, plus personne ne pourra nier l'implication de A1 au sommet du crime organisé canadien.

Après de longues années en prison, il tire encore les ficelles de loin et profite toujours substantiellement de l'importation de drogue au Canada. Le 9 mai 2023, à l'âge de 72 ans, il fait la manchette à nouveau prouvant hors de tout doute raisonnable que l'auteur de ces pages a raison, A1 ne s'arrêtera jamais !

ISBN 978-2-925403-01-2